

TEMPÊTE
INFERNALE

La Mort de l'Allemagne
Nazie 1944-1947

Thomas Goodrich

TEMPÊTE INFERNALE

La Mort de l'Allemagne Nazie

1944–1947

THOMAS GOODRICH

traduit de l'anglais par

VAL KYRIE



THE PALM PRESS
MANASOTA KEY, FLORIDA

© 2016 Thomas Goodrich

ISBN 978-1-5233-1582-6

contact:

Val Kyrie : didi3486@gmail.com

ungraindesable.the-savoisien.com/index.php

<https://www.youtube.com/channel/UCuqOMPoWCmxjzK9HmLrtJpA>

ou

Thomas Goodrich (mtgoodrich@aol.com)

*Aux victimes silencieuses
de la pire de toutes les guerres*

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

1

1 L'ENFER VENU DU CIEL

13

2 La Mort et la Mort à Venir

47

3 Entre le Feu et la Glace

75

4 Crescendo de Destruction

105

5 Le Rire du Diable

143

6 La Dernière Balle

179

7 Une Mer de Sang

221

8 Indescriptible

267

9 Une Guerre Sans Fin

307

10 Les Couloirs de l'Enfer

333

11 Le Crime du Millénaire

363

Épilogue : Des Vainqueurs et des Victimes

387

Notes

403

Bibliographie

439

Index

447

PHOTOS

Hambourg
206

Arthur Harris
206

Bombes Incendiaires sur l'Allemagne
207

Ilya Ehrenburg
207

La "Bonne Guerre"
208

Les Landsers
208

Henry Morgenthau
209

Le Wilhelm Gustloff
209

Jan Montyn
210

Yalta : Winston Churchill, Franklin Roosevelt et Joseph Staline
210

Dresde
211

La Bataille de Berlin

211

Adolf Hitler : La Revue Finale

212

Berlin : La Bataille Souterraine

212

La Chute de Berlin

213

Sur la Route de la Sibérie

213

Dénazification

214

Le Massacre de Dachau

214

Dwight D. Eisenhower

215

Leni Riefenstahl

215

Chambres de Torture Américaines

216

Camp de la Mort Américain

216

Andrey Vlasov

217

Cavalier Cosaque

217

Expulsion : des Millions de Déplacés

218

Victor Gollancz

218

Guerre Totale : Le Monde Entier Contre Vous

219

Butin de Guerre

219

Shlomo Morel

220

Kurt Vonnegut

220

Sans Abri, Sans Espoir

220



CARTE DE JOAN PENNINGTON

PROLOGUE

DANS LA NUIT DU 20 octobre 1944, le village de Nemmersdorf est paisiblement endormi. Sombre et calme, seul le scintillement des lampadaires signale une présence humaine dans la petite ville. Nous en sommes désormais au sixième automne depuis le début de la guerre. La nation allemande, autrefois puissante, vacille au bord du gouffre. Ses villes sont en ruines, son industrie est détruite, son économie, au bord de l'effondrement, les armées alliées du monde resserrent leur étau mortel aux frontières même du Reich. Tous ceux qui sont capables de voir et de réfléchir ne peuvent douter que la défaite totale est non seulement sûre, mais imminente. Et cependant, le village de Nemmersdorf dort.

Depuis six ans maintenant, le Troisième Reich s'est mortellement engagé dans la guerre la plus violente et cataclysmique que le monde n'ait jamais connue. Des millions d'Allemands sont déjà morts, des millions d'autres se retrouvent estropiés ou mutilés et beaucoup d'autres qui ont survécu sombrent dans la famine. Et cependant, Nemmersdorf sommeille. Les enfants sont douillettement couchés au chaud dans une sécurité apparente à côté de leurs mères, ainsi qu'ils l'ont toujours fait; dans les chambres du dessous, les grands-pères, désormais les seuls hommes dans les foyers, toussent discrètement dans la nuit, puis se lèvent de temps à autre, comme d'habitude soit pour boire une tasse d'eau, un verre de schnaps ou qui sait pour profiter d'un moment tranquille pour tirer sur leur pipe. Juste de l'autre côté, dans les granges qui jouxtent la plupart des maisons, des vaches laitières ruminent parmi le foin et le fourrage. Sur la place du village, l'ancienne horloge de la ville sonne les heures qui passent comme elle le fait nuit après nuit, année après année, siècle après siècle. Extérieurement, du moins,



CARTE DE JOAN PENNINGTON

et malgré un monde englouti dans la fumée et les flammes, les nuits à Nemmerdorf passent paisiblement, ainsi qu'elles l'ont toujours fait. Mais cela est sur le point de basculer ; tout est sur le point d'être violemment balayé, et pour toujours. La guerre, comme un mur de lave, va déferler sur le hameau endormi.

Depuis six cents ans la Prusse orientale sert de poste-frontière à l'Allemagne. S'avancant vers l'est dans les terres slaves souvent hostiles, l'ancienne province teutonique, contrairement au reste de l'Allemagne, a dû faire face à une foule d'ennemis réels ou potentiels tout au long de son existence. Raison pour laquelle, une forte tradition militaire s'y est développée. C'est d'ici, dans le "grenier de l'Allemagne" – une plaine fertile composée de grandes propriétés et de familles nobles et fières – que provient une grande partie des dirigeants de l'Armée allemande, passés et présents.

Ainsi, sans ironie aucune, malgré sa réputation militaire, la Prusse orientale est l'un des rares bastions qui n'ait pas été dévasté par la guerre. Alors que les autres centres urbains du Reich ont depuis longtemps été réduits en décombres fumants, les villes et villages de la Prusse orientale, au-delà de la zone de frappes des bombardiers alliés, sont, pour la plupart... restés intacts.

Le fait que la province soit restée indemne fait des envieux ailleurs en Allemagne. Les Prussiens, en particulier ceux situés au plus près de la frontière orientale, savent mieux que quiconque que la guerre a atteint son paroxysme. Chaque jour, le grondement venant de l'Est se fait plus pressant ; chaque nuit, la lueur rouge à l'horizon vibre avec plus de fureur. À la mi-octobre 1944, l'Armée soviétique vient finalement d'atteindre la frontière du Reich. Et pourtant, comme ce fut le cas à Nemmersdorf, on ne décèle aucune panique.

National Socialiste dévoué et disciple inconditionnel d'Adolf Hitler, il était du devoir d'Erich Koch en tant que chef de district de la Prusse orientale de résister quelles que soient les conséquences. Avec le reste de la Wehrmacht battue et blessée qui lutte maintenant désespérément contre ceux qui approchent de la nation orientale, Koch est déterminé à éradiquer toutes formes de panique et de défaitisme parmi la population. Exceptée une zone tampon de huit kilomètres derrière le front, le chef de district interdit toute tentative de vol ou d'évacuation. Les

civils qui ne tiennent pas compte de l'ordre font face à une exécution sommaire. De plus, toute manifestation de panique – retrait de fonds à la banque, abattage des animaux de ferme, préparation suspecte de valises – est passible de la peine de mort.¹

“Aucun Allemand digne de ce nom ne se permettrait de penser que la Prusse orientale puisse tomber entre les mains des Russes,” annonça d’un ton menaçant le Nazi pur et dur.² Alors que les menaces de Koch et une règle de fer furent sans aucun doute nécessaires pour endurcir quelques Prussiens fébriles, pour la plupart cela s’avéra inutile. Malgré la situation désespérée, la foi en la patrie et la confiance en la Wehrmacht sont inébranlables. Comme ce fut le cas lors de la Première Guerre mondiale, il régnait un sentiment général, que dans cette guerre aussi, le front se stabiliserait sur la frontière et que les Russes seraient vaincus par usure. Concernant les rumeurs de “la bestialité bolchevique” et les allusions horribles de ce à quoi l’on pouvait s’attendre si les “hordes asiatiques” envahissaient l’Allemagne, la plupart des Prussiens en riaient. Beaucoup estimant que de telles idées, n’étaient qu’une tentative du gouvernement de durcir leur volonté de résistance.³

C’est ainsi que dans la nuit du 20 octobre, alors que Nemmersdorf et d’autres collectivités les plus proches du front dorment dans une sécurité illusoire, l’impensable survient. Après avoir percé la ligne allemande, l’Armée rouge fait brutalement irruption à l’intérieur du Reich. En quelques heures, les Soviétiques agrandissent la brèche et envahissent la campagne. Après plusieurs jours de combats désespérés, la Wehrmacht se regroupe, lance une contre-attaque virulente, puis finalement repousse les Russes de l’autre côté de la frontière.⁴ Ce que les troupes allemandes découvrent lors de la reconquête du terrain perdu est consternant.

“Ils ont torturé des civils dans de nombreux villages... ” rapporte un officier allemand, “... ils en ont cloué certains sur des portes de grange et en ont tué beaucoup d’autres.”⁵ Le long des routes, des colonnes de réfugiés ont été dépassées par les communistes. Les gens ont été expulsés de leurs charrois, puis violés et assassinés sur place. C’est à Nemmersdorf que les soldats abasourdis voient pour la première fois l’enfer sur terre. Un médecin de l’armée, le lieutenant Heinrich Amberger relate ceci :

Sur la route qui traverse Nemmersdorf, près du pont... j'ai vu toute une colonne de réfugiés écrasée par les chars russes ; non seulement les charrois et les attelages, mais aussi un bon nombre de civils, principalement des femmes et des enfants... [Ils] ont été écrasés par les chars. Au bord de la route et dans les cours de fermes se trouvaient de nombreux cadavres de civils qui, évidemment... avaient été systématiquement assassinés.⁶

Un autre témoin horrifié ajoute :

Plus loin sur la route, il y avait une basse-cour dans laquelle quatre femmes nues avaient été crucifiées sur une charrette . Plus loin, il y avait une scène similaire où deux femmes nues avaient été crucifiées sur chacune des portes d'une grange. Dans les logements, nous avons trouvé un total de soixante-douze femmes, y compris des enfants et un homme âgé de 74 ans, tous morts... tous assassinés d'une manière bestiale, excepté quelques-uns qui avaient été tués d'une balle dans la nuque. Certains bébés avaient la tête défoncée. Dans une chambre, nous avons découvert une femme âgée de 84 ans assise sur un canapé... dont la tête avait été partiellement décapitée à l'aide d'une hache ou d'une bêche.⁷

“Toutes les femmes ont été violées, y compris les petites filles de huit ans à peine,” note un autre observateur.⁸

Les vieillards qui ont tenté de protéger leurs épouses, filles et petites-filles, ont été jetés au sol, puis sciés en deux ou hachés en morceaux. Un groupe de plus de cinquante prisonniers de guerre français et de travailleurs polonais qui étaient intervenus instinctivement pour protéger les personnes ont été castrés et tués.⁹ Le Lt. Amberger poursuit :

Le long d'une rue, une vieille femme assise recroquevillée a été tuée d'une balle dans la nuque. Non loin, un bébé de quelques mois seulement, a été tué à bout portant d'une balle dans le front... Un certain nombre d'hommes ont été tués à coups de pelle ou de crosse, leurs visages étaient complètement fracassés... Dans les villages voisins... des cas similaires ont été observés après le passage de l'Armée Rouge. Ni à Nemmersdorf, ni ailleurs, je n'ai trouvé un seul civil allemand en vie.¹⁰

Effarées par l'énormité du crime, les autorités allemandes demandèrent que des enquêteurs neutres et du personnel médical d'Espagne, de Suède et de Suisse viennent constater l'écœurant carnage. Cependant, lorsque les enquêteurs eurent déposé leurs rapports et que l'information relative à ce carnage fut diffusée, il n'y eut aucune réaction. À l'hiver 1944, l'immorale propagande menée contre l'Allemagne avait remporté la bataille. À la fin du conflit, la guerre des mots avait atteint une telle violence, que peu de personnes au-delà des frontières du Reich se souciaient des têtes fracassées de bébés ou des femmes allemandes crucifiées. Aux derniers mois de la guerre, l'ennemi à abattre était non pas seulement Adolf Hitler, le Parti Nazi ou même les soldats sur le terrain, à la fin de la guerre, le but des Alliés n'était rien d'autre que l'annihilation totale de la nation allemande, incluant chaque homme, femme et enfant.



Dans son testament politique de 1925, *Mein Kampf*, Hitler définit dans des termes sans équivoque son plan pour débarrasser l'Allemagne de toute influence juive – économique, politique et culturelle – s'il parvenait un jour au pouvoir. Lorsque cette apparente fiction devint réalité huit ans plus tard, et que Hitler fut élu chancelier de l'une des plus grandes puissances industrielles au monde, les juifs du monde entier, alarmés, déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Craignant la propagation du nazisme et la mise en péril de leur position chèrement acquise dans le monde entier, les juifs influents se réunirent en juillet 1933 à Amsterdam pour appeler à des sanctions économiques globales contre l'Allemagne d'Hitler. L'Américain Samuel Untermyer, initiateur de la campagne de boycott, avait déclaré que cette action était une "guerre sainte... une guerre qui doit être menée sans relâche... [contre] une véritable horde de bêtes cruelles et sauvages."¹¹ C'est pour cette raison que les Allemands répondirent par leur propre boycott. Alors que les citoyens furent encouragés à éviter les entreprises juives, une série de lois furent promulguées pour, non seulement exclure les juifs allemands des arts, des médias et des professions libérales, mais aussi pour les inciter à quitter la nation.

Alors que la lutte économique se poursuivait, les journalistes juifs, écrivains, dramaturges et cinéastes du monde entier se fédérèrent. Avec le déclenchement de la guerre en 1939 et l'entrée des États-Unis dans le conflit deux ans plus tard, la guerre des mots atteignit des proportions jamais atteintes. Alors que des rumeurs de persécution contre les juifs sous le régime nazi se propageaient, la campagne de propagande dirigée contre Hitler et le Fascisme dégénéra rapidement en un hurlement fanatique pour l'extermination. Nulle part ailleurs la haine ne fut aussi intense que chez les juifs américains. Le réalisateur et scénariste d'Hollywood, Ben Hecht écrit ceci :

Un cancer se développe dans le monde et dans son esprit et son âme, et... ce cancer c'est l'Allemagne, le germanisme, et les Allemands. Je lis dans leurs yeux larmoyants, leurs peaux délavées, leurs jambes si grosses qu'elles cachent leurs pieds et leurs mâchoires épaisses, l'accomplissement d'un crime et la promesse d'un suivant. L'Allemand hait la démocratie parce qu'il ne s'aime pas. Il a seulement un idéal politique. Il est basé sur son cou épais, ses yeux pleurnichards, et sa peau fanée... C'est un pur meurtrier. La pensée de tuer des gens sans défense apporte une lueur dans son épais cou germanique... Les Allemands me scandalisent, parce qu'ils sont des assassins immondes. Ils sont déments, tels des fous qui déambulent, avec la salive leur coulant de la bouche. Ils me scandalisent, parce qu'ils lèvent leurs petits yeux porcins sur les juifs, grognent et se fraient un chemin avec leurs griffes pour devenir les maîtres du monde... Que la plus embarrassante de toutes les tribus humaines – ce cœur de pierre allemand – ose porter un jugement sur les juifs, ose se permettre de proscrire du monde le nom de juif – un nom qui l'éclipse comme l'arbre le fait avec la mauvaise herbe à son pied – est une chose scandaleuse... C'est une chose diabolique.¹²

“L'ALLEMAGNE DOIT PÉRIR,” surenchérit Théodore N. Kaufman dans son ouvrage populaire du même nom.

Cette fois, l'Allemagne a contraint le monde à une GUERRE TOTALE. Par conséquent, elle doit être prête à payer une ADDITION TOTALE. Et il n'y en a qu'une, et une seule : l'Allemagne doit périr à tout jamais ! Concrètement, et sans hésitation !... La domination mondiale en tant qu'objectif doit

être mise hors de portée de l'Allemand et la seule façon d'y parvenir est d'éliminer la race germanique du monde... Il ne reste alors qu'une seule façon de débarrasser pour toujours le monde du germanisme : endiguer la source à partir de laquelle sont issues ces âmes faiseuses de guerre. Et empêcher à tout jamais le peuple allemand de reproduire sa propre espèce.¹³

Pour mettre en œuvre son plan, Kaufman recommandait que lorsque la guerre serait finie, tous les Allemands, hommes et femmes devraient être stérilisés. Le résultat, écrit l'auteur, serait "*l'élimination du germanisme et de ses vecteurs.*"¹⁴ Loin d'être choqués par une telle proposition génocidaire, les principaux journaux américains furent enthousiasmés par le concept.

"*Une idée Sensationnelle !*" applaudit le magazine *Time*.

"*Une théorie provocatrice,*" reprit le *Washington Post*.

Alors que bon nombre de personnes en Amérique et en Grande-Bretagne pouvaient comprendre les juifs et même être compatissantes à leur égard, elles étaient dans un premier temps consternées par la rhétorique enflammée et par ces appels aux meurtres d'innocents ou même de coupables. Néanmoins, le simple poids de la propagande et sa persistance, à la fois subtile et manifeste, que ce soit au cinéma, à la radio, dans les livres, les magazines et les journaux, fit progressivement son chemin dans les esprits. Finalement, une partie importante des Américains et des Britanniques, ne fit guère de distinction entre le meurtre d'un soldat nazi et celui d'un enfant allemand.

Le 15 septembre 1944, le président Franklin Roosevelt agréa l'extermination officielle quand il approuva ledit "Plan Morgenthau". Nommé d'après le secrétaire au Trésor de Roosevelt, Henry Morgenthau, mais en fait conçu par le secrétaire du principal conseiller, Harry Dexter White – tous deux juifs – le programme appelait à la destruction complète de l'Allemagne après la victoire. En plus du démantèlement, de la destruction de l'industrie allemande et de la fermeture définitive des mines, le plan Morgenthau appelait à une réduction de moitié de la superficie des terres du Reich. Comme beaucoup l'avaient calculé, et tout comme Roosevelt, le général George C. Marshall et d'autres partisans du plan le savaient parfaitement, cet acte garantissait que près des deux tiers de la population germanique,

autrement dit cinquante millions de personnes, allaient bientôt mourir de faim. Avec le reste de la population réduite à survivre avec une agriculture de subsistance et avec la nation amputée d'une partie de son territoire, totalement à la merci de voisins européens hostiles, il fut estimé que d'ici deux générations l'Allemagne aurait cessé d'exister.¹⁵

"Ils l'ont bien cherché...", lança sèchement Morgenthau à quelqu'un qui exprima son désarroi face à un tel plan. *"Pourquoi diable devrais-je me préoccuper de ce qui arrive à leur peuple?"*¹⁶

"Vous ne voulez tout de même pas que les Allemands meurent de faim?" demanda, incrédule, le gendre du président Roosevelt en privé. *"Pourquoi pas?"* répondit Roosevelt sans sourciller.¹⁷

Un autre défenseur du plan fut Winston Churchill. Malgré sa première réaction, qualifiant le programme comme étant "cruel [et] non chrétien" l'attitude du Premier Ministre britannique changea rapidement lorsque les Américains lui firent miroiter des millions de dollars de "prêt" sous forme de fournitures et de matériel.¹⁸ Contrairement à celle de Roosevelt, l'approbation de Churchill du plan Morgenthau fut peu médiatisée en Angleterre. Même si les intentions avaient été de notoriété publique, elles auraient probablement eu peu d'effet dans une nation qui était engagée depuis cinq ans dans la guerre contre le "mal" et où la propagande anti-allemande de la Première Guerre mondiale était encore très vivace. *"On ne peut pas penser à quelque chose qui soit assez cruel pour ces maudits allemands,"* lança une femme au foyer française. *"Ils sont semblables à une maladie répugnante se propageant dans toute l'Europe."*¹⁹ Un officier de marine britannique ajouta :

C'est la deuxième fois qu'ils sont les criminels qui auront fait de l'Europe une boucherie. Leur chef actuel est un "voyou sanguinaire", ils doivent eux-mêmes "saigner et brûler," et il n'y a "pas de limite dans la violence" par laquelle les Britanniques iront mettre fin à leur pouvoir impie... Les Allemands [sont] les cousins germains du diable... Le peuple des Îles Britanniques a été façonné par la propagande au point d'éprouver une haine viscérale à l'encontre de Hitler, du Parti nazi, de l'Armée allemande et du peuple allemand. Ne leur a-t-on pas assez répété qu' "un bon Allemand est un Allemand mort."²⁰

“Curieusement” depuis ses origines, l’accord génocidaire, récemment rendu officiel par les démocraties occidentales avait été la politique d’État de la Russie communiste. Au vu des décès massifs, des destructions causées par l’invasion allemande de 1941, ainsi qu’au vu du nombre important de juifs qui avaient péri, il était garanti que l’Armée rouge ne témoignerait d’aucune pitié si elle parvenait à prendre le dessus sur l’Armée allemande. Le Soviétique Ilya Ehrenburg était sans doute l’écrivain juif le plus influent au monde. Contrairement à Morgenthau, White, Hecht, Kaufman et d’autres qui visaient à influencer les hommes en haut lieu, Ehrenburg, lui, jeta son dévolu sur le simple soldat de l’Armée rouge, ou sur les personnes susceptibles de croiser des civils allemands. Que ce soit dans les colonnes de quotidiens tels que la Pravda de Moscou, le Izvestia, ou dans le journal du soldat au front, le Red Star ; que ce soit dans des brochures larguées depuis des avions sur le front, ou dans son livre, *La Guerre*, Ehrenburg exhorta dans un cri l’Armée rouge à avancer avec une volonté de totale, de complète et d’absolue extermination :

Les Allemands ne sont pas des êtres humains... Si au cours de la journée vous n’avez pas tué au moins un Allemand, c’est une journée de gâchée... Si vous ne pouvez pas tuer votre Allemand avec votre arme à feu, tuez-le avec votre baïonnette... Pour nous, il n’y a rien de plus réjouissant qu’un tas de cadavres allemands. Ne comptez pas les jours... Comptez seulement le nombre d’Allemands que vous tuez. Tuez l’Allemand, c’est le souhait de vos ancêtres. Tuez l’Allemand, c’est la prière de votre enfant. Tuez l’Allemand, c’est la supplique de votre patrie. Ne manquez pas votre coup. Ne laissez pas passer votre chance. Tuez... Tuez, hommes de l’Armée Rouge, tuez ! Aucun fasciste n’est innocent, qu’il soit vivant ou dans le ventre de sa mère.²¹

En public, le Premier Ministre russe Joseph Staline cherchait à se distancier de tels propos. “*Parfois nous entendons des bêtises à propos de l’Armée rouge dont l’intention serait d’exterminer le peuple allemand et de détruire l’État allemand,*” sourit le dictateur soviétique. “*Ceci est, bien sûr, un mensonge éhonté.*”²² Mais si Joseph Staline rejetait les mots sanguinaires d’Ehrenburg comme étant des “bêtises”, ses soldats n’en firent rien. Déjà emplies de haine et de vengeance, ces exhortations

martelées par des individus qui écrivaient dans les organes officiels soviétiques, prêtaient un semblant de légalité à ceux qui étaient déjà impatients de mettre en pratique leurs fantasmes barbares.

“Il n’y aura de pitié, pour personne...” avertit un commandant russe. *“Il est inutile de demander à nos troupes d’avoir la moindre pitié. (...) La terre des fascistes doit devenir un désert.”*²³

La plupart des Allemands en savaient peu sur ces intentions.

Ils pensaient naïvement que la guerre avait encore des règles. Peu de gens pouvaient croire que l’horreur vécue à Nemmersdorf était autre chose qu’une aberration ; que la boucherie était seulement une erreur qui ne devrait jamais se répéter. À l’insu des populations prussiennes et des autres régions orientales allemandes, le cauchemar de Nemmersdorf n’était qu’un léger avant-goût de ce qui allait ensuite se reproduire. Alors que la pression russe s’intensifiait à l’Est, de plus en plus menaçante, à l’Ouest, les Alliés des soviétiques mettaient déjà à exécution le plan Morgenthau. Les provinces occidentales et centrales allemandes étaient dans le rayon d’action des bombardiers ennemis. Quant aux États-Unis et surtout la Grande-Bretagne, ils semblaient déterminés à rendre les atrocités attribuées aux Nazis insignifiantes comparées aux leurs. Contrairement au front de l’Est, ici dans l’Ouest de l’Allemagne, l’enfer ne venait pas de la glace et de la boue, mais venait du ciel.

L'ENFER VENU DU CIEL

DANS LA NUIT DU 24 juillet 1943, les sirènes d'alerte aérienne résonnent dans Hambourg pour la énième fois.¹ Aucune cité de la taille de cette ville portuaire allemande ne pouvant espérer échapper encore longtemps à la guerre, Hambourg ne fera pas exception. À ce jour, cependant, les raids de la Royale Air Force et le retentissement des sirènes qu'ils occasionnent sont considérés comme une nouvelle alerte sans conséquence et ne provoquent pas de panique particulière parmi la population. Comptant plus d'un million d'habitants, Hambourg est une ville immense du Nord avec ses ports, ses canaux, ses lacs et ses rivières et les citoyens d'un côté de la ville sont souvent inconscients des attaques aériennes ennemies en d'autres lieux. Bien que les bombardements aériens s'avèrent destructeurs et fassent de très nombreuses victimes, ils ne sont pas plus importants, et dans de nombreux cas, bien moins que les raids sur d'autres communautés au travers de l'Allemagne. Étant donné ses relations économiques et culturelles d'avant guerre avec la Grande Bretagne, beaucoup pensent que Hambourg, la "*plus anglaise des villes germaniques*", a jusqu'alors été épargnée grâce à cette relation privilégiée.

Et ainsi, alors que la population répond consciencieusement aux hurlements des sirènes et cherche refuge dans les abris en cette nuit du milieu de l'été 1943, les premières vagues de bombardiers britanniques apparaissent dans le ciel. Au sol, quelques personnes pensent que ce raid ne sera pas différent des autres. Mais bientôt des centaines d'avions commencent à faire pleuvoir des tonnes de bombes explosives au cœur même de Hambourg, réduisant en miettes écoles, églises, hôpitaux et maisons, l'attaque se faisant plus violente à chaque nou-

velle vague de bombardiers, créant, minute après minute, un crescendo de feu dévastateur. Puis, les avions disparaissent. Soudainement, le ciel est à nouveau vide et le silence se fait. Quand les survivants abasourdis ressortent de leurs caves plus tard cette nuit-là, ils découvrent que celle qui était autrefois leur magnifique ville est désormais réduite un tas de ruines fumantes.

Le jour suivant, alors que les équipes de secours et les pompiers de tout le Nord de l'Allemagne luttent contre l'incendie, les bombardiers des Forces de l'air de l'Armée des États-Unis apparaissent au-dessus de Hambourg.² Comme prévu, les Américains surprennent non seulement les secours, mais aussi les colonnes de réfugiés. Le massacre qui en résulte fait des milliers de morts.

La nuit suivante, les bombardiers de la R.A.F reviennent. En plus de la charge normale d'explosifs, les Britanniques font pleuvoir des tonnes de bombes au phosphore pour accélérer les incendies. Ces derniers aussitôt déclenchés entraînent une "*tempête de feu.*" Des vents de type ouragan créés par la chaleur intense et un courant ascendant subséquent déracinent les arbres, arrachent les toitures et aspirent les victimes hurlantes dans le brasier. Quelques personnes qui étaient parvenues à échapper au vent de 241 km/h soufflant dans les rues se retrouvent embourbées dans l'asphalte en fusion et s'enflamment comme des torches. Celles qui se précipitent dans les canaux de la ville dans l'espoir d'échapper à l'enfer des flammes meurent, leurs poumons atteints par le rayonnement thermique, puis, alors qu'elles flottent à la surface de l'eau, elles aussi s'enflamment. Au centre de l'holocauste, les températures atteignent 815°C et quand les flammes se rejoignent entre elles, elles atteignent près de cinq kilomètres de haut.³ Ceux qui volent au-dessus, [les pilotes alliés] sont conscients du drame infernal qui se déroule au-dessous d'eux.

"*Quand je regardais en bas, j'avais l'impression de survoler un volcan en activité,*" déclara horrifié un membre d'équipage britannique. "*Avec nos bombardements, j'avais l'impression qu'on alimentait du feu.*"⁴

"*Ces pauvres bougres !*" murmura, incrédule, un autre aviateur qui regardait en bas.⁵

Les attaques contre Hambourg continuent sans relâche durant toute une semaine. Jusqu'à ce que, finalement, il ne reste plus rien

à détruire. Judicieusement surnommés par les Alliés “*Opération Gomorrhe*,” les raids n’étaient rien d’autre qu’une tentative froide et calculée de rayer Hambourg et son peuple de la surface de la Terre. Le plan porta ses fruits. Avec près de trente-trois kilomètres carrés de destruction totale, 750.000 sans-abri, approximativement 60.000 à 100.000 morts, essentiellement des femmes et des enfants, Hambourg, à toutes fins utiles, avait cessé d’exister. Pour ceux qui avaient nourri l’espoir que la guerre britannique et américaine contre l’Allemagne serait menée de façon humaine et ne serait dirigée exclusivement que contre les forces combattantes, les événements à Hambourg furent la preuve définitive et absolue qu’en effet, elle ne le serait pas. Il était clair pour tous désormais que la guerre aérienne des Alliés était devenue une guerre de massacre et de terreur non dissimulée.



L’anéantissement de Hambourg était l’exemple le plus visible et le plus flagrant d’un plan qui se développait depuis 1940. Durant l’été de cette même année, où la lutte pour la bataille du ciel en Angleterre était en cours, un Winston Churchill assailli de toutes parts donna le feu vert à un plan qui amènerait la guerre aérienne au-dessus de l’Allemagne. L’architecte de cette idée est Arthur Harris commandant en chef du Bomber Command. Contrairement au plan qui conduisit à la “*Bataille d’Angleterre*”, qui fut un conflit purement militaire du début à la fin, la conviction d’Harris était que des frappes aériennes intenses et soutenues contre les centres urbains allemands pourraient s’avérer décisives. Harris estimait que la dévastation des villes anciennes et la destruction des œuvres d’art inestimables, couplées à la tuerie massive et au “*délogement*”, devrait rapidement affaiblir le moral des Allemands à la fois à demeure et sur le champ de bataille, au point que l’effondrement total était inévitable. Désormais favorable au plan, Churchill avait, dans un premier temps, hésité entre la frappe de cibles purement militaires et celle des civils.

“*Mon cher monsieur*,” protesta le premier ministre contre un partisan des bombardements aveugles à l’apogée de la Bataille d’Angleterre, “*ceci est une guerre militaire et non civile. Vous, ainsi que d’autres,*

désirez peut-être tuer des femmes et des enfants. Nous désirons... détruire les objectifs militaires allemands."⁶

Tout comme avec le Plan Morgenthau, cependant, le versatile Churchill changea bientôt d'opinion et donna le feu vert à Harris et à son dessein. Quatre mois après le début de la campagne de bombardement britannique, la Luftwaffe allemande riposta finalement par ses propres raids, notamment sur l'ancienne ville anglaise de Coventry, où près de quatre cents civils furent tués.⁷ Toutefois, avec l'invasion de l'Union Soviétique l'année suivante, une grande partie de l'effectif de l'armée de l'air allemande fut détournée pour s'investir dans un conflit désespéré à l'Est. En conséquence de quoi, des essaims de bombardiers britanniques ont entamé la destruction systématique de l'Allemagne. *"Les villes allemandes... seront soumises à une épreuve jamais vécue par un pays dans sa continuité, sa gravité et son ampleur...,"* promit Churchill. *"Pour parvenir à nos fins, il n'existera aucune limite à la violence au-delà de laquelle nous ne pourrions aller,"*⁸ Lors de l'entrée en guerre des États-Unis, des centaines d'avions supplémentaires furent mis à disposition pour l'assaut sur l'Allemagne. Ira Eaker, commandant de la Huitième Armée de l'Air des États-Unis, exprima publiquement sa stupéfaction et son dégoût face à ces bombardements britanniques qui frappaient l'Allemagne sans discrimination, en général la nuit. Bien que le risque pour ses propres équipages était infiniment plus grand, le général américain opta pour des *"bombardements de précision"* à la lumière du jour où les seuls objectifs seraient les installations militaires et industrielles.⁹ Cette action, la plupart en convinrent, était une approche plus *"virile et civilisée"*.

"Nous ne devrions, en aucun cas, accepter que le déroulement de cette guerre nous lance aveuglément dans un bombardement stratégique des civils," annonça Eaker.¹⁰

Malheureusement, et en dépit de ces déclarations prometteuses, les Américains n'hésitèrent pas quand les occasions se présentèrent à eux à *"emboîter le pas"* et rejoindre leurs camarades britanniques dans des raids sur les zones résidentielles dont les survivants de Hambourg pourraient hélas, attester.

Bien que les communiqués de Churchill, Arthur Harris et de la R.A.F se référaient en permanence à leur campagne aérienne contre

l'Allemagne sous les noms de "zone de bombardement" ; "bombardement de voitures" ; "bombardement d'animaux" ; "bombardement de saturation" ; ou "bombardement sans restriction" ... vieux, jeunes et faibles qui furent forcés d'endurer ce cauchemar et qui constituaient l'écrasante majorité de ses victimes, l'appelaient par un nom plus simple, plus précis : *"Bombardement de Terreur"*.



Bip-bip bip-bip... bip-bip bip... bip. Silence, puis la voix calme et détachée de l'annonceur: "vol entrant en zéro-cinq Nord, direction Sud-Sud-Est..." Mon cœur bat, et les tremblements incontrôlables prennent le dessus... Quelqu'un parle à nouveau. "Les formations de bombardiers ont maintenant dépassé Hambourg, volant toujours direction Est-Sud-Est. Une attaque sur la capitale est à prévoir. " Nous avons mis nos manteaux, et sortons dans la rue avec le vélo en un rien de temps. Avec le vélo ce sera plus rapide. Les sacs sont plus faciles à transporter de cette façon, et même sur les tronçons de route Mutti peut s'asseoir sur le porte-bagages... je pédale dur, furieusement, galvanisé par la force de la peur.

Les portes des maisons claquent, les portes de jardin grincent, des silhouettes sombres se hâtent dans la nuit. Ils viennent de partout, débouchant de chaque rue. Un flot constant qui enfile et qui se transforme en une masse noire solide. Comme un fleuve gonflé par les inondations au printemps, il se déplace avec une force irrésistible vers le bunker. Les différents visages sont visibles pendant une seconde lorsqu'une fusée rouge illumine le ciel. Non, ce ne sont pas des visages, ce sont des masques fantasmagoriques, effrayants. Les sirènes hurlent "ALERTE". ...Encore 270 mètres à parcourir à travers un champ à découvert, alors que des centaines de personnes se précipitent en direction de l'unique porte.

Par chance, la porte se trouve au bord, juste à côté de la clôture où je laisse mon vélo, je l'attache même. Et puis nous sommes aspirés dans un goulot d'étranglement, passons devant les gardes avec leurs fusils à la main, poussés par ceux qui sont derrière nous et nous passons finalement la porte d'acier. À l'intérieur, nous sommes pressés contre ceux qui sont déjà là. Il n'y a pas de place, et malgré tout, nous devons nous serrer davantage. Encore un peu et nous ne pourrions plus respirer. Aplatis, tassés à mort dans une

lutte pour la survie. Des cris... et des hurlements à l'extérieur. Les gardes ont fermé et verrouillé la porte et soudain c'est le silence.¹¹

Une jeune berlinoise décrit ce que fut pour elle et des millions d'Allemands l'évènement central de leur vie : l'alerte de raids aériens. En 1944, le bombardement du Troisième Reich était si omniprésent que pratiquement chaque personne, dans chaque ville et village en fut affectée. Pour cette jeune fille apeurée et ses compatriotes, la radio était plus qu'une échappatoire temporaire aux horreurs de la guerre, elle était la ligne de front dans leur lutte pour la survie. Ilse McKee relate :

Un "ping, ping, ping" régulier... se faisait entendre quand il y avait des avions ennemis sur le territoire allemand, soit en train d'attaquer, soit qui allaient attaquer. À intervalles réguliers, un annonceur donnait la position exacte, le nombre et le type d'avion et avertissait le quartier ou la ville vers lesquels les formations se dirigeaient. Toute modification de leur trajectoire était, bien sûr, immédiatement signalée et un avertissement lancé à la ville ou au district concerné. Dès que la formation aérienne de l'ennemi avait quitté l'Allemagne le "ping" était remplacé par un "tic-tac" monotone, comme celui d'une horloge.

De cette manière, nous pouvions recevoir notre avertissement lorsque les bombardiers étaient encore à des centaines de kilomètres de là, et nous savions que nous pouvions nous attendre aux sirènes plus tard. Des cartes spéciales étaient remises à chaque ménage sur lesquelles nous suivions le trajet et la progression des formations aériennes jusqu'à leur point final d'attaque... Avec autant de personnes dans la maison et les alarmes aériennes constantes, nous avions élaboré un bon plan... et affecté des tâches. Les adultes devaient à tour de rôle passer la nuit à écouter les rapports aériens. Le premier tour de garde était de 22 heures à 2 heures du matin et le second de 2 heures jusqu'à 6 heures du matin. Ce système donnait à tous dans la maison, la possibilité de dormir un peu entre les cinq descentes à la cave, en moyenne, que nous effectuions désormais chaque nuit.¹²

Être constamment à l'affût, l'attente, ainsi que les trajets interminables vers les abris, jouaient sur les nerfs et sur l'endurance de chacun,

en particulier sur les jeunes et les vieux. Bien que la grande majorité des alertes s'avéraient le plus souvent fausses, les personnes fatiguées qui traitaient avec indifférence n'importe laquelle d'entre ces alarmes, le faisaient à leurs risques et périls.

“La plupart du temps, je ne réveillais même pas mes enfants quand il y avait une alarme,” admit une mère. *“Mais, ce soir, quand j’ai allumé la radio – j’allumais toujours la radio lorsque les sirènes commençaient leurs stridences – j’étais horrifiée d’apprendre que de grandes formations de bombardiers étaient en route et que nous devons immédiatement nous mettre à l’abri. Je me suis réveillée et j’ai habillé mes trois petites filles et je les ai aidées avec leurs petits sacs à dos contenant des vêtements supplémentaires. J’ai pris une mallette avec nous, qui contenait un caisson résistant au feu avec les documents de la famille, tous mes bijoux, et une grosse somme d’argent.”*¹³

“Nos pieds s’emmêlaient. Les valises cognaient contre les murs... ;” raconte une autre femme. *“Traverser une cour avec un escalier au-dessus... Quelques marches, des seuils de portes, des couloirs. Enfin, derrière une lourde porte en fer cerclée de caoutchouc, verrouillée par deux leviers, notre cave. Officiellement appelée ‘Abri’, nous l’appelons ‘la grotte’, ‘le monde souterrain’, ‘les catacombes de la peur’, ‘le charnier.’”*¹⁴

“C’était terrible d’être assis là et d’attendre dans ces caves en pierre d’où il était impossible de s’échapper,” dit Gisela-Alexandra Moeltgen. *“Nous étions à bout de nerfs, la peur de la mort, constamment avec nous.”*¹⁵

Comme c’était souvent le cas, après les heures interminables, voire des journées entières passées sous terre, les attaques anticipées ne se matérialisaient généralement pas. Les formations de bombardiers, pour lesquelles une certaine trajectoire était indiquée, viraient souvent à droite ou à gauche vers d’autres objectifs ou parfois passaient inoffensivement au-dessus. Dès lors, chez beaucoup, l’apathie, inévitablement, s’installait. Certains, comme le jeune Jan Montyn, étaient claustrophobes et redoutaient la pensée d’être assis là, passivement, dans des *“tombes scellées.”*

Après avoir vu l’intérieur d’un abri anti-aérien deux ou trois fois, j’avais décidé que je ne pourrais pas supporter, ne serait-ce qu’une minute, d’être

là-dedans. La seule pensée d'être enfermé dans un trou souterrain avec des centaines – parfois même des milliers – d'autres, en attendant l'inévitable, me donnait des sueurs froides... Je préférais me coucher derrière un mur à l'air libre que d'être accroupi sous terre, derrière une porte en acier scellée hermétiquement, à la merci totale d'un obscur destin.¹⁶

Et d'autres, comme Olga Held, 16 ans, qui se lassa vite de la routine monotone :

Au début, lorsque les sirènes d'alertes aériennes retentissaient, nous courions sur le kilomètre qui nous séparait de l'abri qui était toujours plein à craquer. Nous devions nous faufler à travers la porte et nous tenir debout sur l'escalier bondé. Dans un sens, c'était amusant, parce que j'avais de nombreuses occasions pour flirter avec les soldats qui étaient en permission. Mais nous avons cessé de courir après plusieurs mois. Trop souvent, la sirène de raids aériens sonnait et les bombardiers nous survolaient simplement... Par la suite, nous n'allions dans un refuge seulement si nous nous trouvions près de l'un d'eux, si c'était pratique.¹⁷

Néanmoins, la plupart des adultes prudents tenaient compte de chaque avertissement comme s'il s'agissait de leur premier... ou de leur dernier. Aussi terrifiante que fut la recrudescence des alarmes, les Allemands réalisèrent soudain le vrai sens de celles-ci, une fois que les choses sérieuses commencèrent.



“Tiens, les sirènes ! Est-ce un simple exercice ? Une alerte ? Probablement un ou deux avions de reconnaissance... ,” songea Ilse Koehn quand elle se trouva un jour dans une partie inconnue de Berlin. *“Je cherche un abri juste au cas où.”*

Je continue de marcher, espérant atteindre l'abri avant qu'il y ait une alarme complète. Les sirènes retentissent, hurlent. Alarme complète ! Oh mon Dieu ! Où est passé tout le monde... ? Nous courons sur le pont, nous nous arrêtons pour reprendre notre souffle à mi-parcours de la distance de cent

mètres qui nous sépare de l'abri. Quel est donc ce bruit ? Un essaim de frelons ? D'où vient-il ? Et puis nous les voyons, et durant un temps interminable, nous sommes pétrifiés.

Oh mon Dieu ! Quel spectacle ! Des centaines, des milliers d'avions filent droit vers nous ! Le ciel tout entier rayonne d'avions. Des avions volant en une formation V parfaite inébranlable, leurs corps métalliques étincelant au soleil... Seul le terrifiant vrombissement, le "hummm" des moteurs qui s'intensifie, des milliers de moteurs. L'air vibre, semble trembler ; l'eau, le sol et le pont sous nos pieds se mettent à trembler... Nous courons. La première formation plane déjà au-dessus de nous.¹⁸

"Il y eut un flash brillant dans le ciel, alors que les éléments de tête de plusieurs formations ouvraient leurs soutes et que les bombes qu'ils venaient de larguer chatoyaient au soleil comme autant de miroirs," raconta un autre témoin pétrifié.¹⁹

Pour les incrédules ou les retardataires qui assistent bien malgré eux à un raid de nuit, la scène est encore plus impressionnante. Afin de faciliter la tâche des vagues de bombardiers qui arrivent, les avions qui les devancent, jalonnent la zone à détruire en larguant des grappes de marqueurs de couleur. Tombant en cascade telle une douche de lumières étincelantes rouges, vertes et blanches, les fusées éclairantes étaient appelées "arbres de Noël" par les habitants. "Quand mon mari et moi sommes sortis de la maison, nous pouvions déjà voir les arbres de Noël pratiquement au-dessus de nous..." écrit une femme près de Hambourg. "Ils éclairaient la rue avec tant d'éclat que nous aurions pu lire un livre. Nous savions ce que cela signifiait et nous étions effrayés".²⁰

Généralement, voir le flash brillant des portes de soute qui s'ouvraient durant le jour ou les fusées éclairantes la nuit, signifiait presque toujours qu'il était déjà trop tard pour que l'observateur se trouve un abri, car la pluie mortelle était seulement à quelques minutes de distance.

"Puis, on entendait un rugissement semblable à un millier de trains en mouvement dans l'air," fit remarquer un auditeur. "C'était les bombes qui commençaient à tomber en cascade sur la Terre... Le rugissement s'intensifiait... les femmes couraient avec leurs cheveux épinglés, des seaux et des balais dans la main... d'autres criaient de terreur."²¹

Alors qu'elle était assise, tremblant dans son abri, Rosa Todt de Neustadt se souvient aussi de l'horreur quand des incrédules se sont retrouvés à l'extérieur des portes en acier et que le rugissement infernal se fit entendre. *“Tout à coup, une foule de gens restés debout dans la rue, en face de l'entrée de l'abri anti-aérien, voulaient maintenant entrer. Ils tambourinaient avec leurs poings contre l'entrée de l'abri déjà plein à craquer. Les gens couraient à l'extérieur, essayant désespérément de sauver leurs vies.”*²²

“Mère de Dieu, priez pour nous... ,” pleurait une femme dans le bunker d'Ilse McKee. *“Sainte Vierge, s'il vous plaît, protégez-nous.”*

L'instant d'après, un coup de sifflet désagréable retentit suivi d'une explosion. Instantanément, tout le monde se met à plat ventre sur le sol. La cave est secouée, le mortier s'effrite, puis, à nouveau le silence. Nous relevons nos têtes, en espérant que ce soit fini. Il y a quelques autres explosions à distance, et puis... les avions reviennent. Cette fois, la Terre entière semble trembler. Il y a des impacts dehors. On dirait que la maison part en morceaux. Nous écoutons. Nous baissions nos têtes. Plus personne ne prie désormais. Les mères se couchent sur leurs enfants afin de les protéger avec leur corps. Des valises dégringolent de l'escalier où nous les avions laissées.²³

“C'était comme si la maison venait de s'effondrer sur nous dans un fracas gigantesque,” déclara terrifiée une enfant de dix ans. *“Les chiens devenaient fous, se précipitant partout dans l'obscurité ; leurs maîtres n'arrêtaient pas de les appeler... “Tout va bien aller,” nous dit maman. “Restez calme et ne vous inquiétez pas.”*²⁴

“C'était comme un tremblement de terre,” ajouta Eva Beyer. *“Nous nous étions tous accroupis ensemble, nous pleurions, nous priions, et nous tremblions, absolument terrifiés. Une des femmes était si terrorisée qu'elle eut la diarrhée, deux autres femmes s'étaient évanouies, les enfants criaient, la femme du boulanger a fait une attaque bilieuse. On avait l'impression d'être dans un asile d'aliénés.”*²⁵

Liselotte Klemich écrit :

Les personnes dans l'abri réagissaient de manières très différentes. Certaines criaient à chaque fois qu'il y avait un impact. Certaines priaient.

Certaines sanglotaient. J'étais étouffée par l'émotion. Je pensais : "Mes pauvres enfants innocents. Ils vont mourir maintenant." Je continuais d'essayer de les protéger. Qui plus est, j'étais enceinte. Enfin, tout s'est arrêté et nous étions tous encore en vie. Je ne pouvais pas le croire, tout le monde pensait que nous ne sortirions pas de cet abri vivants.²⁶

Peu familiers avec les raids aériens, comme c'était le cas pour la plupart d'entre eux, les habitants, comme Liselotte, supposaient naturellement que la première vague d'attaques était la dernière. Trop souvent, cependant, ce ne fut pas le cas. Troublée, la mère poursuit :

Je pensais que c'était terminé, mais ma pauvre Anne-Marie continuait de crier : "Ils reviennent, ils reviennent." Elle avait raison... Nous nous sommes à nouveau précipités dans l'abri. Les enfants étaient à bout de nerfs ; ils criaient et s'accrochaient à moi. Nous sommes restés debout dans le couloir, nous ne pouvions plus entrer dans l'abri parce que les fenêtres avaient été soufflées à l'intérieur. Nous restâmes entassés. Certains étaient assis sur le sol. Ma petite Karine, qui était âgée de cinq ans, a commencé à prier très fort, "Cher Dieu protège-nous mon Dieu protège-nous." Sa petite voix se faisant de plus en plus forte et pénétrante.²⁷

"Les enfants se sont immédiatement remis à crier," nota Eva Beyer.

Ensuite, trois femmes ont commencé à crier et à devenir hystériques, tandis qu'une vieille femme se tenait dans un coin et priait Dieu du fond de son cœur. C'était terrifiant. Je suis descendue sous une arche et j'ai attendu. Je me suis accroupie, le visage enfoui dans mes bras, et mon cœur battait à se rompre. J'avais la peur au ventre d'être enterrée vivante, car c'est une chose absolument terrible que de rester là et d'attendre la fin, quand on ne connaît pas le dénouement.²⁸

Ni les larmes, ni les prières ne pouvaient protéger les gens des frappes directes. Différentes bombes furent utilisées par les Alliés pour toucher les foules blotties dans leurs abris, y compris des engins incendiaires, des mines aériennes et des bombes Blockbuster de 11 tonnes, qui, comme leur nom l'indique, ont été conçues pour niveler

un quartier entier d'une ville et tuer tout ce qui y vivait. Un mécanisme spécial de retardement fut aussi élaboré pour pénétrer dans les bâtiments et exploser dans les caves et les abris. Bien que relativement peu de bunkers furent effectivement anéantis par des attaques directes, la mort revêtait néanmoins différentes formes.

“Une vieille dame est morte d’une crise cardiaque juste en face de nous,” révéla une petite fille qui se trouvait dans un abri. *“On ne peut rien faire pour elle,”* a dit ma mère. *“La chose la plus étrange, c’est que personne ne semblait beaucoup se soucier de ce qu’elle soit morte.”*²⁹

Un autre témoin, dans un autre abri, ajouta :

Elle était assise sur le sol avec son dos contre un miroir. Le miroir avait été fixé plus bas sur le mur... Et après que la maison ait été touchée, le miroir entier s’était brisé en mille morceaux qui avaient pénétré le dos et la tête de la femme. Très rapidement, sans que personne ne le remarque, dans l’obscurité et l’agitation, la vieille femme avait saigné à mort.³⁰

“Un nuage de poussière provenant du plafond de la cave nous a enveloppés alors qu’une gigantesque explosion retentit et les lumières se sont éteintes,” écrivit Olga Held de Nuremberg. *“La force de l’explosion m’a projetée contre le mur de soutènement et j’ai ressenti une douleur vive dans mon oreille droite. J’ai hurlé. Mère m’a serrée fermement et cela a semblé soulager la douleur pendant une minute ou deux, mais le mal était fait... J’avais perdu la moitié de l’audition de mon oreille droite.”*³¹

Pour ceux qui durent supporter l’assaut interminable, la tension était à son maximum. *“La terre trembla, les murs craquaient et le plâtre était tombé comme de la farine, le sous-sol entier n’était plus qu’un nuage de poussière...,”* nota Elli Nawroski de Hambourg. *“Nul ne disait mot. Puis, les nerfs de l’une de mes collègues ont lâché. Il y avait un silence complet dans l’abri quand cette fille a soudainement commencé à rire.”* Quelqu’un dit, *“Ce n’est pas drôle,”* ce à quoi la jeune fille répondit : *“Voilà ce que j’ai toujours souhaité.”* *“Elle ne savait plus ce qu’elle disait. Sa mère et sa grand-mère avaient toutes les deux été tuées ce soir-là.”*³²

“Ce ne fut pas la mort qui était terrible cette nuit-là,” expliqua Jacob Schutz de Darmstadt, *“mais la peur de la mort, les gémissements, les cris perçants, les hurlements.”*³³

Les doigts “*tremblant encore autour de la plume,*” une femme qui avait vécu d’autres raids aériens, tentait d’oublier la mort qui planait au-dessus d’elle et la “*peur de la mort*” tout autour afin de griffonner dans son journal ce qui suit :

Je suis trempée, comme après un dur labeur... Depuis que je subis moi-même les bombardements et que j’ai passé la nuit à sauver les personnes ensevelies, j’ai été prise de panique par angoisse de la mort. Les symptômes sont toujours les mêmes. Les paumes de mes mains deviennent moites. Puis un cercle de sueur se forme sur mon cuir chevelu, une sensation désagréable dans la moelle épinière, une contraction douloureuse dans le cou, la bouche qui se dessèche, les battements du cœur qui s’accélèrent, les yeux qui fixent les pieds de la chaise en face de moi, mémorisant ses cannelures et ses courbes. Pour être en mesure de prier maintenant, le cerveau cherche à tâtons des fragments de phrases : “Laisse passer ce Monde... il n’est rien... personne n’est exclu de ce monde... Noli timere”³⁴

Et puis, continua la femme, au grand soulagement de tous, “*la vague disparut*” et il n’y eut plus que le silence. “*Comme sur commande, un babillage fiévreux éclata. Tout le monde se mit à rire, à plaisanter, c’était à celui qui ferait le plus de bruit.*”³⁵

Trop souvent, hélas, les rires et la légèreté étaient vite écourtés par davantage de vagues de bombardiers. Aussi cauchemardesques et sur-réalistes qu’étaient les conditions dans les abris, la situation était plus terrible encore pour ceux qui étaient piégés à l’extérieur. Prise au piège à l’extérieur avec une vieille femme et ses petits-enfants, Ilse Koehn était allongée sur le sol, sans défense, alors que “*l’enfer se déchaîna*”.

Il pleuvait des bombes. Des millions de bombes, aux formes longues et arrondies qui s’abattaient autour de nous. Le ciel devint gris, noir, la terre éclata. Les détonations commencèrent à résonner comme un tonnerre continu... “Grand-mère ! Grand-mère !” hurla la petite fille, en tirant sur sa jupe. “Grand-mère, allons au bunker ; s’il te plaît, s’il te plaît, grand-mère !”

Je suis allongée à plat sur le sol. Des bombes et des bombes tombent tout autour de moi. Ce n’est pas possible. C’est un rêve. Autant de bombes dans le monde, ça ne se peut pas. Peut-être suis-je déjà morte ? Je me lève, je

traîne un seau, une vieille femme et ses petits-enfants sont avec moi, nous allons vers un porche, un porche en béton avec un espace en dessous. Par delà les détonations, les batteries anti-aériennes, [et] les éclats de verre, s'élève la voix aiguë de la vieille femme : Au nom du ciel ! Au nom du ciel !” Et maintenant, voici que le bébé pleure à son tour.

On s'accroche à la terre. Elle se soulève comme si nous étions sur un trampoline, mais je m'accroche à elle, j'enfonce mes ongles en elle. Pourquoi fait-il si sombre ? La vieille femme s'accroupit tout près du bébé. Elle agite son poing devant elle, puis crie : “Dieu du Ciel, pardonnez-lui. Pardonnez sa laideur, son péché... Oh Seigneur, je sais qu'elle n'a pas dit ses prières !” Son poing s'abat sur la tête de la petite fille.

Un morceau de shrapnel s'est enfoncé dans le béton du porche. La petite fille m'agrippe, ses ongles s'enfoncent dans mon cou. Sa voix, comme une douleur atroce, perce mes tympans : “Maman ! Maman ! Où es-tu, maman ?” Une motte de terre me frappe au visage. Je suis encore en vie. Vivante, mais terrifiée et prête à promettre à n'importe quels pouvoirs que je deviendrais une meilleure personne, à condition que ma vie soit épargnée. Warrroom. Warrroomwarrroomwaroom. Mon corps tout entier est soulevé du sol, tombe à nouveau, se soulève et retombe encore... “Méchante fille... Seigneur !... Pourquoi n'as-tu pas dit tes prières ?” Encore et encore... “Maman ! Maman ! Maman !”

“Rrrahrrahrrahhhh !”

La grand-mère et ses petits-enfants n'en peuvent plus. Cela ne finira-t-il jamais ?³⁶

Et puis, comme un miracle, il n'y eut plus rien. Ilse poursuit :

Soudain, tout est calme. Un silence de mort qui fait froid dans le dos. Je respire. Nous respirons tous. Étrange d'entendre nos respirations. Mais qu'est-ce que c'est ? Ah, seulement un moteur en feu. Les sirènes. Et... de nouveau les sirènes ? “All Clear” Cela signifie que je peux partir.

“Je suis désolée mais je dois y aller. Je dois recueillir du fourrage pour les porcs,” dis-je.

“Bien sûr, ma chère,” répond la vieille dame. “Je suis désolée que vous deviez nous quitter de si tôt. Vous devrez revenir. Venez nous rendre visite. Nous prendrons le thé. Je suis enchantée de vous avoir rencontrée.” Nous nous serrons la main très formellement.³⁷



Comme l'exemple ci-dessus le démontre, l'un des rares avantages qu'avaient les survivants pris au piège à l'extérieur était qu'ils pouvaient généralement s'éloigner en titubant vers un lieu plus sûr, une fois que le signal "All Clear" avait donné le feu vert. Ce qui n'était souvent pas le cas pour ceux qui avaient trouvé refuge sous terre. Peu de temps après un raid, les équipes de secours frénétiques se mettaient au travail. Ainsi, Jan Montyn, un chercheur, recrue de la marine, a laissé un récit éloquent de Mannheim dévasté :

De la fumée. Le crépitement du feu. L'odeur de soufre et de la TNT. Un grondement de maisons qui s'effondrent. Une bombe à retardement qui explose. Et tout ces gens. Donnant des ordres, appelant, criant, hurlant, pleurant. Trace de pas. Courses. Des pieds qui s'emmêlent. Les gens qui se bousculent dans un état second au milieu des débris, ne sachant pas ce qu'ils cherchent, et encore moins où chercher.

Les premières équipes de secours étaient déjà fébrilement en train de dégager les voies d'accès pour permettre aux camions de pompiers et aux ambulances d'accéder à ces rues qui pourraient encore être, dans une certaine mesure, praticables. D'autres parcouraient les ruines, grimpaient sur des monceaux de gravats à la recherche de fuites de gaz et de conduites d'eau qui avaient éclaté. Il y avait un risque de nouvelles explosions. Les caves pouvaient se remplir d'eau. Toute personne qui n'avait pas été enterrée, qui n'avait pas été asphyxiée, qui n'avait pas été rôtie par la chaleur, pouvait encore se noyer. Au moyen de cartes, tous les efforts étaient faits pour localiser les abris antiaériens. Puis les décombres devaient être dégagés : avec des pelles, avec nos mains nues, un chiffon humide sur nos visages, nos sourcils et nos cils étaient brûlés. Pierre par pierre, fragment par fragment, les débris étaient dégagés à la main par une chaîne humaine. Il fallait être attentif et très prudent. Un plancher pouvait s'effondrer, sans prévenir, sous le poids des décombres. En attendant, le feu brûlait encore partout et, de temps à autre, nous parvenait le bruit d'une explosion. Des bombes à retardement qui n'avaient pas explosé. Vous pouviez trébucher sur l'une d'elles à tout moment.³⁸

Leurs refuges enfouis sous des tonnes de débris, les survivants ne pouvaient que se blottir les uns contre les autres, réprimer la terreur et attendre en priant leur délivrance. Une petite fille décrit la scène suivante :

Les gens pleuraient en disant : “Oh ! mon Dieu, Oh ! mon Dieu, d’où vient cette eau ?” Je pouvais sentir mes pieds mouillés. Quelques bougies furent allumées pour que nous puissions voir d’où provenait l’eau, mais un homme a très vite soufflé toutes les bougies, en criant : “Vous êtes des imbéciles ! Voulez-vous tous nous faire sauter ? Ne sentez-vous pas le gaz ?” ... Personne ne pouvait détecter l’endroit d’où l’eau provenait ; le niveau continuait à monter doucement. Nous avons mis nos pieds sur les bancs et attendu ce qui allait arriver.

“Ne vous inquiétez pas,” nous dit à nouveau maman. “Ils vont nous trouver dans une minute ou deux.”

Une femme a commencé à chanter un hymne invoquant Dieu qui était un refuge solide et une défense puissante qui nous aiderait à passer au travers de cette épreuve. Je connaissais cet hymne et j’ai chanté avec elle et les autres personnes se sont jointes à nous... Chanter nous a beaucoup aidé. Pendant que je chantais, je ne pensais pas à la peur.

Et puis, la porte de la cave s’est ouverte avec fracas et j’ai vu apparaître le visage d’un homme. Il tenait une grande lampe de poche et a dit : “La fête est finie. Allons-y.” Alors tout le monde a crié : “Hourra” et “Dieu merci” et “Pourquoi avez-vous mis tout ce temps ?” C’était comme si personne n’avait eu peur et n’avait crié et pleuré peu de temps auparavant.³⁹

Alors que la recherche de ceux qui sont enfouis dans les ruines se poursuit, d’autres émergent de leur cachette pour découvrir un paysage surréaliste. “Alors que nous sortons lentement et prudemment de la cave, nous sommes choqués par l’obscurité,” déclara un survivant d’un raid de Berlin. “Deux heures plus tôt, c’était une belle journée d’été. Désormais, nous ne pouvons plus voir le soleil. Tout ce que nous voyions, c’était un ciel bleu verdâtre putride, avec des morceaux de tissu et de papier brûlés qui flottaient dans l’air. Il faisait sombre en plein milieu de la journée.” La petite Traute Koch se souvient :⁴⁰

Nous sommes sortis dans la rue avec beaucoup d'appréhension. Il n'y avait qu'un seul passage, en face de nous, mais quel passage ! Il y avait une forte chaleur et une obscurité de plomb au-dessus de nous. Là où il y avait eu des maisons, juste quelques heures auparavant, seuls quelques murs aux fenêtres vides tenaient encore debout. Au milieu se trouvaient de grands tas de gravats, encore incandescents. Des câbles déchiquetés étaient suspendus de partout... Tout à coup, j'ai vu des mannequins de tailleur épars sur le sol. J'ai dit : "Maman, il n'y a pas de tailleur qui vivait ici et pourtant, il y a tant de mannequins partout." Ma mère m'a attrapé par le bras et a dit : "Avance. Ne regarde pas de trop près. Avance. Avance. Nous devons sortir d'ici."⁴¹

Otto Mahncke, de Hambourg, au fil de son parcours, compta à chaque étape une nouvelle horreur :

Dans un angle de rue... une femme qui revenait d'une fête d'anniversaire hurlait, "Mon enfant ! Mon enfant ! Là-haut !" Aucun homme, ni aucune ou femme n'osait entrer dans la maison pour sauver le bébé... Nous avons vu des marins sauver des personnes dans une maison en flammes, les faisant passer de balcon en balcon. Certaines personnes parvinrent à être sauvées. Puis, tout à coup, la maison s'est effondrée comme un château de cartes. Toutes les personnes dressées sur les balcons sont tombées dans les ruines... Une vieille femme de soixante-dix ans appelait à l'aide de la fenêtre du troisième étage d'une maison à colombages. La chambre était en feu. Je courus avec d'autres hommes pour aller chercher une échelle. Nous en avons trouvé une assez longue et des hommes montèrent pour sauver la femme. Mais ils ne sont pas parvenus à aller plus haut que le deuxième étage ; il faisait trop chaud. J'ai essayé aussi, mais j'ai dû faire marche arrière à seulement quelques pas sous la fenêtre. La chaleur était trop intense. Quand je suis revenu sur le sol, j'ai vu cette femme regardant en bas, les yeux plein d'effroi et puis elle est morte dans les flammes.⁴²

Dans la même ville, Helmut Wilkens, dix-sept ans, fut témoin de scènes similaires dans son quartier en combustion :

Quelqu'un se tenait à une fenêtre du deuxième étage, appelant à l'aide. C'était Mr Schwarz, qui ne descendait à l'abri que si sa femme y allait. Les

gens lui disaient de sauter. Nous étendîmes quelques couvertures pour qu'il saute dedans, mais il avait peur. Les couvertures ne l'auraient pas sauvé. Soudain, deux marins sont arrivés... Ils ont dit : "Tuez-le. Il ne souffrira plus. Il brûle déjà." Et Ils ont commencé à tirer sur lui avec leurs pistolets. Il est alors tombé et s'est écrasé sur le pavé.⁴³

"Des gens avec un bras ou une jambe coincés sous du bois de construction en combustion appelaient à l'aide...", se souvient Olga Held alors qu'elle courait dans les rues de Nuremberg. *"Des cris venaient d'en dessous des tonnes de débris en feu. De partout je voyais des gens piégés appelant au secours."*⁴⁴

Après un raid aérien, les survivants brisés constataient que la quantité de morts semblait surpasser celle des rescapés. Une victime, nota un homme de Darmstadt frappé d'effroi, était *"étendue comme une statue, ses talons figés en l'air, les bras levés..."*, sa bouche béante découvrant ses dents de telle sorte qu'on ne savait pas si la mort l'avait frappée alors qu'elle riait ou pleurait.⁴⁵

"Là, le corps corpulent d'un gardien d'abri anti-aérien gisait, sa petite lanterne à côté de lui, les mains paisiblement croisées sur son énorme poitrine," rapporta un autre témoin de la même ville. *"il avait l'air de dormir, repu comme après un banquet."*⁴⁶

Toutes les personnes découvertes n'étaient pas forcément des anonymes sans nom. *"Mes deux enfants furent retirés morts des décombres,"* raconta, brisée, une mère de Cologne. *"On ne distinguait guère de blessures sur leurs corps. Ils avaient seulement une petite goutte de sang sur le nez et de grandes éraflures ensanglantées sur leurs nuques. J'étais dans un état de choc total. Je voulais hurler... Je voulais hurler."*⁴⁷ Même lorsque les survivants étourdis échappaient à leurs abris et erraient dans les rues, les travailleurs continuaient à chercher frénétiquement ceux qui étaient encore pris au piège sous terre. Pour de nombreuses victimes, il était bien trop tard. Quand les sauveteurs parvenaient finalement à pénétrer à l'intérieur des bunkers ensevelis, ils découvraient souvent des scènes d'une horreur inimaginable. Dans les caves qui avaient été touchées directement, les murs étaient inondés de sang, d'os, de cerveaux et de morceaux de corps partout. Dans certains abris, des conduites d'eau rompues avaient lentement noyé

les occupants. Des tuyaux de vapeur s'étaient brisés et avaient bouilli vivantes d'autres victimes. Cependant, la recherche macabre de survivants se poursuivait. Jan Montyn déclara :

Cela prenait des heures, une pierre après l'autre. Les gravats étaient entassés sur plusieurs mètres de haut : de la chaux, du ciment, de la paille, des meubles cassés, des poutres. De temps en temps, nous avalions un peu de nourriture dans un poste de secours érigé à la hâte et nous nous remettions à la tâche. Avec acharnement, sans réfléchir, sans comprendre. Nos yeux remplis de larmes, nous agissions comme des automates, nos mains étaient à vif et couvertes de sang, mais nous ne sentions rien. Nous percevions des signaux. Nous entendions des voix venant des profondeurs de la Terre, alors nous redoublions d'effort. Pierre après pierre. Mais le temps pressait. Une heure après l'autre, la nuit passa. Les signaux se faisaient plus faibles. Nous accélérions davantage. Le soleil se levait. Nous n'entendions plus aucune des voix. Ni aucun signal.

Vers midi, nous sommes parvenus à ouvrir l'entrée de l'abri. Mais nous n'avons trouvé rien d'autre que la mort. Nous nous sommes assis, roussis et noirs de suie, terrassés, épuisés. Et puis, soudain, un miracle se produisit. C'était Bo'sun Heyne. Il arracha comme un fou un morceau de la maçonnerie de la taille d'un homme, le visage crispé comme un idiot, les yeux exorbités. Il devenait de plus en plus rouge. Les veines de ses tempes semblaient sur le point d'éclater. Mais le mur de pierre céda et il dû se jeter sur le côté pour éviter d'être écrasé. Une cavité fut dégagée. Et dans cette cavité il y avait un grand panier.

“Je le savais, bon sang, je le savais, bon sang, bon sang,” balbutia Bo'sun Heyne. Et il a pris quelque chose dans ses bras. Quelque chose de minuscule, qui bougeait. Quelque chose qui pleurait.⁴⁸



Et puis, après des heures, voire des jours, à vivre avec la mort, les cris, les larmes, l'ironie, et parfois... les miracles, quelque chose se produisait, quelque chose qui, pour beaucoup était impensable, les sirènes retentissaient à nouveau. Pour de nombreuses victimes incroyables des premiers raids, le son semblait être – et était bien souvent – syno-

nyme de fin du monde. Comme ce fut le cas avec les attaques sur Hambourg, Berlin, Nuremberg, Darmstadt, Cologne, et d'autres villes allemandes, après avoir réduit en miettes une ville ciblée en la dynamitant dans un premier temps, les bombardiers britanniques et américains revenaient bientôt dans l'espoir d'en finir avec les survivants et les sauveteurs à l'air libre et de brûler avec des bombes incendiaires tout ce qui restait.

Chancelant une fois de plus vers les abris, quelques-uns n'avaient pas imaginé qu'ils devraient retourner dans ces pièges mortels. Lorsque les bombardiers rugissants libéraient leur cargaison létale, une véritable pluie de feu s'abattait sur la ville condamnée.

“Un énorme nuage brûlant... atterrissait lentement sur la ville,” déclara un témoin de Würzburg. *“Ce nuage de feu ne connaissait pas de pitié. Il coulait sur les églises et les maisons, les palais et les citadelles, sur les larges avenues et les rues étroites. Au début, des gouttes brûlantes jaillissaient du nuage provoquant des incendies isolés, puis le voile brûlant enveloppait Würzburg. En quelques instants, un chemin gigantesque de flammes éclairait la nuit sombre et les nuages devenaient écarlates.”*⁴⁹

“C'était comme si le ciel déversait du feu,” ajouta un témoin d'une autre ville, frappé d'effroi.⁵⁰

“Tout brûle, tout brûle !” cria un homme qui se précipita dans l'abri occupé par Martha Gros.

Il y eut un accident terrible, les murs tremblaient, nous avons entendu la maçonnerie se fissurer et s'effondrer, et puis le crépitement des flammes. Le plâtre commença à tomber et nous avons tous pensé que le plafond allait s'affaisser... Une trentaine de secondes plus tard, il y eut une seconde terrible explosion, la porte de la cave s'est violemment ouverte, et j'ai vu, baigné dans une lumière brillante, l'escalier de la cave s'écrouler, puis une rivière de feu couler vers nous. Je criais : “Sortons !” Mais le [capitaine] m'a saisie : “Restez ici, ils sont toujours là-haut.” À ce moment, la maison d'en face fut touchée. La plaque de blindage en face de notre cave vola dans les airs, et une langue de feu d'environ cinq mètres de long se dirigea directement sur nous. Des armoires et autres éclats de meubles sont tombés sur nous. Leur pression terrible nous projeta contre le mur.⁵¹

Beaucoup de victimes ont d'abord tenté de jeter par les fenêtres les bombes incendiaires sifflantes. Afin de décourager de telles initiatives, certains dispositifs incendiaires transportaient des charges à retardement mortelles.⁵²

Bientôt, les milliers de petits incendies se rejoignirent pour former un immense brasier, provoquant un tourbillon de vents et de flammes. *“Le bruit,”* se souvient un auditeur terrifié, *“était comme celui d’un vieil orgue dans une église quand quelqu’un joue toutes les notes à la fois.”*⁵³ Maintenant, pour la première fois, nombreux étaient ceux dans les caves et les bunkers qui prenaient conscience que leur havre deviendrait bientôt un four. Rolf Witt de Hambourg écrit ceci :

Ce qui se déroulait dans la rue avait dû atteindre les personnes situées à l’arrière de notre abri, parce qu’ils avaient cassé le mur du sous-sol d’à côté. Ce fut une grave erreur car, lorsqu’ils ont fait cela, ils ont constaté qu’ils faisaient face à une fournaise. La porte de la rue était à moitié ouverte et, avec l’appel d’air provoqué, la fumée et le feu affluèrent par l’ouverture de la paroi. Tout le monde fut gravement affecté par la fumée. J’ai entendu des gens crier, puis de moins en moins... Nous étions à quelques secondes de la mort. Je ne pouvais pas parler à mes parents à cause du masque à gaz que je portais. Je tapais mon père sur l’épaule pour lui faire signe que j’y allais. Je pensais qu’ils allaient me suivre. Quelques secondes avant j’aurais suffoqué, je dois avoir été pris par une énorme bouffée d’énergie. À un moment où la porte se trouva ouverte et qu’aucun débris brûlant ne tombait, je me suis élancé dans la rue.⁵⁴

Comme le jeune Witt, d’autres victimes piégées et affolées cherchaient à échapper à la chaleur étouffante. Martha Gros témoigne :

Quelqu’un a crié : “Sortez et maintenez vos mains en l’air !” De toutes ses forces, il m’a sorti de dessous les décombres. J’ai laissé tomber mon coffre de sécurité et j’ai tiré les autres avec moi. Nous avons grimpé à travers le trou menant à l’arrière... Davantage de bombes tombaient déjà dans le jardin. Nous nous sommes accroupis, chacun de nous se débattant contre les flammèches scintillantes sur nos vêtements. Le phosphore se cramponnait aux arbres et dégoulinait sur nous.⁵⁵

“Les gens qui avaient reçu du phosphore sur eux étaient l’objet d’un spectacle terrible,” rappela Rosa Todt. “Leur peau était rouge vif, de l’eau ruisselait des pores de leur peau, de leurs oreilles et de leur nez, tout leur visage était un masque nauséabond.”⁵⁶

Malgré une mort assurée dans les rues, les plus intuitifs savaient que leur seul espoir était d’échapper aux abris. “Ma mère m’a enveloppée dans des draps mouillés, m’a embrassée et a dit, ‘vas-y, cours !’” raconta Traute Koch. “À la porte, j’ai hésité. En face de moi, je ne voyais que du feu, tout était rouge comme à l’entrée d’une fournaise. Une chaleur intense m’a surprise. Une poutre brûlante est tombée à mes pieds. J’ai hésité à faire marche arrière, mais, ensuite, au moment où j’allais sauter par-dessus, une main fantomatique la fit virevolter au loin. J’ai couru dans la rue. Des rideaux de feu autour de moi formaient comme des voiles et j’eus le sentiment d’être emportée par la tempête.”⁵⁷

Aussi infernaux qu’avaient pu paraître les raids antérieurs, beaucoup désormais, pour la première fois, découvraient le sens véritable du mot : “Enfer”. “La chaleur des maisons environnantes... était insupportable,” déclara un adolescent alors qu’il chancelait à travers la fournaise. “Nous gémissions et pleurions à cause de la douleur provoquée par celle-ci.”⁵⁸

“Les gens brûlés passaient en courant comme des torches vivantes,” se souvient Martha Gros, “et je ne pourrais jamais oublier leurs derniers cris.”⁵⁹

“Tout ce que nous pouvions entendre, c’était les cris terribles d’appel à l’aide provenant des caves des rues autour de nous,” ajouta une jeune fille de Darmstadt.⁶⁰

À chaque pas ardent sur ce chemin, un nouveau cauchemar apparaissait. “Je me battais pour courir contre le vent au beau milieu de la rue...,” écrivit Kate Hoffmeister, dix-neuf ans. “Nous... ne pouvions pas traverser... parce que l’asphalte avait fondu. Il y avait des gens sur la route dont certains étaient déjà morts, d’autres étaient encore en vie, mais ils étaient coincés dans l’asphalte... Ils étaient à quatre pattes, hurlant”.⁶¹

Dans une tentative désespérée pour échapper à l’enfer de Hambourg, Herbert Brecht, quinze ans et plusieurs autres secouristes s’enfuirent dans une voiture et une petite remorque.

Les gens brûlés couraient et trébuchaient derrière nous. D'autres étaient couchés sur la route, morts ou inconscients... Notre remorque est restée coincée dans un cratère causé par une bombe. Nous l'avons dételée et avons sauté dans la voiture qui était encore en marche ; nous étions six entassés à l'intérieur. Après 200 mètres, nous fûmes contraints à faire une halte entre les tramways devant le dépôt de tram. Notre voiture a pris feu immédiatement. Nous avons tous réussi à sortir et nous sommes restés là, dans les feux de l'enfer. La tempête m'entraînait, malgré moi, dans un énorme cratère de bombe au milieu de la route. Ceux d'entre nous qui ne trouveraient pas refuge dans ce cratère n'avaient aucune chance de survivre...

Il y avait une conduite d'eau éclatée dans le cratère de la bombe. Bien qu'il n'y eut plus de pression dans le tuyau, de l'eau continuait de couler dans le cratère et nous avons dû lutter contre l'inondation. Certaines personnes se sont noyées ou furent ensevelies lorsque les flancs du cratère ont cédé... Parce que je portais toujours mes lunettes quand j'étais en service, je pouvais voir tout cela très clairement. Les personnes en feu qui étaient poussées par la tempête de feu devant notre cratère de bombe n'avaient aucune chance de survivre. Finalement, nous fûmes une quarantaine de personnes dans le cratère. Il y avait un soldat en uniforme près de moi, décoré de beaucoup de médailles. Il a tenté de se suicider au couteau...

À ce moment-là, je remarquais qu'une voiture était tombée dans notre cratère sur certaines personnes qui se trouvaient en dessous... Je n'avais pas vu cela se produire. Ce sont seulement les pleurs d'un petit garçon qui ont attiré mon attention. Il était couché avec le pare-chocs avant de la voiture au-dessus de lui...

Les cris des gens en combustion et des gens qui meurent sont inoubliables. Quand un être humain meurt [de la sorte], il crie et gémit et, ensuite, il y a le rôle de la mort dans sa gorge.⁶²

Tout comme Brecht, grièvement brûlé, certains auront miraculeusement survécu à l'holocauste en trouvant refuge au bord des rivières, des canaux et dans les parcs. Cependant, des milliers d'autres n'y parvinrent pas. Quand les raids finalement prirent fin et que les tempêtes de feu se dissipèrent, quelques survivants commencèrent à émerger. Le jeune Herbert Brecht déclara :

En milieu de journée – nous ne voyions toujours pas la lumière du jour – un homme est venu et a tiré les survivants, dont je faisais partie, hors du cratère. C'était un homme âgé qui avait aussi le visage brûlé. Quand il m'a tiré par les mains, ma peau en lambeaux est restée collée à lui. Il me regarda – je ne peux pas décrire son regard – et il put seulement dire : "Mon petit ! Mon petit !..." L'air était à peine respirable et mes blessures faisaient terriblement mal. Il y avait des morts partout. La plupart étaient nus parce que leurs vêtements avaient été brûlés. Ils avaient tous rétréci, ils étaient devenus vraiment petits à cause de la chaleur... j'ai vu un tramway incendié dans lequel des corps nus étaient couchés les uns sur les autres. Le verre des fenêtres avait fondu.⁶³

"Un silence de mort régnait dans la ville, fantomatique et effrayant," se souvient Martha Gros alors qu'elle trébuchait à travers les ruines de Darmstadt. *"C'était encore plus irréel que la nuit précédente. Pas un oiseau, pas un arbre vert, aucune personne, rien que des cadavres."*⁶⁴ *"Un immeuble de quatre étages n'était plus qu'un monticule incandescent de pierres jusqu'au sous-sol,"* nota Anne-Lies Schmidt alors qu'elle cherchait ses parents dans une partie de Hambourg.

Tout semblait avoir fondu... les femmes et les enfants étaient tellement carbonisés qu'ils en étaient méconnaissables... Leurs cerveaux sortaient de leurs tempes éclatées et leurs entrailles [coulaient] sous les côtes... Des petits enfants gisaient tels des anguilles frites sur le trottoir. Même morts, ils montraient des signes de la façon dont ils avaient dû souffrir, les mains et les bras tendus comme pour se protéger de la chaleur impitoyable.⁶⁵

Beaucoup de survivants, y compris Martha Gros, retournaient désormais dans ces pièges mortels qu'ils avaient fuis, dans l'espoir de récupérer des objets de valeur.

Nous grimpons sur les décombres dans le jardin et allons dans la cave qui a brûlé. La couche de cendres fait près de soixante centimètres de profondeur. Je trouve l'endroit où j'ai laissé tomber notre caisse, je la ramasse et l'ouvre. Le billet de 1.000 Reichmark que j'avais gardé en cas d'urgence n'est plus qu'un tas de cendres. Les petites boîtes de bijoux ont brûlé. L'objet le plus

important, une grande émeraude, est fêlée. Autour de notre coffre de sûreté de gros morceaux d'argent fondu sont éparpillés et dans les casiers à vin, des bouteilles fondues pendent en de longs rubans bizarres. Pour que cela ait pu se produire, la température a dû atteindre environ 926°C degrés.⁶⁶

Aussi tristes et décevantes que furent de telles découvertes, d'autres personnes qui sont retournées dans les caves trouvèrent des scènes sorties directement des plus épouvantables cauchemars. En raison de la chaleur extrême, certains bunkers contenaient uniquement des dizaines de corps semblables à des bûches, carbonisés et racornis à seulement un quart de leur taille originale. Les chiens et les chats étaient réduits à la taille d'un rat. Dans d'autres caves, il restait juste de la cendre grise. Lorsque les sauveteurs entrèrent dans certains refuges, ils trouvèrent les sols couverts de trente centimètres de graisse humaine, les victimes ayant été transformées en un machiavélique liquide sombre.⁶⁷

Parce que ces sites étaient si nauséabonds et l'odeur si épouvantable, de nombreux sauveteurs abasourdis glissaient rapidement dans un état d' "hystérie nerveuse". Lorsqu'ils se firent offrir de l'alcool par des fonctionnaires compréhensifs, certains sauveteurs burent jusqu'à l'ivresse afin de supporter leur calvaire.⁶⁸ Otto Muller était l'un de ceux qui devaient emmener les brûlés avant leur transfert vers un navire-hôpital en attente. Ce policier de Hambourg rapporta :

Les personnes brûlées étaient identifiées à l'aide d'une étiquette autour du cou indiquant leurs informations personnelles et leur degré de brûlures. J'ai parlé à un médecin et il m'a dit que plus la surface de la brûlure est importante, moins violente est la douleur ressentie par la victime, mais lorsque les brûlures atteignent un certain pourcentage de la surface du corps, la mort est inévitable. Le médecin passait donc à travers les rangées de blessés, il ne s'occupait pas de ceux dont la superficie des brûlures était trop importante et seuls ceux qui ressentaient encore de la douleur pouvaient embarquer sur le navire parce qu'il n'y avait de place que pour les personnes qui avaient une chance de survivre. Les personnes délaissées savaient qu'elles n'avaient aucune chance. Un homme se traîna jusqu'à ma jambe pour atteindre l'étui de mon pistolet. C'était tout simplement épouvantable.⁶⁹

Dans de nombreux cas, les infirmières et les médecins ne pouvaient rien faire d'autre que de tremper des feuilles dans de l'huile à salade et de les étaler sur les malheureuses victimes. L'agent Muller poursuit :

Je passe à travers des rues en flammes... quand je vois soudain une jeune fille. Je pense qu'elle pourrait même être ma propre fille... J'arrête le moteur de ma moto et la fille vient vers moi en courant. Son visage est noir de suie à l'exception des deux ruisseaux de larmes qui coulent sur son visage. Elle traîne son petit frère mort derrière elle dont le côté droit du visage est déjà tout éraflé. Elle erre sans but depuis trois jours et deux nuits... Cette jeune fille a mis sa main autour de mon cou et m'a dit... "S'il vous plaît, emmenez-nous avec vous."⁷⁰

Sans surprise, en raison du choc émotionnel grave et continu comme Muller et d'autres l'ont expérimenté – choc, non seulement dû aux raids et aux tempêtes de feu dévastateurs, mais aussi à cause des lendemains diaboliques – des centaines de survivants perdirent rapidement la raison et couraient dans les rues encore fumantes criant et hurlant pour tout et pour rien. "*Un homme est devenu fou,*" souligna Anne-Katie Seifarth. "*Il est debout devant le monticule de briques d'un mur effondré au sommet duquel il a érigé le drapeau de la Swastika. Il crie sur les fugitifs avec un casque d'acier sur sa tête – il a le visage d'un fou – et il bombarde les fugitifs avec des briques*"⁷¹

La plupart du temps, cependant, les survivants traumatisés erraient simplement au hasard au milieu des décombres, babillant et faisant des gestes incohérents. D'autres, qui étaient tellement assommés d'être tout sauf morts, n'exprimaient plus d'émotion. Liselotte Klemich se souvient avoir vu des réfugiés se reposant sur un tronc d'arbre renversé après un raid aérien fracassant. "*Et dessous [l'] arbre tombé,*" relata Liselotte, "*une main gantée de blanc s'ouvrait lentement et se refermait. Personne n'a même essayé de soulever l'énorme tronc d'arbre.*"⁷²

Terrifiés à l'idée que les bombardiers ne reviennent, les survivants tentent frénétiquement d'échapper, pêle-mêle, aux villes sinistrées en fuyant vers la campagne. "*Nous avons été emportés par le flot de personnes qui avaient subi les bombardements, leurs visages gris et leurs*

dos courbés, lourdement chargés de leurs biens,” enregistra Ursula von Kardorff dans son journal. “*Quand le soir est tombé sur la ville en flammes, personne ne le remarqua, car il avait fait si sombre toute la journée.*”⁷³ “*Je n’avais jamais vu un spectacle aussi poignant...*” ajouta Margot Schulz alors que les victimes en fuite traversaient son village.

Ils étaient en chemises de nuit – quelquefois à moitié brûlées – et en pyjama, parfois avec un manteau jeté sur leurs épaules. Ils avaient entassé leurs biens dans un landau, le bébé toujours dedans... Il faut imaginer l’hystérie... les personnes brûlées... les pleurs... Cela dura pendant des jours. On n’en voyait pas la fin... Je me souviens d’une femme s’effondrant soudain sur le trottoir en face de chez moi et donnant naissance à un bébé. Le bébé est venu au monde au bout d’un quart d’heure ou vingt minutes de gémissements... Il y avait une autre femme, assise sur le trottoir à proximité, allaitant son bébé. Elle était seulement vêtue d’une chemise de nuit et ses cheveux avaient été brûlés. Et, durant tout ce temps, l’exode continuait. C’était un flot constant de misère.⁷⁴

Caroline Schaefer, elle-même prête à tout pour fuir Darmstadt incendiée, tenta de cacher aux yeux de ses fils le spectacle affreux des rues jonchées de cadavres, “*Je sentais que si les garçons voyaient cela, ils ne pourraient jamais mener une vie heureuse,*” expliqua la mère. Toutefois, Caroline abandonna vite sa tentative, car une nouvelle horreur surgissait pratiquement à chaque pas. Ayant repéré une vieille amie poussant un vélo aux pneus fondus, Caroline vit une boîte fixée à l’arrière. “*Silencieusement, elle m’a embrassé,*” dit Caroline. “*Puis elle se mit à pleurer, en indiquant la boîte. ‘Là-dedans, se trouve mon mari,’ dit-elle.*”⁷⁵



Quand l’information relative à ce carnage infligé par la R.A.F aux femmes et aux enfants d’Allemagne fut diffusée, le gouvernement britannique tenta d’abord de détourner la critique par le simple déni. Bien conscients que de nombreuses voix dans la nation britannique et à l’étranger dénonceraient cette tuerie dans les termes les plus

virulents, les porte-parole militaires et civils du Royaume-Uni étaient régulièrement envoyés en tournée pour apaiser solennellement le monde. *“Les objectifs du Bomber Command sont toujours militaires,”* assura Sir Archibald Sinclair, Ministre des Forces Aériennes, début 1943 à la Chambre des communes.⁷⁶

“Il n’y a pas de bombardements aveugles,” reprenait en cœur le vice-premier ministre Clément Attlee, peu de temps après. *“Comme cela a été indiqué à plusieurs reprises à la Chambre, le bombardement concerne les objectifs qui sont les plus déterminants du point de vue strictement militaire.”*⁷⁷

Harold Balfour, dirigeant politique, ajouta : *“Je puis vous donner l’assurance que nous ne sommes pas en train de bombarder arbitrairement les femmes et les enfants de l’Allemagne.”*⁷⁸ Malgré la résistance et la persistance de la négation du gouvernement, la sinistre vérité ne pourrait pas être dissimulée encore longtemps. Certains esprits furent scandalisés, qualifiant le massacre de civils innocents de *“barbare, d’inhumain et d’incompatible avec l’esprit anglais.”*⁷⁹ Nombre de critiques, cependant, étaient plus préoccupés par l’apparent “effondrement moral” de toute nation qui pourrait commettre un tel crime, que pour la nation qui en était victime.

“Le fait de bombarder les villes en tant que telles, de délibérément attaquer des civils, tout à fait indépendamment du fait de savoir si oui ou non elles contribuent activement à l’effort de guerre est un mauvaise action, qu’elle soit effectuée par les Nazis ou par nous-mêmes,” annonça George Bell, l’évêque de Chichester.⁸⁰

“Ce serait ironique...,” ajouta l’éminent historien britannique, Basile Liddell Hart, *“si les défenseurs de la civilisation doivent, pour remporter la victoire, utiliser les moyens les plus barbares que le monde moderne ait connu dans une guerre, nous allons, pour garantir cette victoire, hisser la barbarie à un niveau jamais atteint avec les bombardements aveugles effectués de nuit.”*⁸¹

“L’impitoyable bombardement de masse des villes bondées de réfugiés est une menace aussi grande pour l’intégrité de l’esprit humain que tout ce qui a déjà eu lieu sur cette planète...,” protesta plus tard l’auteure Vera Brittain. *“Il n’y a aucun avantage militaire ou politique qui puisse justifier ce blasphème.”*⁸²

La preuve de la perte tant redoutée de la moralité de la Grande-Bretagne fut fournie par de nombreux équipages de bombardiers de la R.A.F eux-mêmes. Pour de nombreux aviateurs, l'absence presque totale d'opposition de la Luftwaffe dans le ciel allemand faisait que le bombardement des villes ressemblait de moins en moins à une guerre et de plus en plus à un meurtre de sang-froid. Alors que la critique ouverte de la politique du gouvernement était à même de vous conduire à une réprimande, à la cour martiale, à l'emprisonnement ou pire, la crise qui faisait rage parmi les jeunes pilotes apparaissait occasionnellement à la surface. Au cours d'une séance d'information d'avant-voil pour un nouveau raid de bombardement de saturation, une voix anonyme à l'arrière de la salle cria, *“Encore une fois, les femmes et les enfants d'abord.”*⁸³

“Il y a des gens là-dessous,” reconnut un autre membre de l'équipage, *“ils étaient frits à mort dans l'asphalte fondu des routes, ils étaient brûlés et nous larguions des bombes incendiaires dans cet holocauste. Je me sentais terriblement meurtri pour les gens pris dans ce feu que je participais à attiser.”*⁸⁴ Alors que la critique publique par les équipages des bombardiers était considérée comme une trahison de leur part, de nombreuses jeunes âmes troublées le révélèrent en privé.

“Mon navigateur et moi-même pédalions jusqu'à Huntingdon, nous sommes ensuite allés en barque sur la rivière,” se souvient un pilote de la R.A.F après un raid. *“Nous avons dérivé tranquillement en aval et Nick a dit : “Que dire de ces pauvres bougres pris dans ces incendies ?”* Le jeune pilote pensa à ce que je venais de dire pendant une minute ou deux, cependant, il resta muet.

*“Je ne savais pas quoi dire. Nous avons continué à dériver tranquillement.”*⁸⁵

Étonnamment, et en dépit de leur devoir d'obéissance aux ordres, les membres de la hiérarchie militaire donnaient, à l'occasion, libre cours à leur colère et à leur rage face aux actions imposées par leur gouvernement. Révolté par la soif de sang des médias britanniques se réjouissant des massacres : *“TOUS LES ALLEMANDS SONT COUPABLES !”* publiait l'un ; *“AUCUNE PITIÉ ! AUCUNE MISÉRICORDE !* lançait un autre,⁸⁶ le Brigadier Cécil Aspinall-Oglander finit par critiquer le *Times de Londres* dans une lettre :

La Grande-Bretagne, ses alliés et ses sympathisants doivent tous être pieusement reconnaissants que la R.A.F soit enfin en mesure de faire payer l'Allemagne et d'infliger à ses villes la même dévastation qu'elle a infligée aux nôtres. Mais cela doit heurter la sensibilité d'une grande partie de la population britannique que nos émissions officielles rapportent ces actes comme étant une juste rétribution, exultent et se gaussent de la souffrance que nos raids entraînent... Laissez-nous, au moins, préserver les convenances des mœurs britanniques. Un Anglais n'exulte pas quand un criminel est condamné à l'échafaud, ni ne se réjouit de ses souffrances au moment de son exécution.⁸⁷

Alors qu'Arthur Harris était l'homme de la planification et de la mise en œuvre de la campagne de bombardement, chose qu'il avait élaborée avec une joie non dissimulée, Winston Churchill était la personne responsable en titre de sa concrétisation et, finalement, de son résultat. Loin de se plier aux cris de miséricorde et d'humanité, le premier ministre poursuivit l'offensive de bombardement avec une détermination inébranlable qui ne souffrait aucune déviation. Même ainsi, l'énigmatique dirigeant britannique ne fut pas sans vivre des moments de doute et, à l'occasion, des remords refaisaient surface au cœur d'une attitude générale par ailleurs bornée. *“Au cours du film montrant le bombardement de villes allemandes depuis l'un de nos appareils, très bien fait et très spectaculaire,”* nota un invité du Premier ministre dans son journal, *“W. C. soudainement se redressa et me dit : ‘Sommes-nous des bêtes ? N'allons-nous pas trop loin ?’”*⁸⁸

Cependant, ces rares étincelles de compassion étaient rapidement éteintes par l'éternelle antipathie de Churchill envers “le Boche”. En dépit des supplications persistantes d'appels à la retenue trop faibles et vite ignorées, les sentiments du premier ministre britannique, ainsi que la majorité de ses compatriotes, pouvaient se résumer succinctement par l'expression populaire : *“Un bon Allemand est un Allemand mort !”*

En conséquence de quoi, les massacres par le feu se sont poursuivis. Les statistiques sur les personnes tuées, mutilées ou les sans-abri atteignirent des proportions horribles. Mais les chiffres omettent de révéler une autre catégorie de victimes dont la vie fut affectée. De toutes

les tranches de la société allemande touchée par les “bombardements de terreur”, ce sont des millions d’enfants qui ont le plus souffert.

“*Maman ! Maman ! Avions ! MAMAN, AVIONS !*” cria Freddy Schrott, deux ans, quand il entendit les sirènes hurler depuis son domicile de Wolfsburg. Bien qu’elle ait seulement subi un seul léger bombardement, la ville se situait malheureusement sur la trajectoire de vol des Alliés en route vers Berlin. Par conséquent, tous les soirs, les sirènes hurlaient et tous les soirs, le terrible labeur commençait. “*Il se tenait dans son petit lit, en serrant ses bras et en criant : “Maman, Avions ! Maman, Avions !” se souvient sa sœur aînée. “Il était à bout de nerfs.”*”⁸⁹

“*Les larmes viennent. Les larmes et la terrible secousse,*” dit un autre enfant qui a connu les raids aériens. “*Les larmes s’arrêtent, mais la secousse non. Je frissonne, je tremble, je tremble comme si j’avais de la fièvre.*”⁹⁰

Dans cette tragédie atroce où des enfants, effrayés et confus, auraient pu éprouver une moindre terreur à cause de l’enfer venu du ciel, ils vécurent souvent, hélas, une terreur encore plus atroce au quotidien et au ras du sol. En raison de la perturbation radicale dans leur existence, les parents étaient soumis à un stress effroyable. Que ce soit par la perte d’emplois causée par le bombardement des usines et des magasins ou qu’il s’agisse de l’important besoin de main-d’œuvre contraignant ceux qui vivaient proches du front à effectuer des travaux de nuit suite aux raids aériens, en plus de leurs tâches habituelles pendant la journée, que cela concerne les coupures d’eau, de gaz et d’électricité ou qu’il s’agisse simplement jour après jour de la sécurité de leurs enfants et de la leur, tout contribuait à broyer les parents aussi sûrement que si leurs maisons avaient reçu des frappes directes. Un enfant de huit ans tourmenté se souvient de ceci :

Durant cette période, je remarquais que mon père n’était pas très agréable avec ma mère. Il se mettait en colère pour un rien et quand il était très en colère, il la frappait. Je n’aimais pas ça. Il était plus grand qu’elle et nous avait appris à ne jamais frapper quiconque plus petit que soi. C’était ignoble d’entendre ma mère pleurer dans sa chambre et d’écouter les disputes qui en provenaient. Ensuite, mon père partait travailler et ma mère sortait de sa chambre et nous disait : “Ne vous inquiétez pas, nous avons juste eu un

petit désaccord.” Puis, elle me souriait et me disait que tout allait bien... À la même période, Dieter et Erich commencèrent en même temps à faire pipi au lit chaque nuit ce qui provoqua aussi des disputes supplémentaires entre mes parents.⁹¹

Soucieux de sauvegarder leurs enfants, à la fois émotionnellement et physiquement, de nombreux citadins envoyaient leur progéniture pour leur sécurité à la campagne. Les évacuations – parfois des écoles entières, ainsi que les enseignants et les livres – étaient à vous fendre le cœur, des moments déchirants pour les adultes. Au bout du compte, ce sont quelque deux millions et demi d’enfants qui furent relogés dans des camps et des maisons dans l’arrière-pays germanique. Soulagés d’une bonne partie de cet écrasant fardeau, les adultes pouvaient désormais concentrer leurs indispensables efforts ailleurs. Malgré l’anéantissement presque total dont ont souffert la plupart des villes et villages, les Allemands qui s’accrochèrent fermement à leurs foyers découvrirent rapidement que la destruction étant totale, elle ne leur garantissait pas une soudaine immunité. Opérant selon le principe que *“bombarder quelque chose en Allemagne valait mieux que ne rien bombarder du tout,”* des avions de guerre alliés retournaient sur d’anciennes cibles encore et encore, réduisant tout en poussière. Néanmoins, des milliers d’Allemands déterminés, n’ayant nulle part où aller, creusaient purement et simplement de plus en plus profondément dans les décombres.⁹²

“S’ils détruisent notre salon, nous passerons dans la cuisine,” s’exclama une femme tenace. *“S’il n’y a plus de cuisine, nous utiliserons le couloir. Et si le couloir tombe en ruines, nous nous installerons dans le sous-sol. Tant que nous pouvons rester... un petit coin de la maison vaut mieux qu’un lieu inconnu.”*⁹³

“Telles de ‘petites taupes dans leurs trous,’” pensait Paula Kuhl alors qu’elle assistait au phénomène en direct. La résilience de ses voisins était aussi étonnante et remarquable qu’elle était triste et pathétique.

Dans les ruines où les caves avaient défié toutes les bombes, les gens étaient rapides comme l’éclair pour retirer leurs biens des quatre murs qui tenaient encore debout. Les caves étaient bientôt débarrassées de tous débris, les

plafonds réparés et les fenêtres remplacées, suffisamment de matériel de construction étant à disposition tout autour de toute façon. Parvenant à bâtir des sortes d'espaces d'habitation vivables, on constatait qu'ils étaient étonnamment confortables, compte tenu de la situation inhabituelle, même de petits lambeaux de rideaux décoraient les fenêtres... Peu à peu, les entrepreneurs bricoleurs rassemblaient plus de briques et des bâtons et construisaient un peu plus "cahin caha" et, pareilles à des champignons, de petites maisons poussaient hors du sol à nouveau.⁹⁴

Au-delà de l'inclinaison naturelle de l'homme à apprécier un environnement familial, une autre explication de la tendance suicidaire en apparence quant à leur choix de rester était sûrement dû au fait que beaucoup d'Allemands avaient appris à y faire face. Un chroniqueur de Kassel, une ville bombardée explique :

Trois cent fois les gens de Kassel coururent terrifiés se réfugier dans leur abri anti-aérien alors que les avions géants britanniques et américains larguaient leurs bombes. Près de 10 000 personnes furent tuées lors du premier terrible bombardement... Ce fut essentiellement une attaque incendiaire, qui enflamma tout le centre-ville... À compter de cette nuit, ils ne savaient jamais quand, ils savaient juste qu'ils étaient condamnés. Parfois, ils recevaient seulement quelques bombes, souvent certains raids qui ne pouvaient pas atteindre leurs objectifs plus à l'Est dans les alentours de Berlin choisissaient Kassel sur le chemin du retour. Parfois des essaims d'avions passaient directement au-dessus et rien ne se passait, d'autres fois ils survolaient simplement la ville et, quand les gens de Kassel pensaient qu'ils se dirigeaient vers l'Est, ils faisaient demi-tour et revenaient y larguer leurs puissantes tonnes de TNT.

Ceux qui étaient restés à Kassel avaient fini à la longue par connaître toutes sortes de combines. Constamment leur ville se retrouvait détruite... Ils ont donc appris à creuser, pour échapper aux fumées de charbon et au feu. D'une certaine manière, je pense que c'est avec une pointe de fierté que le maire déclara : "Et puis notre dernier raid... C'était de loin le plus grand. Peut-être un millier de grands bombardiers, un des plus grands raids dans toute l'Allemagne et, malgré cela, nous n'avons connu que très peu de perte, moins de 100."⁹⁵

Que des milliers de personnes, à Kassel et ailleurs, puissent survivre au milieu des débris n'avait rien de miraculeux. Un autre miracle qui a toujours déconcerté et laissé perplexe et, au final, frustré les dirigeants alliés, était l'échec des bombardements de la terreur quant à porter le coup mortel au moral des Allemands. "*Nos murs se brisent, mais pas nos cœurs,*" était un message typique apparaissant ici et là sur les briques de Berlin.⁹⁶ Bien qu'ils aient enduré cinq ans de la pire guerre connue de l'histoire de l'homme moderne, la confiance en l'Allemagne et la foi dans le Führer restaient étonnamment intactes. Malgré le moral qui craquait à l'occasion, en particulier après un lourd raid aérien ou encore après une autre défaite sur le territoire, il n'était jamais tout à fait réduit à néant. En janvier 1945, Adolf Hitler et le Troisième Reich étaient devenus si inextricablement liés l'un à l'autre, que pour les Allemands perdre la foi en l'un revenait à perdre la foi en l'autre. En cela, les personnes bombardées, brûlées et maltraitées n'auront jamais cédé.

Malgré les armées mondiales resserrant leur étau pour tuer que ce soit via la terre, via la mer ou via les airs, les Allemands comptaient toujours sur leur chef pour la résurgence d'un miracle. "*La foi dans le Führer est si grande,*" révéla un observateur, "*qu'une simple petite victoire changeait rapidement l'humeur d'une multitude de personnes.*"⁹⁷ Même si quelques-uns ne croyaient plus que l'Allemagne pouvait encore gagner la guerre, la plupart estimait que cet homme providentiel qui avait triomphé aussi longtemps et si souvent envers et contre tout saurait néanmoins accomplir un miracle de dernière minute. Et cela, pendant que cet homme arpenteait son bunker profondément enfoui sous les ruines de Berlin, penché sur des cartes avec ses généraux. Ce miracle fut la seule chose qu'Adolf Hitler, usant de chaque once d'énergie en sa possession, cherchait à accomplir, afin de sauver la nation allemande lors de la phase ultime dite de la dernière heure de la guerre en cours.

LA MORT ET LA MORT À VENIR

AU TOURNANT DE L'ANNÉE 1945, la grandeur et la gloire qu'incarnait jadis Berlin n'est plus qu'un souvenir lointain. S'en est fini des fanfares tonitruantes et des défilés de la victoire, des discours enflammés, des foules en liesse. Désormais, ces sons sont remplacés par les lamentations des sirènes des raids aériens et le vrombissement des avions de guerre alliés, alors qu'ils assombrissent le ciel, et par les coups de tonnerre des bombes mortifères qui font trembler la terre... Et quand les bombardiers retournent à leur base de l'autre côté de la Manche pour refaire le plein de leur cargaison mortelle, seul le silence règne sur la carcasse fumante de ce qui fut l'une des plus grandes et l'une des plus brillantes capitales au monde. Parce que Berlin était le symbole du Troisième Reich et modèle évident de la volonté de l'Allemagne de se battre, plus de bombes lui furent dédiées qu'à toutes les autres villes allemandes et en tonnage total, plus d'explosifs furent largués sur la seule capitale que la Luftwaffe n'en a déversé sur l'ensemble de l'Angleterre durant toute la guerre. Ainsi, sur une population qui comptait à l'origine près de quatre millions et demi de personnes, près de la moitié ont aujourd'hui disparu, soit qu'elles ont fui, soit qu'elles sont mortes dans les bombardements. On estime que 50.000 Berlinois furent tués par les raids incessants.¹

En dépit d'être la ville la plus fermement défendue au monde, Berlin n'en est pas moins devenue un "gigantesque *monceau de décombres*."² Pour ces survivants qui surmontent la tempête dans les centaines d'abris disséminés dans la capitale, chaque raid semble plus lourd et plus dévastateur que le précédent. La destruction est si totale qu'un Berlinois ironise : "*S'ils veulent frapper d'autres cibles, il faudra qu'ils les apportent avec eux.*"³

Pour les réfugiés qui reviennent dans la capitale après une longue absence, la transformation est bouleversante. Lali Horstman qui revenait en train déclara :

J'arrive à la lumière du jour, en haut des marches, je suis choquée par la mine des bâtiments abandonnés, par les ruines des derniers attentats désastreux et les rues désormais vides de tout trafic. Quelques personnes grelottantes marchent d'un pas pressé, emmitouflées pour se protéger du froid intense, aussi ternes et tristes que leur environnement. Mais bien que toute vie semble éteinte, tout le monde est individuellement plein d'esprit. La ville, comme un serpent qu'on aurait coupé en petits morceaux et dont les parties continuent à vivre, est parcourue d'un courant spirituel vivifiant la prémunissant contre l'anéantissement total.⁴

Comme Lali l'évoque, malgré le fait que leur ville autrefois magnifique est désormais en ruines, le moral de ceux qui sont restés n'a pas été brisé. Tout comme les survivants d'autres villes allemandes, les Berlinoises qui ont enduré d'innombrables raids aériens se sont endurcis face à la peur et ont appris à faire face à la mort elle-même. *“Je sens comme un sentiment croissant de vitalité sauvage en moi...”* confia à son journal Ursula von Kardorff après avoir survécu à un autre raid aérien sur Berlin. *“Si les Britanniques pensent qu'ils vont saper notre moral, ils se mettent le doigt dans l'œil... Ils ne sont pas prêts de nous faire chanceler.”*⁵

“Je suis stupéfait de leur excellent esprit,” s'exclama avec fierté le Dr Joseph Goebbels, ministre de la propagande, qui venait visiter régulièrement les victimes. *“Personne ne pleure, personne ne se plaint... le moral affiché ici par la population de Berlin est tout simplement magnifique.”*⁶

Grâce à son esprit, son humour et son irréprouvable optimisme, le petit docteur est lui-même une source de réconfort pour les victimes, comme l'indique clairement un employé du ministère de la Propagande, Rudolf Semmler :

Goebbels passe dans toute la ville. Partout c'est la désolation. À plusieurs reprises, il prend en charge la lutte contre les incendies... Partout où il est

reconnu, il obtient un salut amical, en dépit de tout. Même les gens qui ont subi les bombardements viennent lui serrer la main. Il est toujours prêt pour une plaisanterie. Une femme qui est fiancée se plaint que toute sa maison a été détruite la nuit précédant son mariage. Elle n'est plus toute jeune : elle dit à Goebbels qu'elle a 55 ans. "Eh bien alors," dit-il pour la reconforter, "soyez reconnaissante qu'il n'y ait que vos meubles qui aient disparu et que votre futur mari soit encore en vie. Vous pouvez récupérer de nouveaux meubles sans problème, mais pensez-vous que vous trouverez facilement un nouveau mari ?" Tous les gens qui s'étaient rassemblés autour riaient.⁷

Au grand dam de Goebbels et malgré ses sollicitations répétées, Adolf Hitler ne peut se résoudre à aller parmi les victimes leur offrir des mots de réconfort. Quand Hitler voyage en train à travers les villes brisées d'Allemagne, il le fait avec les rideaux rigoureusement fermés et lorsque les photos des ruines se retrouvent sur son bureau, il refuse de les voir. À n'en pas douter, le Führer allemand craint qu'entrevoir un seul instant la guerre qui a mal tourné pourrait affaiblir sa détermination à se battre : marcher au milieu des braises fumantes et être directement témoin des corps démembrés de femmes et d'enfants ou voir par lui-même la destruction de l'architecture allemande vieille de plusieurs siècles aurait pu le faire basculer dans le désespoir et dans le doute. Pour répondre à la crise à venir, le chancelier allemand ne peut tout simplement pas se permettre même une légère faille dans sa volonté de persévérer.

Peu de gens dans Berlin dévastée sont conscients du fait, mais leur chef est désormais de retour à son poste de commandement dans le bunker sous la chancellerie du Reich. Depuis le début de la guerre en 1939, Hitler a rarement travaillé dans la capitale. Déplaçant son quartier général avec l'armée, d'Ouest en Est, puis en sens inverse, le commandant suprême avait choisi de diriger les opérations proches des lignes de front. Quand il n'était pas activement engagé dans la guerre, Hitler était à Berchtesgaden, sa retraite dans les montagnes des Alpes bavaroises.

Aujourd'hui, sans tambour ni trompette, le Führer allemand revient à Berlin, sa plus grande bataille, son plus grand pari, est un échec. Si l'opération avait eu lieu plus tôt dans la guerre, l'attaque par

surprise aurait presque certainement poussé les Alliés vers le littoral de la Manche et aurait peut-être mis fin à la guerre dans l'Ouest et ailleurs. Mais l'histoire de l'offensive des Ardennes était l'histoire de l'Allemagne au cours des dernières années : la supériorité aérienne des Alliés. Après Noël 1944, quand le ciel d'hiver fut finalement dégagé sur le champ de bataille en Belgique, les avions britanniques et américains réapparurent pour se venger, stopper l'attaque et forcer la Wehrmacht à retourner à son point de départ.

En grande partie à cause de l'incompétence, voire même de l'indifférence du chef de la Luftwaffe, Hermann Göring, l'aviation allemande autrefois invincible en est arrivée au point où elle n'est plus en mesure de fournir une sérieuse opposition face à l'ennemi. Avant les hostilités, Goering avait pompeusement assuré à ses compatriotes qu'aucun Allemand n'avait à craindre que des bombes britanniques frappent la Patrie. "*Si cela devait arriver,*" disait le maréchal avec un clin d'œil, "*vous pourrez m'appeler Maier.*" Cela faisait bien longtemps que cette vieille plaisanterie qui circulait parmi les victimes des bombardements, selon laquelle le rondet chef de la Luftwaffe était communément appelé "*Hermann Maier*", ne faisait plus rire personne. Malgré des efforts persistants et frénétiques de ses conseillers, Hitler refusa de limoger son vieil ami et compagnon de lutte de l'époque du Parti Nazi.

Bien que rien ne peut arrêter la pluie de mort déversée sur l'Allemagne, Adolf Hitler est fermement décidé à répondre à la terreur par la terreur. Bien que les dommages soient insignifiants par rapport à ceux subis par le Reich, c'est un coup de pouce au moral allemand lorsque les premières "*armes miracle*", ou V-roquettes, commencent à s'écraser sur l'Angleterre durant l'été 1944. Outragé par ce nouveau dispositif "*inhumain, criminel*", Churchill fait des plans pour saturer l'Allemagne avec des gaz toxiques et des germes d'anthrax mortels, en dépit d'une interdiction internationale de ce type de guerre.⁸

"*Nous pourrions inonder les villes de... l'Allemagne de telle manière qu'une bonne partie de la population aurait besoin de traitements médicaux constants,*" fit valoir à ses conseillers le Premier ministre.⁹

Craignant sans doute que Hitler ne réponde en nature avec son propre stock de ce même type d'armes, Churchill hésita judicieusement.

Nombreux étaient ceux qui exhortaient le chancelier à déployer des avions suicide, en plus des V-roquettes, tout comme le Japon – allié de l'Allemagne – le faisait avec des résultats notoires. Hitler, cependant, opposa rapidement son veto à cette idée. *“Toute personne qui risque sa vie dans la bataille pour sa Patrie doit avoir une chance de survie, même si elle est minime,”* expliqua le Führer. *“Nous, les Allemands, ne sommes pas des kamikazes japonais.”*¹⁰

Comme beaucoup de ses compatriotes assiégés, Adolf Hitler croit encore aux miracles. Il le fallait. Rejeter au loin ce dernier espoir reviendrait à admettre la défaite. Avec le poids du monde contre lui et la catégorique “capitulation inconditionnelle” demandée par les Alliés, Hitler est déterminé à poursuivre la lutte jusqu’à la mort... ou jusqu’au miracle. Nul besoin de lui rappeler l’aggravation de la situation, un simple coup d’œil sur une carte est une preuve suffisante. L’Union soviétique, les États-Unis, la Grande-Bretagne et son Commonwealth, la France et ses colonies avec plus d’un demi-milliard de personnes dans lesquelles puiser, les ennemis du Reich éclipsent la petite population germanique de 70 millions d’habitants. Aussi grande que soit la disparité démographique, elle semble insignifiante comparée au déséquilibre industriel. Avec des ressources naturelles presque illimitées – charbon, pétrole, minerai, caoutchouc – un approvisionnement apparemment inépuisable de chars, d’avions, de navires, et d’armes est prêt à remplacer les pertes dues à l’ennemi avec facilité. En revanche, l’Allemagne brisée et la diminution rapide des industries qui luttent seulement pour survivre, de nombreuses opérations sont contraintes à être exécutées dans la clandestinité dans des grottes et des tunnels.

Face à un ennemi si écrasant dont l’étau se resserre de tous les côtés et face à ces faibles chances, un homme normal serait devenu fou. Et en effet, soupçonnant que tel était le cas, les propagandistes Alliés déclarent que Hitler a fréquemment l’écume à la bouche après chaque nouvelle catastrophe, qu’il roule de rage sur le sol tout en mâchant rageusement le tapis. *“J’étais avec lui tous les jours et presque tous les soirs jusqu’à la fin,”* révéla un confident. *“De longs accès de morne silence, oui. Des explosions volcaniques, oui, bien que la lave fut généralement contrôlée. Hitler était un acteur accompli... pas un mâcheur de tapis.”*¹¹

Plus les jours passent, dans cette situation impossible et désespérée, moins il est question pour Adolf Hitler de se rendre. Ce n'est tout simplement pas une option. En tant que simple soldat durant la Première Guerre mondiale, Hitler ne se souvient que trop bien de la dernière capitulation allemande. Bien que les troupes étaient plus que prêtes à poursuivre le combat en 1918, les politiciens à Berlin avaient cédé et capitulé. En conséquence de ce "*coup de poignard dans le dos,*" l'Allemagne avait été rabaissée et humiliée, démembrée, puis asservie par les vainqueurs. C'est la leçon de 1918 – une époque où la haine envers l'Allemagne n'était pas aussi grande que maintenant – qui endurcit la résolution d'Hitler en lui rappelant que la reddition équivaut à un suicide national. Même après le glas dans les Ardennes, le Führer resta ferme. "*Vous ne devriez pas en déduire que je pense un seul instant perdre la guerre,*" confia Hitler à un groupe de généraux. "*Je n'ai jamais de ma vie appris le sens du mot capitulation et je suis un de ces hommes qui ont gravi les échelons à partir de rien. Pour moi donc, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons n'ont rien de nouveau.*"¹²

De plus, Hitler avait la figure imposante de Frédéric le Grand pour lui servir de modèle. Lors d'une autre période sombre du passé de l'Allemagne, une époque où les armées ennemies se tenaient également prêtes à dévorer le Reich, Frédéric avait tenu bon. En raison de la détermination du "*Vieux Fritz*" : se battre jusqu'à la dernière minute, l'impossible eut lieu lorsque la tsarine de Russie, Elizabeth, était morte, jetant l'alliance contre l'Allemagne dans le désarroi et favorisant ainsi une victoire improbable. C'était cet étonnant miracle de la dernière heure du dix-huitième siècle, plus que tout autre chose, qui confortait la volonté d'Hitler à résister : l'espoir qu'un événement similaire se produise dans ce XXe siècle. Afin qu'il n'oublie jamais cette leçon et ne faillisse, un portrait de Frédéric était accroché partout où le Führer établissait son quartier général, y compris aujourd'hui, dans le sous-sol de Berlin, dans son bunker qui deviendra son tombeau.

"Lorsque de mauvaises nouvelles menacent d'accabler mon esprit," songeait Hitler, "je prends des forces en contemplant cette image... Nous avons atteint le dernier quart d'heure. La situation est grave, très grave. Elle semble même désespérée. Alors que nous continuons la lutte,

*il y a toujours de l'espoir... Tout ce que nous devons faire est de refuser de nous laisser aller au désespoir !*¹³

Aussi abyssales que furent les conditions dans l'Ouest où les forces américaines, britanniques et françaises pouvaient désormais accéder librement au Rhin et aussi dévastateurs et mortels que furent les massacres dus aux bombardements, ceux-ci n'étaient que de simples numéros de cirque comparé à l'évènement central. Alors que l'attention du chancelier assiégé pouvait être distraite momentanément par ces aléas, ses yeux se tournaient toujours vers l'Est. C'était là, Hitler le savait, que la guerre serait gagnée ou perdue. C'était là, que les idéologies diamétralement opposées étaient verrouillées dans une lutte à mort. Et donc, c'était là, plus que partout ailleurs, que l'Armée allemande devait résister. Si la tempête rouge en approche pouvait être contenue, puis renvoyée là d'où elle venait, tout le reste se réglerait de lui-même. Affaiblie, sanguinolente et décimée comme elle l'était, la Wehrmacht était encore plus que capable de faire face aux menaces venant de l'Ouest. Mais surtout, c'était le péril communiste qui se profilait à l'Est qu'il fallait affronter et surmonter. Dans le cas contraire, s'il n'y avait pas de miracle pour l'Allemagne dans ce siècle, alors non seulement le Reich cesserait d'exister, mais une grande partie de l'Europe basculerait aussi dans les ténèbres.



Depuis l'invasion allemande de l'Union soviétique en septembre 1941, la lutte sur le front de l'Est ne fut guère mieux qu'une guerre sauvage d'anéantissement. Une lutte entre "nationalisme européen" d'une part, et "international bolchevisme" de l'autre, eut été une bataille presque désespérée dans n'importe quelles conditions. Mais ensuite, luttant pour sa survie, Joseph Staline aggrava délibérément la situation.

Doutant de la loyauté de ses forces armées et conscient du très grand nombre de déserteurs russes qu'avait connue la Première Guerre mondiale, le premier ministre rouge refusa de signer la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre ou le traité de La Haye concernant la guerre terrestre. Pour Staline, un soldat qui n'avait aucune garantie de survie en captivité devait obligatoirement lutter jusqu'à la mort. En

dépît de ces mesures impitoyables, les troupes soviétiques se rendaient par centaines de milliers dans les premières semaines et les premiers mois de la guerre. Submergés par le flot de prisonniers, contraints de vêtir, de nourrir et de loger convenablement autant d'hommes et évidemment peu disposés à le faire, à moins que les Russes n'en fassent de même, les Allemands essayèrent encore et encore de parvenir à un nouvel accord avec Staline. Ces efforts furent rejetés avec mépris.¹⁴

Les fonctionnaires communistes annonçaient avec désinvolture que les soldats soviétiques ne se rendaient pas. *“Un prisonnier capturé vivant par l'ennemi est ipso facto un traître... S'ils s'étaient acquittés de leur devoir de soldats en se battant jusqu'au bout, ils n'auraient pas été faits prisonniers.”*¹⁵

“Tous ceux qui étaient faits prisonniers, même s'ils étaient blessés... étaient considérés comme ayant ‘capitulés volontairement devant l'ennemi,’” écrivit la fille de Staline, Svetlana, dont le propre frère fut capturé et rapidement désavoué par son père. *“Ainsi le gouvernement se souciait peu de ses propres officiers et de ses hommes qui se comptaient par millions... et refusait d'avoir quoi que ce soit à faire avec eux.”*¹⁶

D'où la grogne d'un capitaine de l'artillerie russe mécontent, Alexandre Soljenitsyne, *“[Moscou]... ne reconnaissait pas ses propres soldats de la veille.”*¹⁷

Sans surprise, beaucoup d'hommes de l'Armée rouge, dont le général Andreï Vlassov, tournèrent promptement le dos à leur gouvernement après leur capture et devinrent des “traîtres” non seulement de nom, mais dans les faits, en se joignant aux Allemands dans leur croisade anti-communiste.

Que les Soviétiques soient enclins à traiter leurs propres troupes de manière si déplorable augurait mal pour le soldat allemand, ou Landsers [infanterie], qui avait la malchance de tomber entre des mains ennemies. Bien que les traitements variaient beaucoup d'une unité soviétique à l'autre et que certains Allemands capturés furent traités comme des prisonniers de guerre, ce ne fut pas le cas pour la plupart d'entre eux. Durant les premiers jours glorieux de la victoire allemande en 1941, la retraite précipitée de l'Armée rouge évita, ce qui était fort probable, qu'un grand nombre de Landsers soient capturés.

Néanmoins, des milliers d'Allemands tombèrent involontairement entre les mains des communistes et furent liquidés sur place.

Le 1er juillet 1941, près de Broniki en Ukraine, les Soviétiques capturèrent plus de 160 Allemands, beaucoup d'entre eux étaient blessés. Le Caporal Karl Jager raconte :

Après avoir été faits prisonniers... d'autres camarades et moi-même avons été obligés de nous déshabiller... Nous avons dû remettre tous nos objets de valeur, y compris tout ce que nous avons dans nos poches. J'ai vu d'autres camarades se faire poignarder avec une baïonnette car ils n'obtempéraient pas assez vite. Le caporal Kurz avait une main blessée et... il ne pouvait pas retirer sa ceinture aussi vite que souhaité. Il fut poignardé dans le dos au niveau du col de sorte que la baïonnette a traversé sa gorge. Un soldat qui était grièvement blessé, donnait de légers signes de vie avec ses mains ; il reçut un coup de pied et sa tête fut frappée à coups de crosse... Avec un groupe de 12 à 15 hommes, je fus emmené à un endroit au Nord de la route. Plusieurs d'entre eux étaient complètement nus. Nous faisons partie du troisième groupe qui arrivait de la route. Derrière nous, les Russes commencèrent les exécutions... la panique a éclaté après les premiers coups de feu, et je parvins à m'enfuir.¹⁸

“Mes mains étaient attachées dans le dos... et nous fûmes obligés de nous allonger sur le sol...” déclara une autre victime du même groupe. *“Un soldat russe m'a poignardé dans la poitrine avec sa baïonnette. Là-dessus, je me suis retourné. On m'a alors poignardé à sept reprises dans le dos et je n'ai plus bougé... j'ai entendu mes camarades crier de douleur, puis je me suis évanoui.”*¹⁹ Les Allemands qui avançaient sur la zone récupérèrent au total 153 corps le lendemain matin. Malgré l'abattage sommaire de leurs propres hommes à Broniki et ailleurs, les maréchaux de la Wehrmacht interdirent formellement les représailles à grande échelle. Un groupe qui ne pouvait s'attendre à aucune pitié de la part des Allemands était celui des commissaires communistes qui voyageaient avec les unités de l'Armée rouge. Composé *“presque exclusivement”* de juifs, ce sont ces agents politiques fanatiques, comme le soupçonnaient beaucoup d'Allemands, qui étaient responsables des massacres et des mutilations de camarades capturés.²⁰ Un témoin, le lieutenant Hans Woltersdorf des élites SS, explique :

Un de nos artilleurs antichars s'est lui-même défendu jusqu'à la dernière cartouche, vraiment jusqu'à la dernière cartouche. Étendus devant leur position, plus de trente Russes morts. [Les soldats allemands] ont finalement dû se rendre et alors qu'ils étaient encore en vie, ils ont eu leurs parties génitales coupées, leurs yeux arrachés et ils furent tous éventrés. Les prisonniers russes à qui l'on a montré cela ont déclaré que ces mutilations étaient faites sur ordre des commissaires. C'était la première fois que j'entendais parler de ces commissaires.²¹

De nombreux soldats allemands idéalistes, sachant qu'ils faisaient face à la torture et à l'exécution, étaient de ce fait déterminés à combattre jusqu'à la mort. Dans l'esprit de la plupart des Landsers, la guerre dans l'Est n'était pas une joute contre la race russe ou slave en particulier, mais une croisade contre le communisme. Dans les années après la Première Guerre mondiale, les révolutionnaires marxistes avaient presque renversé le gouvernement allemand. Parce que la plupart des dirigeants étaient des juifs et parce que Lénine, Trotsky, et bien d'autres révolutionnaires russes étaient juifs, la menace pour l'Allemagne nazie et l'Europe semblait évidente. Par conséquent, d'Adolf Hitler jusqu'au plus humble Landser, la lutte à l'Est était devenue une guerre sainte contre le "judéo-bolchevisme".

"Les pauvres et malheureux Russes," déclara un soldat allemand choqué alors qu'il avançait plus loin à l'intérieur de l'Union soviétique. *"Leur détresse est ineffable et leur misère affligeante."*²²

"Quand vous voyez ce que le juif a causé ici en Russie, alors seulement vous pouvez commencer à comprendre pourquoi le Führer a entrepris cette lutte contre le judaïsme," écrit un autre Landser stupéfait, exprimant un sentiment partagé par de nombreux camarades. *"Quel genre de malheurs auraient accablé notre Patrie, si ce peuple bestial avait pris l'avantage ?"*²³

Après la dévastatrice défaite allemande à Stalingrad en 1943, l'"avantage" est bel et bien passé à l'ennemi. Soutenue par les États-Unis avec une quantité apparemment inépuisable de marchandises, allant des chars aux avions, jusqu'aux bottes et au beurre, l'Armée rouge résurgente prit l'offensive.²⁴ Jusqu'ici invincible, la Wehrmacht commença son long et lent retrait vers l'Ouest, un drame aussi vaste

et sauvage que la steppe où il se déroulait, un drame que le monde moderne n'a jamais connu. Lors de dizaines de grandes batailles, de milliers d'escarmouches oubliées, une joute primitive s'engagea dans laquelle la victoire signifiait la vie et la défaite signifiait la mort.



Majoritairement en infériorité numérique en hommes et en matériel – en particulier les chars tant redoutés – pour les jeunes recrues allemandes envoyées pour remplir les rangs épuisés, il n'y avait pas de transition subtile de la paix à la guerre sur le front de l'Est, ils montaient tout simplement dans un train ou dans un camion et se retrouvaient directement en enfer. De la même manière, une fois que la recrue avait rejoint les lignes de front l'étape consistant à passer de l'état de jeune garçon à l'homme pouvait, et ce fut souvent le cas, arriver en une fraction de seconde. La jeunesse de Guy Sajer pris abruptement fin le jour où son convoi fut pris en embuscade.

“Est-ce que quelqu'un a été touché ?” cria l'un des sous-officiers. “Allons-y alors...” Nerveusement, j'ouvre la porte [du camion]. À l'intérieur, je vois un homme, je ne l'oublierai jamais, un homme assis normalement sur le siège, dont la face inférieure était réduite en une bouillie sanglante.

“Ernst ?” je demande d'une voix étranglée. “Ernst !” Je me jette sur lui... Je cherche désespérément des signes de vie sur ce visage horrible. Son manteau est couvert de sang... Ses dents sont mélangées avec des fragments d'os et à travers le sang, je peux voir les muscles de son visage se contracter. Dans un état proche de l'état de choc, j'essaie de mettre le pansement quelque part sur cette plaie béante... Pleurant comme un petit garçon, je pousse mon ami à l'autre extrémité du siège, le tenant dans mes bras... Sur ce visage ruiné, deux yeux ouverts, brillant d'angoisse me regardent.

Dans la cabine d'un... camion, quelque part dans l'immensité de l'arrière-pays de la Russie, un homme et un adolescent sont empoignés dans une lutte désespérée. L'homme lutte contre la mort et l'adolescent lutte contre le désespoir... Je sentis que quelque chose s'était endurci pour toujours dans mon esprit.²⁵

“Le premier groupe de T-34 fonce à travers le sous-bois,” se souvient une autre recrue terrifiée quand les chars russes anéantissent d’un seul coup son monde autrefois paisible.

J’entends mon officier me crier de prendre la machine de droite... Tout ce que j’ai appris à l’école de formation me revient soudainement et me redonne confiance... Il était prévu que nous devions laisser le premier groupe de T-34 avancer sur nous... la grenade avait un bouchon de sécurité qui devait être dévissé pour atteindre la cordelette du détonateur. Mes doigts tremblent alors que je dévisse le bouchon... je grimpe hors de la tranchée... Accroupi, je commence à avancer vers le monstre, je tire sur le cordon du détonateur et je me prépare à fixer la charge. J’ai maintenant neuf secondes avant que la grenade n’explose et je remarque alors, à ma grande horreur, que l’extérieur du char est couvert de béton... Ma bombe ne peut pas adhérer sur une telle surface... Le char tourne soudainement sur sa droite, de telle sorte qu’il me fait maintenant face et avance sur moi comme s’il allait m’écraser.

Je me précipite vers l’arrière et je tombe directement dans une tranchée semi-creusée et si peu profonde que je suis tout juste en-dessous de la surface du sol. Par chance, je suis tombé sur le dos et je tiens toujours la grenade grésillante. Alors que le char roule sur moi, un noir absolu, soudain se fait... Les murs de terre peu profonds de la tranchée commencent à s’effondrer. Comme le ventre du monstre passe sur moi, je me soulève instinctivement comme pour le repousser et... coince la charge sur le métal descellé lisse... Une forte explosion retentit alors que le char vient à peine de passer au-dessus de moi... Je suis vivant et les Russes sont morts. Je tremble de tous mes membres.²⁶

Un autre Landser, Guy Sajer, âgé de dix-huit ans, qui allait affronter les chars russes, découvrirait bientôt s’il faisait partie des courageux ou des lâches. Armé du mono coup “Panzerfaust”, une arme antichars tenue à l’épaule, Sajer et cinq camarades se blottissent dans un trou peu profond. “Notre crainte atteint des proportions gigantesques et l’urine se mit à couler sur nos jambes,” admit le jeune soldat. “Nous étions si terrifiés que nous ne pensions même plus à nous contrôler.”

Trois chars se dirigent vers nous. S'ils roulent sur la butte qui nous protège, dans moins d'une minute la guerre sera finie pour nous. Je... [soulève] mon premier Panzerfaust et ma main, raidie par la peur, [est] sur le bouton de tir.

Alors qu'ils roulent vers nous, la terre contre laquelle mon corps est comprimé transmet leurs vibrations, tandis que mes nerfs, tendus au point de rompre, semblent émettre un sifflement assourdissant... Je peux voir les lumières jaunes se réfléchir sur le devant du char, et puis tout disparaît dans le flash de lumière que je viens de libérer et qui brûle mon visage... Sur le côté, d'autres éclairs de lumière m'éblouissent, j'écarquille convulsivement les yeux, mais on ne peut rien distinguer. Tout est à la fois lumineux et flou. Puis, à mi-chemin, les contours d'un deuxième char se dessinent dans un halo de flammes...

Nous pouvons entendre le grondement d'un troisième char... Il accélère, il est à moins de trente mètres de nous au moment où je saisis mon dernier Panzerfaust. Un de mes camarades a déjà tiré et je suis momentanément aveuglé. Je fais un effort de concentration, recouvre la vue et je vois une multitude de trains de roulement souillés de boue brassant la terre sur leur passage... à cinq ou six mètres de nous. Un cri de terreur inhumain passe dans nos gorges sans défense.

Le char se retire dans le bruit de la bataille et disparaît finalement dans une éruption volcanique qui le soulève du sol dans un épais nuage de fumée. Nos yeux sauvagement écarquillés tentent de fixer quelque chose de solide, mais ne trouvent rien d'autre que de la fumée et des flammes. Comme il n'y a plus de char, notre folie nous pousse hors de notre refuge, en direction du feu dont l'éclat tourmente nos yeux. Le bruit des chars se fait de plus en plus faible. Les Russes battent en retraite.²⁷

Après avoir extirpé les blessés des chars en flammes, Sajer s'effondre comme une masse. À bout de force, le jeune Landser et ses camarades savent bien, cependant, que le répit sera de courte durée : *"Ils vont sans doute réapparaître en plus grand nombre, avec un soutien aérien ou de l'artillerie et notre frénésie désespérée n'aura servi à rien."*²⁸

Sajer avait vu juste. Dans une nouvelle joute entre l'homme et la machine, le soldat et ses compagnons ne pouvaient que regarder horrifiés et impuissants les monstres d'acier prendre le contrôle d'un emplacement de tir.

Nos cris de détresse se mêlent aux cris des deux mitrailleurs, puis les cris de vengeance de l'équipage du char russe qui roule par-dessus le trou, broyant les restes des deux artilleurs dans ce sol maudit... Les chenilles s'acharnent au-dessus du trou pendant longtemps, et... l'équipage russe continue à crier, "Kaputt, Soldat Germanski ! Kaputt !" ²⁹

Sur le front de l'Est, de nombreuses scènes, comme celles décrites ci-dessus, semblaient sorties tout droit de l'enfer. Après qu'une résistance organisée à la hâte de mécaniciens, de boulangers et de cuisiniers soit parvenue à repousser un assaut ennemi, un groupe de Landsers, dont faisait partie Hans Woltersdorf, se glissa jusqu'à un char russe endommagé. *"Les hommes regardèrent dans le char,"* se souvient le lieutenant, *"pris de haut le cœur, ils ne regardèrent pas davantage, mais s'éloignèrent, annihilés. Un torse sans tête, de la chair sanguinolente et des intestins étaient collés sur les parois."* ³⁰ Plusieurs soldats réussirent à retirer un pilote blessé de l'épave.

"Il était là, arborant une récompense prestigieuse pour sa bravoure...", nota Woltersdorf. *"L'arrière de sa tête était ouverte, béante et des morceaux sanglants de son cerveau sortaient. Il avait de l'écume à la bouche et son souffle émettait un cliquetis, le cliquetis typique consécutif à une blessure à l'arrière de la tête. Vous êtes mort, mais vos poumons émettent un sifflement... Je pris ses papiers militaires et sa médaille. Plus tard, quand tout sera fini, je les enverrai à sa famille et leur écrirai qu'il avait combattu bravement jusqu'au bout pour son pays... il avait donné le meilleur de lui-même... ils pourront être fiers de lui... qu'est-ce qu'on écrit dans ces moments-là ?"* ³¹

Effroyables à juste titre, de tels spectacles et de tels sons étaient d'autant plus terrifiants qu'ils attisaient la hantise du spectateur quant à son propre destin. *"On se voit toujours comme ça... collés aux parois en milliers de morceaux,"* avoua Woltersdorf, *"sans tête ou étant évacué d'un char avec un râle dans la gorge."* ³²



Devoir faire face à ces monstres de métal froids était assez terrifiant. Mais quand les humains commencèrent à se comporter de la même

façon, les résultats furent dévastateurs. Sans doute le moment le plus effrayant de toute la vie de Landser arriva quand il dut faire face à une vague humaine. Dans un pays si vaste qu'il englobe deux continents, les hommes étaient une ressource que les Soviétiques pouvaient se permettre de perdre... et ils l'ont fait. Suite à un barrage d'artillerie russe sur sa position, Max Simon redéploya les soldats encore en vie le long d'une crête.

“Puis,” écrivit le général SS, *“assez loin de notre position il y a des lignes d'hommes en uniforme brun qui avancent d'un pas lourd vers nous. Les premiers traversent une petite rivière et ils sont suivis à environ 200 mètres de distance par une seconde ligne. Alors, surgissant de l'herbe – littéralement hors du sol – une troisième vague, puis une quatrième et une cinquième.”*³³

“De voir ces Ivans surgir du sol et simplement se tenir là, par milliers, était réellement terrifiant,” raconta un autre soldat qui fit face à cette marée humaine. *“Ils se tenaient là, à portée... silencieux, attendant et ne prêtant pas attention à ceux qui tombaient autour d'eux. Puis ils se mettaient en mouvement, les trois premières lignes avançant sur nous.”*³⁴

Le général Simon raconte :

Des lignes d'hommes s'étiraient de droite à gauche à l'avant de notre régiment le débordant complètement et toute la masse des troupes russes avançait sur nous d'un pas déterminé et sans relâche. C'était un spectacle incroyable, le rêve d'un mitrailleur... À 600 mètres, nous avons ouvert le feu et des pans entiers de la première vague furent anéantis, laissant ici et là un survivant étrange qui continuait d'avancer. C'était surnaturel, incroyable, inhumain. Aucun de nos soldats n'aurait continué à avancer seul. La deuxième vague subit également des pertes, mais se referma vers le centre, contournant ou enjambant les corps de leurs camarades tombés avec la première vague. Puis, comme sur un signal, les lignes d'hommes commencèrent à courir vers l'avant. Comme ils avançaient, il y eut un grondement *“Hurraaaaaah...”*³⁵

“Le son de ce cri de défi suffisait à glacer le sang,” admit un Landser tremblant. *“Ce bruit seul suffisait à terrifier les nouvelles recrues.”*³⁶

Max Simon ajoute :

Les trois premières vagues furent détruites par nos tirs, mais tous les hommes dans leurs rangs ne furent pas tués. Certains de ceux qui étaient tombés étaient des tireurs embusqués qui se frayaient un passage à travers l'herbe pour ouvrir le feu sur nos officiers et sur les positions de nos mitrailleuses. La ruée de la quatrième vague arriva plus lentement car les hommes devaient se frayer un chemin à travers un tapis immense de corps et alors que les Soviétiques avançaient vers nous, certains de nos hommes, oubliant le danger, se tenaient sur les parapets de leurs tranchées de tir pour faire feu sur les Russes en approche. Les mitrailleuses devenaient chaudes du fait des tirs continus et il y avait de fréquents arrêts pour changer de barilletes...

La masse gigantesque des troupes soviétiques dévalait maintenant la pente dans notre direction, mais notre feu était trop puissant et ils se retirèrent. Environ une heure plus tard, cinq autres lignes d'hommes arrivèrent pour un deuxième assaut. La quantité d'ennemis semblait illimitée et les nouvelles vagues d'hommes avançaient résolument à travers leurs morts... Les Ivans poursuivirent leurs attaques durant trois jours et parfois même durant la nuit. Soudain, ils arrêtèrent et se retirèrent.³⁷

Alors que le massacre de milliers d'hommes lors de tels assauts suicides semblait insensé, les résultats n'étaient pas tout à fait unilatéraux. Les blessures psychologiques infligées aux Allemands étaient, comme le général Simon l'admit, un choc peut-être encore plus grand que les ravages physiques opérés sur les Russes. *“La quantité, la durée et la fureur de ces attaques nous avaient épuisés...”* confia Simon. *“Si les Soviétiques pouvaient gaspiller des hommes sur notre petit mouvement – et cela ne faisait aucun doute que ces hommes avaient été sacrifiés – combien de fois, nous sommes-nous demandé, attaqueraient-ils et en quel nombre, si l'objectif était vraiment d'une importance suprême ?”*³⁸

Le carnage résultant des batailles telles que celles décrites ci-dessus était vraiment horrible. Bien que la plupart des recrues s'endurcissaient dès la seconde ou troisième rencontre similaire, aucun soldat ne devint jamais complaisant à propos de la guerre. Le champ de bataille connu beaucoup de visages sinistres et pas deux n'étaient semblables.

Étonnamment, certains des moments les plus bouleversants dans la vie d'un Landser concernait l'impact terrible que la guerre produisait sur les chevaux, des milliers d'entre eux servirent les deux armées. Harald Henry se souvient nettement de l'un d'eux en particulier, couché au bord du chemin :

Il se cabra, quelqu'un lui a donné le coup de grâce, il se leva de nouveau, un autre tir... Le cheval luttait toujours pour vivre, de nombreux coups de feu. Mais les coups de fusil n'éteignirent pas rapidement les yeux du cheval mourant... Partout des chevaux. Déchirés par des obus, leurs yeux pendant de leurs cavités ensanglantées... Ce qui était presque aussi terrible que les visages arrachés des hommes ou que les corps brûlés à demi-carbonisés.³⁹

Tout juste après avoir vécu ce qu'il imaginait être toute l'horreur qu'une bataille pouvait produire, le lieutenant Friedrich Haag remarqua un *“beau cheval blanc broutant près d'un fossé.”*

Un obus d'artillerie... avait arraché sa patte avant droite. Tout en broutant pacifiquement et lentement, dans une douleur indicible, il balançait son moignon sanglant d'avant en arrière... Je ne sais pas si je peux décrire avec précision l'horreur de ce spectacle... Je dis alors... à l'un de mes hommes : *“Achez ce cheval !”* Puis le soldat, qui, seulement dix minutes auparavant, se trouvait dans un dur combat, répondit : *“Je n'en ai pas le courage, mon Lieutenant.”* De telles expériences sont plus affligeantes que tout le *“tumulte de la bataille”* et que le danger personnel.⁴⁰

Bien que les assauts humains massifs et les batailles de chars fussent des événements dramatiques bouleversants, les soldats allemands survivants pouvaient normalement s'attendre à un moment de répit bienvenu, même bref, entre les joutes. Il n'en allait pas de même avec le partisan de guerre toujours tapi, toujours actif. Pour le Landser derrière le front qui laissait tomber sa garde, le résultat pouvait signifier la mort instantanée... ou pire.

“Lorsque les soldats allemands furent capturés par la guérilla, ils furent souvent abominablement traités,” raconte un général de la Wehrmacht. *“Ce n'était pas inhabituel pour les Soviétiques de torturer*

les prisonniers, puis de les accrocher, parfois avec leurs organes génitaux enfoncés dans leurs bouches.”⁴¹ D’autres Landsers étaient relâchés, puis chancelants, envoyés sur les routes vers leurs camarades, nus, ensanglantés, castrés et les yeux crevés.

Dans l’impossibilité de traiter de manière décisive les irréguliers vêtus en civil, les repréailles allemandes contre les communautés environnantes étaient rapides, sinistres et arbitraires.

“Un groupe de partisans a fait sauter nos véhicules,” enregistra un privé, *“[et]... a tiré sur l’administrateur agricole et un caporal qui lui était assigné dans leurs quartiers... tôt, hier matin, 40 hommes ont été tués aux abords de la ville... Naturellement, il y avait un certain nombre de personnes innocentes qui ont dû donner leurs vies... On ne perd pas beaucoup de temps sur ces questions-là et je viens de tirer sur ceux qui se trouvaient autour.”*⁴²

Comme avec les commissaires, *“pas de quartier”* était la norme des guérilleros qui tombaient entre les mains des Allemands. Un témoin écrit :

Pragmatique, les hommes de la police de terrain surgissent et installent, avec une habileté qui dénote une pratique souvent répétée, sept nœuds coulants sur la balustrade du balcon et puis disparaissent derrière la porte de la chambre noire... Le premier homme, ligoté, est transporté à l’extérieur. Ses membres fermement attachés... un chiffon couvre son visage. Le nœud coulant en chanvre est placé autour de son cou, ses mains sont liées, serrées, il est placé sur la balustrade et le bandeau est retiré de ses yeux. Pendant un instant, on peut voir ses yeux éblouis par la lumière, comme ceux d’un cheval qui se serait échappé, puis las, il ferme ses paupières, presque détendu, pour ne jamais les rouvrir. Il glisse maintenant lentement vers le bas, son poids resserre le nœud, ses muscles commencent leur lutte désespérée. Le corps réagit avec force, des mouvements convulsifs et entravés un peu de vie résiste jusqu’à la fin. C’est rapide ; l’un après l’autre ils sont sortis, ont été placés sur la balustrade... Chacun porte une pancarte sur sa poitrine proclamant son crime... Parfois, l’un d’eux tire la langue comme pour une moquerie inconsciente et des quantités immodérées de crachats coulent, goutte à goutte, dans la rue.⁴³



Alors que la Wehrmacht est repoussée inexorablement à l'Ouest, les pertes quotidiennes sont écrasantes : les attaques russes répétées ouvraient des brèches dans les rangs allemands tout simplement trop grandes pour être comblées. Parce que les Allemands étaient en infériorité numérique, luttant parfois un contre dix, chaque Landser devait donc prévoir de se battre comme dix hommes s'il voulait survivre. Beaucoup l'ont fait. Après avoir repoussé des vagues de Soviétiques avec seulement une poignée d'hommes, Leopold von Thadden-Trieglaff refusa d'abandonner sa petite section de ligne. Il tint bon tout au long de la nuit ; encerclée à nouveau, l'équipe se battit furieusement à l'aube suivante.

“Un déluge de feu s'abat sur nous, à droite, à gauche,” enregistra le jeune soldat dans son journal. *“En quelques minutes, notre bunker est plein de blessés et j'ai du mal à calmer les pauvres diables... Des cris et des gémissements, et des chants. Je devais tendre tous mes nerfs pour rester aussi calme qu'avant.”*⁴⁴

Enfin, une contre-attaque allemande fait une percée et sauve les survivants, mettant fin à *“la nuit la plus terrible et à la bataille la plus difficile de ma vie...”* écrit Thadden-Trieglaff. *“Alors que je retourne à mon poste de commandement dans le village, je regarde les camarades morts. J'étais tellement secoué que j'ai presque pleuré... Quand est-ce que cette lutte défensive hideuse finira-t-elle ?”*⁴⁵

Pour l'héroïque garçon de vingt ans, cette fin arriva le lendemain, quand il fut tué.

Alors que les pertes sont écrasantes, l'Armée allemande est broyée dans la boue russe et le taux de décès et de blessés est énorme. Les jeunes recrues se retrouvent souvent en quelques mois, voire quelques semaines, les plus anciens vétérans de leur unité. *“J'ai remarqué que c'était particulièrement dans les premiers jours que les nouveaux arrivants étaient les plus susceptibles d'être tués,”* observa Jan Montyn.

Gert était l'un de ces nouveaux arrivants. Il avait seize ans... j'ai vu dans ses yeux, derrière ses lunettes rondes, le même étonnement que j'avais moi-même ressenti quand je cherchais où me situer le premier jour, il y a presque

un mois. Ses jambes tremblaient, il n'arrêtait pas de cligner des yeux. Il n'avait jamais tenu une arme dans ses mains auparavant. Et j'ai senti qu'il ne serait pas avec nous pour longtemps.

“Vous devez réfléchir à ce que vous faites,” lui ai-je dit. “Vous ne devez pas laisser quoi que ce soit devenir une habitude. De l'autre côté il y a des tireurs d'élite à l'affût jour et nuit. De même, si vous grattez une allumette, vous êtes fichu. Ils remarquent chaque régularité dans votre comportement. Lorsque vous avez à creuser une tranchée, ne jetez pas la terre sur le côté plusieurs fois au même endroit...”

Gert hocha la tête. Il se souviendrait. Mais moins de deux heures plus tard, j'entends un cri. Il avait grimpé hors de la tranchée et avait été touché avec son pantalon baissé. En dix pas, je suis près de lui et je le tire dans la tranchée par les jambes. “Oh, espèce d'idiot !” Avais-je besoin de dire cela... ? Il avait un grand trou dans l'aine. Je tire un rouleau de substitut de bandage de ma poche. Mais le papier de mauvaise qualité est inondé en quelques secondes. J'essaie de fermer la plaie en appuyant dessus avec mes pouces, suppliant et priant que quelqu'un vienne. Je n'ose appeler ; cela pourrait provoquer des tirs de mortier. Gert est haletant, la bouche entrouverte. Il ne semble pas ressentir de douleur. Pour l'amour de Dieu faites que quelqu'un vienne. Personne ne vient. Le sang qui jaillit à travers mes doigts se mêle à la boue. Et Gert ne bouge plus.⁴⁶

Ajoutée au traumatisme de voir mourir les camarades un par un, il y avait l'angoisse concernant la sécurité de leurs proches à la maison. Contrairement aux soldats alliés auxquels les nouvelles apportaient réconfort et joie, pour le Landser allemand une lettre d'une personne aimée était simplement un fardeau de plus à porter. Martin Poppel écrivit dans son journal :

Ma femme m'a écrit : “Aujourd'hui, nous sommes épuisés après cette terrible grêle de bombes. Entendre le hurlement de ces choses tout le temps, attendre la mort à tout moment, dans une cave sombre, incapable de voir... Tout a disparu...” Non, ici au front, nous ne devons pas y penser... Nous comprenons ce que ressentent les personnes à la maison, nous souffrons avec elles et nous avons peur pour nos proches qui doivent supporter les bombardements de terreur.⁴⁷

“Il y a quelques jours,” griffonna un sergent tourmenté, *“j’ai découvert qu’au même moment où nous rêvions de chez nous, les décombres fumaient dans ma ville de Mannheim. Quelle ironie amère.”*⁴⁸

“Ces porcs... pensent qu’ils peuvent nous ramollir de cette façon. Mais cela est une erreur, une erreur,” grogna un autre sergent. *“Ah, si seulement le Führer pouvait envoyer une ou deux... divisions en Angleterre. Elles leur feraient une danse de la mort qui donnerait au diable lui-même la chair de poule. Oh, je suis en rage, je ressens une haine sauvage.”*⁴⁹

Malgré les ordres officiels qui interdisaient de tuer des prisonniers, la réalité officieuse était souvent très différente. Vivant sans espoir, face à la mort au quotidien, conscients du sort auquel leurs proches étaient confrontés à la maison, ainsi que du leur s’ils devaient être capturés, beaucoup dans leur affolement ne pouvaient contenir leur brutalité.

“Un long cri pénétrant s’élève du trou à ma gauche...,” nota Guy Sajer après un combat désespéré. *“Puis il y a eu un appel à l’aide.”*

Nous arrivons au bord d’une tranchée où un Russe qui venait de jeter son revolver tenait ses mains en l’air. Au fond du trou, deux hommes se battent. L’un d’eux, un Russe, agite un grand coutelas, bloquant un homme de notre groupe coincé sous lui. Deux d’entre nous surveillent le Russe qui avait levé les mains, tandis qu’un jeune [caporal] saute dans le trou et frappe l’autre Russe d’un coup sur la nuque avec un objet tranchant... L’Allemand qui était sous lui... se précipite hors du trou. Il est couvert de sang, brandissant d’une main le couteau du Russe... alors que de l’autre, il essaye d’arrêter le flux de sang qui coule de sa blessure.

“Où est-il ?” criait-il, furieux. “Où est l’autre ?” En quelques bonds, il atteint le... prisonnier. Avant que quiconque ait pu faire quelque chose, il a planté son couteau dans le ventre du Russe pétrifié.⁵⁰

Finalement, après trois jours de combats frénétiques, Sajer et ses camarades, en manque de sommeil, craquent.

Parfois un ou deux prisonniers pouvaient sortir de leur cachette avec leurs mains en l’air et à chaque fois la même tragédie se répétait. Kraus en tua quatre sur les ordres du lieutenant ; les “Sudète” : deux ; le Groupe 17 : neuf.

Le jeune Lindberg qui était dans un état de panique depuis le début de l'offensive et qui, soit pleurait de terreur, soit riait d'espoir, prit la mitrailleuse de Kraus et poussa deux Bolcheviques dans un trou d'obus. Les deux malheureuses victimes... n'arrêtaient pas d'implorer sa miséricorde... Mais Lindberg, dans un paroxysme de rage incontrôlable, continua à tirer jusqu'à ce qu'ils ne disent plus rien.

Nous étions rendus fous par le harcèlement et l'épuisement... Il nous était interdit de prendre des prisonniers... Nous savions que les Russes n'en prenaient aucun... [que] c'était eux ou nous, ce qui est la raison pour laquelle mon ami Hals et moi lancions des grenades... à quelques Russes qui tentaient d'agiter un drapeau blanc.⁵¹

Néanmoins, au milieu de l'insensée tourmente du combat, un même soldat pouvait à un moment assassiner des prisonniers sans défense et à un autre, il pouvait risquer sa propre vie pour tirer les hommes des chars ennemis en flammes. Hans Woltersdorf se tenait là, durant un instant qui lui parut éternel, sa mitrailleuse prête à tirer sur plusieurs Russes qu'il avait surpris, la dernière lueur d'humanité luttant puissamment contre toutes les forces obscures de son passé. *“Dois-je tirer ou non ? ...”* se demandait le lieutenant, alors que les prisonniers terrifiés demandaient grâce. *“Ils se levèrent..., reculèrent de quelques pas vers le bosquet de sapins, se retournèrent, ils baissèrent leurs bras et détalèrent comme des lapins... Ai-je essayé de tirer ? Est-ce que ma mitrailleuse n'est vraiment pas parvenue à fonctionner, comme je l'ai prétendu plus tard ?”*⁵²

Très souvent, la mort était le meilleur acte de bonté qu'on pouvait avoir envers un ennemi. *“Mardi, j'ai touché deux T-34...,”* écrivit un Landser. *“Ensuite je suis passé à côté des restes fumants. Un corps pendait de la trappe, la tête en bas, les pieds coincés, ses jambes étaient brûlées jusqu'aux genoux. Il était en vie, il gémissait. Il devait souffrir horriblement. Impossible de le libérer... Je lui ai tiré dessus, et alors que je le faisais, les larmes coulaient sur mes joues. Cela fait maintenant trois nuits que je pleure la mort d'un conducteur de char russe.”*⁵³

“De temps en temps, l'un d'entre nous sortait de sa torpeur et hurlait,” admit Guy Sajer. *“Ces cris étaient entièrement involontaires : nous ne pouvions pas les arrêter. Ils étaient dus à notre épuisement... Certains*

riaient tout autant qu'ils hurlaient, d'autres priaient. Les hommes qui pouvaient prier, pouvaient espérer."⁵⁴ Sajer continue :

Nous nous sentions comme des âmes perdues qui avaient oublié que les hommes sont faits pour autre chose... que l'amour peut parfois se produire, que la terre peut être productive et servir à autre chose qu'à enterrer les morts. Nous étions fous, gesticulant et nous déplaçant sans pensée ou espoir... Lindberg... tomba dans une sorte de stupeur... Le "Sudète"... commença à trembler... et à vomir de façon incontrôlable. La folie avait envahi notre groupe, et gagnait rapidement du terrain... je l'ai vu... Hals sauta sur sa mitrailleuse et fit feu vers le ciel... Je vis aussi le [sergent]... frapper le sol avec son poing fermé... [Je] lançais des malédictions et des obscénités au ciel... Après des heures et puis des jours de danger... on sombrait dans une démence insupportable, la crise de nerfs n'était qu'un début. Finalement, on vomit et on s'effondre, entièrement anéanti et inerte, comme si la mort avait déjà gagné.⁵⁵

"[Nous étions] morts ou des morts en devenir," déclara simplement un Landser.⁵⁶ Alors que le Front Est se déplaçait progressivement à l'Ouest, la lutte devenait encore plus désespérée. À l'hiver 1944, l'Armée rouge avait finalement chassé les envahisseurs de la terre russe et elle les pressait à travers la Pologne. Bien que d'énormes pertes avaient réduit de beaucoup la main-d'œuvre allemande, et bien que les chances demeuraient massivement du côté des Soviétiques, l'Armée rouge souffrit cruellement elle aussi. Chaque victime allemande sur le champ de bataille, équivalait à quatre victimes russes. De nombreuses unités soviétiques furent réduites à 50% de leur force initiale. En conséquence, les rangs rouges furent de plus en plus composés de troupes des provinces lointaines d'Extrême-Orient.⁵⁷

"Ce n'est pas l'Armée rouge," éructa un officier russe. *"L'Armée rouge a péri sur les champs de bataille en 1941 et 1942. Ça, ce sont les hordes de l'Asie."*⁵⁸

En plus des Asiatiques, les responsables soviétiques firent appel à une réserve bigarrée ; des garçons à peine âgés de treize ans, des femmes, des estropiés, voire des condamnés.⁵⁹ *"Nous avons ouvert nos pénitenciers et flanqué tout le monde dans l'armée,"* admit Staline.⁶⁰ Ces pré-

lèvements bruts furent jetés dans la bataille avec plus d'indifférence criminelle que jamais. Un soldat allemand écrivit :

Cela n'avait pas d'importance que ces conscrits ne soient pas formés, que nombre d'entre eux n'avaient pas de bottes et que la plupart n'avait pas de bras. Les prisonniers que nous avons pris nous ont dit que les personnes sans armes devaient prendre celles de ceux qui étaient tombés... Je l'ai vu... des attaques qui étaient précédées par des blocs solides de personnes marchant au coude à coude dans les champs de mines que nous avions posées. Les civils tout comme les bataillons de punition de l'Armée avançaient comme des automates, leurs rangs rompus seulement quand une mine explosait, tuant et blessant ceux qui se trouvaient autour. Les gens semblaient ne jamais flancher et ne jamais être terrifiés et nous avons remarqué que certains parmi ceux qui étaient tombés furent ensuite abattus par une vague plus petite de commissaires ou d'officiers qui suivaient de très près derrière.⁶¹

“Ce n'était plus la guerre,” confia un Landser qui fut témoin des massacres. *“C'était un assassinat.”*

De toutes les horreurs que le front de l'Est avait à offrir – les vagues d'humains, les membres d'équipage rouges boulochés à l'intérieur des chars en feu, l'assassinat des prisonniers, les atrocités des partisans – l'aspect le plus effrayant pour un Landser moyen était sans aucun doute les “Ivans” eux-mêmes.

“Le fantassin russe... se défendait toujours jusqu'au dernier souffle...,” se souvient général Max Simon. *“Même les équipages à l'intérieur des chars en feu résistaient au feu aussi longtemps qu'il y avait un souffle de vie dans leur corps... Blessés ou inconscients, des hommes cherchaient leurs armes dès qu'ils reprenaient conscience.”*⁶²

Un autre soldat allemand, Erich Dwinger ajouta :

Parmi les prisonniers qui attendaient d'être transportés en arrière de l'autre côté de la rivière, il y avait des blessés dont beaucoup avaient été gravement brûlés par des lance-flammes... Leurs visages n'avaient plus rien d'humain, ils n'étaient tout simplement que des morceaux de viande gonflée. L'un d'eux avait également eu sa mâchoire inférieure arrachée par une balle et

il avait bandé cette blessure comme il l'avait pu. À travers les chiffons, sa trachée, mise à nu était visible et l'effort qu'il faisait pour respirer émettait comme un grognement à travers elle. Un autre soldat avait été touché par cinq balles et son épaule droite et son bras entier étaient une masse de lambeaux de chair. Il n'avait aucun bandage et le sang suintait de ses blessures comme d'une rangée de tubes...

Pas un seul d'entre eux ne gémissait alors qu'ils étaient assis dans l'herbe... Pourquoi ne gémissaient-ils pas ? Mais ce ne fut pas l'image la plus tragique de cette journée-là... Certains de nos soldats sortirent des barils de margarine et des miches de pain russe. Ils ont commencé leur distribution à plus de trente mètres de distance de l'endroit où se trouvaient les blessés graves qui étaient couchés et ceux-ci se levèrent, oui, même les mourants se levèrent rapidement et dans un flux indicible de souffrance, ils se précipitèrent vers le point de distribution. L'homme sans mâchoire chercha son équilibre en se levant, l'homme aux cinq blessures par balles se souleva grâce à son bras valide... et ceux qui avaient le visage brûlé coururent... mais ce n'est pas tout ; une demi-douzaine d'hommes qui étaient couchés sur le sol se sont eux aussi avancés en renfonçant dans leur paroi de l'estomac avec leurs mains gauches, les intestins qui avaient fait irruption à travers les plaies béantes. La main droite tendue dans un geste de supplication... Alors qu'ils se déplaçaient, ils laissaient une large tache de sang sur l'herbe... et pas un seul d'entre eux ne criait... aucun ne gémissait.⁶³

Comme Dwinger l'explique sans réserve, ces scènes ont laissé une impression profonde sur des milliers de Landsers. Le stoïcisme presque surnaturel de la Russie, son fatalisme, sa volonté de souffrir et de mourir en silence, était déconcertant pour les soldats allemands. Pour certains, ce fut comme si la rigueur du climat et les conditions du communisme avaient façonné un homme pour lequel les émotions humaines normales n'étaient plus importantes.⁶⁴

“Ce ne sont pas des gens contre lesquels nous nous battons ici,” lança un Landser, *“mais seulement des animaux.”*

Peut-être. Et pourtant, aussi profondes que fussent, sans aucun doute leurs différences, il y avait aussi des similitudes, certaines aussi élémentaires et aussi anciennes que la Terre elle-même. Le 24 décembre, un étrange et apparemment impossible accord fut trouvé entre les

ennemis mortels par lequel chaque côté promettait d'arrêter de haïr l'autre "de quatre heures de l'après-midi, jusqu'à six heures le lendemain matin."

"Un silence irréel est tombé," se souvient Jan Montyn.

Avec hésitation, nous avons rampé à découvert. Nous, de notre côté. Eux, du leur. Étape par étape, nous nous sommes approché les uns des autres, presque timidement. Et l'ennemi dont nous n'avions rien vu jusque-là, si ce n'est le mouvement vague d'un casque ou le canon d'un fusil, s'avérait soudain être un garçon comme nous. Eux aussi étaient vêtus de haillons, eux aussi étaient affamés, malades et sales.

Nous nous sommes rencontrés au milieu de la zone neutre. Nous nous sommes serré la main, nous avons échangé des noms et des cigarettes. Ils ont essayé leurs quelques mots d'allemand, nous, notre russe. Nous avons ri de nos accents. Joyeux Noël. Nous avons fait de grands feux et avons partagé nos rations de Noël...

Lorsque nous nous sommes retirés, après minuit, chacun de son côté, les feux dans la zone neutre brillaient encore. Le silence dura pendant plusieurs heures. Puis les coups de feu éclatèrent. Étaient-ils plus lourds que la veille ? Pas du tout. Mais il y eut plus de victimes que jamais. La trêve, même brève, avait brisé la résistance de beaucoup d'entre nous.⁶⁵

De toute évidence, au début de l'hiver 1944, les soldats allemands sur le front de l'Est étaient bien conscients que tous leurs sacrifices durant ces trois ans de guerre avaient été en vains ; la défaite était inévitable. Aussi proche qu'eût pu être la victoire autrefois, en envahissant l'Union soviétique la minuscule Allemagne avait réveillé une force aux ressources presque illimitées ; celle d'un colosse couvrant une grande partie du globe. Poursuivre la lutte contre un tel géant était sans espoir. Et pourtant, de nombreux soldats allemands, en particulier ceux de l'élite SS, étaient déterminés à combattre jusqu'à la mort, ou, comme l'a écrit un privé [soldat], "*Vendre notre peau le plus cher possible.*" Un observateur explique :

Même le dernier des soldats savait que la guerre était perdue. Son but était la survie et le seul sens qu'il pouvait trouver à tout ceci c'était de protéger

le front à l'Est et de sauver autant de réfugiés que possible... [Il] espérait une solution politique pour mettre fin à la guerre... mais... la demande de reddition inconditionnelle ne laissait pas, à la lumière de l'amour-propre, d'autre choix que de continuer le combat désespéré.⁶⁶

Comme ce fut le cas lors de la trêve de Noël, lorsque "Fritz" regarda le visage de "Ivan" le Russe blanc, ou celui de "Popov" l'Ukrainien, il y voyait généralement son propre reflet. Il n'en allait pas de même avec les Mongols impénétrables et autres Asiatiques aux "yeux bridés" qui généralement suivaient juste derrière le front. Dans leurs visages, l'Allemand voyait quelque chose de féroce et d'effrayant et quelque chose que l'Europe n'avait jamais vu depuis l'époque de Gengis Khan. Tapi dans un recoin de l'esprit de chaque Landser, surtout après l'horreur de Nemmersdorf, il y avait le cauchemar que ce nouveau "péril jaune" n'atteigne le Reich et qu'il ne se répande librement dans les villes et les fermes de l'Allemagne, accablant épouses, amantes, sœurs, et mères.

3

ENTRE LE FEU ET LA GLACE

Vers sept heures du matin, je fus réveillé par un bruit sourd et vrombissant. Les vitres vibraient. C'était comme si de nombreux poids lourds se tenaient autour du bâtiment avec leurs moteurs tournant sans interruption. Dans la pénombre, je ne pouvais pas distinguer quoi que ce soit. Je me tenais à la fenêtre et rassemblais mes pensées...

Vers midi, le rugissement est devenu aussi fort que le bruit produit par une avalanche. De violentes rafales de vent, à vous faire suffoquer. Les gens se regardaient de manière significative, cherchant un peu de réconfort dans l'idée que tout cela n'était que l'effet de leurs nouvelles "armes miraculeuses".

Plus tard, ce fut le silence total.¹

C'est ce que rapporta un chirurgien de l'armée, Hans Graf von Lehndorff, dans son journal, un jour de mi-janvier 1945. Bien qu'à des kilomètres du front, ce bruit lointain ne laissait que peu de doute dans l'esprit de von Lehndorff sur ce qui venait de se passer. "*Cela ne peut signifier que la fin,*" nota solennellement le médecin.²

Dans la matinée du 12 janvier, les forces soviétiques déclenchent le barrage d'artillerie le plus massif de l'histoire : un enfer de cinq heures cible la ligne allemande le long de la Vistule. Exsangue par des années d'usure, encore affaibli par le retrait des troupes de l'offensive échouée des Ardennes, le fragile front allemand vole en éclats.

S'attendant encore à un tel désastre, à moins que les lignes soient en quelque sorte renforcées, le maréchal Heinz Guderian, trois jours plus tôt, tenta désespérément de raisonner avec son chef. Dououreusement conscient du grave déséquilibre – de vingt contre un dans la seule artillerie – Adolf Hitler insista néanmoins sur le fait que la Wehrmacht était non seulement capable de tenir, mais qu'elle tiendrait.

“Le front de l’Est est comme un château de cartes,” avertit en colère Guderian. *“Si le front est percé à un moment donné, tout le reste s’effondrera.”*³

Sa prophétie s’avéra juste lorsque l’avalanche russe rompit finalement les lignes de Guderian... celles-ci n’existaient plus. *“Un silence de mort teinté de sang s’est installé sur la rive Ouest de la Vistule,”* déclara un commandant soviétique. *“Là où se trouvaient naguère les lignes allemandes, seuls restent les terres fraîchement labourées, les arbres tombés, les chevaux morts et les corps mutilés.”*⁴

“En principe,” ajouta un autre général russe *“ – et cette règle a été confirmée à plusieurs reprises tout au long de la guerre – les soldats allemands restent là où ils ont reçu l’ordre de rester et ne se retirent jamais sans autorisation, mais ce jour-là... le feu était si impitoyable que ceux qui sont restés en vie perdirent tout sang-froid.”*⁵

Alors que le reste de l’armée allemande est en débandade, des hordes de soldats rouges pullulent à travers la brèche et se déversent dans la Grande Allemagne. C’est ainsi que des millions d’Allemands ayant eu vent de la percée des Russes et se trouvant sur leur chemin, emballent à la hâte quelques affaires et prennent la fuite dans l’hiver glacial. Ceux qui en ont les moyens s’échappent en voiture, en train ou grâce aux navires arraisonnés sur la côte Baltique. Mais la plupart remplissent des charrois de ferme, auxquels ils attellent des chevaux ou des vaches et en un claquement de fouet partent aussi vite que leurs animaux peuvent les emmener. Hormis les personnes très âgées ou très jeunes, les seuls hommes dans les colonnes de réfugiés sont généralement des Français, des Polonais et même des prisonniers de guerre et des ouvriers russes qui, après des années de travail pour les agriculteurs allemands, ont développé une fidélité pour “leurs” familles, en particulier les enfants.⁶

Alors que les réfugiés se répandent à l’Ouest, des milliers d’autres rejoignent les colonnes. Un témoin, un officier allemand, qui éprouva des difficultés à traverser cette marée humaine pour atteindre son unité, écrit :

Les colonnes... compactes, littéralement roue contre roue. Les gens pouvaient à peine se tenir droit et on ne pouvait guère voir leurs visages.

Plusieurs d'entre eux avaient des sacs de pommes de terre par-dessus leurs têtes, avec des trous pour les yeux... La plupart des charrois étaient ouverts et avaient été chargés en toute hâte. Les personnes âgées, les malades et les enfants étaient couchés au fond sur de la paille rendue humide par la neige ou des lits de plumes sales, parfois, une couverture ou une toile jetée par-dessus y était attachée.

Les colonnes de réfugiés étaient étrangement silencieuses, ce qui les faisait paraître affreusement tristes. Les sabots des chevaux battaient la neige et ici et là une roue grinçait. De temps en temps, un tracteur arrivait, cahin-caha, avec plusieurs charrois attelés à lui. Ceux à pied s'accrochaient au convoi tout en tirant de petits traîneaux. Les bovins et les moutons dérivait avec la foule.

Les villageois de la vallée de la Vistule se tenaient devant leurs maisons, raides d'effroi, regardant le flot ininterrompu de personnes. La plupart d'entre eux, clairement, ne comprenaient pas encore que le même sort leur était réservé. Dans un village, je vis un agriculteur s'énerver parce que l'un des charrois, pour faire place à un gros camion, avait endommagé sa clôture. Le Prussien de l'Est qui conduisait le charroi le regarda silencieusement et continua sa route. La plupart des maisons étaient fermées à double tour, peut-être par crainte qu'ils auraient à accueillir des réfugiés. De temps à autre, lorsque ma voiture se retrouvait bloquée entre des charrois entassés, je voyais les rideaux bouger. Au cours des dernières années, j'ai vu suffisamment de cœurs durs parmi toutes les nationalités. Pourquoi nous, Allemands, devrions faire exception ? C'était d'autant plus magnifique de voir... un homme ou une femme debout, près de la route, avec un pichet de lait chaud, appeler les enfants.

La glace des rivières de la Vistule et de la Nogat était couverte de colonnes de charrois. Beaucoup de chevaux avaient glissé et s'étaient cassé une patte. Nous avons abattu l'un d'eux, nous-mêmes, car le charretier polonais, qui conduisait "sa" famille, nous a demandé de le faire... Les routes étaient tellement encombrées que, pendant un moment, nous avons essayé d'avancer à travers la campagne et le long des chemins. Mais même là, les colonnes de réfugiés bloquaient la voie. Des gens à pied, de toutes sortes, conduisant des véhicules incroyables : des retardataires ; une procession fantomatique indescriptible, emmitouflée de sorte que vous ne pouviez voir que leurs yeux, mais des yeux pleins de misère et de malheur.⁷

Déjà très froide, plusieurs jours après le début de l'exode, la température plonge en dessous de zéro. En conséquence, les petits enfants et les nourrissons moururent par milliers. *“Il faisait terriblement froid et le vent était coupant comme de la glace,”* déclara une jeune mère, *“la neige tombait et il n’y avait rien de chaud à manger, pas de lait, rien. J’ai essayé de donner le sein à Gabi, derrière une maison, mais elle n’a pas voulu le prendre parce que tout était si froid. Beaucoup de femmes ont essayé cela et certaines ont eu les seins gelés.”* Quand Gabi est morte, la femme en détresse a continué à bercer le petit cadavre jusqu’à ce que son propre bras finisse par geler. *“Après je n’ai plus pu la porter, elle était morte. Je ne pouvais pas le supporter,”* sanglotait la mère. *“Je l’ai bien enveloppée et je l’ai mise profondément dans la neige près de la route... Des milliers de femmes... ont dû mettre leurs morts dans les fossés sur le bord de la route où ils ne seraient pas heurtés par les voitures ou les chariots de ferme.”*⁸

Aussi horribles que soient les conditions, les colonnes de réfugiés s’enfoncent progressivement toujours plus loin vers l’Ouest, loin de la terreur qui se profile quelque part derrière. Bien que des millions de personnes fuient aussi vite que possible sur les routes, des millions d’autres restent dans leurs fermes, dans les villes et les villages. Malgré les rumeurs de la sauvagerie bolchevique et la réalité de Nemmersdorf l’automne précédent, de nombreux Allemands sont déterminés à affronter la tempête, refusant de croire que la situation est aussi mauvaise que la propagande nazie veut le faire croire.

“Environ un millier d’habitants ont défié le danger et sont restés à Schoenwald...” c’est ce qu’on pouvait typiquement entendre. *“Ils ne croient pas vraiment que les Russes soient aussi cruels et inhumains que leur réputation, mais ils espèrent les séduire en les accueillant et en étant accueillants.”*⁹

“Les choses ne se passent jamais aussi bien ou aussi mal que ce à quoi on s’attend,” raconte un vieil adage allemand, un adage que ceux qui choisirent de rester embrassaient désespérément. Néanmoins, par mesure de précaution, de nombreuses personnes, à Schoenwald et ailleurs, ont pris le temps d’enterrer les objets de valeur, de sortir des drapeaux blancs et de cacher leur alcool dans les caves. Lorsque ces dernières mesures de sécurité furent prises, il n’y avait rien d’autre

à faire qu'observer, attendre et prier Dieu que leur décision soit la bonne. Pour beaucoup, la réponse arriva assez vite. Un prêtre de la ville de Lauban écrivit :

Dans la soirée, je suis monté sur le toit de l'église et j'ai observé la campagne autour de moi. Sans être un prophète, je me suis aperçu que la catastrophe était sur le point de nous tomber dessus – un terrible désastre – car les païens approchaient rapidement. Je pouvais voir le reflet d'un feu à l'horizon. Il semblait se déplacer... C'était comme si un vent de destruction et de désolation balayait la campagne... C'était comparable à un avertissement sinistre dans l'air même. Le ciel tout entier était en feu et, alors qu'ils se rapprochaient de plus en plus, il semblait que le grondement des chars soviétiques faisait vibrer l'air.¹⁰

Le lendemain, dans une tentative désespérée de mettre à l'abri les personnes âgées et les malades dans une cave de l'église, le prêtre et plusieurs religieuses courent dans les rues avec des fauteuils roulants et des charrettes à bras.

Sans défiance, nous marchons en bas de la Promenade. Quand nous arrivons à mi-chemin et alors que nous passons devant les anciens murs d'enceinte, nous entendons soudain un fracas assourdissant... Des bombes et des obus explosent tout autour de nous et des éclats passent au-dessus de nos têtes en sifflant. Nous nous jetons à plat ventre sur le sol, puis nous rampons à quatre pattes le long du muret qui longe l'ancienne Lauban Brook. C'est comme si toutes les forces de l'enfer avaient été libérées dans le but de détruire la ville. L'air vibre à cause du tonnerre mortel provoqué par le grondement et le sifflement des bombes et des obus. Nous sommes paralysés par la peur... Un obus après l'autre vient frapper les bâtiments, les jardins et les rues à proximité. "Nous ne pouvons pas revenir à la cave. Il va falloir essayer d'atteindre la rue Goerlitz, loin du pilonnage," ai-je crié aux religieuses. "Je ne viens pas avec vous. Je repars," répondit Sœur Johanna-Franziska. Au moment où elle dit cela, nous nous mettons tous debout afin de chercher refuge ailleurs...

Le bombardement se fait plus féroce. Des morceaux de verre et de briques sifflent dans l'air et tombent dans les rues. Certaines maisons prennent feu

et les flammes grimpent au milieu des nuages denses de fumée noire. Nous parvenons à aller aussi loin que le cimetière protestant, qui a également été frappé par plusieurs obus. À ma grande horreur, je découvre que nous ne sommes pas plus en sécurité ici que nous ne l'étions auparavant, car une nouvelle volée d'obus arrive. Nous rampons entre les pierres tombales. Les bombes et les obus explosent avec un bruit assourdissant. Le sol tremble sous le choc violent des obus. Nous nous accroupissons derrière les pierres tombales, tandis que cet enfer fait rage tout autour de nous. Tout d'un coup, les avions ennemis apparaissent au-dessus de la ville et commencent à attaquer. Pour nous protéger... nous nous couvrons avec les couronnes qui se trouvent sur certaines des tombes. Le sol est gelé et nos mains et nos pieds, alors que nous sommes étendus là, se sont progressivement engourdis à cause du froid. Nous prions le Père céleste pour qu'il nous protège...

Quand j'arrive sur la Promenade, je vois, à une certaine distance, une forme blottie gisant au milieu de la route. C'est Sœur Johanna-Franziska. Elle est morte. Un éclat d'obus avait déchiré sa tête. Il y a une expression de terreur et de la rigidité sur son visage... je parviens à la mettre sur le fauteuil roulant et je commence à pousser vers le haut de la pente de la Promenade.¹¹

Durant les jours qui suivent, la lutte pour Lauban se poursuit. *“Les obus et les tirs d'artillerie envahissent l'air et le tir concentré des chars s'amplifie, de plus en plus impitoyable,”* poursuit le prêtre. *“Le bruit du canon qui continue sans interruption est assourdissant. Il y a une odeur étouffante de soufre.”*¹²

Vers midi, des soldats allemands viennent au couvent et nous disent que les Russes sont susceptibles d'arriver dans une heure environ... Le tumulte et l'agitation au-dessus de nos têtes deviennent de plus en plus forts. Nous pouvons entendre des soldats piétiner au-dessus, mais nous ne pouvons pas dire s'il s'agit d'Allemands ou de Russes... Le premier lot de Russes apparaît avant même que nous ayons une chance de sortir de la cave. Ils se tiennent à l'entrée de la cave et ils sont de toute évidence très surpris de trouver des créatures humaines ici. Cependant, ils disparaissent aussitôt. Ils n'ont pas l'air aussi mauvais que nous le pensions et beaucoup d'entre nous en sont plutôt soulagés.¹³

Dans de nombreux autres villes et villages, des civils allemands, effrayés, étaient également “*plutôt soulagés*” lors de leur première rencontre avec l’Armée rouge.

“*Les premières troupes russes sont entrées à l’Est du village,*” se souvient un témoin de Schoenwald. “*Cela s’est passé paisiblement, pas de coups de feu, les Allemands ont servi de la nourriture et des boissons aux Russes et ceux-ci se sont montrés très aimables. Toutes les craintes, que certains des habitants du village avaient pu avoir, avaient disparu.*”¹⁴

“*À un moment, les rues étaient désertes et l’instant d’après, elles étaient pleines de Russes,*” ajouta une petite fille d’un autre village. “*À l’époque, j’étais dans notre chambre à l’étage, regardant par la fenêtre d’angle donnant en partie sur la rue. J’ai soulevé délicatement un coin de la couverture couvrant la fenêtre pour jeter un coup d’œil... J’ai été repérée par un vieux soldat russe assis à l’avant d’un chariot couvert tiré par deux chevaux énormes. Il me sourit et me fit signe.*”¹⁵

“*La plupart d’entre eux étaient de composition solide et robuste,*” observa un résident de Kunzendorf. “*Et chacun d’eux, alors que nous leur étions confrontés, était armé jusqu’aux dents : de revolvers et de pistolets de toutes sortes... Ils étaient vêtus de pantalons et de vestes matelassés bruns, sales et sur leurs têtes ils portaient des chapeaux de fourrure.*”¹⁶

Parce qu’il était composé en grande partie de Russes blancs et d’Ukrainiens, beaucoup d’Allemands étaient choqués de constater que, dans l’ensemble, l’ennemi leur ressemblait, parlait et agissait tout comme eux. Lali Horstmann se souvient :

Il y eut un coup fort à la porte qui fit écho à travers la maison. Quand mon mari a ouvert la porte, un grand officier blond... se tenait sur le seuil... Quand il entra dans la pièce, l’armée russe elle-même était dans notre maison [et] en prenait possession. Comme toujours, la réalité diffère de l’anticipation, car ce n’est pas lui qui fut violent, mais Bibi qui fonça sur ses jambes avant que nous puissions l’arrêter, tandis que le soldat faisait un geste amical envers le petit chien indigné... Il parlait d’une voix grave, comme celle d’un adulte cherchant à apaiser aimablement des enfants effrayés et bien que nous soyions sans défense, nous éprouvions un respect mutuel à l’égard de nos positions inébranlables. Il marcha dans les pièces à la recher-

che de pure forme de déserteurs allemands. Puis, son devoir accompli, il salua gravement avec beaucoup de dignité et partit, nous laissant sans voix et tremblants.¹⁷

Malheureusement, le fait qu'un Russe comme celui-ci affiche une bonne conduite ne garantissait pas que le prochain en ferait tout autant. Le manque de cohérence ou d'une politique prévisible entre les troupes soviétiques de première ligne était l'un des aspects les plus déroutants et paralysants de l'occupation russe. Renate Hoffman, habitant d'un domaine rural, écrit :

Nous avons vu un Russe à cheval entrer par le portail principal. Il devait être ivre parce qu'il est tombé. Un deuxième Russe est venu, puis un troisième. Ils titubaient et chancelaient sur le chemin menant à la porte et ils sont entrés dans la maison. C'était pire que ce nous avions jamais imaginé. L'un d'eux est allé directement vers le téléphone, l'a arraché du mur et l'a jeté sur le sol... Un autre Russe est allé vers la radio et l'a jetée aussi sur le sol, s'assurant ainsi que nous n'entendrions plus de nouvelles émissions. D'autres hommes sont entrés, faisant rage dans toute la maison, allant de pièce en pièce. Ils ont fait irruption dans la cuisine et ont exigé que le cuisinier prépare quelque chose à manger. Il devait y avoir une quarantaine de soldats.

J'ai conduit les enfants à l'extérieur et je les ai cachés derrière des buissons. À l'intérieur, nous courions d'un coin à l'autre, ne sachant pas quoi faire. Un homme du village voisin est passé et a signalé que les Russes avaient agi partout comme des animaux... Après des heures, un officier russe s'est présenté avec un interprète... Il portait un uniforme parfaitement taillé, un homme à l'allure impressionnante et portant également des gants blancs ! Cet officier nous a dit, par l'intermédiaire de son traducteur, qu'il confisquait la maison et qu'il nous donnait cinq minutes pour quitter le domaine.¹⁸

Un témoin de Kaltwasser poursuit :

Lorsque le pilonnage a cessé, nous nous sommes aventurés hors de la cave une fois de plus, mais à peine arrivés aux escaliers, nous avons vu... un

Polonais, qui venait vers nous avec un officier russe et un autre homme... nous espérions que tout se passerait bien, mais l'interprète exigea rapidement nos montres et nos bagues. En fait, il a carrément arraché ma montre de sa chaîne et a fait retirer leurs bagues aux femmes, ainsi que leurs bracelets et leurs colliers. Nous fûmes horrifiés quand l'officier russe et l'interprète saisirent Mme M. et ma tante et les entraînaient. Quand ils sont revenus, nous sommes allés au presbytère. La maison était pleine de Russes et ils avaient déjà ravagé toutes les chambres. Certains d'entre eux avaient saccagé le garde-manger et s'étaient gavé de la nourriture qu'ils y avaient trouvé. D'autres avaient ouvert tous les tiroirs et les armoires et avaient jeté le contenu sur le sol... Les Russes ont continué de piller la maison toute la journée. Ils ont joué de l'harmonica et de l'harmonium et ont fait jouer le gramophone. Il y avait une bouteille d'alcool pur dans la maison et ils l'ont vidée non diluée. Ils pullulaient dans le garde-manger et ils mangeaient toutes les conserves... À la nuit tombée, ils ont mis le feu à l'école. Nous n'avons pas osé aller nous coucher, car un grand nombre de soldats les uns après les autres continuait leurs raids dans la maison... Vers trois heures du matin, un Russe à l'aspect sauvage apparut et nous a fouillés. Nous avions déjà été fouillés à d'innombrables reprises par d'autres Russes... Au cours de leurs recherches, l'un d'eux ouvrit l'armoire et avec son couteau, il réduisit en lambeaux tous les vêtements.¹⁹



Lorsque les troupes de choc quittent les lieux et aussi traumatisantes que soient les premières rencontres, de nombreux Allemands pensent que l'expérience ne fut pas aussi terrible que redoutée. Alors que des viols ont lieu et alors que de nombreux hommes allemands en âge de combattre sont envoyés à l'Est ou fusillés sur place, le soldat de première ligne est plus préoccupé par les combats et la survie que par le pillage, le viol et la vengeance. Il n'en sera pas de même avec ceux qui suivent. À de nombreuses occasions, avant que les agents et les hommes de combat rouges n'arrivent, ils [la première vague russe] se tourneront vers les civils sans défense avec des visages de marbre, disant : *“Les Mongols arrivent... Hommes très mauvais. Vous partir vite. Partir vite.”*²⁰

Composés en grande partie de Mongols, de Koulaks, de Kazakhs, de Kalmouks et d'autres Asiatiques, ainsi que de condamnés et de commissaires, ces hommes qui forment la deuxième vague de troupes sont considérés, même par leurs propres camarades, comme étant tout à fait impitoyables. Terrifiés par les nouvelles, beaucoup d'Allemands tentent de fuir et de se déplacer dans le sillage de la première vague soviétique. La plupart, cependant, se trouveront pris au piège et ne pourront guère faire plus que de cacher les jeunes filles et encore une fois prier pour que leurs pires craintes soient infondées. Après une attente de plusieurs jours parfois, mais en général de quelques heures seulement, la seconde vague tant redoutée, arrive. Il n'y aura pas de préliminaires. Contrairement aux troupes d'assaut, qui entrent prudemment dans les villes et les villages et se glissent nerveusement d'une porte à l'autre, les échelons arrières font bruyamment éruption dans les communautés, hissés sur des camions, des chars ou des charrettes de paysans débordant de leur butin. Souvent sauvagement ivres, beaucoup portent un accoutrement bizarre de vêtements volés et de bijoux voyants. Au chaos s'ajoutent des troupeaux beuglants et des moutons.

“C'était presque comme une scène du Moyen Âge, rien de moins qu'une migration,” déclara un observateur pantois.²¹

Peu de temps après l'arrivée des “colonnes de carnaval” dans une ville allemande, l'enfer sur terre était déclenché. *“Il semblait que le diable lui-même arrivait...,”* écrivit un témoin de Silésie. *“Le ‘barbarisme du Mongol des plaines asiatiques’ ne venait pas sous forme de phrases de propagande, mais en chair et en os.”*²²

Tandis que des flammes grimpent dans plusieurs coins des villes et que des coups de feu éclatent et que des citoyens sont assassinés dans les rues, les envahisseurs commencent bientôt à donner des coups de pied dans les portes des habitations, des commerces et des églises. *“[Toute] une horde de gaillards à l'aspect asiatique apparurent et commencèrent à fouiller la cave...,”* se souvient un prêtre. *“L'endroit n'était plus qu'un affreux spectacle quand ils en eurent terminé. La salle était déjà pleine de fumée et je suppliais l'un des Russes de nous laisser sortir... Allaient-ils nous laisser brûler vifs ? Après un certain temps, cependant, un Russe à l'aspect plus civilisé apparut et je répétai ma requête. Il nous a fait sortir dans... la cour du couvent. Le bruit était*

assourdissant : les cris rauques des Russes, le crépitement des flammes, le fracas des poutres et des briques.”²³

Beaucoup d’Allemands horrifiés tentaient de saluer avec un sourire leurs étranges visiteurs. Une femme d’une pension de famille de Berbitz révéla :

Par mesure de précaution, le propriétaire, M. Grebmann, avait aligné des bouteilles d’alcool dans le vestibule, dans le naïf espoir d’épargner la mise à sac de sa maison. Les locataires apportaient leur bijoux et des montres aux troupes successives des yeux bridés mongols. Hystérique, Mme Friedel embrassa l’un des Kirgis tout grassex et but avec lui à la même bouteille, et le vieux monsieur Grebmann les tapota familièrement dans le dos... L’un des Mongols tenait triomphalement les hautes bottes en cuir de mon Tom, l’autre mit mes bagues dans la poche de son pantalon...

À peine ce deuxième détachement avait-il quitté la maison et alors que nous commençons à respirer librement, des coups de poings résonnèrent une fois de plus à la porte : ce fut comme ça toute la journée. Désormais, il était interdit de verrouiller les portes des maisons. Chacun des envahisseurs prenait ce qu’il voulait, que ce soit d’une manière plus ou moins inoffensive ou d’une façon plus malveillante. Bientôt, les Russes et nous pataugions jusqu’aux genoux dans des vêtements, du linge et des morceaux de vaisselle brisée qui étaient répandus partout...

Dès qu’un nouveau détachement de Russes entrait bruyamment dans la maison, nous nous accroupissions, tremblants, sous la table ronde dans le salon de M. Grebmann. Un des soldats, assis à cette même table avec un pistolet désengagé, a exigé du schnaps ou de la vodka, tandis que les autres fouillaient la maison... Personne n’osait parler. Nous, les femmes étions assises, les yeux baissés et la tête penchée. Quelqu’un nous avait dit de ne jamais regarder un Russe dans les yeux, sinon nous étions perdues...

En peu de temps, l’intérieur de la maison avait l’air d’avoir abrité une bande de voleurs... Les types avaient coupé les lits en petits morceaux, déchiré les chaises rembourrées, jeté les meubles de partout ; tailladé les photos, confisqué les livres, brisé les œufs contre le mur ; versé l’alcool sur les tapis, arraché les rideaux et dispersé le contenu de tous les placards et des tiroirs partout. L’un des chocs les plus douloureux pour moi fut de voir comment deux des bandits avec leurs lourdes bottes ont donné des coups de

pieu dans le coffre dans lequel j'avais ma belle porcelaine, enveloppée dans du papier de soie et de la ouate. C'étaient toutes de précieuses pièces... Ma plus belle pièce... fut utilisée par l'un d'eux pour y faire ses besoins.²⁴

En règle générale, les Soviétiques cherchaient en premier lieu, principalement, l'or et les bijoux, avec un goût prononcé pour les "uri" ou montres-bracelets. Ce n'était pas rare de voir des troupes rouges chargées de colliers et de chaînes en or ou "sportives" avec au moins une douzaine de montres sur chaque bras. Quand les personnes étaient dépouillées de leurs objets de valeur, l'intérêt général se tournait vers l'alcool. Dans leur quête folle de "vodka," les soldats buvaient goulûment tout ce qui leur tombait sous la main : du vin fin au champagne à l'alcool de friction et même du parfum. *"Les troupes rouges,"* observa une femme, *"étaient prises de folie pour un rien, même par l'odeur de l'alcool."*²⁵

Et puis...

"Le viol était un mot qui [était] prononcé encore et encore dans [notre] conversation," admit Lali Horstmann. *"C'était une expression qui ne causait aucun pincement de peur jusqu'à présent, car son sens était purement figuratif : "être ravi" appartenait au royaume de la poésie lyrique. Maintenant, son sens originel était effroyablement restauré et nous mettait en face d'un nouveau péril."*²⁶

"Soudain, la porte de la chambre dans laquelle nous étions s'est ouverte et des soldats sont entrés," se souvient un garçon effrayé, alors qu'il était assis avec un groupe de femmes entassées dans une pièce sombre. *"Une ou deux allumettes furent grattées et j'ai vu qu'il y avait environ huit Russes dans la chambre qui étaient de toute évidence, à la recherche de femmes."*²⁷ L'enfant continue :

Alors que j'étais accroupi là, dans mon coin, je vis l'un des Russes qui venait vers moi. L'allumette qu'il tenait dans sa main s'est éteinte. J'ai senti, plutôt que je n'ai vu, une main qui cherchait à me saisir. J'avais un bonnet de fourrure sur la tête et tout à coup, j'ai senti des doigts tracer des mouvements circulaires sur ma tempe. Pendant un bref moment, je ne savais pas comment réagir, mais l'instant d'après, quand un fort "Non" retentit dans la chambre, je remerciais Dieu de tout mon cœur de ne pas être une femme ou une fille.

Entre temps, les bêtes avaient repéré leurs victimes et ils se les partageaient. Puis, ils ont soudainement commencé à tirer de façon désordonnée. Mais il faisait sombre dans la chambre et personne ne pouvait voir où les coups de feu étaient tirés ou qui avait été touché. J'ai entendu des lamentations et des gémissements et des voix m'appelant à l'aide, mais il n'y avait rien que je pusse faire. Juste à côté de moi, les pauvres femmes sans défense se faisaient violer, en présence de leurs enfants.²⁸

Avoir été violée une fois ne garantissait pas à une femme qu'elle ne serait pas agressée encore et encore. "*De nombreuses filles ont été violées, souvent plus de dix fois par nuit et même plus,*" déclara un témoin de Neustadt.²⁹

"*Il n'y avait jamais un moment de paix, de jour comme de nuit,*" une autre victime ajouta :

Les Russes allaient et venaient tout le temps et ils continuaient à nous lorgner avec avidité. Les nuits étaient terribles parce que nous n'étions jamais à l'abri un seul instant. Les femmes étaient violées, non pas une ou deux fois, mais dix, vingt, trente, cent fois et ça leur était bien égal aux Russes, qu'ils violent de simple enfants ou des vieilles femmes. La plus jeune victime dans les maisons où nous vivions était âgée de dix ans et la plus vieille avait plus de soixante-dix ans... Je suis sûre que des animaux sauvages et affamés n'auraient pas agi différemment.³⁰

Une fille de Posen qui s'accroche désespérément à un cousin pour se rassurer raconte :

Quand nous étions couchés, dans notre lit la nuit, nous entendions les pas monter dans les escaliers... Ils frappaient contre la porte avec leurs crosses de fusil, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre. Sans aucune considération pour ma mère et ma tante qui devaient sortir du lit, nous avons été violées par les Russes qui tenaient toujours un pistolet mitrailleur dans une main. Ils se couchaient dans le lit avec leurs bottes sales, jusqu'à ce que le prochain lot arrive. Comme il n'y avait pas de lumière, tout se passait avec des lampes de poche et nous ne savions même pas à quoi ces bêtes ressemblaient.³¹

Telles des proies traquées conduisant les prédateurs loin de leurs petits, certaines mères se sont instinctivement sacrifiées. Mignon Fries, une petite fille de dix ans rapporta :

Elle nous a dit d'une voix sévère d'aller jouer dehors et de ne revenir sous aucun prétexte. Peu importe ce que nous entendrions, jusqu'à ce qu'elle vienne nous chercher, peu importe combien de temps cela prendrait. Craintivement, nous l'avons regardée, sans même vraiment savoir de quoi nous avons peur... Nous sommes sortis et nous sommes restés là, pendant longtemps, ne sachant pas quoi faire, simplement écoutant le bruit dans l'appartement. Ma mère venait de fermer toutes les fenêtres, mais on pouvait encore entendre les soldats parler, rire et crier. Puis la musique a commencé, et les soldats se sont mis à chanter...

La journée faisait place à la soirée, il commençait à faire un peu froid et nous étions toujours à l'extérieur et la "fête" devenait plus bruyante. De temps en temps, un soldat ouvrait une fenêtre et jetait une bouteille de vodka vide à l'extérieur. Parfois, la musique s'arrêtait pendant un certain temps, mais le chant et les cris continuaient. Comme il se faisait de plus en plus tard, nous commençons à avoir très faim et très froid, mais ayant été élevés dans une atmosphère de stricte obéissance nous n'osions revenir dans la maison et désobéir aux ordres de notre mère et nous nous sommes juste blottis contre le mur du hangar, dans le jardin, essayant de nous tenir mutuellement chaud...

La musique et le chant se sont interrompus, aussi soudainement qu'ils avaient commencé... En quelques minutes, tout était fini et tous les soldats ont quitté la maison... Mais cela a pris un long moment avant que notre mère ne sorte finalement pour nous chercher. Elle était très pâle et elle nous a serrés tous les deux très fort pendant longtemps et on pouvait sentir son corps trembler.³²

Si les troupes de première ligne étaient imprévisibles en ce qui concerne le viol, il en fut tout autrement avec la deuxième vague. "*Nous toutes, sans exception, avons subi la même chose,*" révéla une victime.³³

"*Et, pour aggraver les choses,*" ajouta un témoin de Neisse, "*ces atrocités ont été non pas commises en secret ou dans des coins cachés, mais*

en public, dans les églises, dans les rues et sur les places... les mères ont été violées en présence de leurs enfants, les filles ont été violées devant leurs frères."³⁴

"Ils... violaient les femmes et les jeunes filles... dans les fossés et sur le bord du chemin et en règle générale pas seulement une fois, mais à plusieurs reprises," raconte un autre observateur. *"Parfois, tout un tas de soldats s'emparaient d'une femme et ils la violaient tous."*³⁵

Ces Allemands, qui avaient naïvement imaginé qu'ils pourraient "séduire" les Soviétiques avec de la gentillesse et de la courtoisie, comprenaient maintenant, mais trop tard, que la propagande nazie avait, dans ce cas-ci, grossièrement sous-estimé la menace, plutôt que de l'avoir exagérée. *"Les rapports d'atrocités dans les journaux étaient innocents, par rapport à la réalité,"* révéla une victime incrédule.³⁶ Alors que de nombreux officiers russes, intègres, sont courageusement intervenus et ont risqué leur propre vie pour arrêter les meurtres et les viols, leurs efforts n'étaient guère plus qu'une goutte d'eau pour éteindre un feu de forêt.³⁷

"Nous savions tous très bien que si les filles étaient allemandes, elles pouvaient être violées, puis abattues," admit Alexandre Soljenitsyne. *"C'était presque une distinction au combat."*³⁸

"Il n'y aura pas de pitié, pour personne...", était l'ordre d'un général russe qui circulait parmi ses hommes. *"Il est inutile de demander à nos troupes d'exercer la miséricorde."*³⁹

"Tuez-les tous, les hommes, les vieillards, les enfants et les femmes, une fois que vous vous serez amusés avec eux !...", exhorta Ilya Ehrenburg dans ses bordées enflammées. *"Tuez. Rien en Allemagne n'est innocent, ni la vie, ni celle à naître... Brisez la fierté raciale de la femme allemande. Prenez-la comme votre butin légitime. Tuez, vous, braves soldats de la victorieuse Armée soviétique."*⁴⁰

S'élançant de maison en maison et de victime en victime *"comme des bêtes sauvages,"* la horde ivre était littéralement déterminée à faire siens les mots tels que ceux ci-dessus.

"Quand les Russes furent finalement fatigués de piller, de voler, d'assassiner et d'infliger de mauvais traitement aux femmes et aux filles, ils mirent le feu à une partie considérable du village et rasèrent tout jusqu'au sol," déclara un survivant de Schoenwald, la petite com-

munauté qui avait rejeté les rumeurs de la cruauté russe et qui avait à la place choisi de les accueillir.⁴¹

Tout comme Schoenwald, une ville après l'autre est rapidement assiégée par la tempête rouge discordante... avec les mêmes conséquences.

*“Et alors que nous étions transportées hors de la cave,” se souvient une femme qui, avec sa mère et sa grand-mère fut violée à plusieurs reprises, “et qu’ils se tenaient là avec leurs mitrailleuses, ma mère m’a dit, ‘Eh bien, maintenant nous allons probablement être fusillées.’ Et je lui ai dit, ‘C’est du pareil au même pour moi.’ C’était vraiment la même chose pour moi.”*⁴²

Vous pouvez imaginer la cruauté asiatique... “Frau, venez,” c’était le slogan. “Frau, venez.” Et j’étais si furieuse, parce que j’en avais jusque-là... Il me tenait de telle sorte que je ne pouvais pas me libérer, avec mon coude je l’ai frappé dans le creux de l’estomac. Cela lui a certainement fait mal et il a crié, “Vous, je tue.” Et il brandissait ce genre de mitrailleuse autour de mon nez, puis je lui ai dit, “Alors tirez.” Je le criais, je le criais, tout comme il l’avait fait. “Alors tirez.”⁴³

Bien que cette femme survécût miraculeusement, beaucoup de celles qui offrirent, ne serait-ce qu’une résistance symbolique, ne survécurent pas. Un témoin de Buschdorf écrit :

Emilie Ertelt... voulut protéger sa fille de quinze ans, qui avait été violée seize fois en une seule et même journée. Tenant un cierge allumé à la main, Mme Ertelt et toutes les personnes présentes dans la salle ont commencé à prier pour sa fille... Quatre coups de feu furent soudainement tirés sur nous. Après quelques instants, quelques autres Russes sont apparus et ont commencé à tirer sur Mme Ertelt, la blessant à la tête. Le sang coulait sur son visage et les religieuses qui étaient présentes se sont portées à son secours et elles ont bandé sa tête. Peu après, un autre Russe est apparu, un homme à l’aspect brutal... et il l’a tuée, à bout portant. Mme Ertelt fut tuée sur le coup.⁴⁴

Entourées de Soviétiques, fuir n’était tout simplement pas une option saine pour les femmes, et pourtant, certaines ont essayé. Une

jeune enseignante de Kreischt courut épouvantée dans les bois à proximité. Cependant, la femme fut rapidement trouvée et, selon un chroniqueur, *“Ils l’ont conduite sur la route toute nue, et de nombreux soldats l’ont utilisée l’un après l’autre. Elle atteignit son village en rampant le long du fossé, dans la boue et la neige.”*⁴⁵

Un autre groupe de femmes trouva un refuge temporaire dans une grange dans le bois près de Schoeneiche. Mais encore une fois, le refuge fut rapidement découvert. Une personne présente se souvient :

Ils firent irruption, ivres de vodka et de leur victoire, à la recherche des femmes. Quand ils ne virent que les femmes âgées et les enfants qui se cachaient derrière une pile de tapis, ils durent soupçonner que les plus jeunes corps étaient cachés quelque part et ils commencèrent à enfoncer leurs baïonnettes dans les tapis. D’abord ici et là, puis systématiquement partout... Personne ne sait combien de jeunes filles furent tuées sur le coup ce soir-là. Finalement, les cris, étouffés d’angoisse et la douleur, révélèrent immédiatement les cachettes et les vainqueurs commencèrent à découvrir leur proie. Ils pourchassèrent les filles qui étaient restées indemnes dans la grange... À ce moment-là, la grange ressemblait à un champ de bataille avec des femmes blessées sur le sol, juste à côté des victimes qui criaient et luttèrent obligées de subir des actes de viols violents et répétés.⁴⁶

Confrontées aux assauts acharnés, la fuite étant hors de question, les femmes tentèrent une variété de stratagèmes pour se protéger. *“Certaines d’entre nous avons essayé de nous rendre le moins attrayantes possible, en mettant du rouge sur notre nez, de la poudre grise sur nos lèvres supérieures, pour que cela ait l’air d’une moustache et en peignant nos cheveux sauvagement,”* révéla Lali Horstmann.⁴⁷ D’autres plaçaient des oreillers sous leurs robes et boitillaient avec des bâtons pour avoir l’air de bossues.⁴⁸ Une folle, vêtue d’une chemise de nuit séduisante, laissait sa porte ouverte, à dessein, pour attirer les soldats dans son lit, dans l’espoir de trouver un protecteur. *“Deux Russes qui étaient entrés, restaient là, debout, sans voix. Puis tous deux crachèrent de dégoût, en utilisant un mot grossier, profondément choqués qu’une femme puisse d’elle-même s’offrir à eux. Ils sont allés dans la chambre d’à côté d’où venaient les appels à l’aide de sa grand-mère de soixante-*

*neuf ans. La vaillante défense de son honneur l'avait rendue plus attrayante que la jolie fille trop "disposée."*⁴⁹ En ce qui concerne les femmes "disposées", comme celle ci-dessus, considérées comme "impures", les troupes rouges étaient plus susceptibles de ne pas tuer sur place de telles personnes.

De nombreuses femmes désespérées ont cru à tort que la maison de Dieu offrirait une protection. En fait, les églises étaient généralement le premier arrêt des violeurs. À l'agonie, un prêtre de Neisse raconta :

Les filles, les femmes et les nonnes ont été violées sans cesse pendant des heures, les soldats debout dans les files d'attente, les officiers à la tête des files d'attente, en face de leurs victimes. Au cours de la première nuit, la plupart des religieuses et des femmes ont été violées au moins cinquante fois. Certaines des religieuses qui résistèrent de toutes leurs forces furent abattues, d'autres furent violentées d'une manière terrible, jusqu'à ce qu'elles soient trop épuisées pour opposer une résistance. Les Russes les assommaient, leurs donnaient des coups de pied, les frappaient sur la tête et au visage avec la crosse de leurs revolvers et de leurs fusils, jusqu'à ce qu'elles perdent conscience et dans cet état inconscient elles devenaient les victimes impuissantes de passion brutale, ce qui était tout aussi inhumain qu'inconcevable. Les mêmes scènes épouvantables eurent lieu dans les hôpitaux, les foyers pour personnes âgées et d'autres institutions. Même les religieuses qui étaient âgées de soixante-dix et quatre-vingts ans et qui étaient malades et alitées ont été violées et maltraitées par ces barbares.⁵⁰

Les femmes ou enceintes, ou dans leur cycle menstruel ou qui souffraient de diarrhée persistante, souffrirent comme toutes les autres. Rien, semblait-il – que ce soit l'âge, la maladie ou la laideur – ne pouvait repousser le violeur rouge. Même la mort n'était pas une protection.

"J'ai... vu une vingtaine d'hommes de l'Armée rouge faire la queue devant le cadavre d'une femme, qui avait certainement plus de soixante ans et qui avait été violée à mort," rapporta un témoin écœuré. *"Ils criaient et riaient et attendaient de se satisfaire avec son cadavre."* Comme ce témoin l'a ensuite raconté et comme de nombreux autres exemples l'attestent, ces dépravations macabres n'étaient pas des évènements isolés.⁵¹



Alors que ceux qui sont restés ont enduré des destins indicibles, les Allemands qui ont fui avec les colonnes de réfugiés ont également souffert. *“Ce qui nous a le plus surpris était la façon dont ils voyageaient,”* se souvient un prisonnier de guerre britannique, qui, avec des milliers d’autres prisonniers alliés, devaient marcher vers l’Ouest, loin de l’avancée soviétique.

Il n’y avait pas une voiture, pas un camion ou même un vélo de visible, seulement une ligne apparemment sans fin de charrois et de charrettes couvertes tirés par des chevaux ou des mulets... C’était une scène pitoyable, [ils étaient] congelés, affamés, leurs chaussures et leurs vêtements tombaient en morceaux, ils se traînaient vers une destination inconnue, en espérant seulement qu’ils pourraient se mettre hors de portée de l’Armée russe. Il faisait si froid que même dans la journée toute boisson mélangée avec de l’eau froide gelait avant qu’il ne soit possible de la porter à sa bouche. La nuit, les hommes et les femmes pouvaient espérer rester en vie seulement s’ils se blottissaient dans un charroi... Ceux qui s’endormaient dans la neige mouraient en quelques minutes...

Une heure après avoir pris la route, les prisonniers ne se distinguaient plus devenus réfugiés. Nous étions liés par une pensée commune : rester ensemble de manière à nous maintenir en vie... Les réfugiés nous laissaient volontiers monter sur leurs chariots et, comme ils n’avaient rien à échanger [pour avoir de la nourriture], nous leur avons donné la nourriture que nous avons pu épargner.⁵²

Compte tenu des conditions chaotiques et avec les réfugiés obstruant le chemin, de nombreuses colonnes furent rapidement rattrapées par les Russes. Certains chars soviétiques refusèrent de quitter les routes et passèrent tout droit à travers les colonnes, écrasant tout sur leur passage. Après le passage de ces lourds véhicules, les victimes – hommes, femmes, enfants et animaux – finissaient par être aussi plates que du carton.

La jeune Josefina Schleiter décrit l’horreur lorsque son groupe a été dépassé :

Les [chars] se sont précipités à travers les rangées de chariots. Les chariots furent projetés dans les fossés, là il y avait les entrailles des chevaux et des hommes, des femmes et des enfants se débattant contre la mort. Les blessés criaient à l'aide.

À côté de moi il y avait une femme qui faisait un bandage à son mari qui perdait du sang à cause d'une grande plaie. Derrière moi, une jeune fille dit à son père : "Papa, tuez-moi." "Oui papa," déclara son frère qui avait environ seize ans. "Je n'ai pas plus de chance." Le père regardait ses enfants, les larmes coulant sur ses joues et il dit d'un ton calme : "Attendez encore un peu les enfants."

Puis vint un officier à cheval. Quelques soldats allemands lui furent amenés. Il prit son revolver ; je fermais les yeux, les coups de feu ont retenti et les pauvres malheureux gisaient en face de nous, une balle dans la tête, une expression d'horreur sur leurs visages.⁵³

Ces survivants terrifiés qui se répandaient dans la campagne gelée, étaient des proies faciles. "*Les Russes nous ont trouvés et nous ont sortis de la grange,*" déclara Horst Wegner, âgé de quatorze ans. "*C'étaient des Mongols. Ils avaient d'énormes cicatrices et des cicatrices de variole sur le visage. Et ils étaient parés de bijoux, ils portaient des montres jusqu'aux coudes. Ils sont venus et ont tiré sur tous ceux qui portaient quoi que ce soit de militaire : un manteau militaire, par exemple. Ils étaient emmenés derrière la grange, poussés contre un mur et abattus. Ce n'étaient même pas tous des Allemands ; certains d'entre eux étaient des étrangers. Ils ont même tiré sur le "privé" [soldat] qui avait bandé la jambe de mon père.*"⁵⁴

Comme toujours, pour les femmes, la mort-vivante ne tarda pas. Renate Hoffmann raconta :

Soudain, trois soldats russes sont arrivés au coin. Ils ont pointé leurs armes sur nous et nous ont obligées à entrer dans la maison... Nous savions ce qu'ils avaient en réserve pour nous. Nous étions séparées. Ils ont mis leurs fusils sur nos têtes. Toute tentative de défense signifiait une mort certaine. La seule chose que vous puissiez faire était de prétendre que vous étiez un rocher ou morte...

Lorsque les trois hommes ont quitté la maison, j'ai ouvert la porte de la chambre où je me trouvais. Une autre porte s'est ouverte dans le couloir

et l'infirmière est sortie. Nous nous sommes juste regardées les unes, les autres... Nous avons la nausée et nous sentions misérables. Dieu merci, il y avait encore l'eau courante dans la maison.⁵⁵

Comme il se débattait en voiture sur les routes encombrées, le Major Rudolf Janecke du Corps médicale eut un aperçu de ce qui lui semblait être une "agonie sans fin."

Près d'un petit village... j'ai vu pour la première fois une colonne de réfugiés qui avait été détruite depuis les airs. De nombreux charrois avaient pris feu malgré l'humidité – peut-être des bombes au phosphore – et avaient été entièrement brûlés. Les morts gisaient autour dans d'étranges positions, parmi eux des enfants plaqués contre la poitrine de leurs mères... Peu de temps après nous avons été arrêtés par un homme agitant désespérément les bras... Il avait vu la croix rouge sur notre voiture. Son excitation l'étouffa presque. Il était pâle comme la mort et il a soulevé sa main droite dans un geste suppliant. Il n'arrêtait pas de pointer le doigt vers un chariot qui se trouvait sur le terrain découvert. Son bras gauche, probablement cassé, pendait mollement de son épaule.

Sa femme se viderait entièrement de son sang, réussit-il à gémir, si je ne l'aidais pas immédiatement. Un équipage de char russe les avait attrapés, il y avait deux jours, alors qu'ils se reposaient dans un village. Plus tard, ils étaient partis. Mais maintenant, elle perdait du sang. Elle ne respirait presque plus, personne ne pouvait l'aider.

J'ai effectué certaines opérations difficiles sur le terrain, dans des conditions impossibles. Mais ce fut la première fois que je tentais une tamponnade de l'utérus, sur un terrain couvert de neige sur lequel un vent glacial soufflait, avec la patiente allongée sur un chariot sale dans ses vêtements ensanglantés... D'autres femmes se tenaient autour. À la tête du patient était blotti un garçon en état de choc, d'environ quatorze ans, au bord des larmes. "Il doit regarder," dit l'homme alors que je faisais à la femme deux injections des médicaments que j'avais avec moi. "Quand les quinze hommes étaient sur elle, ils m'ont assommé parce que j'ai laissé tomber la lumière. Il a dû tenir la lumière jusqu'à ce qu'ils soient tous passés." L'autre femme hocha la tête, sans un mot sur leur propre misère.⁵⁶

En règle générale, ceux qui avaient pris la fuite en train s'en tirèrent mieux. Toutefois, la vitesse ne garantissait pas toujours l'évasion. Depuis le ciel, les avions russes mitraillaient et bombardaient régulièrement les voitures et sur terre, les chars brisaient les rails. Lorsque les Soviétiques capturèrent tout à coup la ville de Allenstein, ils forcèrent le chef de gare à signaler le "All Clear" aux trains de réfugiés qui continuaient d'arriver de l'Est. Alors qu'un train après l'autre était conduit sans méfiance et arrivait dans Allenstein, les Russes massacraient dans un premier temps tous les hommes trouvés à bord, ensuite ils passaient leur temps à violer les femmes wagon après wagon.⁵⁷



Pour des millions d'Allemands poussés par la rapide avancée russe et retranchés sur la côte Baltique, une seule voie de sortie restait ouverte : la mer. Cependant, même ici, l'aviation soviétique contrôlait les cieux et les sous-marins rôdaient dans les profondeurs de la mer, invisibles. Dans les différents ports de la côte, des milliers et des milliers de réfugiés vêtus de guenilles et frigorifiés s'entassaient sur le littoral, dans l'espoir de décrocher une place sur l'un des rares navires disponibles. Leur nombre était si conséquent et leur peur si dévorante, que les efforts, qu'ils déployaient pour monter à bord lorsque les navires accostaient, ressemblaient souvent à des émeutes.

"La bousculade pour monter à bord était tout simplement terrible," écrivit un témoin de Pillau. *"Je vis un landau être évincé sans égard par la masse qui poussait. Un vieil homme est tombé dans l'eau et il n'y eut rien qu'on puisse faire tant nous étions entassés et puis, il faisait si froid, il serait mort en percutant l'eau."*⁵⁸

Parce que des gardes armés avaient donné l'ordre d'évacuer autant de femmes et d'enfants que possible, les bébés furent utilisés comme des billets [d'embarquement], avec des mères à demi-folles lançant les nourrissons aux parents restés sur la jetée. Certains enfants étaient réceptionnés en toute sécurité ; d'autres pas.⁵⁹

Mais, la situation à Gotenhafen était encore plus horrible. Alors que fin janvier 1945, le *Wilhelm Gustloff* s'appêtait à prendre des passagers, l'équipage du navire fut stupéfait par ce qu'il a vu. *"Il devait y*

avoir 60.000 personnes sur les quais...,” se souvient le second mécanicien, Walter Knust. “Dès que les passerelles étaient descendues, les gens se précipitaient pour se frayer un chemin. Dans la confusion beaucoup d’enfants étaient séparés de leurs parents. Soit les enfants étaient parvenus à bord, mais pas leurs parents, soit les enfants étaient toujours sur le quai, leurs parents ayant été emportés par la foule.”⁶⁰

Au moment où le *Gustloff* – un ancien paquebot de croisière, conçu pour accueillir deux mille passagers et membres d’équipage – largua les amarres, le 30 janvier, le beau navire blanc avait pris à son bord pas moins de six mille réfugiés. Et alors qu’il quittait le port, son chemin fut bloqué par des bateaux plus petits, bondés de réfugiés.

“Prenez-nous avec vous,” criaient les réfugiés. *“Sauvez les enfants !”*

“Nous avons descendu les filets et tout le monde sur les petits navires grimpa tant bien que mal,” déclara l’opérateur radio du *Gustloff*, Rudi Lange. *“Quand ce fut fait, je crois me souvenir avoir été informé par l’un des officiers du navire de signaler que quelque 2.000 personnes supplémentaires étaient montées à bord.”⁶¹*

Tandis qu’il se débattait, dans cette nuit sombre et orageuse, contre dans des vents violents et des vagues remplies de glace lourde, les systèmes de ventilation et de plomberie du *Gustloff* sont complètement tombés en panne. Chargé au-delà de ses limites, le navire, hermétiquement scellé, était rempli d’une odeur chaude et nauséabonde d’urine, d’excréments et de vomi.⁶² Les gémissements et les cris des soldats grièvement blessés et les pleurs des familles séparées s’ajoutaient à l’horreur effroyable. Mais le pire était encore à venir. Vers 21 heures, trois fortes secousses secouèrent les passagers du *Gustloff*.

“Vroom – Vroom – Vroom ! Voilà à quoi cela ressemblait,” se souvient un jeune garçon après qu’il ait entendu les torpilles.⁶³

“J’ai entendu [les] explosions,” écrivit l’ingénieur Knust, *“et j’ai su immédiatement ce qui venait de se passer, parce que les moteurs se sont arrêtés et puis j’ai vu l’eau s’engouffrer dans la salle des machines. Sous la puissance de l’explosion, le navire vacilla tout d’abord à tribord. Puis il se leva et s’inclina à bâbord. J’ai mis mes chaussures et ma veste et je me suis précipité dans le couloir.”⁶⁴*

Prises de panique, des milliers de personnes qui se trouvaient sous le pont se sont ruées à travers les passages étroits, écrasant et grif-

fant les autres dans une tentative désespérée d'atteindre les canots de sauvetage.⁶⁵ *“Les gens se précipitaient de tous les côtés et criaient. Les sonnettes d'alarme retentissaient,”* se souvient un passager terrorisé.⁶⁶

“Nous nous sommes frayés un passage à travers la foule jusqu'à l'un des bateaux,” déclara Paula Knust, épouse de l'officier du navire. *“Nous fûmes saisis par le vent glacial. Je portais seulement un pantalon, un chemisier et un blazer. Déjà, le navire gîtait fortement. Les vagues semblaient très élevées et vous ne pouvez pas imaginer à quel point cela était horrible à voir.”*⁶⁷

La plupart des embarcations de sauvetage étaient gelées et même celles qui pouvaient être libérées furent mal pilotées dans la panique et déversèrent dans la mer Noire leurs occupants hurlants. Walter et Paula Knust s'agrippèrent à une embarcation qui avait réussi à sortir. *“Alors que nous avons percuté l'eau,”* se souvient le mari, *“Je pouvais voir les gens qui sautaient dans la mer sur le côté du navire. Je pensais que ceux qui se noyaient, gèleraient à mort. Il faisait si froid.”*⁶⁸ En effet, l'eau était si froide que ceux qui sautèrent par-dessus bord auraient tout aussi bien pu sauter dans de l'huile bouillante ou de l'acide, car leurs chances de survie étaient tout aussi nulles. En quelques secondes ou quelques minutes tout au plus, les nageurs en difficulté étaient morts.

Alors que les haut-parleurs retentissaient de mots de réconfort : *“Le navire ne coulera pas. Des navires de sauvetage sont en route.”* des milliers de personnes, frigorifiées, se pressaient le long des ponts.⁶⁹ Convaincus que les cloisons étanches tiendraient bon et que, de ce fait, le bateau ne coulerait pas, de nombreux passagers trouvèrent à nouveau refuge à l'intérieur, afin d'échapper aux vents tranchants comme des lames de rasoir et à la température qui était de -20°C . Toutefois, le répit fut bref. À dix heures, une lourde secousse déchira le *Gustloff* alors que les cloisons éclataient et que la mer s'y engouffrait. En quelques secondes, le grand navire commença à rouler sur le côté.⁷⁰ Eva Luck, alors âgée de seize ans, était dans la salle de bal avec sa mère et sa petite sœur :

Tout d'un coup toute la salle de musique s'est inclinée et un grand cri monta de la foule qui se trouvait là. Ils glissèrent littéralement en un tas vers l'angle du pont du navire. Un piano à queue à une extrémité glissait dans tous les

sens et roulait à travers la salle bondée, broyant des femmes et des enfants sur son passage et en balayant d'autres devant lui. Enfin, il percuta la cloison de bâbord avec un bruit discordant, comme si un poing géant s'était abattu sur toutes les touches à la fois.⁷¹

Ailleurs, d'autres victimes furent éjectées directement dans la mer, leurs corps ayant été projetés à travers les vitres des ponts fermés.⁷² Au milieu des cris, des sirènes et du grondement de l'eau qui s'engouffrait, des coups de feu résonnaient dans tout le navire condamné : ceux qui étaient piégés en-dessous se suicidaient.

Ayant miraculeusement pu sortir de la salle de bal grâce à l'aide d'un marin, la famille d'Eva Luck essaya désespérément de s'échapper :

Ma mère avait oublié de mettre ses chaussures et je me déplaçais maladroitement sur des talons hauts vers les barreaux de fer de l'échelle qui se trouvait à l'intérieur du navire et qui permettait d'accéder à l'extérieur. Les gens autour de nous tombaient de partout quand le navire bougeait, mais je fus en mesure de saisir les barreaux et de hisser ma petite sœur... Ma mère nous a suivies sur le pont supérieur. Quand nous y sommes arrivées, c'était terrible. J'ai vu avec horreur que la cheminée [du paquebot] était couchée presque parallèle à la mer. Les gens sautaient. Je pouvais entendre la sirène du navire et sentir l'eau glacée sur mes jambes. Je tendis la main pour essayer de saisir ma sœur. Je ne sentais rien d'autre que l'eau qui me repoussait sur le côté.⁷³

Heureusement pour Eva et quelques autres, la force de l'eau d'inondation libéra un certain nombre de radeaux de sauvetage. Comme les survivants se bouscullaient pour monter à bord, le *Gustloff* commença sa rapide descente. "*Tout à coup,*" se souvient une femme dans un canot de sauvetage, "*il semblait que toute la lumière dans le navire était revenue. L'ensemble du navire flamboyait de lumières et ses sirènes résonnaient sur la mer.*"⁷⁴ Paula Knust qui a aussi vu le drame relate :

Je ne peux pas oublier le son fort et clair de la sirène alors que le *Gustloff*, avec toutes ses lumières allumées, fit son plongeon final. Je pouvais voir

clairement les personnes encore à bord du Gustloff, accrochées aux rails. Même quand le navire est allé par le fond, ils étaient encore accrochés et criaient. Tout autour de nous des gens nageaient ou flottaient simplement dans la mer. Je vois encore leurs mains saisissant les bords de notre bateau. Il était trop plein pour pouvoir en prendre plus.⁷⁵

Lorsque les navires de sauvetage atteignirent plus tard la scène, ils retirèrent des eaux glacées à peine neuf cents survivants. Tout le reste – environ 7.000 hommes, femmes et enfants – avaient disparu. Même là, cependant, le cauchemar n'était pas terminé. Lorsque les navires de sauvetage touchèrent terre, des dizaines de victimes furent débarquées à Gotenhafen. Ainsi, en moins de vingt-quatre heures, après une nuit angoissante remplie d'une incroyable terreur, certains réfugiés se retrouvèrent à nouveau sur les quais mêmes qu'ils avaient espéré quitter, une fois de plus cherchant désespérément un moyen de s'échapper.⁷⁶



Pendant ce temps, la marée rouge se rapproche. Dans d'innombrables villes et villages allemands le même schéma se répète, comme le révèle le journal d'un prêtre catholique de Klosterbrueck :

21 janvier 1945 ... étrange à dire, la population a l'intention de rester ici, et n'a pas peur des Russes. Les rapports, selon lesquels dans un village ils ont violé toutes les femmes et enlevé tous les hommes et les ont emmenés pour travailler quelque part, ont sûrement été exagérés. Quelle horreur ce serait si Goebbels disait la vérité après tout ! ...

22 janvier ... les mitrailleuses résonnent très proche et quelques obus doivent avoir touché une partie des bâtiments à proximité, parce que la maison continue de trembler. Les occupants de la cave me demandent comment vont se comporter les Russes. Je me demande la même chose ...

[Plus tard] : Nous avons eu notre première rencontre avec eux et nous sommes quelque peu soulagés. Ils ne sont pas aussi mauvais que nous l'avions prévu. Lorsque nous avons entendu les Russes se déplacer dans l'église au-dessus, nous sommes allés vers eux. Deux soldats russes ont regardé par la

porte de la cave et ils ont demandé s'il y avait des soldats allemands ici. Il y avait un regard étrange de tension et de la peur sur leurs visages. Un Russe a surveillé l'entrée de la cave toute la nuit.

23 janvier... Après que les troupes de combat aient continué d'avancer, un nouveau lot de Russes est arrivé. Deux d'entre eux sont entrés dans la cave et ils ont tiré plusieurs coups de feu dans le plafond et ils nous ont demandé de leur donner nos montres. Ils sont partis avec quatorze montres-bracelets. Puis trois autres Russes sont arrivés... [Ils] avalaient la nourriture comme des animaux sauvages et ils ont bu le vin comme si c'était de l'eau. Il n'arrêtaient pas de dire : "La guerre est bien ici," ...

25 janvier. Toute la nuit, les Russes sont entrés dans la chapelle, ils nous ont fouillés et nous ont interrogés. Ils ont ordonné à la femme de sortir avec son petit enfant... [Ils] ont violé la femme et nous l'ont renvoyée. Elle est revenue à la chapelle, son petit enfant dans ses bras, les larmes coulaient sur son visage... Pendant la matinée, trois femmes du village sont venues à la chapelle. Le vicaire pouvait à peine les reconnaître, car leurs visages étaient déformés par la peur et la terreur. Elles nous ont dit que des familles entières avaient été abattues par les Russes... les filles qui avaient refusé de se laisser violer et les parents, qui avaient cherché à protéger leurs enfants, avaient été abattus sur place...

26 janvier. La nuit dernière fut encore très agitée. De nouveaux lots de soldats n'arrêtaient pas d'arriver et fouillaient la maison... À chaque fois que la porte s'ouvrait, la peur nous saisissait...

27 janvier. Nous, les prêtres avons été autorisés à sortir de la chapelle pour une demi-heure aujourd'hui pour enterrer Margaret dans la cour. Pauvre fille, c'est une bonne chose que tu sois morte, ainsi tu n'as pas su ce que les Russes ont fait à ton corps !

28 janvier. La nuit a été très troublée à nouveau... Beaucoup de religieuses sont de plus en plus angoissées et nerveuses. Elles dorment encore moins que nous. Je les entends souvent dire : "Si seulement nous avions fui avant l'arrivée des Russes!"⁷⁷

Fin janvier, l'Armée allemande en déroute réussit finalement à pivoter et fait face à ses poursuivants. L'avancée rouge a été si rapide que les lignes d'approvisionnement soviétiques ont été incapables de suivre le rythme. En outre, un dégel soudain fait fondre les rivières

glacées et transforme les routes en bourbiers, rendant les poursuites rapides impossibles. Alors que des enclaves isolées continuent à retenir les Russes, en particulier le long de la côte Baltique, la majeure partie de l'Armée allemande prend des positions défensives derrière la rivière de l'Oder : la dernière barrière naturelle avant Berlin. Bien que le répit miraculeux soit utilisé pour le regroupement et la distribution d'armes pour l'Armée populaire ou Volkssturm, le moral de la Wehrmacht a reçu un coup sévère. La force incroyable et la fureur de l'assaut russe ont maintenant convaincu la plupart des militaires que la défaite est inévitable. Et pour les masses de civils groupés et abasourdis, l'écœurante profondeur de la sauvagerie soviétique annonce également clairement que la fin sera infiniment plus cauchemardesque que même l'imagination la plus sinistre ne l'aurait imaginé.

Dans un premier temps, seules des rumeurs à couper le souffle, relayées par les réfugiés pris de panique, révèlent la nature de l'horreur qui approche. Plus tard, cependant, l'ampleur des atrocités russes sera confirmée lorsque des unités de l'armée en détresse percent les lignes ennemies et rejoignent les lignes allemandes ou lorsque la Wehrmacht lance de petites contre-attaques et récupère des morceaux de terrain perdus.

“Ils sont entrés dans chaque village et chaque ville,” écrivit quelqu'un qui s'est entretenu avec des soldats, *“les troupes allemandes sont tombées sur des scènes d'horreur : des garçons immolés, des hommes de l'Armée populaire imbibés d'essence et brûlés et parfois des survivants pour raconter l'histoire des atrocités. Dans certains villages, ils ont surpris des Russes au chaud dans le lit des femmes qu'ils avaient prises et ils ont trouvé les corps de nombreux prisonniers de guerre français qui sont morts en défendant les femmes et les enfants allemands.”*⁷⁸

Bouleversé par ce qu'il avait vu et entendu, un officier allemand a désespérément tenté de donner un sens à la catastrophe ; de comprendre l'esprit des hommes “qui prennent... du plaisir à violer la même femme à plusieurs reprises, des dizaines de fois, alors même que d'autres femmes sont debout à côté.”

Il y a une haine perverse derrière cela, qui ne peut être expliquée avec des phrases sur le Bolchevisme ou la mentalité dite asiatique ou par l'affirmation

selon laquelle les soldats russes ont toujours considéré les femmes des vaincus comme leur butin... J'étais en Pologne en 1939, lorsque les Russes s'y sont installés et je n'ai pas vu une seule femme se faire molester.⁷⁹

“Cela,” conclut sinistrement le jeune officier, “montre la terrible puissance de la propagande.”⁸⁰

Des centaines de milliers de personnes massacrées, des centaines de milliers de femmes violées et des millions d'autres déjà réduites en esclavage, mais ceci n'était rien. Le pire était à venir.

“Les Allemands ont été punis, mais pas assez,” exultait Ilya Ehrenburg. “Les Fritz courent toujours, mais ne sont pas étendus morts. Qui peut nous arrêter maintenant ?... L'Oder ? La Volksturm ? Non, il est trop tard, Allemagne, tu peux tourner en rond et brûler et hurler dans ton agonie mortelle ; l'heure de la revanche a sonné !”⁸¹

CRESCENDO DE DESTRUCTION

DÉBUT FÉVRIER 1945, LES dirigeants des trois pays les plus puissants de la planète se réunissent pour la dernière fois à Yalta, en Crimée soviétique. Contrairement à de précédentes réunions à Téhéran, à Casablanca et au Québec, cette rencontre sur la mer Noire n'est pas vraiment un conseil de guerre ou un sommet pour discuter stratégie, mais l'occasion de célébrer la victoire. Il n'y est pas plus question de "si" il y a, mais simplement de "quand" victoire il y aura. Par conséquent, l'atmosphère, lors du banquet de gala dans la nuit précédant les négociations officielles, est détendue, amicale et festive. Lorsque la fête somptueuse prend fin – consommé, esturgeon, bœuf, poulet frit, dessert – et quand le champagne et la vodka commence à couler, les dirigeants bavardent et plaisantent.¹

À une ou deux exceptions près, peut-être, les trois hommes à Yalta ont les visages les plus reconnaissables sur terre. Winston Churchill : rond, angélique, gros buveur et bien qu'à demi-américain, pour tout le monde il a l'air du bulldog anglais par excellence, avec son éternel cigare, son chapeau noir et la particulière "*rigidité de sa lèvre supérieure*". Franklin Roosevelt : majestueux et courtois, bien que confiné dans un fauteuil roulant et visiblement malade – "*bouche bée*", pensent certains – il semble encore jusqu'au bout des ongles, l'homme d'État le plus policé au monde. Joseph Staline : yeux pétillants, sourire en coin, les cheveux comme un tapis épais, bien que ne mesurant qu'un 1m58, la corpulence solide et massive du dictateur semble personnifier le grand mastodonte rouge qu'il dirige.² Malgré les dissimilitudes intellectuelles aussi bien que physiques manifestes entre les trois hommes, chacun partage une caractéristique avec l'autre qui renforce l'insignifiance de toutes

les contradictions extérieures : tous les trois nourrissent une haine invétérée non seulement envers Adolf Hitler et le nazisme, mais envers les Allemands et l'Allemagne.

Malgré une campagne qui promettait de garder les États-Unis en dehors de la Seconde Guerre mondiale – *“Je l'ai dit une fois et je vais le dire encore et encore, vos garçons n'iront pas combattre dans une quelconque guerre à l'étranger”* – Franklin Roosevelt avait travaillé assidûment dans les coulisses afin d'amener son pays dans cette guerre, une fois sa réélection assurée. Ne parvenant toujours pas à convaincre les Américains qu'une guerre avec l'Allemagne était dans leur intérêt, Roosevelt imposa un embargo dévastateur sur l'allié du Reich : le Japon, dans l'espoir de provoquer une attaque et de se glisser dans la guerre par la “porte de derrière”. Quand les Japonais qui faisaient face à une lente asphyxie, eurent loyalement répondu à Pearl Harbor en décembre 1941, le rêve de Roosevelt devint réalité. Plus tard, quand son secrétaire au Trésor, Henry Morgenthau, proposa un plan pour transformer l'Allemagne en un vaste pâturage une fois la victoire obtenue – assurant ainsi la mort de millions de personnes – Roosevelt fut son plus fervent partisan.

“Je voudrais voir les Allemands sur le seuil de pauvreté durant 50 ans,” admit le président en privé.

À Casablanca en 1943, lors d'une rencontre avec Churchill, Roosevelt avait déclaré que rien de moins qu'une “reddition inconditionnelle” ne serait acceptée de l'Allemagne. Ainsi, en supprimant toute latitude possible de négociation à Hitler, la déclaration du président américain avait assuré que, non seulement l'Allemagne se battrait jusqu'à la mort, mais elle garantissait également que des centaines de milliers d'aviateurs et de soldats alliés périraient par la même occasion. En outre, il semblait inéluctable qu'une guerre aussi prolongée permettrait à l'Armée Rouge d'atteindre une grande partie de l'Europe, et sans doute, qu'elle l'asservirait.

Bien qu'il puisse se montrer chaleureux et sympathique, et que certains pensent que sous des dehors souvent bourrus bat un cœur sensible, le dégoût du “Boche” qu'éprouve Winston Churchill remonte au moins à la Première Guerre mondiale. Rien ne peut mieux illustrer l'antipathie du Premier ministre envers l'Allemagne, que la campagne

de terreur menée par la R.A.F. L'empressement de Churchill à libérer les horreurs de la guerre bactériologique ainsi que sa volonté d'envahir des pays neutres afin d'atteindre le Reich, est une preuve supplémentaire de sa profonde inimitié.³

À la différence de celle de Roosevelt et Churchill, la haine de Joseph Staline n'est pas dirigée tant contre les Allemands en tant que race, mais elle vise plus l'opposition politique qu'ils représentent. Les crises de paranoïa de Staline sont légendaires et sa suspicion meurtrière se reporte aussi bien sur ses compatriotes que sur les allogènes. Durant les années 1930, des millions de paysans russes et ukrainiens à l'esprit indépendant ont été délibérément affamés à mort lors d'une famine voulue par le dictateur. On estime qu'au moins dix à vingt millions de personnes supplémentaires qui résistèrent à la collectivisation ou qui furent considérées comme politiquement peu fiables reçurent une peine équivalente à la mort quand elles furent envoyées en Sibérie comme esclaves.⁴ Des milliers d'officiers de l'armée qui manquaient d'un zèle marxiste suffisant furent également liquidés.

“Ni le licenciement, ni l'ostracisme, ni l'asile d'aliénés, ni l'emprisonnement à vie, ni l'exil ne lui semblaient une punition suffisante pour une personne qu'il estimait dangereuse,” écrivit Alexandre Soljenitsyne, celui qui plus tard finit par bien connaître les méthodes de Staline. *“La mort était le seul moyen fiable de régler les comptes dans leur intégralité. Et quand ses paupières inférieures se plissaient, la condamnation qui scintillait dans ses yeux était toujours la mort.”*⁵

Lorsque les forces soviétiques envahissent la Pologne en 1939, l'un des premiers coups de Staline est de rassembler et d'exécuter plus de 15.000 officiers de l'armée et des intellectuels, éliminant ainsi, d'un seul coup, la possibilité d'une potentielle opposition.

Bien conscient de son passé, nerveux au sujet de l'impact que ses actes futurs en Europe pourraient avoir sur un public britannique dégoûté, prêt à tout afin de maintenir une alliance contre nature, Churchill essaye de toutes ses forces de couvrir le comportement sanguinaire de leur allié communiste. Un mémo secret du Département du renseignement britannique à l'intention des fonctionnaires de hauts rang et des faiseurs d'opinion se répand dans la presse :

Nous ne pouvons pas réformer les Bolcheviques, mais nous pouvons faire de notre mieux pour les sauver – et nous sauver nous-mêmes – des conséquences de leurs actes. Les divulgations du dernier quart de siècle rendront les plus simples démentis peu convaincants. La seule alternative au démenti est de distraire l'attention du public de l'ensemble du sujet. L'expérience a montré que la meilleure distraction est la propagande d'atrocités dirigée contre l'ennemi. Malheureusement le public n'est plus aussi sensible que dans les jours de l' "usine à cadavres", des "bébés belges mutilés" et des "crucifiés canadiens" [de la Première Guerre mondiale]. Votre collaboration est donc ardemment sollicitée afin de détourner l'attention du public des faits et gestes de l'Armée rouge, par votre soutien sans réserve de diverses charges retenues contre les Allemands... qui ont été et seront mises en circulation par le ministère.⁶

Si quiconque met en doute les intentions de Staline une fois que ses légions auront pris le contrôle en Allemagne, la réalité est très claire lors de la conférence de Téhéran en 1943. Levant son verre de vodka pour un "énième toast," le leader communiste annonce soudainement : *"Je lève mon verre à la justice la plus rapide possible pour tous les criminels de guerre de l'Allemagne : justice devant un peloton d'exécution. Je bois à notre unité pour les y acheminer aussi vite que nous les capturerons, tous, et il doit y en avoir au moins 50.000."*⁷ Lorsque Churchill, bien imbibé, proteste en colère : *"Le peuple britannique ne soutiendra jamais cet assassinat de masse... sans un procès équitable !"* ; Staline sourit, ses yeux brillent et dans l'ensemble il semble "extrêmement amusé".⁸

"Peut-être," interrompt le président américain, *"pourrait-on dire qu'au lieu d'exécuter sommairement 50.000 personnes, nous pourrions nous entendre sur un plus petit nombre. Que diriez-vous de 49.500 ?"*⁹

Interrogé sur la question afin qu'il donne son avis, Elliot, le fils de Roosevelt et général de brigade dans l'armée américaine, intervient diplomatiquement :

Toute cette affaire n'est-elle pas assez académique ? Les soldats russes, américains et britanniques vont régler le problème posé par une bonne partie de ces 50.000 personnes dans la bataille et je souhaite non seulement

que soit réglé le sort de ces 50.000 criminels de guerre, mais aussi celui de centaines de milliers d'autres nazis.

Staline rayonnait de plaisir. Il a fait le tour de la table, il est venu vers moi et a lancé un bras autour de mes épaules... [et m'a dit :] Excellente réponse ! Un toast à ma santé ! [Moi,] Je rougis de plaisir.¹⁰

Malgré la réputation bien méritée de Staline d'être le plus grand meurtrier de masse dans l'histoire [de l'humanité], Franklin Roosevelt est un fervent partisan et admirateur du dictateur et il prend sa défense à chaque fois que cela est nécessaire. Afin de donner un visage amical et bon enfant au premier ministre russe et de convaincre les Américains qu'il est un "magnifique" et "noble" allié, Roosevelt commence à faire référence à Staline en le prénommant : "Oncle Joe".

"C'est un homme qui combine une extraordinaire et implacable détermination avec une inconditionnelle bonne humeur," explique le président au public américain. *"Je crois qu'il est représentatif du cœur et de l'âme de la Russie ; et je crois que nous allons, en effet, très bien nous entendre avec lui et le peuple russe."*¹¹

En privé, l'étrange besoin qu'a Roosevelt d'être aimé et accepté par le dictateur est parfois gênant et comique. *"Staline déteste le courage de tous vos hauts fonctionnaires,"* écrivit le président à Churchill, ce qui résonne un peu comme une vantardise du chouchou de la classe. *"Il pense qu'il me préfère et j'espère qu'il continuera de le faire."*¹²

De son côté, Staline reste à l'écart de son admirateur américain, ne le considérant guère plus qu'un ustensile utile. Malgré le fait que ni lui, ni sa nation ne survivraient longtemps contre la machine de guerre allemande sans une aide massive de l'Amérique, Staline est irritable avec le président des États-Unis dans les circonstances les plus favorables et ouvertement méprisant dans les pires. À un moment donné, lors du sommet de Téhéran, Roosevelt tente d'interrompre le dirigeant russe, alors qu'il examine un document. *"Pour l'amour de Dieu, laissez-moi terminer mon travail !"* grogne Staline, au grand embarras de ceux qui l'entourent.¹³

Rien de mieux n'illustre la relation à sens unique entre les deux hommes que l'insistance de Staline à mettre en scène le sommet de 1945 dans sa propre cour à Yalta, forçant ainsi un président américain,

frêle, malade (en phase terminale) à voyager sur la moitié du globe pour y assister.¹⁴ Pourtant, malgré les insultes, les humiliations et le manque choquant de gratitude de la part de Staline, Roosevelt persiste à courtiser le dictateur.

“Il y a une chose que je veux vous dire,” confia Roosevelt à Staline lors du dîner banquet à Yalta. *“Le premier ministre et moi-même nous nous télégraphions depuis deux ans maintenant et nous avons un terme d’affection par lequel nous vous appelons, qui est ‘Oncle Joe’.”*¹⁵

Ignorant que cette familiarité est signe d’irrespect en Russie, Roosevelt est surpris quand un Staline, visiblement irrité, s’appête à s’en aller. La situation est un peu rattrapée quand Churchill calme la tension avec un toast. Les yeux du monde sont maintenant rivés sur Yalta, déclare le Premier ministre et ce que les *“Trois Grands”* accompliront au cours des discussions dans ces prochains jours aura une incidence sur l’humanité pendant une centaine d’années.¹⁶

En fait, en dépit des toasts de Churchill et des communiqués de presse qui suivront, Yalta n’est guère plus qu’une scène pour Staline et Staline seul. En février 1945, la relation entre les trois hommes peut être plus précisément décrite comme le *“Sa Majesté et les deux petits.”* Roosevelt ne refuse pas les demandes de Staline pour des raisons philosophiques et psychologiques et Churchill ne peut pas, par manque de force de caractère. Avec ses armées massives prêtes à mettre fin à la guerre, Joseph Staline est désormais clairement aux commandes. En outre, des trois nations victorieuses, c’est un fait incontestable que la Russie a de loin le plus souffert de la guerre. En conséquence, lorsque le butin serait partagé, la Russie devrait logiquement recevoir la part du lion.

Bien que le leader communiste permettra du bout des lèvres *“des élections libres et sans entrave”* dans les nations que son armée envahirait bientôt, ni le président américain, ni le Premier ministre britannique ne peuvent sérieusement douter du sort de l’Europe de l’Est. Les événements récents à Varsovie ne laissent aucun doute sur les plans de Staline en ce qui concerne les pays qu’il a conquis. Là, enhardis par l’approche de l’Armée Rouge et influencés par les promesses d’aide des Alliés, les combattants de la liberté polonais s’étaient levés contre les Allemands. Toutefois, plutôt que de se déplacer et de venir en aide à

l'insurrection, comme il était certainement capable de le faire, Staline arrêta son armée à quelques kilomètres de distance et resta simple spectateur, permettant ainsi aux Allemands de finalement écraser cette menace potentielle pour le communisme.¹⁷ Néanmoins, peu de chose n'ébranlait l'homme fort soviétique aux yeux de ses alliés, en particulier aux yeux de Roosevelt.

Des incidents comme celui de Varsovie, ainsi, apparemment, que l'acquiescement lâche de leur gouvernement à toutes les exigences soviétiques, ne passent pas inaperçus au yeux d'un certain nombre d'Américains dont James V. Forrestal. Le secrétaire de la Marine nota dans son journal :

Je trouve qu'à chaque fois qu'un Américain suggère que nous agissons en conformité avec les besoins de notre propre sécurité, il est susceptible d'être appelé un dieu damné fasciste ou un impérialiste, tandis que si l'Oncle Joe suggère qu'il a besoin des Provinces baltiques, de la moitié de la Pologne, de toute la Bessarabie et d'un accès à la Méditerranée, toutes les mains se lèvent en signe d'accord pour dire qu'il est un brave homme, franc, sincère et généralement agréable avec qui il est très facile de traiter parce qu'il est si explicite dans ce qu'il veut.¹⁸

De par son expérience, ce que sait Forrestal, c'est que toutes les protestations contre la politique soviétique sont rapidement réduites au silence.

Un autre sujet sur lequel Staline se montre explicite à Yalta, concerne le retour de plus de deux millions de citoyens soviétiques qui ont soit fui en Allemagne pour échapper à la persécution dans leur pays ou bien qui ont rejoint l'ennemi dans son combat contre le communisme. Encore une fois, Roosevelt promet son entière collaboration dans cette demande.¹⁹

Mais bien sûr, le principal sujet de discussion à Yalta est le sort de leur ennemi commun, ou, comme Churchill le formule sinistrement, "*L'avenir de l'Allemagne, si elle en avait un.*"²⁰ Dans l'Ouest, les Alliés se remettent tout juste de leur quasi-catastrophe dans les Ardennes. Dans l'Est, le sort de l'Allemagne est écrit en lettres rouge sang, alors que l'Armée soviétique poursuit son saccage à travers

la Prusse, la Poméranie et la Silésie. Les trois dirigeants avaient convenu que, une fois la victoire assurée, l'ancien Troisième Reich serait partagé comme le repas du soir et que les gens de son peuple marcheraient tels des esclaves vers l'Union soviétique. Bien qu'il ait solennellement annoncé plus tôt : *“les Nations Unies ne participent pas au trafic d'êtres humains,”* au moment où Staline proposa le plan, le président Roosevelt qualifia cela comme étant *“une idée saine.”*²¹

Un autre sujet abordé à Yalta, quoique en apparence mineur, était la demande de Staline concernant les bombardements massifs de l'Allemagne de l'Est, dans le but d'aplanir le chemin pour le balayage final de l'Armée Rouge à travers le Reich. Désireux de démontrer à son allié que la Grande-Bretagne, et surtout la R.A.F, sont encore une force avec laquelle il faut compter, Churchill accepte rapidement. Et alors qu'il le fait, une cible en particulier lui vient à l'esprit ; c'était une cible que le Maréchal de l'Aviation Harris demandait ardemment à détruire depuis des mois maintenant. Cette ville et sa destruction, le premier ministre en est convaincu, fourniraient la grande occasion de montrer à Staline et au monde que le soleil ne s'était pas tout à fait couché sur le puissant Empire qu'était autrefois l'Empire britannique.²²

Lorsque le 11 février, les négociations de Yalta sont finalement conclues, les trois dirigeants alliés signent une déclaration commune pour le communiqué de presse, puis échangent mutuellement de fervents adieux.

“Ce n'est pas notre intention,” explique la déclaration, *“de détruire le peuple allemand.”*²³

Certains journalistes qui rendirent compte de Yalta peuvent avoir réellement cru en cette déclaration et ceux qui lurent ces mots, dans le monde entier, sans aucun doute ont fait de même. Cependant, les personnes les plus directement touchées : les survivants allemands eux-mêmes, ne crurent pas en un tel mensonge. Du fait de leur expérience passée, la plupart savaient déjà ce qui les attendait, beaucoup mieux que les mots ne pourraient jamais le dire.



“Fashing” est un évènement annuel allemand semblable à la célébration latine du Mardi Gras. Ce soir de “Mardi gras,” les Teutons, normalement posés et réservés, revêtent des costumes extravagants, rejoignent des amis ou de parfaits inconnus, fourmillent dans les bars, les restaurants et les théâtres, puis participent pendant plusieurs heures à des réjouissances sans but et inoffensives. Cependant, en raison des nécessités de la guerre, cette célébration, comme la plupart des autres, dans le Reich dévasté, était presque abandonnée. Dans une seule ville la tradition du Fasching continuait, à peu près à la manière habituelle et dans la nuit du 13 février, les femmes et les enfants, ainsi que les quelques hommes restants, inondèrent ses rues pour faire la fête.

Dresde était vraiment l'un des plus grands trésors culturels du monde. Connue comme la “Florence de l'Elbe”, l'ancienne ville phare au cœur de la Saxe était une expression temporelle de l'architecture gothique et de la culture médiévale. À chaque coin, sur chacune des rues étroites et pavées de la vieille ville, il y avait un palais orné de sculptures, un musée, une galerie d'art ou une imposante et séculaire cathédrale. Comme Paris, Rome et Venise, Dresde était à la fois belle, romantique et destinée à perdurer. Depuis des décennies, la ville était l'un des “arrêts obligatoires” pour les voyageurs du continent, en particulier pour ceux de Grande-Bretagne et d'Amérique.²⁴

Accueillante comme elle l'était, le fait qu'une ville de la taille de Dresde ait survécu quand tout le reste était détruit, laissait certains résidents déconcertés et en inquiétait d'autres. Vu que seulement deux petits raids de jour avaient eu lieu au cours des cinq années de guerre, beaucoup supposaient que le salut de Dresde était dû à sa réputation de “ville d'art” ; qu'étant donné sa valeur inestimable, et étant un joyau irremplaçable de la culture occidentale, même des “terroristes-kamikazes” manquaient sans doute de haine suffisante pour effacer une telle beauté.²⁵ D'autres ont supposé que Dresde n'ayant presque pas d'industrie lourde et que le peu qu'il y avait n'avait aucune incidence sur la guerre, l'ennemi n'avait tout simplement pas jugé la ville comme étant une cible possible. Lorsque les sceptiques soulignaient que beaucoup d'autres belles villes allemandes avec peu ou pas d'industrie avaient été systématiquement effacées, les rumeurs inventaient de nouvelles raisons quant à la survie miraculeuse de Dresde.

Une croyance partagée par beaucoup de gens, s'appuyait sur le fait qu'une tante de Churchill vivait à Dresde. Une autre laissait entendre que la ville avait été épargnée en raison d'énormes investissements américains. Le fait que Dresde était devenue une "ville hôpital" avec de nombreuses installations médicales, semblait une explication rationnelle pour d'autres. Pour certains, les vingt-six mille prisonniers de guerre alliés internés dans la ville semblait une réponse plus logique.²⁶ Toutefois, parmi les nombreux Dresdois, la plus valable explication, quant à la raison pour laquelle leur ville avait survécu, alors que tout le reste était mort, c'était peut-être qu'une étincelle de miséricorde brûlait encore dans le cœur des pilotes britanniques et américains. En février 1945, de tous les noms qu'elle portait, aucun ne décrit mieux Dresde que "la ville des réfugiés".

Depuis l'invasion soviétique en janvier, des millions de colonnes de réfugiés, terrifiés et désireux de mettre autant d'espace que possible entre eux et l'Armée rouge, fuient en traversant Dresde en train, en voiture, en charrette ou à pied. Des centaines de milliers d'autres – bien que blessés, affamés ou simplement séparés de leurs familles – échouent à Dresde comme des naufragés sur une île. À la gare principale, une ville dans la ville était née, dans laquelle des milliers de gens, composés pour beaucoup de personnes perdues ou d'orphelins, y vivent de façon semi-permanente. Âgée dix-sept ans, Eva Beyer, travailleur de la Croix rouge, offre un aperçu de l'agonie déchirante :

Les enfants étaient à la recherche de leurs parents, les parents étaient à la recherche de leurs enfants, il y avait sans arrêt des appels et des demandes. Un garçon d'environ neuf ans, tenant sa petite sœur de quatre ans par la main, me demanda de la nourriture. Quand je lui ai demandé où étaient ses parents, le garçon m'a dit : "Grand-mère et grand-père sont morts couchés dans la charrette et maman s'est perdue." Les enfants n'avaient plus aucune larme, ... Dans un compartiment, nous avons trouvé une femme. Elle avait vingt-trois enfants avec elle et pas un seul d'entre eux n'était le sien. Elle avait enterré son propre enfant trois semaines plus tôt. Son enfant était mort de froid et de l'amygdalite. Je lui ai demandé d'où venaient tous les autres enfants et elle m'a dit que tous étaient des enfants dont les parents étaient

perdus ou morts. “Après tout, quelqu’un doit prendre soin d’eux,” dit-elle... les visages de ces enfants n’étaient plus des visages d’enfants. C’étaient les visages de gens qui sont passés par l’enfer. Affamés, blessés, criblés de poux et en haillons. Et la chose la plus précieuse qu’ils avaient eue : la sécurité et l’amour de leurs parents, ils l’avaient perdue.²⁷

Aussi particulièrement atroce qu’est la situation à la station de chemin de fer, les conditions ne sont guère mieux dans la ville environnante. Comptant une population normale de 600.000 habitants, à la veille du 13 février, Dresde avait enflé du double de ce chiffre.²⁸ Partout où ils regardent, les résidents voient des réfugiés effrayés en haillons.

“Chaque restaurant, café, pub et bar... était plein à craquer de gens avec des valises, des sacs à dos et des paquets,” écrivit une femme. “Vous tombiez littéralement sur ces personnes et leurs biens. C’était si terrible que vous ne vouliez pas regarder et cela a gâché toute l’atmosphère habituellement heureuse du Fashing.”²⁹

Néanmoins, en dépit de la foule et du fait que les Russes sont à peine à cent dix kilomètres de là, des milliers de Dresdois sont déterminés à descendre dans la rue et à célébrer ce qui allait certainement être le dernier Fashing de la guerre.



Juste avant vingt-deux heures les sirènes de Dresde résonnent. Il n’y a pas de panique. La plupart des résidents ignore simplement ce bruit. Même s’il y a des abris anti-aériens publics, peu de gens s’y précipitent, tant il leur semble peu probable qu’en cette nuit froide, mais joyeuse, tout comme les 171 autres fausses alarmes qui l’ont précédé, cet avertissement de plus aboutira sur quoique ce soit.³⁰ Toutefois au lieu de la sirène “All Clear”, Dresde entend quelques secondes plus tard un autre son.

“Soudain,” dit une femme surprise, “un tonnerre et un rugissement ont fait trembler toute la terre. Était-ce un tremblement de terre ?”³¹

Avant même que cette dame et d’autres n’aient pu deviner la réponse, le ciel noir au-dessus de Dresde devient brillant. Beaucoup de spectateurs sont éblouis par les lumières colorées et ils regardent remplis de

crainte. *“Il commence à faire jour, il fait jour, c’est aussi clair qu’en plein jour dehors !”* Crie un ami incrédule du jeune Gotz Bergander qui était à l’intérieur en train d’écouter sa radio.³²

Fatiguée, l’auxiliaire de la Croix rouge, Eva Beyer, venait de se réveiller quelques instants plus tôt et se trouvait dans sa salle de bain :

Je vis un éclat de lumière verte à travers la fenêtre. Qu’est-ce que c’était ? En ouvrant la porte, j’ai pu voir ce que c’était. Les “arbres de Noël” étaient dans le ciel... Je suis allée avertir les autres personnes dans le bâtiment... J’ai couru dans toute la maison, en criant : “Alarme ! Alarme !” et je réveillais tout le monde... Cinq autres familles vivaient dans ce bâtiment et, à nous tous, nous totalisions onze femmes, six enfants, et un homme, Kurt, un ancien soldat blessé. Ensuite, je suis retournée à l’appartement et je suis allée chercher les enfants dans leurs lits... Ils ont commencé à crier parce qu’ils ne savaient pas ce qui se passait et je n’avais pas le temps de leur expliquer quoi que ce soit.

Nous sommes tous allés dans la cave et je mis juste une couverture autour de chaque enfant, parce qu’il n’y avait pas de temps pour autre chose. J’étais seulement dans ma chemise de nuit, mais je n’ai même pas senti le froid.³³

À la station de chemin de fer, Gisela-Alexandra Moeltgen se tenait à la fenêtre d’un train à l’arrêt, parlant à son mari sur la plate-forme, lorsque les lumières effrayantes se sont mises à pleuvoir.

De nombreux optimistes sont restés afin de s’assurer une bonne place, mais j’ai brisé la fenêtre – c’était juste du carton – j’ai attrapé le sac à main dans lequel je transportais mes bijoux, saisi aussi ma fourrure et je suis passée par la fenêtre. Les autres ont suivi. Nous avons couru le long de la plate-forme complètement éteinte, dans l’obscurité, et j’ai constaté que toutes les barrières étaient fermées. Par-dessus les barrières, alors ! La police voulait que nous entrions dans l’abri anti-aérien de la gare déjà surpeuplé, mais nous n’avions qu’une seule envie : sortir et être loin de la station !...

Nous avons couru sur la route vers le Collège technique où, paraît-il, il y avait une bonne cave. Et au-dessus de nous – très bas – les avions. Des masses de gens étaient déjà dans la cave quand nous sommes arrivés et je me suis alors effondrée. C’était mon cœur. J’étais encore très faible et

toute la course m'avait complètement épuisée. Quelqu'un nous a demandé d'avancer, plus loin dans la cohue, dans la cave et nous l'avons fait.³⁴

“Avertissement de raid aérien !” grommela Claus von Fehrentheil, un officier SS indigné, alors qu'il était couché dans un hôpital militaire et qui avait la moitié d'une hanche en moins à cause d'une balle. *“Après tout, nous savons que nous sommes dans une ville ouverte, célèbre pour son art, non défendue et déclarée comme ‘ville-hôpital’.”*

Seulement après d'intenses efforts qui nous poussent vers l'abri, nous concédons à aller dans la cave... D'une part, nous considérons l'affaire comme étant probablement une erreur à ce moment. Mais aussi, un soldat qui avait été sur le Front se sentait trop confiné dans une cave, un endroit où il ne pouvait pas esquiver les dangers menaçants... Donc, nous sommes restés dans les passages et les escaliers extérieurs de l'abri anti-aérien.³⁵

“Habillez-vous, habillez-vous ! Vite, descendez à la cave,” criaient les religieuses à l'hôpital où Anne-Marie Lehmann, âgée de vingt ans était hospitalisée. *“Les patients alités ont été mis sur des fauteuils roulants et partout ce fut la course et la précipitation. Nous étions dans la cave depuis à peine cinq minutes, lorsque [les bombes sont tombées]... C'est la fin, avons-nous pensé... De nombreuses personnes criaient d'effroi et priaient et nous nous sommes glissés, tremblants, sous les lits.”*³⁶

“Tout l'enfer se déchaîna sur nous si soudainement que personne n'a vraiment eu la chance de percevoir ce qui se allait réellement se produire,” se souvient Erika Simon, dont les parents avaient seulement eu quelques secondes pour emmener la petite fille, son frère et sa sœur à la cave. *“Je me souviens avoir eu la tête sur les genoux de ma mère, sous une couverture et j'avais mis mes deux mains sur mes oreilles tentant d'empêcher le bruit horrible.”*³⁷

Tandis que, vague après vague, les bombardiers de la R.A.F apparaissent dans le ciel, des tonnes et des tonnes de bombes dégringolent. *“C'était comme si un énorme tapis roulant, bruyant, roulait sur nous,”* pensait Gotz Bergander, quand il entendit l'étrange bruit terrifiant, *“un bruit ponctué d'explosions et de tremblements.”*³⁸

Ajouté à la charge normale d'explosifs, des centaines de bombes "Block-busters" de deux et quatre tonnes s'abattent sur Dresde, effaçant des quartiers entiers.³⁹ Des cathédrales séculaires, des palais, des musées et des maisons sont réduits en poussière en quelques secondes. À la station de chemin de fer, des centaines de personnes dans les trains qui avaient refusé de quitter leurs sièges tant convoités sont déchiquetées. Au grand cirque intérieur, les spectateurs, les artistes et les animaux sont abattus par le souffle et les éclats d'obus sifflants. Dans les rues, sur les trottoirs, au-dessus des ponts de l'Elbe, les fêtards costumés n'ayant nulle part où aller sont tués par milliers. Sans relâche, le massacre continue.

Parce que Dresde manquait de toutes sortes d'armes anti-aériennes, les avions ennemis parviennent à voler si bas que les victimes peuvent être vues courant dans les rues. Malgré cela, et le fait que la nuit était éclairée "*comme en plein jour*," les nombreux hôpitaux ne sont pas épargnés.

"*Nous, les patients*," se souvient Claus von Fehrentheil, "*étions rasurés sur le fait que même le plus petit hôpital avait de façon distinctive, la croix rouge sur fond blanc peinte sur son toit. Il nous a semblé, la nuit avançant, que celle-ci servit d'excellent marqueur pour les bombes des Anglais.*"⁴⁰

Anne-Marie Lehmann décrit ce qu'elle a vécu dans son propre hôpital : "*Il y avait des chocs et des bruits de tonnerre, sifflants et hurlants. Les murs tremblaient sous l'impact des bombes. C'est la fin, avon-nous pensé... Puis un des médecins a crié : "Tout le monde à la cave, l'ensemble du bâtiment va effondrer !" ... Moi aussi j'ai couru dans le bâtiment voisin pour sauver ma vie... Tout le monde était dans une telle panique que tout ce que nous voulions, c'était juste sauver nos vies.*"⁴¹

Ailleurs, alors que les bombardements augmentent en fureur, les habitants de Dresde frappés d'horreur, se blottissent contre les assauts. "*Encore et encore je regardais le plafond, m'attendant à ce que tout s'effondre sur nous*," c'est ce qu'a vécu Margret Freyer alors qu'elle se trouvait dans une cave contenant quarante-trois femmes. "*Quelque part, je m'étais résignée et j'attendais la catastrophe finale ; ce doit être pour cette raison que je ne me suis pas jointe aux pleurs et aux prières*

des femmes qui étaient tout à fait terrifiées, mais j'ai essayé de les calmer de mon mieux."⁴²

"L'attaque continuait et l'ambiance entre nous atteignait un sommet de panique," se souvient Gisela-Alexandra Moeltgen quand elle était avec la foule dans le sous-sol du collège. "Puis un cri : 'Partez tous, tout de suite, il y a danger d'effondrement !' Nous sommes passés à travers les fenêtres étroites de la cave, les flammes fouettant le bas de l'escalier, tout le bâtiment était en feu... Des flammes, des flammes partout où que l'on regardait."⁴³

"Je pouvais voir mon père arc-bouté contre ce mur," se souvient Erika Simon, "et je sentais que les murs venaient vers nous et que mon père essayait de les empêcher de tomber sur nous."⁴⁴

"Et puis," dit la petite fille surprise, "tout d'un coup, le bruit a cessé."⁴⁵
"C'était le calme absolu," ajouta un autre témoin.⁴⁶

Quelques minutes plus tard, le silence bienvenu est rompu par le bruit encore plus bienvenu du signal "All Clear". Ceux qui ont des montres et qui pensent à les regarder sont stupéfaits : ce qui a semblé une épreuve de toute une nuit, a en fait eu lieu en un peu moins d'une demi-heure. Durant ces trente minutes, cependant, l'un des plus beaux trésors de la planète a pratiquement disparu. Tandis que les gens trébuchent hors de leurs trous, ils sont stupéfaits par le spectacle étrange qui les accueille.

"Le moment où nous sommes sortis de la cave est inoubliable," écrit Gotz Bergander, un adolescent. "Le ciel de la nuit était illuminé de rose et de rouge. Les maisons étaient des silhouettes noires et un nuage rouge de fumée planait sur tout... Les gens couraient vers nous totalement désespérés, enduits de cendres et avec des couvertures humides enroulées autour de leurs têtes... Tout ce que nous entendions c'était, "Tout est parti, tout est en feu."⁴⁷

"Je ne voyais que les maisons qui brûlaient et je n'entendais que les cris des gens..." ajouta Margaret Freyer, quand elle entra dans la rue. "C'était effrayant, je me suis retrouvée complètement seule et tout ce que je pouvais entendre c'était le mugissement des incendies. Je pouvais à peine voir, en raison des étincelles, des flammes et de la fumée."⁴⁸

Ceux qui parviennent à atteindre les rues trouvent leur chemin presque entièrement bloqué par des arbres tombés, des poteaux, des

fil et des immeubles effondrés.⁴⁹ Tandis que les survivants hébétés cherchent à se mettre en sécurité, les pompiers arrivent des communautés périphériques pour combattre l'incendie. Les travailleurs de la Croix rouge apparaissent également et commencent à tirer les victimes des décombres.⁵⁰

Pendant ce temps, au grand parc, dans le centre de la ville, un autre type de sauvetage est en cours. Comme tout le reste à Dresde, le magnifique zoo a été fortement endommagé. Le fils d'Otto Sailer-Jackson, l'inspecteur du zoo, âgé de soixante ans se souvient :

Les éléphants poussaient des cris qui faisaient froid dans le dos. Leur abri était encore debout, mais une bombe explosive, d'une force terrible, avait atterri derrière celui-ci, elle avait soulevé le dôme de l'abri, l'avait retourné et l'avait remis en place à nouveau. Les lourdes portes de fer avaient été complètement pliées et les immenses portes de fer coulissantes qui fermaient l'abri depuis les terrasses étaient sorties de leurs gonds. Lorsque moi et d'autres hommes... réussîmes à pénétrer dans l'abri des éléphants, nous avons trouvé l'étable vide. Pendant un moment, nous sommes restés là, impuissants, mais les éléphants nous ont signalé où ils étaient par leurs barrissements déchirants. Nous nous sommes à nouveau précipités sur la terrasse. La femelle éléphanteau était couchée sur son dos dans l'étroite barrière-fossé, ses jambes dressées vers le ciel. Elle avait subi de sévères blessures à l'estomac et elle ne pouvait pas bouger. Une... femelle éléphant avait été carrément projetée de l'autre côté de la barrière-fossé et de la clôture par une onde de choc terrible et je suis resté là, tremblant. Nous n'avons pas eu d'autre choix que de laisser ces animaux à leur sort pour le moment.⁵¹

Dans d'autres parties du zoo, des cages avaient été soufflées et les portes ouvertes et des animaux effrayés s'étaient échappés dans le parc. Lorsque Sailer-Jackson s'approche d'un singe, le petit animal terrifié vient vers lui pour qu'il l'aide. Le vieil homme horrifié voit alors que le singe n'a plus que des moignons en sang à la place de ses bras. Tirant son pistolet, Marin-Jackson doit malheureusement mettre fin à la misère de la pauvre créature.⁵²

Alors que le travail des secours se poursuit dans la matinée du 14 février, ceux de Dresde dont les maisons ont échappé aux flammes commencent à balayer mécaniquement le verre et le plâtre de leurs lits et des planchers ou fixent des cartons sur les fenêtres pour se protéger du retour du froid. *“Mon Dieu, ce travail était inutile !”* admit une femme, *“mais cela calmait leurs nerfs et leur conscience.”*⁵³

Aussi bouleversante que soit la destruction de leur belle ville, personne dans la ville frappée n'est émotionnellement préparé à ce qui va suivre. À 1 h 30 du matin, la terre recommence à trembler.⁵⁴

“Quelqu'un a crié : “Ils reviennent, ils reviennent !” se remémore le jeune Gotz Bergander :

Effectivement, à travers la confusion générale, nous avons à nouveau entendu les sirènes d'alarme résonner. Le système d'alarme dans la ville avait cessé de fonctionner, mais on pouvait entendre les sirènes des villages voisins avertissant d'une seconde attaque. C'est à ce moment-là que je fus pris de panique et je parle aussi pour le reste de ma famille et ceux qui vivaient dans notre maison. C'était de la pure panique ! Nous avons pensé que cela pouvait ne pas être possible, qu'ils ne pouvaient pas faire une chose pareille. Qu'ils n'allaient pas faire tomber plus de bombes sur une ville qui était déjà un enfer de flammes... Nous nous sommes précipités dans la cave.⁵⁵

Margaret Freyer est également stupéfaite : *“Mon ami et moi nous nous sommes regardés, terrifiés, sûrement, cela ne pouvait pas être possible ? Viennent-ils une seconde fois ? Je viens de prendre le message de l'annonceur à la radio : “Plusieurs unités de bombardiers approchent de Dresde.” La voix de l'annonceur était tout sauf ferme. Je me suis sentie malade : donc ils venaient bien une seconde fois. Mes genoux tremblaient, nous sommes descendus dans la cave.”*⁵⁶

Une fois de plus, les malheureux patients de l'hôpital militaire [où se trouve] bloqué Claus von Fehrentheil, se traînent ou sont transportés à l'abri en-dessous. *“Dès que nous avons perçu le bruit des moteurs,”* nota l'officier SS, *“nous avons compris que cette fois un très grand nombre d'avions participaient, certainement plus que dans la première vague.”*⁵⁷

Encore une fois, alors que plus d'un millier de bombardiers rugissent dans le ciel, une véritable pluie mortelle s'abat sur Dresde. En plus de la charge habituelle d'explosifs, la deuxième vague amène des milliers de bombes incendiaires. "[Une] grêle non-stop de bombes..." pensa Margaret Freyer terrifiée. "Les murs tremblaient, le sol tremblait, la lumière s'est éteinte et notre lourde porte de fer a été soufflée par [une] explosion. Dans la cave maintenant, se produisaient les mêmes scènes qu'auparavant... une foule de femmes en pleurs, criant ou priant, se jetant les unes sur les autres."⁵⁸

"Ce fut l'enfer, l'enfer lui-même..." déclara Gisela-Alexandra Moeltgen. "Je pensais : 'Assurément, cela va s'arrêter à un moment donné'."

J'eus le sentiment que chacun des avions essayait de frapper notre maison, parce qu'elle n'avait pas encore pris feu, cependant elle était illuminée par la maison en feu d'à côté. Les avions volaient juste en face des toits, ou du moins, ça en avait l'air. Je continuais à crier : "Ouvrez la bouche !" Le bruit des bombes : "bschi-bschi-bum, bschi-bum" arrivait vague après vague. Cela n'arrêtait pas... La maison semblait s'effondrer et elle était secouée de façon continue. Lorsque le coup direct est arrivé, personne ne l'a remarqué, car le sifflement des bombes noyait tous les autres bruits. Dans tous les cas, ce sont les autres qui ont confirmé que la maison était en feu. À partir de ce moment, je me suis sentie un peu plus calme. Mon sentiment était : "Dieu merci, ils ont fini par la toucher finalement et pourtant, nous sommes encore en vie."⁵⁹

À l'insu de Gisela-Alexandra et des milliers d'autres, la plupart des bombes qu'ils entendent frapper leurs maisons sont au phosphore. Alors qu'Éva Beyer et les autres femmes et enfants sont blottis, terrifiés dans sa cave, Kurt, l'ex-soldat blessé, disparaît en coup de vent.

Soudain, Kurt est à côté de moi alors que je m'accroupis. Il murmure tout doucement dans mon oreille : "Nous avons des bombes incendiaires dans la cave à charbon, vient vite et aide-moi à nous débarrasser de ces choses !" Je rassemble tout mon courage et je vais avec lui. Trois engins incendiaires sont là et nous réussissons à en jeter deux.

Pour le troisième, nous pouvons seulement jeter du sable dessus, car il commence déjà à fumer et puis normalement cela prenait seulement trente secondes avant que la chose n'explose comme un feu d'artifice.⁶⁰

En quelques minutes, les milliers de bombes incendiaires enflamment les débris dans Dresde et un brasier ardent de flammes s'échappe. Peu familiers avec les bombardements et les tempêtes de feu, la plupart des Dresdois réagissent lentement. Erika Simon et les religieuses dans un hôpital militaire restent pétrifiés d'effroi.

Nous étions donc là, paralysés par l'horreur et la peur, accrochés à la Sœur dans un corridor parmi les morts, les blessés et les soldats qui venaient juste de se faire amputer les jambes et qui étaient maintenant couchés sur une civière, sans défense parmi le chaos. Atroce... les Sœurs catholiques n'arrêtaient pas de dire leurs prières, en murmurant sur leurs chapelets. Je suis sûre que personne ne se souciait de sauver les soldats qui hurlaient.⁶¹

Un patient qui n'a pas l'intention d'être grillé vif est l'officier grièvement blessé, Claus von Fehrentheil.

Maintenant, je suis en plein air, je ne suis plus entouré de murs, mais par les flammes... Aucun chemin n'est reconnaissable entre les bâtiments, aucun chemin de fuite évident parce que les murs s'effondrent et s'accumulent sur les tas de gravats. Le souffle des flammes était... fort... Même les morceaux de vêtements que j'avais ramassés à la hâte et jetés sur moi commençaient à se consumer. En raison des étincelles, mes yeux sont devenus inutiles. J'étais aveugle. De petits trous avaient dû se former dans la cornée, brûlée par les étincelles, ce qui était incroyablement douloureux. Il était devenu impossible pour moi d'ouvrir les yeux, même brièvement, juste pour voir où je me trouvais.⁶²

Une autre personne déterminée à s'échapper était Margaret Freyer :

Sortir d'ici, juste sortir d'ici ! Trois femmes montèrent les escaliers en face de nous et se précipitèrent à nouveau en bas en se tordant les mains. "Nous ne pouvons pas sortir d'ici ! Tout est en feu dehors !" criaient-

elles... Puis nous avons essayé le "Passage" qui avait été installé dans chaque cave, afin que les gens puissent sortir d'une cave à l'autre. Mais ici, nous avons seulement rencontré une épaisse fumée qui rendait la respiration impossible. Donc nous sommes allés à l'étage. La porte arrière, qui donnait sur la cour et qui était à moitié en verre, était complètement en feu. C'eût été de la folie d'y toucher. Et à l'entrée de devant, les flammes d'un mètre et demi de hauteur venaient lécher l'entrée du couloir à de courts intervalles.

En dépit de cela, il était clair que nous ne pouvions pas rester dans le bâtiment, à moins que nous ne voulions étouffer. Donc, nous sommes descendus à nouveau et nous avons pris nos valises. Je mets deux poignées de mouchoirs dans une baignoire d'eau et je les fourre trempés dans la poche de mon manteau... je fais une dernière tentative pour convaincre tout le monde dans la cave de partir, parce qu'ils vont suffoquer s'ils ne le font pas ; mais ils ne veulent pas. Et alors je suis partie, seule...

Je me tenais à l'entrée et j'ai attendu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de flammes qui viennent lécher l'intérieur, puis je me suis vite glissée à travers elle et je me suis retrouvée dans la rue.⁶³

"Quelqu'un a crié : 'Tout le monde, sortez d'ici, l'endroit est en feu !'" se souvient Maria Rosenberger. *"Quand nous sommes arrivés à l'étage, nous avons vu que la rue était en feu... Du tissu de rideau brûlé volait vers nous et des morceaux de bois étincelant descendaient sur nous... Désormais, tout le monde commença à courir vers la périphérie afin de parvenir à un espace ouvert."*⁶⁴

Tout comme Maria et ses compagnons, une fois dans les rues, les victimes font tout pour échapper à l'ancien centre ville où la tempête de feu semble concentrée. Ici, dans le cœur du vieux Dresde, les températures atteignent plus de 1.648° C.⁶⁵ Les toits en métal, les coupoles de cuivre, le verre et même le grès, se liquéfient dans la chaleur infernale et tombent tels de la lave. Un ouragan de fumée, de flammes et de poussière rugit en se dirigeant vers le vortex en provenance de toutes les directions, alors que l'air froid au-dessus de Dresde est aspiré par la boule de feu. Beaucoup de victimes désorientées, en particulier les milliers de réfugiés, s'introduisent dans les mauvaises rues et sont emportées dans la fournaise comme des plumes.

“Tout Dresde était un enfer,” déclara un adolescent. “Dans le bas de la rue, les gens erraient, impuissants. Je vis ma tante. Elle s’était enveloppée dans une couverture humide et, en me voyant, elle cria... Le bruit de la tempête de feu étouffa ses dernières paroles. Le mur d’une maison s’effondra avec fracas, ensevelissant plusieurs personnes dans les débris. Un épais nuage de poussière se leva et se mêla à la fumée, je ne pouvais plus rien voir.”⁶⁶

“C’était comme ‘Les derniers jours de Pompéi,’” se souvient Éva Beyer. “Les gens sont arrivés en rampant sur les mains et les genoux, pour être près du sol et être en mesure de mieux respirer, mais ne sachant pas, étant donné qu’ils rampaient, s’ils se dirigeaient vraiment loin de la tempête de feu ou s’ils se dirigeaient en fait dans d’autres zones brûlantes de la ville.”⁶⁷

Tandis qu’il tâtonnait à l’aveuglette dans l’holocauste, Claus von Fehrentheil savait bien qu’il était à quelques secondes de la mort :

On pouvait prévoir ce qui allait se passer ensuite : l’oxygène de l’air est complètement brûlé, donc on devient inconscient et on remarque à peine que l’on brûle à mort. Aveugle, j’ai accepté que cela devait être ainsi. Soudain, quelqu’un a touché mon épaule et m’a demandé de venir avec lui. Il avait trouvé un chemin à travers les décombres pour sortir de là. Et ainsi, me tenant au bras d’un camarade, je fus conduit à travers Dresde en feu.⁶⁸

Tout comme von Fehrentheil et son guide, survenu au bon moment, d’autres essayent désespérément d’atteindre le grand parc de la ville ou les espaces ouverts le long de l’Elbe. Les tentatives de Margaret Freyer, qui avait vingt-quatre ans, étaient identiques à beaucoup d’autres :

En raison de projections d’étincelles et de la tempête de feu, je ne peux absolument rien voir... aucune rue, seulement les gravats de près d’un mètre de haut, le verre, les poutres, les pierres, les cratères. J’essaie de me débarrasser des étincelles, les tapotant constamment sur mon manteau. C’était inutile... J’enlève le manteau et je le laisse tomber. À côté de moi, une femme hurle en continu : “Mon antre brûle, mon antre brûle complètement !” et elle danse dans la rue. Alors que je poursuis mon chemin, je l’entends encore crier, mais je ne la vois plus. Je cours, je trébuche partout.

Je ne sais même plus où je suis. Je perds tout sens de l'orientation, car je ne vois rien à plus de trois pas.

Soudain, je tombe dans un grand trou : un cratère de bombe, large d'environ six mètres et profond de deux mètres, et je me retrouve dans le fond, étendue sur trois femmes. Je les secoue par leurs vêtements et je commence à leur crier dessus, leur disant qu'elles doivent sortir d'ici, mais elles ne bougent plus... Rapidement, je monte par-dessus les femmes, je tire ma valise derrière moi et je rampe à quatre pattes hors du cratère. À ma gauche, je vois tout à coup une femme... Elle porte un paquet dans ses bras. C'est un bébé. Elle court, elle tombe et l'enfant vole dans le feu. Il n'y a que mes yeux qui voient cela ; Je ne ressens rien. La femme reste allongée sur le sol, complètement immobile...

Il y a des appels à l'aide et des cris quelque part, mais tout autour ce n'est qu'un brasier. Je tiens un autre mouchoir humide sur ma bouche, mes mains et mon visage brûlent ; on dirait que ma peau pend en lambeaux. À ma droite, je vois un grand magasin totalement brûlé où de nombreuses personnes se tiennent debout. Je me joins à elles, mais je pense que : "Non, je ne peux pas rester ici non plus, ce lieu est complètement encerclé par le feu" Je laisse tous ces gens derrière moi et je trébuche sur... En face de moi il y a quelque chose qui pourrait être une rue, rempli d'une pluie infernale d'étincelles qui ressemblent à d'énormes anneaux de feu quand elles frappent le sol. Je n'ai pas le choix. Je dois passer. Je presse un autre mouchoir humide sur ma bouche et je passe presque à travers, mais je tombe et je suis convaincue que je ne peux pas continuer. C'est chaud. Chaud ! Mes mains brûlent comme le feu... Tout m'est égal maintenant et je suis trop faible...

Soudain, je vois des gens à nouveau, juste en face de moi. Ils crient et gesticulent avec leurs mains, puis – à ma grande horreur et stupéfaction – je vois qu'ils se laissent tomber tout simplement sur le sol, l'un après l'autre... Je tombe alors, trébuchant sur une femme sur le sol et alors que je suis couchée juste à côté d'elle, je vois la façon dont ses vêtements sont en train de brûler. Une peur incroyable me saisit et à partir de là, je commence à répéter une phrase simple pour moi, en boucle : "Je ne veux pas brûler jusqu'à la mort, non, je ne veux pas brûler, je ne veux pas brûler !" Une fois de plus je tombe et je sens que je ne vais pas être en mesure de me relever, mais la crainte d'être brûlée me fait me lever. Rampant, trébuchant, mon dernier

mouchoir sur ma bouche... Je ne sais pas sur combien de personnes je suis tombée. Je n'ai qu'une idée : je ne dois pas brûler...

Je tente une fois de plus de me mettre sur mes pieds, mais je ne peux rien faire d'autre qu'avancer en rampant à quatre pattes. Je peux encore sentir mon corps, je sais que je suis encore en vie. Soudain, je suis debout, mais il y a quelque chose qui ne va pas, tout semble si loin et je ne peux pas entendre ou voir correctement non plus... je souffre d'un manque d'oxygène. Je dois avoir trébuché en avant à peu près de dix pas quand, tout à coup, je respire de l'air frais. Il y a une brise ! Je prends une autre inspiration, inspire profondément, et mes sens s'éclaircissent.⁶⁹

Grâce à leur détermination, certains, comme Margaret, réussissent à atteindre un lieu sûr, mais la plupart n'ont pas pu. Seul, sur les collines au loin, à l'extérieur de Dresde, un témoin fixe bouche bée, le massacre par le feu.

Je ne comprends pas ce que mes yeux voient. Je reste dans l'obscurité, paralysé, engourdi, avec mes tympanes endoloris par le vacarme infernal... C'est tout simplement au-delà de la compréhension, au-delà de toute imagination. Cela semble vraiment irréel... je vois une mer flamboyante monter, qui... inonde toute la ville dans une énorme vague éclatante... toute la zone est en flammes. D'énormes langues de feu rouges et jaunes rugissent vers le ciel. Des nuages fous, tremblants, qui se déplacent rapidement... mêlés à des explosions brillantes, blanches, rouges, jaunes, sur lesquelles les grands bombardiers semblent s'élever comme une nuée d'oiseaux géants... Sans jamais avoir vécu un grand raid aérien auparavant, je sais immédiatement qu'ici tout autre chose est en train de se produire.⁷⁰

La vue d'en haut était encore plus significative. *“Dresde était une ville où toutes les rues étaient stigmatisées par le feu,”* déclara un navigateur de la R.A.F.⁷¹

“À 20.000 pieds,” ajouta un camarade, *“nous pouvions voir les détails dans le brasier surnaturel qu'il n'était pas possible de voir auparavant.”*⁷²

Pour les avions qui se sont aventurés plus bas, la vue est rapidement devenue plus personnelle. *“Je voyais des gens dans les rues,”* reconnu

un membre d'équipage. *"J'ai vu un chien courir pour traverser une route et je me suis senti désolé pour lui."*⁷³

"Oh Dieu," murmura encore et encore un aviateur, *"ces pauvres gens."*⁷⁴

Après une demi-heure, les bombardiers ont stoppé l'attaque et sont rentrés à leur base. Équipé d'une caméra vidéo, un seul avion est resté pour enregistrer le drame :

Il y avait une mer de feu couvrant à mon avis quelques 103 kilomètres carrés. Je pouvais sentir dans mon cockpit la chaleur s'élevant de la fournaise en-dessous. Le ciel était vif dans des teintes de rouge et de blanc et la lumière à l'intérieur de l'appareil était celle d'un coucher de soleil d'automne étrange. Nous étions tellement atterrés par l'impressionnant brasier et bien que nous étions les seuls à survoler la ville, dans une position à l'écart, pendant plusieurs minutes avant de rentrer, tout à fait aux prises avec notre imagination concernant l'horreur qui devait se produire en-dessous. Nous pouvions encore voir l'éclat de l'holocauste trente minutes après avoir quitté les lieux.⁷⁵

C'est lors de ce sombre vol de retour à la maison, quand les membres d'équipage ont pu réfléchir, que certains ont réalisé que la guerre était allée *"trop loin."*

"Pour la première fois depuis de nombreuses opérations," avoua un pilote juif, *"je me suis senti désolé pour la population en-dessous."*⁷⁶

"J'étais écœuré," répondit tout simplement un camarade.⁷⁷



Avec le départ miséricordieux des avions, les équipes de secours ne tardent pas à se rapprocher petit à petit vers le centre de la ville. *"Au début, en raison de la tempête de feu, il a été possible de n'apporter de l'aide qu'à la périphérie des incendies,"* expliqua un travailleur. *"Je devais regarder, impuissant, les gens qui étaient accrochés aux balustrades de fer, être aspirés sans pitié dans les flammes. Et pas seulement des êtres humains, mais toutes sortes de choses, même des poussettes, ont été saisies par cette force et ont été aspirées dans la mer de feu."*⁷⁸

Lorsque le brasier se calme enfin, plus tard ce matin là, les sauveteurs et les parents entrent dans la ville encore en flammes à la recherche de survivants.

Ce que nous avons vu... était indescriptible, horrible. Une épaisse fumée partout. Tandis que nous montions péniblement sur de gros morceaux de murs et des toits qui étaient effondrés et tombés dans la rue, on pouvait entendre derrière nous, à côté de nous et en face de nous, des ruines brûlées s'effondrer avec fracas. Plus nous nous rapprochions du centre de la ville, pire c'était. Cela ressemblait à un paysage de cratère, puis nous avons vu les morts.⁷⁹

“Des morts, des morts, des morts partout,” dit avec le souffle coupé Margaret Freyer, alors qu'elle trébuchait à travers les ruines.

Certains complètement noirs comme du charbon. D'autres, morts complètement intacts... Des femmes en tablier, des femmes avec des enfants assis dans les tramways comme si elles venaient juste de faire un signe de tête. Beaucoup de femmes, beaucoup de jeunes filles, de nombreux petits enfants, des soldats qui étaient seulement identifiables comme tels grâce aux boucles de métal sur leurs ceintures, la quasi totalité d'entre eux étaient nus. Certains accrochés les uns aux autres en groupes, comme s'ils s'agrippaient les uns aux autres. De certains débris sortaient des bras, des têtes, des jambes, des crânes brisés... La plupart des gens avaient l'air d'avoir été gonflés et avaient de grandes taches jaunes et brunes sur leur corps... Il y avait aussi tellement de petits bébés, terriblement mutilés.⁸⁰

“Jamais je n'aurais pensé que la mort pouvait saisir tant de gens, sous tant d'aspects différents...,” nota un secouriste abasourdi.

Quelques fois les victimes ressemblaient à des gens ordinaires qui semblaient en apparence dormir paisiblement ; les visages des autres étaient marqués par la douleur, les corps à moitié dénudés par la tornade ; il y avait des réfugiés misérables de l'Est vêtus seulement en haillons et les gens de l'Opéra dans leurs plus beaux atours ; ici la victime n'était plus qu'une dalle informe, une couche de cendres... À travers la ville, le long des rues flottait l'odeur incomparable de la chair en décomposition.⁸¹

En effet, de toutes les senteurs hideuses qui flottent dans Dresde – le soufre, le gaz, les eaux usées – la lourde odeur sucrée de chair cuite recouvre tout. *“Il n’y a rien de comparable ; rien d’autre ne sent comme ça,”* observa une femme écœurée.⁸² Ce qui fut pris, dans un premier temps, pour des milliers de bûches brûlées, noircies, éparpillées dans les rues, très vite se révèle être des cadavres carbonisés, chacun réduit à environ quatre-vingt-onze centimètres. *“Sur tout le chemin à travers la ville,”* déclara un sauveteur horrifié, *“nous pouvions voir [ces] victimes couchées sur le ventre, littéralement collées à l’asphalte, qui avaient ramolli et fondu à cause de l’énorme chaleur.”*⁸³

“Les victimes minces et les personnes âgées ont pris plus de temps pour prendre feu que les personnes plus grosses ou les jeunes,” observa un autre témoin.⁸⁴

Avec horreur, de nombreux parents désespérés sont obligés d’examiner d’innombrables corps, dans l’espoir d’identifier des proches. *“Je vois encore ma mère,”* se souvient Érika Simon, âgée de onze ans *“se penchant et retournant des enfants morts ou des morceaux d’enfants morts, car elle était toujours désespérément à la recherche de mon petit frère.”*⁸⁵

“Une forme que je n’oublierai jamais,” se remémore un secouriste, *“était les restes de ce qui avait apparemment été une mère et son enfant. Ils avaient ratatiné et carbonisé en une seule pièce et étaient collés de manière rigide à l’asphalte. Ils venaient d’être décoincés. L’enfant devait être en-dessous de la mère, parce qu’on pouvait toujours voir clairement sa forme, avec les bras de sa mère enlacés autour de lui.”*⁸⁶

À chaque tournant, un nouveau cauchemar attendait. Quand sur son chemin elle repoussait du pied ce qui semblait être un morceau de bois brûlé et découvrait que ce n’était pas le cas, la jeune Éva Beyer courait en criant à l’angle de la rue. Une fois là, elle était pétrifiée d’horreur : Suspendus à une clôture métallique, avec des mains comme des griffes, comme autant de rats noircis, se trouvaient ceux – hommes, femmes et enfants – qui avaient vainement tenté d’escalader la barrière de sécurité. Cette vision était épouvantable ; Éva se mit à vomir.⁸⁷

Un autre témoin écrit :

Au milieu de la place gisait un vieil homme, avec deux chevaux morts. Des centaines de cadavres, complètement nus, étaient éparpillés autour de lui... À côté de l'abri de tram, il y avait des toilettes publiques avec de la tôle ondulée. À l'entrée, il y avait une femme, d'une trentaine d'années, complètement nue, couchée à plat ventre sur un manteau de fourrure... Quelques pas plus loin, gisaient deux jeunes garçons âgés d'environ huit et dix ans accrochés étroitement l'un à l'autre ; leurs visages étaient enfouis dans le sol. Eux aussi étaient nus. Leurs jambes étaient raides et tordues dressées vers le ciel.⁸⁸

Curieusement, alors que dans les rues, la plupart des victimes étaient réduites en cendres, d'autres, selon un observateur, *“étaient assises dans les tramways, rigides, leurs sacs à la main, les yeux ouverts, morts, avec seulement un léger filet de sang coulant de leur nez ou de leurs bouches fermées.”*⁸⁹

“Une femme était toujours assise dans un tramway détruit, comme si elle avait simplement oublié de sortir,” nota Maria Rosenberger. Une autre victime, continua-t-elle, était le cadavre complètement ratatiné d'un homme, nu, sa peau comme du cuir brun, mais avec sa barbe et ses cheveux intacts.⁹⁰

Ce qui ajoutait encore plus d'horreur à la scène, c'était les animaux du zoo terriblement brûlés et mutilés qui hurlaient de douleur au milieu des décombres.

À la gare principale, où des milliers et des milliers de personnes avaient trouvé refuge avant l'attaque, peu en réchappèrent. Dans le vaste sous-sol, sous la station, personne ne survécut. Contrairement à celles au-dessus, les victimes du dessous sont mortes à cause de la fumée et de l'empoisonnement au monoxyde de carbone. *“Ce que je vis,”* dit celui qui est entré dans la tombe, *“était un cauchemar, éclairé seulement par la faible lumière de la lanterne du cheminot. Tout le sous-sol était recouvert de plusieurs couches de personnes, toutes absolument mortes.”*⁹¹ Un autre témoin de la scène ajouta : *“Ce que nous avons remarqué... ce n'était pas tant les cadavres que les personnes qui s'étaient apparemment endormies, affalées contre les murs de la station.”*⁹²

Consciente du fait que ceux de la vieille ville fuiraient les flammes vers les espaces ouverts, la R.A.F avait lancé des tonnes de bombes

explosives dans l'immense parc central. Ici, la boucherie était horrible. *“Je pouvais voir les bras arrachés et les jambes, les torsos mutilés et les têtes qui avaient été arrachées de leurs corps et qui avaient roulé plus loin,”* commenta un visiteur suisse qui tenta de traverser le parc. *“Dans certains endroits les cadavres gisaient encore si densément que je devais me frayer un chemin à travers eux afin de ne pas marcher sur les bras et les jambes.”*⁹³

Dans les nombreux hôpitaux de Dresde, le taux de survie était naturellement beaucoup plus faible et de nombreuses malheureuses victimes n'ont rien pu faire d'autre que de rester allongées alors qu'elles brûlaient lentement à mort. Quand Éva Beyer passa devant une clinique pour femmes, elle fit l'erreur de regarder les équipes de nettoyage qui sortaient les victimes.

“Je suis tombée à genoux, je tremblais et je pleurais...” raconta la jeune auxiliaire de la Croix rouge. *“Plusieurs femmes reposaient là avec leurs ventres éclatés... et l'on pouvait voir les bébés, car ils étaient à demi suspendus à l'extérieur. Beaucoup de bébés étaient mutilés... Des scènes comme celle-là on en voyait partout et très lentement on devenait insensible. On agissait comme un zombie.”*⁹⁴

“Plus tard ce matin-là,” se souvient Érika Simon,

La nouvelle s'est propagée d'une manière plus que mystérieuse, tous ces gens qui erraient, perdus et impuissants devaient se rassembler dans le [parc de la ville]. Ainsi, une masse grise de gens commencèrent à se déplacer le long d'une ligne. On avait cessé d'être un individu et on était seulement la partie d'une masse de souffrance. La ligne grise de personnes grimpa sur les débris et les morts. Les pieds marchaient sur des cadavres brûlés et on ne s'en rendait même plus compte.⁹⁵

Tandis que les survivants étourdis se rassemblent dans le parc et le long des rives herbeuses de l'Elbe, certains retrouvent des proches disparus. Ce n'était cependant pas le cas pour la plupart. Absorbés comme ils le sont par l'enfer tout au autour d'eux, peu sont conscients de leur propre condition. Lorsque Margaret Freyer demande un miroir, elle chancelle devant ce qu'elle voit : *“Je... ne me reconnaissais plus. Mon visage était une masse de cloques, tout comme mes mains.*

Mes yeux n'étaient plus que des fentes étroites et gonflées, tout mon corps était couvert de petites marques noires."⁹⁶ D'autres réalisent soudain qu'ils sont grièvement blessés ou que leurs cheveux et une grande partie de leurs vêtements ont brûlé.

À midi, le 14 février, un étrange silence règne sur ce qui était autrefois Dresde. *"La ville était absolument calme,"* se souvient Gotz Bergander. *"Le bruit des feux avait disparu. La fumée qui s'élevait, avait créé un voile gris sale qui pesait sur toute la ville. Le vent s'était calmé, mais une légère brise soufflait vers l'Ouest, loin de nous."*⁹⁷



Et puis, brisant le calme, sont arrivés les bruits. *"Je pensais que tout à coup je pouvais entendre à nouveau les sirènes,"* poursuit Bergander. *"Et bien sûr, elles étaient là. Je criais, et maintenant nous pouvions déjà entendre le sifflement lointain des moteurs... Le bruit des moteurs augmenta de plus en plus fort."*⁹⁸

Alors que les bombardiers américains commencent à dynamiter les décombres pour les réduire en poussière, des avions de combat américains commencent à cibler les milliers de réfugiés dans le parc, le long de la rivière et dans d'autres espaces ouverts. Anne-marie Waehmann se souvient :

Nous avons regardé en l'air et avons vu comment ils volaient de plus en plus bas. "Ils viennent ici..." avons-nous crié. Quelques hommes ont pris les choses en main et ont ordonné : "Dispersez-vous ! Dispersion ! Courez dans les champs ! Baissez-vous !" Alors que nous étions couchés sur la terre, nos mains griffant la terre comme si nous voulions ramper à l'intérieur, ils sont venus vers nous, vague après vague, nous encerclant, volant à basse altitude, tirant à vue avec leurs mitrailleuses sur les personnes sans défense. Des craquements, à droite et à gauche, des mottes de terre qui volent, des cris. Comme tout le monde, je pense, je priais : Cher Dieu, s'il vous plaît protégez-nous. Une pause de quelques secondes, alors que les avions font un demi-tour afin de revenir vers nous. Les hommes criaient : "Debout, debout ! Courez ! Courez vers les arbres !" ... Mais encore une fois le bruit de craquement alors qu'ils tirent sans pitié sur les gens et les cris et les

mottes de terre qui volent autour... Je pris Hilde par la main et sans nous retourner une seule fois, sans même regarder pour voir combien de personnes ne s'étaient pas relevées, nous avons couru.⁹⁹

“La panique éclata,” déclara Gerhard Kühnemund, âgé de quinze ans, “Les femmes et les enfants ont été massacrés à coups de canons et de bombes. C’était un assassinat de masse... Alors que nous nous agrippions littéralement à l’herbe, j’ai personnellement vu au moins cinq chasseurs-bombardiers américains, qui à partir d’une altitude de 120 à 150 mètres environ ont ouvert le feu avec leurs canons sur les masses de civils. Mon compagnon, ... a été tué à côté de moi dans cette attaque. Il y avait un trou dans son dos, de la taille d’une paume.”¹⁰⁰

Près du parc, le gardien de zoo, Otto Sailer-Jackson, regarde incrédule et abasourdi, un pilote américain qui fauche des gens qui courent dans la rue. *“Il a attaqué à plusieurs reprises, volant très bas, tirant à la mitrailleuse sur les réfugiés. Puis il a survolé le zoo et a fait plusieurs essais de tir sur tout ce qu’il pouvait voir qui était encore en vie. De cette façon, notre dernière girafe a rencontré la mort. Beaucoup de cerfs et d’autres animaux que nous avons réussi à sauver ont été victimes de ce héros.”¹⁰¹*

Bien que le raid n’ait duré seulement que dix minutes, les Américains reviennent le lendemain et le lendemain et le lendemain, apparemment déterminés à ce qu’aucune chose vivante ne survive à Dresde. *“Il semblait ne pas y avoir de fin à l’horreur,” déclara Éva Beyer.¹⁰²*



Prêts à tout pour prévenir les épidémies, les survivants de Dresde courent entre les raids afin de disposer des corps. Avec des milliers de cadavres qui jonchent les rues et les parcs, la tâche semble initialement simple. *“Ils ont dû charger les corps ratatinés à la fourche sur des camions et des charrettes et les transporter pour qu’ils soient placés dans des tombes peu profondes à la périphérie de la ville,”* observa un prisonnier de guerre britannique engagé dans le nettoyage.¹⁰³ Toutefois, alors que le travail horrible se poursuit, il devient vite clair qu’en aucun cas un si lent processus ne pourrait venir à bout de l’énorme quantité de corps.

Par conséquent, d'énormes grilles sont fabriquées à partir de poutres, dans diverses parties de la ville et les cadavres y sont empilés comme des bûches. Lorsque les piles atteignent environ trois mètres de haut et neuf mètres de large, des lance-flammes sont utilisés pour embraser la masse.¹⁰⁴ Ailleurs, les travailleurs ont simplement construits de grands monticules. Éva Beyer regarde avec horreur les hommes verser de l'essence sur un gros tas entièrement composé de têtes, de jambes et d'autres parties du corps. Bien que ce monticule était en feu, des camions arrivaient et en déversaient davantage.¹⁰⁵

Alors que la récupération des corps continue et que les travailleurs entrent dans les ruines, davantage d'horreurs sont découvertes. Agissant comme de vastes fours, les caves surchauffées avaient transformé leurs victimes en graisse liquide.

“Les sauveteurs marchaient dans de la boue jusqu'aux chevilles,” raconta Margaret Freyer.¹⁰⁶

Avec son père, Thomas Weyersberg, âgé de dix ans, entre dans le sous-sol de l'entreprise familiale, afin de récupérer des affaires dans les ruines. En dépit de l'horreur déjà vécue, ni le père, ni le fils ne sont préparés à ce qu'ils vont trouver. *“Nous pataignons littéralement dans la fosse de l'enfer,”* dit le garçon, *“nous avons transporté des documents trempés de graisse, des livres de l'entreprise, de la papeterie, même des machines à écrire... Les murs... étaient encore chauds tandis que nous progressions... pataugeant jusqu'aux chevilles dans le jus de cuisson d'humains frits.”*¹⁰⁷

Malgré les efforts désespérés des Dresdois pour récupérer les morts, dix jours après les raids, les “montagnes de corps” attendent encore et pendant des semaines les travailleurs à l'aide de chariots et de camions transportent des milliers de cadavres dans les rues. De toute évidence, les morts à Dresde étaient plus nombreux que les vivants.¹⁰⁸

Un mois après le massacre, le chef de la police de Dresde a rapporté que plus de 200.000 corps avaient été retrouvés dans les ruines. Le responsable a ajouté que le bilan pourrait éventuellement atteindre 250.000. Plus tard, la Croix rouge internationale estima que 275.000 personnes étaient mortes durant les raids. En raison de l'incroyable densité de la population de Dresde dans la nuit du 13 au 14 février, car des milliers de victimes étaient des réfugiés sans papiers, parce

que de nombreux corps étaient soit enfouis à jamais dans les ruines ou qu'ils avaient tout simplement fondu comme de la cire, d'autres estiment que le bilan des victimes entre 300.000 à 400.000, serait sans doute plus proche de la réalité.¹⁰⁹



Alors que des nouvelles de Dresde se propagent lentement dans le reste du Reich, c'est le choc et l'horreur, mais principalement c'est l'angoisse. *“Dresde était une ville magnifique . . .”* écrit Ruth Andreas-Friedrich dans son journal. *“Il est un peu difficile de s'habituer à l'idée que Dresde, aussi, a disparu. J'ai presque envie de pleurer.”* Et Rudolf Semmler, assistant du ministre de la propagande, a également noté que les façades publiques de force et de courage pouvaient facilement s'effriter en privé : *“J'ai vu pour la première fois Goebbels perdre le contrôle de lui-même quand, il y a deux jours, il a reçu les durs rapports de la catastrophe à Dresde. Les larmes aux yeux, plein de douleur, de rage et de choc. Vingt minutes plus tard, je l'ai revu. Il pleurait toujours et il avait l'air d'un homme brisé.”*¹¹⁰

Quand l'information sur le bombardement de Dresde fut connu pour la première fois en Grande-Bretagne, il y eut d'abord la joie. Que la septième plus grande ville d'Allemagne soit rayée de la carte était une “merveilleuse nouvelle,” claironna la presse britannique ; que des centaines de milliers de femmes et d'enfants aient été réduits en cendres dans le processus était aussi “un bonus inattendu et heureux.” Le ministre du Cabinet, Sir Archibald Sinclair, souscrivait de bon cœur à cette attitude et a lyriquement appelé la tempête de feu un *“crescendo de destruction.”*¹¹¹

Toutefois, alors que davantage de faits et d'informations, en provenance de sources neutres suisses et suédoises, commencent à arriver, de nombreuses personnes à travers le monde sont horrifiées. Pour la première fois dans la guerre, ceux qui vivent en Angleterre, en Amérique et ailleurs apprennent ce que les Allemands ont vécu pendant trois ans : les Alliés étaient engagés dans une “terreur de bombardements délibérée.”¹¹² En colère et couvert de honte par une telle politique, alors que la guerre en était clairement à sa dernière

étape, Richard Stokes fustigea à la Chambre des communes : *“Qu’est-il arrivé dans la soirée du 13 février ? Il y avait un million de personnes à Dresde, y compris 600.000 personnes évacuées et des réfugiés qui avaient fui les bombardements de l’Est... Quand j’ai entendu le ministre parler de “crescendo de destruction,” j’ai pensé : quelle expression magnifique pour un ministre de Grande-Bretagne à ce stade de la guerre.”*¹¹³

Une bonne partie de l’indignation – de tout bord – était dirigée contre Arthur Harris, chef du Bomber Command.

“On nous a dit lors du briefing qu’il y avait plusieurs milliers de troupes Panzer dans les rues [de Dresde], soit en partance pour le front Russe ou qui en revenaient,” expliqua plus tard, un membre d’équipage de la R.A.F en colère. *“Mon sentiment personnel est que, si on nous avait dit la vérité lors du briefing, certains d’entre nous ne seraient pas partis.”*¹¹⁴

“De simplement la survoler sans opposition semblait être un assassinat,” ajouta un camarade. *“J’ai eu le sentiment que c’était une guerre lâche.”*¹¹⁵

Alors qu’il était autrefois prénommé affectueusement “Bomber” Harris par beaucoup de ses hommes, après Dresde, le maréchal de l’aviation gagne un nouveau surnom : le “Boucher”.

“Butcher Harris n’en avait rien à foutre du nombre d’hommes qu’il avait perdus tant qu’il faisait chier dans leur frocs les civils allemands,” grommela un aviateur britannique.¹¹⁶

Entre temps, l’homme directement responsable du massacre de Dresde commence à se distancer publiquement à la fois de Harris et de la terreur des bombardements. Winston Churchill :

Il me semble que le moment est venu où la question du bombardement des villes allemandes pour le simple plaisir de l’augmentation de la terreur, mais sous d’autres prétextes, devrait être revue. La destruction de Dresde reste une question grave contre la conduite des bombardements alliés... je sens le besoin de concentrations plus précises sur des objectifs militaires... plutôt que de simples actes de terreur et de destruction sans motif.¹¹⁷

Contrairement aux déclarations publiques, la terreur venue des airs continue sans relâche. Presque entièrement passée inaperçue, après la

fureur qui s'est abattue sur Dresde, le 23 février a lieu le nivellement de Pforzheim en Allemagne occidentale. Bien que beaucoup plus petite que Dresde, en dix-neuf minutes, la ville est complètement détruite, et fait près de 20.000 morts.¹¹⁸ Peu de temps après, la "ville-hôpital" de Würzburg est également incinérée.¹¹⁹ En outre, dans ce qui semble être une tentative délibérée d'élargir la guerre, des avions américains frappent la Suisse neutre, menant des raids sur Schaffhausen fin février et frappant Bâle et Zurich le 4 mars.¹²⁰



Fonctionnant en tandem avec le bombardement des villes allemandes, sur la campagne, il y avait la politique des "cibles d'opportunité". Suivant cet ordre, tout ce qui bouge dans le Reich est une proie facile pour les avions de chasse alliés. Les navires, les camions, les voitures, les ambulances, les cyclistes, les agriculteurs dans les champs, les animaux dans les pâturages, même les enfants dans les cours d'école, sont des cibles potentielles. Les locomotives à vapeur sont particulièrement vulnérables, comme des milliers de personnes, y compris Olga Held, le découvrent bientôt.

Soudain, quatre Mustang American P-51 fondent sur nous à une vitesse épouvantable. En une seconde, ils apparaissent juste devant la fenêtre du train et en un clin d'œil disparaissent avec un rugissement. Quelques minutes plus tard, les Mustangs attaquent directement devant nous, en tirant sur la machine.

"Olga ! Sous la voiture !" hurle Heiner lorsque le train s'arrête. Nous sautons sur le sol, mais avant que je puisse ramper sous la voiture, les avions attaquent à nouveau. Cette fois, ils mitraillent les voitures particulières. J'entends le ratta-ta-ta des balles, alors qu'elles frappent au-dessus de moi. Certains des passagers courent depuis le train à travers un champ, essayant d'atteindre une zone boisée. L'un des avions les prend en chasse. Aucun des passagers n'a survécu...

Quand le dernier avion rugit au loin, j'étais trempée de sueur et si faible que je pouvais à peine tenir debout.¹²¹

Les attaques impitoyables comme celle ci-dessus étaient un double coup pour de nombreuses victimes. Contrairement aux Britanniques, les aviateurs américains avaient toujours été considérés par la plupart des Allemands, à tort ou à raison, comme d'honorables guerriers, voir même comme des personnes "chevaleresques". Comme l'explique une Allemande : *"Les Américains étaient considérés par nous comme de [véritables] soldats. Leurs attaques se passaient durant la journée et elles étaient presque toujours dirigées sur des cibles militaires, même si la population civile a parfois souffert de lourdes pertes à cause d'eux. Ils volaient quand la visibilité était bonne et ils prenaient le risque d'être touchés par nos Flaks [soldats allemands]. D'où un certain respect pour les "Amis", comme on les appelait."*¹²²

Désormais, après ce qui s'était produit à Dresde et les "chasse à la dinde," des cibles d'opportunité, la plupart des civils allemands ne pouvaient malheureusement guère constater de différence entre les "pilotes terroristes" britanniques et américains.

En réponse à la guerre aérienne contre l'Allemagne, Joseph Goebbels exhorte Hitler d'abroger la Convention de Genève. Rudolf Semmler nota :

Il a dit que cette Convention avait perdu tout son sens dès l'instant où les pilotes ennemis pouvaient tuer 100.000 non-combattants en deux heures. La Convention nous a rendus impuissants, car elle interdit toutes représailles sur les équipages aériens de l'ennemi, tout en leur donnant la meilleure couverture possible pour leurs tactiques de terreur. En nous détachant de la Convention, nous serions en mesure de condamner à mort, par procès sommaire, tous les aviateurs britanniques et américains qui tomberaient entre nos mains, sur une accusation de meurtre de civils. Cela, dit Goebbels, aurait arrêter les lourds raids aériens.¹²³

Beaucoup d'Allemands sont d'accord avec Goebbels et, au niveau local, certains dirigeants considèrent déjà la Convention de Genève comme lettre morte. Lecture d'un décret d'un officiel de comté outragé :

Le public doit être informé que ce que font ces aviateurs ennemis dans notre pays n'a rien à voir avec la guerre. Quand une femme, avec un foulard blanc

autour de sa tête, travaille aux champs ou qu'un enfant est dans le champ et qu'un pilote tire et tue de telles personnes, il faut considérer cela comme un assassinat purement et simplement. Par conséquent, je demande que lorsque les avions ennemis sont abattus et que les pilotes sont capables de se sauver, ils ne doivent pas être capturés vivants.¹²⁴

Bien que des cas isolés de représailles contre des aviateurs alliés qui furent abattus ont eu lieu, de tels actes ne sont jamais devenus une politique de l'État. En effet, malgré les protestations de colère, Hitler et son personnel militaire ont continué de se conformer à la Convention de Genève pendant toute la guerre. En conséquence, environ quatre-vingt-dix-neuf pour cent des prisonniers de guerre alliés ont survécu et ont pu rentrer à la maison.¹²⁵ Même si les nouvelles de Dresde atteignirent le reste du Reich, une infirmière à Vienne enregistra dans son journal sur ce qui était le destin typique des aviateurs alliés capturés :

Tout comme nous finissions, deux pilotes [d'un avion] américain qui avait été abattu hier matin, ont été amenés. Ils sont arrivés soutenus de chaque côté par un soldat allemand. Ils semblaient gravement blessés et pouvaient à peine marcher. L'un d'eux avait le visage brûlé, tout noir, avec des cheveux raides et jaunes. À présent, nous avons une trentaine de pilotes américains dans notre hôpital. Ils sont bien traités, mais ils ne sont descendus dans notre abri du sous-sol que durant les raids exceptionnellement lourds... Une infirmière... a apporté à l'un d'eux quelques fleurs.¹²⁶

En dépit de tentatives comme celle ci-dessus consistant à maintenir un minimum de civilité dans une guerre désespérément incivile, après Yalta, il n'y avait plus le moindre doute dans l'esprit des dirigeants nazis sur le sort de l'Allemagne, si elle devait tomber.

“Voilà pour les balivernes exprimées par nos diplomates de salon de thé et les politicards des ministères des Affaires étrangères !” lâchait Hitler. *“Ici, c'est noir sur blanc : si nous perdons la guerre, l'Allemagne cessera d'exister. Ce qui importe maintenant est de garder notre sang-froid et de ne pas céder.”*¹²⁷

Dans l'Ouest, une armée alliée massive sous les ordres de l'Américain, le général Dwight Eisenhower, se pressait sur le Rhin, prête pour une

traversée au cœur de l'Allemagne. Au Sud, une autre force alliée visait les Alpes. Et à l'Est... C'était là, à l'Est, plus que partout ailleurs, que les paroles d'Hitler pour continuer la lutte étaient dirigées, car c'était ici que la fin imminente semblait la plus cauchemardesque. Un aperçu de l'énorme effort de démoralisation exercé sur tous les Allemands, y compris parmi les plus aguerris, est proposé par un secrétaire du bunker de Berlin :

Les fronts de bataille se rapprochaient de façon menaçante... L'ambiance dans le bunker était caractérisée par des efforts désespérés pour maintenir une petite étincelle d'espoir dans la vie. Personne ne voulait être seul : tout le monde cherchait la compagnie des autres. Nous recherchions la compagnie d'êtres humains et pourtant aucun d'entre nous ne faisait part de ses sentiments les plus intimes. Nous parlions de questions triviales, nous nous distrayions, nous nous consolions avec des souvenirs, nous pensions à nos familles à la maison, et nous endormions notre peur et le doute avec de l'alcool, les cigarettes et les bavardages stupides et cependant, chacun de nous était tout seul avec lui-même...

Des nouvelles épouvantables arrivaient des villes et villages occupés : des enfants massacrés, les femmes violées. Lorsque nous nous sommes réunis pour le thé le soir, les yeux d'Hitler étaient sauvages alors qu'il nous montrait des photos du front de l'Est : rien que la mort et le désespoir. Il jura de se venger et de laisser sa fureur contre les Russes exploser. "Ce ne sont pas des hommes," a-t-il crié, "ce sont des animaux sauvages des steppes de l'Asie. La guerre que je mène contre eux est la lutte pour la dignité des peuples d'Europe. Ils vont payer pour cela : aucun prix n'est trop élevé pour notre victoire finale. Nous devons rester inflexibles et lutter contre ces sauvages avec tous les moyens à notre disposition."¹²⁸

LE RIRE DU DIABLE

BIEN QUE LES FORCES soviétiques ont atteint la rivière Oder à la fin de janvier 1945, menaçant ainsi Berlin et une grande partie de l'Allemagne, plusieurs enclaves derrière le front restent fermement dans les mains de la Wehrmacht. Au sein de ces îles encerclées du Reich, des soldats et des miliciens creusent et refusent de se rendre.

“Notre conduite de la guerre doit devenir fanatique . . .” déclare Adolf Hitler. *“Chaque bunker, chaque coin de rue dans une ville allemande et chaque village allemand doivent être transformés en une forteresse contre laquelle l'ennemi soit saignera à mort, soit sa garnison sera anéantie dans un combat d'homme à homme.”*¹

Aucun individu n'était plus déterminé à suivre fidèlement chaque mot de la directive de son Führer que le chef de district de Silésie, Karl Hanke. Avant même que sa capitale, Breslau, soit entourée par les Soviétiques, Hanke se prépare pour le siège. Agité par le fait que la ville avait héroïquement résisté à une autre invasion mongole presque exactement sept cents ans auparavant, le menaçant chef nazi était déterminé à *“agir ou mourir.”*

“Breslau est devenue une forteresse et sera défendue jusqu'à la dernière maison,” promet Hanke.²

Malheureusement pour le million d'habitants et de réfugiés entassés dans la ville, Hanke ordonne à tous, sauf aux hommes valides, de partir. Car non seulement des milliers de femmes et d'enfants placeraient une pression insupportable sur les installations médicales, mais les stocks alimentaires ne pourraient jamais tenir un siège prolongé. Ainsi, un officier de la Wehrmacht qui a assisté à l'expulsion écrivit :

Sur toutes les routes menant aux stations de chemin de fer des masses de gens fuyaient, essoufflées et en sueur sous les charges de leurs paquets d'urgence. Un train bondé après l'autre train partait... Mais il y avait encore des centaines de milliers de personnes dans la ville lorsque le sol se mit à trembler avec le tambour lointain des canons ennemis. Alors... à l'horreur de l'ensemble de la population, les haut-parleurs de la rue lancèrent : "Toutes les femmes et les enfants doivent quitter la ville à pied..."

L'Oder était complètement gelé, la température atteignait maintenant 20 degrés en dessous de zéro et pourtant des milliers de jeunes femmes et moins jeunes, avec des poussettes, des luges et des petits chariots se déplaçaient le long des rues couvertes de neige dans la nuit d'un hiver glacial. Le coût humain de cet exode inattendu n'a jamais été comptabilisé. Pour les habitants de la ville l'épreuve fut particulièrement sévère et ce sont les femmes et les enfants notamment qui sont morts. Les fossés des deux côtés des routes étaient encombrés de cadavres, principalement des enfants qui étaient morts de froid et ils furent laissés là par leurs mères.³

Bien que la loi draconienne permit à la garnison à Breslau de faire face à l'ennemi sans être gêné, la mesure fut une condamnation à mort virtuelle pour des milliers de femmes et d'enfants. Au nord de la Silésie, le sort des colonnes de réfugiés dans la Prusse orientale était encore pire. Tandis que les unités isolées de la Wehrmacht défendent désespérément leurs têtes de pont qui se resserrent sur la mer Baltique, des millions de réfugiés se déversent dans les poches côtières. Contrairement à la situation à Breslau, les autorités militaires au Nord ne pouvaient pas simplement ordonner à des civils encombrants de quitter leurs lignes ; acculés littéralement à la mer, seule une évacuation lente et perfide en bateau était une option. Par conséquent, à Memel, Königsberg, Kolberg, Dantzig et d'autres "chaudrons" assiégées, la situation était épouvantable.

Juergen Thorwald décrit les conditions chaotiques à Pillau, où des milliers de réfugiés ont cherché refuge.

Chaque ruelle, chaque rue étaient bondées avec leurs véhicules. Les gens attendaient dans chaque hangar du port, dans tous les coins à l'abri du vent. Parmi eux se trouvait leurs bêtes, bêlant, reniflant, mugissant... Les femmes

enceintes qui accouchaient quelque part dans un coin, sur le sol, dans une baraque. Certaines d'entre elles avaient été violées durant leur fuite... [Et] maintenant, elles tremblaient de peur de donner naissance à un monstre. Les visages étrangement pâles des filles qui montaient et descendaient dans les rues à la recherche d'un médecin. Les blessés et les malades, dans la peur constante d'être abandonnés, cachaient des armes sous leurs couvertures afin de forcer quelqu'un à les emmener avec eux ou pour mettre fin à leur propre vie si les Russes arrivaient. Les orphelins qui avaient été sauvés de leur asile quelque part au dernier moment et qui avaient été jetés sur des chariots avec rien d'autre sur eux qu'une couverture et qui étaient maintenant allongés sur le sol avec des membres gelés. Les prisonniers de guerre russes, amenés à l'Ouest suivant les ordres de la hiérarchie, marchaient sur des semelles de bois, leurs manteaux en lambeaux ne tenant plus qu'à l'aide des cordes de papier. Les personnes âgées qui s'étaient couchées sur un pas de porte dans la nuit et qui ne s'étaient pas réveillées. Les acharnés de la vie qui s'étaient trouvés et qui s'accouplaient dans les ruines en plein jour. Et les personnes délirantes qui se précipitaient de maison en maison, de charroi en charroi, pleurant leurs mères ou leurs enfants... Et par-dessus tout, le ciel gris, la neige, le gel et le dégel, et le dégel et le gel et la neige et le froid, une humidité assassine.⁴

Dans l'incapacité de nourrir convenablement un tel hôte avec les stocks existants, la famine fait rapidement son apparition. "*Les rations alimentaires étaient si maigres,*" déclara le soldat Guy Sajer,

... que les distributions occasionnelles qui devaient nourrir cinq personnes pour une journée ne seraient pas... considérées comme suffisantes pour le déjeuner d'un écolier... Une foule qui s'étendait aussi loin que l'œil pouvait voir, en face d'un grand bâtiment bourré gens. De l'immeuble s'échappait une légère odeur de cuisson de la bouillie qui était préparée dans de grands chaudrons passée sur la masse étroitement comprimée des personnes qui se tenaient là, tapant des pieds pour ne pas geler. Le bruit sourd de leurs pieds contre le trottoir ressemblait à des roulements de tambours étouffés... Des gens avec des visages de fous engloutissaient la farine qui était la seule nourriture qui leur est distribuée... Les soldats ont également dû faire des queues interminables, avant de recevoir enfin, deux poignées de farine chacun et une tasse d'eau chaude.⁵

En raison de la surpopulation chronique et des températures glaciales, les toits étaient très convoités. Le jeune Hans Gliewe raconte le moment où sa famille a atteint un village côtier :

Nous avons ouvert la porte de l'une des baraques en bois. Un nuage de puanteur est venu à notre rencontre. Des centaines de personnes étaient assises là, entassées sur des piles de paille sale. Le linge suspendu à des cordes à travers la pièce. Les femmes étaient en train de changer leurs enfants. D'autres se frottaient les jambes avec quelque pommade gelée malodorante. Mon frère tira le manteau de ma mère et dit : "S'il te plaît, maman, partons d'ici." Mais nous étions heureux d'avoir trouvé de la place sur un tas de paille à côté d'un vieux monsieur de la Prusse orientale à qui il ne restait plus qu'un bras...

Près de moi était couchée une très jeune femme dont la tête était tondu presque jusqu'à la peau et dont le visage était tout couvert de vilaines plaies. Elle était horrible. À un moment donné, quand elle s'est levée, je vis qu'elle marchait avec une canne. Le Prussien nous a dit que c'était une auxiliaire ; les Russes l'avaient arrêtée en Roumanie à l'automne 1944 et l'avait emmenée dans un camp de travail. D'une manière ou d'une autre, elle était parvenue à s'échapper et elle était parvenue jusqu'ici. Il a dit qu'elle avait seulement dix-huit ou dix-neuf ans. J'ai essayé de ne pas le faire, mais je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder.

Quelques heures plus tard, nous ne pouvions plus supporter la baraque plus longtemps et nous nous sommes enfuis. Nous préférons le froid.⁶

Tout comme cette famille, beaucoup d'autres ont rejoint la masse grouillante de milliers de personnes qui campaient près des quais, dans l'espoir d'obtenir un passage sur tout ce qui pouvait flotter. La température sous zéro n'était pas le seul ennemi mortel rencontré par les campeurs. Dans le ciel, des avions soviétiques revenaient encore et encore pour mitrailler et bombarder la foule en attente en-dessous, créant d'énormes trouées dans la foule. Quand les avions disparaissaient brièvement, des milliers de gens s'élançaient sur les cadavres mutilés dans l'espoir de monter à bord du prochain navire.⁷

Lorsqu'un navire longtemps espéré amarrait et descendait les passerelles, un pandémonium éclatait sur les quais. En raison d'une ordon-

nance accordant la priorité aux hommes ou aux femmes avec de petits enfants, ces derniers devenaient plus précieux que l'or. Un aumônier militaire déclara :

Des femmes qui étaient parvenues à bord avec leurs bébés, les jetaient aux parents encore sur le quai pour qu'ils puissent eux aussi monter à bord. Souvent, les enfants chutaient dans l'eau entre le navire et le quai ou ils tombaient dans la foule désespérée et étaient piétinés. Ou ils étaient capturés par des inconnus qui les utilisaient pour se frayer un chemin à bord. Les enfants étaient volés à leurs mères endormies... Parmi les retardataires en maraude... se trouvaient des soldats et certains d'entre eux ont volé des enfants. Avec ceux-ci ou même avec des paquets vides dans leurs bras, ils se frayèrent un chemin à bord, affirmant qu'ils devaient sauver leurs familles. Des soldats apparaissaient dans des vêtements pour femmes qu'ils avaient volés ou que leurs maîtresses leur avaient donnés.⁸

Parmi la foule, les soldats blessés attendaient leur tour pour monter à bord. *“La foule gémissante des hommes, accroché à un dernier espoir d'évacuation, était divisée en deux catégories,”* se souvient Guy Sajer. *“Les plus gravement blessés – ceux dont les chances de survie étaient douteuses ou qui resteraient affreusement mutilés – n'étaient pas embarqués. Pour eux, tout était fini. Le reste, ceux qui pouvaient encore avoir un peu d'espoir d'une vie décente, étaient éligibles pour embarquer sur les bateaux.”*⁹

Jan Montyn, est un soldat qui a eu la chance d'être transporté à bord. *“Un flot ininterrompu de réfugiés se déversait dans les cales. Femmes, enfants, vieillards. Des ballots sur le dos, penchés sur des bâtons, poussant des landaus délabrés... Des adieux étaient adressés à ceux qui étaient restés ; il y avait des cris lancés aux retardataires. Il serait trop tard pour toute personne qui ne se pressait pas.”*¹⁰

Même sans enfants, blessures ou passes, certains sont tout de même parvenus à monter à bord. Hans Gliewe, âgé de seize ans reconnaît :

Nous avons marché avec eux comme si nous étions ensemble. Puis nous nous sommes cachés dans le froid et les courants d'air de cale du navire. Nous nous sommes blottis ensemble, mais nous avons malgré tout très

froid. Mais nous n'osions pas bouger, encore moins monter, de crainte qu'ils ne nous reconnaissent au moment de larguer les amarres. La nuit passa. Le grondement de l'artillerie... devenait plus fort. Un homme qui avait été sur le pont dit que le ciel était tout rouge à cause des incendies. Nous étions tellement heureux et reconnaissants de nous allonger dans les courants d'air de la cale du navire. Mais nous tremblions de peur d'être découvert et renvoyés à terre. Puis le navire quitta le port et nous avons enfin pu respirer.¹¹

Pour les quelques chanceux qui naviguent depuis les ports assiégés, leurs prières semblent avoir été entendues ; pour ceux qui restent debout sur les quais, leur sort semble scellé. Beaucoup d'hommes, "dans un élan de folie" se suicident. Des mères devenues folles, rongées par la famine et l'horreur rouge qui se profile, trouvent du cyanure et empoisonnent leurs enfants, puis elles-mêmes. Les personnes âgées ont simplement rampé dans les bancs de neige, s'y sont endormies et ne se sont pas réveillées.



Parmi la grande majorité de ceux qui se hissent sur les navires, les bateaux, les remorqueurs, les barges et les bateaux de la marine qui naviguaient à l'Ouest, leur fuite est sûre et garantie. Non seulement la chaleur et la nourriture à bord du navire sont un cadeau de Dieu, mais le fait qu'ils prennent maintenant conscience qu'ils ont enfin pu échapper aux redoutés bolcheviques, démontre pour la première fois depuis des semaines que beaucoup retrouvent une certaine tranquillité d'esprit. Comme les malheureux survivants du *Wilhelm Gustloff* pouvaient en avérer, toutefois, il était souvent impossible d'échapper au cauchemar... même en mer.

Alors que la plupart des passagers et membres d'équipage dorment, l'ancien paquebot de luxe le *Général Steuben* trace à travers la glace de la Baltique noire, nous sommes quelques minutes après minuit, le 10 février. Lourdemment chargé de réfugiés et de soldats blessés, le navire en était au milieu de sa deuxième évacuation en moins de quinze jours. Juste avant une heure du matin, deux torpilles percutent le côté du Stueben.

“L’ensemble du navire trembla et vibra. Les gens hurlaient et criaient,” déclara le soldat, Franz Huber. *“Le navire fut violemment secoué et les hommes blessés encore capables de se lever furent précipités contre les côtés. Les autres glissaient dans tous les sens pendant que nous culbutions, tombions les uns sur les autres et aggravions nos blessures. Mais d’une façon ou d’une autre, je parvins à mettre mon gilet de sauvetage.”*¹²

Tout comme Huber, qui parvint à sortir, quelques soldats blessés, y compris ceux attachés aux brancards, furent capables de se déplacer alors que le navire coulait rapidement. *“Je me suis assis dans le noir seul et j’ai entendu des cris de partout,”* poursuit Huber. *“Je les ai entendu faire la prière du Seigneur d’une voix telle que je ne l’entendrai jamais à nouveau. Quelque part le navire était en feu et partout les gens sautaient dans l’eau.”*¹³

Comme la poupe du *Steuben* s’élevait hors de l’eau, des centaines de personnes sautaient par-dessus bord, y compris certains qui furent mis en pièces par les hélices qui tournaient encore. En sept minutes, le navire plongea sous les vagues, faisant rapidement taire un cri de masse final qui semblait provenir d’une seule voix. Sur les 3.500 passagers à bord, seulement Franz Huber et quelques centaines d’autres survécurent.¹⁴

“Quand on entend une explosion sous-marine, on ne l’oublie jamais...,” révéla un autre soldat blessé, Jan Montyn, dont le navire-hôpital fut torpillé sur la Baltique.

Tout [ce qui se trouve à l’intérieur du bateau] frappe le plafond et rebondit à nouveau. Pendant un moment, les hublots sont obscurcis alors que l’eau s’engouffre à l’intérieur. Les civières sont renversées, immédiatement tout le monde se met à crier et à hurler. Le moteur s’arrête... Et puis s’élève un bruit qu’aucun des survivants n’oubliera jamais. Un bruit si terrible et terrifiant que les mots ne peuvent le décrire : les cris de milliers de personnes, leurs cris se répercutant partout de la cale du navire. Nous penchions déjà fortement. Tout – les gens, les brancards – glissèrent d’un côté. Je tentai de me lever, mais je tombai douloureusement à la renverse. Puis, à travers une brume rouge, je vis une ombre venir vers moi. Deux bras me redresse comme un enfant. J’aperçois un visage, un visage familier, grimaçant sous l’effort produit, puis je perds conscience. Par la suite, tout semble se passer

très loin. Parfois, je suis là, puis, je n'y suis plus. La lumière va et vient, les bruits entrecoupés d'un silence absolu.

Un halètement lourd proche de mon oreille. Un chancellement. Nous tombons. Mais nous ne tombons pas. Une porte en acier se ferme violemment. La lumière du soleil. Ma tête heurte le côté d'une passerelle. Et immédiatement tout devient noir.

Nous flottons sur un radeau de sauvetage, s'élevant et descendant avec les vagues. De la mousse blanche, projetée en de gouttelettes étincelantes au soleil...

Je prends un aperçu du navire derrière moi. Il incline fortement et, comme un tronc d'exploitation forestière, à la carcasse gonflée, il est en train de sombrer lentement dans un énorme bouillonnement de mousse. Le cri perçant de mouettes sauvages. Et l'obscurité. Puis de la lumière à nouveau, comme si un voile avait été déchiré en morceaux. On heurte le côté peint en gris d'un navire. La Marine, voilà pourquoi le gris. Encore une fois quelqu'un me soulève, plusieurs personnes cette fois et je passe de main en main.

Je suis couché sur le pont encombré à l'avant d'un petit navire de la Garde côtière, grelottant dans une couverture qui gèle en quelques secondes. L'homme qui se penche sur moi s'appelle Schneider. Mais il détourne le regard pour regarder en arrière – un point en particulier dans l'eau – comme tout le monde sur le pont. Ce doit être un endroit où la surface de la mer est tourbillonne encore follement et où l'eau monte à des mètres de haut sous l'effet de la pression tout en bas. Je suis couché sur le dos. Je ne vois pas cet endroit. Et pourtant, je peux le voir. Je le vois se refléter dans l'horreur qui se lit dans les yeux de tout le monde.¹⁵



Malheureusement, pour les milliers de personnes qui traversent avec succès la perfide Baltique, les bombardiers américains et britanniques étaient souvent les premiers à les saluer quand leurs navires arrivaient à quai. Au port de Swinemunde dans le Nord de l'Allemagne, l'arrivée d'un destroyer de la marine chargé de personnes évacuées coïncidait presque exactement avec un raid aérien allié. Le capitaine horrifié se souvient :

Il y avait un silence de mort sur le pont de l'embarcation et nous pouvions déjà entendre le bourdonnement sourd d'un grand nombre de lourds bombardiers se répercutant au-dessus des nuages bas. Des navires de toutes sortes fuyaient le port dans la panique. Ils se sont précipités devant nous à toute vitesse tentant de parvenir dans un endroit sûr en mer avant le début du raid...

Nous avons à nouveau mis la vapeur à quinze nœuds. Nous venions juste de passer le phare quand nous avons entendu le rugissement d'un tapis bombes qui descendaient à l'endroit exact où nous avons fait demi-tour. La tension paralysante se relâchait progressivement et alors que nous repassions les grains pour nous éloigner de là, deux enfants réfugiés apparurent sur le pont. Ils se tenaient la main et riaient de joie. Il y avait bien longtemps que nous n'avions pas ressenti de la joie.¹⁶

Peu de ces raids connaissaient une fin heureuse. Dans le même port, le cargo *Andross* était en train d'amarrer lorsqu'une autre attaque eut lieu.

"J'étais allé sur le pont pour trouver des toilettes et une bombe a frappé très près de moi..." raconta Manfred Neumann âgé de dix ans, qui, comme tout le monde à bord, s'était juste quelques instants auparavant senti enfin en sécurité. *"Je suis parvenu à faire monter ma mère et mes frères sur le pont. Le Andross coulait très rapidement. Nous avons été dirigés sur des planches, pour passer de notre navire vers [un autre] navire. Des gens essayaient de sauter sur l'autre navire, et se retrouvèrent écrasés entre les deux. Je n'oublierai jamais les cris de toutes ces personnes prises au piège dans la cale du cargo en train de couler... Le Andross entraîné au moins 2.000 personnes – réfugiés – au fond de la mer."*¹⁷



Alors que la lente et dangereuse évacuation des femmes, des enfants et des camarades blessés continue, le Landser allemand est resté, l'étau se resserrait de plus en plus, il continua de lutter furieusement de sorte que d'autres puissent vivre. Que la plupart des passagers enclavés étaient déjà condamnés, tous les hommes qui se battaient l'avaient

compris. *“Pour chaque millier de personnes qui avait embarqué, quelques trois mille de plus étaient arrivés de l’Est,”* calcula Guy Sajer. Le soldat continue :

Cette population, à laquelle nous ne pouvions donner que l’aide la plus rudimentaire, paralysée nos mouvements et notre système déjà précaire de défense. À l’intérieur du demi-cercle que nous défendions, sonnait avec le tonnerre des explosions qui couvraient toute sorte de cris perçants et de hurlements, d’anciens soldats d’élite, des unités du Volkssturm, des amputés... des femmes, des enfants, des nourrissons et des malades furent crucifiés sur la terre gelée...

À Memel, personne ne pouvait rester en dehors des combats ; les enfants et les jeunes filles devaient sécher leurs larmes et aider les blessés, distribuant de la nourriture, résistant à leur désir de la dévorer et ils devaient réprimer l’horreur et la peur qui étaient pourtant pleinement justifiées. Ils ont exécuté les tâches qui leur étaient données par leurs aînés débordés, sans argument ou grief. On mourait ou on vivait... Dans le désordre de nos positions avancées, des civils étaient parfois directement impliqués dans les combats aux côtés des soldats ; ces civils étaient souvent des femmes.”¹⁸

Les assauts avortés des blindés ou des vagues humaines soviétiques sur les enclaves étaient souvent suivis par des jours de calme durant lesquels les Russes sondaient d’autres secteurs de la défense. Ces impasses provoquaient des scènes qui rappelaient la Première Guerre mondiale De la poche de Courlande, Jan Montyn écrit :

Nous avons vu une bande de terre d’un kilomètre de large, barattée jusqu’au dernier brin d’herbe, criblée de cratères, et couverte de barbelés... Rien ne bougeait. Tout ce qui s’y est passé, de chaque côté de la ligne de démarcation... se passait sous la terre. C’était difficile de croire que, dans cette bande-labourée de boue, se courbant jusque dans les collines lointaines, y vivaient des milliers de personnes. On ne pouvait pas les voir, mais on pouvait les sentir. Il flottait dans l’air une odeur malsaine et pénétrante qui devenait forte et nauséabonde à la moindre brise. C’était l’odeur du champ de bataille, l’odeur des cadavres ou de la diarrhée...

Deux heures de garde, quatre heures de repos. Jour et nuit. 24 heures sur 24. Boue. Obscurité. Brouillard. L'odeur de putréfaction et de mort. Tireurs d'élite. Mitraille. Barrage. Deux heures de garde, quatre heures de repos. Attendre. Il fait nuit. Le jour arrive. À part ça, rien.

J'ai découvert qu'il n'y avait pas qu'un seul ennemi qui se cachait là-bas, mais une multitude. La monotonie abrutissante de la garde en faisait partie. Parce qu'il fallait rester sur le qui-vive tout le temps. Si vous échouiez à rester à l'abri un seul instant, cela pouvait être fatal. Les tireurs d'élite guettaient leur chance. La faim et le manque de sommeil étaient des ennemis. Le froid. Les crises de folie contre lesquelles personne n'était à l'abri : la folie des tranchées. Parfois, vous voyiez le regard de quelqu'un se figer. Commotion cérébrale. Lui donner rapidement une secousse. Gifler son visage avec le plat de la main, aussi fort que vous le pouvez. Il va devenir un danger pour lui-même et d'autres. Il peut commencer à crier et provoquer les tirs. Il peut commencer à tirer au hasard sur tout ce qui bouge, y compris vous. Il peut ramper hors de la tranchée, couper et courir vers une mort certaine...

Mais Hugo, le Belge vêtu de notre tenue, avait sa propre méthode unique de travail pour gérer ses tensions. Il l'a fait en recherchant le danger. Il prenait les plus étonnants paris. Pour quelques cigarettes, il était prêt à se montrer brièvement et il faisait des signes aux autres de l'autre côté. Et il l'a fait aussi. Il a dit qu'il placerait une grenade à main sur le dessus de son casque et retirerait le percuteur. Cela était possible, selon lui... Un casque est rond et peut avoir le même effet qu'un parapluie. Les fragments voleraient dans toutes les directions, mais pas vers le bas. Un casque est rond.

... Lorsque le bruit de l'explosion s'est arrêté et que nous sommes sortis de notre abri, il a été toujours là, accroché à la paroi de la tranchée. Le visage en moins.¹⁹

Un jour, quand le soleil apparut soudainement et que la température monta à zéro, Montyn et ses malheureux camarades considérèrent cela comme un "miracle".

C'était comme si tout d'un coup on se voyait les uns les autres pour la première fois : sales, les yeux cerclés de noir; les corps émaciés, la plupart barbus, enveloppés dans un méli-mélo particulier de chiffons et de morceaux d'uniformes. Pendant une journée, nous avons pu nous prélasser

au soleil ; un soleil qui ne se limitait pas à notre côté de la ligne de front : pas un seul coup de feu ne fut tiré ce jour-là...

Les manteaux furent retirés ainsi que les bottes et ce qui enveloppait nos pieds, rigidifiés par la terre, [couverts] de pus et de sang coagulé. Les pieds nus enflés sont apparus, gris avec de la putréfaction. Allongez-vous ! Mettez-les en l'air ! Qu'il prenne le soleil ! Enfin, nous pouvions tout laisser sécher, même si c'était seulement pour une courte période.²⁰

Aussi hideuse que fut la guerre des tranchées, une fois que les défenseurs furent repoussés dans les villes, la vie est devenue bien pire. Guy Sajer se souvient de la bataille pour Gotenhafen :

Il y avait des ruines partout et une forte odeur de gaz et de brûlé remplissaient l'air. On ne distinguait plus la grande rue qui descendait jusqu'aux quais. Les bâtiments qui la longeaient autrefois, étaient effondrés partout jusqu'au milieu de la chaussée, obstruant tout passage. Avec des milliers d'autres, nous nous sommes mis au travail pour déblayer les décombres, de sorte que les camions remplis de civils puissent descendre au port. Tous les cinq ou dix minutes, les avions venaient et nous devions nous figer sur place. La rue était mitraillée et incendiée vingt ou trente fois par jour... Nous ne comptions plus nos morts et nos blessés : presque personne n'était entièrement indemne... des chevaux lourdement chargés... tiré continuellement un train de traîneaux chargés de corps enveloppés dans des sacs ou même du papier...

Des combats de maison en maison avaient déjà commencé dans les sections périphériques de la ville, tandis que des milliers de civils attendaient toujours sur les quais. De temps en temps, des obus russes atteignaient la zone d'embarquement et ils explosaient là.

Nous essayions de nous reposer un peu dans une cave où un médecin mettait au monde un enfant. La cave était voûtée et éclairée par quelques lanternes trafiquées à la hâte. Si la naissance d'un enfant est généralement un événement joyeux, cette naissance particulière ne semblait qu'ajouter à la tragédie générale. Les cris de la mère n'avaient plus aucun sens dans un monde fait de cris... Encore une fois, le sang coulait, comme le sang dans les rues... Un peu plus tard, après un dernier coup d'œil à l'enfant nouveau-né, dont les cris minuscules sonnèrent comme le tintement d'un verre délicat à

travers le grondement de la guerre, nous sommes retournés dans la rue en flammes. Par amour pour l'enfant, nous espérions qu'il mourrait.²¹



Après des années passées à combattre et à mourir dans une guerre perdue d'avance, à endurer des batailles plus sanglantes et sauvages que tout ce que le monde moderne ait pu connaître, les unités allemandes condamnées dans les enclaves baltes auraient tout simplement dû se désintégrées. Et pourtant, elles ne l'ont pas fait. Se rendre, bien sûr, n'était pas une option. *“La Russie a inspiré une telle terreur et avait démontré une telle cruauté que personne n'a même envisagé l'idée,”* reconnut Guy Sajer. “Nous devons tenir, peu importe le prix... Nous devons tenir ou mourir.”²²

Jusqu'au bout, cette ossature de fer de l'armée allemande que constitue la discipline est restée intacte. Une fois de plus, le Landsers, Guy Sajer raconte :

Le capitaine nous a parlé et par sa voix ferme et officielle nous avons saisi l'émotion intense de l'écrasante charge qui pesait sur nous tous... Cet homme portait encore les vestiges d'un uniforme militaire et essayait toujours d'imposer un semblant d'ordre dans une situation de cataclysme qui avait balayé toute une nation dans une retraite dévastatrice. Cet homme, qui savait que tout était perdu, essayait toujours de sauver l'instant... Cette discipline, qui nous avait si souvent gênée dans le passé, nous touchait aujourd'hui comme un baume apaisant.²³

Et donc, contre le destin, la poignée d'hommes a combattu, contestant chaque pouce de chaque bloc, de chaque flamboyant “chaudron.” Suite à un barrage aérien et de l'artillerie sans précédent sur la petite ligne allemande à Heiligenbeil, les Soviétiques balayèrent tout pour écraser le peu qui restait. Un témoin de cette scène qui se généralisée partout écrit :

Les chars russes en formation V continuaient leurs avancées, suivis par les troupes rugissant leur “Uras !” Mais il restait de l'espoir. Recouverts de terre,

les Landsers aguerris émergeaient de leurs trous. Ils jetaient leurs mitrailleuses sur les parapets des tranchées, tiraient sur les masses gris-brun avec leurs fusils d'assaut et pistolets-mitrailleurs, et s'élançaient contre les chars ennemis avec leurs Panzerfausts.²⁴

Toutefois, la quantité de courage ou de discipline ne pouvait compenser leur nombre ou leur équipement. Peu à peu, les poches côtières sont repoussées jusqu'à ce que le territoire allemand ne se résume plus qu'à quelques kilomètres, ou dans certains cas, à quelques centaines de mètres de plage sur le bord de mer. Un sergent de char se souvient de la dernière position à Hoff :

Je me tenais sur les falaises côtières avec le général [Hans] von Tettau, dont le véhicule avait été abandonné. L'infanterie russe lança une offensive sur nous avec des cris sauvages de "Ura !", mais von Tettau s'adressa avec une confiance tranquille à l'un de ses officiers d'état major : "Maintenant, messieurs, donnons leur quelque chose qu'ils ne seront pas prêts d'oublier !" Nous avons tous commencé à tirer sur les troupes d'attaque aussi calmement que si nous avions été sur un champ de tir. Je pris le fusil de l'un de nos hommes touchés et je me suis joint aux autres . . .

Les Russes ont alors ouvert le feu avec des mortiers, mais les bombes sont passées au-dessus de nous et elles ont atterri sur la plage. Je regardais dans cette direction et mon cœur se souleva. Derrière et en dessous de nous, à l'abri des falaises, il y avait des réfugiés fuyant vers l'Ouest et les obus russes éclataient au milieu d'eux.²⁵

Désireux d'échapper à un tel carnage, les civils désespérés ont fui à travers la glace du Frisches Haff, une baie de plusieurs kilomètres de large séparant le continent d'une cordon littoral ou Nehrung. Tous espéraient atteindre un endroit sûr en se dirigeant le long de cette mince bande de sable qui menait à l'Ouest vers Dantzig. Malheureusement, le froid mordant changea et il commença à pleuvoir juste au moment où de nombreuses colonnes de réfugiés commencèrent leur terrible périple. Un survivant du périlleux voyage se souvient :

La glace se brisait et à certains endroits nous avons dû nous traîner avec difficultés dans l'eau [presque 30 centimètres] profonde. Nous testions sans cesse la surface avec des bâtons. Des cratères de bombes nous obligés à faire des détours. Nous glissions souvent et nous pensions que nous nous étions déjà perdus. Nos vêtements complètement mouillés rendaient nos mouvements très difficiles. Mais une peur mortelle nous poussait de l'avant en dépit de nos corps grelottants. J'ai vu des femmes accomplir des choses surhumaines. En tant que meneuses des colonnes, elles trouvaient instinctivement le moyen le plus sûr pour leurs chariots. Des ustensiles ménager étaient éparpillés partout sur la glace, les blessés rampaient jusqu'à nous avec gestes implorant, ils se traînaient à l'aide de bâtons et étaient poussés en avant par des amis sur de petits traîneaux.²⁶

“Les voitures particulières et autres véhicules de tout genre disparaissaient fréquemment dans les crevasses recouvertes par de mince pellicules de glace,” rapporta un témoin horrifié.²⁷

Juergen Thorwald décrit la longue expérience cauchemardesque d'un autre réfugié :

Le voyage sur la glace a commencé. Elle regardait le charroi de tête et les éclaboussures du dégel de l'eau autour de ses roues. La glace gémissait et craquait. À droite et à gauche gisaient les victimes d'autres jours : les charrois en contrebas avec toute leur charge, les carcasses congelées de chevaux et quelques hommes et femmes, morts, tordus bizarrement. La jeune fille tenta de regarder droit devant. Mais elle a tout vu.

Les parties molles de la glace étaient recouvertes de planches. Mais cela n'était pas suffisant. La fille passa devant des charrois qui venaient de passer au travers il y avait à peine plus d'une heure. Il y avait beaucoup d'arrêts ; plus de véhicules passèrent à travers la glace, ils étaient déchargés et, si possible, tirés à nouveau. Le charroi devant elle passa à travers la glace après une demi-heure. L'une des femmes qui marchait à côté est tombée dans un trou, maintenant ils essayaient de la repêcher avec des bâtons. Le charretier coupa le harnais des chevaux et les animaux terrorisés, ruisselants, essayaient de se sortir de l'eau. Mais le charroi fut perdu. [La jeune fille] et ceux qui suivaient poursuivirent [leur chemin] en le contournant.

À sept heures, des avions russes fondirent sur eux. Ils attaquèrent plus loin en avant. Elle les vit plonger et a entendu le bruit des mitrailleuses et les explosions sourdes de leurs petites bombes. Ce fut la panique, les chevaux se sont emballés, la distance n'était plus respectée, et toute une rangée de charriots passèrent à travers la glace surchargé. Certains chevaux furent noyés. Les voix aiguës des femmes qui appelaient à l'aide. Certaines femmes, silencieuses avec un désespoir au-delà de tous les mots, tournaient autour des trous dans la glace qui avait avalé un enfant, une mère, un mari. Ou bien elles couraient à l'autre charroi et, à genoux, suppliaient : "S'il vous plaît ne nous laissez pas," gémissaient-elles, "oh, s'il vous plaît ! S'il vous plaît aidez-nous ; s'il vous plaît, ne nous laissez pas..."

Vers huit heures, le rivage du Nehrung apparut sous une brume grise. Mais le chemin était encore long et les naufrages de ces derniers jours montraient que le dernier tronçon en emporterait encore plus d'un. À un moment il y eut tant de personnes et d'animaux morts qu'il semblait que la vue de la terre leur avait fait perdre toute prudence et les avait tués.

La jeune fille ferma les yeux et traîna les chevaux autour d'une fissure dans la glace et par-dessus le corps d'un homme mort. Les chevaux ne voulurent pas passer... C'était un vieil homme. Il s'était déplacé jusque là sur deux cannes. Elle a couru pour se mettre par-dessus lui, elle referma les yeux et se pencha sur le dos du cheval.

Toujours pas de répit. Le vent du nord se leva. Le ciel s'assombrit, sa teinte jaune annonçant plus de neige. Alors qu'elle commençait à distinguer la faible croissance des arbres sur le Nehrung, la neige commença à tomber. [La neige] tombait et elle recouvrit rapidement le charroi de tête le lui faisant perdre de vue. Elle entendit le craquellement de la glace. Mais elle continua d'avancer. Elle fit avancer les chevaux. À un moment elle arriva sur une banquise de glace fragile. Les roues arrière passèrent au travers, mais les chevaux l'ont tiré de là...

À droite à traversent la neige qui s'amoncelait, elle vit l'axe d'un charroi se dresser tout droit sur la glace. La jeune fille vira à gauche et tout à coup, les chevaux tirèrent vers l'avant. Leurs sabots avant passèrent au travers [de la glace], mais ils touchèrent le fond. Ils avaient atteint la rive du Nehrung.²⁸

Naturellement, des milliers de réfugiés hésitèrent à risquer une telle traversée, et prirent le risque de longer les routes côtières. Quoiqu'il en

soit, le carnage sur les routes encombrées fut pire que celui sur la glace. Robert Poensgen, un agent de liaison militaire écrivit :

Sur des kilomètres d'affilés la route était totalement bloquée par des véhicules allant côte à côte sur trois et quatre chaotiques colonnes : des camions citernes, des camions de munitions, des attelages de chevaux, des ambulances. Il était impossible de se déplacer vers l'avant ou vers l'arrière. Alors les avions de combat russe sont arrivés, vague après vague, et ils ont largué des bombes sur cette masse vulnérable, inextricable. L'enfer doit ressembler à ça. Les munitions ont explosé et l'essence en feu fut pulvérisée sur les morts, les blessés et les vivants, sur les hommes et les chevaux... Ce fut la pire chose que j'ai jamais vu dans toutes mes années de service actif et je vous dis que j'en avais déjà vu beaucoup.²⁹

“Deux fois nous avons été attaqués par des avions soviétiques, plongeant très bas et inondant la zone de leurs missiles...” se souvient Guy Sajer alors qu'il se trouvait sur une autre route. *“Chaque impact créait dans la masse dense de long sillons sanglants et pendant un moment le vent était teinté de l'odeur chaude des corps éventrés.”*³⁰

“Je n'avais jamais vu tant de corps...” ajouta un témoin alors qu'il partait à l'Ouest le long de la côte. *“Entre les cadavres éparpillés se trouvaient des chevaux morts, des charrettes de réfugiés renversées, des transports militaires enlisés, des voitures incendiées, des armes et de l'équipement... C'était vraiment déprimant de voir les soldats qui n'avaient rien mangé depuis des jours et qui étaient totalement épuisés, et les visages des femmes étaient indescriptibles.”*³¹

“Des mères démentes jetaient leurs enfants dans la mer,” déclara un autre réfugié frappé d'horreur. *“Des gens se sont pendus... Tout le monde ne pensait qu'à lui-même ; il n'y avait personne sur qui compter pour aider les malades et les faibles.”*³²

Alors que la boucherie sur terre se poursuivait, le massacre en mer continuait. Dans la matinée du 13 avril, des avions soviétiques se précipitèrent sur le *Karlsruhe* lourdement chargé de réfugiés, quand le petit cargo prit du retard sur le convoi. Frappé par une bombe et des torpilles aériennes, le navire se brisa et coula en quelques minutes. Des milliers de personnes se trouvaient à bord, moins de deux cents furent sauvées.³³

Trois jours plus tard, vers minuit, des torpilles tirées par un sous-marin soviétique explosent sur un côté du *Goya*, un grand transporteur avec à son bord 7.000 personnes. Comme le *Karlsruhe*, le *Goya* se brisé très vite en deux et s'enfonce dans la mer en l'espace de quelques minutes. En plus de l'horreur pour ceux qui luttent dans la mer Noire, l'explosion des chaudières provoque une énorme bulle de feu éclate à la surface. Lorsque les navires de sauvetage arrivent finalement sur le lieu du drâme, seulement 183 survivants sont arrachés des eaux glacées.³⁴



Pendant ce temps, alors que les Soviétiques resserrent leur étau meurtrier, Königsberg, Memel, Gotenhafen, Pillau et d'autres ports assiégés commencent leur danse macabre. *“Autour de moi, tout l'enfer se déchaîna,”* déclara le Landser, Robert Poensgen, sur ce que furent les derniers épisodes de Dantzig. *“Toute cette partie de la ville fut réduite en miettes vague après vague par de moyens et plus gros calibres. Les maisons s'effondraient comme des châteaux de cartes, les charpentes étaient projetées haut dans les airs et la maçonnerie s'écroulait dans les rues. En un instant, tout se retrouva enveloppé dans une poussière de briques rouges. À plusieurs reprises, des flammes jaunes et rouges brillaient et brûlaient à travers le voile.”*³⁵

Un camarade de Königsberg ajouta :

La ville est tombée en ruines et s'est embrasée. Les positions allemandes ont été brisées, les tranchées labourées, les embrasures nivelées avec le sol, les entreprises enterrées, les systèmes de communication détruits et les magasins de munitions anéantis. Des nuages de fumée sont suspendus au-dessus des restes des maisons dans le centre ville. Dans les rues s'étaient des fragments de maçonnerie, des véhicules explosés et partout des chevaux morts et des corps d'êtres humains.³⁶

Dans un monde où la fumée, le feu, les bombes et les balles étaient devenus la seule réalité, c'était le souvent le côté surréaliste de la situation au cours des dernières heures qui frappait le plus les Landsers. Guy Sajer se souvient de Hela :

La dernière victime qu'il me fut donné de voir était un cheval blanc crasseux. Un avion russe venait d'être touché et s'était désintégré au-dessus de nous. Nous regardions tous la scène, alors que l'avant de l'avion, dont le puissant moteur laissa échapper un long hurlement, piqua vers le sol. Le bruit effraya l'animal qui se libéra de son collier et partit au galop, hennissant, vers l'endroit où la masse de métal rugissante allait tomber. Il n'eut pas fait trois, pas qu'il fut frappé [par l'avion]. Sa chair se retrouva dispersée dans toutes les directions sur plus de quinze mètres.³⁷

Et à l'intérieur de cette immense tragédie s'en produisaient une myriade d'autres, plus petites. Alors que le reste des défenseurs de Dantzig commence à sortir dans les rues profitant d'une accalmie des bombardements, les agents de liaison à moto ouvrirent la voie.

Des filles de Dantzig et Zoppot étaient assises dans certains des side-cars. Elles étaient avec les troupes depuis quelques jours et personne ne faisait objection à cela. Nous avons remarqué la bien-aimée de l'ingénieur qui était agent de liaison : c'était une jolie hôtesse de la compagnie des chemins de fer et il était déterminé à se marier avec elle à la première occasion.

Il y avait quelque chose de sinistre dans la façon dont les pignons étroits des vieilles maisons s'élevaient dans le ciel. Ils étaient fragiles et ils semblaient se balancer dans le vent. J'étais encore en train de penser à cela lorsque quelqu'un en face me cria pour m'avertir : "Attention ! Les murs sont en train de s'effondrer !" Je vis les motos dans un bourdonnement partir dans tous les sens en une fraction de seconde, puis le mur s'est cassé en plusieurs morceaux avant de s'écraser sur la foule. Il y eut un grondement, un craquement, un violent déplacement d'air et ensuite un nuage de poussière impénétrable. Je restai comme paralysé sur le marchepied.

Nous nous sommes tous précipités sur la scène de la catastrophe où près d'un mètre de débris recouvraient les motos. Tous les soldats étaient sains et saufs ; depuis toutes ces années leur réaction s'étaient aiguisées ; ils réagissaient à la vitesse de l'éclair et ils avaient pu sauter sur le côté. Mais les filles n'avaient pas bougé des side-cars et elles étaient toutes ensevelies. Alors que nous commençons à creuser comme des fous furieux, une sueur froide coulait le long de notre dos. Le petit ingénieur agent de liaison semblait en état de choc. Nous l'avons aidé à dégager du side-car son épouse morte.

Avec un soin extrême, il commença à lui laver le visage, qui était recouvert d'une épaisse couche de poussière.³⁸

Alors que la fin approchait, de petites unités dispersées tentèrent de sortir. Un officier se remémore :

Chaque compagnie avait son propre guide qui connaissait le terrain. Plus tard, il est apparu que l'aide qu'il pouvait apporter était inutile, car les connaissances locales cessaient d'être d'une quelconque utilité dans le brasier qui fut autrefois le centre-ville... des paysages lunaires fantomatiques ont vu le jour à la place des grandes avenues qui menaient autrefois à travers la ville. Des passages pouvaient être dégagés et à peine une heure plus tard, ils étaient impraticables. Il y avait des effondrements continus dus à l'impact des bombes, des obus, des lourdes roquettes Katusha, tandis que les façades des bâtiments encore debout s'effondraient dans les rues et le sol était déchiré par des cratères causés par de puissantes bombes.³⁹

Alors que certains des soldats et des civils sont secourus par les petites embarcations qui osent encore s'aventurer sur le littoral, d'autres façonnent rapidement des radeaux à l'aide de pneus, de planches et tout ce qui pourrait flotter. Cependant, beaucoup d'autres meurent en combattant dans les ruines ou sont massacrés sur les plages. Alors que les villes brûlées et que les troupes russes en prennent le contrôle, des haut-parleurs soviétiques – qui jouent de la valse apaisante par intermittence – appellent les Allemands à se rendre tranquillement, promettant de la nourriture, la liberté et la sécurité.⁴⁰ Dans le même temps, des millions de tracts signés par Ilya Ehrenburg, sont largués depuis les airs sur les [troupes] russes, "*Soldats de l'Armée Rouge ! Tuez les Allemands ! Tuez tous les Allemands ! Tuez ! Tuez ! Tuez !*"⁴¹



Comme tout le monde, Anna Schwartz était blottie dans son sous-sol lorsque Dantzig est finalement tombée.

Dans le calme qui suivit nous avons entendu les panzer russes rouler entrer [dans la ville] et les premières acclamations des soldats russes. Peu après, on pouvait entendre des soldats russes descendre les marches de la cave. Les premiers soldats russes se tenaient en face de nous et le premier mot que nous avons entendu de leur part était : “Urr !” “Urr !”. Il y avait une odeur d’alcool, de sueur et d’uniformes sales. Après qu’ils nous aient volés nos montres, mitraillettes à la main, ils disparurent précipitamment dans la cave suivante et y firent de même. Après cinq minutes, un deuxième lot est arrivé et cela a continué, jusqu’à ce que nous n’ayons plus de bijoux, et le contenu de nos malles eut été renversé.

Entre temps, nous avons entendu les cris des femmes, qui étaient violées par les Mongols. Soudain, un officier russe apparut et nous demandant dans un mauvais allemand de quitter la cave immédiatement. Aussi vite que possible, nous saisissons nos malles et sacs à dos, qui avaient été fouillés à plusieurs reprises, et nous précipitons dans la cour qui était pleine d’armes et de soldats. Tout autour les maisons brûlaient, des obus explosaient et... les gens et les chevaux blessés qui hurlaient.⁴²

Après la chute de Königsberg, Hans Graf von Lehndorff resta courageusement à son poste de chirurgien à l’hôpital. Lorsque les soldats rouges firent irruption dans le bâtiment, la pagaille éclata que la folie pour les montres et les bijoux commença.

L’arrivée des premiers officiers détruisit mes derniers espoirs d’obtenir des conditions tolérables. Toute tentative de dialogue avec eux se concluait par un échec. Même pour eux, je n’étais qu’un portemanteau avec des poches ; Ils ne me voyaient seulement des épaules jusqu’aux pieds. Quelques infirmières qui se sont trouvées sur leur chemin furent saisies et entraînées, puis à nouveau libres, elles revenaient complètement décoiffées avant qu’elles ne réalisent ce qui se passer. Les infirmières plus âgées étaient les premières victimes. Elles erraient ensuite sans but dans les couloirs, mais il n’y avait pas d’endroit pour se cacher et de nouveaux bourreaux n’arrêtaient pas de bondir sur elles.⁴³

Aussi horrible que paraisse la situation, elle était insignifiante comparée à ce qui s’est passé quand les Russes ont découvert une distillerie près de l’hôpital. Dr. von Lehndorff raconte :

Ils firent irruption ici en groupes après [être passés par] l'usine : officiers, soldats, fantassins, tous ivres. Et aucune possibilité pour quiconque de se soustraire à eux, parce que tout le quartier était éclairé comme en plein jour par les bâtiments en feu... À présent, quelque chose telle une marée de rats coulait sur nous, pire que toutes les plaies d'Égypte combinées. Pas un instant ne se passait sans que le canon d'un automatique ne me percute le dos ou le ventre, et qu'un masque grimaçant me réclame en hurlant du sulfamide. Apparemment, la plupart de ces démons avaient une maladie vénérienne... De tous les côtés, nous entendions les cris désespérés des femmes : "Alors tuez-moi ! Tuez-moi !" Mais les bourreaux préféraient un combat de lutte plutôt que l'utilisation (que toute utilisation) effective de leurs armes.

Bientôt plus aucune des femmes n'avaient de force pour résister. En quelques heures un changement survenait en elles : leur esprit était mort, on pouvait entendre un rire hystérique qui excitait encore plus les Russes... Un major qui semblait encore relativement raisonnable, me fit appeler... Trente à quarante Russes se déchaînaient parmi les patients. Je devais lui dire qui étaient ces personnes. Les personnes malades, bien sûr, quoi d'autre ? Mais quelle sorte de gens malades, voulait-il savoir. Eh bien, toutes sortes ; la scarlatine, le typhus, la diphtérie... Il poussa un cri et précipita tel un char sur ses hommes. Mais il était trop tard ; lorsque le tumulte s'apaisa, quatre femmes étaient déjà mortes.⁴⁴

Lorsque l'hôpital prit feu, von Lehndorff et son personnel commencèrent l'évacuation.

Bientôt toute la colline était occupée par les patients et les Russes se précipitaient parmi eux sauvagement comme une horde de babouins, emportant indistinctement les infirmières ou les patients, les harcelant et exigeant des montres pour la centième fois... J'épaulais encore une fois un homme assez lourd et je venais de traverser la passerelle lorsque je fus arrêté par un Russe... je dû laisser tomber l'homme. Le Russe l'a fouillé, puis lui a tiré dans le ventre, comme par erreur, et il a continué [son chemin]. L'homme était assis là, à me regarder, me questionnant du regard. Si seulement j'avais pu l'achever ! Je lui ai donné une dose de morphine et je l'ai laissé coucher sur le bord de la route.⁴⁵

La nuit, l'horreur décuplée dix fois plus alors que les canailles ivres se livraient à un déchaînement d'assassinats et de viols.

"Grand-mère est trop vieille," plaida Klara Seidler quand un jeune soldat l'a violenta dans une cabine téléphonique.

"Grand-mère doit !" déclara le violeur à plusieurs reprises.

Près de la cabine, une jeune mère fut saisie alors qu'elle tentait de glisser ses trois enfants dans une cave. Lorsque les enfants ont commencé à crier, un grand soldat les jeta la tête la première dans un mur, l'un après l'autre. En dépit de sa propre torture Seidler Klara ne pourrait jamais oublier le bruit des petits crânes écrasés.

Quand les violeurs furent partis, Klara et d'autres femmes ont tenté en vain de protéger la mère hystérique alors qu'un autre gang arrivait. Alors qu'elle poussait des cris perçants elle fut renversée et l'un après l'autre, les soldats ont continué l'attaque.⁴⁶

Peu de temps après la chute de Dantzig, des centaines de femmes et de filles supplièrent un officier de les protéger. Le Russe indiqua du doigt une cathédrale catholique. Une fois celles-ci en sécurité à l'intérieur, l'officier héla ses hommes, fit un signe vers l'église, et alors que les cloches et les tuyaux d'orgue rugissaient, l'horreur continua toute la nuit. Certaines femmes ont été violées à l'intérieur plus de trente fois.

"Ils ont même violé des petites filles de huit ans et ont tué les garçons qui tentaient de protéger leurs mères," gémit un prêtre.⁴⁷



Le cauchemar sanglant qui enveloppait la côte Baltique n'était ni plus ni moins que ce qui transpirait là où les Soviétiques occupaient le sol germanique. Dans de nombreux endroits – La Silésie, la Prusse, la Poméranie, les communautés allemandes de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie, de la Hongrie, de la Yougoslavie – l'horreur s'y propageait depuis des semaines. Là, les atrocités horribles avaient un peu diminué, avec le temps et aux yeux de certains il semblait que les soldats rouges faisait une course les uns avec les autres pour voir qui pourrait détruire, assassiner et, surtout, violer le plus de femmes. Des femmes et des enfants ont été agressés dix, vingt, voire une trentaine

de fois par nuit et pour une femme, être violée une centaine de fois par semaine n'était pas rare.

“On ne pouvait presque plus appeler cela... un viol,” gémit une victime. *“Les femmes étaient [devenues] des instruments passifs.”*⁴⁸

Bien sûr, des milliers sont mortes d'hémorragie et plusieurs d'entre elles qui ont survécu avaient l'air, agissaient et se sentaient *“comme des zombies.”* Il n'y avait pas de répit, pour personne, vivante ou morte. *“Les soldats russes sont même allés jusqu'à violenter certains des cadavres de femmes qui se trouvaient à la morgue du cimetière avant d'être inhumés,”* révéla un ecclésiastique de Rosenberg.⁴⁹

Prête à tout pour sauver son petit enfant contre d'autres agressions, une mère éperdue demanda grâce à un commandant. *“Il demanda à voir la jeune fille,”* écrivit un témoin, *“et quand elle est apparue, lui aussi, l'a violée, puis l'a renvoyée chez elle.”*⁵⁰

“Nos camarades étaient si affamés de sexe,” dit en riant un major russe, *“qu'ils ont souvent violées des vieilles femmes de soixante ans, soixante-dix ans ou même quatre-vingt ans, à la grande surprise de ces grands-mères, elles y prenaient même carrément plaisir. Mais je reconnais que c'était une sale affaire et le dossier des Kazakhs et autres troupes asiatiques était particulièrement mauvais.”*⁵¹

De toutes les choses allemandes, rien – pas même le Parti Nazi – ne suscitait une plus grande haine parmi les communistes purs et durs que la religion chrétienne, en particulier l'Église catholique. Un prêtre de Grottkau raconte :

Il était tout à fait impie et la vue de ma robe de prêtre l'avait rendu apparemment furieux. Il continuait d'insister pour que je nie l'existence de Dieu et, saisissant mon bréviaire, le jeta sur le sol. Finalement, il m'a traîné dans la rue et m'a poussé contre un mur pour me tuer... je venais de me placé contre le mur quand tous les hommes, les femmes et les enfants qui avaient trouvé refuge dans la maison... apparurent sur la scène. Ils se tenaient autour de nous, pâles et terrifiés. Là-dessus, il se mit à disperser la foule en tirant au hasard dans toutes les directions. Quand lui et moi nous sommes finalement retrouvés seuls, il pointa de nouveau son revolver sur moi, mais il était vide. Il commença à le recharger, mais tandis qu'il faisait cela, deux autres officiers qui avaient apparemment entendu les coups de feu, firent

leur apparition. Ils se sont précipités vers lui et lui arrachèrent le revolver des mains... [puis] l'entraînèrent au loin.⁵²

“Il se tenait près de l'autel, comme un seigneur et nous regardait triomphalement,” se souvient un prêtre d'une autre église.

Puis il ordonna à notre ancien vicaire d'aller avec lui à l'extérieur. Après un quart d'heure, ils sont revenus. L'expression sur le visage du vicaire était horrible. Je me suis effondré en face de l'autel en murmurant, “Tuez-moi, tuez-moi, mais ici, à l'autel. Je refuse de quitter le sanctuaire !” Les religieuses criaient, “Ne tirez pas ! Ne tirez pas !” Le Russe grimaca, triomphant dans sa puissance et sa force. Se déplaçant comme un grand seigneur il s'éloigna du vicaire.⁵³

Ces derniers eurent de la chance, mais la plupart des membres du clergé n'en eurent pas autant. Beaucoup sont morts de la manière prescrite par le Marxisme : une balle dans la nuque et le crâne mis en pièces.⁵⁴ Pour certains Soviétiques, les religieuses étaient une cible particulière de l'avilissement. Un prêtre de Klosterbrueck révéla :

Elles avaient été torturées et violées par des officiers pendant plusieurs heures. Elles sont finalement revenues, le visage enflés et roués de coups... [Dans] le village voisin... les Russes avaient rassemblé toutes les religieuses dans une seule pièce. Certaines des plus jeunes nonnes avaient réussi à se cacher juste à temps, dans la citerne d'eau dans le grenier. Le reste d'entre elles fut traité d'une manière terrible. Elles ont essayé de se défendre, mais ce fut en vain. Ils ont été brutalement violées par les Russes, même les religieuses les plus anciennes, qui avaient quatre-vingts ans. Pendant quatre heures, les Russes ont saccagé la maison, se comportant comme des animaux sauvages. Puis le matin, ils se vantèrent dans le village qu'il n'y avait plus aucune vierge au couvent.⁵⁵

“Les religieuses étaient totalement épuisées quand elles sont revenues... Nous nous sommes tous assis là, blottis ensemble dans une petite pièce et nous avons prié...” écrivit un témoin d'une autre paroisse. *“Encore et encore, nous avons entendu des pas lourds approcher et les*

Russes venaient et repartaient. Vers minuit à un nouveau lot de démons entra dans la chambre. Ils coups donné des coups de pied à celles qui s'étaient couchées sur le plancher pour se reposer ; Ils ont tiré des coups de feu au plafond, et ont arraché les voiles de la tête des religieuses. Je n'oublierai jamais les cris horribles des femmes et des enfants."⁵⁶

Comme leurs sœurs laïques, les religieuses étaient violées avec une régularité tellement sadique que certaines ont simplement cessé de prier. Mais ce ne fut pas le cas de la plupart.

Soudain, il décocha un coup sauvage sur la tête du prêtre, ce qui la fit saigner. Ce qui rendit encore plus furieux le Russe ; il se précipita sur certaines des nonnes, déchira leurs vêtements, et commença à les frapper avec son épée. Puis, il entraîna une des jeunes religieuses dans un coin pour la violer. Il n'y avait rien à faire, seulement prier le Seigneur pour qu'elle soit épargnée. Soudain, la porte s'est ouverte près de l'autel et un grand et jeune officier apparut. Il réalisa immédiatement ce qui se passait, couru vers l'arrière de la chapelle, saisit l'autre officier, le jeta au sol comme un sac de farine, mit son pied sur sa poitrine et arracha l'épée de ses griffes. Puis il appela deux soldats et ils ont ramassé le vieil officier et le jetèrent hors de la chapelle comme si c'était un morceau de bois. Il se tourna vers nous et nous a dit que nous n'avions plus à craindre que l'homme revienne et il a dit qu'il posterait des gardes en face de la chapelle.⁵⁷



Comme le cas ci-dessus le montre clairement, c'étaient les contradictions déroutantes affichées par l'Armée russe qui se sont révélées les plus horribles pour les Allemands. Comme certains grands animaux sauvages, les victimes ne pouvaient jamais être certaines de leurs réactions dans une situation donnée. En effet, même dans leur plus grande détresse de nombreux Allemands ont remarqué ces paradoxes troublants. En l'espace d'un jour, une heure ou quelques minutes, une famille allemande pouvait rencontrer les extrêmes de l'Armée du russe allant du correcte capitaine prévenant qui ne buvait jamais et qui jouait parfaitement du Chopin sur le piano du salon, au mugissement du major ivre qui arrivait peu de temps après et détrui-

sait non seulement le piano, mais le salon aussi. Et même entre les soldats eux-mêmes existait un apparent faisceau de contradictions. Décrits par leurs compatriotes, Tolstoï et Dostoïevski, comme de “*grands enfants... totalement peu fiables dans leurs pensées et dans leurs actions,*” les sautes d’humeur incroyables du soldat russe moyen étaient en effet terrifiantes à voir.⁵⁸

“*Ils sont tous comme ça,*” insistait la femme d’un agriculteur, en secouant la tête en signe d’incrédulité. “*À un moment donné ils peuvent se comporter en ami et une seconde après en ennemi et devenir des personnes différentes.*”⁵⁹

En effet, le même soldat qui pouvait brutalement frapper, mordre et violer une mère implorante, pouvait l’instant d’après caresser doucement et bercer son enfant. Alors que de nombreux violeurs n’étaient nullement décontenancés par les pleurs, et les hurlements d’un enfant, la plupart l’étaient.

“*Ils poussaient Fraulein Behn dans la chambre,*” écrivit une femme, “*quand tout à coup, apercevant le bébé et le petit de quatre ans... tous deux endormis dans le lit, ils s’arrêtèrent net. “Petit bébé ?” dit l’un d’entre eux en allemand, clairement pris par surprise. Pendant une bonne minute les deux soldats regardèrent le lit, puis lentement, sur la pointe des pieds, ils se sont retirés de l’appartement.*”⁶⁰

Il a été noté par beaucoup [de personnes] qu’un enfant malade était souvent tout ce qui séparait une mère du viol. La plupart des Russes affichaient une véritable affection pour les enfants allemands, les nourrir, jouer avec eux, leur octroyant des concessions qui auraient à coup sûr condamné à une mort certaine les adultes. Lorsque les petits garçons dans un village furent menacés d’exécution sommaire par les fonctionnaires soviétiques, s’ils se faisaient encore attraper à chaparder du charbon dans les trains, les ordres ne se sont apparemment jamais rendu jusqu’aux gardes.

“*Quand ils ont vu les garçons arriver avec leurs chariots,*” déclara un témoin, “*ils leur ont tourné le dos et ils ont fait tomber du charbon avec leurs pieds pour que les garçons puissent le ramasser.*”⁶¹

“*Elle découvrit que sa petite fille blonde et gracieuse parvenait toujours à séduire les soldats,*” raconta un ami de Regina Shelton. “*Tout en gardant l’enfant près d’elle, elle lui de parler et d’être cajolée par ces*

hommes étranges. Que ce soit une caractéristique de ce peuple, comme certains le prétendent ou tout simplement la nostalgie des hommes solitaires pour leurs familles, aucun Russe que nous avons rencontré ou dont nous avons entendus parler ne l'a blessé ou blessé n'importe quel autre enfant."⁶²

Malheureusement, cela n'était pas tout à fait vrai. Comme l'attestent les innombrables cadavres minuscules, l'innocence n'était pas une garantie de sécurité. "Mme K. a perdu sa petite fille, Gretel, qui avait neuf ans," signala un prêtre de Silésie. "Elle a été abattue par les Russes parce qu'elle tentait de protéger sa mère qui allait être violée."⁶³

Mise à part leur manie pour les montres-bracelets, la nouveauté la plus recherchée par les Soviétiques était la bicyclette. Malgré le chaos et l'horreur tout autour, certains Allemands regardaient avec incrédulité les Russes "découvrir" ce nouvel appareil étrange.

"Ils se sont emparés de chaque vélo dans le village," déclara un témoin, "mais ils ne savaient pas comment monter, ils tombaient et ils essayaient à nouveau quand un caporal dans un accès de rage mis sa machine en miettes. Soudain, tous les autres l'ont imités et se sont lancés dans une orgie de destruction de roues et ils ont laissé une montagne d'épaves de vélos dans la rue."⁶⁴

"Il était assez amusant," ajouta un autre observateur, "de les voir monter sur un vélo, tomber, se relever, puis saisir la bicyclette, la jeter de rage et lui donner des coups de pied."⁶⁵

Bien que frustrés et en colère, les simples soldats faisaient encore et encore des efforts pour maîtriser la machine. Un observateur fit remarquer : "De pouvoir les monter rendait béat de bonheur ces hommes, comme la joie qu'un nouveau jouet mécanique procure à un enfant. Ils criaient de plaisir quand tout allait bien, et criaient de détresse quand ils tombaient ou roulaient à pleine vitesse contre un mur. Aucun vélo n'était à l'abri de leurs griffes et comme il n'y en avait pas assez pour tout le monde, ils se battaient entre eux pour avoir les vélos."⁶⁶



Dès leurs premiers pas dans le Reich, les Russes furent impressionnés par l'abondance. Comme cela fut souvent indiqué, beaucoup de

femmes allemandes initialement échappaient au viol en se cachant dans les greniers. Ne connaissant que la boue et les bâtons de leurs huttes dans leur patrie primitive, certains Soviétiques étaient effrayés par les escaliers. Rôdant au-dessous, cependant, les troupes rouges entraient dans un monde qu'ils avaient de la peine à concevoir.

“Pourquoi vous guerre ?” demandait un Russe incrédule à un Allemand. *“En Allemagne il y a tout. Ici, plus à prendre dans une maison que dans notre pays dans tout un village !”*⁶⁷

“Chaque tiroir est plein de choses !” ajouta un camarade étonné.⁶⁸

Le grand nombre de voitures, de tracteurs, de motos, de machines à laver, de cuisinières, des mélangeurs, des radios et autres articles courants du monde moderne étaient au-delà de la compréhension de nombreux Soviétiques. Même l'électricité et la plomberie étaient une source d'émerveillement. Certains soldats ont retiré des robinets de cuisines allemands, supposant innocemment qu'il suffisait tout simplement de les mettre dans les murs des maisons pour recevoir l'eau courante. D'autres emballaient délicatement des ampoules, désireux de ramener la magie dans leurs villages. Beaucoup de Russes refusaient de croire que la cuvette des toilettes était utilisée pour autre chose que pour laver des pommes de terre.

“Nous tous, les officiers et les hommes, voyions la richesse et la prospérité d'un pays capitaliste et nous ne pouvions pas en croire nos yeux. Nous n'aurions jamais cru qu'il pouvait y avoir une telle abondance de biens,” admit un soldat.⁶⁹

Conscients que de telle richesse auraient un impact profond sur leurs hommes – et éveilleraient leurs soupçons – les commissaires expliquèrent que tous ces biens avaient été volés à d'autres personnes dans d'autres pays.⁷⁰ Seulement le simple soldat Rouge acceptait ces mots. Lali Horstmann se souvient : *“En Russie, seuls les hommes au sommet possèdent tout, nous, rien,”* dit-il, *en frappant violemment la table. “Beaucoup d'autres pensent comme moi ; si vous répétez ça, je serais fusillé,”* continua-t-il *d'une voix basse, en regardant autour. Donc il ne connaissait aucun autre système que le Communisme, c'était un être humain.”*⁷¹

C'était cette froide et dure réalité – peut-être plus qu'un motif de vengeance ou de propagande – qui explique la destruction telle la

peste qui a balayé l'Allemagne de l'Est. Assassiner, violer et piller ne semblait pas suffisant pour l'Armée rouge qui paraissait vouloir vider sa colère en effaçant tout ce qu'elle touchait pour se venger du traitement qu'elle avait reçu de la part de son propre gouvernement.⁷² Les maisons qui avaient eu la chance d'échapper aux flammes étaient généralement détruites ou souillées de la manière la plus révoltante. Quand la mère et les sœurs d'Érika Hansen retournèrent dans leur maison à Schoeneiche, elles furent accueillies par *“une odeur dévastatrice qui leur coupa le souffle.”*

“Les murs étaient enduits d'excréments humains...” nota Érika dégoûtée. *“Les meubles avaient été détruits et les morceaux jetés par les fenêtres... Des déchets et de la saleté recouvraient [les sols] de chaque pièce, comme si une tornade avait déferlé au travers.”*⁷³

Quand un pasteur de Silésie décida d'évaluer les dommages causés dans un couvent et dans une église locale, il découvrit *“le chaos complet.”*

Je marchais dans les pièces vides ; toute la literie avait été déchirée en morceaux et des plumes jonchaient le sol partout. Les livres, endommagés au-delà de toute utilisation, avaient été dispersés dans les chambres et les Russes avaient déversé du sirop et des conserves dessus et, comme pour ajouter une touche finale à la civilisation qu'ils nous avaient apportée, ils les avaient même recouverts d'excréments humains. Par ailleurs, cette description pouvait être appliquée à toutes les maisons de la ville.⁷⁴

La dévastation sur la campagne était pleinement aussi grande que celle dans les villes. En effet, la vague qui déferlait sur le paysage était un fléau aux proportions bibliques. Les granges étaient brûlées, les grains détruits, les vergers et les pépinières ont même été abattus ou délibérément aplatis par des véhicules blindés. Un soldat russe se rappelle : *“Un lieutenant dégaina un couteau, se dirigea vers une vache et la frappa d'un coup mortel à la base du crâne. Les pattes de la vache repliées sous elle, et elle est tombée, tandis que le reste du troupeau, beuglant de panique, s'enfuirent au galop. L'officier essuya le tranchant [de son couteau] sur ses bottes et dit : ‘Mon père m'a écrit que les Allemands avaient pris une de nos vaches. Maintenant, nous sommes quittes.’”*⁷⁵

Comme une machine hors de contrôle, l'Armée rouge a passé sa colère et sa haine sur tout ce qu'elle touchait. *“Je reconnus un grand nombre de chevaux de la Prusse orientale attelés aux charrettes et des cavaliers sur leurs dos,”* se souvient un prisonnier allemand. *“Les chevaux avaient tout à fait perdu leurs âmes, ils étaient utilisés au rythme forcé abominable qu'on leur imposait : un grand trot, puis un galop furieux. C'était une torture que de les entendre quand ils passaient sur la route pavée, leurs têtes tirées en arrière, leurs bouches arrachées et en sang.”*⁷⁶

Rien n'échappait à la furie. Le même témoin poursuit : *“Une cigogne, probablement juste de retour du Sud, fut tuée à l'arme automatique par les Russes dirigeant notre groupe. Étonné, l'oiseau s'envola et battit des ailes vers Gross Germau qui se trouvait devant nous sur une petite colline. Au-dessus du village une volée d'une centaine de coups de feu le fit descendre comme une pierre.”*⁷⁷

Même les étangs à carpes furent dynamités et les poissons laissés là à pourrir. *“Rien n'est innocent,”* proclamait dans ses tracts qui pleuvaient sur le front le camarade Ehrenburg *“Tuez, tuez, tuez !”*



De toutes les méthodes utilisées pour exprimer sa colère, l'Armée rouge l'a le mieux fait par le viol. De 8 à 80 ans, en bonne santé ou malade, à l'intérieur ou à l'extérieur, dans les champs, sur les trottoirs, contre les murs, le massacre spirituel des femmes allemandes continua sans relâche. Même lorsque les cadavres violentés ne pouvaient plus servir, des bâtons, des barres de fer et des récepteurs téléphoniques étaient fréquemment enfoncés dans leurs vagins.⁷⁸

“Ce genre de chose,” écrivit un témoin, *“se produisit bientôt à un tel point que cela fit frémir beaucoup d'officiers soviétiques.”*⁷⁹

“Frémir” bien que de nombreux officiers rouges sans doute l'ont fait, la plupart manquaient soit d'autorité morale, physique ou politique pour l'arrêter. En l'absence de règles ou de règlements, aucune loi ni discipline, les plus dépravés des dépravés s'en donnaient à cœur joie, appliquant dans les faits leurs fantasmes sadiques. Lorsque les soldats soviétiques ont capturé la ville de Neustettin en février 1945.

Ils ont découvert plusieurs grands camps du Service du Travail pour les femmes du Reich, une organisation composée principalement de filles qui travaillaient sur divers projets allant des soins infirmiers, à la réparation des rues. Une jeune citoyenne du Brésil, âgée de dix-neuf ans, Leonora Cavoia, était membre de l'un de ces groupes. Parce que son pays était en bons termes avec les Alliés, le commissaire en charge accorda un traitement spécial à Leonora. Quand son camp composé de cinq cents filles fut transféré dans une ancienne fonderie de fer, Leonora ouvrit la voie.

Le commissaire fut très poli avec nous et nous a alloué les baraquements des travailleurs étrangers de l'usine. Mais l'espace alloué était trop petit pour nous toutes, et donc je suis allée parler au commissaire à ce sujet. Il a dit que ce n'était, après tout, qu'un arrangement temporaire et a proposé que je pourrais manger dans le bureau des dactylographes s'il y avait trop de monde pour moi, ce que j'ai accepté avec plaisir. Il m'a immédiatement mise en garde d'éviter tout autre contact avec les autres, que ceux-ci étaient des membres d'une armée illégale. Il stoppa net mes protestations sur le fait que c'était faux en me disant que si jamais je disais encore quelque chose comme ça, je serais fusillée.

Soudain, j'entends des grands cris, et immédiatement deux soldats de l'Armée Rouge amènent cinq filles. Le commissaire leur a ordonné de se déshabiller. Quand elles ont refusé par pudeur, il m'a ordonné de le faire pour elles, et nous a demandé à toutes de le suivre. Nous avons traversé la cour des anciens cuisines qui avait été complètement vidées à l'exception de quelques tables sur le côté de la fenêtre. Il faisait un froid terrible et les pauvres filles grelottaient. Dans la grande pièce carrelée, certains Russes nous attendaient, faisant des remarques qui devaient être très obscènes, à en juger par la façon dont tout ce qu'ils disaient attirait de grands éclats de rire. Le commissaire m'a dit de regarder et d'apprendre comment transformer la Race des Maîtres en des morceaux gémissant de misère.

Ensuite, deux Polonais sont entrés, vêtus seulement d'un pantalon et les filles se mirent à crier à leur vue. Ils ont saisi rapidement la première des filles et l'ont courbée vers l'arrière sur le bord de la table jusqu'à ce que ses articulations craquent. J'étais sur le point de m'évanouir quand l'un d'eux a pris son couteau et, sous les yeux des autres filles, a coupé son sein droit.

Il s'est arrêté pendant un moment, puis coupa l'autre côté. Je n'ai jamais entendu quelqu'un crier aussi désespérément que cette fille. Après cette opération, il a enfoncé son couteau dans son ventre à plusieurs reprises ce qui encore une fois fut accompagné par les acclamations des Russes.

La prochaine fille pleurait et demandait grâce, mais en vain, il semblait même que l'acte horrible fut fait lentement particulièrement parce qu'elle était jolie. Les trois autres s'étaient effondrées, elles pleuraient en appelant leurs mères et priaient pour une mort rapide, mais le même sort les attendait aussi. La dernière d'entre elles était encore presque une enfant, avec des seins à peine développés. Ils ont littéralement arraché la chair de ses côtes jusqu'à l'apparition des os blancs.

Cinq autres filles ont été amenées. Elles avaient été choisies avec soin cette fois, elles étaient toutes bien développées et jolies. Quand elles ont vu les corps de celles qui les avaient précédées, elles ont commencé à pleurer et à crier. Faiblement, elles ont essayé désespérément de se défendre, mais cela ne leur a servi à rien et n'a fait qu'augmenter la cruauté des Polonais. Ils ont tranché en deux le corps de l'une d'elle sur tout la longueur et ils ont versé dedans un bidon d'huile de machine qu'ils ont essayé de brûler. Un Russe a tiré dans les organes génitaux d'une des autres filles avant de lui couper les seins.

Des hurlements bruyants d'approbation ont commencé lorsque quelqu'un a apporté une scie d'un coffre à outils. Elle fut utilisée pour arracher la poitrine des autres filles ce qui fit que bientôt le plancher était inondé de sang. Les Russes étaient dans une frénésie de sang. Sans arrêt d'autres filles furent amenées.

J'ai vu ces actes macabres comme à travers un voile rouge. Encore et encore j'entendais les cris terribles quand les seins étaient torturés et les gémissements lorsque les parties génitales étaient mutilés... C'était toujours la même chose, les supplications, les cri aigus quand les seins étaient coupés et les gémissements quand les organes génitaux étaient mutilés. La boucherie était interrompue à plusieurs reprises pour balayer le sang hors de la pièce et enlever les corps... Lorsque mes genoux ont fléchi je fus forcée sur une chaise. Le commissaire s'assurait toujours que je regarde et quand je devais vomir, ils faisaient même une pause dans leurs tortures. Une jeune fille ne s'était pas complètement déshabillée, elle devait être un peu plus âgée que les autres qui avaient environ dix-sept ans. Ils ont trempé son soutien-

gorge dans de l'huile et y ont mis le feu, et alors qu'elle criait, une fine tige de fer fut enfoncée dans son vagin, jusqu'à ce qu'elle sorte par son nombril.

Dans la cour des groupes entiers de jeunes filles furent matraquées à mort après que les plus belles d'entre elles aient été sélectionnées pour cette torture. L'air était rempli avec les cris d'agonie de plusieurs centaines de filles.⁸⁰

En plus des cinq cents victimes de la fonderie, environ 2.000 autres filles dans les camps de Neustettin subirent le même sort.⁸¹

Et pourtant, aussi bestiaux et dépravés que furent les crimes, le soldat soviétique moyen resta une énigme. Pour chaque acte de sauvagerie, le Russe semblait capable d'accorder de la gentillesse. *“Il est nécessaire, pour comprendre tout cela,”* expliqua un homme, *“d’avoir vu un soldat russe partager sa dernier pain avec des enfants allemands ou un pilote russe embarquer une vieille femme sur son camion, sans avoir été invité à le faire et la ramener à la maison avec sa chariot à main à moitié cassé. Mais il est aussi nécessaire d’avoir vu le même homme en embuscade dans un cimetière, pour attaquer les femmes et les filles et les dépouiller et les violer. De telles choses se produisaient tous les jours.”*⁸²

“Toujours les extrêmes,” ajouta une autre victime. *“Soit ‘Femme, viens !’ et les excréments dans le salon ou les manières raffinées et les révérences.”*⁸³

Le sort d'un prêtre à Ritterswalde était le même sort subi par des milliers d'Allemands :

Ils nous ont traité très aimablement. Deux soldats russes sont alors revenus à la chapelle, ils nous ont offert des cigarettes et se sont assis près de l'autel. Je suis resté debout devant l'autel et nous avons essayé de dialoguer les uns avec les autres dans un mélange de polonais, de russe et d'allemand. Soudain, cependant, un troisième russe apparut à la porte, il me vit et pointa son revolver sur moi. Une balle m'a frappé dans le poumon et l'autre m'a touchée à la cuisse. Je me suis effondré en face de l'autel.⁸⁴

Naturellement, beaucoup d'Allemands, comme l'homme ci-dessus, ont trouvé la “vie” dans un monde si imprévisible et insupportable. Mais beaucoup d'autres en conséquence, pratiquèrent la seule option qui restait.

“Père, je ne peux pas continuer à vivre !” murmura une femme à son prêtre. “Trente d’entre eux m’ont violé la nuit dernière.”⁸⁵

Plusieurs fois, les membres du clergé comme celui ci-dessus, pouvaient contrecarrer les suicides, qui dans certaines villes emportaient un quart de la population. Dans la plupart des cas, cependant, ils ne pouvaient pas.

“Nous criions, nous les avons suppliés de nous laisser en paix,” déclara une victime de viol de Striegau, “Mais ils ne nous ont montré aucune pitié. Nous sommes résolues à mettre fin à nos vies.”

Tout le monde avait un couteau et un morceau de corde. Frau P. fut la première. La jeune Frau K. a pendu sa fille, puis elle-même. Sa chère mère a fait de même avec sa sœur. Maintenant, seulement deux d’entre nous restées. Je lui ai demandé de fixer ma corde, car j’étais trop bouleversée pour le faire. Puis nous nous sommes embrassées encore une fois et nous avons poussé les bagages sur lesquels nous nous tenions. Cependant, je pouvais toucher le sol avec mes orteils... la corde était trop longue. J’ai essayé encore et encore, je voulais mourir. Je regardais vers la droite et vers la gauche, nous nous étions accrochées sur une rangée. Elles étaient bien loin, elles étaient morts. Quant à moi, je n’avais pas d’autre choix que de me libérer de la corde.⁸⁶

Bien que ce ne fut pas de leur propre main, d’autres femmes déterminées se soumises au suicide tout aussi sûrement.

Un grand russe entra. Il n’a pas prononcé un seul mot, mais regarda partout dans la pièce et ensuite il est allé à l’arrière où toutes les jeunes filles et les femmes étaient assises. Il fit signe une fois avec son doigt à ma sœur. Comme elle ne se s’est pas levée immédiatement, il est allé près d’elle et lui a mis son pistolet-mitrailleur contre son menton. Tout le monde a crié fort, mais ma sœur était assise là en silence et était incapable de bouger. Puis un coup résonna. Sa tête est tombée sur le côté et le sang ruissela. Elle était morte instantanément, sans proférer un seul son. La balle était allée de son menton à son cerveau et son crâne fut complètement détruit. Le Russe nous a toutes regardé et il est parti ailleurs.⁸⁷

Pendant ce temps, dans ce qui restait de l'Empire, la plupart des Allemands en savaient encore étonnamment peu sur le sort sauvage qui affligeait leurs compatriotes. Les sceptiques attribuaient encore aux rapports de génocide qui faisaient dresser les cheveux sur la tête à la machine de propagande du Dr. Goebbels. Par bribes, cependant, la vérité émergea. Quand une petite contre-attaque allemande reprit temporairement Neustettin, les jeunes soldats, ignorant le saccage des Russes qui se produisaient derrière les lignes, commencèrent à rassembler leurs prisonniers. *“Puis, quelque chose d'inattendu se produisit,”* se souvient un Landser étonné.

Plusieurs femmes allemandes ont couru vers les Russes et elles les ont poignardés avec des fourchettes et des couteaux... Ce n'est que lorsque j'ai tiré à la mitrailleuse en l'air que les femmes se retirèrent et nous ont maudits en présumant que nous protégions ces animaux. Elles nous ont exhortés à entrer dans les maisons et de regarder ce qu'ils avaient fait là-bas. Nous l'avons fait, quelques-uns d'entre nous à la fois, et nous avons été totalement dévastés. Nous n'avions jamais rien vu de tel, complètement, monstrueusement incroyable !

Nues, les femmes mortes gisaient dans la plupart des chambres. Des croix gammées avaient été coupées dans leur abdomen, dans certaines les intestins sortaient, les seins avaient été découpés, leurs visages avaient été frappés, tuméfiés et bouffis. D'autres avaient été attachées aux meubles par les mains et les pieds et massacrées. Un manche à balai sortait du vagin de l'une, un balai en bouleau dans celui d'une autre...

Les mères avaient dû regarder leurs filles de dix et douze ans se faire violer par quelques 20 hommes ; les filles à leur tour ont vu leurs mères se faire violer, même leurs grands-mères. Les femmes qui ont essayé de résister furent brutalement torturées à mort. Il n'y avait aucune pitié...

Les femmes que nous avons libérées étaient dans un état presque impossible à décrire... Leurs visages avaient un regard confus et vide. Certaines avec qui il était impossible de parler, montaient et descendaient en courant et gémissaient en répétant encore et encore les mêmes. Après avoir vu les conséquences de ces atrocités bestiales, nous étions terriblement agités et déterminés à nous battre. Nous savions qu'il n'était plus question de gagner la guerre ; mais il était de notre devoir et notre devoir sacré de nous battre jusqu'à la dernière balle.⁸⁸

LA DERNIÈRE BALLE

PENDANT QU'À L'EST LA fin de l'Allemagne nazie se dessine, à l'Ouest, progressivement le même destin se profile. Contrairement à la sauvagerie qui fait rage à l'Est, lourde de férocités cauchemardesques, la défaite dans l'Ouest arrive méthodiquement, inéluctablement, et à en juger par les normes de l'Est, presque silencieusement.

Après sa défaite dévastatrice lors de l'offensive des Ardennes de décembre 1944, la Wehrmacht s'est retirée et s'est regroupée derrière le "Mur Ouest", principalement une ligne imaginaire qui remonte approximativement la frontière occidentale du Reich. Là, comme ailleurs, l'Armée allemande n'est plus que l'ombre d'elle-même, en infériorité numérique considérable en hommes et en matériel, mais surtout, totalement laminée dans les airs.

"Nous nous sommes sentis impuissants devant la supériorité matérielle incommensurable des Américains, sans que les Russes et les Britanniques aient capitulé depuis longtemps...", révéla un officier allemand.¹

Mais le Landser assailli était encore tout un défi pour le "GI" américain et le Britannique "Tommy." À chaque fois que les deux parties se rencontraient à peu près en nombre égal dans les deux camps, les résultats étaient toujours les mêmes.² Bien sûr la défense de la patrie revigorait l'Armée allemande, mais au cours des combats en Italie et en Afrique du Nord, le dénouement était similaire. Interrogé quant à son opinion sur les troupes américaines pendant les combats en Afrique du Nord – une campagne où l'alliée de l'Allemagne, l'Armée italienne, s'était dispersée et s'était lâchement rendue – un Landser captif dit à ses interrogateurs américains sans détour : *"Les Américains sont pour nous ce que les Italiens sont pour vous."*³

Bien que les commandants américains fussent naturellement indignés par un tel sentiment, la panique créée dans les rangs alliés au cours de l'offensive des Ardennes n'a fait que renforcer cette comparaison au sein de l'Armée allemande. Une des raisons qui justifiait la faible opinion du Landser concernant son adversaire américain pouvait tout simplement être attribuée à un manque d'expérience. Les scènes et les bruits, auxquels s'étaient habitués depuis longtemps de nombreux soldats allemands, étaient des nouveautés terrifiantes pour la plupart des GI. Un sergent britannique se souvient :

Les Américains se tenaient en groupe compact, alors que nous, nous marchions des deux côtés sur la route... Pour se parler, ils criaient et ils tiraient sur n'importe quoi... Il était clair que les fantassins américains n'étaient pas formés aux "bruits de la bataille". À chaque fois que des coups de feu étaient entendus à proximité, ils s'aplatissaient sur le sol et ils ouvraient le feu. Lors d'un passage à proximité d'une ferme en flammes, on entendit un bruit qui semblait être celui d'une mitrailleuse ; il était évident que personne ne pouvait se trouver dans la maison, à cause de l'incendie, c'était évidemment des munitions en combustion ; mais cela a pris un certain temps pour que les Américains se relèvent et se remettent en marche. Alors que nous [continuions] j'ai vu quelqu'un dans une longue redingote allemande se relever au milieu d'un champ et marcher vers nous avec ses mains en l'air. L'homme était un Volkssturm, il avait environ 50 ou 60 ans, un type grand et mince. Avant que nous puissions faire quoi que ce soit, trois Américains firent voler une rafale de leurs carabines et le bonhomme est tombé. Dieu, que nous étions en colère.⁴

Déjà que les tirs de petits calibres étaient effrayants, les bleus américains trouvaient les barrages d'artillerie absolument terrifiants.

"Les éclats d'obus ne se contentaient pas seulement de déchiqueter et de déchirer le corps," déclara un Américain dans tous ses états, *"[mais] ils torturaient l'esprit à vous rendre fou."*⁵

"La terreur physique pure qui vous ravage quand la mort bruyante et violente s'abat en sifflant en provenance du ciel à votre recherche et martèle la terre autour de vous, brisant et réduisant tout en bouillie" était, ajouta un camarade, *"émasculante"*.⁶

Un nouvel arrivant américain se souvient :

J'ai demandé [au sergent] s'il avait été touché, il eut un genre de sourire et me dit que non, il venait de pisser dans son pantalon. Il se pissait toujours dessus, a-t-il dit, quand les choses commençaient, puis tout allait bien. Il ne cherchait pas à s'excuser non plus, et puis je me suis rendu compte que quelque chose clochait de mon côté... Il y avait quelque chose de chaud là, en bas, et cela semblait couler sur ma jambe... Je l'ai dit au sergent. J'ai dit : "Sergent, je me suis aussi pissé dessus," ou quelque chose comme ça, et il sourit et dit : "Bienvenue à la guerre."⁷

Accoutumé aux tueries "propres" sans effusion de sang de Hollywood, les scènes épouvantables et soudaines auxquelles il se retrouvait exposées participaient également à déshumaniser le no-vice américain moyen. Après avoir enduré des frappes directes, certains ont vu leurs copains être vaporisés en un jet de "taches rouges". D'autres ont vu des camarades gisant le long des routes, dont il ne restait plus rien qu' "un demi-corps, seulement des fesses nues et des jambes."⁸ La guerre touchant manifestement à sa fin et les images de ces scènes encore vivantes dans leurs esprits, faisaient que peu de GI "étaient à la recherche d'un Purple Heart". De plus, et comme ce fut le cas en 1917, de nombreux soldats américains ont subi ce que certains observateurs appelaient un "vide spirituel" ; une incertitude apparente quant à la raison exacte pour laquelle ils se battaient... ou contre qui ils se battaient.

Malgré des années de propagande anti-nazi et de tentatives de diabolisation du soldat allemand, les troupes de première ligne, comme toujours, étaient les premières à rejeter la haine. Grâce aux [témoignages] des prisonniers libérés ou évadés, il est vite devenu évident que les prisonniers de guerre alliés étaient bien traités et que tous les droits de la Convention de Genève leur étaient accordés. De plus, ce que les politiciens, les propagandistes et les troupes de l'échelon arrière considéraient comme des détails – choses qui n'étaient apparemment pour eux que des questions triviales – étaient des préoccupations de première importance pour les vrais combattants.

"Il y a une chose que je veux dire sur les Allemands," admit un Tommy britannique *"ils se comportaient mieux que nous ne le faisons avec les*

corps de leurs ennemis ; ils les enterraient correctement et soigneusement avec leur équipement... [accrochés] sur les croix.”⁹

Sans surprise, “des ententes” entre les adversaires étaient rapidement conclues pour rendre la guerre plus supportable pour les deux parties. “*Nous avons maintenu des communications très amicales avec les Allemands...*,” avoua un major américain. “*Avant qu’ils ne bombardent Homberg ils nous faisaient connaître l’heure exacte. Avant de pilonner Leverkusen nous le faisons savoir aux Allemands. Donc tout le monde pouvait s’abriter et personne n’était blessé.*”¹⁰ À d’innombrables autres occasions, des troupes de première ligne se sont réunies, mélangées, ont échangé des bibelots et ont même socialisé.

Plusieurs fois, les soldats américains, britanniques et allemands se sont retrouvés ivres dans des émeutes, ensemble dans les mêmes bars et les bordels et même debout dans les mêmes files d’attente pour utiliser les mêmes toilettes.¹¹

De tels incidents mettaient un visage beaucoup trop humain sur le “méchant Hun”. Les mêmes facteurs qui avaient eu du succès sur les attitudes alliées de l’Allemagne, eurent du succès sur les attitudes allemandes des Alliés. Contrairement au front de l’Est, les soldats allemands étaient bien conscients que leurs ennemis à l’Ouest étaient signataires de la Convention de Genève. En vertu de cet accord, les Landsers avaient la garantie de la loi de recevoir le statut de prisonnier de guerre lors de leur capture ou de leur reddition. Et comme leurs homologues alliés, la fin de la guerre approchant, de nombreux “Jerry’s” le long du mur de l’Ouest ne voulaient pas jouer les héros. “*Je ne suis ni à la recherche d’une croix de fer,*” déclara un soldat allemand, “*ni d’une en bois.*” En outre, ce n’était pas un secret que les Landsers de tout bord, considéraient les Alliés occidentaux comme le moindre de deux maux. Avec l’Armée rouge qui rugissait à travers l’Allemagne de l’Est, de nombreux Allemands espéraient secrètement que les Américains pourraient occuper ce qui restait du Reich avant que les communistes ne le fassent.

Néanmoins, et bien que la guerre à l’Ouest ne fût pas caractérisée par la même détermination “agis ou meurt” comme c’était le cas à l’Est, des milliers d’hommes et d’officiers allemands patriotes se sont engagés à défendre leur patrie jusqu’à la “dernière chance”. Tandis que

les Américains et les Britanniques pressaient la Wehrmacht en arrière du mur Ouest, puis sur le Rhin, un aperçu de la tâche à laquelle ils étaient confrontés est donné par un officier anglais de la ville de Rees :

Ils avaient été chassés de la France, de la Belgique et de la Hollande, repoussés en Allemagne, [ils étaient] de retour sur le Rhin, et maintenant rue par rue à travers Rees [ils se retrouvaient] acculés dans un coin. Pourtant, ils se battaient encore... L'ennemi était désormais limité aux cent derniers mètres, à la pointe de l'extrémité Est, mais il était en position de force avec des tranchées profondes et le béton et toute tentative d'approche était accueillie par un feu nourri. Je devais faire un dernier effort avec la Compagnie C, alors quand quatre ou cinq prisonniers sont arrivés, dont un capitaine qui dit être aux commandes... Il fut conduit devant moi alors que je m'assois à ma table, penché sur la carte, et il m'a donné un salut spectaculaire à la Hitler que j'ai ignoré... C'était un sale type, outrecuidant et beau genre tape à l'œil, mais je devais admirer la résistance courageuse qu'il avait mise en place. La pression de la bataille était apparente dans les poches noires sous ses yeux.¹²

En dépit de cette résistance farouche, le poids massif de l'avance alliée broyait lentement dans la boue toute opposition. *“On ne peut que constater que le moral de nos hommes [dans l'Ouest] est lentement en train de couler...”* admit le ministre de la propagande Joseph Goebbels. *“Ils ont combattu sans interruption pendant des semaines et des mois. La force physique pour résister est épuisée.”*¹³

Si le moral des troupes était *“lentement en train de couler,”* celui de nombreux civils dans l'Ouest avait depuis longtemps sombré. Après avoir enduré des années d'attaques aériennes et maintenant l'invasion, certains Allemands étaient plus que disposés à accepter la défaite. Contrairement aux colonnes de réfugiés terrifiés à l'Est, relativement peu d'Allemands de l'Ouest abandonnèrent leurs foyers. Malgré les efforts de la propagande nazie, les liens raciaux et culturels avec les Alliés occidentaux, en particulier les Américains, étaient tout simplement trop forts pour éveiller la même profondeur de peur que pour les Soviétiques. Il n'y avait pas une famille allemande qui n'avait pas au moins un parent proche en Amérique et la plupart estimait qu'il

devait y avoir une bonté innée en toute personne qui pouvait donner au monde un Mickey Mouse, une Shirley Temple ou un Laurel et Hardy. Loin de fuir les Alliés qui avançaient, en fait de nombreux civils couraient au devant d'eux pour les accueillir. Un jeune Allemand se souvient :

Un matin très ensoleillé, nous avons vu arriver à travers les champs un convoi de véhicules et comme ils approchaient, nous avons vu qu'ils étaient américains, avec de petites étoiles blanches sur le côté. Il y avait une jeep à l'avant, puis des chars et des troupes de transport et le mec dans la jeep avait ses deux mains levées, dans une main il avait une miche de pain et dans l'autre un morceau de fromage. Ils sont arrivés très lentement... et alors qu'ils approchaient la Garde jeta ses armes et se précipita vers les Américains et ma mère bondit et commença à courir dans les champs, tout droit vers la colonne américaine, avec moi à deux cents mètres derrière elle. L'homme dans la jeep était un sergent américain très gros et ma mère jeta ses bras autour de son cou, l'embrassa et le serra dans la joie et le soulagement absolu. Tout était fini.¹⁴

“Partout où nous avons traversé la Rhénanie ces premières semaines d'avril les sentiments du peuple allemand étaient sans équivoque,” rapporta le correspondant de guerre, Leonard Mosley.

La guerre n'était pas encore terminée, mais ils savaient qu'elle était perdue et ils étaient engagés dans un effort instinctif de sauver quelque chose de l'épave. La masse des gens se débarrassait du National Socialisme comme d'un vieux manteau, presque sans douleur ni regret, déterminée à l'oublier et à travailler à recréer, en coopération avec leurs vainqueurs, les choses qui avaient été détruites... Les hommes et les femmes que nous arrêtions dans les rues pour demander notre chemin étaient polis et serviables ; ils se réunissaient autour [de nous] en grappes quand ils nous entendaient parler allemand et ils nous bombardaient de questions : “Jusqu'ou avions-nous avancé ? Quand la guerre serait-elle finie ? Où étaient les Russes ?”¹⁵

Lorsque les rapports des villes et des villages reconquis déclaraient que les Américains avaient bien traité les civils et ne s'étaient même

pas engagés dans le pillage, le désir d'autres Allemands de se rendre devint écrasant. Des unités de la Garde étaient dissoutes, des drapeaux blancs apparaissaient aux portes et aux fenêtres et de nombreuses communautés refusaient fermement d'aider l'Armée allemande.

“Deux fois,” rappela un prisonnier de guerre britannique, *“j’ai vu un caporal SS aller vers une maison demander de l’eau et à chaque fois la femme au foyer, après avoir vu son uniforme, lui claqua la porte au nez. [Et] Il s’en allait humblement.”*¹⁶

Dans une tentative désespérée de consolider la résistance en ruine, le bureau de propagande du Dr Goebbels mit en garde les citoyens que *“ces Américains étaient des troupes de combat dont la seule fonction était de se battre ; mais qu’après eux venaient les troupes de service d’arrière-garde et surtout les juifs, qui avaient dans tous les autres cas, agi impitoyablement contre la population.”*¹⁷ Malheureusement, la vérité de ces mots n’est apparue qu’une fois que les troupes de première ligne furent passées.



Contrairement à la sauvage et presque ingérable Armée rouge, les commandants militaires US auraient pu empêcher une grande partie des excès commis par leurs hommes, contre des civils sans défense, s’ils l’avaient seulement voulu. Dans de nombreux cas, cependant, ils ne l’ont pas fait. Au contraire, les paroles de certains officiers de haut rang semblaient conçues pour encourager les atrocités.

“Nous sommes engagés dans une guerre totale et chaque membre du peuple allemand l’a voulu ainsi,” annonça le général américain Omar Bradley. *“Si ce n’était pas Hitler qui avait dirigé les Allemands, alors ça aurait été quelqu’un d’autre avec les mêmes idées. Le peuple allemand apprécie la guerre et il est déterminé à la mener jusqu’à ce qu’il gouverne le monde et nous impose son mode de vie.”*¹⁸

“L’Allemand est une bête,” répétait le Commandant suprême allié, Dwight David Eisenhower, un homme dont la haine envers tout ce qui était allemand était bien connue. Dans la même veine que Staline et Roosevelt, Eisenhower préconisait le massacre pur et simple des officiers de l’armée allemande, des membres du parti nazi et d’autres. Dans

l'ensemble, selon le général américain, au moins 100.000 Allemands devraient être "exterminés".¹⁹

"Dans le cœur, le corps et l'esprit... chaque Allemand est Hitler !" claironnait fidèlement le journal de l'Armée américaine, *Stars and Stripes*. *"Hitler est le seul homme qui incarne les croyances des Allemands. Ne devenez pas amis avec Hitler. Ne fraternisez pas. Si dans une ville allemande, vous vous inclinez devant une jolie fille ou donnez une tape amicale à un enfant blond... vous vous inclinez devant Hitler et son règne de sang."*²⁰

Sans surprise, ce sentiment éprouvé en haut, fit rapidement son chemin vers le bas. Peu de temps après que les soldats de combat aient quitté une communauté pour poursuivre leur avancée et qu'arrivaient les troupes de l'échelon arrière, la réalité de l'occupation devenait claire. Un journaliste choqué, William Stoneman du *Chicago Daily News* écrivit :

Les troupes de première ligne sont brutales et prêtes à s'abattre sur la propriété de l'ennemi. Elles prennent naturellement ce qu'elles trouvent si cela semble intéressant, et, parce qu'elles sont dans la ligne de front, personne ne dit rien... Mais ce que la première ligne de troupes prend n'est rien comparé aux dommages causés par le vandalisme aveugle de certains des éléments des troupes suivantes. Elles semblent tout détruire, y compris les plus simples effets des personnes dans les maisons desquelles elles sont cantonnées. Aujourd'hui, nous avons eu deux exemples de cette activité, qui fait venir les larmes aux yeux à tous ceux qui accordent une valeur aux biens matériels.²¹

"Nous étions fous de joie quand les Américains sont arrivés...", dit une femme, *"[mais] ce qu'ils ont fait ici était une totale déception qui a frappé assez durement notre famille."*

Ils ont tout cassé et tout jeté dehors. Plus tard, nous n'avons trouvé que des tas d'ordures... Ceux qui sont arrivés dans les premiers jours [faisaient partie] des troupes de combat et ils avaient vu la guerre. Mais ceux qui sont venus plus tard... n'avaient rien vu du tout. Et beaucoup de ces très jeunes soldats voulaient faire l'expérience de quelque chose, comme une répétition

de la guerre... Nous avons des aquarelles originales et ainsi de suite sur les murs, qui n'étaient pas encadrées, et ils ont écrit dessus. Dans la cave nous avons des bouteilles de jus de pomme. Quand nous avons voulu en prendre un peu plus tard, après que les Américains soient partis, ils avaient tout bu et rempli les bouteilles avec de l'urine. Ou, dans nos marmites il y avait du papier toilette, du papier toilette utilisé.²²

Dans de nombreuses villes, les envahisseurs déverrouillaient les geôles, les prisons et les camps de concentration et ils invitaient les détenus à se joindre aux réjouissances. *“Ils ont juste ouvert les camps et ils les ont laissés partir,”* souligna Amy Schrott, une jeune Allemande qui fut élevée dans le New Jersey. *“Les Russes et les Polonais pillaient les maisons et tuaient les commerçants. Ensuite, ils commencèrent à violer les filles.”*²³

Quand un camp de prisonniers à Salzwedel fut ouvert, une foule de différentes nationalités mit littéralement la ville à sac. Ayant repéré le maire, une bande de Russes traîna l'homme, sa femme et sa fille au cimetière. Après avoir fouetté le maire sur une pierre tombale, des hommes joyeux commencèrent tour à tour à s'amuser avec sa femme qui criait et qui était nue et à quatre pattes. Quand un Mongol commença à violer sa fille, le père, dans un ultime élan de rage, arracha la pierre tombale du sol, puis s'effondra raide mort.²⁴

Un aperçu de cette anarchie déchaînée nous est donné par Christabel Bielenberg de Furtwangen lors d'une de ses sorties à bicyclette près de la ville :

C'était comme un cirque ivre le long de la route. Il y avait des hordes de travailleurs forcés russes libérés, tous vêtus de vêtements qu'ils avaient pillés dans tous les commerces saccagés, hurlant de rire et tombant partout sur la route. Et il y avait des soldats dans d'énormes camions militaires qui s'étendaient partout sur la route, quelque chose de fou, c'était une scène invraisemblable...

Quand nous sommes arrivés à Furtwangen, c'était infernal. Toutes les radios avaient été réquisitionnées à leurs propriétaires allemands et elles avaient placées aux fenêtres dirigées vers l'extérieur en direction de la rue et chaque radio jouait un programme différent à plein régime. Tous

les Russes et les Polonais libérés étaient dans les rues de Waltzing, c'était comme un carnaval qui passait à travers la ville. Les Allemands marchaient en rond dans un état second portant des brassards blancs en signe de reddition. Quant aux Français... les troupes n'étaient pas françaises, mais marocaines... C'était les hommes qui occupaient notre région.

C'est alors que le viol a commencé. Dans les premiers jours [ils] ont violé d'un bout à l'autre dans notre vallée. Deux personnes furent tuées en essayant de protéger leurs femmes. Ensuite, ils sont partis et un autre lot de troupes coloniales françaises est arrivé : des Goums du Sahara, grands, noirs, des gens étranges dans des uniformes comme des robes de chambre grises. Ils étaient terrifiants. D'abord, ils sont entrés dans Rohrbach et ils ont volé tous les poulets et les lapins de mes enfants. Quelques jours plus tard, ils sont venus la nuit et ils ont entouré chaque maison dans le village et violé toutes les femmes âgées entre 12 et 80 ans... Ce qui était si effrayant à leur sujet c'était la façon silencieuse qu'ils avaient de se déplacer... Ils sont venus à la porte et l'un d'entre eux a demandé : "Où est votre mari ?" J'ai dit qu'il était absent et alors que je leur parlais, je me suis soudain rendue compte que l'un d'eux se tenait juste derrière moi, il était passé par une fenêtre et il s'était glissé jusqu'à moi à travers le plancher de bois grinçant... de la maison sans faire le moindre bruit.²⁵

Alors que les troupes marocaines et d'autres troupes coloniales françaises avaient une réputation particulièrement mauvaise et qu'ils violaient sur une grande échelle en Allemagne et en Italie, les soldats américains et britanniques n'étaient pas sans reproche. "*Notre propre armée et l'Armée britannique... ont fait leur part de pillage et de viols...*," admit un sergent américain. "*Nous aussi, nous sommes considérés comme une armée de violeurs.*"²⁶

"*Beaucoup de familles américaines saines reculeraient d'horreur si elles savaient comment "Nos garçons" se conduisent... ici,*" ajouta un autre GI.²⁷

"*Nous nous attendions à l'anarchie russe...*" dit un Allemand, "*mais nous avons cru que les Américains étaient différents.*"²⁸



D'une part à cause de la propagande et des attitudes épousées publiquement par les dirigeants politiques et militaires occidentaux qu' "un bon Allemand est un Allemand mort", d'autre part à cause de rumeurs infondées de massacres et de viols commis dans les hôpitaux de campagne américains capturés, ou encore parce que de véritables atrocités commises par des Allemands, comme à Malmedy, dans lesquelles des dizaines de prisonniers de guerre américains furent fauchés par les troupes SS au cours de la campagne des Ardennes, ces facteurs et d'autres eurent pour conséquence qu'un grand nombre d'Allemands capturés ou qui se rendaient, étaient tout simplement abattus sur place.²⁹ "*Ne faites aucun prisonnier*" était la devise parmi les nombreuses unités américaines. Pour les membres de la SS, de la Wehrmacht et des Volkssturm qui avaient eu la chance de survivre à leur capture, la mort les attendait souvent derrière les lignes. Lors de leur transfert du front vers l'arrière, des centaines de prisonniers [allemands] sont morts étouffés, de faim ou de froid dans les wagons de chemin de fer. Des milliers d'autres périrent après avoir atteint les camps de prisonniers. Un témoin oculaire de Rheinberg écrivit en avril :

Un détenu à Rheinberg était âgé de plus de 80 ans, un autre était âgé de neuf ans... La faim lancinante et la soif atroce étaient leurs compagnons et ils sont morts de dysenterie. Un ciel cruel les bombardait de torrents de pluie semaine après semaine... Les amputés, trempés et gelés, rampaient dans la boue comme des amphibiens. Exposés aux éléments jour après jour et nuit après nuit, ils étaient couchés dans le sable sans espoir... ou s'endormaient pour l'éternité, à bout de force, dans leurs trous qui s'effondraient.³⁰

Avec le général Eisenhower qui fermait les yeux sur la Convention de Genève, seule la menace de représailles contre les prisonniers de guerre alliés encore détenus en Allemagne empêcha un massacre aux proportions prodigieuses.³¹

Malgré les nombreuses atrocités commises sur le front occidental, une telle sauvagerie n'a jamais été officiellement sanctionnée. Compte tenu de la propagande assoiffée de sang à laquelle ils avaient été soumis pendant près de dix ans, ainsi que de l'incitation active de

leurs dirigeants politiques et militaires, le GI moyen et le Tommy se comportèrent étonnamment bien et certainement beaucoup, beaucoup mieux que leur homologue soviétique. Les efforts déployés par les écrivains dans *Stars and Stripes* afin d'établir des parallèles favorables entre l'Armée américaines et l'Armée rouge, dans l'espoir de couvrir les crimes de cette dernière – “*Il n’y a vraiment pas beaucoup de différence entre Joe et Ivan... les deux aiment s’amuser et sont insouciantes*” – étaient une perversion flagrante de la vérité.



Pendant ce temps, la nation se trouvant désespérément sous le joug de ses ennemis, la lutte à mort du Reich commença. Les anciens combattants allemands qui étaient soit sans bras, culs-de-jatte, demi-aveugles ou totalement sourds et qui avaient imaginé leur guerre terminée, découvrirent rapidement qu’il en allait tout autrement. C’était, nota un observateur, “*le dernier rassemblement des vieux et des boiteux, des enfants et des vieillards.*”³² Le Landser Guy Sajer alors âgé de 18 ans se rappelle :

Certaines de ces troupes... devaient avoir au moins soixante ou soixante-cinq ans, à en juger par leurs colonnes incurvées, leurs jambes arquées, et leurs rides abondantes. Mais les jeunes garçons étaient encore plus étonnants... C’étaient littéralement des enfants que nous voyions, marchant à côté de ces faibles vieillards. Les garçons les plus âgés devaient avoir environ seize ans, mais il y en avait d’autres qui pouvaient avoir à peine treize ans. Ils avaient été hâtivement vêtus d’uniformes usés, coupés pour les hommes et ils portaient des armes qui étaient souvent aussi grandes qu’eux. Ils avaient l’air à la fois comiques et horribles et leurs yeux étaient remplis de malaise, comme les yeux des enfants à la réouverture de l’école... Certains d’entre eux riaient et chahutaient... [mais] nous avons remarqué quelques détails à fendre le cœur à propos de ces enfants qui commençaient leur premier acte de tragédie. Plusieurs d’entre eux transportaient des cartables que leurs mères avaient remplis avec de la nourriture et des vêtements supplémentaires.³³

La plupart des enfants de la Volkssturm, ainsi que ceux de la “Jeunesse hitlérienne”, une organisation semblable aux Boy Scouts d’Amérique, étaient armés d’un éventail hétéroclite d’armes anciennes, qui avaient été mises au rebut et qui étaient presque inutiles, y compris des fusils de calibre 22. Pour la plupart, les “uniformes” de ces nouveaux conscrits étaient un mélange bizarre, de chiffons, de tenues civiles croisées avec toutes les branches du service. Bien qu’il n’y ait pas de pénurie de casques standards, la plupart étaient si grands qu’ils couvraient complètement les yeux des jeunes lorsqu’ils tiraient avec leurs armes.³⁴

“*Nous avions l’air de gitans,*” se souvient Siegfried Loesch quand lui et ses compagnons partirent pour faire face à l’Armée rouge.³⁵ De manière surprenante, le moral de Losch et d’autres jeunes était bon.

“*Le moral parmi nous, les jeunes, était excellent,*” poursuivit Losch. “*Nous étions prêts à nous battre et à mourir pour [Hitler]... Tout le monde sentait que nous allions gagner la guerre et qu’il ou elle pourrait être tenu(e) responsable.*”³⁶

Ceci était peut-être compréhensible chez les adolescents, mais peu d’anciens étaient si désireux de se battre pour le Führer à ce stade tardif de la guerre. Néanmoins, la plupart l’ont fait. Avec la reddition inconditionnelle et la prison ferme les regardant bien en face, le viol, la torture, l’esclavage, et la mort imminente de leur famille, la plupart des hommes considéraient se battre jusqu’au bout non pas seulement comme leur devoir, mais leur seule option. Pour d’autres, cependant, une incitation supplémentaire était nécessaire. Les rumeurs selon lesquelles Roosevelt prévoyait remettre des millions d’esclaves allemands à Staline dynamisait de nombreux retardataires. “*Ces nouvelles,*” écrivit un fonctionnaire, “*avaient l’effet d’une bombe parmi certains lâches.*”³⁷ Il y avait des incitations encore plus fortes pour faire vaciller les soldats. Le commandant en chef de la marine, l’amiral Karl Dönitz, exprimant l’humeur de toutes les branches militaires annonça :

Inutile de vous expliquer que dans notre situation la capitulation équivaut au suicide, est une mort certaine, que la capitulation implique la mort, l’annihilation, tôt ou tard, de millions d’Allemands et que, par rapport à

cela, la quantité de sang exigée même par les batailles les plus fortes est insignifiante... Occupons-nous de quiconque, même dans le plus petit degré, vacille dans sa loyauté envers l'État national socialiste et envers le Führer. Ces personnes ne peuvent être influencées que par la peur... Toute personne qui, sans un ordre exprès du Führer, quitte sa zone lors d'une attaque par l'ennemi ou ne parvient pas à se battre jusqu'au dernier souffle... sera qualifiée et traitée comme un déserteur.³⁸

Des escadrons impitoyables de la police de l'armée, la Feldgendarmerie, parcouraient furtivement l'arrière des fronts dispensant sur place la justice militaire. Tout malheureux soldat qui se faisait arrêter par ces "chiens enchaînés" et qui ne pouvait pas fournir un ordre écrit justifiant son absence [du front], était mort en quelques minutes. Aucune excuse n'était valide. Un commandant de char, Hans von Luck révéla :

J'avais envoyé un de mes meilleurs sergents, le chef d'un peloton anti-char [maintes fois] décoré, à notre atelier à l'arrière, avec deux conducteurs, pour qu'il ramène quelques tracteurs blindés qui y avaient été envoyés pour réparation. Je lui avais dit de faire vite car nous avons besoin de toute urgence des véhicules. Il me fit passer un mot par un messenger qu'il arriverait avec les véhicules le lendemain matin. Ce qui est arrivé alors m'a été raconté le lendemain par un des pilotes. En larmes, à peine capable de contrôler sa voix, il dit : "Nous étions assis ensemble dans la soirée, dans une petite auberge, après que nous nous soyons assurés que les derniers véhicules seraient terminés pendant la nuit, mangeant la ration du jour et parlant de l'avenir, de nos maisons et de toutes les autres choses dont les soldats parlent. Soudain, la porte s'ouvrit et un officier du personnel avec quelques hommes de la police militaire se précipitèrent à l'intérieur. Je suis le juge-avocat en chef sous les ordres directs du maréchal [Felix] Schoerner. Pourquoi êtes-vous assis ici alors que les braves soldats risquent leur vie au front ?"

Mon chef de peloton a répondu : 'J'ai reçu l'ordre de mon commandant de régiment, le colonel von Luck, de ramener au front aussi vite que possible quelques véhicules blindés qui sont réparés ici. Les réparations se poursuivront toute la nuit. Nous serons en mesure de retourner au front demain matin.'

Le juge-avocat : "Où est votre ordre de mouvement ?"

Réponse : "Je l'ai reçu du commandant de bouche à oreille."

Avocat : "Nous sommes au courant, voilà ce qu'ils disent tous quand ils veulent esquiver les choses. Au nom du Führer et par l'autorité du commandant en chef de l'Armée du Groupe Centre, le maréchal Schoerner, je vous condamne à mort par peloton d'exécution pour cause de désertion avérée."

"Mais vous ne pouvez pas faire ça," cria le chef de peloton, "j'étais au front pendant toute la guerre. Ici, regardez mes médailles."

Avocat : "Mais maintenant, quand c'est important et que tout le monde est indispensable sur le front, vous avez décidé d'esquiver les choses après tout, non ? La peine doit être appliquée."

Ensuite, la police militaire a pris notre chef de peloton et ils l'ont exécuté dans le jardin derrière l'auberge.³⁹

Très vite le travail de ces cours martiales errantes est devenu une activité familière sur fond de paysage déjà cauchemardesque. Comme un civil l'a rappelé :

Tandis que je marchais le long d'une sinueuse... route, je vis sur un arbre sur le côté de la route un homme pendu. Son visage penché en avant sur sa poitrine et il pendait juste là... Il avait une note écrite à la main autour de son cou. On y lisait : "J'étais un lâche." La vue terrible de cette chose pendante m'a fait peur et même si je ne voulais pas la regarder, elle attirait mon regard. C'était un spectacle horrible. Le visage de l'homme était bleu-noir, bien que ses mains étaient de couleur naturelle. Je marchais rapidement, tremblant. Je vis un autre corps pendu, puis un autre. Le reste de ce voyage effrayant... fut horrible. J'ai dû passer devant un si grand nombre de ces hommes morts et j'étais seul sur la route. Même en plein jour et par une journée chaude, je tremblais.⁴⁰

JE N'AI PAS OBÉI À MON COMMANDANT DE TRANSPORT, indiquaient les pancartes. J'ÉTAIS UN DÉSERTEUR... J'ÉTAIS TROP VERT POUR COMBATTRE... CECI EST CE QUI ARRIVE AUX LÂCHES.

"Il n'y avait pas de pitié," murmura un officier de l'armée horrifié.⁴¹

Avec la mort en face, la mort qui venait du-dessus et maintenant, cruellement, la mort qui venait de derrière, quelques soldats déses-

pérés cherchèrent d'autres échappatoires. L'auto-mutilation était l'une des méthodes, nota Jan Montyn.

Certains garçons étaient si désespérés qu'ils se tiraient dans le pied ou le bras, parfois même à l'épaule ou dans la poitrine. Il y avait une contradiction dans ce domaine, car il fallait du courage pour le faire. Mais cela était presque toujours découvert, si ce n'est à la suite du propre comportement de la victime, ou de par la nature de la blessure. De tels cas étaient également transmis à la Feldgendarmerie. La plaie n'avait pas besoin de guérir... Enfin, il y avait la possibilité de franchir les lignes. À cette fin, les Russes utilisaient la propagande, durant des nuits. Des voix métalliques dans des haut-parleurs, en alternance avec de la musique. Habituellement, en allemand, bien sûr, mais parfois aussi en néerlandais. Ils semblaient savoir exactement qui était dans les tranchées opposées, probablement à cause de l'information qui leur était donnée par les garçons qui avaient franchi les lignes plus tôt. Parfois, l'un d'entre nous pouvait même être appelé par son nom et son surnom.

“... Baissez vos bras. Les forces alliées sont sur les rives du Rhin et de l'Oder. Il est inutile de continuer à se battre. Venez nous rejoindre. Vous serez traités correctement, en stricte conformité avec les dispositions de la Convention de Genève. Vous aurez de la bonne nourriture, vous aurez un lit, un toit décent sur votre tête...” Parfois des voix douces de filles sortaient du haut-parleur, des voix qui, non seulement semblaient prometteuses, mais qui faisaient vraiment des promesses, en termes très spécifiques.⁴²

Tant de soldats allemands étaient si désespérés d'échapper au front, que peu se rendirent compte qu'il n'y avait pratiquement aucun sanctuaire dans tout le Reich. Voici ce que disait un mémo secret du Service du Renseignement interne qui circulait :

Chaque membre de la communauté sait que nous sommes confrontés à la plus grande catastrophe nationale et que cela aura les plus graves répercussions sur chaque famille et chaque individu. La population souffre gravement des bombardements de terreur. Les liens humains sont largement rompus. Des dizaines de milliers d'hommes au front ne savent pas si leurs parents, leurs femmes et leurs enfants sont encore en vie, ni où

ils sont... Au cours des dernières années le peuple allemand a accepté tous les sacrifices. Maintenant, pour la première fois, il est fatigué et épuisé. Tout le monde essaie toujours d'éviter d'admettre que c'est la fin...

Pour la première fois dans cette guerre, la place de la nourriture a un impact notable. Les rations disponibles laissent les gens affamés. Les réserves de pommes de terre et de pain ne suffisent plus.⁴³

Étant donné que pratiquement plus rien ne se déplaçait sur les routes, les rails ou les cours d'eau durant le jour, et peu durant la nuit, le spectre sombre de la famine se propageait rapidement à travers le Reich. Le transport de la nourriture qui normalement prenait des heures prenait maintenant des jours, voire des semaines et ces expéditions qui avaient relevé avec succès le défi arrivaient avec des cargaisons avariées ou en décomposition. *"Mon centre... est l'estomac,"* gémissait une femme à Berlin. *"Toute mes pensées, mes sentiments, mes désirs et mes espoirs commencent par de la nourriture."*⁴⁴

Un aperçu de la tâche presque impossible de rester alimenté est donné par Ilse McKee, qui fut contrainte de pédaler dans la campagne pour mendier de la nourriture dans les fermes.

Pendant un de ces voyages un avion russe m'a repéré, un grand, ancien, genre cerf-volant, plutôt inoffensif, pensais-je, jusqu'à ce que le tireur commence à mitrailler. Je descends de mon vélo immédiatement et je me jette dans le fossé sur le côté de la route. J'ai vu les balles toucher la route, dangereusement proches, soulevant de petits nuages de poussière. Ensuite, il est parti. Quand [j'ai vu qu']il ne revenait pas, je suis retournée à mon vélo, que j'avais laissé couché sur la route, je suis montée dessus et je suis partie. Dix minutes plus tard, le Russe était de retour, et nous avons joué notre petite scène une fois de plus. Même si j'avais vraiment peur maintenant, j'étais déterminée à ne pas céder, car si vous avez vraiment faim quelques balles de mitrailleuses ne comptent pas tant que ça. Sept fois ce misérable m'a fait descendre du vélo. Quand je suis rentrée, j'étais meurtrie et pleine de poussière, mais dans mon sac que je portais une grande miche de pain et quatre livres de farine grise.⁴⁵

Alors que la faim tenait le Reich fermement dans son étau, la soif n'était pas un problème. Alors qu'il y avait pénurie sur tout le reste – le carburant, les médicaments, les vêtements – un élément essentiel de la vie allemande non seulement avait survécu, mais en fait abondait : la bière. Parmi les dix-sept brasseries que comptait Berlin – un endroit qui ressemblait plus à un paysage lunaire qu'à une ville – onze usines, d'une certaine manière, purent continuer à fonctionner.⁴⁶ Dans d'autres villes, la situation était la même alors que des hommes et des femmes allemands échappaient momentanément à la guerre "par d'autres moyens".

"*Profitez de la guerre, car la paix sera terrible,*" disaient en riant des gens ivres lors de fêtes qui éclataient dans toute la nation destinée à l'échec.

"*Vers dix heures, la sirène rompit les festivités avec son sévère avertissement,*" se souvient un Berlinoïse. "*Pendant que les clients hésitaient et que le temps était gaspillé pour décider où se réfugier, [une] explosion a secoué la maison. Comme il était trop tard pour partir, l'orchestre a joué plus fort, [nous étions] tous réunis dans la danse et le chant, à boire et à oublier, pour couvrir le bruit des explosions.*"⁴⁷

Comme les victimes d'un navire en perdition, de nombreux Allemands étaient déterminés à vivre chaque instant intensément.

Tout le monde se tenait par les bras et ils se balançaient sur l'air de la chanson... Je me frayais un chemin à travers la foule, en utilisant mes coudes, marchant sur les pieds des gens. Ils étaient tous trop heureux pour remarquer. Un vieil homme m'a attrapé et m'a donné un baiser claquant sur ma joue. Les gens riaient et s'embrassaient les uns les autres autour de moi. Même le responsable du Parti sur le podium était d'une humeur glorieuse.

"Mesdames et messieurs," criait-il, soulevant une bouteille de vin rouge. "Et maintenant, une bouteille de vin italien. L'Italie, vous comprenez, l'Axe, nos valeureux alliés, Mussolini, gros ventre : trop de macaronis."

La foule rugit et commença à chanter une petite chanson plutôt désagréable sur le Duce... Très peu de gens pouvaient encore marcher droit. "Aujourd'hui, nous sommes heureux, demain nous sommes morts !" criaient-ils.⁴⁸

Tout comme boire et faire la fête, le sexe était une autre façon d'oublier l'avenir. Déjà connu pour son attitude vigoureuse envers les questions charnelles avant la guerre, l'Allemagne connut une véritable révolution sexuelle alors que la fin approchait.

Un matelas sur le sol. Et ce fut tout. Marika s'est assise sur le matelas, moi sur la chaise. J'ai accepté une cigarette, même si je fumais rarement. D'où est-ce que je venais ? voulait-elle savoir. De Hollande. Avais-je des frères et des sœurs ? Six. Elle avait un frère, mais elle ne savait pas s'il était encore en vie. Elle avait fui Riga, ses parents avaient été tués. Elle était là depuis moins d'un mois. Et une question – non, de nombreuses questions – brûlaient le bout de ma langue... Mais tout à coup, elle fit un haussement d'épaules à peine perceptible, se coucha sur le matelas, les yeux ouverts, et murmura : "Viens."⁴⁹

Comme ci-dessus, le sexe chez les étrangers de passage devint pandémique et alors que la fin se rapprochait de ceux qui se rencontraient sur des bancs de parc, sous des porches ou bien à la vue de tous au milieu des décombres était tout simplement trop commun à noter. En outre, des orgies sauvages éclairaient spontanément alors que des milliers d'hommes et de femmes mettaient de côté toute inhibition. Lorsque Werner Adamczyk et onze autres camarades épuisés sont entrés dans une grange à foin pour la nuit, le jeune Landser s'imaginait que cela allait être "une bonne nuit de sommeil".

Je... venais juste de m'assoupir lorsque la grande porte coulissante s'est ouverte et une foule de personnes a pris d'assaut la grange. Je me levais et j'attrapais mon fusil à côté de moi. "Ivan ne m'aura pas sans que j'ai tiré un coup de mon fusil," fut d'instinct [ma première] pensée. Eh bien, ce fut une attaque, mais pas par Ivan. Ce fut une attaque des femmes de cette ferme. Elles tombaient sur nous, étreignaient et embrassaient chaque soldat dans la grange jusqu'à ce qu'ils furent consommés dans ce que la nature demande. Une fille ou une femme, grosse comme un éléphant, est tombée sur moi. Dans la pénombre des rares ampoules d'éclairage de la grange, je pouvais voir qu'elle était très laide...

La pulsion naturelle pour l'amour les dépassait, en particulier avec la conviction que leur vie serait finie, une fois que les Russes arriveraient ici.⁵⁰

Jan Montyn :

C'est Anna qui, peu après minuit, quand la fête était à son comble, m'a attiré plus loin, à l'extérieur, sans que personne ne le remarque. Entre les chariots et à travers la cour, ses doigts sur ses lèvres. Dans la grange. La porte était verrouillée avec une barre de croix en bois et elle me conduisit dans l'obscurité, sa main serrait la mienne confidentiellement. Jusqu'à une échelle, puis nous avons rampé à travers le foin, plus loin, à l'arrière de la grange. Il y avait un creux dans le foin, et une lampe à huile suspendue, et voilà Karin, aussi. Et Hanna. Et une autre fille, à peine plus âgée de treize ans, que je n'avais pas remarquée à la fête.

Pas un mot n'a été prononcé. Tout semblait avoir été convenu à l'avance. Karin et Hanna me tenaient allongé sur mon dos dans le foin poussiéreux, une main sur ma bouche. Anna fut celle qui a tiré mon pantalon vers le bas. Anna était celle qui s'est accroupie sur moi. Et puis, Hanna. Et puis Karin. Et puis, Anna à nouveau. Et cela a continué, tandis que moi, gisant sur le dos, j'étais incapable de bouger. Trois paires d'yeux au-dessus de moi, trois bouches. Des mains cherchant au hasard. Des poitrines au-dessus de corsages en dentelle blanche. Les jambes des filles retroussées, des jupes multicolores. À qui était quoi ? Qui était qui ? Alors que la jeune fille regardait immobile, les yeux écarquillés. Ce fut *sa* première leçon d'amour. C'était ma deuxième.⁵¹

Quand un point culminant était atteint ou que la liqueur se dissipait, l'aube grise du jugement était toujours là et devait être encore affrontée. Aucune quantité de sexe, de boissons ou de réjouissances ne pouvait faire oublier le fait que la fin s'était maintenant rapprochée d'un jour. Le mémo secret du Service de Renseignement interne continuait ainsi :

Maintenant, plus personne ne croit qu'avec nos ressources actuelles et nos possibilités la catastrophe peut être évitée. La dernière étincelle d'espoir réside dans un certain salut du dehors, dans un certain développement tout à fait extraordinaire... Même cette étincelle d'espoir est en train de mourir... Beaucoup tournent en rond avec l'idée de se faire disparaître eux-mêmes. La demande de poison, d'un pistolet ou d'un autre moyen de

mettre fin à sa vie est en augmentation partout. Le suicide dans ces temps de désespoir absolu et dans la certitude de la catastrophe qui approche est à l'ordre du jour.⁵²

“Mieux vaut une fin horrible que l’horreur sans fin,” expliquaient ceux qui voulaient mettre fin à leur propre vie.⁵³

L'unique personne en Allemagne qui ne pouvait pas abandonner, était aussi l'unique personne en Allemagne qui *n'abandonnerait* pas. Adolf Hitler :

Aucune partie n'est perdue jusqu'au coup de sifflet final... Comme le grand Frédéric, nous aussi, nous combattons une coalition, et une coalition, rappelez-vous, n'est pas une entité stable. Elle existe seulement par la volonté d'une poignée d'hommes. Si Churchill venait soudainement à disparaître, tout pourrait changer en un éclair ! Nous pouvons encore arracher la victoire dans le sprint final ! Puisse le temps nous être accordé pour le faire. Tout ce que nous devons faire c'est de refuser de baisser les bras !⁵⁴



Le 12 avril, ce qu'Hitler demandait si ardemment semblait sur le point de se produire : un miracle.

“Mon Führer, je vous félicite ! Roosevelt est mort...,” dit Joseph Goebbels quand il téléphona avec enthousiasme à Hitler pour lui annoncer la nouvelle. *“Ceci est le “miracle”... que nous attendions, un parallèle historique étonnant. Ceci est le moment décisif.”*⁵⁵

Bien que lui-même espérait qu'un nouveau président américain pourrait dissoudre l'alliance, pourrait voir la poussée soviétique en Europe de l'Ouest comme étant le pire de deux maux, Hitler maintint sagement une attitude d'attentisme. Celui qui a entendu les commentaires adressés à Goebbels par le chancelier se souvient : *“Il a dit quelque chose, à savoir que, avec cette remarquable tournure des événements, l'Armée américaine et l'Armée rouge pourraient bientôt échanger des salves d'artillerie sur le toit de la Chancellerie du Reich.”*⁵⁶

La prise de conscience qu'il n'y aurait pas de miracle moderne et que la coalition alliée était intacte, malgré la mort de Roosevelt, devint très

claire plus tard cette nuit-là lorsqu'un raid aérien britannique massif commença le dynamitage des décombres de Berlin. Néanmoins, Adolf Hitler refusa de "baisser les bras".

De toute évidence, Berlin était une récompense politique d'après-guerre que ni les communistes, ni les capitalistes ne pouvaient se permettre de perdre s'ils espéraient dominer l'Europe. Tandis que les deux armées approchaient de la capitale, il y avait la possibilité très réelle qu'une lutte éclaterait concernant le butin. Contrairement à leur chef, de nombreux généraux allemands espéraient secrètement que les Américains, comme un officier le formula, "*retrousseraient nos chemises*", non pas parce qu'ils gardaient l'espoir de miracles ou de victoire, mais parce que plus l'Allemagne serait occupée par l'Occident, moins elle serait asservie par les communistes.⁵⁷ En conséquence, à la mi-avril 1945, seul une résistance symbolique – ou aucune – s'offrait sur le front occidental, pendant qu'au même moment, dans l'Est, les Allemands se battaient jusqu'à la mort.

Dans l'Ouest, contrairement à ce que pouvaient penser Hitler et ses généraux, le commandant suprême allié, Dwight D. Eisenhower, n'avait aucune intention de capturer Berlin. En outre, ordonnant une halte sur la rivière Elbe, le général américain présenta en effet un cadeau à l'Union soviétique : l'Allemagne centrale et une grande partie de l'Europe. Non seulement Winston Churchill fut choqué et irrité par cette décision, mais un grand nombre de lieutenants d'Eisenhower le furent aussi.⁵⁸

"*Nous ferions mieux de prendre Berlin, et vite, et direction : l'Oder,*" a fait valoir George Patton, un général dont la haine du communisme n'était un secret pour personne.⁵⁹

Malgré seulement quatre-vingt-seize kilomètres d'autobahn sans défense entre lui et Berlin, Eisenhower était cependant ferme.

"*Aucune force allemande n'aurait pu nous arrêter,*" cracha de dégoût un officier du personnel. "*La seule chose qui se tenait entre [nous] et Berlin c'était Eisenhower.*"⁶⁰



Le 16 avril, avant l'aube, le long de la rivière Oder, le calme est brisé par un énorme barrage d'artillerie soviétique qui marque l'offensive

finale de la guerre. Un secteur de cette grande attaque était la position allemande sur les hauteurs de Seelow. Le général russe, Vasily Chuikov se souvient :

Toute la vallée de l'Oder fut secouée : quarante mille fusils avaient ouvert le feu. Quarante mille ! C'était aussi éclairé qu'en plein jour sur le pont. Une avalanche de feu s'abattit sur les hauteurs de Seelow. La terre se cabra dans ce qui semblait être un mur continu atteignant le ciel lui-même... Le bombardement d'artillerie, utilisant toutes les armes à feu et de mortier, et renforcé par les bombardiers et les bombardiers en piqué, a duré vingt-cinq minutes. Dans son sillage, et sous le couvert d'un double barrage mobile, l'infanterie et les chars avançaient. Des centaines de puissants projecteurs ont illuminé le sol devant l'avancée des troupes.⁶¹

Le barrage levé, les survivants sortirent de leurs trous fumants. L'horreur fut racontée par un jeune Allemand.

Le vacarme des moteurs et le bruit métallique des pistes étaient énormes. La terre tremblait... Soudain de derrière s'est élevé tel des tuyaux d'orgues profonds, le vacarme des obus de 88 mm qui crissaient au-dessus de nous et s'écrasaient sur les premiers chars. Les flammes grimpaient, des parties de fragments de métal et d'obus pleuvaient sur les tranchées. Au moins six chars étaient en feu, mais d'autres continuaient encore et encore d'arriver. Dans la lueur rougeâtre, ils se démarquaient avec clarté et ils étaient impuissants devant le feu cinglant des gros canons. Les fantassins de l'Armée Rouge commençaient à surgir du milieu de cette conflagration massive... Ils grimpaient la colline en criant comme des fous... Nous avons fait feu avec les fusils et les mitrailleuses, et des centaines de Russes sont tombés. Le reste continuait d'arriver, criant toujours.⁶²

“Les voilà,” pensa Siegfried Losch, un jeune garçon calme de dix-sept ans qui n'avait jamais entendu un coup de feu en temps de guerre.

Je ressentais la peur, bien sûr. Beaucoup de gens couraient dans notre direction... j'ai saisi mon fusil et j'ai pressé sur la détente sur le premier Russe que je voyais. Je ne pense pas que je tremblais. Je visais très attentivement et

il a continué à marcher, donc il était soit trop loin ou son heure n'était pas encore venue...

Quand j'ai essayé de recharger, la griffe d'extraction a rompu et mon fusil ne valait plus rien... Il se trouve qu'un copain de notre compagnie avait été touché par un fragment rond d'artillerie. Il m'a donné son fusil Enfield et environ 7 cartouches. J'ai ensuite utilisé deux ou trois d'entre elles avec peu de succès... Puis, nous avons appris que notre commandant avait été tué. Ensuite, on nous a dit de reculer. Alors que je courais en zigzag, comme on me l'avait appris dans ma formation pré-militaire, je remarquais que, à ma droite et à ma gauche des balles frappaient la surface du sol. Cela m'a fait courir plus vite... Dans toute cette confusion nous avons perdu le contact avec tous nos amis, à l'exception d'un camarade de Potsdam. Nous avons décidé de continuer à marcher vers Berlin et de nous signaler auprès d'une organisation.⁶³

De la même manière que le jeune Losch, d'autres recrues courageuses mais inexpérimentées ont fui pêle-mêle le mur de feu. En l'espace de deux jours, l'énorme Armée soviétique était sur l'Oder, son chemin vers Berlin empêchait seulement par des poches de résistance pathétique. *“Nous' consistait en trois hommes...”* se souvient avec un sourire le Néerlandais Jan Montyn. *“Un Danois, âgé d'environ vingt-trois ans, également de la marine, un garçon de la Jeunesse hitlérienne qui avait l'air de n'avoir pas plus de quinze ans, et moi. Trois hommes, une mitrailleuse. Nous étions là, une terreur mortelle dans nos cœurs, montant la garde.”*

Pendant une heure et demi rien ne s'est passé. Ensuite, les Russes sont arrivés. Ils ressemblaient à une armée entière à mesure qu'ils avançaient vers nous dans le crépuscule, le long de la lisière du bois. Il y en avait des centaines et des centaines. Mais silencieux. Absolument silencieux. Pas de son, seulement le bruissement de milliers de feuilles, le bruissement des branches, le craquement des bottes. Aléatoirement, nous jetions des grenades à main, nous tirions n'importe comment avec tout ce que nous avons : notre objectif étant de faire autant de bruit que possible et ainsi de donner l'impression que la défense du village était composée de plus d'une mitrailleuse légère, deux marins et un écolier en culottes courtes. Il semblait presque impos-

sible que cela les induirait en erreur. Tout de même, ils se sont retirés dans les arbres et nous ne les avons plus vus. De temps en temps il y avait des tirs de mortier. Tout d'abord quelques ratés. Puis un coup direct. J'étais projeté sur le sol, les jumelles et tout. Assourdi je me suis redressé. Je n'avais pas été blessé. L'[engin]... avait atterri exactement entre mes deux compagnons. Il ne restait plus rien de la mitrailleuse, mais de la ferraille tordue. Je me suis assis hébété. C'était soudain très calme. Et il commençait à faire sombre.

À huit heures et demi, je ne pouvais plus le supporter. J'ai couru.⁶⁴

Aussi dévastatrice que fut la défaite sur l'Oder, il n'y eut pas de débâcles sauvages, les "chiens enchaînés" s'en assuraient. *"Il y avait une restriction sur notre fuite,"* révéla Jan Montyn, alors qu'ils battaient en retraite. *"Nous pouvions courir autant que nous le voulions, mais il ne fallait pas courir trop vite. Toute personne trop pressée courait le risque de se cogner contre une patrouille de la Feldgendarmerie. La frontière fatale étroite était toujours en vigueur ; quiconque l'outrepassait était un déserteur. Ce qui vous était arrivé, pouvait alors être deviné grâce aux corps pendus aux arbres. En face de nous la Feldgendarmerie, derrière nous les Russes."*⁶⁵

"Je voyais beaucoup de gens avec des décorations de guerre, à qui on ne demandait rien, ils étaient juste abattus," ajouta Siegfried Losch horrifié alors qu'il poussait vers Berlin.⁶⁶

Les nouvelles de la catastrophe à quatre-vingt kilomètres à l'Est provoquèrent à peine une ondulation à Berlin. À l'heure actuelle, les catastrophes n'avaient rien de nouveau. *"Pas d'exaltation, pas de groupes parlant dans les rues,"* rapporta un médecin français. *"Les ménagères font la queue devant les boutiques, les hommes vont travailler, les places sont pleines d'enfants qui jouent."*⁶⁷

Néanmoins, comme les troupes disparates, fatiguées commencèrent à affluer dans la capitale, peu de Berlinoïses ne pouvaient douter que la dernière heure tant redoutée était enfin arrivée. Une femme écrivit dans son journal :

Debout sur le pas de la porte de la maison, je regardais une troupe de soldats marcher en traînant les pieds. Certains d'entre eux boitaient. Barbes de plusieurs jours, yeux creusés, alourdis par leurs paquets, ils se traînaient en

silence vers la ville, déphasés... Toutes ces créatures sont si misérables, ils ne sont plus des hommes. On ne peut plus espérer ou s'attendre à quoi que ce soit d'eux désormais. On ne peut plus que ressentir de la pitié pour eux. Ils donnent déjà l'impression d'être vaincus et faits prisonniers. Ils regardaient en passant devant nous avec des visages inexpressifs... Je ne voulais plus les regarder.⁶⁸

Ce qui était évident pour cette femme, était évident pour tout le monde à Berlin. Et pourtant, sans autre refuge que la mort face au viol, à la torture et à l'esclavage, des milliers de vieillards et de garçons, des femmes et des filles, se préparaient à mourir "debout, comme des Allemands".

Soldats du front allemand à l'Est !

Les hordes de notre ennemi judéo-bolchevique se sont ralliées pour le dernier assaut. Ils veulent détruire l'Allemagne et éteindre notre peuple. Vous, soldats de l'Est, avez vu de vos propres yeux ce que le destin réserve aux femmes et aux enfants allemands : les personnes âgées, les hommes, les enfants sont assassinés, les femmes et les filles allemandes souillées et transformées en putains de caserne. Le reste est envoyé en Sibérie... Si au cours de ces prochains jours et semaines chaque soldat dans l'Est fait son devoir, l'assaut final de l'Asie sera réduit à néant, tout comme l'invasion de nos ennemis occidentaux finira par échouer. Berlin reste allemande. Vienne sera à nouveau allemande. Et l'Europe ne sera jamais Russe !

Levez-vous pour défendre vos maisons, vos femmes, vos enfants, levez-vous pour défendre votre propre avenir ! À cette heure, les yeux de la nation allemande sont sur vous, vous, mes combattants dans l'Est, en espérant que votre fermeté, votre ardeur, et vos bras vont étouffer l'attaque bolchevique dans une mer de sang !

*Adolf Hitler*⁶⁹



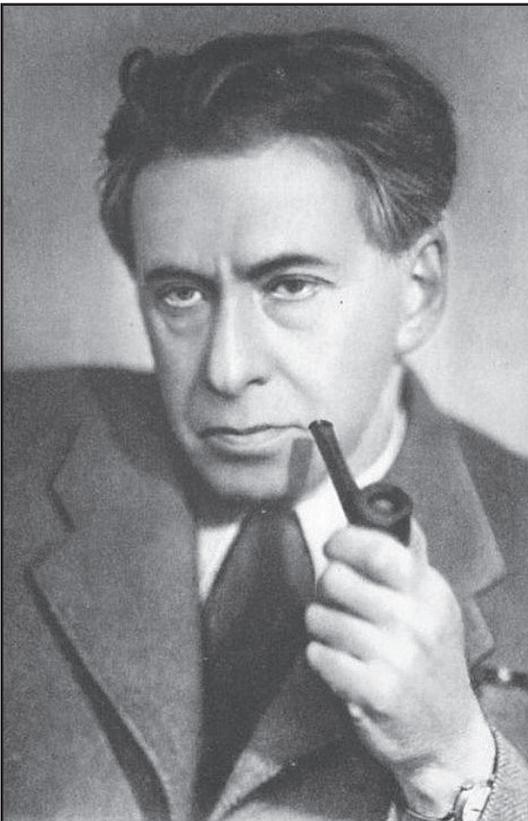
(*au-dessus*) Hambourg
SAUF INDICATION
CONTRAIRE ÉNONCÉE
LES PHOTOS SONT
DANS LE DOMAINE
PUBLIC

(*à droite*) Arthur
Harris
COURTOISIE DES AR-
CHIVES NATIONALES





(*au-dessus*) Bombes Incendiaires
sur l'Allemagne
COURTOISIE DE LA BIBLIO-
THÈQUE DU CONGRÈS



(*à gauche*) Ilya Ehrenburg



(*au-dessus*) La “Bonne Guerre”

(*à droite*) Les Landsers
COURTOISIE DES ARCHIVES
NATIONALES



(à droite) Henry Morgenthau
COURTOISIE DES ARCHIVES
JUIVES-AMÉRICAINES



(au-dessous) Le *Wilhelm Gustloff*





(*au-dessus*) Jan Montyn
COURTOISIE DE JAN MONTYN

(*au-dessous*) Yalta : Winston Churchill,
Franklin Roosevelt et Joseph Staline
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES





(au-dessus) Dresde
COURTOISIE DES ARCHIVES
FÉDÉRALES ALLEMANDES

(au-dessous) La Bataille de Berlin





(*au-dessus*) Adolf Hitler : La Revue Finale
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES

(*au-dessous*) Berlin : La Bataille Souterraine
COURTOISIE DES ARCHIVES DE L'ÉTAT RUSSE





(au-dessus) La Chute de Berlin
COURTOISIE DES ARCHIVES DE L'ÉTAT RUSSE

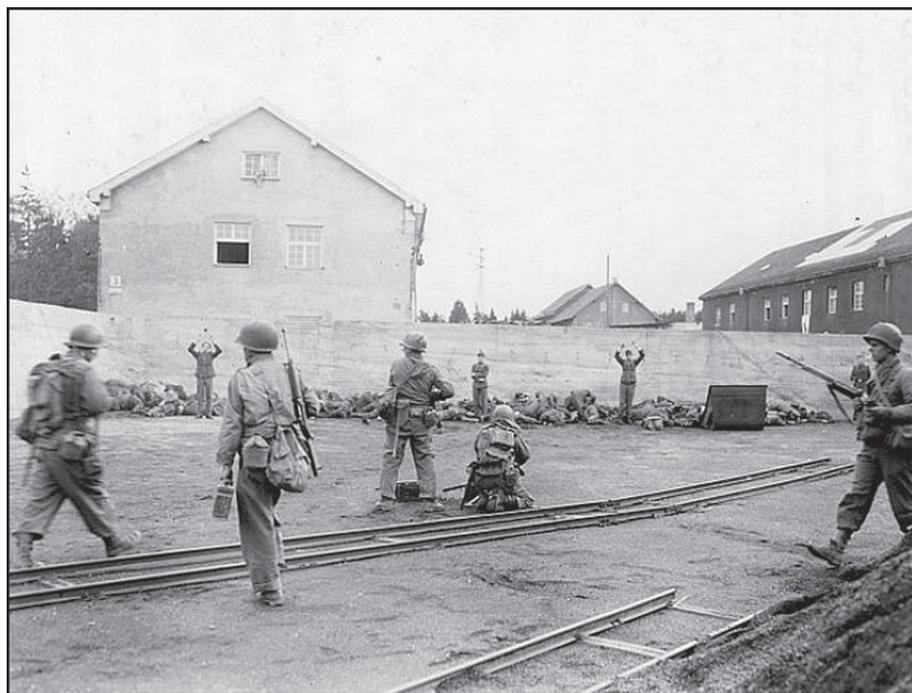
(au-dessous) Sur la Route de la Sibérie
COURTOISIE DES ARCHIVES DE L'ÉTAT RUSSE





(*au-dessus*) Dénazification
COURTOISIE DU MUSÉE IMPÉRIAL

(*au-dessous*) Le Massacre de Dachau
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES

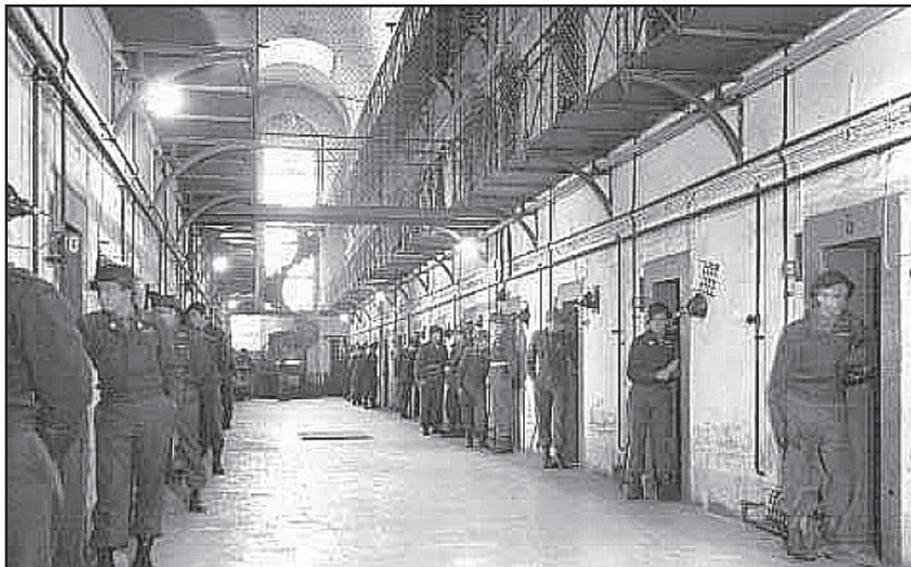




(à droite) Dwight D. Eisenhower
COURTOISIE DU CONGRÉS
AMÉRICAIN

(au-dessous) Leni Riefenstahl





(au-dessus) Chambres de Torture Américaines
COURTOISIE DU MUSÉE IMPÉRIAL

(au-dessous) Camp de la Mort Américain
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES





(à droite) Andrei Vlasov

(au-dessous) Cavalier Cosaque





(*au-dessus*) Expulsion : des Millions
de Déplacés
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES

(*à droite*) Victor Gollancz





(*au-dessus*) Guerre Totale : Le Monde Entier Contre Vous
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES

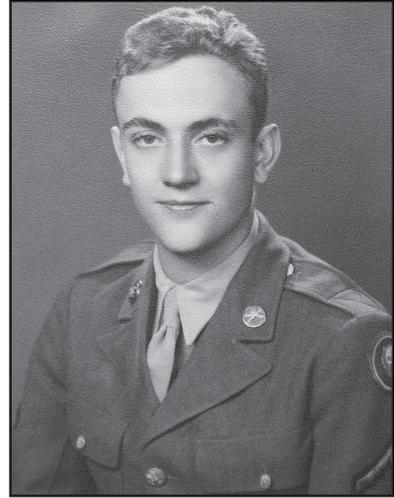
(*au-dessous*) Butin de Guerre
COURTOISIE DE GETTY IMAGES



GETTY IMAGES



(au-dessus à gauche) Shlomo Morel



(au-dessus à droite) Kurt Vonnegut
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES

(au-dessous) Sans Abri, Sans Espoir
COURTOISIE DES ARCHIVES NATIONALES



UNE MER DE SANG

LE 24 AVRIL 1945 après-midi, dans sa voiture escortée par deux motos, Helmuth Weidling accompagné d'un aide, le major Siegfried Knappe, entre dans Berlin. En raison de la situation chaotique provoquée par l'avancée russe, le régiment de Weidling a perdu le contact avec d'autres unités et le général espère le rétablir en utilisant le centre de communication qui se trouve sous la Chancellerie du Reich. Ce que les deux agents voient sur leur court trajet en voiture à travers la capitale est consternant. Le major Knappe a écrit :

La ville était sous le feu de l'artillerie lourde, qui était probablement montée sur un wagon de chemin de fer quelque part à environ trente kilomètres et il y avait aussi des bombardements de l'aviation russe. Heureusement, l'artillerie n'était pas concentrée ; elle était dispersée dans toute la ville, avec un obus d'artillerie lourde atterrissant quelque part dans la ville toutes les quelques minutes.

La fumée et la poussière couvraient la ville. Les tramways paralysés se trouvaient dans les rues, leurs fils électriques qui pendaient. Dans la banlieue Est, de nombreux bâtiments étaient en feu et la population civile faisait la queue pour du pain et pour obtenir de l'eau provenant d'une source qui fonctionnait encore. Les civils étaient partout, se précipitant d'abri en abri à cause des obus d'artillerie et des bombes. Pour éviter de créer une panique possible, Goebbels avait refusé de donner des ordres pour que les civils quittent la ville, même les femmes et les enfants, et maintenant des milliers d'autres personnes qui fuyaient l'Est entraient dans Berlin. La défense de Berlin allait évidemment être une horrible opération et de nombreux civils allaient mourir dans les combats.

En arrivant à la Chancellerie du Reich à environ 18h00, nous avons quitté notre voiture avec chauffeur pour continuer à pied, en prenant les motards avec nous. La zone autour de la Chancellerie du Reich était criblée de profonds cratères. Les arbres étaient éparpillés comme des allumettes et les trottoirs étaient bloqués par des tas de gravats. La Chancellerie du Reich était gravement endommagée, avec seulement des pans de murs restant à certains endroits. Le hall d'entrée... avait été complètement détruit. La seule partie de la Chancellerie du Reich qui était encore utilisable était le système de bunker souterrain. Dans le garage souterrain, nous avons vu plusieurs Mercedes-Benz que nous avons vu utilisées par Hitler dans des défilés et des rassemblements politiques. Il y avait une entrée au passage du quartier général du Führer dans le bunker souterrain depuis le garage. Les gardes SS à l'entrée saluèrent Weidling, [qui arborait] sa Croix de chevalier et ses épées. Ces premiers gardes étaient des SS Unteroffizier, mais plus profond nous allions à l'intérieur du bunker, plus le rang des gardiens était élevé...

Le quartier général du Führer était environ trois niveaux plus bas depuis le garage. Même si Weidling était un général avec de nombreuses décorations militaires impressionnantes, nous avons été arrêtés à de nombreux postes de garde et nous avons été fouillés par les gardes avant d'être admis au bunker du Führer. Les gardes SS étaient respectueux, mais ici nous fumes sérieusement questionnés pour savoir qui nous étions, d'où nous venions et quel était le but de notre visite. Nous avons dû montrer une pièce d'identité et rendre nos pistolets.

Puis nous sommes finalement entrés dans l'antichambre des bureaux du... General [Hans] Krebs et... du General [Wilhelm] Burgdorf. On nous annonça et l'adjudant de Burgdorf... est venu nous accueillir. Il nous conduisit dans la pièce voisine où Krebs et Burgdorf nous attendaient... Ils nous ont parlé brièvement, puis Krebs dit qu'il allait annoncer la présence de Weidling à Hitler et voir si Hitler voulait lui parler. C'était surprenant étant donné que Weidling n'était pas venu pour voir Hitler et à sa connaissance il n'y avait aucune raison pour qu'Hitler veuille lui parler.

Quand Krebs et Burgdorf sont sortis de la pièce, Weidling dit calmement, "Il y a quelque chose qui ne va pas. Ils se comportent bizarrement." Après environ dix minutes, Burgdorf est revenu et a dit à Weidling qu'Hitler voulait le voir. Je restais en arrière, bien sûr...

Vingt minutes plus tard, Weidling est revenu et m'a dit qu'Hitler nous ordonnait de venir à Berlin et de prendre le contrôle des fronts de l'Est et du Sud de la ville.¹

Cette nouvelle, surprenante en soi, fut bientôt éclairée par ce que vit et entendit Weidling dans le bunker. S'en était fini des jours où régnaient l'efficacité sereine, des jours où le Haut commandement allemand était une machine bien huilée frappant parfaitement tous les cylindres. Comme le découvrit Weidling, les cris, les discussions tendues et les accusations étaient désormais à l'ordre du jour.

“Quelle différence entre le peu de rigueur avec lesquelles les choses étaient faites maintenant et le professionnalisme en vigueur en 1940 et 1941 !” pensa le major Knappe.²

Weidling, Knappe et d'autres visiteurs de l'extérieur étaient aussi frappés par l'épouvantable atmosphère qui régnait dans le bunker. [Dans ce lieu] manquant de soleil, triste, froid, et humide, les habitants pâles et léthargiques hantaient les couloirs comme des êtres d'un autre monde, ou comme l'un des résidents l'admit *“comme des zombies”*.³

“Depuis le 16 janvier, quand Hitler s'est installé dans son abri de béton, nous avons dû passer notre temps à l'intérieur du bunker,” révéla l'une des secrétaires personnelles du chancelier, Traudl Junge. *“C'était notre quatre-vingt-seizième jour passé quinze mètres sous terre, sous cinq mètres de dalles épaisse de ciment reposant sur des murs de deux mètres d'épaisseur à leur base.”*⁴

Tout récemment, la maîtresse d'Hitler, Eva Braun, venait d'emménager, ainsi que Joseph Goebbels et sa grande famille. Malgré l'étroitesse des lieux, le haut conseiller d'Hitler, Martin Bormann y était aussi confortablement installé.

Ce qui choquait probablement le plus Weidling et les autres nouveaux arrivants dans le bunker c'était l'apparence d'Adolf Hitler lui-même. Un des officier se rappelle :

Ceux d'entre nous qui l'avons connu dans les premières années de la guerre quand il était une dynamo humaine débordant souvent d'énergie infatigable, avons remarqué, que depuis environ 1942, il semble avoir vieilli d'au moins cinq ans pour chaque année civile. Près de la fin, le jour où il a fêté

son dernier anniversaire, il semblait plus près des soixante-dix ans que de cinquante-six. Il ressemblait à ce que je qualifierais de *physiquement* sénile.⁵

Durant ce rassemblement d'anniversaire du 20 avril, un nombre important d'officiels et de membres du Parti de toute l'Allemagne sont venus "pour saluer le Führer, pour lui serrer la main et lui jurer leur fidélité."⁶ Selon Traudl Junge, de nombreux visiteurs ont exhorté leur dirigeant à quitter Berlin :

"Mon Führer, la ville sera bientôt encerclée et vous serez coupé du Sud. Il est encore temps de se retirer à Berchtesgaden d'où vous pourrez commander les armées du Sud."

Hitler secouait la tête, évinçant sans ambages leurs suggestions...

"Non, je ne peux pas," répondait-il. "Si je le faisais, j'aurais l'impression d'être un lama faisant tourner une roue à prière vide. Je *dois* apporter la résolution ici à Berlin ou bien couler."⁷

Enhardis par la décision de leur chef de poursuivre les combats, d'autres ont juré allégeance. "Nous ne le laisserons jamais dans le pétrin, quel que soit le danger..." promet le Dr. Goebbels. "Si l'histoire raconte sur ce pays que son peuple n'a jamais abandonné son chef et que son chef n'a jamais abandonné son peuple, ce sera la victoire."⁸

Désormais, avec son élévation au grade de commandant des défenses de la capitale, le général. Weidling est appelé à faire l'impossible : non seulement pour éviter qu'Adolf Hitler et Berlin ne "coulent", mais pour empêcher l'Allemagne de sombrer aussi. Disposant d'environ 15.000 troupes en loques et singulièrement éreintées par les combats et avec peut-être le double de ce nombre composé de Volkssturm et de Jeunesse hitlérienne mal armés et mal formés, il était demandé à Weidling de tenir non seulement à distance un demi-million de soldats soviétiques et un nombre égal de réservistes, mais de les vaincre et de les détruire. Bien qu'Hitler ait ordonné aux armées des généraux Walter Wenck et Théodore Busse de briser l'anneau et de soulager Berlin, Weidling sait parfaitement bien que c'est un phantasme. Loin de sauver la capitale, ces unités auraient bien du mal à empêcher leur encerclement et leur destruction.

Tandis que le général et le major Knappe roulent à travers la capitale cette nuit-là en direction de leur nouveau quartier général à l'aéroport de Templehof, tous deux comprennent bien la nature désespérée de leur tâche. Alors que la défaite inévitable pourrait être différée de quelques jours, ou de quelques semaines tout au plus, rien ne pourrait éviter à Berlin de devenir "*une immense zone de tuerie urbaine*".⁹

"C'est cette nuit-là que la bataille apocalyptique pour la ville de Berlin a commencé sérieusement," écrivit le major Knappe. *"Le jour suivant, les troupes d'assaut russes percèrent une entrée dans les banlieues de la ville."*¹⁰

"Berlinois !" cria Joseph Goebbels à la radio, *"Je vous invite à vous battre pour votre ville. Battez-vous avec tout ce que vous avez, pour l'amour de vos femmes et de vos enfants, de vos mères et de vos parents... La bataille de Berlin doit devenir le signal pour que toute la nation se lève et combatte."*¹¹



Remués par l'appel de Joseph Goebbels, conscients qu'Hitler lui-même partage leur sort, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants répondent à l'appel, quelques uns conduisant des voitures à cheval vers les lignes de front dans les banlieues. La vitesse de l'attaque soviétique et la nature anarchique de la défense engendrent un cauchemar logistique. Un commandant Volkssturm explique :

J'avais quatre cents hommes dans mon bataillon et nous avons reçu l'ordre d'entrer dans la ligne dans nos vêtements civils. Je dis au chef local du Parti que je ne pouvais pas accepter la responsabilité de conduire les hommes dans la bataille sans uniforme. Juste avant l'engagement nous avons reçu 180 fusils danois, mais pas de munitions. Nous avons également quatre mitrailleuses et une centaine de Panzerfausts. Aucun des hommes n'avait reçu une formation dans le maniement d'une mitrailleuse, et ils avaient tous peur de manipuler les armes antichars. Bien que mes hommes étaient tout à fait prêts à aider leur pays, ils ont refusé d'aller au combat sans uniforme et sans formation. Qu'est-ce qu'un Volkssturm peut faire avec un fusil sans munition ? Les hommes sont rentrés chez eux ; c'était la seule chose que nous puissions faire.¹²

Bien que de nombreux défenseurs manquent à l'appel pour des raisons similaires, d'autres sont déterminés à aider de toutes les façons possibles. Des femmes et des enfants construisent des barricades dans les rues, creusent des fossés anti-chars. Les vieillards et les garçons servent de messagers. Des greffiers, des enseignants, des employés du gouvernement, voire des artistes et des musiciens, errent près du front dans l'espoir de ramasser des armes et des uniformes sur le champ de bataille. Alors que les forces soviétiques convergent sur la ville, quelques-unes des premières fortes frappes commencent dans la banlieue Sud le long du canal de Teltow. Le général russe, Ivan Koniev se souvient :

Je suis arrivé à Teltow quand la préparation d'artillerie était presque terminée. Nos troupes avaient pris les positions d'assaut et étaient prêtes à entrer dans la ville ; il y avait des chars, l'infanterie motorisée et l'artillerie qui terminait son travail... Les détachements de l'avant ont commencé à traverser le canal avant la fin de la préparation d'artillerie. Tout tremblait. L'ensemble de la localité était enveloppé dans la fumée. L'artillerie lourde démolissait les maisons de l'autre côté du canal. Des pierres, des dalles de béton, des fragments de bois et de la poussière volaient dans l'air. Nous avions plus de 600 armes à feu par kilomètre sur une façade étroite et elles martelaient toute la rive Nord... Les bombardiers – un vol après l'autre – livraient également leurs frappes...

Je me souviens combien la ville m'avait paru vaste, j'ai remarqué les anciens bâtiments massifs qui abondaient dans le quartier qui se trouvait devant nous et la densité de ces bâtiments ; Je pris note de tout ce qui pourrait compliquer notre tâche dans la capture de Berlin. Je remarquais aussi les canaux, les rivières et les ruisseaux qui traversaient Berlin dans des directions différentes... Une telle multiplicité d'obstacles fluviaux promettait des difficultés supplémentaires. Devant nous une ligne de front : une ville, assiégée et préparée pour la défense... Tandis que je contemplais Berlin, je songeais que sa fin signifierait la fin de la guerre et que plus tôt nous prendrions la ville, plus tôt la guerre serait finie.¹³

Une fois dans les banlieues, il ne fallut pas longtemps avant que Koniev et d'autres Russes réalisent que la guerre était loin d'être ter-

minée. Près d'Oranienburg, un membre des Jeunesses hitlériennes a écrit :

Notre chef et la police nous ont tirés de nos maisons et nous avons dû nous rassembler dans la caserne SS... Puis, [nous] avons été divisés par compagnies et attachés à la SS et au Volkssturm. Nous avons d'abord participé à l'action au Nord-Est de la ville. La plupart d'entre nous ont été tués par des tirs d'infanterie parce que nous devions attaquer à travers des champs à découvert. Ensuite, les combats dans la ville pendant deux jours. En deux jours et deux nuits Oranienburg a changé de mains quatre fois. Ce fut la fin pour une autre partie d'entre nous. Puis les Russes ont commencé à bombarder la ville avec les Orgues de Staline [lance-roquettes multi-tubes] et quand nous avons voulu tout arrêter et rentrer à la maison, nous avons été arrêtés et avons dû nous retirer [avec les autres] à travers le canal. Mon chef de peloton, qui a refusé, fut pendu à l'arbre le plus proche... pourtant il venait à peine d'avoir quinze ans.¹⁴

Bien que la résistance aux abords de Berlin était généralement faible, plus les Soviétiques avançaient, plus la défense devenait dure. De plus en plus, les Russes eurent recours à des solutions tactiques. Un défenseur allemand raconte :

Les avions survolaient les bâtiments où l'on soupçonnait que la résistance se trouvait et où ils avaient repéré des tireurs embusqués postés sur les toits, larguant des bombes de petit calibre, ou éventuellement des grappes de grenades à main. Simultanément, les chars avançaient, ouvrant lentement un passage avec leur feu. Derrière les chars arrivait l'infanterie, habituellement environ trente à quarante hommes armés de mitraillettes. Derrière les troupes d'assaut arrivaient d'autres troupes de choc, qui fouillaient les maisons à gauche et à droite. Dès qu'une cave ou qu'un bâtiment avaient été visités, les troupes d'assaut passaient, laissant une ou deux sentinelles... Les Russes faisaient leur nettoyage très prudemment et ils brûlaient avec de l'essence toutes les maisons depuis lesquelles on leur avait tiré dessus.¹⁵

Dans leur avancée les Soviétiques capturent plusieurs camps de prisonniers.

Et alors que les prisonniers de guerre d'autres nationalités sont libérés, les détenus russes se voient simplement remettre un fusil et sont dirigés vers le front.¹⁶

Dans une rue en banlieue, Werner Adamczyk et d'autres artilleurs nerveux attendent pendant que les guetteurs localisent les cibles. Le jeune artilleur allemand se rappelle :

Je pouvais voir une longue ligne de femmes devant une épicerie qui attendaient d'être servies avec le maigre approvisionnement de nourriture disponible. Tout à coup, nous avons reçu un ordre de tir. Nous devons tirer trois salves dirigées devant nous, à moins d'un kilomètre. Quand nous avons commencé à faire feu avec nos fusils, les femmes de la file d'attente ont plongé sur le sol... Après les salves, nous avons chargé le dernier obus et nous avons attendu...

Puis le moment de la destinée finale est arrivé. Un char russe a fait une embardée au coin de l'une des rues au devant de nous. Sa tourelle se balançait d'un côté et de l'autre, tirant ses obus au hasard. Ma respiration s'est arrêtée lorsque j'ai vu l'un de ses obus éclater au milieu de la rangée des femmes qui attendaient en ligne à l'épicerie. Plusieurs d'entre elles sont tombées au sol ; des cris de panique horribles et de douleur emplissaient l'air... Quelques hommes inconnus, peut-être [étaient-ils] du reste de notre infanterie, ont émergé en face de nous et ont tiré un "Panzerschreck" sur ce char. C'était un coup direct. Le char a explosé dans un enfer de feu. Mais des fragments de celui-ci ont tué un peu plus de femmes qui se trouvaient à proximité.

Quelques instants plus tard, nos canons de fusil abaissés pour le tir direct, un autre char apparaît. Chaque fusil a tiré ses dernières balles. Au moins deux de nos obus ont frappé le char et l'ont soufflé en morceaux.¹⁷

Le jeune Siegfried Losch est maintenant dans un groupe de snipers composé de parachutistes convalescents du front italien. Après avoir échappé à l'Oder, le jeune de dix-sept ans, avait brièvement envisagé de quitter son uniforme et de se mélanger aux civils. Toutefois la fidélité à la patrie l'a fait réfléchir et la police omniprésente sur le terrain lui a donné encore plus de raisons de reconsidérer sa décision. Bientôt, Losch et ses camarades trouvent un abri près du Stade Olympique.

Il n'y avait pas d'organisation réelle. Chaque petit groupe combattait du mieux qu'il pouvait. La confusion régnait. Par exemple, il y avait des membres du Volkssturm vêtus de manteaux bruns et de casques tchécoslovaques. J'ai failli tuer l'un d'eux. Il était assez vieux. Je lui ai dit de changer son uniforme s'il voulait survivre. Ensuite, il y avait des membres de l'école Adolf Hitler, un lycée d'élite nazi. Ces garçons étaient armés comme des cow-boys. Chacun avait plusieurs pistolets. Ils avaient pris les armes des soldats morts. Ils étaient très motivés. Je me souviens, il y avait un char T-34 à environ 60 mètres de notre position, tirant de temps à autre le long des maisons. Soudain, j'ai entendu un gros bang provenant du T-34. Un de ces étudiants avait frappé le char. Il avait rampé sur le balcon en face de nous et il s'était caché derrière des pétunias, il a tiré un bazooka [un Panzerfaust] au niveau du char... Il avait peut-être 14 ans.¹⁸

Comme les incidents ci-dessus l'illustrent et comme les Soviétiques le découvrirent bientôt, Berlin était un cimetière pour les chars. Le Panzerfaust et son cousin plus mortifère, le Panzerschreck, était un dispositif simple, mais un appareil destructeur de char extrêmement efficace qui pouvait être utilisé avec peu ou pas de formation. Les charrois, charrettes et brouettes chargés avec ces armes réalimentaient constamment les fronts et elles étaient distribuées comme des miches de pain. En outre, les rues étroites de Berlin, bordées de ruines faites de pierres et de briques à plusieurs étages créaient des canyons parfaits pour l'embuscade.

Le général Wilhelm Mohnke décrit une attaque de chars sur l'une de ses positions :

Ils sont arrivés à l'aube, avec des chars et de l'infanterie. Ils avaient beaucoup de difficulté à manœuvrer leurs chars, ils étaient bloqués par les décombres et ils étaient des proies faciles dans cette situation classique de combat de rue. Même les jeunes garçons et les vieillards ou les femmes d'ailleurs, armés de bazookas et de désespoir héroïque, pouvaient les avoir à bout portant, habituellement à moins de cinquante mètres, souvent depuis une cave... Les Russes avaient des commandants de chars brillants qui avaient appris à se battre contre nous dans les steppes et dans les espaces ouverts. Même lors des combats dans les villes, par exemple, à Stalingrad ou Varsovie, ils

n'avaient jamais eu à se heurter à des civils hostiles et armés. Ils n'ont réalisé leur erreur que tardivement, après avoir perdu des centaines de chars...

Après cette première attaque frontale, ils sont devenus plus intelligents. Ils se sont tout simplement retirés vers l'arrière et nous ont arrosés avec de l'artillerie, dont ils disposaient en abondance. Ils n'ont jamais réessayé de prendre d'assaut nos positions.¹⁹

Et puis, dans d'autres secteurs, les commandants soviétiques recouvraient leurs chars avec des feuilles de fer ou des sacs de ciment et les retenaient jusqu'à ce que les points de résistance soient anéantis par l'artillerie. Un prisonnier de guerre français observa une opération typique depuis l'extérieur de la brasserie Schultheiss :

Les défenseurs des barrages routiers étaient bombardés par des mortiers lourds mis en place dans certaines maisons en ruines à proximité. Puis les Russes mettaient en place un fusil de 75 ou 105mm à plusieurs centaines de mètres de la barricade. Les artilleurs russes étaient complètement exposés et, au prix de plusieurs blessés, réussissaient à toucher la cible, détruisant la barricade et tuant un certain nombre d'Allemands.

Puis l'infanterie soviétique, une centaine de costauds, chargeant en hurlant, submergeant rapidement les défenseurs restants, ils ouvraient la barrière et se regroupaient sur le coin de la rue en face de la brasserie. Les pertes allemandes étaient augmentées grâce à l'amertume des soldats soviétiques, qui semblaient être drogués, et qui prenaient rarement des prisonniers. Nous avons trouvé de nombreux cadavres allemands, civils et militaires, quand nous fûmes en mesure de sortir de la brasserie.²⁰

Maintenant que Berlin est encerclée, les Soviétiques cherchent à rompre le dernier lien de la ville avec le monde en envahissant l'aéroport de Tempelhof. Un de ceux qui défendaient l'aérodrome griffonna dans son journal :

L'artillerie russe tire sans relâche... Nous avons besoin de renforts d'infanterie et nous recevons des unités d'urgence bigarrées. Derrière les lignes, les civils essayent toujours de s'en aller directement sous le feu de l'artillerie russe, traînant avec eux quelque misérable paquet contenant tout

ce qui leur reste au monde. De temps à autre, certains des blessés essayent d'aller vers l'arrière. La plupart d'entre eux restent, cependant, parce qu'ils ont peur d'être pris et pendus par les cours martiales volantes. Les Russes ouvrent leur chemin en brûlant les maisons avec des lance-flammes. Les cris des femmes et des enfants sont terribles...

Après midi. Notre artillerie se retire vers de nouvelles positions. Ils ont très peu de munitions. Les hurlements et les explosions des Orgues de Staline, les cris des blessés, le rugissement des moteurs, et le bruit des mitrailleuses. Des nuages de fumée et l'odeur du chlore et du feu. Des femmes mortes dans la rue, tuées alors qu'elles allaient chercher de l'eau. Mais aussi, ici et là, des femmes avec des bazookas, des filles de Silésie assoiffées de vengeance...

20h00 : Des chars russes transportant l'infanterie roulent sur l'aéroport. De violents combats.

25 avril : 05h30. De nouvelles attaques massives de chars. Nous sommes obligés de battre en retraite... L'avancée russe sur l'aéroport devient écrasante... lourds combats de rue : de nombreuses victimes civiles. Des animaux qui meurent. Des femmes fuient de cave en cave. Nous sommes poussés au Nord-Ouest... Lourdes attaques aériennes russes. Inscriptions sur les murs des maisons : "L'heure avant le lever du soleil est la plus sombre" et "nous nous retirons, mais nous gagnons." Des déserteurs, pendus ou fusillés. Ce que nous voyons lors de cette marche est inoubliable.²¹

Alors que les combats féroces approchent du périmètre de l'aéroport, le général Weidling réalise qu'il ne pourra pas maintenir le lien vital longtemps. Major Knappe :

Au cours de la soirée, je suis entré dans une pièce où Weidling rencontrait [deux généraux]. Ils discutaient de l'opportunité de défendre consciencieusement Berlin ou s'il serait approprié de rester ici et de laisser passer les Russes de chaque côté de nous, puis de percer à travers le Grunewald (bois à l'Ouest de la ville), de s'échapper à l'Ouest, et de se rendre aux Alliés occidentaux. Si nous restions pour défendre Berlin, il serait nécessaire de déplacer notre quartier général au centre de la ville, parce que d'ici deux jours au plus tard, les Russes occuperont ce bâtiment. Weidling prit ensuite la décision de rester et de défendre Berlin...

[Nous]... avons décidé de déplacer le quartier général dans un grand bunker anti-aérien près du zoo de Berlin... Le bunker du zoo – un endroit fortement fortifié avec de lourds canons anti-aériens sur le toit – serait protégé des bombardements et de l’artillerie...

Nous avons dû être prudents au moment de quitter notre quartier général, car le remblai de chemin de fer derrière notre bâtiment était en feu et nous avons dû le traverser pour arriver à notre Kubelwagen [la Jeep] et à la moto. Nous l’avons traversé en nous précipitant d’un refuge à l’autre, afin d’arriver en toute sécurité à nos véhicules. Alors que nous conduisions à travers la ville, la terre tremblait à chaque obus d’artillerie qui explosait et un immense geysier de terre et de débris jaillissait du sol à chaque explosion. Le bruit était assourdissant et le soulèvement de la terre était étonnant. Un ruban d’éclats d’obus d’artillerie perça finalement l’un des pneus de ma Kubelwagen.

Alors que mon chauffeur était en train de changer le pneu, une femme qui regardait depuis une maison voisine m’a offert une tasse de thé. Elle avait environ quarante-cinq ans et était imposante, avec des vêtements usés, les cheveux en pagaille, et un visage aimable... Son appartement était en ruine à cause des explosions d’artillerie. De petits bibelots, des petits morceaux de sa vie, gisaient brisés sur le sol autour d’elle.

“Quand est-ce que les Russes seront là, Herr Major ?” demanda-t-elle.

“Dans quelques heures,” lui ai-je dit honnêtement. “Une journée tout au plus. Vous serez plus en sécurité si vous restez dans votre sous-sol.”²²

Tout comme cette femme sans défense, les femmes ne pouvaient rien faire d’autre que rester dans leurs caves et attendre. Contrairement aux bombardements aériens, qui avaient un certain rythme, la mort venant de l’artillerie pouvait venir à tout moment. C’est pourquoi, la vie se passait maintenant presque entièrement au sous-sol à parler... et à penser.

“Le mot ‘Russes’ n’est plus jamais mentionné. Les lèvres ne le prononceront pas,” confia une femme de trente ans. Alors que le viol était dans l’esprit de tout le monde, elle ajouta : *‘pas une seule femme ne parle ce “ça”*’.

Une gaieté nerveuse éclate. Toutes sortes d’histoires sont racontées. Frau W. hurle : “Plutôt un Russkof sur le ventre qu’un Ami [Américain] sur la

tête !” : Une blague pas tout à fait appropriée à son crêpe de deuil. Fraulein Behn crie à travers la cave : “Maintenant, nous allons être franches : je fais le pari qu’il n’y a pas une vierge parmi nous !” Personne ne répond. Je me demande... Probablement la plus jeune fille du concierge, qui n’a que seize ans et qui, depuis le faux-pas de sa sœur, a été strictement surveillée. Et certainement, si j’en connais un bout sur le visage des jeunes filles, celle de dix-huit ans... qui dort paisiblement dans le coin.²³

Quand ils sont finalement contraints par la faim et la soif à refaire surface, ceux qui vivent dans la clandestinité doivent faire face à des scènes atterrantes. La même femme poursuit :

En marchant vers le Sud on est tout de suite au courant que l’on approche du front. Le tunnel de chemin de fer de la ville est déjà bloqué. Les gens debout en face de celui-ci disent qu’à l’autre extrémité un soldat en caleçon est pendu, une pancarte accrochée à son cou disant : “Traître”. Ils disent qu’il est pendu si bas que l’on peut toucher ses jambes. Cela a été rapporté par quelqu’un qui l’a vu lui-même et qui a chassé quelques garçons qui s’amusaient à toucher les jambes de l’homme mort.

Le Berliner Strasse semble fantastique, à moitié déchiré et bloqué par des barricades. Des files d’attente devant les magasins, Les Flak [batteries anti-aériennes] rugissant au-dessus des têtes. Des camions se déplaçant dans les quartiers urbains. Des personnages crasseux couverts de boue avec des visages vides couverts de bandages barbouillés de sang marchent péniblement entre eux. À l’arrière, des chariots de foin conduits par des têtes grises. Les barricades gardées par des hommes du Volkssturm en uniformes rapiécés. Des enfants au visage doux sous d’énormes casques d’acier, c’était horrible d’entendre leurs voix haut perchées. Si minuscules et si frêles dans leurs uniformes bien trop larges, ils ne devaient pas avoir plus de quinze ans.²⁴

“Il n’y a plus de rues. Juste des fossés défoncés remplis de gravats entre les rangées de ruines...” déclara un autre chasseur de trésor affamé, Ruth Andreas-Friedrich. *“Nous grimpons à travers les montagnes de ruines, fouillant dans les décombres et les débris de verre, rampant à travers les caves inconnues, arrachant les boîtes et les sacs des autres. Tir d’obus au-dessus de nous. Nous n’y prêtons pas attention. Nous ne*

prenons guère la peine de nous mettre à l'abri. Une fièvre s'est emparée de nous."²⁵

Rita Kuhn était également à la recherche de nourriture. Tandis que la petite fille approchait de la boulangerie de son quartier, elle se perdit.

Je croyais être dans une autre ville. Tout avait l'air si, si peu familier. Les arbres avaient perdu leurs feuilles. Et les bâtiments des deux côtés étaient... de petits trous, de grands trous, et toute la zone était simplement dévastée... Je marchais, et je regardais les arbres, et j'ai vu des morceaux de vêtements sur les arbres. Très vite, alors que je m'approchais de la boulangerie, il y eut des morceaux de chair humaine. Il y en avait partout, partout. Sur les arbres, sur les balcons, des morceaux de vêtements, des morceaux de chair humaine... Je suis presque tombée sur une femme, gisant dans la rue, morte, avec ses jambes arrachées... Je suis allée à l'endroit où je pensais que la boulangerie se trouvait, et il n'y avait juste qu'un grand trou. Effectivement, voilà où [l'engin] avait frappé, et les gens n'avaient pas eu le temps de se mettre à l'abri.²⁶

Comme ce fut le cas pour ce malheureux groupe, une fois qu'une source de nourriture ou d'eau était découverte, rien ne pouvait retenir les gens désespérés.

"Des familles entières se reliaient debout dans les files d'attente, chaque membre à son tour, pendant plusieurs heures..." écrivit un témoin. *"Avec quelques biftecks et des longes de porc en vue, même la plus tremblante grand-mère gardait sa place. Là, ils se tiennent comme des statues, ceux qui, il n'y a pas si longtemps, se précipitaient dans les bunkers aussitôt que trois avions de chasse étaient annoncés sur l'Allemagne centrale."*²⁷

"Alors que nous étions sur le point de passer devant une de ces files d'attente," nota le major Knappe, *"un obus d'artillerie a explosé à côté de la file des femmes. La fumée commençant à se dissiper, j'ai pu voir que de nombreuses femmes avaient été touchées. Les femmes qui n'avaient pas été touchées portaient les morts, les mourants et les blessés dans les entrées des bâtiments voisins, les soignaient et puis de nouveau formaient leurs files d'attente afin de ne pas perdre leur place dans la ligne !"*²⁸

Quand une autre frappe directe sur une file d'attente tuait et blessait plus d'une douzaine de personnes, un spectateur était stupéfait de voir les victimes simplement essuyer le sang de leurs cartes de rationnement et reformer la file.²⁹ Tandis que les bruits des combats de rue approchaient, peu d'entre eux ne se risquaient plus toutefois à sortir pour de la nourriture et de l'eau. Confinés dans leurs caves sombres, seuls avec leurs pensées, c'était maintenant cette terrible anticipation qui venait les écraser.

Nous étions à l'abri dans la cave anti raids aériens de notre maison quand les combats se sont vraiment rapprochés... Nous avons entendu une série de collisions foudroyantes qui se rapprochaient. Un jeune garçon dans notre cave a eu le courage de regarder dehors. Il nous a dit que deux chars russes et beaucoup de soldats à pied venaient et que les chars tiraient dans les maisons en avançant dans la rue. Un char tirait sur les maisons sur la gauche. Le garçon a soudainement sauté du bas de la fente à travers laquelle il avait regardé et presque immédiatement notre maison a été frappée par un obus...

Le bruit s'est éloigné. Le bruit de la fusillade diminuait de plus en plus. Nous étions tous assis immobiles... Chacun de nous perdu dans ses propres pensées. Je pensais à mon mari qui était un marin quelque part... Nous étions tous assis attendant silencieusement, se demandant ce qui allait se passer et [nous étions] apeurés. Bientôt, l'Armée rouge serait là. Soudain, la porte fut poussée et dans l'ouverture se tenait la silhouette d'un homme. Puis un autre et un autre. Deux lampes de poche ont été allumées et leur faisceau passait d'un visage à l'autre dans la cave. "Alles Kaputt," a crié une des silhouettes, "Komm," et nous nous sommes dirigés douloureusement dans les escaliers de l'abri et nous sommes retrouvés à la lumière du jour. Les soldats qui étaient venus dans notre cave se tenaient là, riant et criant. "Alles Kaput." Ils avaient l'air d'avoir environ seize ans. Les Ivans étaient arrivés.³⁰



Comme l'avaient découvert leurs compatriotes effrayés de l'Est, les Berlinoises constatèrent également très vite que bien qu'étant des

troupes de choc russes rudes et dures, elles étaient loin de correspondre à la propagande et à l'imagination qui les avaient décrites comme des monstres assoiffés de sang. *“Les premières troupes étaient très gentilles et elles nous ont donné de la nourriture,”* déclara un adolescent. *“Ils avaient des officiers avec eux qui parlaient très bien l'Allemand et ils nous ont demandé de rester calme, que tout irait bien.”*³¹ Mais, tout comme leurs frères orientaux, les Berlinoises ont vite appris qu'il y avait un monde de différence entre la première vague de soldats soviétiques et la seconde.

“Ceux-ci sont de bons soldats, disciplinés et des soldats convenables,” expliqua un officier russe à une mère supérieure dans une maternité. *“Mais je dois vous dire : ceux qui viennent derrière sont des porcs.”*³²

Averties de la sorte, des femmes terrifiées ont tenté de suivre le front, en se faufilant de cave en cave, et se faisant, mourant sous les bombes et les balles, mais au moins elles tentaient de rester au devant de l'horreur qui se profilait derrière. Pour la plupart, cependant, il était trop tard.

Je sors dans le couloir sombre. Alors ils m'ont attrapée. Les deux hommes se tenaient là à attendre. Je crie, crie... Un homme me saisit par les poignets et me traîne le long du corridor. Maintenant l'autre tire aussi, en même temps [il] saisit ma gorge avec une main de sorte que je ne peux plus crier... Je suis déjà sur le sol, la tête couchée sur le bas de l'escalier de la cave. Je peux sentir la froideur des carreaux contre mon dos. Quelque chose tombe de mon manteau avec un bruit de tintement. Ce doit être les clés de ma maison...

Un homme monte la garde à la porte à l'étage tandis que l'autre arrache mes sous-vêtements, met mon porte-jarretelles en lambeaux et violemment, brutalement fait le reste...

Quand tout est fini et que titubante, je tente de me lever, l'autre homme se jette sur moi et avec les poings et les genoux me force de nouveau sur le plancher. Maintenant, le premier homme monte la garde, chuchotant : *“Vite, vite...”*

Tout à coup, j'entends de fortes voix russes. Quelqu'un a ouvert la porte en haut de l'escalier, laissant passer la lumière. Trois Russes arrivent, le troisième est une femme en uniforme. Ils me regardent et rient. Mon deuxième assaillant, interrompu, a sauté sur ses pieds. Ils partent tous

deux avec les autres, me laissant gisante sur le sol. Je me relève à l'aide de la rampe, rassemble mes affaires, et titube le long de la paroi vers la porte de la cave... Mes bas pendent sur mes chaussures, mes cheveux tout décoiffés recouvrent mon visage, dans ma main les restes du porte-jarretelles.³³

“*Ce qui a suivi était pire que tout ce que nous avons jamais imaginé,*” de souvient Juliane Hartman une jeune fille de dix-neuf ans.

Un Russe est allé dans le garage et l'autre se dirigea vers la maison. N'ayant pas la moindre idée de ce qui se passerait, je suivais l'homme dans la maison. Tout d'abord, il a verrouillé toutes les portes derrière lui et a mis les clés dans sa poche. Je commençais à me sentir un peu déconcertée quand nous sommes arrivés à l'une des chambres. Je voulais aller sur le balcon, mais il a pointé son arme sur moi et dit : “*Frau komm !*” Nous avions déjà entendu parler de quelques-unes des choses horribles qui se passaient, donc j'étais sûre d'une chose : c'était : “N'essaye pas de te défendre.” Enfant de la classe moyenne supérieure, on ne m'avait jamais expliqué les faits de la vie.³⁴

Peu de temps après, Julianne en a appris beaucoup plus sur les “*faits de la vie*” quand “*une horde entière de Mongols*” se tint en face d'elle.³⁵

Ruth Andreas-Friedrich, une communiste allemande raconte :

Au milieu de la nuit, je me réveille. Une lampe de poche éclaire mon visage. J'entends une voix : “Viens, femme.” L'odeur de l'alcool pas cher m'assaille... Une main couvre ma bouche.

“Bonne femme... viens,” répète la voix. Un corps lourd tombe sur moi.

“Non, non,” dis-je, à moitié étranglée, essayant de m'enfoncer plus profondément dans les oreillers. L'odeur de l'alcool bon marché. Près de mon oreille un souffle haletant. “Oh mon Dieu !... Mon Dieu !”³⁶

Suite à sa propre épreuve, Andreas-Friedrich essaya de consoler une jeune amie marxiste :

Elle est assise recroquevillée sur son canapé. “On doit se tuer,” gémit-elle. “Ce n'est pas une vie.” Elle couvre son visage avec ses mains et se met à pleurer. C'est terrible de voir ses yeux gonflés, terrible de voir ses traits défigurés.

Était-ce vraiment si terrible ?” je demande.

Elle me regarde pitoyablement. “Sept,” dit-elle. “Sept d’affilée. Comme des animaux...”

Elle a dix-huit ans et elle ne savait rien à propos de l’amour. Maintenant, elle sait tout. Maintes et maintes fois, soixante fois.

“Comment peut-on se défendre ?” dit-elle, impassible, presque indifféremment. “Quand ils frappent à la porte et tirent avec leurs armes sans raison. Chaque nuit de nouveaux [arrivent], chaque nuit [il y en a d’] autres. La première fois quand ils m’ont prise et qu’ils ont forcé mon père à regarder, je pensais que je mourrais...”

Je frémis. Pendant quatre ans, Goebbels nous avait dit que les Russes nous violeraient. Qu’ils violeraient et mettraient tout à sac, qu’ils assassinaient et pilleraient.

“Propagande d’atrocités !” disions-nous en attendant les libérateurs alliés.³⁷

Deux autres Berlinoises, un avocat allemand et sa femme juive attendaient eux aussi avec impatience l’arrivée des troupes soviétiques. Selon un témoin :

Depuis des mois, le couple attendait avec impatience la libération de Berlin, passant des nuits à côté de la radio à écouter des émissions étrangères. Puis, quand les premiers Russes ont forcé l’entrée de leur cave et ont appelé les femmes, il y eut une mêlée générale et des coups de feu. Une balle ricocha sur le mur et frappa l’avocat à la hanche. Sa femme s’était jetée sur les Russes, implorant leur aide en allemand. Là-dessus, ils l’avaient traînée dans le couloir. Là trois hommes étaient tombés sur elle pendant qu’elle continuait de crier : “Écoutez ! Je suis juive ! Je suis juive !” Quand les Russes en eurent fini avec elle, le mari s’était vidé de son sang.³⁸

En raison des combats de rue rapprochés, les troupes allemandes étaient souvent spectatrices malgré elles des horreurs qui avaient lieu tout près. “*Les nuits, quand les femmes étaient violées par des soldats russes dans les rues occupées à proximité, étaient terribles,*” se souvient un jeune de seize ans des Jeunesses hitlériennes. “*Les cris étaient horribles. Il y avait des scènes terribles.*”³⁹ Un autre Landser ajouta : “*Ce n’est tout simplement pas un joli spectacle de voir une femme nue, ter-*

riflée, courir le long d'un toit, poursuivie par une demi-douzaine de soldats brandissant des baïonnettes, puis sauter du haut de cinq ou six étages vers une mort certaine."⁴⁰



Après avoir été témoin de telles scènes, la résistance – déjà féroce – devint bientôt fanatique. Mais aussi féroce qu'était devenue la lutte, peu ou rien ne pouvait conjurer l'inévitable. Nulle part ailleurs ce fait n'était plus douloureusement clair que dans le bunker profondément enfoui sous la Chancellerie du Reich. Traudl Junge :

Une profonde anxiété s'était répandue dans le bunker. À l'extérieur, c'était comme les profondeurs de l'enfer. Pendant la journée, le grondement des coups de feu ne cessait jamais et des explosions qui secouaient le sol se poursuivaient toute la nuit... Emprisonnés dans le bunker, nous essayions de recueillir quelques nouvelles sur l'issue de la bataille. Celle-ci devait être à son paroxysme. Était-ce le bruit de nos canons et de nos chars ? Personne ne savait...

Hitler est sorti pour voir les officiers qui attendaient dans le couloir. "Messieurs," dit-il, "la fin est proche. Je vais rester à Berlin et je me tuerais le moment venu. Ceux d'entre vous qui souhaitent partir peuvent le faire. Vous êtes tous libres de vous en aller."⁴¹

Lorsque ceux qui étaient présents le supplièrent de voler vers le Sud vers les Alpes, tant qu'il était encore temps, Hitler a simplement balayé de la main ces paroles : *"Dans cette ville, j'ai eu le droit de donner des ordres ; maintenant je dois obéir aux ordres du destin. Même si je pouvais me sauver, je ne le ferais pas. Le capitaine coule avec son navire. Comment puis-je faire appel aux troupes pour entreprendre la bataille décisive de Berlin si au même moment, je me retire pour me mettre en sécurité ?"*⁴²

Alors que certains dans le bunker s'accrochaient encore à l'espoir, mettant leur dernière prière sur le général Wenck qui briserait l'encercllement russe et soulagerait la capitale, Wenck lui-même ne se berçait d'aucune illusion.

“L’idée de se battre jusqu’à Berlin... était complètement absurde,” le général écrira plus tard. *“Cela aurait pris des semaines à l’armée pour récupérer et reprendre de la force pour le combat. D’heure en heure notre propre position était de plus en plus faible. Les Russes attaquaient maintenant en nombre écrasant.”*⁴³ Traudl Junge poursuit :

Le 26 avril, nous étions coupés du monde extérieur en dehors d’une liaison radio... Il devenait évident que nous n’avions plus une armée capable de nous sauver... Le bruit des armes à feu se rapprochait de plus en plus, mais l’atmosphère dans le bunker était restée la même. Hitler était hagard et distrait... Il avait les yeux creux et il était plus pâle que jamais. Il semblait avoir complètement renoncé à son rôle de chef de file. Il n’y avait plus de séance d’information, les horaires n’étaient plus fixes, pas de carte étalée sur la table. Les portes restaient grand ouvertes. Plus personne ne se souciait plus de rien. Notre seule obsession était que le moment du suicide d’Hitler approchait.

Goebbels... arriva pour discuter avec Hitler de leurs plans pour une émission de radio finale. La population devait être informée que le Führer restait dans la capitale assiégée et qu’il prendrait personnellement part à la défense de la ville. C’était un espoir futile que ce message donnerait au peuple allemand le courage et l’énergie pour réaliser l’impossible : la triste vérité est qu’il ne restait que peu d’hommes valides et un grand nombre de jeunes sacrifieraient leur vie en vain, à un moment où leur Führer avait déjà renoncé.⁴⁴

Malgré la fin qui approche rapidement, des détails de la situation continuent d’arriver. Après avoir détruit un char soviétique à lui seul, un enfant stupéfait et épuisé est conduit au bunker et présenté au Führer.

“Avec une grande émotion,” nota un observateur, *“Hitler épingla une croix de fer sur la poitrine chétive de ce petit bonhomme, sur un manteau éclaboussé de boue trois fois trop grand pour lui. Puis il passa sa main lentement sur la tête du garçon et le renvoya dans la bataille désespérée dans les rues de Berlin.”*⁴⁵

Alors que l’étau se referme sur le centre de Berlin, le combat devient de plus en plus sauvage. *“Une des pires choses... c’est que les*

Russes avaient toujours de nouvelles réserves à envoyer dans le combat, afin qu'ils puissent laisser leurs troupes se reposer...” écrit le major.Knappe. “[Nos] gens ont dû tout simplement continuer à se battre, heure après heure et jour après jour, jusqu’à ce qu’ils soient tués ou gravement blessés.”⁴⁶

“*Peu à peu, nous avons perdu toute apparence humaine,*” raconte un soldat allemand. “*Nos yeux brûlaient et nos visages étaient colorés par la poussière qui nous entourait.*”⁴⁷

“*La poussière des décombres flottait dans l’air comme un brouillard épais...*” ajouta le général Weidling tandis qu’il se baissait et passait de porte à porte pour inspecter ses défenses. “*Des obus éclataient tout autour de nous. Nous étions couverts de morceaux de pierres cassées.*”⁴⁸

Un autre Landser épuisé a pris le temps d’enregistrer fidèlement l’agonie quotidienne :

Des attaques continues tout au long de la nuit. Les Russes essaient de percer... Augmentation des signes de désintégration et de désespoir... Presque aucune communication entre les groupes de combat, dans la mesure où aucun des bataillons actifs n’a plus de communication radio. Les câbles téléphoniques sont abattus en un rien de temps. Les conditions physiques sont indescriptibles. Pas de soulagement ou de répit, pas de nourriture régulière et presque pas de pain. Crises de nerfs dues aux tirs d’artillerie continus. L’eau doit passer par les tunnels et par la Spree [fleuve], puis être filtrée. Ceux qui ne sont pas trop grièvement blessés ne sont guère accueillis, les civils ayant peur d’accepter des soldats et des officiers blessés dans leurs caves quand tant de gens sont pendus en tant que déserteurs réels ou présumés et les occupants des caves concernées sont impitoyablement jetés dehors, car considérés comme complices par les membres des tribunaux martiaux volants...

Potsdamer Platz est un amas de ruine. Des masses de véhicules détruits et des ambulances criblées de balles avec les blessés encore à l’intérieur. Des morts partout, beaucoup d’entre eux effroyablement mutilés par des chars et des camions...

De violents bombardements du centre-ville au crépuscule avec des attaques simultanées sur nos positions... Les Russes en direction de Potsdamer Platz nous dépassent dans le tunnel parallèle.⁴⁹

Comme l'a noté dans son journal cette personne, alors qu'une bataille faisait rage au-dessus [dans le ciel], une autre faisait rage au-dessous. Non seulement Berlin était l'une des plus grandes villes du monde, c'était aussi l'une des plus modernes et sous sa surface s'étirait un labyrinthe de tunnels de métro, des passages pour piétons et d'énormes tuyaux de drainage. Avec des cartes en main, les commandants allemands ont été prompts à saisir l'initiative... avec des résultats dévastateurs. Un général russe admit :

Nos troupes capturaient une partie du centre de la résistance et pensaient qu'elles en avaient fini avec elle, mais l'ennemi, utilisant des passages souterrains, envoyait des groupes de reconnaissance, ainsi que des saboteurs individuels et des tireurs d'élite dans nos bases arrières. Ces groupes de mitrailleurs, de tireurs d'élite, de lance-grenades et d'hommes armés de Panzerfaust émergeant des communications souterraines tiraient sur les véhicules à moteur, les chars et les équipages d'armes à feu qui se déplaçaient le long des rues déjà capturées, rompaient nos lignes de communication et créaient des situations tendues derrière nos lignes de tir.⁵⁰

Bien que terrifiés par le labyrinthe noir, les soldats soviétiques étaient obligés d'y entrer. Alexander Zhamkov et une escouade de scouts se glissaient à travers un métro quand ils ont repéré une lumière lointaine.

Nous avons décidé de ramper sur le reste du chemin. Il y avait une niche dans le mur... et une petite ampoule électrique allumée. À proximité, nous avons entendu parler des Allemands, et il y avait une odeur de fumée de tabac et de viande en conserve en train d'être réchauffée. L'un d'eux a éclairé une torche et l'a pointée vers nous, tandis que les Allemands sont restés dans l'ombre. Nous nous sommes pressés contre le sol et nous avons observé devant nous. En face, le tunnel était scellé avec un mur de briques avec des boucliers en acier fixés au milieu. Nous rampâmes encore quelques mètres. Tout d'un coup, les balles ont commencé à siffler. Nous nous sommes cachés dans les niches. Après un certain temps, nous avons attaqué, lançant des grenades à main et tirant des Panzerfausts et nous avons fait une percée. Un autre 200 mètres et un autre mur.⁵¹

“C’est la pire sorte de combat possible,” déclara un combattant clandestin. “Vous ne voyez que des éclairs de feu venant vers vous : Lance-flammes et munitions traçantes.”⁵²

Dans cette situation cauchemardesque au possible, les civils effrayés qui s’entassaient sur les plates-formes des métros ajoutaient de façon incommensurable à l’horreur, comme un soldat le révéla :

Les plates-formes et les salles d’attente ressemblaient à un camp militaire... Des obus secouaient les toits du tunnel. Des morceaux de béton s’effondraient. Une odeur de poudre et des nuages de fumée dans les tunnels. Des trains hospitaliers de la compagnie de chemins de fer souterrains de la municipalité passaient lentement. Soudain, une surprise. L’eau se déverse dans nos quartiers généraux de combat. Des cris, des pleurs, des jurons, les gens se battent pour accéder aux échelles qui mènent à la surface à travers les puits de ventilation. Les masses se déversent sur les traverses de chemin de fer laissant les enfants et les blessés derrière... L’eau monte à plus d’un mètre avant qu’elle ne se retire lentement. La peur et la terrible panique dure plus d’une heure. Beaucoup se sont noyés. La cause : sur les ordres de quelqu’un, des ingénieurs avaient démoli les côtés du canal Landwehr... afin d’inonder les tunnels pour bloquer les avances souterraines de l’ennemi...

Fin d’après midi, nous passons à Potsdam Platz [station]... Des obus pénètrent le toit. De lourdes pertes au-dessus, les civils et les blessés. La fumée se déverse à travers les trous d’obus... Après une forte explosion d’obus... par l’entrée de la gare à côté de la brasserie Pschorr, il y a un spectacle horrible : Des hommes, des femmes et des enfants sont littéralement collés aux parois.⁵³

Et, le soldat continue, comme si l’horreur n’était pas déjà assez grande, “*les cours martiales volantes apparaissent parmi nous.*”

La plupart sont de très jeunes SS... Pratiquement aucune décoration. Ils sont aveugles et fanatiques. Les espoirs de soulagement et la crainte simultanée des cours martiales revitalisent à nouveau les hommes. Le général [Hans] Mummert interdit la réapparition de toute cour martiale volante dans ce secteur de la défense. Une division avec celui qui porte le plus de

Croix de chevalier et la grappe de feuille de chêne ne mérite pas d'être persécutée par ces jeunes gens. Mummert est déterminé à tirer personnellement sur un tel tribunal militaire qui interfère dans son secteur.⁵⁴

Comme indiqué ci-dessus, les chiens enchaînés étaient omniprésents, s'assurant que peu de gens "paniquent" et se réfugient à l'arrière. *"Partout où vous alliez, vous voyiez la police militaire,"* déclara un membre des Jeunesses hitlériennes. *"Même lorsque les Russes étaient déjà en vue, on pouvait voir la police à cent mètres plus loin, essayant toujours de contrôler les personnes. Celui qui n'avait pas les bons papiers ou le bon passe était pendu comme déserteur."*⁵⁵

De la compagnie de Lothar Ruhl, qui comptait cent quarante hommes à l'origine, il n'en restait seulement qu'une douzaine. Malgré tout, dit le brave jeune de dix-sept ans, *"Une patrouille de SS m'a arrêté et m'a demandé ce que je faisais. Étais-je un déserteur ?"*

Ils m'ont demandé de les suivre et dit que tous les lâches et les traîtres seraient abattus. Sur le chemin, je vis un officier, dépouillé de ses insignes, pendu à un passage souterrain de tramway. Un grand panneau accroché autour du cou où l'on pouvait lire, "Je suis pendu ici parce que j'étais trop lâche pour faire face à l'ennemi." Le SS a dit : "Voyez-vous cela ? Il y a un déserteur accroché déjà." Je lui ai dit que je n'étais pas déserteur. J'étais un messenger. Il dit : "Voilà ce qu'ils disent tous." Je me suis retrouvé à un point de rassemblement SS. L'un de nos chefs de peloton était assis là. Il m'a vu et a crié : "Hé, qu'est-ce que vous faites avec un de nos hommes ?" La réponse fut : "Nous l'avons ramassé." Le chef de peloton a demandé, "Qu'est-ce que vous voulez dire par ramassé ? Cet homme est notre messenger et je le connais très bien. Laissez-le partir pour qu'il puisse retourner à son travail." Ils m'ont finalement laisser partir.⁵⁶

Suite à l'une de leurs nombreuses petites contre-attaques, les troupes allemandes occupent brièvement un quartier délabré. Un témoin écrit :

Les gens qui y vivaient avaient mis des drapeaux blancs en signe de capitulation. Il y avait cette maison avec des draps blancs flottant aux fenêtres. Et le SS est venu – je ne l'oublierai jamais – entra dans la maison, et traîna tous les hommes qui s'y trouvaient. Je ne sais pas si ceux-ci étaient des soldats

habillés en civil, des vieillards, ou quoi. Quoi qu'il en soit, ils les ont placés dans le milieu de la rue et les ont fusillés.⁵⁷



Deux groupes qui n'étaient absolument pas dérangés par les cours martiales volantes étaient les Jeunesses hitlériennes et les Volkssturm. Vivant souvent à quelques rues de l'endroit où ils se battaient, aucune police militaire n'était nécessaire pour rappeler à ces hommes le sort qui attendait leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles s'ils devaient échouer. Un général russe explique :

L'ambiance qui régnait dans le Volkssturm pendant les combats décisifs pour Berlin peut être décrite comme un auto-sacrifice hystérique. Ces défenseurs du Troisième Reich, y compris de simples garçons, croyaient être la personnification d'un miracle du dernier espoir... Il est à noter que ces hommes armés de Panzerfaust se sont généralement battus jusqu'à la fin et au cours de cette dernière étape ils ont affiché beaucoup plus de courage que les soldats allemands qui avaient été au moulin et étaient démoralisés par la défaite et par de nombreuses années de pression.⁵⁸

Loin de défendre passivement un secteur, les vieillards et les garçons lançaient de furieuses, bien que désespérées, contre-attaques. En conséquence, ils sont morts par milliers. Quand une unité des Jeunesses hitlériennes rejoignit la bataille, ils étaient cinq mille hommes. Cinq jours plus tard, il n'en restait plus que cinq cents.⁵⁹



Tandis que la lutte pour Berlin s'intensifie et que le carnage augmente, les médecins et les infirmières sont mis à contribution au-delà de leurs limites. Un médecin se souvient :

Les amputations étaient effectuées sur une vieille table en bois recouverte d'un matelas. Les chirurgiens opéraient sans gants, pratiquement sans antiseptiques, et avec des instruments à peine stérilisés. Tout était défectueux

ou manquait. Il était impossible de changer ses combinaisons et même se laver les mains devenait un problème. Les lampes à huile ne fonctionnaient plus et les dernières bougies étaient consommées. Heureusement, nous avons trouvé deux vélos équipés de lampes électriques et les pédales tournées à la main fournissaient assez d'éclairage pour les tables d'opération.⁶⁰

Se déplaçant dans des salles enfumées, sombres, pataugeant sur des planchers inondés de sang et de morceaux de corps, le personnel médical épuisé a lui aussi enduré un déluge non-stop de jurons et de cris en allemand, en russe, en français, en espagnol et en néerlandais.

“Nous tous vivions maintenant un cauchemar éveillé. Nous avons perdu tout sens de l’heure ou du temps...” déclara Ernst-Guenther Schenck, un stagiaire contraint d’effectuer de la chirurgie bien que son domaine fut la nutrition.⁶¹

Les victimes mineures, les éclopés, les soldats qui avaient reçu une balle dans la main ou le pied, n’étaient même pas autorisés à quitter leurs postes de combat assignés. Ceux qui avaient été traînés jusqu’à nous ou roulés sur des civières, étaient généralement inconscients... Beaucoup de soldats blessés mouraient, dans d’horribles souffrances, sur la table barbouillée de sang pendant que je les opértais. Ceux-ci étaient des jeunes hommes embrigadés et désesparés qui venaient d’une partie de l’Europe. J’étais jusqu’au coude dans les entrailles, les artères, [et] le sang.⁶²

Assistant le Dr Schenck il y avait cette religieuse catholique, qui fourrait les bras, les jambes, les os et les intestins dans les poubelles.⁶³



Étonnamment, au milieu de l’enfer fumant et flamboyant qu’était Berlin, un autre monde existait, un monde de contrastes étranges et surréalistes. Alors que les hommes et les femmes se battaient et mouraient dans une rue, des fêtards ivres, tentaient une dernière aventure, criaient et riaient dans une rue adjacente. Pendant de brèves accalmies dans le vacarme presque constant de la bataille, les Landsers choqués entendaient de la musique jazz et de la polka à fond derrière

eux dans la zone allemande, et les cris des victimes de viol sur leur front dans la zone russe.⁶⁴ Len Carpenter, un prisonnier de guerre anglais qui s'était tout simplement échappé de sa prison, se trouva errant à travers ce paysage bizarre, comme dans un "coma."

Je me souviens être sorti et avoir fait la queue pour du porc salé au milieu des combats et la file d'attente être mitraillée par un avion russe, et je me souviens m'être joint aux Allemands quand ils ont commencé à piller les magasins et d'avoir pris une grande boîte de confiture et une machine à écrire, parmi toutes les choses inutiles. Je me souviens des garçons des Jeunesses hitlériennes qui chantaient alors qu'ils défilaient après avoir repoussé les Russes hors de la station de chemin de fer Herrenstrasse, et je me souviens de l'arrivée des premiers Russes : C'étaient les Russes qui avaient combattu du côté allemand et quand ils se sont réfugiés dans la cave avec nous je pensais, "Ce serait bien ma chance d'être pris par l'Armée rouge avec ce lot à la remorque."⁶⁵

Quand l'Armée rouge est bel et bien arrivée, le "coma" de Carpenter a empiré.

Lorsque toutes les armes à feu et les cris cessèrent, je suis sorti dans les rues. D'assez loin, je pouvais entendre les cris de jeunes filles. Un cordonnier local qui était un communiste est allé à la rencontre des Russes et leur a montré sa carte du Parti, mais tout ce qu'ils faisaient était de pincer la veste en cuir qu'il avait sur le dos... J'avais un ordre imprimé en quatre langues qui indiquait que j'étais un sujet britannique, mais ça ne les intéressait pas, ils ne savaient pas lire, ils l'ont juste laissé tomber sur le sol. Je me suis joint à eux durant leurs pillages. Nous avons forcé la porte d'un magasin de chaussures qui contenait un joli stock de chaussures et nous avons fait irruption dans les magasins de vins et de spiritueux, toutes sortes d'endroits.⁶⁶



Dans les derniers jours d'avril 1945, toute la ville de Berlin est sous contrôle russe, sauf le centre ville. Par conséquent, presque tout ce que la capitale avait à donner était tombé aux mains des vainqueurs.

Je sens quelque chose d'étrange, d'intangible dans l'air, diabolique et menaçant. Certains de ces gens-là regardent devant moi d'une manière étrange, échangeant des regards les uns avec les autres. L'un d'eux, petit et jaune et sentant l'alcool, m'implique dans une conversation, essaie de m'attirer littéralement dans une cour, me fait voir deux montres attachées à son poignet velu, promettant de m'en donner un si je...

Je me réfugie dans le couloir de la cave, me faufile à travers la cour intérieure, pensant que je l'ai semé quand tout à coup il est là, debout à côté de moi, et il me suit dans la cave.⁶⁷

*“Il me jette brusquement sur le lit. Fermer les yeux, serrer les dents, ne pas émettre un son. Seulement quand les sous-vêtements sont arrachés avec un bruit de déchirement, les dents grincent involontairement. Le dernier sous-vêtements.”*⁶⁸

Je sens des doigts sur ma bouche, l'odeur puante des chevaux et du tabac. J'ouvre les yeux. Adroitement les doigts forcent mes mâchoires. Des yeux qui regardent d'autres yeux. Ensuite, l'homme au-dessus laisse sa salive couler lentement dans ma bouche.

Paralysie. Pas de dégoût, juste une froideur prononcée. La colonne vertébrale semble être gelée, un vertige glacé entoure la nuque. J'ai l'impression de glisser et de couler profondément à travers les oreillers, à travers le plancher...

Une fois de plus un œil qui regarde un autre œil. Les lèvres au-dessus de moi s'ouvrent. Je vois des dents jaunes, une dent de devant à demi-cassée. Lentement, les coins de la bouche se retroussent, de petites rides se forment sur le contour des yeux fendus. L'homme est en train de sourire...

Quand je me suis levée, je me suis sentie étourdie et j'avais envie de vomir. Mes sous-vêtements en loque sont tombés autour de mes pieds. Je titubais le long du passage... vers la salle de bain. Là, j'ai vomi. Dans le miroir je voyais mon visage vert, dans le bassin ce que j'avais vomi. Je n'ai pas osé rincer alors que je continuais à vomir car nous avions si peu d'eau dans le seau.⁶⁹

Après avoir entendu les histoires d'horreur qui se produisaient dans l'Est, la plupart des femmes à Berlin s'attendaient à être violées une ou deux fois... mais pas des dizaines de fois.

Je me sentais misérable et endolorie et je me traînais comme un canard boiteux. La veuve, comprenant immédiatement pourquoi, récupéra son coffre à pharmacie au grenier où elle l'avait caché. Sans un mot, elle me tendit un pot contenant de la vaseline, mais ses yeux étaient remplis [de larmes]. Moi aussi, je me sentais faible et je sentais que quelque chose montait dans ma gorge.

Il me vint à l'esprit combien j'avais eu de la chance jusqu'à présent, combien dans le passé faire l'amour pour moi n'avait jamais été un fardeau, mais toujours un plaisir. On ne m'avait jamais forcée, je n'avais jamais eu à me forcer. Quoi qu'il en soit, c'était bon. Ce qui me rend si misérable en ce moment ce n'est pas le trop, mais c'est le corps maltraité pris contre sa volonté, qui réagit avec douleur... Je suis restée frigide pendant toutes ces copulations. Cela ne peut pas, cela ne doit pas être différent, car je veux rester morte et insensible tant que je dois être la proie. En conséquence, je suis contente de me sentir si mal et malade. Et pourtant, je me tiens là, pleurant, avec le pot de vaseline dans ma main, en face de la veuve qui pleure aussi.⁷⁰

Tout au long de Berlin ravagée, les vainqueurs revendiquent impitoyablement les "butins de guerre".

"Ils faisaient la queue," murmure sa femme, tandis qu'Elvira est assise juste là sans voix. "Ils attendaient que les uns et les autres aient fini... Elle pense qu'ils étaient au moins vingt, mais de cela elle n'est pas tout à fait sûre. Elle a dû prendre presque tout elle-même. L'autre était malade, ils l'ont laissée seule après quatre fois..."

Je regarde Elvira. Sa bouche gonflée pend de son visage pâle comme la mort comme une prune bleue. "Laisse-moi voir," dit la femme du distillateur. Et sans un mot Elvira déboutonne son chemisier, ouvre sa chemise, et révèle ses seins couverts de bleus et les marques de dents... Elle a commencé à parler. Nous avons du mal à comprendre [ce qu'elle disait], ses lèvres étaient tellement enflées. "Je priais tout le temps," murmura-t-elle. "Je priais : Cher Dieu, je vous remercie de m'avoir soulée..." Car même avant de commencer à faire la queue, ainsi qu'après, les Ivans avaient forcé la femme à boire de l'alcool.⁷¹

Rien, semblait-il, n'était un moyen de défense contre les assauts. *“La plupart d'entre nous avons essayé de nous faire beaucoup plus vieilles que nous ne l'étions vraiment,”* déclara Hedwig Sass, qui avait la quarantaine. *“Mais les Russes disaient toujours : “Vous pas vieilles. Vous jeunes.” Ils se moquaient de nous à cause des vieux vêtements et des lunettes que nous portions.”*⁷² Une autre femme ajouta : *“La plus jeune, me dit tout bas la mère, sachant que les Ivans n'aimaient pas les femmes menstruées, s'était elle-même bourrée de coton. Mais ça ne lui a pas servi à grand chose. Au milieu des hurlements et des rires les deux bagarreurs avaient jeté le coton partout dans la cuisine et jeté la fille de seize ans sur la chaise longue dans la cuisine.”*⁷³

Le même femme continue:

Nous sommes assises autour de la table de la cuisine, tout le monde a les yeux cernés, [le teint] blanc verdâtre à cause du manque de sommeil. Nous murmurons toutes et respirons toutes avec difficulté... Chacune notre tour, nous regardons toutes la porte arrière barricadée bouloignée, priant pour qu'elle tienne... Tout d'un coup le bruit des pas sur l'escalier et les voix étrangères qui semblent si grossières et bestiales à nos oreilles. Le silence et la paralysie s'installent au-dessus de la table. Nous nous arrêtons de mâcher et retenons notre souffle. Les mains tremblent, les yeux grands ouverts d'horreur. Ensuite, c'est à nouveau calme par delà la porte ; le bruit des pas s'éloigne. [L'une d'entre nous] murmure : “Si ça se passe comme ça...”

Personne ne répond. Soudain, la jeune réfugiée de Königsberg se jette en hurlant sur la table : “Je ne peux pas le supporter plus longtemps, je vais mettre fin à tout ça...” Elle avait dû se soumettre à plusieurs reprises hier soir, sous le toit où elle avait fui, suivie par une bande de persécuteurs. Ses cheveux pendent sur son visage ; elle refuse de manger ou de boire.

Nous sommes assises, attendant, écoutant. Nous pouvons entendre des détonations à distance. Des coups de feu claquent dans notre rue.⁷⁴

Tout comme cette pauvre fille désespérée, beaucoup de femmes ont en effet choisi l'ultime évasion. *“On ne parle de rien d'autre d'autre dans la ville. On ne pense à rien d'autre non plus,”* révéla Ruth Andreas-Friedrich. *“Le suicide est dans l'air... Elles se suicident par centaines.”*⁷⁵

Les femmes qui ne se suicidaient pas recherchaient des officiers, des commissaires et autres hommes puissants, offrant leur corps dans l'espoir de mettre fin aux assauts brutaux et aléatoires.



Contraints par la faim et la soif de quitter leurs trous, les Allemands sont stupéfaits par ce qu'ils voient dans les rues. Pour beaucoup, c'était comme si Berlin était revenu à l'âge des ténèbres. Des chariots primitifs asiatiques, chargés de butins, se trouvent côte à côte avec des chars et des jeeps américaines. Sur des feux ouverts, les Koulaks et les Tatars font rôtir des porcs et des bœufs entiers sur des broches. Des chevaux, des bovins et des moutons, beaucoup suivis de leurs petits, remplissent les rues dans un vacarme incroyable.

“L'odeur de la bouse de vache et de crottin de cheval était partout,” se rappelle un Allemand.

Toutes les mauvaises odeurs n'étaient pas si rustiques. Ruth Andreas-Friedrich :

Nous nous précipitons à l'étage. Une odeur insupportable nous assaille... Quelque chose de gluant me fait glisser. “Ils ne pouvaient pas être sobres.” Révulsée, je bouche mon nez. Andrik se tient à la porte de la salle de bain. Consterné, il regarde la raison de la puanteur.

“Des bisons doivent avoir fait cela,” balbutie-t-il, totalement dépassé, et tente de vider les toilettes. Il n'y a pas d'eau. Et il n'y a pas de gaz, pas d'électricité ni de téléphone. Seul le chaos. Total et impénétrable chaos.

Dagmar revient de la cave. “C'est encore pire là-bas,” rapporte-elle en faisant glisser distraitemment ses mains dans ses cheveux. “C'est un déluge, je vous le dis, un vrai déluge !”⁷⁶

“Pelleter la merde” est vite devenu une préoccupation nouvelle pour beaucoup de Hausfrau [femmes au foyer] autrefois soignées. Avec des hauts le cœur et des envies de vômir, les femmes essayent de toutes leurs forces de retirer les piles d'excréments laissées dans les salons, les couloirs et les cuisines.⁷⁷

“Ils n’ont certainement pas beaucoup de retenue, ces conquérants,” écrivit une femme dégoûtée. *“Ils se soulagent contre les murs ; des flaques d’urine se trouvent sur les paliers et ruissellent dans l’escalier. On me dit qu’ils se comportent de la même manière dans les appartements vides mis à leur disposition... Dans un coin de l’escalier, l’un d’entre eux est couché dans une flaque de sa propre fabrication.”*⁷⁸

Sauvages et hébétés comme ils l’étaient, beaucoup d’Allemands eux-mêmes n’avaient guère plus l’état d’esprit pour maintenir le vernis de la civilisation. *“Alors que nous recherchions une entrée arrière,”* déclara un témoin, *“nous rencontrons une femme, avec la jupe relevée, tout à fait sans complexe, est en train de se soulager dans un coin de la cour. Un autre spectacle que je n’avais pas vu auparavant à Berlin.”*⁷⁹

Comme des meutes de loups hargneuses et voraces, de nombreux Berlinoïses sont vite revenus à la loi de la jungle. Ruth Andreas-Friedrich :

En face de nous un bœuf blanc débouche du coin en trottant. Avec des yeux doux et des cornes lourdes... Frank et Jo se regardent... En un instant, nous encerclons l’animal...

Cinq minutes plus tard, c’est fait. Cinq minutes plus tard, nous agissons tous comme si nous étions devenus fous. Brandissant des couteaux de cuisine, les manches retroussées, Frank et Jo sont accroupis autour de l’animal mort. Des gouttes de sang coulent de leurs mains, le sang coule sur leurs bras et ruisselle en fines lignes à travers la pelouse piétinée. Et tout à coup, comme si le monde souterrain l’avait recrachée, une foule bruyante se rassemble autour du bœuf mort. Ils sortent en rampant d’une centaine de trous de cave. Femmes, hommes, enfants. Était-ce l’odeur du sang qui les attirait ? Ils arrivent en courant avec des seaux. Avec des tubes et des cuves. Criant et gesticulant ils s’arrachent des morceaux de viande des mains.

“Le foie est à moi,” quelqu’un gronde.

“La langue est pour moi... la langue... la langue !” Cinq poings couverts de sang tirent rageusement la langue de la gorge du bœuf...

“Ah,” crie une femme, et se précipitant loin de la foule, elle tourne sur elle-même deux fois, puis court plus loin. Au-dessus de sa tête, elle agite la queue du bœuf.⁸⁰

Un autre observateur nota :

Quelqu'un s'était précipité dans la cave avec la bonne nouvelle qu'un cheval s'était effondré dehors. En un rien de temps, toute la tribu de la cave était dans la rue. L'animal était encore vivant et ses yeux bougeaient quand les premiers couteaux à pain ont plongé en lui : tout cela bien sûr sous la mitraille. Tout le monde tailladait et déchirait à l'endroit où il se trouvait. Lorsque la femme du philologue essaya d'atteindre un peu de graisse jaunâtre, quelqu'un lui frappa les doigts avec le manche d'un couteau. "Vous là... vous restez où vous êtes !" Elle avait néanmoins réussi à découper un morceau de viande pesant six livres... Nous n'avions plus aucun sentiment de honte.⁸¹



Pendant ce temps, dans la poche qu'était la ville allemande de Berlin qui se rétrécissait rapidement, la lutte à mort continuait. Par crainte de frapper des camarades qui se rapprochaient de tous les côtés, les artilleurs soviétiques abaissaient maintenant leurs armes pour des tirs à bout portant. Nulle part la lutte n'était plus intense que dans les rues entourant les tours des canons anti-aériens lourdement fortifiées. Un civil près de la tour du Zoo se remémore :

Les barricades... étaient défendues par les restes d'unités Volkssturm et certains jeunes. Les Russes avaient monté des canons légers en dehors de notre bâtiment pour tirer sur ces obstacles. Les Russes poussaient tous les hommes et toutes les femmes qui semblaient capables de travailler hors des caves à la pointe du fusil et leur faisaient nettoyer les gravats, la ferraille et les plaques d'acier qui se trouvaient dans les rues utilisés comme obstacles anti-chars, et cela, sans aucun outil. Beaucoup ont été tués par le feu de soldats allemands qui résistaient encore.⁸²

"L'odeur de la mort imprégnait tout désormais," écrivit le major Knappe à l'intérieur du bunker du Zoo. *"En plus des cadavres humains, la plupart des animaux du zoo s'étaient échappés et avaient été tués... L'odeur âcre de la fumée mêlée à l'odeur de cadavres en décomposition.*

La poussière de briques pulvérisées et de plâtre rose s'élevait sur la ville comme un brouillard épais. Les rues, jonchées de décombres et grêlées avec d'énormes cratères, étaient désertes."⁸³

Au sommet de la tour elle-même, des canons anti-aériens avaient été abaissés et ils tiraient non-stop dans les rues environnantes.⁸⁴ Même si, admit un soldat à l'intérieur du bunker, *"la pression russe... ne pouvait pas être contenue beaucoup plus longtemps. Nous devons nous retirer à nouveau."*⁸⁵

"Nous avons vécu la violente secousse lorsque les huit canons anti-aérien de 125mm ont tiré une salve sur les Russes..." se souvient un Landser à l'intérieur de la tour anti-aérienne de Humboldthain. *"Leurs tirs d'artillerie étaient particulièrement féroces contre les murs du bunker étant donné que leur infanterie ne pouvait pas entrer. Les courageux canonniers étaient tués impitoyablement à leur poste, et ils étaient presque tous de jeunes auxiliaires Flak, âgés de quatorze à seize ans. Intrépides, ces jeunes courageux ont continué à utiliser leurs fusils et plusieurs ont été abattus devant nos yeux."*⁸⁶

Parmi les milliers de civils entassés derrière les murs massifs, quelqu'un a décrit l'atmosphère qui y régnait :

Je n'ai rien vu des combats réels, mais nous avons tous entendu beaucoup de choses parce que les murs n'étaient pas suffisamment épais pour empêcher les sons d'obus et de bombes explosant contre les murs des tours Flak. La tour est vite devenue un hôpital d'urgence et nous étions tous obligés d'aider... De plus en plus de blessés étaient amenés et beaucoup mouraient. Des équipes d'inhumation amenaient les corps à l'extérieur et parce qu'il n'y avait pas assez d'hommes pour creuser des tombes appropriées, les corps étaient simplement mis dans des trous d'obus et recouverts d'une poignée de terre...

Il y avait aussi des suicides dans la tour. Ce fut une période épouvantable et quand les bombardements ont commencé à être vraiment proches, c'était clair que les Russes seraient bientôt aux portes. Nous savions tous ce que cela signifiait et quelques-unes des filles ont décidé de ne pas attendre jusqu'à ce que les Ivans arrivent, mais de mettre fin à leur vie, séance tenante.⁸⁷

Afin de maintenir Hitler informé de la bataille, le général Weidling et le major Knappe devaient passer beaucoup de temps à se déplacer entre le quartier général et la Chancellerie. Knappe révéla :

Toute la région était en ruines... Des obus d'artillerie explosaient continuellement, avec des détonations foudroyantes. Quand j'allais à l'extérieur, la fumée de la ville en feu creusait à travers mes narines et mes poumons comme le bord d'une lame dentelée. Les rues étaient pleines à la fois de débris et de corps, bien que les corps étaient à peine reconnaissables en tant que tels. Les cadavres des soldats et des civils qui avaient été tués par les obus et les bombardements étaient sous les débris, et tout était recouvert d'une poudre grise et rouge provenant de la destruction des bâtiments. La puanteur de la mort était étouffante... Désormais il y avait des combats d'infanterie partout...

Désormais quand je faisais le voyage vers le quartier général du Führer (environ un kilomètre), je devais me précipiter de refuge en refuge devant faire attention non seulement aux tirs d'artillerie entrants, mais aussi aux fusils et aux mitrailleuses... Certaines des troupes SS de la défense de la Chancellerie étaient camouflées devant le bâtiment... [Ces] mille troupes SS défendant le quartier général du Führer avaient les yeux rouges, manquaient de sommeil et vivaient dans un monde de feu, de fumée, de mort et d'horreur.⁸⁸

Dans le bunker sous le bâtiment lui-même, Ernst-Guenther Schenck en était maintenant à sa septième journée consécutive à la table d'opération. "Les pertes s'accumulaient maintenant et les blessés arrivaient des combats de rue féroces qui se déroulaient à seulement trois pâtés de maisons... et de la plus grande bataille qui faisait maintenant rage pour le Reichstag..." déclara le Dr .Schenck. "De temps en temps, les soldats qui étaient encore conscients et pouvaient parler, me racontaient leur bataille désespérée. Les plus jeunes, dont beaucoup avaient moins de seize ans, étaient terrifiés et braillaient."⁸⁹ De retour au major Knappe :

Pour les personnes au quartier général du Führer, nous représentions le monde extérieur. Personne n'avait quitté le bunker depuis plusieurs jours. Ils étaient

en sécurité dans le bunker, avec ses nombreux mètres de béton sous plusieurs mètres de terre, mais ils ne savaient pas ce qui se passait à l'extérieur : que le combat était à seulement un kilomètre ou que les armées de "sauvetage" avaient été arrêtées. Hitler et le haut commandement jonglaient avec des divisions qui n'existaient plus ou qui étaient seulement l'ombre d'elles-mêmes.

Chaque fois que je venais dans le bunker, Martin Bormann en particulier était impatient de savoir ce qui se passait. Il était toujours là, dans la grande antichambre devant le bureau et les quartiers privés d'Hitler. Chaque fois que j'arrivais, il insistait pour que je m'assois sur une des chaises en cuir vert et que je prenne quelques unes de ses gâteries et que je lui parle de la situation à l'extérieur.⁹⁰

La "situation" était toujours sombre, bien sûr, mais Bormann, Goebbels, Hitler et les autres habitants du bunker avaient besoin d'informations précises sur la proximité des Russes afin que chacun puisse se préparer à la fin à sa manière. Le major Knappe et le général Weidling se trouvaient ensemble dans ce qui semblait être de toute évidence leur dernier voyage dans le bunker. Knappe continue :

Le bunker sentait l'humidité et le son du petit moteur qui faisait fonctionner le système d'aération émettait un bruit de fond constant... Je saluai et Hitler se dirigea vers moi. Comme il approchait, je fus choqué par son apparence. Il s'arrêta, son bras gauche était plié et tremblait. La moitié de son visage était affaissé, comme s'il avait eu un accident vasculaire cérébral et ses muscles faciaux de ce côté ne fonctionnait plus. Ses deux mains tremblaient et un œil était enflé. Il avait l'air d'un homme très vieux, et il faisait au moins vingt ans de plus que ses cinquante-six ans.

Weidling me présenta à Hitler : "Major Knappe, mon officier des opérations."

Hitler me serra la main et dit : "Weidling m'a dit ce que vous traversez. Vous avez eu un mauvais moment à cause de cela."

Étant habitué à dire "*Jawohl, Herr General,*" j'ai dit automatiquement "*Jawohl, Herr...*" puis, me rendant compte que cela était faux, je me suis vite corrigé en disant "*Jawohl, mein Führer.*" Hitler sourit faiblement et Goebbels sourit franchement, mais Weidling fronça les sourcils parce que son subordonné avait commis une erreur sociale.

Hitler dit au revoir, me serra à nouveau la main et disparut dans la direction générale des quartiers de Goebbels. Bien que son comportement n'eût pas été léthargique, son apparence était pitoyable. Hitler était maintenant à peine plus qu'une caricature physique de ce qu'il avait été. Je me demandais comment il était possible qu'en l'espace de six ans seulement, cette idole de toute ma jeune génération ait pu devenir une telle épave humaine. Il me vint alors qu'Hitler était *encore* le symbole vivant de l'Allemagne : mais de l'Allemagne telle qu'elle était maintenant. Dans ces six mêmes années, le pays florissant et inspirant était devenu un tas de débris en flammes et de ruines.⁹¹

La raison pour laquelle Weidling était venu en personne était pour informer Hitler que ses hommes ne pouvaient plus tenir ; une autorisation de retrait de la garnison était demandée. L'autre raison pour laquelle le général était venu était d'exhorter son chef à s'échapper pendant qu'il était encore temps. Pour la première demande, l'autorisation a été accordée ; concernant la seconde, Hitler était ferme. D'autres, y compris le pilote privé du Führer, Hans Baur, suppliaient Hitler de partir.

“J'avais à ma disposition un prototype Junkers six moteurs avec une portée de plus de 6.000 miles,” se souvient Bauer. *“Nous aurions pu aller dans n'importe quel pays du Moyen-Orient bien disposé à l'égard du Führer.”*⁹²

À toutes les supplications, cependant, la réponse d'Hitler était la même : *“Il faut avoir le courage d'affronter les conséquences. Le destin l'a voulu ainsi.”*⁹³

La secrétaire du chancelier, Traudl Junge poursuit :

Le bunker était secoué avec le bombardement de l'artillerie russe foudroyant et l'attaque aérienne. Des grenades et des bombes explosaient sans interruption et juste cela était suffisant pour nous avertir que l'ennemi serait à la porte en quelques heures. Mais à l'intérieur du bunker il n'y avait aucune activité inhabituelle. La plupart des dirigeants du pays étaient rassemblés, à ne rien faire, mais attendant la décision finale du Führer. Même Bormann, toujours énergique à l'extrême et le méthodique Goebbels étaient assis sans la moindre petite tâche pour les occuper... Des espoirs de victoire avaient

été défendus tout au long de ces derniers jours, mais plus personne ne tenait de telles illusions désormais... Il me semblait incroyable que, malgré tout, nous mangions et buvions encore, dormions et trouvions l'énergie pour parler.⁹⁴

Malgré la morosité et le désespoir, de nombreuses personnes sous terre – et de nombreuses au-dessus – ont fait beaucoup plus que manger et dormir. Certains, dit un témoin, “*montèrent au palmier.*” Le Dr Schenck se souvient :

Plusieurs buvaient. Boire relâchait les inhibitions, libérant les instincts primitifs animaux... De temps en temps, je devais laisser un patient sur la table pendant que je prenais une pause de cinq minutes dans l'air frais : pour calmer mes nerfs et pour stabiliser la main qui tenait le scalpel... Beaucoup de ces mêmes femmes sauvages, aux yeux rouges qui avaient fui leurs appartements de Berlin terrorisées par le viol des soldats de l'Armée rouge, se jetaient maintenant dans les bras, et sur les paillasses des soldats allemands les plus proches qu'elles pouvaient trouver. Et les soldats n'étaient pas réticents. Néanmoins, ce fut un peu comme un choc pour moi de voir un général allemand courir derrière une Blitzmadel [signalisatrice] à demi-nue entre et sur les lits. Les plus discrets se retiraient à l'étage dans la Chancellerie et utilisaient la chaise de dentiste du Dr Kunz. Ce fauteuil semblait avoir une attirance érotique spéciale. Les femmes plus sauvages appréciaient y être attachées et faire l'amour dans une variété de nouvelles poses... Une autre distraction était le sexe en groupe, mais cela se passait habituellement en dehors dans les coins sombres.⁹⁵

De retour à Traudl Junge :

Comme les heures passaient, nous devînmes complètement indifférents à tout. Nous ne nous attendions même plus à ce que quelque chose se produise désormais. Nous étions assis, échangeions un mot à l'occasion et fumions. La fatigue était bien présente, et je sentais un énorme vide en moi. J'ai trouvé un lit de camp dans un coin quelque part, je m'y suis couchée et j'ai dormi pendant une heure. Ce devait être le milieu de la nuit quand je me suis réveillée. Dans les couloirs et dans les appartements du Führer, il y avait

beaucoup d'allées et venues de valets et d'ordonnances qui avaient l'air très occupés. Je me suis lavé le visage dans l'eau froide, pensant que ce devait être l'heure pour le thé de la nuit du Führer. Quand je suis entrée dans son bureau, il tendit la main vers moi et a demandé : "Vous êtes-vous un peu reposée, ma chère ?"

Un peu surprise par la question, je lui répondis : "Oui, *mein Führer*."

"Bien. J'aurais une dictée pour vous dans peu de temps."⁹⁶

Plus tard, Traudl écrivit, Hitler a parlé :

Il est faux [de dire] que j'ai voulu ou que quelqu'un d'autre en Allemagne ait voulu la guerre en 1939. Ce fut uniquement désiré et provoqué par ces politiciens internationaux qui sont issus soit de souche juive ou sont des agents [travaillant pour] des intérêts juifs. Après toutes mes nombreuses offres de désarmement, la postérité ne peut tout simplement pas prononcer quelque blâme que ce soit sur moi...

Après une lutte de six longues années, qui, malgré de nombreux revers, sera un jour enregistrée dans nos livres d'histoire comme la manifestation la plus glorieuse et vaillante de la volonté de la nation à vivre, je ne peux pas abandonner cette ville qui est la capitale allemande. Étant donné que nous n'avons plus de forces militaires suffisantes pour résister aux attaques de l'ennemi sur cette ville, c'est mon désir de partager le même sort que des millions d'autres Allemands ont accepté...

Le peuple et les Forces armées ont tout donné dans cette longue et difficile lutte. Le sacrifice a été énorme. Mais ma confiance a été mal utilisée par de nombreuses personnes... Il ne m'a donc pas été accordé de conduire le peuple à la victoire... Les efforts et les sacrifices du peuple allemand dans cette guerre ont été si grands que je ne peux pas croire qu'ils aient été vains.⁹⁷

À environ 15h15, le 30 avril, Adolf Hitler se retira dans sa chambre, plaça un pistolet sur sa tête, puis pressa la détente. À côté de lui, Eva, qu'il venait juste d'épouser, était également morte.⁹⁸

Après avoir administré du poison à leurs enfants, Joseph et Magda Goebbels firent leurs adieux à ceux qui restaient dans l'enceinte. Un témoin qui a observé le couple se préparant à quitter le bunker pour accomplir leur dernier acte dans la cour au-dessus a écrit :

Se dirigeant vers le porte-manteau dans la petite chambre qui lui avait servi de bureau, il a revêtu son écharpe, le long manteau de son uniforme. Lentement, il a tiré sur les gants de ses enfants, ajustant chaque doigt. Puis, comme un cavalier, il a offert son bras droit à sa femme. Ils étaient silencieux maintenant. Ainsi que nous l'étions, nous trois spectateurs. Lentement mais sûrement, se penchant un peu l'un vers l'autre ils se dirigèrent vers les escaliers qui menaient à la cour.⁹⁹



Apprenant la mort d'Hitler, les gens de Berlin sont nombreux maintenant à vouloir échapper à l'étau.

“Je n'oublierai jamais, assis dans un bunker... j'apprenais la fin d'Hitler. C'était comme si tout un monde s'effondrait...,” expliqua un jeune des Jeunesses hitlériennes de seize ans. *“La mort d'Adolf Hitler m'a laissé avec un sentiment de vide.”*

Néanmoins, je me souviens avoir pensé que mon serment n'était plus valable, car il avait été fait à Hitler... Donc le serment était nul et non avvenu. Maintenant, la ruse était de sortir de Berlin et d'éviter de tomber dans les mains des Russes... Berlin brûlée : des océans de flammes, d'horribles nuages de fumée. Tout un pèlerinage de gens a commencé à marcher hors de Berlin. J'ai repéré une unité de chars Tigre SS avec de la place dans l'un des chars... ils m'ont pris avec eux.¹⁰⁰

“Même pour un soldat endurci, [Berlin] était [ce qu'il y avait de] plus irréel, fantasmagorique,” déclara un autre de ceux qui fuyaient. *“La majeure partie de la grande ville était noire comme la nuit ; la Lune se cachait ; mais des fusées éclairantes, des éclats d'obus, les bâtiments du centre ville en feu, tout ceci se réfléchissait sur un nuage jaune-noirâtre de fumée comme du sulfure à faible altitude, ... Nous faisons d'excellentes cibles en mouvement, comme des mannequins dans une galerie de tir.”¹⁰¹*

Le jeune Siegfried Losch, dont la guerre semblait-il avait commencé sur l'Oder il y a une éternité, rejoignit également les gens qui fuyaient :

Le pont que nous devons traverser était sous les tirs... j'ai noté qu'un char allemand traversait le pont et j'en ai profité pour courir [à côté de lui] sur le côté opposé de l'endroit d'où les tirs venaient. De l'autre côté du pont, nous nous sommes tous réunis et nous avons constaté qu'il ne manquait personne. Alors que nous marchions... plus de soldats ont rejoint notre groupe... de tous les rangs et organisations, à savoir l'armée, les SS, l'armée de l'air et des civils en uniforme. Il y avait même un général deux étoiles panzer parmi nous.¹⁰²

Alors que les Soviétiques réalisent ce qui se passe, la fuite se transforme en massacre.

Sous les pieds se trouvent les corps de ceux qui n'ont pas pu aller plus loin que le pont. Ils n'ont pas eu de chance ; espérons que la nôtre soit meilleure car dans une minute ou deux, ce sera à notre tour de foncer au travers. Chaque homme sur notre camion tire avec son arme ; mitrailleuse, pistolet mitrailleur ou fusil. Nous roulons sur la chaussée du pont. Le camion prend de la vitesse et fonce pour traverser l'espace à découvert. Ce n'est pas une conduite en ligne droite, mais une sorte de course à obstacles, zigzaguant pour éviter les camions, les chars et les voitures qui sont couchés détruits et qui brûlent sur la chaussée du pont. Il y a un sentiment écœurant alors que nous tombons sur des corps étendus, gisants, des centaines d'entre eux sur toute la longueur.¹⁰³

Bien que la plupart de ces groupes soient rapidement découverts et massacrés, un nombre surprenant, par le bluff, le courage et la détermination réussit à briser l'encercllement. Une fois éloignées de la capitale flamboyante, les colonnes loqueteuses, et en sang se dirigent vers l'Ouest, dans l'espoir d'atteindre les Britanniques et les Américains.



Pendant ce temps, en dépit de la mort de leurs dirigeants et de l'effondrement de la résistance organisée, la lutte désespérée pour Berlin continue, en particulier parmi les l'élite SS. "*Le Bolchevisme signifiait la fin de la vie...*," dit simplement un jeune Allemand. "*C'est*

la raison de la lutte terriblement amère à Berlin, qui n'avait pas seulement lieu rue par rue, mais de maison en maison, de pièce en pièce, et d'étage à étage... Chaque brique était amèrement disputée."¹⁰⁴

Plutôt que de se rendre et d'être assassinés, la plupart des SS étaient déterminés à mourir en combattant. Sur les trois cents membres d'un seul bataillon français qui a commencé la bataille de Berlin, seulement trente étaient encore debout. Autant pourrait en être dit sur les Baltes, les Lettons, les Danois, les Néerlandais, les Espagnols, les Suisses, et d'autres unités SS.

"Ils continuent de se battre comme des tigres," rapporta un général russe à son commandant, le maréchal Georgi Zhukov, qui espérait présenter la capitale allemande comme un prix pour la fête de mai à Staline.¹⁰⁵

"Nous voulions tous en finir pour le jour férié du 1er mai afin de donner à notre peuple une raison de plus de faire la fête," expliqua un Zhukov exaspéré, *"mais l'ennemi, dans son agonie, continuait à s'accrocher à chaque bâtiment, chaque cave, plancher et toit. Les forces soviétiques avançaient pouce par pouce, bloc par bloc, bâtiment par bâtiment.*"¹⁰⁶

Finalement, l'après-midi du 2 mai, le général Weidling cède officiellement la ville. Alors que la plupart des combattants obéissent à leur commandant et déposent les armes, beaucoup refusent de se soumettre. Lothar Ruhl se remémore :

De temps en temps, nous entendions des coups de feu... donc j'ai demandé qui était en train de tirer. On m'a dit : "Faites le tour par l'arrière, les SS se suicident." Je dis : "Je ne veux pas voir ça." Mais on m'a dit : "Vous devez regarder." Les gens étaient en fait là autour se tirant dessus. La plupart du temps, il ne s'agissait pas de SS allemands ; c'étaient des étrangers, des Européens de l'Ouest et certains Européens de l'Est. Le groupe comprenait un certain nombre de Français et de Wallons.¹⁰⁷

"Quand les Russes nous ont finalement raflés," Ruhl continue, *"nous étions divisés en différentes colonnes de marches... Les Russes ne sélectionnaient personne en particulier ; ils disaient juste, 'Vous, allez ici, vous, allez là-bas, et les hommes là, allez vous asseoir sur la place'... Personne n'avait le droit de rester debout. Si quelqu'un le faisait, les Russes tiraient immédiatement à balles réelles au niveau de la tête.*"¹⁰⁸

*“Nous les prisonniers,” déclara un autre Landser fatigué, “attendant ce que les soldats attendent toujours, assis dans la stupeur épuisés ce que la fin d’une bataille apporte. Nous étions tous tellement déprimés que nous parlions à peine, mais nous nous assoupissions dans un sommeil léger ou nous fumions, en attendant de connaître notre destin.”*¹⁰⁹

Ce “destin”, comme des rumeurs l’avaient déjà laissé entendre, était en fait contenue dans un mot effrayant : Sibérie. Malgré cela, de nombreux soldats survivants comptaient tranquillement leurs chances. Johannes Hentschel :

Je commençais à me consoler. J’étais vivant. Alors que nous étions rassemblés hors de la Chancellerie du Reich... où un camion nous attendait pour nous transporter loin, destination inconnue, mais présumée, nous avons regardé en l’air et vu un spectacle sinistre. Les corps de quelque six ou sept soldats allemands étaient suspendus à des lampadaires. Ils avaient été pendus. Chacun avait une pancarte allemande grossière épinglée ou attachée à son corps inerte : TRAITRE, DÉSERTEUR, LÂCHE, ENNEMI DE SON PEUPLE.

Ils étaient tous si jeunes. Le plus vieux devait avoir vingt ans, les autres de jeunes adolescents. La moitié d’entre eux portaient des brassards Volkssturm ou les uniformes des Hitler-jugend. Tandis que nous étions poussés à bord de notre camion, poussés dans les fesses par des baïonnettes, j’ai vu que je pouvais presque atteindre et toucher un de ces garçons sans vie. Il avait l’air d’avoir seize ans peut-être. Ses globes oculaires bleu comme de la porcelaine sauvages et exorbités me fixaient vides et sans mouvement. Je frémis et détournai les yeux.¹¹⁰

Wilhelm Mohnke était un autre soldat qui quittait Berlin pour l’esclavage. Alors que le général et des milliers d’autres captifs découragés marchaient sur les routes vers l’Est, ils furent stupéfaits par ce qu’ils ont vu.

Il y avait très peu de trafic se déplaçant dans la même direction que nous. Mais venant vers nous maintenant, sans fin, colonne après colonne, les unités de soutien de l’Armée rouge. Je dis colonnes, mais cela ressemblait plus à une horde, une scène de cavalcade d’un film russe. L’Asie ce jour-là se déplaçait dans le milieu de l’Europe, un panorama étrange et exotique. Il

y avait maintenant d'innombrables charrois de *panya*, tirés par des chevaux ou des poneys, avec des soldats qui chantaient haut perchés sur des bottes de paille. Beaucoup d'entre eux s'étaient eux-mêmes vêtus de toutes sortes de vêtements civils inhabituels, y compris des costumes qui devaient venir de théâtres saccagés et d'armoires d'opéra... Ceux qui remarquaient que nous étions Allemands secouaient leurs poings bruns et tiraient des salves de colère en l'air... Puis arrivèrent des unités entières de femmes soldats, beaucoup mieux disciplinées, marchant à pied... Finalement arriva le *Tross*, ou éléments d'intendance. Ceux-ci ressemblaient à des unités tout droit sorties de la guerre de Trente Ans.¹¹¹

Les prisonniers allemands destinés à l'Est, laissaient derrière eux approximativement 20.000 camarades décédés enfouis sous les décombres d'un lieu qui ne ressemblait plus à rien appartenant à ce monde. *“La capitale du Troisième Reich est un tas de bâtiments décharnés, entièrement brûlés, flambés,”* rapporta l'un des premiers correspondants américains à atteindre Berlin. *“C'est un désert de cent mille dunes composé de briques et de maçonnerie en poudre. Par-dessus cela flotte la puanteur âcre de la mort... Il est impossible d'exagérer en décrivant la destruction... Le centre ville de Berlin ne ressemble à rien de ce que l'homme pourrait avoir créé artificiellement. Roulant sur la célèbre Frankfurter Allee, je n'ai pas vu un seul bâtiment assez grand où vous auriez pu mettre en place un magasin où vendre des pommes.”*¹¹²

Un visiteur allemand plus tard ajouta :

La première impression à Berlin, qui vous subjugué et fait battre votre cœur plus vite, est que rien d'humain dans ces ruines indescriptibles doit exister dans une forme inconnue. Il ne reste plus rien d'humain. L'eau est polluée, elle sent le cadavre, vous voyez les formes les plus extraordinaires de ruines et plus de ruines et encore plus de ruines ; les maisons, les rues, les quartiers en ruines. Toutes les personnes en civil parmi ces montagnes de ruines semblent simplement augmenter le cauchemar. En les voyant vous espérez presque qu'elles ne soient pas humaines.¹¹³

Mais, et c'est presque un miracle, il y avait encore dans Berlin des humains vivants. Quand les fusils se turent enfin, ces survivants hébé-

tés se déversèrent de leurs fissures et de leurs grottes, essayant de fuir un cauchemar, ne sachant pas où aller.

“Des foules de gens essayaient laborieusement de se frayer un chemin à travers les décombres,” nota Traudl Junge. *“Les vieux et les jeunes, les femmes et les enfants, et quelques hommes transportant de petits paquets, poussant des chariots rouillés ou des landaus remplis d’effets variés. Les soldats russes ne semblaient pas prêter beaucoup d’attention à ces êtres humains désespérés.”*¹¹⁴

Ruth Andreas-Friedrich :

Nous grimpons sur des cratères de bombes. Nous nous glissons à travers les barbelés enchevêtrés et les barricades de meubles construites à la hâte. Notre armée avait essayé de bloquer l’avancée russe avec des canapés ! Avec des canapés en tissu huilé, des fauteuils et des armoires cassées. On pourrait en rire si cela ne nous donnait pas plutôt envie d’en pleurer.

Des chars criblés de trous bloquent le chemin. Un spectacle pitoyable, pointant leurs museaux vers le ciel. Une fatalité se dégage d’eux. Doux, lourds, oppressifs... Des bâtiments complètement brûlés à gauche et à droite. Dieu soit avec nous, si cela continue de cette façon. Silencieusement nous continuons à marcher. Le poids de nos bagages nous écrase...

Derrière une saillie dans un mur se trouve un vieil homme. Une pipe dans sa main droite, un briquet dans sa main gauche. Il est assis au soleil, complètement immobile. Pourquoi est-il assis si immobile ? Pourquoi ne bouge-t-il pas du tout ? Une mouche rampe sur son visage. Verte, grasse, brillante. Maintenant, elle rampe dans ses yeux. Les yeux... Oh mon Dieu, aie pitié ! Quelque chose de gluant dégouline sur ses joues...

Enfin, le château d’eau surgit au loin. Nous sommes au cimetière. La porte de la morgue est grande ouverte. Encore une fois cette douce odeur oppressante... Des corps, rien que des corps. Disposés sur le sol. Rangée après rangée, corps après corps. Des enfants sont parmi eux, des adultes et certaines personnes très âgées. Apportés ici on ne sait d’où. Cela met fin à cinq années de guerre. Des enfants remplissant les morgues et des vieillards en décomposition derrière les murs.¹¹⁵

Alors que les survivants étourdis dérivent parmi les ruines comme des fantômes dans un cimetière – ou se tiennent durant des heures

dans les files d'attente interminables pour de l'eau – les vainqueurs font la fête dans une orgie de boisson, de viols, de musique et de chant.

“Un Russe aux joues roses monte et descend le long de notre file d'attente, en jouant de l'accordéon,” déclara une femme brisée qui avait été violée des dizaines de fois. *“Gitler Kaputt, Goebbels kaputt, Staline bon !”* il nous crie. Puis il rit, crie une malédiction, frappe un camarade sur l'épaule et, pointant le doigt dans sa direction, crie en russe... *“Regarder celui-ci ! C'est un soldat russe, qui a marché sur tout le chemin de Moscou à Berlin !” Leurs pantalons sont plein de l'orgueil des conquérants. C'est évidemment une surprise pour eux qu'ils aient pu arriver jusqu'ici.*¹¹⁶

Bien qu'il ait omis de présenter la capitale allemande à Staline comme un cadeau pour la fête de mai, et bien que le coût de la prise de Berlin fut énorme – plus de 300.000 victimes – le maréchal Zhukov est malgré tout exubérant.¹¹⁷

Quel flot de pensées couraient à travers mon esprit en ce moment de joie ! Je revivais la bataille cruciale pour Moscou, où nos troupes avaient tenu bon jusqu'à la mort, nous avions envisagé Stalingrad en ruines mais inconquise, la glorieuse ville de Leningrad tenant bon durant son long blocus de la faim, les milliers de villes et de villages dévastés, les sacrifices de millions de soviétiques qui avaient survécu toutes ces années, la célébration de la victoire de la saillie de Koursk et maintenant, enfin, le but pour lequel notre nation avait enduré ses grandes souffrances : l'écrasement complet de l'Allemagne nazie, l'écrasement du fascisme, le triomphe de notre juste cause.¹¹⁸

Cependant, personne ne fut plus exalté ou profondément soulagé, que Joseph Staline. Et personne à part le dictateur communiste ne percevait plus clairement le prix politique d'après-guerre qui venait d'être acquis.

“Staline a dit,” se souvient le général Nikita Khrouchtchev, *“s'il n'y avait pas eu Eisenhower, nous n'aurions pas réussi à capturer Berlin.”*¹¹⁹

INDESCRIPTIBLE

Wehrmacht allemande ! Mes camarades !

Le Führer est tombé. Fidèle à son grand concept de protéger la population de l'Europe du bolchevisme, il a donné sa vie et il est mort en héros. Avec lui, l'un des plus grands héros de l'histoire allemande nous a quittés...

Le Führer m'a désigné pour être son successeur... J'assume le commandement de tous les services de la Wehrmacht allemande avec le désir de poursuivre la lutte contre les bolcheviques jusqu'à ce que les troupes de combat et les centaines de milliers de familles de la région de l'Allemagne de l'Est soient sauvées de l'esclavage ou de la destruction. Je dois continuer la lutte contre les Britanniques et les Américains aussi longtemps qu'ils essaient d'empêcher ma lutte contre les Bolcheviques... Toute personne qui se soustrait à son devoir maintenant, et ainsi condamne les femmes et les enfants allemands à la mort ou à l'esclavage, est un lâche et un traître...

Soldats allemands, faites votre devoir. La vie de notre nation en dépend !

Karl Dönitz, Grand Amiral¹

Bien qu'Hitler soit mort et que Berlin ait été capturée et bien que la nation soit réduite de moitié et que résister davantage était non seulement inutile, mais presque impossible, la lente agonie de l'Allemagne continua. Comme l'avait dit clairement Dönitz, alors qu'il n'était plus question de défaite totale du Reich et de reddition imminente, ce qui restait de l'Armée allemande brisée devait maintenant livrer une dernière bataille afin de permettre aux millions de réfugiés en fuite d'avoir le temps d'atteindre la rivière Elbe où les Américains et les Britanniques s'étaient arrêtés. Hélas, cruellement, les dirigeants alliés étaient déterminés à stopper la pathétique fuite par tous les moyens. Plongeant sur les routes, des essaims de chasseurs des États-Unis et de

la R.A.F mitraillaient et bombardaient les colonnes de réfugiés, faisant des milliers de morts. Lorsque les colonnes de réfugiés se dispersaient dans les bois et les fermes voisines, les bombardiers apparaissaient et réduisaient en miettes toutes les cachettes.²

Lorsque les survivants finirent par atteindre l'Elbe, les soldats allemands qui étaient pourtant autorisés à passer de l'autre côté et à se rendre se virent refuser le passage par les forces américaines dirigées par Eisenhower, le général refusa également ce même droit aux civils. Des avions soviétiques firent bientôt leur apparition et les Américains se contentèrent de reculer pour éviter les bombardements. Ainsi, trois cent mille réfugiés pris de panique se sont jetés dans la rivière et ont finalement atteint la rive Ouest. Les milliers d'autres laissés debout sur la rive opposée furent abandonnés à leur sort.³

Contrairement aux forces américains, les forces britanniques sous le commandement de Bernard Montgomery ont permis à tous les Allemands, les soldats et les civils, de trouver refuge au sein de leurs lignes. Horrifié par ce qu'il avait vu et entendu, le maréchal par un acte courageux a sauvé des milliers de femmes et d'enfants du viol, de la torture et de la mort.

“Les Russes,” Montgomery écrira plus tard, *“bien qu'étant une race bonne au combat, n'étaient en fait que des barbares asiatiques.”*⁴

Lorsque les réfugiés n'allaient pas vers les Britanniques, les Britanniques allaient à eux. Dans les premiers jours de mai, les hommes de Montgomery remontaient vers le haut pour occuper le Nord de l'Allemagne. Bien que les Anglais rencontrassent l'opposition fanatique de petites unités de SS à Brême, les habitants de ce port furent comblés ; Non seulement les bombardements avaient cessé, mais ils ne risquaient plus d'avoir à faire aux Soviétiques.

“Leur soulagement à la pensée qu'aucune bataille n'aurait plus lieu au-dessus de leurs têtes était tel que bientôt nous étions salués comme des libérateurs,” se souvient un Tommy.⁵

Lorsque les troupes de Montgomery – qui s'attendaient à un bain de sang similaire à Berlin – ont atteint la deuxième plus grande ville d'Allemagne, elles furent mystifiées. Richard Brett-Smith, alors qu'il rouspétait en traversant les rues de Hambourg dans une voiture blindée nota ceci :

Le silence avait quelque chose d'anormal, quelque chose d'un peu étrange. Alors que nous arrivions à ce dernier grand pont sur l'Elbe, le dernier obstacle qui aurait pu nous retenir longtemps, il semblait impossible que nous ayons pris Hambourg si facilement. Regardant vers les eaux grises et froides de l'Elbe tourbillonnantes tout en bas, nous avons senti à nouveau cet étrange sentiment qui arrivait à chaque fois que nous traversions un pont ennemi, et cela n'aurait pas été une si grande surprise si toute la structure s'était soudainement effondrée... Mais non, elle n'a pas explosée... nous étions au milieu du dernier obstacle, et il n'y avait plus de rivières à traverser... il y eut beaucoup de claquements de talons et de saluts, et en quelques instants Hambourg, le plus grand port de l'Allemagne capitulait...

Nous avons depuis longtemps deviné combien l'ennemi était désorganisé, et que son administration était en panne, mais même ainsi, la scène à laquelle nous assistions aujourd'hui était encore plus étrange que ce à quoi nous nous attendions. Des milliers d'hommes de l'infanterie, de la Luftwaffe, des SS, des canonniers anti-chars, des Kriegsmarine, des Hongrois, des Roumains, des ambulanciers, des hommes du Corps de travail, des garçons de la Jugend d'Hitler, des soldats et des unités de tout âge concevable, se bousculaient en désordre... venant de toutes les routes, la Wehrmacht luttait pour se livrer, sa fierté brisée, son endurance finie.⁶

*“D'autres soldats allemands,” se rappelle un officier canadien, “affa-
més et effrayés, [étaient] couchés dans les champs de céréales à moins
de quinze mètres de nous, attendant le bon moment pour se remettre
debout avec leurs mains en l'air.”⁷*

Pour ces Landsers qui avaient combattu pendant des années dans le cauchemar sauvage et sans pitié qu'était le front de l'Est, le premier acte de capitulation, même devant les Alliés occidentaux, était l'étape la plus difficile et la plus contre nature au monde à passer. Guy Sajer :

Deux de nos hommes se sont mis debout, avec leurs mains levées... Nous nous demandions ce qui allait arriver. Est-ce que les mitrailleuses anglaises allaient les découper ? Est-ce que notre chef les tuerait lui-même, pour avoir abandonné comme ça ? Mais rien ne s'est passé. Le vieil homme, qui était toujours à côté de moi, me prit par le bras, et murmura : “Viens. Allons-y.”

Nous nous sommes levés ensemble .D'autres nous ont rapidement suivis... Nous avons marché vers les vainqueurs avec le cœur battant et la bouche sèche...

Nous étions tous durement bousculés et remis en place par des soldats anglais avec des visages vindicatifs. Cependant, nous avons vu pire dans notre propre armée, en particulier durant la formation... La rudesse avec laquelle les Anglais nous traitaient semblait relativement insignifiante, et même marquée d'une certaine bienveillance.⁸

*“Dans une époque de chaos total,” déclara un Allemand estimé, “seuls les Britanniques continuent d’agir comme des gentlemen.”*⁹

Ce qui n'empêche qu'un certain nombre d'incidents horribles se produisirent, ce qui montre que l'Anglais n'a pas échappé aux années de propagande vicieuse anti-allemande.

Le 3 mai, les chasseurs-bombardiers de la R.A.F ont attaqué et coulé le navire de réfugiés allemands *Cap Arkona* à l'approche de Lubeck Bay. Parmi les milliers de victimes noyées se trouvaient un grand nombre de détenus des camps de concentration de Pologne. Lorsque les Britanniques ont capturé Lubeck un peu plus tard et qu'ils ont vu des centaines de cadavres s'échouer sur le rivage ou flotter dans la baie, cela sembla être un cas évident de la brutalité nazie dont le monde avait tellement entendu parler. Alors que le maréchal Ernst Milch, en tenue militaire complète, s'avancait pour que la garnison fasse formellement acte de reddition, un commando anglais outragé retira le lourd bâton de la main du général et le battit sauvagement sur la tête.¹⁰



Alors que les Britanniques ratissaient de vastes zones au Nord, les Américains faisaient la même chose plus au Sud. Pour la plupart, les forces américaines ont également été accueillies avec des drapeaux blancs, des acclamations et des larmes de soulagement par une population épuisée par la guerre. Quand les Américains ont effectivement rencontré des défenseurs déterminés, ils s'agissait souvent de petites poches composées de vieux hommes et de petits garçons. Un GI se souvient : *“Je ne comprenais pas cette résistance, cette résistance inutile*

face à notre avancée. La guerre était terminée : nos colonnes se répandaient à travers toute l'Allemagne et l'Autriche. Nous étions invincibles. Nous pouvions conquérir le monde ; c'était notre éclatante conviction. Et l'ennemi n'avait rien. Pourtant, il résistait et, dans certains endroits, avec un fanatisme implacable."¹¹

Les défenseurs qui survivaient à la capitulation étaient souvent abattus là où ils se trouvaient. Gustave Schutz se souvient être tombé sur un site de massacre où une unité du Service du Travail avait fait sauter plusieurs chars américains.

"Plus d'une centaine d'hommes du Service du travail étaient étendus morts en de longues rangées : tous avec l'estomac gonflé et le visage bleu," déclara Schutz. *"Nous avons dû vomir. Même si nous n'avions pas mangé depuis des jours, nous avons vomi."*¹²

Déjà assoiffées de vengeance après le massacre de Malmedy et les années de propagande anti-allemande, lorsque les forces américaines sont entrées dans les différents camps de concentration et qu'elles ont découvert d'énormes tas de cadavres nus et décharnés, leur rage est devenue incontrôlable. Tandis que le général Eisenhower, accompagné de ses lieutenants, Patton et Bradley, visitent le camp de prisonniers à Ohrdruf Nord, ils sont dégoûtés par ce qu'ils voient. Dans des tombes peu profondes ou couchés au hasard dans les rues se trouvent les restes squelettiques de milliers de prisonniers allemands et juifs, ainsi que des gitans, des communistes, et des condamnés.

"Je veux que chaque unité américaine qui ne se trouve pas actuellement sur les lignes de front voie cet endroit," ordonna Eisenhower. *"On nous dit que le soldat américain ne sait pas pour quoi il se bat. Maintenant, au moins, il saura contre quoi il se bat."*¹³

"Nous avons fait marcher les habitants de la ville à travers l'un des camps, pour qu'ils voient," dit un officier d'état major de Patton. *"Le maire et sa femme sont rentrés chez eux et se sont ouvert les poignets."*

"Eh bien, c'est la chose la plus encourageante que j'ai entendue," grogna Eisenhower, qui câbla immédiatement à Washington et à Londres, exhortant les représentants du gouvernement et des médias à venir rapidement et à témoigner de l'horreur par eux-mêmes.¹⁴

Compte tenu des circonstances, le sort de ces Allemands qui vivaient à proximité de ces camps de concentration et d'autres était

aussi tragique qu'il était peut-être prévisible. Après avoir obligé les gens à voir les corps, les officiers américains et britanniques ont forcé les hommes, les femmes et les enfants à creuser avec leurs mains le sol où se trouvaient des restes en décomposition et à les transporter aux fosses funéraires. Un témoin d'un camp écrivit :

Toute la journée, les hommes comme les femmes couraient de la pile de morts à la fosse des morts, avec les restes filandreux de leurs victimes sur leurs épaules. Lorsque l'un d'entre eux tomba à terre d'épuisement, il fut battu avec une crosse de fusil. Quand une femme s'est arrêtée pour une pause, elle fut frappée jusqu'à ce qu'elle se remette à courir, ou poussée avec une baïonnette, accompagnée de cris et de rires obscènes. Quand quelqu'un essayait de fuir ou désobéissait à un ordre, il était abattu.¹⁵

Pour ceux qui étaient forcés de manipuler les cadavres en décomposition, la mort par maladie survenait souvent peu de temps après.

Peu de vainqueurs, depuis Eisenhower jusqu'au bas de l'échelon, semblaient remarquer – et encore moins semblaient se soucier – que les mêmes conditions qui existaient dans les camps existaient dans une grande partie de l'Allemagne. En raison de la paralysie presque totale des routes et des rails du Reich causée par des attaques aériennes constantes, les livraisons de nourriture, de carburant, de vêtements et de médicaments étaient pratiquement inexistantes dans les villes allemandes et quasiment nulles dans les camps de concentration. En conséquence, des milliers de détenus dans les camps ont rapidement succombé au typhus, à la dysenterie, à la tuberculose, à la famine et à la négligence dans les dernières semaines de la guerre.¹⁶ Pressé par un ami qui voulait savoir s'il y avait eu en effet une politique délibérée de la famine, l'un des rares gardiens ayant eu la chance d'échapper à un autre camp protesta :

“Ce n'était pas comme ça, croyez-moi ; ce n'était pas comme ça ! Je suis peut-être le seul survivant qui peut témoigner de ce qui s'est vraiment passé, mais qui me croirait !?”

“Est-ce un mensonge ?”

“Oui et non,” a-t-il dit. “Je ne peux dire que ce que je sais au sujet de notre camp. Les dernières semaines ont été horribles. Plus aucune ration

n'arrivait, plus de médicament. Les gens étaient malades, ils perdaient du poids, et maintenir l'ordre est devenu de plus en plus difficile. Même nos propres gens ont perdu leur sang-froid dans cette situation extrême. Mais pensez-vous que nous aurions tenu jusqu'à la fin afin de remettre le camp d'une manière ordonnée si nous avions été ces assassins ?"¹⁷

Alors que fin avril les forces américaines balayent la Bavière vers Munich, la plupart des gardes allemands du camp de concentration près de Dachau fuient. Afin de maintenir la discipline et d'organiser un transfert en bon ordre de 32.000 prisonniers aux Alliés, et en dépit des signes d'avertissement à la porte : "ENTRÉE INTERDITE : ÉPIDÉMIE DE TYPHUS," plusieurs centaines de soldats allemands sont envoyés à la prison.¹⁸ Lorsque les unités américaines sous le lieutenant-colonel Felix Sparks libèrent le camp le lendemain, les GI sont horrifiés par ce qu'ils voient. En dehors de la prison se trouvent des wagons débordant de cadavres de détenus morts de maladies et de faim. À l'intérieur du camp, Sparks trouve *"une chambre remplie de cadavres nus et décharnés. Alors que je me tournais pour regarder dans la cour de la prison n'en croyant pas mes yeux, j'ai vu un grand nombre de détenus morts gisant où ils étaient tombés au cours des dernières heures ou jours avant notre arrivée. Étant donné que les nombreux corps étaient à divers stades de décomposition, l'odeur de la mort était accablante."*¹⁹

Ébranlé par le cauchemar qui l'entoure, Sparks lâche ses troupes tout aussi furieuses sur les malheureux soldats allemands. Alors qu'un groupe de plus de trois cents hommes est emmené à l'intérieur d'une clôture, d'autres Landsers désarmés sont assassinés dans les tours de garde, dans les baraquements, ou chassés dans les rues. L'aumônier de l'Armée américaine, le capitaine Leland Loy raconte :

Un garde allemand est venu en courant vers nous. Nous l'avons attrapé et nous étions là à parler avec lui quand... un [GI] est venu avec une mitrailleuse. Il attrapa le prisonnier, l'a fait pivoter et a dit : "Tu es là toi fils de pute !!" L'homme était seulement à environ un mètre de nous, mais le soldat l'a abattu avec son fusil-mitrailleur. Je lui criai, "pourquoi avez-vous fait ça ? C'était un prisonnier." Il m'a regardé et m'a crié "Je dois les tuer, je dois les

tuer.” Quand j’ai vu le regard dans ses yeux et la mitrailleuse s’agitant en l’air, j’ai dit à mes hommes, “Laissez-le partir.”²⁰

“Les hommes blessaient délibérément les gardes,” se souvient un soldat américain. “Un grand nombre de gardes recevaient des balles dans les jambes afin qu’ils ne puissent plus se déplacer. Ils étaient ensuite livrés aux détenus. L’un a été décapité avec une baïonnette. D’autres ont été déchirés membre par membre.”²¹

Alors que les tortures sont en cours, le lieutenant Jack Bushyhead force près de 350 prisonniers contre un mur, plante deux mitrailleuses, puis ordonne à ses hommes d’ouvrir le feu. Ceux qui étaient encore en vie quand la fusillade fut terminée ont été contraints de rester debout au milieu du carnage, tandis que les opérateurs de mitrailleuses rechargeaient. Peu de temps plus tard, le chirurgien de l’armée Howard Buechner est arrivé sur les lieux :

Le Lt. Bushyhead était debout sur le toit plat d’un petit bâtiment... à côté de lui un ou plusieurs soldats maniaient une mitrailleuse de calibre .30. En face de ce bâtiment se trouvait un long et haut mur de briques en ciment. À la base de la paroi reposaient des soldats allemands empilés en rangée les uns sur les autres, certains morts, certains mourant, certains feignant probablement la mort. Trois ou quatre détenus du camp, vêtus de vêtements rayés, chacun avec un pistolet de calibre .45 dans la main, marchaient le long de la rangée... Comme ils passaient en bas de la rangée, ils tiraient systématiquement une balle dans la tête de chacun d’eux.²²

“À l’extrémité de la rangée des soldats morts ou mourants,” poursuivit Buechner, *“un petit miracle avait lieu.”*

Les détenus qui portaient le coup de grâce n’avaient pas encore atteint ce point et quelques gardes qui étaient encore en vie ont été placés sur des brancards par des médecins allemands. Sous la direction d’un médecin allemand, les brancardiers transportaient ces quelques soldats dans un hôpital voisin pour y recevoir des soins.

Je me suis approché de cet officier et j’ai tenté d’offrir mon aide. Peut-être qu’il n’a pas réalisé que j’étais un médecin étant donné que je ne portais

pas l'insigne de la Croix rouge. Il ne pouvait évidemment pas comprendre mes mots et a sans doute pensé que je voulais lui faire abandonner ses patients pour l'exécution. En tout état de cause, il m'écarta avec sa main et dit : "Nein", "Nein", "Nein".²³

Malgré ses exploits et la mise en danger de sa propre vie, les efforts du médecin sont vains. Les blessés sont rapidement saisis et assassinés, tout comme ce fut le cas pour tout autre allemand dans le camp.

"Nous avons tiré sur tout ce qui bougeait," s'est vanté un GI.

"Nous avons eu tous ces bâtards," jubilait un autre.

Au total, plus de cinq cents soldats allemands sans défense sont abattus de sang-froid. Comme touche finale, le lieutenant-colonel Sparks a contraint les citoyens de Dachau à enterrer les milliers de cadavres dans le camp, assurant ainsi la mort par maladies d'un grand nombre d'entre eux.²⁴

L'incident à Dachau – probablement l'un des pires – comptait simplement parmi les nombreux massacres commis par les troupes américaines. Inconscients que les Alliés nourrissaient une haine profonde envers eux, quand les hommes des fières unités SS se rendaient, ils supposaient naïvement qu'ils seraient respectés en tant que combattants inégalés, ce qu'ils étaient sans aucun doute. Le Lt. Hans Woltersdorf se remettait dans un hôpital militaire allemand lorsque les forces américaines sont arrivées.

Ceux qui le pouvaient se tenaient à la fenêtre, et ils racontaient à ceux d'entre nous qui étaient couchés ce qui se passait. Une moto avec side-car, transportant un officier et deux hommes de la Waffen-SS, venait d'arriver. Ils ont rendu leurs armes et le véhicule. Les deux hommes ont été autorisés à continuer à pied, mais l'officier a été emmené par les Américains. Ils l'ont accompagné une partie du chemin, à seulement cinquante mètres de là. Ensuite, on entendit une salve de mitraillette. Les trois Américains sont revenus, seul.

"Avez-vous vu ça ? Ils ont tiré sur le lieutenant ! Avez-vous vu ça ? Ils tuent tous les officiers de la Waffen-SS !"

Cela doit être une erreur ! Pourquoi ? Pourquoi ?!

Nos camarades de la Wehrmacht ne sont pas restés plantés là à penser. Ils sont descendus dans les quartiers administratifs de l'hôpital, ils ont détruit

tous les fichiers qui montraient que nous appartenions à la Waffen-SS, ils ont commencé de nouvelles fiches médicales pour nous avec le rang de la Wehrmacht, ils nous ont donné des uniformes de la Wehrmacht, et ils nous ont affectés à de nouvelles unités de la Wehrmacht.²⁵

Cependant, ces stratagèmes réussissaient rarement, puisque les soldats SS avaient leur groupe sanguin tatoué sous le bras gauche.

“Encore et encore,” continue Woltersdorf, *“les Américains envahissaient la place et rassemblaient des groupes de personnes qui devaient se déshabiller jusqu’à la taille et lever le bras gauche. Puis nous avons vu certains d’entre eux obligés de monter dans des camions à coup de crosses de fusil.”*²⁶

Lorsque les forces françaises sous Jacques-Philippe Leclerc ont capturé une douzaine de SS français près de Karlstein, le général a ironiquement demandé à un des prisonniers pourquoi il était vêtu d’un uniforme allemand.

“Vous avez l’air très intelligent dans votre uniforme américain, général,” répondit le garçon.

Furieux, Leclerc ordonna que les douze captifs soient abattus.

“Ils refusent tous d’avoir les yeux bandés,” nota un prêtre qui assistait à la scène, *“et tous sont courageusement tombés en criant : “Vive la France !”*²⁷

Vu que les troupes SS étaient régulièrement abattues après s’être rendues, toute personne portant un uniforme allemand était considérée comme chanceuse si elle était simplement giflée, recevait un coup de pied, puis déplacée à pied vers l’arrière. *“Avant qu’ils ne puissent être correctement mis en prison,”* écrivit un témoin qui a vu un groupe de petits garçons être emmenés à pied, *“des GI américains... leur sont tombés dessus et les ont battus jusqu’au sang, juste parce qu’ils avaient des uniformes allemands.”*²⁸

Après un traitement relativement bénin par les Britanniques, Guy Sajer et d’autres Landsers sont transférés aux Américains. C’étaient, dit Sajer, *“des hommes grands aux joues roses et dodues qui se comportaient comme des voyous.”*

Leur allure était décontractée... Leurs uniformes étaient faits de tissu doux, comme des vêtements de golf, et ils bougeaient leurs mâchoires continuelle-

ment, comme des ruminants. Ils ne semblaient ni heureux ni malheureux, mais indifférents à leur victoire, comme des hommes qui accomplissent leurs fonctions dans un état de consentement partiel, sans enthousiasme réel pour elles. Depuis nos rangs sales et galeux, nous les regardions avec curiosité... Ils semblaient être riches en tout, sauf de joie...

Les Américains aussi nous humiliaient autant qu'ils le pouvaient... Ils nous ont mis dans un camp avec seulement quelques grandes tentes, capables d'abriter à peine un dixième d'entre nous... Dans le centre du camp, les Américains éventraient plusieurs grandes caisses remplies de nourriture en conserve. Ils répandaient les canettes sur le sol avec quelques coups de pied, et repartaient... La nourriture était tellement délicieuse que nous oublions la pluie battante qui avait transformé le sol en éponge...

Depuis leurs abris, les Américains nous voyaient et parlaient de nous. Ils nous méprisaient probablement du fait que nous nous jetions si facilement sur de telles préoccupations élémentaires, et ils devaient nous trouver lâches d'accepter les circonstances de [notre] captivité... Nous étions loin de ressembler aux troupes allemandes des documentaires qui avaient probablement été montrés à nos charmants ravisseurs avant de quitter leur pays d'origine. Nous ne leur fournissions aucune raison de colère ; nous n'étions pas des Boches arrogants et coléreux, mais des hommes tout simplement mal nourris debout sous la pluie, prêts à manger des aliments en conserve non assaisonnés ; des morts vivants, avec l'anxiété gravée sur leurs visages, s'appuyant contre n'importe quel support, à moitié endormis sur leurs pieds ; malades et blessés, qui ne demandaient pas de traitement spécial, mais semblaient se contenter tout simplement de dormir pendant de longues heures, sans être dérangés. C'était clairement déprimant pour ces missionnaires en croisade de trouver tant d'humilité chez les vaincus.²⁹

Ironiquement, c'étaient ces mêmes soldats qui avaient combattu avec une sauvagerie si impitoyable pendant la guerre et dont le gouvernement n'était même pas signataire de la Convention de Genève qui affichaient maintenant souvent plus de bonté et de compassion envers l'ennemi vaincu. Sans aucun doute, ces troupes de choc soviétiques aguerries avaient vu beaucoup trop de sang et de morts au cours des quatre dernières années pour en vouloir davantage. Le commandant Panzer, le colonel Hans von Luck raconte :

Nous étions donc là, avec nos mains en l'air ; de tous les côtés les Russes arrivaient vers nous avec leurs mitraillettes à la main. Je vis à ma grande consternation qu'ils étaient des Mongols, dont les yeux en fente révélaient la haine, la curiosité et la cupidité. Alors qu'ils essayaient d'arracher ma montre et ma Croix de chevalier, un jeune officier est soudain intervenu.

“Stop, ne le touche pas. Il est un *Geroi* (héros), un homme à respecter.”

Je l'ai regardé et j'ai juste dit, “*Spasivo* (merci)” ...

Ce jeune officier russe correct nous a immédiatement amenés au poste de commandement du régiment le plus proche, où il nous a remis à un colonel du corps de chars... Il est vite apparu que c'était son régiment de chars auquel nous avons infligé tant de lourdes pertes à Lauban. Cet homme robuste, qui donnait une première impression brutale, frappa sa cuisse et se mit à rire.

“Vous voyez,” cria-t-il, “c'est la justice poétique : vous avez tiré sur mes chars et vous nous avez forcés à battre en retraite ; maintenant en récompense, vous êtes mon prisonnier.”

Il prit deux verres et dans le style russe les remplit à ras bord avec de la vodka, afin qu'ensemble, nous les vidions cul sec.³⁰

Dans de nombreux autres cas, les Landsers surpris dans l'Est étaient traités correctement, ils recevaient de la nourriture, des vêtements, des cigarettes et le statut de prisonnier de guerre leur était accordé. S'il ne s'était agi que des soldats russes, il n'y aurait pas eu de goulags, pas d'esclavage, et pas de Sibérie pour leur ennemi vaincu : pour le Ivan moyen avoir survécu était déjà suffisant.



Finalement, le 7 mai, après avoir combattu aussi longtemps qu'il l'a pu, l'amiral Dönitz signe les articles de la capitulation inconditionnelle allemande et le Troisième Reich cesse d'exister.

“*Avec cette signature,*” annonce le maréchal Alfred Jodl aux Alliés, “*le peuple allemand et les forces armées allemandes sont pour le meilleur ou pour le pire livrés entre les mains du vainqueur... Pour l'heure, je ne peux seulement qu'exprimer l'espoir que les vainqueurs les traiteront avec générosité.*”³¹

Pour ceux résolus à combattre jusqu'à la mort aussi longtemps que leur nation poursuivait le combat, la capitulation formelle était le signal qu'ils pouvaient maintenant déposer leurs armes avec leur honneur intact. Beaucoup, comme le fameux as de l'aviation Hans-Ulrich Rudel, étaient déterminés à faire face à l'ignominie de la défaite avec toute la dignité dont ils disposaient. Lorsque le pilote unijambiste fit atterrir son avion afin de se rendre à un aérodrome occupé par les Américains, un GI se précipita, pressa un pistolet sur son visage, puis attrapa les décorations du colonel. Rudel claqua rapidement la fermeture de la verrière. Peu de temps après, tandis que l'as était escorté en clopinant au mess des officiers, d'autres prisonniers se levèrent et firent le salut nazi. À cela, le commandant américain indigné demanda le silence, puis demanda à Rudel s'il parlait anglais. *“Même si je peux parler l'anglais, nous sommes en Allemagne et ici je ne parle que l'allemand. En ce qui concerne le salut, on nous ordonne de saluer de cette façon, et étant des soldats, nous exécutons les ordres. D'ailleurs, nous ne nous soucions pas de savoir si vous vous y opposez ou non. Le soldat allemand n'a pas été battu sur ses mérites, mais a simplement été accablé par des masses écrasantes de matériel.”*³²

Pour les unités SS qui capitulaient et qui avaient la chance d'échapper à des passages à tabac sauvages ou à l'exécution, il y avait parfois des humiliations pire que la mort. Quand un groupe de survivants, après six années de guerre sanglante, épinglèrent leurs médailles dans un dernier acte d'orgueil, ils furent assaillis par des Américains en quête de souvenirs qui les dépouillèrent des derniers vestiges témoignant de leur valeur.³³



Pendant ce temps, derrière le front russe, les poches finales de la résistance allemande se rendent. À l'enclave Courlande sur la Baltique, 190.000 soldats et 14.000 volontaires lettons déposent les armes.³⁴ Après 70 jours de lutte désespérée et héroïque, la garnison assiégée de Breslau abaisse également son drapeau. Peu après la reddition, les femmes de Breslau déjà hagardes commencent à se demander *“si la vie n'avait pas été plus douce durant les pires jours du siège.”*³⁵ Une fille se souvient :

Le viol a commencé presque immédiatement et il y avait une méchanceté dans les actes comme si nous, les femmes étions sanctionnées pour la longue résistance de Breslau... Permettez-moi de dire que j'étais jeune, jolie, grassouillette et assez inexpérimentée. Une succession de Ivans m'a donné au cours des deux semaines qui suivirent l'expérience de toute une vie. Heureusement, la plupart de leurs viols ne duraient pas plus d'une minute. Avec beaucoup, c'était juste une question de secondes avant qu'ils ne s'effondrent haletants. Ce qui m'a gardé saine d'esprit c'est que presque dès le premier je ne sentais que du mépris pour ces paysans tyranniques et malodorants qui ne pouvaient pas agir doucement envers une femme, et qui avaient à peu près autant de technique sexuelle qu'un lapin.³⁶

Pour les villes dévastées de Dresde, Chemnitz et d'autres villes qui expérimentent maintenant pour la première fois l'occupation soviétique, la situation est la même.

“Le matin du 9 mai, les troupes russes ont envahi la ville,” écrivit un prêtre de Goerlitz.

Vers midi, les Russes, surexcités par la victoire, pillaient toutes les maisons et violaient les femmes. La plupart des soldats étaient sous l'influence de l'alcool et par conséquent le nombre d'atrocités commença à augmenter à un rythme alarmant...

Dès qu'il faisait nuit les rues retentissaient des cris des femmes et des filles qui étaient tombées entre les mains des Russes. Toutes les dix minutes environ, des groupes de soldats attaquaient la maison. Comme j'étais vêtue de la robe de mon ordre, j'essayais de protéger les occupants de la maison en montrant la croix que je portais... Tout alla bien jusqu'à environ trois heures du matin. Alors que nous commencions à espérer que la terrible nuit était terminée, quatre Russes ivres sont apparus et ont commencé à fouiller la maison à la recherche de deux filles qui s'étaient cachées dans une chambre au quatrième étage. Après avoir saccagé notre appartement, ils sont allés à l'étage... Ils ont trouvé les deux filles et nous ont enfermés tous les trois dans la chambre. Je me suis mis à genoux et je les ai suppliés de ne pas nous brutaliser. Là-dessus, ils m'obligèrent à m'asseoir sur une chaise ; l'un d'eux se tenait devant moi, pointant son revolver chargé sur moi, et m'a obligé à regarder, tandis que les autres violaient les pauvres filles. C'était horrible.³⁷

“Il n’y avait pas de limites à la bestialité et à la débauche de ces troupes...,” répétait un pasteur de Milzig. *“Les filles et les femmes étaient tirées de leurs cachettes, hors des fossés et des fourrés où elles avaient cherché à se mettre à l’abri des soldats russes, et elles étaient battues et violées. Les femmes plus âgées qui refusaient de dire aux Russes où les plus jeunes étaient cachées étaient également battues et violées.”*³⁸

“La peur est toujours présente,” ajouta la jeune Regina Shelton. *“Elle dégénère en panique aussitôt que des histoires d’atrocités sont rapportées – des corps nus mutilés jetés sur le bord du chemin, une femme clouée sur une charrette, les bras écartés et subissant un viol collectif pendant qu’elle saigne à mort de ses blessures – les maladies horribles propagées à leurs victimes par des Mongols ivres de sexe.”*³⁹

“Est-ce la paix à laquelle nous aspirions depuis si longtemps ?” cria Elizabeth Losch d’une ville près de Dresde. *“Quand tout cela aura-t-il une fin ?”*⁴⁰



Alors que le viol de l’Allemagne est en cours, une horreur inimaginable se produit en Tchécoslovaquie. Le 5 mai, lorsque à travers Prague, des rumeurs annoncent que les forces américaines sont seulement à onze kilomètres de là, les citoyens de la capitale tchèque se soulèvent contre l’occupation nazie. Avant que la journée ne s’achève, pratiquement toute la garnison allemande est isolée et entourée.⁴¹ Pendant ce temps, la rafle des prisonniers, y compris de nombreux réfugiés, commence. La haine refoulée durant des années envers la minorité allemande vivant parmi eux peut maintenant se déchaîner parmi la population. Juergen Thorwald écrit :

Des foules de Tchèques attendaient les transports de prisonniers allemands dans les rues pour les bombarder avec des pierres, leur cracher au visage et les battre avec tout objet qui leur tombait sous la main. Les femmes allemandes, les enfants, et les hommes affrontaient cela, avec les bras sur leurs têtes, pour atteindre les portes de la prison sous une grêle coups et coups de pied. Les femmes de tout âge étaient traînées hors des groupes, leurs têtes étaient rasées,

leurs visages barbouillés de peinture, et des croix gammées étaient dessinées sur leurs dos et leurs seins nus. Beaucoup furent violées, d'autres contraintes à ouvrir leur bouche pour recevoir les crachats de leurs tortionnaires.⁴²

Le 9 mai, avec la fin des combats, la foule tourne son attention sur les milliers d'Allemands enfermés dans les prisons. *“Plusieurs camions chargés de blessés allemands et du personnel médical arrivent dans la [prison] tribunal,”* poursuit Thorwald. *“Les blessés, les infirmières, les médecins venaient de sortir de leurs véhicules quand soudain une bande d'insurgés est apparue dans la rue et s'est jetée sur eux. Ils arrachaient leurs béquilles, leurs cannes, et les bandages, les frappaient au sol, et avec des matraques, des bâtons, des marteaux, ils les ont frappés jusqu'à ce que les Allemands ne bougent plus.”*⁴³

“Ainsi commença le jour le plus diabolique que l'histoire ait connu,” marmonna Thorwald.

Dans la rue, les foules attendaient ceux qui étaient sortis de leurs prisons... Ils étaient venus équipés avec tout ce que leurs passions excitées pouvaient désirer, allant de la brai chaude aux cisailles de jardin... Ils... saisirent les Allemands – et pas seulement les SS – les imbibèrent d'essence, les suspendirent avec les pieds en l'air, y ont mis le feu, et ont assisté à leur agonie prolongée par le fait qu'étant donné leur position, la chaleur qui montait et la fumée ne les étouffaient pas. Ils... ont attaché ensemble des hommes et des femmes allemandes avec du fil de fer barbelé, ont fait feu sur les ballots et les ont roulés dans la rivière Moldau... Ils ont battu tous les Allemands jusqu'à ce qu'ils gisent immobiles sur le sol, ont forcé des femmes nues à enlever les barricades, ont coupé les tendons de leurs talons, et ont ri de leurs contorsions. D'autres ont été frappés à mort à coups de pied.⁴⁴

“Dans un angle donnant sur la rue Wasser,” déclara un tchèque, Ludek Pachmann, *“trois cadavres nus [étaient] suspendus, mutilés au point qu'on ne pouvait plus les identifier, leurs dents entièrement cassées, leurs bouches n'étaient plus que des trous sanglants. D'autres ont dû traîner leurs compatriotes allemands morts dans la rue Stefans...”* *Ce sont vos frères, embrassez-les ! Et alors, les Allemands encore vivants, les lèvres serrées, devaient embrasser leurs morts.”*⁴⁵

Tandis qu'il essayait d'échapper à la ville, Gert Rainer, un soldat allemand déguisé en prêtre, a vu des scènes qui semblaient sortir tout droit de l'enfer :

[Une] jeune femme sanglotante était agenouillée, couvrant de baisers un enfant dans ses bras... Les yeux de l'enfant avaient été arrachés et un couteau dépassait encore de son abdomen. Les vêtements déchirés et les cheveux ébouriffés de la femme indiquaient qu'elle s'était défendue comme une furie. Perdue dans sa douleur, elle n'a pas remarqué l'étranger qui approchait. Il se pencha vers elle et lui fit comprendre qu'il valait mieux qu'elle ne restât pas ici. Elle courait le danger d'être elle-même tuée.

“Mais voilà ce que je veux !” cria-t-elle tout à coup. “Je ne veux pas continuer à vivre sans mon petit Pierre !”

Dans leur extase sadique, les gens ont transformé le massacre de masse public en un festival folklorique... Cinq jeunes femmes avaient été attachées à un pilier publicitaire, la corde enroulée plusieurs fois autour d'elles. Leurs sept enfants avaient été emballés dans un caniveau à leurs pieds... [Une] femme tchèque, peut-être âgée de 50 ans, avait versé de l'essence sur les mères ficelées. D'autres crachaient sur leurs visages, les giflaient et leur arrachaient des poignées entières de cheveux. Ensuite, le plus ancien d'entre eux, riant frénétiquement, alluma un journal et courut autour du pilier tendant le papier en feu vers les victimes imbibées d'essence. En un éclair, le pilier et les cinq [victimes] disparurent dans les flammes de plusieurs mètres de haut... Les spectateurs n'avaient pas remarqué que l'une des Allemandes qui brûlait s'était dégagée de la corde carbonisée et s'était jetée dans les flammes qui léchaient à travers la grille. Avec une force défiant la mort, elle leva la grille et, se couchant sur le ventre, elle essaya d'atteindre les enfants enchevêtrés en flammes. Sans vie, elle gisait dans les flammes.

En attendant, la corde ne les retenant plus, les quatre autres femmes en flamme des pieds à la tête étaient tombées. Ce fut le signal pour que leurs meurtriers commencent une danse autour du pilier, applaudissant et se réjouissant. Les hurlements des bouchers devint encore plus fort.

Sur la place Wenzels il n'y avait pas un lampadaire sans un soldat allemand pendu à lui. La majorité d'entre eux étaient des blessés de guerre... Une foule sautant littéralement de joie entourait une clairière lui donnant l'aspect d'une arène, dans le centre de laquelle deux hommes tenaient une

jeune femme allemande toute nue. Chacun de ses seins avait été percé avec une grande épingle de sûreté, [sur chacune des épingles] une croix de fer était suspendue. Une tige avec un drapeau à croix gammée à une extrémité transperçait son nombril... Une Allemande nue gisait immobile à côté de son enfant piétiné. Elle avait été battue à mort. Une plaie béante à la tête révélait son cerveau, suintant.

Plusieurs hommes avaient été traînés par un camion de la Wehrmacht. Leurs mains étaient attachées, l'autre extrémité de la corde accrochée sous l'extrémité arrière du camion... Un jeune tchèque grimpa sur le siège du conducteur. Lorsque le camion démarra, les spectateurs sont tombés dans une frénésie de haine... Les cinq captifs furent tirés par des cordes d'environ 18 mètres de long. Pour l'instant, ils pouvaient suivre le camion. Mais plus le conducteur prenait de la vitesse, plus il est devenu impossible pour eux de rester sur leurs pieds. L'un après l'autre ils sont tombés, tirés brusquement en avant, et ils furent traînés à une vitesse toujours croissante. Après quelques tours, les Allemands étaient mutilés au point qu'on ne pouvait plus les reconnaître. Un amas de sang, de chair et le tout-venant mélangés, spectacle effroyable de ce chariot de la mort.⁴⁶

À l'immense stade des sports, des milliers d'Allemands étaient rassemblés sur le terrain pour offrir un divertissement à un public qui riait et hurlait. *“Sous nos yeux... [ils] étaient torturés à mort de toutes les manières possibles,”* se souvient Joséphine Waimann. *“Celle qui a le plus profondément marqué ma mémoire est la femme enceinte dont le ventre... des [personnes en] uniformes tchèques lui ont ouvert le ventre, ont arraché le fœtus puis, hurlant de joie, ont bourré un teckel dans l'utérus déchiré de la femme, qui hurlait atrocement... Le massacre qui se passait dans l'arène sous nos yeux était comme dans l'ancienne Rome.”*⁴⁷

L'horreur née à Prague se répandit bientôt dans le reste de la Tchécoslovaquie, en particulier dans le Sudentland, où les Allemands avaient vécu pendant plus de sept siècles.

“Prenez tout aux Allemands,” demanda le président tchèque, Edvard Benes, *“laissez leur seulement un mouchoir pour sangloter !”*⁴⁸

“Vous pouvez tuer les Allemands, ce n'est pas un péché,” cria un prêtre à une assemblée dans un village.⁴⁹ À Bilna, un chroniqueur écrivit :

Les hommes et les femmes ont été rassemblés sur la place du marché, ils ont dû se déshabiller et ont dû marcher sur une seule ligne tout en étant battus par la population avec des fouets et des cannes. Puis... les hommes ont dû ramper à quatre pattes, comme des chiens, l'un derrière l'autre, ce faisant ils étaient battus jusqu'à ce qu'ils perdent le contrôle de leurs entrailles ; chacun devait lécher les excréments de celui en face de lui. Cette torture a continué jusqu'à ce que beaucoup d'entre eux soient battus à mort... Ce qui a été fait aux femmes ne peut simplement pas être décrit, la monstruosité sadique [de ce qu'ils leur ont fait] est tout simplement trop énorme pour que des mots puissent l'exprimer.⁵⁰

“Quand je suis passé à travers la Tchécoslovaquie après l’effondrement,” se souvient un soldat allemand, “j’ai vu des têtes humaines tranchées qui tapissaient les rebords des fenêtres et dans la boutique d’un boucher, des cadavres nus étaient suspendus aux crochets de viande.”⁵¹

Lorsque la fureur finit par passer en Tchécoslovaquie, plus de 200.000 personnes avaient été massacrées. Des purges similaires de minorités allemandes se sont produites en Roumanie, en Hongrie et en Yougoslavie, où les hommes, les femmes et les enfants, par centaines de milliers, ont été massacrés de sang-froid. L'abattage dans toute l'Europe n'était pas seulement limité aux Allemands de souche. Suite à l'occupation alliée de la France, plus de 100.000 citoyens français ont été assassinés par leurs compatriotes en raison de la collaboration avec les Allemands ou en raison de leurs activités anti-communistes. De la même façon, des règlements de comptes, bien que plus minimes, eurent lieu en Belgique, en Hollande, au Danemark et en Norvège.



Alors que les pogroms sanglants sont en cours à travers l'Europe, les forces américaines et britanniques réalisent discrètement leur propre nettoyage secret.

Lorsque les Alliés occidentaux envahissent l'Allemagne et l'Autriche, des millions de citoyens soviétiques tombent entre leurs mains. Parmi les nombreux points abordés à Yalta il y en avait un particulièrement cher à Staline : le rapatriement de tous les citoyens soviétiques,

y compris un grand nombre de prisonniers de guerre et de travailleurs forcés.⁵² Cependant, parmi tous les ressortissants soviétiques, Staline était particulièrement soucieux de mettre la main sur Andreï Vlasov, le général farouchement anti-communiste qui avait espéré conduire son armée d'un million d'hommes dans la libération de la Russie. Avidé comme toujours de plaire à l' "Oncle Joe", Roosevelt et Churchill acceptèrent avec joie de renvoyer tous les Soviétiques rencontrés, indépendamment des lois, des traités ou des préceptes humanitaires communs. Bien que plusieurs rapatriements de prisonniers russes aient eu lieu peu de temps après Yalta, la crainte de représailles allemandes contre les prisonniers de guerre alliés avait empêché d'en faire plus.⁵³ Mais maintenant, la guerre étant terminée et la menace de riposte allemande nulle, le retour des Russes commença sérieusement.

Étant donné que les soldats soviétiques capturés ou qui se rendaient en uniforme allemand étaient protégés par la Convention de Genève, la plupart des prisonniers russes étaient sûrs qu'ils étaient hors de portée de Staline ; que les démocraties occidentales, fondées sur la liberté et le droit, honorerait le traité et les protégerait.⁵⁴ Bien que de nombreux soldats britanniques et américains aient d'abord méprisé leurs captifs russes, à la fois en tant qu'ennemis et en tant que "traîtres" à leur pays, l'attitude de beaucoup d'entre eux a commencé à s'adoucir après un examen plus approfondi.

"Lorsque le dépistage a commencé, j'éprouvais peu de sympathie pour ces Russes dans leurs uniformes allemands usés..." écrivit William Sloane Coffin, Jr., qui était traducteur pour plusieurs colonels qui interrogeaient les prisonniers. *"Mais comme les colonels, désireux d'établir leur couverture et de satisfaire leur curiosité, encourageaient les Russes à raconter leurs histoires personnelles, je commençais à comprendre le dilemme auquel les hommes avaient dû faire face."*⁵⁵

Ils ont parlé non seulement des cruautés de la collectivisation dans les années trente, mais des arrestations, des fusillades et des déportations systématiques des familles. Beaucoup d'hommes eux-mêmes avaient passé du temps dans les prisons soviétiques... Ma curiosité était tellement excitée que bientôt je commençai à passer des soirées dans le camp à écouter de plus en plus de récits d'arrestation et de torture... Écoutant... Les histoires

personnelles de ceux qui avaient rejoint l'armée de Vlasov m'ont mis de plus en plus mal à l'aise avec les mots "traître" et "déserteur", tels qu'ils sont appliqués à ces hommes. Peut-être que le régime de Staline était digne de désertion et de trahison ?⁵⁶

Un prisonnier russe, un parmi les milliers capturés par les Allemands qui ont rejoint Vlasov plutôt que de mourir de faim dans un camp de prisonniers de guerre ajouta :

Vous pensez, capitaine, que nous nous vendions aux Allemands pour un morceau de pain ? Dites-moi, pourquoi le gouvernement soviétique nous abandonnait ? Pourquoi a-t-il abandonné des millions de prisonniers ? Nous avons vu des prisonniers de toutes les nationalités et ils ont été pris en charge. Grâce à la Croix rouge, ils ont reçu des colis et des lettres de la maison ; seuls les Russes n'ont rien reçu. À Kassel, j'ai vu des prisonniers noirs américains, ils ont partagé leurs gâteaux et leurs chocolats avec nous. Alors, pourquoi le gouvernement soviétique, que nous jugions être le nôtre, ne nous a pas envoyé au moins quelques biscuits ordinaires ?... N'avions-nous pas combattu ? N'avions-nous pas défendu le gouvernement ? N'avions-nous pas combattu pour notre pays ? Si Staline refusait d'avoir quoi que ce soit à voir avec nous, nous ne voulions pas avoir quoi que ce soit à voir avec Staline !⁵⁷

"J'ai perdu, donc je reste un traître...", concéda Vlasov lui-même, qui, bien qu'il aurait facilement pu se sauver, a plutôt choisi de partager le sort de ses hommes. Cependant, comme le général russe le rappela à ses ravisseurs, s'il était un traître pour avoir demandé une aide étrangère afin de libérer son pays, alors George Washington et Benjamin Franklin à leur époque le furent aussi.⁵⁸

En dépit de la Convention de Genève et en dépit de la forte probabilité que les rapatriés seraient massacrés, le général Eisenhower et d'autres hauts dirigeants sont déterminés à ce que le rapatriement russe soit effectué à la lettre. Les terribles présages de ce qui les attendait sont arrivés avant même que la guerre ne soit finie.

Lorsque le gouvernement britannique se prépare à renvoyer d'Angleterre des milliers de Soviétiques cet hiver de 1944-1945, de

nombreux prisonniers tentent de se suicider ou ils tentent de fuir. Une fois que la cargaison misérable est finalement embarquée sur les navires, des gardes costauds sont postés pour empêcher les prisonniers de sauter par-dessus bord. Après avoir atteint les ports russes, peu de marins britanniques ne peuvent douter du sort réservé à leur cargaison une fois qu'ils étaient conduits hors de vue par le NKVD (ou police secrète). À Odessa sur la mer Noire, des bombardiers bruyants apparaissent bientôt et tournent étroitement au-dessus des quais, tandis que les scieries bruyantes se joignent au chœur pour noyer les sons des cris et des coups de feu qui résonnent dans les entrepôts. Après seulement une demi-heure, les avions se sont envolés, les scieries ont fermé, et tout est à nouveau calme.⁵⁹ Un scénario similaire se produisit quand quatre mille Soviétiques furent rapatriés de force des États-Unis.⁶⁰

La guerre terminée, et afin d'éviter des émeutes russes en Europe, les autorités alliées gardent les opérations top secret, seulement un minimum d'officiers sont au courant des mouvements. En outre, des rumeurs et contre-rumeurs sont propagées, indiquant que les prisonniers seront bientôt transférés dans des camps plus propres ou seront même libérés.⁶¹ Tous les Américains n'avaient pas les tripes pour ça. En tant que traducteur, William Sloane Coffin, Jr. en était arrivé à non seulement aimer et respecter ces hommes, mais il compatissait avec leur sort. La nuit précédant le rapatriement surprise du camp de Plattling, les Russes organisent une représentation théâtrale en l'honneur de plusieurs interrogateurs américains. Dégoûtés par leur propre trahison, les officiers passent la nuit à boire et ordonnent à Coffin de les remplacer.⁶²

Pendant un moment, je me demandais si je n'allais pas être physiquement malade. Plusieurs fois je me suis tourné vers le commandant [russe] assis à côté de moi. Il aurait été facile de le prévenir. Il était encore temps. Le camp était peu surveillé. Une fois à l'extérieur les hommes pouvaient déchirer leurs cartes d'identité, obtenir d'autres vêtements... Mais je ne pouvais pas me résoudre à le faire. Ce n'était pas que je craignais de passer en cour martiale... Mais moi aussi j'avais mes ordres... J'ai failli le faire lorsque je suis arrivé à la porte quand le commandant a dit bonne nuit... J'ai presque failli

le dire... "Partez et vite." Mais je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, je suis parti en maudissant le commandant d'être si confiant.⁶³

Le lendemain, dans l'obscurité avant l'aube, tandis que des chars et des projecteurs encerclent le camp, des centaines de soldats américains arrivent. Bien que pris par surprise, certains Russes réagissent rapidement.

*"Malgré le fait qu'il y avait trois GI par Russe," nota Coffin, "j'ai vu plusieurs hommes se suicider. Deux ont projeté leurs têtes à travers les fenêtres sciant leur cou sur le verre cassé jusqu'à ce qu'ils coupent leurs veines jugulaires. Un autre a pris les sangles de ses bottes en cuir, a fait une boucle au sommet de son lit superposé à trois étages, a mis sa tête à travers le nœud coulant et a fait un saut périlleux arrière depuis le bord ce qui lui a brisé le cou."*⁶⁴

À coup de matraque les troupes conduiront impitoyablement les survivants effarés dans des camions en attente qui rouleront bientôt à toute allure vers les lignes soviétiques.⁶⁵

*"Nous nous tenions au-dessus d'eux avec des fusils et nos ordres étaient de tirer pour tuer s'ils essayaient d'échapper à notre convoi," déclara un officier américain en charge de l'un de ces groupes. "Inutile de dire que beaucoup d'entre eux ont risqué la mort pour tenter de fuir."*⁶⁶

Tout comme les marins britanniques et américains qui livrèrent une cargaison d'êtres vivants à leur bourreau [Staline], les soldats alliés savaient très bien que le voyage était un voyage à sens unique. *"Nous... comprenions qu'ils allaient vers leur mort. Là-dessus, il n'y avait jamais eu le moindre doute,"* admit un Tommy britannique. *"Ce fut la nuit et le lendemain que nous avons commencé à compter le feu d'armes légères en provenance du secteur russe accompagné des plus beaux chœurs de voix masculine que j'ai jamais entendus. Les voix résonnaient en rond dans la campagne. Puis les coups de feu étaient suivis d'une énorme acclamation."*⁶⁷

De la même manière, le reste de l'Armée de libération russe de Vlasov fut sortie des camps d'Allemagne et d'Autriche et remise à Staline. Beaucoup, sans doute la plupart d'entre eux, étaient morts dans les jours suivant la livraison.

“*Quand nous les capturions, nous les fusillions dès que le premier mot russe intelligible sortait de leur bouche,*” déclara le capitaine Alexandre Soljenitsyne.⁶⁸

Un autre groupe de “traîtres” que Staline était impatient de voir rapatrier étaient les Cosaques. Longtemps connue pour son courage et sa farouche indépendance, la nation haute en couleur avait fui la Russie ainsi que des années de persécution communiste lorsque l’Armée allemande avait commencé son retrait à l’Ouest.⁶⁹ Un soldat allié nota :

En tant qu’armée, ils offraient un spectacle étonnant. Leurs uniformes de base étaient allemands, mais avec leurs chapeaux en fourrures cosaques, leurs tristes moustaches brunes grisâtres, leurs bottes jusqu’aux genoux et leurs charrettes grossièrement faites tirées par des chevaux portant tous leurs biens et effets de ce monde, y compris femmes et familles, on ne pouvait pas les prendre pour qui que ce soit d’autre que des Russes. C’était un tableau de la Russie de 1812. Les Cosaques sont célèbres comme cavaliers et ils le sont encore aujourd’hui.⁷⁰

Tout comme les Américains qui avaient renvoyé l’armée de Vlasov, les Britanniques étaient de leur côté désireux d’apaiser Staline en lui remettant les infortunés Cosaques. Cependant, contrairement aux Américains, les Britanniques se rendirent compte que séparer les trente mille fidèles de leurs dirigeants rendrait le transfert plus simple. Quand les anciens furent invités à assister à une “conférence” sur leur réinstallation ailleurs en Europe, ils se sont conformés. Honnêtes et naïfs – beaucoup avaient servi dans l’ancienne Armée impériale – les officiers cosaques ont été facilement trompés.⁷¹

“*Sur l’honneur d’un officier britannique...*” assurèrent les Anglais quand les gens s’interrogèrent à propos de leurs dirigeants. “*Ils seront tous de retour ce soir. Les dirigeants vont seulement à une conférence.*”⁷²

Avec la décapitation de la nation cosaque, le travail pour rapatrier le reste fut rendu plus facile, mais pas tant que ça. Lorsque les hommes, les femmes et les enfants des différents camps de cosaques ont refusé d’entrer dans les camions et d’aller volontiers se faire massacrer, les Tommies, armés de fusils, de baïonnettes et de piques à man-

che, entrèrent en scène “*NOUS PRÉFÉRONS LA MORT plutôt que de retourner en Union soviétique...*” pouvait-on lire sur les panneaux imprimés dans un anglais médiocre. “*Nous, les maris, les mères, les frères, les sœurs et les enfants prions pour notre salut !!!*”⁷³

Un officier britannique du camp cosaque à Linz, en Autriche a écrit :

Dès que le peloton a approché pour commencer le chargement, les gens s'organisèrent en une masse solide, à genoux, accroupis, les bras accrochés autour des corps des uns et des autres. Alors que les individus à la périphérie du groupe étaient arrachés, le reste se comprimaient en une masse encore plus serrée, et tandis que la panique les saisissait [ils] commencèrent à s'enjamber les uns les autres dans des efforts frénétiques pour partir loin des soldats. Le résultat fut une pyramide d'êtres humains hystériques et hurlants, sous laquelle un certain nombre de personnes furent piégées. Les soldats ont fait des efforts désespérés pour diviser cette masse afin d'essayer de sauver la vie des personnes coincées en dessous, et des piques à manche et des crosses de fusil furent utilisées sur les bras et les jambes pour forcer les individus à relâcher leur emprise. Lorsque nous avons finalement éclairci ce groupe, nous avons découvert qu'un homme et une femme [étaient morts] étouffés. Toutes les personnes de ce groupe ont dû être transportées de force dans les camions.⁷⁴

Quand une foule serrée était finalement soumise, les troupes avançaient péniblement vers une autre. Une mère cosaque se remémore la scène quand les Tommies ouvraient la voie à coups de couteau et de matraques :

Il y eu une grande cohue ; Je me suis retrouvée debout sur le corps de quelqu'un, et je ne pouvais que lutter pour ne pas marcher sur son visage. Les soldats saisissaient les gens un par un et les précipitaient dans les camions, qui maintenant portaient à moitié pleins. De tous les côtés dans la foule, on entendait des cris : “Va-t'en Satan ! Le Christ est ressuscité ! Seigneur, aie pitié de nous !”

Ceux qu'ils attrapaient luttèrent désespérément et étaient battus. J'ai vu comment un soldat anglais a arraché un enfant de sa mère et a voulu le jeter dans le camion. La mère a saisi la jambe de l'enfant et ils ont chacun

tiré dans des directions opposées. Ensuite, j'ai vu que la mère ne tenait plus l'enfant et que l'enfant avait été projeté contre le côté du camion.⁷⁵

Comme dans le cas ci-dessus, les soldats ont d'abord essayé d'arracher les enfants des bras de leurs mères, car une fois que l'un enfant avait été jeté dans un camion, les parents étaient sûrs de suivre. Dans le tumulte, certaines victimes ont réussi à se libérer et à courir. La plupart étaient fauchées par les mitrailleuses. Celles qui n'étaient pas touchées se sont noyées dans la rivière voisine ou ont coupé la gorge de toute leur famille. Dans la seule opération de Linz, pas moins de sept cents hommes, femmes et enfants se sont suicidés ou ont été tués par balles et avec les baïonnettes.⁷⁶

Finalement, toute la nation cosaque fut livrée aux Soviétiques. En quelques jours, la plupart étaient morts ou enfermés dans des wagons à bestiaux pour le trajet à sens unique vers la Sibérie.⁷⁷

Certes, ce n'est pas tous les officiers britanniques ou américains qui effectuaient de bon cœur les rapatriements, connus généralement et à juste titre, sous le nom d' "Opération Keelhaul". Certains pensaient effectivement à leur carrière. Quand Alex Wilkinson reçut l'ordre de renvoyer les Russes de son district aux Soviétiques, le colonel britannique a répondu : "*Seulement s'ils veulent s'en aller.*"

Il m'a ensuite été suggéré qu'ils devaient être rassemblés et mis dans les trains que cela leur plaise ou non. J'ai alors demandé comment ils devaient être mis dans les trains ? Et on m'a dit que quelques mitrailleuses pourraient les faire changer d'avis. Ce à quoi je répondis "Cela ne se produira PAS tant que je suis ici."⁷⁸

Lorsque Wilkinson accepta d'obéir aux ordres "*à la seule condition que les trains aillent à l'Ouest, PAS À L'EST,*" son commandant fut furieux.

"*Dans les quinze jours qui suivirent cette réunion,*" déclara le colonel, "*Je fus relevé de mon commandement et renvoyé en Angleterre avec un rapport disant que 'je manquais d'entraînement.'*"⁷⁹

Un autre officier britannique qui "manquait d'entraînement" était Sir Harold Alexander. "*Contraindre... un rapatriement,*" écrivit

d'Italie le maréchal à son gouvernement, "*impliquerait certainement soit l'utilisation de la force ou de les conduire à commettre le suicide... Un tel traitement, couplé avec la connaissance que ces malheureux individus sont envoyés à une mort presque certaine, est tout à fait en désaccord avec les traditions de la démocratie et de la justice, comme nous les connaissons.*"⁸⁰

Malheureusement, ces actes courageux eurent peu d'impact sur les rapatriements. Alexander, tout comme Wilkinson, fut bientôt envoyé ailleurs et des officiers moins enclins à causer des ennuis ont pris leur place. Néanmoins, l'information concernant ce qui se passait fut divulguée, forçant les hauts responsables alliés à émettre des démentis.

"*Il n'est pas et n'a pas été la politique des États-Unis et du gouvernement britannique [sic] de rapatrier quelque russe que ce soit contre sa volonté...*" assura un porte-parole du Commandement suprême allié.⁸¹

"*Aucun cas de contrainte n'a été porté à notre attention...*" lui fit écho le secrétaire d'État américain George C. Marshall. "*Il est contre la tradition américaine pour nous de contraindre ces personnes, qui sont maintenant sous notre autorité, [et] de les renvoyer contre leur volonté.*"⁸²

Le public prêtant peu d'intérêt à tout cela, tout était rapidement dissipé par ces annonces et les Alliés pouvaient travailler sans relâche pour remplir leur pacte avec Staline. "*Nous devons nous en débarrasser [et] de TOUS, le plus rapidement possible,*" écrivit un Winston Churchill impatient.⁸³

Une autre catégorie de Russes que les Alliés rapatriaient étaient les prisonniers de guerre qui étaient tombés entre les mains allemandes. En raison de l'équation bien connue de Staline : capture ou reddition sur le champ de bataille = trahison, peu de ces anciens combattants affamés de l'Armée rouge, malades et déguenillés étaient impatients de revenir là où, dans le meilleur des cas, une mort lente et douloureuse en Sibérie les attendait. Et même pour ces patriotes vigoureux qui avaient fermement refusé de collaborer avec les Allemands et qui sont restés dans leurs camps de prisonniers où ils mangeaient l'écorce des arbres, de l'herbe et leurs camarades morts, un "tenner" – ou dix ans en Sibérie – était pratiquement obligatoire.⁸⁴ Quand un garde

russe curieux interrogeait un tel rapatrié pour savoir ce qu'il avait fait pour mériter une peine de 25 années, le malheureux prisonnier répondait : "Rien du tout."

"*Tu mens,*" disait en riant le garde, "*la peine pour "rien du tout" est de dix ans.*"⁸⁵

Pourtant, un autre groupe sur la liste apparemment sans fin de Staline et qu'il voulait rapatrier étaient les esclaves ouvriers soviétiques. Encore une fois, les Alliés se conformèrent hâtivement.

"*Nous avons dû faire le tour des fermes pour recueillir les Russes qui y avaient travaillé comme ouvriers,*" se souvient un lieutenant britannique. "*[C'était] pour la plupart, des vieillards et des femmes, et [nous] étions surpris et quelque peu perplexes de voir [c]es gens, qui avaient littéralement servi d'esclaves dans les fermes allemandes, tomber à genoux en face de [n]ous et [nous] supplier d'être autorisés à rester, et [de les voir] pleurer amèrement – pas de joie – quand on leur disait qu'ils étaient renvoyés en Russie.*"⁸⁶

"*Il est très vite devenu évident,*" ajouta un autre officier anglais, "*que 99% de ces personnes ne voulaient pas retourner à la mère patrie, parce que : (a) Ils craignaient le Parti communiste et la vie qu'ils avaient vécue en Russie soviétique et (b) Une vie comme esclaves ouvriers dans l'Allemagne nazie était meilleure que la 'vie' en Russie.*"⁸⁷

En raison de leur exposition à l'Ouest avec ses libertés et son niveau de vie élevés, Staline craignait à juste titre l'influence "contaminante" que ces esclaves pourraient avoir sur le communisme à la maison et à l'étranger s'ils étaient autorisés à rester là où ils se trouvaient.

Un autre groupe de Russes dont Staline exigeait le retour était les émigrés, ou les "blancs" qui avaient combattu les bolcheviques en 1917 et qui avaient fui vers l'Ouest après la défaite. Parmi eux se trouvaient des personnes qui, à l'époque de la révolution, n'étaient que de simples enfants. En effet, les Alliés étaient si disposés à se conformer à toutes les exigences de Staline, que les autorités soviétiques étaient elles-mêmes surprises de la facilité avec laquelle ce dernier groupe de "traîtres" étaient livrés au bourreau.⁸⁸

Les rafles et les rapatriements continuèrent à travers l'Europe jusqu'à ce que finalement plus de cinq millions de citoyens soviétiques soient livrés à la mort, à la torture et à l'esclavage.⁸⁹ Cependant, si les Alliés

espéraient que Staline tomberait amoureux du fait de leurs actions, ils se trompaient. En fait, c'est tout à fait le contraire qui se produisit. À juste titre, au sujet des rapatriements considérés comme une trahison occidentale de ses alliés naturels, le dictateur rouge et d'autres dirigeants soviétiques voyaient l'ensemble du programme comme une preuve de la décadence morale américaine et britannique et une flagrante et "humiliante" tentative d'apaisement.⁹⁰

Curieusement, l'une des plus petites nations en Europe envers laquelle Staline éprouvait le plus de respect était le Liechtenstein, car c'était le Liechtenstein, un pays sans armée et une force de police de seulement onze hommes, qui eut l'intégrité morale de faire ce que les autres n'ont pas osé faire. Lorsque les communistes en colère ont exigé le retour de tous les citoyens soviétiques vivant dans les limites de la petite nation, car accusés de "crimes contre la patrie," le Prince Franz Joseph II demanda poliment mais fermement une preuve. Lorsque rien ne vint, les Soviétiques laissèrent discrètement tomber l'affaire. Un journaliste se souvient : *"J'ai demandé si le prince n'avait pas eu des doutes ou des craintes à l'époque quant à la réussite de cette politique. Il semblait très surpris de ma question. "Oh non, a-t-il expliqué," si vous parlez fermement avec les Soviétiques, ils sont très heureux. C'est après tout la langue qu'ils comprennent."*⁹¹

Finalement, lorsque les camps furent vidés et l'acte sordide accompli, tout ce que souhaitaient les nombreux soldats qui y avaient participé c'était d'oublier tout cet épisode. Toutefois, la plupart ont découvert qu'ils ne le pouvaient pas.

"Mon rôle dans... l'opération m'a laissé un fardeau de culpabilité, je sais que je le porterai pour le reste de ma vie," avoua William Sloane Coffin, Jr.⁹²

"Les cris de ces hommes, leurs tentatives de fuite, [leurs] suicides mêmes plutôt que d'être renvoyés en Union soviétique... tourmentent encore ma mémoire," disait aussi le général de brigade Frank L. Howley.⁹³

"C'était tout simplement inhumain," dit simplement un GI américain.⁹⁴

Bien conscients que certains détails sombres de l'Opération Keelhaul finiraient par faire surface, les dirigeants alliés furent prompts à

écraser les rumeurs et rassurer le public. “*Le gouvernement des États-Unis a pris une position ferme contre tout rapatriement forcé et [il] continuera à maintenir cette position...*,” déclara un porte-parole du ministère de la guerre longtemps après que la plupart des rapatriés russes soient morts ou transformés en esclaves. “*Il n’est nullement question que quelque réfugié que ce soit, soit renvoyé chez lui contre sa volonté.*”⁹⁵ Pour procéder autrement, le général Eisenhower plus tard renchérit, “*cela... violerait les principes humanitaires fondamentaux auxquels nous sommes attachés.*”⁹⁶

Alors même qu’il apaisait les préoccupations du public au sujet du rapatriement russe, les “principes humanitaires” d’Eisenhower étaient à l’œuvre dans les nombreux camps de concentration américains.



“*Dieu, que je déteste les Allemands,*” écrivait Eisenhower à sa femme en 1944.⁹⁷ Comme Mme Eisenhower et toute autre personne proche du général le savaient, le dégoût de Dwight David Eisenhower de toutes choses allemandes était tout à fait pathologique.

À la suite de la capitulation finale du 8 mai, le commandant allié suprême avait sous son contrôle plus de cinq millions de soldats en guenilles, fatigués, mais ils étaient l’ennemi et qui plus est, ils étaient vivants.⁹⁸ “*Il est dommage que nous n’ayons pas pu en tuer plus,*” murmura le général, insatisfait du nombre de morts causé par le plus grand bain de sang dans l’histoire de l’humanité.⁹⁹ Et donc, le commandant allié se prépare pour la prochaine cueillette. S’il n’a pas pu tuer d’Allemands armés en tant de guerre, il tuera des Allemands désarmés en temps de paix. Parce que la Convention de Genève garantit aux prisonniers de guerre des nations signataires la même nourriture, les mêmes abris et les mêmes soins médicaux qu’à leurs ravisseurs, et parce que ces lois doivent être appliquées par la Croix rouge internationale, Eisenhower contourne simplement le traité en créant sa propre catégorie de prisonniers. Dans le cadre du reclassement du général, les soldats allemands ne sont plus considérés comme des prisonniers de guerre, mais D.E.F. : Forces Ennemies Désarmées. Avec ce tour de passe-passe et en violation directe de la Convention de Genève,

Eisenhower peut désormais s'occuper en secret de ceux qui sont en son pouvoir, à l'abri des regards indiscrets du monde extérieur.¹⁰⁰

Même avant la fin de la guerre, des milliers de prisonniers de guerre allemands sont morts lors de leur captivité américaine que ce soit de famine, de négligence et, dans de nombreux cas, assassinés purement et simplement. Un survivant d'un camp en avril 1945 écrivit :

Chaque groupe de dix [hommes] avait droit à un espace extérieur correspondant à la superficie d'un salon de taille moyenne. Nous avons dû vivre comme ça pendant trois mois, sans toit au-dessus de nos têtes. Même les [soldats] grièvement blessés n'avaient droit qu'à une botte de paille. Et il a plu sur le Rhin. Pendant des jours. Et nous étions toujours à l'air libre. Les gens tombaient comme des mouches. Ensuite, nous avons reçu nos premières rations... Nous avons reçu une tranche de pain pour dix hommes. Chaque homme a eu une petite bande de cette seule tranche... Et cela a duré pendant trois longs mois. Je pesais seulement 40 kilos. Les morts étaient évacués tous les jours. Puis une voix venait du haut-parleur : "Soldats allemands, mangez lentement. Vous n'avez rien eu à manger depuis longtemps. Lorsque vous recevrez vos rations aujourd'hui de l'armée la mieux nourrie dans le monde, vous mourrez si vous ne mangez pas lentement."¹⁰¹

Lorsque deux membres du Corps médical de l'Armée américaine tombent sur l'un des camps d'Eisenhower, ils sont horrifiés par ce qu'ils voient :

Derrière les barbelés il y avait un spectacle plus qu'impressionnant : blottis les uns contre les autres pour se réchauffer, près de 100.000 hommes hagards, apathiques, sales, maigres, le regard vide, vêtus d'uniformes gris sales se tenaient là dans la boue jusqu'aux chevilles... Le commandant de la Division allemande indiqua que les hommes n'avaient pas mangé depuis au moins deux jours, et que l'approvisionnement en eau était un problème majeur. Alors qu'à seulement 200 mètres se trouvait le Rhin et qu'il avait atteint son niveau de débordement.¹⁰²

L'Allemagne ayant capitulé et la menace de représailles contre les prisonniers de guerre alliés étant entièrement effacée, le nombre de

décès dans les camps de concentration américains grimpe en flèche de façon spectaculaire. Alors que des dizaines de milliers meurent de faim et de soif, des centaines de milliers d'autres périssent à cause de la surpopulation et de la maladie. Hugo Stehkamper âgé de seize ans raconte :

Je n'avais qu'un chandail pour me protéger de la pluie battante et du froid. Il n'y avait tout simplement pas d'abri. Vous étiez là, trempé jusqu'à l'os, dans des champs qui ne pouvaient plus être appelés des champs, ils étaient détruits. On devait faire un effort quand on marchait, même pour sortir nos chaussures de la boue...

Je ne comprends pas comment nous pouvions tenir debout, durant des jours et des jours sans nous asseoir, sans nous coucher, debout juste là, totalement trempés. Pendant la journée, nous marchions en rond, blottis ensemble pour essayer de se réchauffer un peu les uns les autres. Le soir, nous restions debout sur place parce que nous ne pouvions pas marcher et nous essayions de rester éveillés en chantant ou en fredonnant des chansons. Maintes et maintes fois, ceux qui n'en pouvaient plus avaient les genoux qui s'affaiblissaient et ils s'effondraient.¹⁰³

Un camarade affamé d'un camp près de Remagen ajouta :

Les latrines consistaient juste en de simple morceaux de bois jetés sur les fossés à côté des barbelés. Pour dormir, tout ce que nous pouvions faire c'était de creuser un trou dans le sol avec nos mains, puis nous nous accrochions ensemble dans le trou... En raison de la maladie, les hommes devaient déféquer sur le terrain. Bientôt, nombre d'entre nous étions trop faibles pour enlever nos pantalons en premier. Donc, nos vêtements étaient infectés, et il en allait de même avec la boue où nous devions marcher et nous asseoir et nous coucher. Il n'y avait pas d'eau du tout au début, sauf la pluie...

Nous devions marcher entre les trous de terre molle jetée lors de leur confection, il était donc facile de tomber dans un trou, mais il était difficile d'en sortir. Ce printemps-là, la pluie était presque constante le long de cette partie du Rhin. Il pleuvait une grande partie de la journée. Nous restions sans nourriture une grande partie de la journée. Ensuite, nous recevions un

peu de ration K. Je pouvais voir grâce au carton qu'ils nous donnaient que cela correspondait à un dixième des rations qu'ils donnaient à leurs propres hommes... Je me suis plaint au commandant du camp américain, [je lui ai dit] qu'il violait la Convention de Genève, mais il a juste dit : "Oubliez la Convention. Vous n'avez aucun de droits."

En quelques jours, une partie des hommes qui étaient entrés en bonne santé dans les camps étaient morts. J'ai vu nos hommes qui traînaient beaucoup de cadavres à la porte du camp, où ils étaient jetés en vrac les uns sur les autres sur des camions qui les emmenaient.¹⁰⁴

"Les Américains nous traitaient vraiment comme de la merde," se souvient un survivant d'un autre camp. *"Tout ce que nous avons à manger c'était de l'herbe."*¹⁰⁵ À la prison de Hans Woltersdorf, les détenus ont survécu grâce à une soupe quotidienne faite avec des graines pour oiseaux. *"Ne convient pas à la consommation humaine,"* est-il inscrit sur les sacs.¹⁰⁶ Dans un autre camp, un jeune de dix-sept ans en larmes se tenait jour après jour à côté de la clôture en fil de fer barbelé. Au loin, le jeune pouvait voir son propre village. Un matin, les détenus se sont réveillés et ils ont trouvé le garçon mort, son corps pendu par les gardes et ils l'avaient laissé là se balançant sur les fils. Lorsque les prisonniers outragés ont crié *"Assassins ! Meurtriers !"* Le commandant du camp les a privés de leurs maigres rations pendant trois jours. *"Pour nous qui étions déjà affamés et qui pouvions à peine bouger étant donné notre état de faiblesse... cela signifiait la mort,"* déclara l'un des hommes.¹⁰⁷

"Les civils des villages et des villes voisines furent empêchés à la pointe du fusil de passer de la nourriture aux prisonniers à travers la clôture," révéla un autre Allemand qui se trouvait dans un camp près de Ludwigshafen.¹⁰⁸

Ni la nourriture ni les abris ne manquaient parmi les Alliés victorieux. En effet, les dépôts d'approvisionnement américains étaient pleins à craquer. *"Tellement de stocks que nous ne pourrions jamais utiliser,"* un général annonça. *"[Ils] s'étendent à perte de vue."* Au lieu de laisser ne serait-ce qu'une goutte de cette abondance atteindre les enceintes [des prisonniers], le régime de famine fut davantage imposé. *"En dehors du camp, les Américains brûlaient de la nourriture qu'ils*

ne pouvaient pas manger eux-mêmes,” déclara Werner Laska qui avait connu la famine dans sa prison.¹⁰⁹

Horrifiée par ce massacre silencieux et secret, la Croix rouge internationale – qui avait plus de 100.000 tonnes de nourriture stockées en Suisse – essaya d’intercéder. Toutefois, lorsque deux trains chargés d’approvisionnement atteignent les camps, ils sont refoulés par des officiers américains.¹¹⁰

“Ces nazis reçoivent une dose de leur propre médecine,” rapporta fièrement un commandant de la prison à l’un des conseillers politiques d’Eisenhower.¹¹¹

“Les soldats allemands ne sont pas des condamnés de droit commun,” protesta un responsable de la Croix rouge, *“ils ont été appelés sous les drapeaux pour combattre dans une armée nationale pour des raisons patriotiques et ils ne pouvaient pas plus refuser tout comme les Américains ne peuvent pas refuser le service militaire”*¹¹²

Comme cette personne, beaucoup d’autres n’ont trouvé aucune justification dans le massacre des prisonniers sans défense, d’autant plus que le gouvernement allemand avait ratifié la Convention de Genève, comme un Américain l’a dit, “très bien.”

“J’ai eu connaissance de quelques cas où les Allemands n’ont pas traité les détenus selon les règles, ni respecté la Croix rouge,” écrivit le correspondant de guerre Allan Bois du *London Express*.¹¹³

“Les Allemands, même dans leurs plus grands moments de désespoir obéissaient à la Convention à bien des égards,” ajouta un officier américain. *“Il est vrai qu’il y eut des atrocités sur les lignes de front – les passions sont fortement exacerbées là-haut – mais il s’agissait d’incidents, pas de pratiques ; et une mauvaise gestion de leurs camps de prisonniers américains était très rare.”*¹¹⁴

Néanmoins, malgré le rapport de la Croix rouge indiquant que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des prisonniers de guerre américains en Allemagne avaient survécu et étaient sur le chemin du retour, le programme meurtrier d’Eisenhower continua à un rythme soutenu.¹¹⁵ George Patton est l’un des officiers qui refusa de participer au crime. Il libéra un grand nombre de prisonniers peu après qu’ils aient été désarmés.¹¹⁶ Le général expliqua :

J'ai insisté [auprès des troupes] sur la nécessité de traiter de façon appropriée les prisonniers de guerre, à la fois en ce qui concerne leur vie et leur propriété. Ma déclaration habituelle était... "Tuez tous les Allemands que vous pouvez, mais ne les mettez pas contre un mur pour les tuer. Faites votre mise à mort alors qu'ils se battent encore. Après qu'un homme se soit rendu, il doit être traité exactement en conformité avec les règles de la guerre terrestre, et comme vous espérez être traités si vous étiez assez stupides pour vous rendre. Les Américains ne donnent pas de coup de pied dans les dents des gens une fois qu'ils sont à terre."¹¹⁷

Bien que d'autres honnêtes généraux tels que Omar Bradley et J.C.H. Lee émettaient des ordres pour libérer les prisonniers de guerre, Eisenhower les annulait aussitôt. Heureusement, pour les deux millions d'Allemands sous contrôle britannique, Bernard Montgomery refusa de participer au massacre. En effet, peu après la fin de la guerre, le maréchal fit libérer ses prisonniers et la plupart furent renvoyés chez eux.¹¹⁸

Après avoir fait la navette d'une enceinte à l'autre, le caporal Helmut Liebich a vu par lui-même toutes les horreurs que les camps de la mort américains avaient à offrir. Dans une des enceintes, les gardes s'amusaient à former des lignes avec les prisonniers et les forçaient à se déplacer au milieu d'un groupe de gardiens armés de matraques et de bâtons alors qu'ils allaient chercher leurs rations dérisoires. Dans un autre camp de 5.200 hommes, Liebich a vu dix à trente corps être retirés tous les jours. Dans une autre prison, il y avait "35 jours de jeûne et 15 jours sans nourriture du tout," et le peu que les misérables détenus recevaient était pourri. Enfin, en juin 1945, le camp de Liebich à Rheinberg passa sous contrôle britannique. Immédiatement, les survivants ont reçu de la nourriture et un abri et pour ceux qui, comme Liebich – qui pesait alors 44 kilos – étaient en train de mourir de dysenterie, une attention médicale rapide fut fournie.¹¹⁹

"C'était merveilleux d'être sous un toit dans un vrai lit," se remémore le caporal. "Nous étions traités à nouveau comme des êtres humains. Les Tommies nous ont traités comme des camarades."¹²⁰

Néanmoins, avant que les Britanniques aient pu prendre le contrôle complet du camp, Liebich nota que les bulldozers américains nive-

laient une section de l'enceinte où des hommes squelettiques – mais vivants – gisaient encore dans leurs trous.¹²¹



Mais il y eu pire encore : les Allemands qui se retrouvèrent entre les mains des Français souffrirent davantage que ceux détenus par les Américains. Lorsque la France a demandé des esclaves dans le cadre de son butin de guerre, Eisenhower y transféra plus de 600.000 Allemands de l'Est.¹²²

“Eh bien ! J'espère que nous ne perdrons jamais une guerre,” murmura un GI alors qu'il regardait les épaves brisées et affamées être sélectionnées pour l'esclavage.¹²³

“Lorsque nous avons marché dans Namur dans une colonne de sept de front, il y avait aussi une procession catholique qui passait dans la rue,” se souvient un esclave alors qu'il se déplaçait à travers la Belgique. *“Quand les gens ont vu les prisonniers de guerre, la procession s'est dissoute, et ils nous ont jeté des pierres et du crottin de cheval. À partir de Namur, nous avons voyagé en train dans les wagons de chemin de fer ouverts. À un moment donné, nous sommes passés sous un pont et des traverses de voies ferrées furent jetées depuis le pont dans les voitures remplies de prisonniers de guerre, faisant plusieurs morts. Plus tard, nous sommes passés sous un autre viaduc et les femmes ont levé leurs jupes et se sont soulagées sur nous.”*¹²⁴

Une fois en France, les assauts se sont intensifiés. *“On nous maudissait, on nous crachait dessus et nous étions même physiquement attaqués par la population française, en particulier par les femmes,”* écrivit Hans von der Heide. *“Je me rappelle amèrement de scènes du printemps 1943, alors que nous faisons marcher nos prisonniers de guerre américains dans les rues de Paris. Ils étaient menacés et insultés de la même façon par la foule française.”*¹²⁵

Comme les Américains, les Français affamaient leurs prisonniers. Contrairement aux Américains, les Français utilisaient leurs victimes jusqu'à la dernière once de travail avant qu'elles ne tombent raide mortes. *“Je les ai vus battus à coups de crosse et de pied dans les rues de la ville, car ils s'écroulaient sous la surcharge de travail,”* fait remar-

quer un témoin de Langres. *“Deux ou trois d’entre eux mouraient d’épuisement chaque semaine.”*¹²⁶

“Dans un autre camp,” ajouta un spectateur horrifié, *“les prisonniers ne recevaient qu’un seul repas par jour, mais ils devaient continuer à travailler. Ailleurs tant sont morts récemment qu’il n’y avait plus de place au cimetière et un autre a dû être construit.”*¹²⁷

Le journal français le Figaro révéla : *“Dans certains camps de prisonniers de guerre allemands... des squelettes vivants peuvent être vus... et les décès dus à la sous-alimentation sont nombreux. Nous apprenons que les prisonniers ont été sauvagement et systématiquement battus et que certains ont été utilisés dans l’élimination des mines sans équipement de protection de sorte qu’ils étaient condamnés à mourir tôt ou tard.”*¹²⁸

“Vingt-cinq pour cent des hommes dans [notre] camp sont morts en un mois,” dit également un esclave de Buglose.¹²⁹

L’asservissement des soldats allemands ne se limita pas à la France. Bien nourris et traités infiniment mieux, plusieurs centaines de milliers de prisonniers de guerre en Grande-Bretagne furent transformés en esclaves virtuels. L’historien Ralph Keeling Franklin écrivit à l’époque :

Le gouvernement britannique touchait plus de 250.000.000 \$ par année grâce à ses esclaves. Le gouvernement, qui se nomme lui-même carrément le “propriétaire” des prisonniers, loue les hommes à tout employeur qui a besoin d’hommes, faisant payer la location aux taux de rémunération en cours pour tel ou tel travail : généralement de 15 \$ à 20 \$ par semaine. Il paie les esclaves de 10 centimes à 20 centimes par jour... ainsi que ces “équipements” que les esclaves recevaient habituellement dans les anciens temps de l’esclavage sous forme de vêtements, de nourriture et d’abri.¹³⁰

Lorsque les prisonniers furent mis au travail pour exécuter pour la Grande-Bretagne des projets pour la grande célébration de la “Victoire en Europe”, un contremaître anglais se sentit obligé de faire cette boutade : *“Je suppose que les Boches se préparent à célébrer leur propre chute. Il semble pourtant que ce soit sur un peu trop.”*¹³¹

En vain la Croix rouge internationale protesta :

Les États-Unis, la Grande-Bretagne, et la France... violent les accords de la Croix rouge internationale qu'ils ont signés solennellement en 1929. Une enquête au siège de Genève a dévoilé aujourd'hui que le transfert des prisonniers de guerre allemands, capturés par l'armée américaine et livrés aux autorités françaises et britanniques pour le travail forcé, est nulle part autorisé dans les statuts de la Croix rouge internationale qui est la plus haute autorité sur le sujet dans le monde.¹³²



Pendant ce temps, les Allemands qui ne furent pas astreints à la servitude continuaient à périr dans les prisons américaines. Les Landsers qui n'ont pas succombé à la faim ou de la maladie sont souvent morts de soif, même si parfois les cours d'eau coulaient à quelques mètres des camps. *“Le manque d'eau était le pire de tout,”* se souvient George Weiss du temps où il se trouvait dans son enceinte où le Rhin coulait juste au-delà des barbelés. *“Pendant trois jours et demi, nous n'avions pas d'eau du tout. Nous buvions notre propre urine. C'était horrible, mais que pouvait-on faire ? Certains hommes se mettaient [à quatre patte] sur le sol et le léchaient pour avoir un peu d'humidité. J'étais si faible que j'étais déjà sur mes genoux.”*¹³³

“D'autres,” observa le garde américain, Martin Brech, *“ont tenté de fuir de façon démente ou suicidaire, courant à travers des champs ouverts, en plein jour vers le Rhin pour éteindre leur soif. Ils ont été fauchés.”*¹³⁴

Comme si leur situation n'était pas déjà assez hideuse, les prisonniers devenaient occasionnellement la cible des gardes ivres et sadiques qui pulvérisaient pour le sport les camps avec des mitrailleuses.¹³⁵ *“Je pense...,”* continua Brech, *“[que] les soldats qui n'étaient pas exposés au combat ont essayé de prouver à quel point ils étaient durs en s'en prenant aux prisonniers et aux civils.”*

J'ai rencontré un capitaine sur une colline au-dessus du Rhin en train d'abattre avec son pistolet de calibre .45 un groupe de femmes civiles allemandes. Quand j'ai demandé : “Pourquoi ?” il marmonna, “entraînement sur cible”, et il continua à tirer jusqu'à ce que son pistolet soit vide... C'est

alors que j'ai réalisé que j'avais à faire à des tueurs de sang-froid remplis de haine moralisatrice.¹³⁶

Tout en continuant de refuser l'accès aux camps à la Croix rouge et autres organismes de secours, Eisenhower mettait l'accent sur la nécessité du secret parmi ses lieutenants. *"Ike [Eisenhower] a fait la déclaration sensationnelle qui est que... maintenant que les hostilités sont terminées, l'important est de coller à l'opinion publique mondiale : apparemment que ce soit bon ou mauvais..."*, rapporta George Patton. *"Après le déjeuner, [il] nous a parlé de façon très confidentielle sur la nécessité de la solidarité si l'un d'entre nous était appelé devant un comité du Congrès."*¹³⁷

Pour éviter que les détails horribles n'atteignent le monde extérieur – et détourner ceux qui avaient déjà filtré – des contre-rumeurs ont circulé indiquant que, loin d'avoir maltraité et assassiné des prisonniers, les commandants des camps américains devaient repousser les Allemands libérés qui essayaient de se glisser sous les clôtures pour venir chercher de la nourriture et un abri.¹³⁸

En fin de compte, au moins 800.000 prisonniers allemands sont morts dans les camps de la mort américains et français. *"Très probablement,"* écrira plus tard un expert, le chiffre d'un million est plus proche de la réalité. Et ainsi, en temps de "paix", dix fois plus de Landsers sont morts qu'il n'en a été tué sur l'ensemble du front occidental durant toute la guerre.¹³⁹

Contrairement à ses homologues démocratiques, l'Union soviétique fit peu d'efforts pour cacher au monde le sort des prisonniers allemands tombés entre ses mains. Peinant par centaines de milliers dans les forêts et les mines de Sibérie, les captifs étaient purement et simplement des esclaves et aucun effort n'était fait pour dissimuler ce fait. Pour les Allemands esclaves, hommes et femmes, les chances de survie dans les goulags soviétiques étaient encore pires que d'échapper aux camps de la mort américains ou français et un voyage en Sibérie équivalait à une condamnation à mort. Le peu de nourriture que ces esclaves recevaient ne visait qu'à maintenir leur force de telle sorte que la dernière goutte d'énergie encore en eux puisse être utilisée.

Et ainsi, avec la Wehrmacht autrefois puissante maintenant désarmée et asservie, et avec leurs chefs morts ou en attente de procès pour crimes de guerre, les vieillards, les femmes et les enfants qui sont restés dans le Reich démembré se sont retrouvés complètement à la merci des vainqueurs. Malheureusement pour ces survivants, jamais dans l'histoire du monde la miséricorde ne fut si peu disponible.

UNE GUERRE SANS FIN

IL N'AURA FALLU QUE SIX ANNÉES AUX ENNEMIS DE L'ALLEMAGNE pour détruire ce que cette nation avait mis plus de deux millénaires à construire. Le 8 mai 1945, lorsque les combats sont enfin terminés, le Grand Reich allemand qui fut l'un des géants industriels les plus modernes du monde est totalement, complètement et presque irrémédiablement détruit. L'Allemagne, pensa un journaliste américain à la dérive à travers les décombres, ne ressemblait à rien d'autre qu'au "*visage de la lune*."¹ Omar Bradley était d'accord avec ça. Après avoir vu lui-même l'épave noircie et fumante, le général américain rassura ses compatriotes, "*je peux vous dire que l'Allemagne a été détruite totalement et complètement*."²

Ce que Léonard Mosley découvre à Hanovre résume la situation de toutes les villes allemandes à la fin de la guerre. Hanovre, écrit le journaliste britannique, était la "*ville [la plus] sombre et désolée [que] j'ai jamais vue*."

Même depuis là [où je me trouvais], [c'est à dire à] huit kilomètres, la dévastation était épouvantable... Hanovre ressemblait à une blessure sur la terre plutôt qu'à une ville. Alors que nous approchions, je cherchais les signes familiers que je connaissais, mais la transformation qui résultait des bombardements semblait totale. Je ne reconnaissais plus rien ; des rues entières avaient disparu et avec elles des places, des jardins et des ruisseaux, couverts par des piles de briques, de pierres et de mortier... La ville était une gigantesque plaie béante.³

À la surprise non seulement de Mosley et des armées victorieuses, mais aussi des survivants, la vie existait effectivement entre et sous

les amas de roches apparemment stériles. Comme des troglodytes de l'âge de pierre, les hommes, les femmes et les enfants dormaient, mangeaient, chuchotaient, souffraient, pleuraient et mouraient sous des tonnes de béton déchiqueté, de tuyaux brisés et de métal tordu. Voici ce que nota un vainqueur qui a vu Berlin :

Une nouvelle race de troglodytes était née, périodiquement un ou l'autre d'entre eux émergeait soudain de nulle part aux pieds de quelqu'un entre les herbes folles et les décombres... Après un temps ceux qui devaient vivre au milieu des ruines devenaient immunisés ou apathiques ; c'était très perceptible, surtout chez les enfants, dont beaucoup étaient de petits vétérans un bras en moins, un œil, ou une jambe, à l'âge de sept, dix ou douze ans. Ils vivaient leur handicap avec un calme étonnant, mais ils grandissaient rapidement. Ils le devaient, pour survivre.⁴

Une autre caractéristique horrifiante des villes rasées était l'odeur nauséabonde qui pesait sur elles comme un voile. *“De partout,”* se souvient un témoin, *“venait l'odeur putride de la chair en décomposition pour rappeler aux vivants que des milliers de corps restaient encore sous les bûchers funéraires des décombres.”*⁵

“Je l'ai souvent vu décrite comme une “odeur douceâtre”, mais je trouve le mot “douceâtre” imprécis et inadéquat”, griffonna une femme de Berlin dans son journal. *“Ce n'est pas tellement une odeur comme quelque chose de solide, de tangible, c'est quelque chose de trop épais pour être inhalé. Cela coupe le souffle et repousse, vous fait reculer, comme si vous aviez reçu un coup de poing.”*⁶

Dans leur propre décompte des victimes des bombardements, les Britanniques estimaient qu'ils avaient tué entre 300.000 et 600.000 civils allemands. Que certaines sources des raids de Dresde aient estimé le décompte des morts pour cette ville uniquement entre 300.000 et 400.000 suggère que les chiffres britanniques étaient irrationnellement – et peut-être délibérément – bas.⁷ Quel que soit le chiffre exact, les faits sont que peu de familles allemandes ont survécu intactes à la guerre. Celles qui n'avaient pas perdu un père, un frère, une sœur, une mère – ou tout à la fois – étaient de loin l'exception à la règle. Dans de nombreux villes et villages, le nombre de morts

surpassait littéralement celui des vivants. Pour certains, les heures et les jours qui suivirent l'effondrement final furent tout simplement insupportables. Ne voulant plus vivre dans un monde de morts, de misère et de chaos, des milliers de gens ont franchi l'étape ultime. Lali Horstmann, à l'époque où elle était encore fortunée, écrivit un scénario qui fut joué et rejoué dans toute l'Allemagne :

Wilhelm, notre jardinier et garde-forestier, s'est suicidé en se pendant à un arbre dans les bois, après avoir entaillé les artères des poignets de sa femme et de son fils de trois ans, refusant de les laisser derrière lui dans un monde de conflits et de désordre. Ils furent trouvés à temps et ont pu être ranimés, mais lui était raide et froid. Malgré son allure vaillante, Wilhelm était un homme sensible... Hier des soldats ivres avaient dérangé ses précieuses ruches, utilisé ses pots de conserves comme cibles de tir et jeté le couple et l'enfant hors de la maison. Il n'a pas été en mesure de résister à la pression de ces scènes répétées et il reposait maintenant sur le sol, recouvert d'une couverture.⁸

“Dans les bois autour de Berlin, des milliers de corps sont pendus dans les arbres et personne ne prend la peine de les descendre,” nota un pasteur allemand. *“Des milliers de cadavres sont charriés dans la mer par les rivières Oder et Elbe. Plus personne ne le remarque désormais.”*⁹

Pour l'Allemagne, le 8 mai 1945 est connu sous le nom de “Heure Zéro” : la fin d'un cauchemar et le début d'un avenir sombre et incertain. La plupart présumaient que bien que les semaines et les mois à venir seraient sans doute terribles, le pire était néanmoins derrière eux. Mais ces gens avaient tort. Le pire était encore à venir. Bien que les tirs et les bombardements aient effectivement cessé, la guerre contre l'Allemagne continua sans relâche. La Seconde Guerre mondiale fut la guerre la plus catastrophique et terrifiante de l'histoire, mais ce qui restait encore à venir se révélerait être, comme le magazine *Time* le formulera plus tard, *“La paix la plus terrifiante de l'Histoire”*.¹⁰



Bien que l'opprobre public l'ait contraint aux oubliettes, le plan Morgenthau pour l'Allemagne ne fut jamais réellement abandonné par

Franklin Roosevelt. En effet, jusqu'à sa mort, le président américain favorisa secrètement l'approche "carthaginoise" au Reich vaincu. Lorsque le successeur de Roosevelt, Harry Truman, rencontra Staline et le nouveau Premier ministre britannique, Clément Attlee à Potsdam en juillet 1945, la plupart des points du plan de Morgenthau furent validés. À la signature des Trois Grands, le plan entra en vigueur.¹¹

"Il n'est pas dans l'intention des Alliés," spécifiait la déclaration commune, *"de détruire ou d'asservir le peuple allemand."*¹²

En dépit de ces déclarations solennelles destinées à amadouer le monde qui observait, il est vite devenu très clair pour les Allemands eux-mêmes que les vainqueurs n'étaient pas venus en tant que "libérateurs" avec la paix à l'esprit, comme les propagandistes avaient coutume de le déclarer, mais en tant que conquérants tout aussi vengeurs, impitoyables et gourmands que tous ceux qui ont jamais gagné une guerre.

Le pillage de l'Allemagne par l'Union Soviétique commence lorsque l'Armée rouge pénètre en Prusse en 1944. Avec la fin de la guerre, le pillage méthodique de Staline dans la zone d'occupation russe est devenu prodigieux. Les aciéries, les moulins à grains, les scieries, les raffineries de sucre et de pétrole, les usines chimiques, les travaux optiques, les usines de chaussures et d'autres industries lourdes sont démontés jusqu'au dernier écrou et boulon et sont envoyés à l'Est de l'Union Soviétique où ils sont ré-assemblés. Les usines qui ont pu rester en Allemagne devaient fonctionner uniquement au profit de la Russie. Les locomotives électriques et à vapeur, le matériel roulant, et même les rails sur lesquelles elles roulaient sont également envoyés à l'Est.¹³ Alors que le gouvernement soviétique pille à grande échelle, le soldat rouge régulier est encore plus méticuleux. Une femme de Silésie écrit :

Les Russes emportaient systématiquement tout ce qui avait pour eux de la valeur, tels que les machines à coudre, les pianos, les grands-pianos, les baignoires, les robinets, les appareils électriques, les lits, les matelas, les tapis, etc. Ils détruisaient ce qu'ils ne pouvaient pas emporter avec eux. Les camions restaient souvent des jours sous la pluie, avec les tapis et les meubles les plus précieux, jusqu'à ce que tout soit complètement abîmé et en ruines...

S'il y avait besoin de carburant, alors des bois entiers étaient généralement abattus, ou des cadres de fenêtres et des portes étaient arrachés des maisons vides, brisés sur place, et immédiatement utilisés pour faire du feu. Les Russes et les Polonais ont même utilisé les escaliers et les balustrades comme bois de chauffage. Au fil du temps, même les toits des maisons étaient retirés et utilisés pour le chauffage... les maisons vides, ouvertes, sans vitres, envahies par les mauvaises herbes et des rats et des souris dégoûtants en nombre exceptionnel, les champs non récoltés, des terres qui avaient été fertiles, [étaient] maintenant complètement envahies par les mauvaises herbes et [laissées] en friche. On ne pouvait pas voir une vache, un cheval ou un cochon dans un seul village... Les Russes avaient tout emmené à l'Est ou ils l'avaient utilisé.¹⁴

Comme cette femme l'a dit clairement, ce qui n'était pas pillé était détruit. Comme des millions d'autres réfugiés, Regina Shelton retrouva le chemin de la maison à la fin de la guerre.

Nous avons été avertis par d'autres qui furent témoins de l'occupation russe de nous attendre à la pagaille et d'abandonner complètement notre mission désespérée. Ainsi, nous nous attendions au pire, mais notre idée du pire ne nous a pas suffisamment préparés à la réalité. Choqués au point de nous évanouir, nous passions en revue un champ de bataille : des tas d'ordures à travers lesquelles des morceaux de meubles s'élevaient comme des falaises ; la puanteur nous donnait envie de vomir, nous donnant presque envie de battre en retraite. Des restes de vêtements en lambeaux, la vaisselle brisée, des livres, des photos arrachées des cadres, des décombres dans chaque chambre... Par dessus tout, l'odeur nauséabonde qui émanait de la plus grande [pièce] totalement détruite : le salon ! Le contenu ruiné suintant de bords éclatés, les déchets d'origine indéfinissable mélangés avec des excréments sans équivoque humains, et des taches d'urine séchées ayant décoloré le papier et les chiffons froissés. Nous pataugeons dans la décharge en faisant attention et nous découvrons quelques-uns de nos effets méconnaissables... Les armoires avec leurs portes arrachées de leurs gonds sont vides, leur contenu a été pillé ou mélangé aux tas puants.¹⁵

Les Américains n'étaient pas loin derrière leurs homologues communistes et ce qui ne fut pas détruit de gaieté de cœur, fut pillé comme "souvenirs".

"Nous avons "mis à l'abri" les biens allemands," dit un GI avec un clin d'œil. *"Les Russes les ont tout simplement volés."*

Contrairement à son allié soviétique primitif, les États-Unis n'ont pas eu besoin des usines et des ateliers allemands. Néanmoins, et comme Ralph Franklin Keeling le souligne, les Américains étaient de loin les "plus zélés" à détruire la capacité du Reich à récupérer. L'historien poursuit :

Bien que l'Amérique se soit occupée du démantèlement et du dynamitage des usines allemandes avec plus de ferveur que ce qui fut d'abord exposé dans tout autre zone, notre motivation était tout à fait différente des motifs de nos alliés. La Russie est soucieuse d'obtenir autant de butins que possible de l'Allemagne et de lui faire produire encore en abondance pour la Russie afin de l'aider à faire de son nouveau plan quinquennal un succès, et, finalement, pour absorber le Reich dans l'Union Soviétique. La France qui est vorace a eu le souci de détruire l'Allemagne pour toujours, et d'annexer autant de son territoire que possible. La Grande-Bretagne qui a trouvé des utilisations en grandes quantités pour le butin allemand, veut se débarrasser de l'Allemagne comme concurrent commercial, tout en conservant son marché pour les produits britanniques. Les États-Unis n'ont pas l'utilité des usines et des équipements allemands comme butin... [mais veulent] éliminer la concurrence allemande dans le commerce mondial. Nous sommes disposés à permettre au peuple allemand de subsister sur leur petit lopin de terre, s'ils le peuvent, mais nous sommes déterminés à ce qu'ils ne puissent plus jamais se livrer au commerce extérieur à grande échelle.¹⁶

Alors que les États-Unis méprisèrent peut-être les usines et les ateliers allemands, il n'en fut pas de même en ce qui concerne l'amas de trésors du Reich. Des milliards de dollars en or, en argent et de la monnaie, ainsi que des peintures, des sculptures et autres œuvres d'art inestimables ont été arrachées de leurs cachettes dans des grottes, des tunnels et des mines de sel et expédiées à travers l'Atlantique. En outre, et bien plus dommageable pour l'avenir de l'Allemagne, il y eut le

“démantèlement mental” du Reich. Des tonnes de documents secrets révélant le talent organisationnel énorme de l’Allemagne dans les affaires et l’industrie ont simplement été volés, non seulement par les Américains, mais par les Français et le Commonwealth britannique. Des centaines de scientifiques parmi les plus grands du monde ont également été “contraints” à immigrer par les vainqueurs. Comme l’admit discrètement une agence gouvernementale américaine, l’ “Opération papier-clip” fut une première dans l’histoire où les conquérants tentèrent de saigner à blanc la puissance inventive de toute une nation.¹⁷

“Le vrai gain en réparation dans cette guerre,” ajouta le magazine *Life*, n’était pas dans les usines, l’or ou les œuvres d’art, mais *“dans les cerveaux allemands et dans les résultats de recherche allemands.”*¹⁸



L’Union Soviétique n’a pas gagné le gros lot avec les scientifiques et les techniciens allemands simplement parce que la plupart avaient sagement fui et avaient capitulé à l’Ouest, cependant la Russie n’eut pas à souffrir de pénurie de main-d’œuvre esclave. En plus des millions de dissidents autochtones, des réfugiés rapatriés et des prisonniers de la Wehrmacht qui travaillaient dur dans les goulags, des millions de civils allemands furent arrachés au Reich. Comme ce fut souvent le cas, ceux qui allaient devoir passer des années en esclavage ne se voyaient accorder que quelques minutes pour se préparer. Dans les villes et les villages des affiches sont apparues soudainement annonçant que tous les hommes et les femmes valides devaient se réunir sur leur place locale ou bien qu’ils seraient arrêtés et exécutés.

“Les cris, les pleurs et les hurlements sur la place me hanteront le reste de ma vie,” se souvient une femme horrifiée.

Impitoyablement, les femmes furent parquées dans des rangées de quatre. Les mères ont dû laisser des petits enfants derrière elles. Je remerciai Dieu du fond de mon cœur que mon garçon soit mort à Berlin peu après sa naissance... Les... malheureuses victimes [étaient] alors mises en mouvement au claquement des fouets russes. Le temps était brumeux et humide et une

pluie fine balayait nos visages. Les rues étaient glacées et glissantes ; dans de nombreux endroits nous pataugions jusqu'aux chevilles dans l'eau glacée. Avant longtemps l'une des femmes s'est effondrée et incapable de se relever, elle est restée couchée là.

Donc, nous avons marché, kilomètre après kilomètre. Je n'aurais jamais cru possible qu'on puisse aller si loin à pied, mais j'étais si indifférente que je ne pouvais guère penser. Je mettais juste mécaniquement un pied devant l'autre... Seulement à de rares occasions nous échangeions quelques mots. Chacune de mes semblables dans la souffrance avait suffisamment de tourments et nombre d'entre-elles avaient les yeux gonflés et douloureux d'avoir pleuré.¹⁹

Pour ceux qui furent contraints de se diriger vers l'Est à pied, la randonnée s'apparentait à une marche de la mort. Des milliers sont tombés sur les pistes, morts de faim, de soif, de maladie et d'abus. *“Cela nous prenait tout ce qui nous restait de force pour rester au milieu des ‘troupeaux’ extrêmement lents qui étaient entraînés à l'Est,”* déclara Wolfgang Kasak. *“Nous continuions à entendre les mitraillettes à chaque fois qu'un retardataire était abattu... Je n'oublierai jamais... l'exécution d'un garçon de 15 ans juste devant mes yeux. Il ne pouvait tout simplement plus marcher, donc un soldat russe l'a canardé. Le garçon était encore en vie quand un officier est venu et a fait feu avec son arme à feu dans l'oreille de l'enfant.”*²⁰

“Une jeune fille a sauté d'un pont dans l'eau, les gardes ont tiré sauvagement sur elle et je l'ai vue couler,” se remémore Anna Schwartz. *“Un jeune homme qui avait une maladie de cœur a sauté dans la Vistule. Il a également été tué. Le quatrième jour, nous ne pouvions guère aller plus loin. La soif était une torture et nous étions tellement fatigués. Beaucoup avaient des plaies ouvertes sur leurs pieds à force de marcher.”*²¹

Ceux qui ont voyagé par chemin de fer en Sibérie vécurent bien pire. Comme un esclave le nota :

120 personnes étaient embarquées de force dans chaque wagon, les femmes et les hommes séparément... Les wagons étaient sales de haut en bas et il n'y avait pas un brin de paille. Lorsque le dernier homme fut tassé à coups

de crosse de fusil, nous ne pouvions que rester serrés ensemble comme des sardines... Au moment de l'embarquement, les Russes nous ont traités comme du bétail et beaucoup de gens sont devenus fous. Un seau d'eau et des miettes de pain, servis sur un morceau de toile de tente sale, composaient notre nourriture quotidienne. Le pire c'était les nuits. Nos jambes s'affaiblissaient à force de se tenir debout, et ceux qui se penchaient contre les autres... Le voyage a duré 28 jours. Lorsque le train s'arrêtait, la plupart du temps pour la nuit, nous n'étions pas laissés en paix. Les gardes venaient aux wagons, et les martelaient de tous les côtés. Nous ne comprenions pas pourquoi ils faisaient cela. Mais cela arrivait presque tous les soirs. 10 à 15 hommes avaient déjà trouvé la mort au cours des huit premiers jours. Nous autres devions amener sous surveillance les cadavres nus, et ils étaient empilés à la fin du train comme du bois dans des wagons vides. Chaque jour, de plus en plus mouraient.

Notre état était aggravé par le fait que, dans tous les wagons, il y avait des Polonais et des Lituaniens... Ils pensaient... qu'ils avaient plus de droits que nous, et se faisaient de la place en se couchant par-dessus les personnes faibles ; ils ne prêtaient aucunement attention à ceux-ci lorsqu'ils criaient étouffés par le poids. Lorsque la nourriture arrivait, ils l'a prenaient d'assaut, et il n'en restait que très peu pour nous, Allemands. Nous périmes lentement au cours de ce voyage de la mort.

La soif était pire que la faim. Les ferrures des wagons étaient rendus humides par la vapeur et le souffle. La plupart des gens les grattaient avec leurs doigts sales et les suçaient ; beaucoup d'entre eux sont tombés malades de cette façon. La mortalité augmentait de jour en jour et les wagons de cadavres, à l'arrière du train, augmentaient sans cesse en nombre.²²

Quand les trains sont finalement parvenus à leur destination, il y avait considérablement plus de place dans chaque wagon étant donné qu'un tiers, voire la moitié, de tous les prisonniers étaient morts durant le transit. Le même témoin poursuit :

Le reste d'entre nous, pauvres misérables, ressemblions à des cadavres ambulants. Après être tombés du train, nous avons dû défiler devant lui... Nous étions recouverts de la tête aux pieds par une croûte de poussière et de la saleté, et nous avions l'air horribles. Les Russes nous ont conduits dans

cet état, trébuchant ou plutôt rampant à travers les routes de l'Oural [montagnes]. La population russe se trouvait sur le bord de la route, la terreur [se lisait] sur leurs visages, et [ils] regardaient la procession de tous ces gens misérables. Ceux qui ne pouvaient plus marcher étaient poussés, étape par étape, à coups de crosse.

Nous sommes maintenant arrêtés devant un sauna-bain. Ce fut fatal pour la plupart d'entre nous. Car tout le monde avait soif et tous nous précipitâmes vers les bassins qui étaient remplis d'eau sale et chacun but jusqu'à ce qu'il soit pleinement désaltéré. Cela provoqua immédiatement la dysenterie, cette terrible maladie... Lorsque nous sommes finalement arrivés dans les camps, plus de la moitié de ce qui restait de nous, pauvres hères, avaient déjà la typhoïde.²³

Maintenant, la mort a vraiment commencé..., se souvient Anna Schwartz.

Notre camp... [était un] grand morceau de terrain avec une clôture de fil de fer barbelé de 2 mètres de haut. Au sein de cette clôture, à une distance de 2 mètres, il y avait une autre petite clôture barbelée, et nous n'étions pas autorisés à aller près d'elle. À chaque coin, à l'extérieur de la clôture, il y avait un mirador, qui était occupé par des gardes jour et nuit. Il y avait un projecteur extérieur qui éclairait tout le camp pendant la nuit... Les cabanes où nous étions logés étaient pleines de saletés et de vermines, des essaims d'insectes nous submergeaient, et nous en détruisions autant que nous pouvions. Nous nous couchions sur des planches si proches les uns des autres que, si nous voulions faire demi-tour, nous devions réveiller nos voisins de droite et de gauche, afin que nous puissions tous nous tourner en même temps. Les malades étaient couchés parmi nous, gémissants et délirants...

La typhoïde et la dysenterie faisaient rage et un très grand nombre sont morts, mais la mort signifiait plutôt être libéré de la terreur pour eux. Les morts étaient amenés dans une cave et quand elle était pleine à craquer elle était vidée. Pendant ce temps, les rats s'étaient nourris des cadavres, et ceux-ci se décomposaient très rapidement... Les loups satisfaisaient aussi leur faim...

Après trois semaines, les [médecins] sont venus nous examiner. Nous sommes allés dans des huttes qui servaient d'hôpital en dehors [du camp],

et nous avons dû nous déshabiller ; nous sommes ensuite allés un par un dans la salle dite de consultation. Lorsque nous avons ouvert la porte, nous avons vu que toute la salle était pleine d'officiers ; cela nous a aussi bouleversés et a provoqué des larmes, mais cela n'a pas aidé, nous avons dû y aller nus... [Ils] riaient de notre pudeur, et aussi de nos silhouettes qui étaient déformées à cause de la perte de poids. Certains officiers pinçaient nos bras et nos jambes afin de tester la fermeté de la chair. Cela se produisait tous les trois mois.²⁴

Alors que les personnes du camp d'Anna travaillaient sur un chemin de fer et y étaient conduites jour après jour "*comme un troupeau d'animaux de trait,*" et tandis que d'autres travaillaient dans les champs, les usines, les tourbières et les camps de bûcherons, des milliers d'autres étaient reléguées aux mines. Ilse Lau écrit :

C'est un sentiment étrange d'être soudainement à 120 mètres sous la terre. Autour de nous, tout était sombre, il n'y avait qu'une seule ampoule électrique pour l'éclairage de l'ascenseur. Nous allumions nos lampes de mineurs, puis nous commençons à travailler... Il y avait de l'eau partout sur le sol de la galerie de la mine. Si l'on s'éloignait négligemment des rails, sur lesquels les camions de charbon étaient poussés, on était mouillé jusqu'aux genoux... Nous devons parfois travailler pendant 16 heures dans la fosse. Lorsque nous avons finalement terminé notre travail en puisant dans nos dernières forces, nous n'étions pas autorisés à monter dans l'ascenseur, mais nous devons monter les échelles (138 mètres). Nous étions souvent près du désespoir. On ne pouvait jamais dormir assez et nous avions toujours faim.²⁵

"*Tous les jours... dans la mine de charbon 15 à 25 [personnes mouraient],*" ajouta Gertrude Schulz une compatriote esclave. "*À minuit, les cadavres étaient amenés nus sur des civières dans la forêt et mis dans une fosse commune... Le dimanche, nos heures de travail étaient un peu réduites, et [la journée] se terminait à 5 heures dans l'après-midi. Ensuite, les catholiques et les protestants se rassemblaient... pour le service divin. Souvent, un commissaire venait et criait : "Cela ne va pas vous aider."*²⁶

Tout comme la foi dans le Tout-Puissant était souvent la différence minime qui séparait ceux qui ont pu survivre grâce à elle de ceux qui sont morts, il en allait de même avec de simples actes de bonté qui donnaient de la force et des rayons d'espoir dans une obscurité autrement écrasante. Comme Wolfgang Kasak et ses camarades mouraient de soif, une femme russe est apparue avec des seaux d'eau.

“Les gardes ont reconduit la femme au loin,” déclara Kasak. *“Mais elle a continué à apporter de l'eau, seau après seau, aux endroits où aucun Russe ne montait la garde. Je sais maintenant que les soldats russes fermaient un œil et qu'ils prenaient leur temps pour suivre leurs ordres et empêcher la femme de nous donner quelque chose à boire.”*²⁷

Siegfried Losch, le jeune qui était devenu une recrue, un soldat, un vétéran, un déserteur, un prisonnier, et un esclave avant d'avoir vu sa dix-huitième année, était au travail un dimanche matin quand une vieille grand-mère approcha.

Ses vêtements indiquaient qu'elle était très pauvre. À en juger par sa marche... elle souffrait d'ostéosclérose. En effet, sa silhouette était semblable à celle de la sorcière dans Hansel et Gretl. Mais son visage était différent... Le visage émanait... la chaleur que seule une mère qui a beaucoup souffert peut donner. Ici, était le véritable exemple de la mère Russe : Ayant souffert sous le régime soviétique, la guerre, ayant perdu possiblement un ou plusieurs de ses proches... Elle se dirigeait probablement vers son église. Quand elle fut près de moi, elle s'est arrêtée et m'a donné quelques petites pièces de monnaie... Puis elle a fait une croix sur moi avec des larmes dans les yeux et a poursuivi son chemin. Je lui ai donné un “spasibo” (merci !) et j'ai continué mon travail. Mais pour le reste de la journée, j'étais une personne différente, parce que quelqu'un s'était soucié de moi, quelqu'un avait laissé son âme me parler.²⁸

Aussi précieux que peuvent être de tels miracles, ils étaient néanmoins des rappels cruels d'un monde qui n'était plus. *“Nous avions éternellement faim...,”* se souvient Erich Gerhardt.

Le traitement des gardes russes était presque toujours très mauvais. Nous étions tout simplement des squelettes ambulants... Notre vie, du premier au

dernier jour, était une souffrance incessante, de mort et de lamentation. Alors qu'ils pouvaient à peine bouger, les gardes russes poussaient impitoyablement les gens très faibles avec leurs crosses de fusil. Lorsque les gardes utilisaient leurs crosses de fusil, ils disaient ces mots : "Vous scélérats paresseux." J'étais déjà si faible, que je voulais être tué sur place par les coups.²⁹

"Nous avons toujours faim et froid et nous étions couverts de vermine..." disait aussi un camarade esclave. *"Je priais Dieu de me laisser au moins mourir dans mon pays natal."*³⁰

Cruellement, si les prières de cet homme avaient été exaucées et qu'il aurait été autorisé à rentrer en Allemagne, il y avait en effet des chances qu'il soit mort dans son pays natal... et plus tôt qu'il ne l'imaginait. À l'insu de ces misérables prisonniers qui rêvaient de la maison, la situation dans l'ancien Reich différait peu, voire pas du tout, de celle de la Sibérie. En effet, dans de nombreux cas, la "vie" dans la nation vaincue était bien pire.



Parce que toute l'infrastructure allemande avait été détruite par la guerre, il était déjà assuré que des milliers de personnes mourraient de faim avant que les routes, les rails, les canaux et les ponts puissent être rétablis. Même si la plupart des dommages étaient réparés, la non livraison délibérée d'aliments vers l'Allemagne garantissait que des centaines de milliers d'autres personnes étaient condamnées à une mort lente. Poursuivant la politique de leurs prédécesseurs, Harry Truman et Clément Attlee ont permis à l'esprit de Yalta et de Morgenthau de suivre son cours au sujet dans l'après-guerre en Allemagne.

Aucune mesure ne devait être engagée, a écrit le gouvernement américain au général Eisenhower, *"pour la réhabilitation économique de l'Allemagne ou qui viserait à maintenir ou à renforcer l'économie allemande."* La nourriture provenant de l'extérieur essuierait non seulement un refus d'entrer, mais les troupes avaient l'interdiction de *"donner, vendre ou commercer"* des fournitures aux affamés. En outre, la capacité déjà maigre de l'Allemagne à se nourrir serait forte-

ment contrecarrée par la retenue des semences, des engrais, du gaz, du pétrole, et des pièces pour les machines agricoles. En raison de la famine forcée, on estima que trente millions d'Allemands succomberaient bientôt.³¹ Déjà bien engagés sur la route de la famine avant même la capitulation, les Allemands qui survécurent à la guerre luttèrent maintenant pour survivre à la paix.

“Je suis péniblement rentrée à la maison sur mes pieds endoloris, en boitant, la faim au ventre . . .” griffonna dans son journal une femme de Berlin. *“Il m’a semblé que tous ceux que je croisais sur le chemin de la maison me dévisageaient avec des yeux creux et affamés. Demain, j’irai à nouveau à la recherche d’orties. J’examine chaque morceau de verdure avec cela à l’esprit.”*³²

“La recherche de nourriture faisait oublier tous les anciens soucis,” ajouta Lali Horstmann. *“Seul le moment présent comptait.”*³³

Alors que les citadins mangeaient les mauvaises herbes, ceux sur les terres se faisaient prendre leur nourriture et étaient contraints de creuser à la recherche de racines, de cueillir des baies et de glaner dans les champs à la recherche de nourriture. *“Les vieillards, les femmes et les enfants,”* nota un témoin, *“pouvaient être vu en train de ramasser grain par grain sur le sol pour les ramener à la maison dans un sac de la taille d’un sac à commission d’une femme au foyer.”*³⁴

Les effets mortels de la malnutrition sont vite devenus évident. Un observateur horrifié a écrit :

Ils sont émaciés jusqu’à l’os. Leurs vêtements pendent sur leurs corps, les membres inférieurs sont comme les os d’un squelette, leurs mains tremblent comme avec la maladie de Parkinson, les muscles des bras sont flétris, la peau est plissée, et est sans élasticité, les jointures jaillissent comme cassées. Le poids des femmes de taille et de construction moyenne a chuté bien en dessous de 50 kilos. Souvent, les femmes en âge de procréer ne pèsent pas plus de 29 kilos.³⁵

“Nous étions vraiment affamés maintenant . . .” déclara Ilse McKee. *“La plupart du temps nous étions trop faibles pour faire quoi que ce soit. Même faire la queue, pour le peu de nourriture qu’il y avait de distribuée parfois, était au-dessus de nos forces.”*³⁶

Contrairement aux ordres, de nombreux soldats alliés glissaient secrètement du chocolat pour les enfants ou tout simplement tournaient le dos quand les plus vieux volaient du pain. D'autres étaient implacablement déterminés à suivre les ordres. *"Voir des Allemandes fouiller dans nos poubelles jusqu'au coude à la recherche de quelque chose de comestible, si elles ne se faisaient pas chasser,"* se souvient un GI *"faisait partie du quotidien."*³⁷ Afin d'éviter que les Allemands affamés ne récupèrent les restes des Américains, les cuisiniers de l'armée les mélangeaient avec du savon. Jeter des miettes ou de la gomme à mâcher utilisée aux enfants qui se bousculaient était un autre passe-temps que quelques soldats trouvaient amusant.³⁸

Pour de nombreuses victimes, en particulier les jeunes et les vieux, même la mendicité et le vol se révélaient trop éprouvants et des milliers d'entre eux glissaient lentement dans l'apathie finale et fatale qui précède le décès.

"La plupart des enfants de moins de 10 ans et les personnes de plus de 60 ans ne pourront pas survivre au prochain hiver," admit un Américain en octobre 1945.³⁹

"Le nombre d'enfants morts-nés se rapproche du nombre de ceux qui sont nés vivants, et une proportion croissante de ceux-ci meurt en quelques jours," ajouta un autre témoin de la tragédie. *"Même s'ils viennent au monde avec un poids normal, ils commencent immédiatement à perdre du poids et meurent peu de temps après. Très souvent, les mères ne peuvent pas supporter la perte de sang pendant l'accouchement et périssent. La mortalité infantile a atteint le taux horrifiant de 90 pour cent."*⁴⁰

"Des millions de ces enfants doivent mourir avant qu'il y ait assez de nourriture," dit également un pasteur américain qui voyageait en Allemagne. *"À Francfort à l'hôpital pour enfants ils ont mis de côté 25 enfants sur 100. Ceux-ci seront nourris et maintenus en vie. Il est préférable de nourrir 25 enfants suffisamment pour les maintenir en vie et de laisser 75 enfants mourir de faim que de nourrir les 100 enfants pendant une courte période et de les laisser tous mourir de faim."*⁴¹

De Wiesbaden, un correspondant du *Chicago Daily News* signala :

Je me suis assis avec une mère, regardant sa fille de huit ans, la fille jouant avec une poupée et une charrette, ses seuls jouets... Ses jambes étaient

minuscules, les jointures saillantes. Ses bras n'avaient aucune chair. Sa peau tirée tendue sur les os, les yeux sombres, enfoncés et fatigués.

“Elle n'a pas l'air bien,” dis-je.

“Six années de guerre,” répondit la mère, de cette manière calme et monocorde si commune maintenant ici. “Elle n'a pas eu de chance. Aucun des enfants n'en ont eu. Ses dents ne sont pas bonnes. Elle tombe malade si facilement. Elle rit et joue, oui ; mais très vite elle est fatiguée. Elle n'a jamais su” et les yeux de la mère se remplissent de larmes, “ce que c'est que de ne pas avoir faim.”

“Est-ce que c'était si dur pendant la guerre ?” demandai-je

“Pas si dur,” répondit-elle, “mais pas bon du tout. Et maintenant, on me dit que la ration de pain va être réduite. Qu'allons-nous faire nous tous ? Pendant six ans, nous avons souffert. Nous aimons notre pays. Mon mari a été tué : [c'était] sa deuxième guerre. Mon fils aîné est prisonnier quelque part en France. Mon autre garçon a perdu une jambe... Et maintenant...”

Maintenant elle pleurait. J'ai donné à cette petite fille une barre Hershey et elle pleura de joie tandis qu'elle la tenait. À ce moment là, je ne me sentais pas moi-même très heureux.⁴²

Quand la diffusion de rapports comme celui-ci ont commencé à filtrer, nombreux parmi les publics américain et britannique furent choqués, horrifiés et indignés par le massacre secret commis en leur nom. Déjà troublé que le département d'État américain ait essayé de garder un rapport officiel sur les conditions en Allemagne en dehors d'un examen public, le sénateur James Eastland du Mississippi fut contraint d'admettre :

Il semble qu'il y ait une conspiration du silence qui tente de cacher à notre peuple la vraie image de la situation en Europe et de nous dissimuler les faits en ce qui concerne les conditions du continent, ainsi que l'information concernant nos politiques envers les Allemands... Est-ce que les faits sont dissimulés parce que nos règles sont si cruelles que le peuple américain ne saurait les approuver ?

Qu'avons-nous à cacher, Monsieur le Président ? Pourquoi ces faits doivent être dissimulés au peuple des États-Unis ? Il ne peut absolument pas y avoir de raison valable pour le secret. Suivons-nous une politique de

haine vindicative, une politique qui ne serait pas approuvée par le peuple américain dans son ensemble s'il connaissait la vraie situation ?⁴³

“Oui,” répondit un collègue de la chambre, le sénateur Homer Capehart de l'Indiana :

Le fait ne peut plus être dissimulé, à savoir, le fait qu'il a été et continue d'être la politique délibérée d'une clique confidentielle et conspirationniste dans les cercles d'élaboration des politiques de ce gouvernement de faire couler et d'écarteler une nation maintenant réduite à la misère abjecte. Dans ce processus, cette clique, comme une meute de hyènes qui luttent sur les entrailles sanglantes d'un cadavre, et qui est inspirée par une haine sadique et fanatique, est déterminée à détruire la nation allemande et le peuple allemand, peu importent les conséquences...

La répudiation cynique et sauvage... pas seulement... la Déclaration de Potsdam, mais aussi de toutes les lois de Dieu et des hommes, a été délibérément conçue avec une telle ruse malveillante, et avec une telle habileté diabolique, que le peuple américain lui-même a été pris dans un piège mortel international... Cette administration a été exercée par une politique délibérée de la famine de masse sans aucune distinction entre les innocents et les impuissants, d'avec les coupables.⁴⁴

William Henry Chamberlain, tout aussi indigné, a écrit que le programme fut “*un désir positivement sadique d'infliger des souffrances maximales sur tous les Allemands, indépendamment de leur responsabilité pour les crimes nazis.*”⁴⁵

Étonnamment, l'une des voix les plus stridentes à s'être soulevée contre le massacre silencieux est celle du journaliste juif influent, Victor Gollancz. Ce ne fut pas une question de savoir si l'on était “pro-allemand” ou “anti-soviétique,” a fait valoir l'éditeur de Londres, mais si oui ou non une personne était “pro-humanité.”⁴⁶

Le fait est... nous affamons le peuple allemand... D'autres, y compris nous-mêmes, conservons ou recevons du confort tandis que les Allemands manquent du strict nécessaire pour vivre. Si c'est un choix entre l'inconfort pour l'un et la souffrance pour l'Allemand, l'Allemand doit souffrir ; s'il faut

choisir entre la souffrance pour l'un et la mort pour l'Allemand, l'Allemand doit mourir.⁴⁷

Bien que Gollancz sentait que la famine n'avait pas été créée, mais était plutôt le résultat de l'incompétence et de l'indifférence, d'autres étaient en désaccord.

“Au contraire,” ragea le *Chicago Daily Tribune*, *“elle est le produit de la prévoyance. Elle a été délibérément prévue à Yalta par Roosevelt, Staline et Churchill, et le programme dans toute sa brutalité a été confirmé plus tard par Truman, Attlee et Staline... L'intention de faire mourir de faim le peuple allemand s'effectue sans remords, chose jamais vue dans le monde occidental depuis la conquête mongole.”*⁴⁸

En raison de ces critiques et d'autres, les responsables alliés furent contraints de répondre. Après une visite d'enquête en Allemagne, Eleanor Roosevelt, épouse du défunt président, professait de ne pas voir la souffrance au-delà de ce qui était considéré comme “tolérable”. Et le général Eisenhower, soulignant qu'il y avait des pénuries alimentaires à travers toute l'Europe, nota que l'Allemagne ne souffrait ni plus ni moins que ses voisins. *“Alors que mes subordonnés et moi-même croyons qu'une justice sévère doit être infligée aux criminels de guerre... nous ne tolérerions jamais des pratiques inhumaines ou non-américaines envers des personnes sans défense,”* assura le général alors que des Allemands sont morts par milliers dans ses camps de la mort.⁴⁹

Bien que certaines nations ont en effet souffert de pénurie, seule l'Allemagne était affamée. De nombreux pays connaissaient effectivement des excédents de nourriture, y compris le Danemark au Nord de la frontière germanique, une nation qui n'attendait que le feu vert d'Eisenhower pour envoyer des tonnes de bœuf excédentaires au Sud.⁵⁰

“L'Angleterre ne meurt pas de faim...,” argumenta Robert Conway dans le *New York News* *“La France est mieux lotie que l'Angleterre et l'Italie est mieux lotie que la France.”*⁵¹

Lorsque le sénateur Albert Hawkes du New Jersey plaida auprès du président Truman afin d'éviter la catastrophe et de permettre à des paquets de secours privés d'entrer en Allemagne, le leader américain offrit diverses excuses, puis expédia le sénateur en ces termes :

Bien que nous ne voulons pas être trop cruel envers l'Allemagne, je ne peux pas sentir une grande sympathie pour ceux qui ont causé la mort de tant d'êtres humains par la faim, la maladie et par le meurtre pur et simple, en plus de toute la destruction et les morts dus à la guerre... Je pense que... personne ne devrait être appelé à payer pour le malheur de l'Allemagne sauf l'Allemagne elle-même... Finalement, les pays ennemis recevront un peu d'attention.⁵²

Avec le temps, l'Allemagne reçut "*une certaine attention.*" À la fin de 1945, les Britanniques permirent à des expéditions de la Croix rouge d'entrer dans leur zone, suivis par les Français dans la leur. Quelques mois plus tard, même les États-Unis, à contrecœur, autorisèrent des fournitures à traverser dans son secteur.⁵³ Toutefois, pour des milliers et des milliers d'Allemands, la nourriture est arrivée beaucoup trop tard.



Alors même que la famine de l'Allemagne est en cours, la souillure de la femme allemande continue sans relâche. Bien que des viols violents, brutaux et répétés ont persisté contre les femmes sans défense, les troupes russes, américaines, britanniques et françaises ont rapidement découvert que la faim était une puissante incitation à la soumission sexuelle.

"*Le viol ne représente aucun problème pour la police militaire parce que,*" expliqua un officier américain d'un ton neutre, "*un peu de nourriture, une barre de chocolat ou une barre de savon semble rendre le viol inutile.*"⁵⁴

"*Les jeunes filles, seules, errent et se donnent librement pour de la nourriture ou un lit...*," rapporta le *London Weekly Review*. "*Très simplement elles ont une dernière chose à vendre, et elles le vendent.*"⁵⁵

"*Bacon, œufs, dormir à votre domicile ?*" disaient en clignant de l'œil des soldats russes encore et encore, sachant très bien que la réponse serait habituellement un rendez-vous de cinq minutes dans les décombres. "*Je courais sans cesse avec des ustensiles de cuisine, et je suppliais pour avoir de la nourriture...*," admit une fille. "*Si*

j'entendais dans mon quartier, l'expression "jolie femme", je réagissais en conséquence."⁵⁶

Malgré le décret d'Eisenhower qui interdisait la fraternisation avec l'ennemi tant méprisé, rien ne pouvait ralentir la libido du soldat américain. *"Ni les règlements de l'armée, ni la propagande de la haine dans la presse américaine,"* nota la journaliste, Freda Utley, *"ne pouvaient empêcher les soldats américains d'aimer et de s'associer avec les femmes allemandes, qui bien qu'elles fussent poussées par la faim à se prostituer, conservaient une certaine décence innée."*⁵⁷

"Je me sentais un peu malade parfois par rapport au pouvoir que j'avais sur cette fille," déclara un soldat britannique tourmenté. *"Si je lui donnais une barre de trois pence [4 centimes d'euros] de chocolat, elle devenait presque folle. Elle était comme mon esclave. Elle reprisait mes chaussettes et elle raccommoait des choses pour moi. Il n'était pas question de mariage. Elle savait que ça n'était pas possible."*⁵⁸

Comme ce jeune Tommy l'a dit clairement, les femmes allemandes désespérées, beaucoup avec des enfants à nourrir, étaient contraintes par la faim d'entrer dans une servitude aussi contraignante qu'aucune autre dans toute l'histoire. Avec le temps, certaines victimes, en particulier celles qui fréquentaient les officiers, non seulement évitaient la famine, mais appréciaient de nouveau le luxe depuis longtemps oublié.

"Vous auriez dû voir toutes les choses qu'il m'apportait, juste pour que je ne manque de rien !" se souvient une femme entretenue par un officier du personnel de Patton. *"Des bas nylon, et les plus récents disques, des parfums, deux réfrigérateurs, et bien sûr des tas de cigarettes, de l'alcool et du carburant pour la voiture... C'était une époque sauvage : le champagne coulait à flots, et quand nous n'étions pas totalement ivres, nous faisions l'amour."*⁵⁹

Contrairement à ce témoignage, relativement peu de femmes trouvèrent de tels paradis. Pour la plupart, la nourriture était utilisée comme appât ou pour les soudoyer dans un esclavage aussi vieux et impitoyable que la Bible. Lali Horstmann rédigea depuis la zone russe :

Il a annoncé qu'ils avaient besoin de femmes pour peler les pommes de terre dans un camp de soldats et il a demandé des volontaires. Leur travail serait payé avec de la soupe et des pommes de terre. La jeune fille à côté de moi

murmura : “Ma sœur a été enlevée, il y a quatre jours sur le même prétexte et elle n’est pas encore rentrée. Une de mes amies s’est échappée et a rapporté des histoires de ce qui lui est arrivé à elle et aux autres.”

Quand une femme frêle, à l’air affamé, aux cheveux blancs leva son bras pour offrir ses services, l’homme à la dent dorée n’a même pas jeté un coup d’œil sur elle, mais a pointé son pistolet sur la jeune fille... dont les autres avaient parlé. Comme elle ne bougeait pas, il a donné un ordre approximatif. Deux soldats sont venus se tenir à côté de lui, quatre autres marchaient à droite et à gauche de la file unique des femmes jusqu’à ce qu’ils arrivent à elle et ils lui ordonnèrent de monter dans le camion. Elle était en larmes alors qu’elle était brutalement poussée en avant, suivie par d’autres qui protestaient impuissantes.⁶⁰

“[Un] Polonais m’a découverte et a commencé à me vendre aux Russes,” avoua une autre fille.

Il avait installé un bordel dans sa cave pour les officiers russes. Il me tira par les cheveux... je devais aller avec lui, et je ne pouvais pas résister. Je suis entrée dans la cave, où il y avait les choses les plus dépravées, buvant, fumant et criant, et je devais participer... Je sentais le besoin de hurler.

Ensuite, une chambre fut ouverte et la porte fermée derrière moi. Puis je vis comment le Polonais a fait un accord avec un Russe, et a reçu l’argent. Ma valeur a été fixée à 800 zlotys. Le Russe m’a alors donné 200 zlotys pour moi-même, qu’il a mis dans ma poche. Je ne lui ai pas rendu l’argent, parce que je pouvais acheter de la nourriture...

Mon employeur... était toujours après moi, et me suivait même quand j’allais dans la cave. J’étais chassée comme un cerf effrayé, il venait même voir dans la maison de lavage s’il pensait que j’étais là. Nous avons souvent des disputes, mais comment pouvais-je lui échapper ? Je ne pouvais pas fuir, ni me plaindre à qui que ce soit, mais je devais garder mon travail, car j’avais ma mère avec moi. Je l’ai fait aussi peu que possible. Ce n’était cependant pas possible de tout éviter.⁶¹

Alors que beaucoup de femmes ont enduré cet esclavage – seulement pour manger – d’autres ont tout risqué pour s’échapper. Un journaliste américain se souvient :

Alors que notre longue file de camions de l'Armée britannique... roulait à travers la rue principale de Brahlstorf, la dernière ville occupée par les Russes, une jolie fille blonde jaillit de la foule d'Allemands qui nous regardaient et s'est précipitée sur notre camion. Accrochée avec les deux mains à la ridelle, elle a fait un effort désespéré pour grimper. Mais nous conduisions trop vite et le plancher était trop élevé. Après avoir traîné sur plusieurs centaines de mètres, elle a lâché prise et est tombée sur la rue pavée. Cette scène est une illustration dramatique de l'état de terreur dans lequel les femmes... vivaient.⁶²



À l'été de 1945, l'Allemagne était devenue le plus grand marché d'esclaves du monde où le sexe était le nouveau moyen d'échange. Alors que la faim pouvait être laissée à la porte, la sinistre maladie était presque toujours en attente en coulisses.

“C'est une façon de mourir, qui peut être pire que la faim, mais cela repoussait la mort pendant des mois, voire des années,” commenta un journaliste anglais.⁶³

En plus de toutes les maladies vénériennes connues en Occident, les Allemandes étaient infectées par une foule de nouveaux maux, y compris une souche insidieuse de la syphilis asiatiques. *“C'est une forme virulente de la maladie, inconnue dans cette partie du monde,”* expliqua la femme d'un médecin. *“Elle était difficile à soigner même si nous avions eu la chance d'avoir de la pénicilline.”*⁶⁴

Une autre préoccupation redoutée – non seulement pour celles qui se vendaient elles-mêmes, mais pour les millions de victimes de viol – c'était la grossesse non désirée. Des milliers de femmes qui étaient effectivement enceintes cherchaient et trouvaient le moyen de se faire avorter. Des milliers d'autres vivaient dans un terrible suspense. Une femme de Berlin écrivit dans son journal :

Je calculai que j'avais maintenant deux semaines de retard. Je décidai donc de consulter le médecin d'une femme dont j'avais vu la plaque sur une maison du coin. Elle se révéla être une femme blonde d'environ mon âge, pratiquant dans une chambre à moitié vide. Elle avait remplacé les vitres

manquantes avec des négatifs de rayons X de cages thoraciques humaines. Elle refusa de parler et alla droit au travail. “Non,” dit-elle, après l’examen, “je ne vois rien. Tu vas bien.”

“Mais j’ai du retard. Cela ne m’est jamais arrivé avant.”

“Ne sois pas stupide ! Ça se passe avec presque toutes les femmes de nos jours. J’ai du retard moi-même. C’est le manque de nourriture. Le corps économise son sang. Essaie de mettre un peu de chair sur tes côtes. Puis les choses fonctionneront à nouveau.”

Elle m’a facturé 10 Marks que je lui ai donné avec mauvaise conscience... Enfin, je me risquai à lui demander si les femmes mises enceintes par les Russes venaient chercher son aide. “Je préfère ne pas parler de cela,” dit-elle sèchement, et elle m’a laissée partir.⁶⁵

Et pour ces enfants qui étaient menés à terme et mis au monde, la lutte était généralement brève.

“La mortalité chez les petits enfants et les nourrissons était très élevée,” a écrit une femme. *“Ils devaient tout simplement mourir de faim. Il n’y avait rien pour eux... En général, ils ne vivaient pas plus de 3 mois, une consolation pour ces mères qui avaient conçu l’enfant d’un Russe contre leur volonté... La mère travaillait tout le temps et était très rarement en mesure de donner le sein à l’enfant.”*⁶⁶

Comme l’implique le témoignage ci-dessus, tout simplement parce qu’une mère vendait son corps pour nourrir un enfant ne la sauvait pas nécessairement du travail éreintant. En effet, avec la fin de la guerre, les Allemands jeunes et vieux étaient contraints par les vainqueurs au monumental nettoyage et démantèlement du Reich dévasté. Parfois de la nourriture était donnée au travailleurs, *“un morceau de pain ou peut-être un bol de soupe fine, aqueuse”* et parfois rien. *“Nous comencions à travailler à six heures du matin et rentrions à nouveau à six heures du soir,”* déclara une femme de Silésie. *“Nous devons travailler le dimanche aussi et on ne nous donnait ni paiement, ni nourriture pour ce que nous faisons.”*⁶⁷

De la capitale dynamitée, une autre femme enregistra :

Berlin est en cours de nettoyage... Tout autour des collines de décombres, des seaux étaient passés de main en main ; nous sommes revenus à l’époque

des pyramides, sauf qu'au lieu de construire, nous déblayions... Sur les remblais, les prisonniers allemands trimaient, les têtes grises dans des vêtements misérables, probablement des ex-Volkssturm. Avec des grognements et des gémissements, ils chargeaient des brouettes lourdes sur des wagons de marchandises. Ils nous fixaient de façon suppliante, essayant de rester près de nous. Au début, je ne comprenais pas pourquoi. Toutefois, d'autres comprenaient et donnaient discrètement aux hommes quelques croûtes de pain. Ceci était strictement interdit, mais la garde russe regardait fixement dans la direction opposée. Les hommes étaient mal rasés, ratatinés, avec des expressions de chiens misérables. Pour moi, ils n'avaient pas du tout l'air allemand.⁶⁸

“Ma mère, âgée de 72 ans, a dû travailler en dehors de la ville sur des tas d'ordures,” déplorait une fille de Posen. *“Là, les personnes âgées étaient pourchassées et elles devaient trier les bouteilles et le fer, même quand il pleuvait ou qu'il neigeait. Le travail était sale et il était impossible pour elles de changer de vêtements.”*⁶⁹

Naturellement, dans de telles conditions, des milliers de victimes surmenées, sous-alimentées bientôt succombaient. Aucun travail à effectuer n'était trop misérable ou dégradant pour les Allemands vaincus. Des dames bien élevées, de la classe supérieure qui autrefois avaient leurs cartes de membres pour le théâtre, travaillaient côte à côte avec des paysans au nettoyage des baignoires, des chaussettes et des sous-vêtements de soldats russes. Les enfants et les personnes âgées étaient mis au travail à frotter les planchers et à faire briller les bottes dans les zones américaines, britanniques et françaises. Certaines tâches étaient particulièrement odieuses, comme une femme le précise : *“En raison des dommages de guerre... les toilettes ne fonctionnaient plus et elles étaient sales. Cette crasse nous avons dû l'enlever avec nos mains, sans ustensiles pour le faire. Les excréments étaient amenés dans la cour, pelletés dans des chariots, que nous devions mettre dans des fosses à déchets. Le plus horrible c'est que nous étions salis par les excréments qui nous éclaboussaient, mais nous ne pouvions pas nous laver.”*⁷⁰

Une autre femme de la zone soviétique ajouta :

Nous avons dû construire des pistes d'atterrissage et casser des pierres. Dans la neige et sous la pluie, de six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, nous avons travaillé le long des routes. Les Russes qui en avaient envie nous prenaient à part. Le matin et le soir, nous recevions de l'eau froide et un morceau de pain et à midi de la soupe de pommes de terre écrasées, non épluchées, sans sel. La nuit, nous dormions sur le sol des fermes ou des écuries, morts de fatigue, entassés. Mais nous étions réveillés de temps à autre, lorsqu'un gémissement et des pleurs dans la pièce plongée dans le noir annonçaient la présence de l'un des gardes.⁷¹

Comme cette femme et d'autres le révèlent clairement, bien que le sexe pouvait être acheté pour un peu de nourriture, une cigarette ou une barre de savon, certains vainqueurs préféraient prendre ce qu'ils voulaient, quand et où il leur plaisait. "*S'ils voulaient une fille, ils venaient dans le champ et la prenaient,*" se souvient Ilse Breyer qui a travaillé à la plantation de pommes de terre.⁷²

"La faim rend les Allemandes plus 'disponibles'," révéla un soldat américain, "*mais malgré cela, le viol était répandu et souvent accompagné de violence supplémentaire. En particulier, je me souviens d'une femme âgée de dix-huit ans qui avait eu un côté de son visage écrasé par une crosse de fusil et qui avait ensuite été violée par deux GI. Même les Français se plaignaient que le viol, le pillage et l'ivresse de la destruction de la part de nos troupes était excessif.*"⁷³

Si les viols, la famine et l'esclavage avaient été les seuls procès que les Allemands furent obligés d'endurer, cela aurait été suffisamment terrible. Cependant, il y avait d'autres horreurs à venir, certaines si sadiques et diaboliques qu'elles font chanceler les esprits. Le sort cauchemardesque qui frappait des milliers de victimes bloquées au fin fond des prisons alliées était suffisant, gémit un observateur, pour susciter même le plus pieux à se demander "*si Dieu existe vraiment.*"

LES COULOIRS DE L'ENFER

PEU APRÈS LA VICTOIRE des Alliés en Europe, commence alors la purge des membres du Parti nazi : au gouvernement, dans les entreprises, dans l'industrie, dans la science, dans l'éducation et dans tous les autres domaines de la vie allemande. Alors qu'un nombre surprenant de Nazis sont autorisés – voire astreints – à garder temporairement leurs postes pour permettre une transition en douceur, tous les membres du Parti, de tout bord, sont tôt ou tard évincés de la vie quotidienne allemande. En théorie, la “dénazification” est un simple repiquage des fonctionnaires nazis avec ceux des fondements démocratiques, socialistes ou communistes. Dans la pratique, la purge n'est rien de moins qu'un masque pour dissimuler une orgie de viols, de tortures et de mort.

Parce que leur connaissance de la langue et de la culture est impeccable, un grand nombre d'agents de renseignement qui accompagnent les forces américaines et britanniques dans le Reich sont des réfugiés juifs qui ont fui la persécution nazie à la fin des années 1930. Bien que leurs “aides” américains et anglais ne soient guère mieux, le fait que beaucoup de ces “39ème” soient devenus les interrogateurs, les examinateurs et les agents de contrôle, avec de vieux comptes à régler, assurait que les Nazis – ou tout Allemand, du reste – ne recevraient aucune pitié.

George Patton fait parti de ceux qui se sont opposés à ce programme de vengeance. “Évidemment, le virus a commencé par Morgenthau et [Bernard] Baruch, une vengeance antisémite contre tous les Allemands qui est toujours à l'œuvre...,” écrivit en privé le général. “Je suis franchement opposé à ce genre d'activités de criminel de guerre. Ce n'est pas juste et c'est sémite... Je ne peux pas croire que les Américains soient tombés aussi bas.”¹

Peu après l'occupation, tous les Allemands adultes ont été contraints de s'inscrire au siège allié le plus proche et de remplir un long questionnaire sur leurs activités passées. Alors que de nombreux citoyens nerveux sont arrêtés séance tenante, la plupart rentrent chez eux, convaincus que la terrible épreuve est enfin terminée. Toutefois, pour des millions d'entre eux, le procès venait juste de commencer.

"*Puis cela a commencé,*" se souvient Anna Fest, une femme qui s'était enregistrée auprès des Américains six semaines plus tôt.

[On ressent] un tel sentiment d'impuissance lorsque trois ou quatre membres de la police militaire lourdement armés se tiennent en face de vous. Vous paniquez tout simplement. Je pleurais terriblement. Ma mère était complètement hors d'elle et a dit : "Vous ne pouvez pas faire cela. Elle s'est inscrite comme elle devait le faire." Puis elle a dit : "Si seulement vous étiez partis ailleurs et vous étiez cachés." Mais je considérais cela comme *insensé*, parce que je ne me sentais pas coupable... C'est comme cela que ça s'est passé avec tout le monde, sans aucune raison.²

Peu d'Allemands adultes, Nazis ou non, échappèrent au coup redouté sur la porte. Loin d'être des fascistes dangereux, Freddy et Lali Horstmann étaient en réalité des anti-nazis bien connus. Lali écrivit ceci depuis la zone russe :

"Je suis désolé de vous déranger," commença-t-il, "mais j'exécute tout simplement les ordres. Jusqu'à quand avez-vous travaillé pour le bureau des Affaires étrangères ?"

"Jusqu'en 1933," répondit mon mari.

"Alors, vous ne craignez rien," déclara Androff..."Nous ne vous accusons de rien, mais nous voulons que vous nous accompagniez au siège du NKVD, la police secrète, de sorte que nous puissions prendre ce que vous avez dit dans un protocole et vous poser quelques questions sur le fonctionnement du bureau des Affaires étrangères..."

Nous sommes restés stupéfaits pendant un moment ; puis j'ai pris les devants, demandant si je pouvais venir avec eux. "Impossible," dit en souriant l'interprète. Mon cœur battait. Est-ce que Freddy répondrait de façon satisfaisante ? Pourrait-il résister à l'émotion ? Quel genre de logement lui donneraient-ils ?

“Ne vous inquiétez pas, votre mari n’a rien à craindre,” a poursuivi Androff. “Il aura une salle chauffée. Donnez-lui une couverture pour la nuit, mais rapidement, nous devons partir...”

Il y avait un sentiment de vive tension, qui mettait le soldat sur ses gardes, comme s’il s’attendait à une attaque de l’un de nous. Je pris d’abord le soldat, puis l’interprète par les mains et je les suppliai d’être bons pour Freddy, répétant mes suppliques dans l’agitation et le bruit des pas qui noyaient mes paroles. Il y eut un claquement de porte. Un vent froid soufflait. J’ai senti Freddy m’embrasser. Je ne l’ai jamais revu.³

*“Nous fûmes réveillés par le bruit des crissements de pneus, des moteurs s’arrêtant brusquement, [des personnes] hurlant des ordres, un vacarme général, et des coups sur les volets. Puis, les intrus ont fait irruption par la porte et nous avons vu les Américains armés qui se trouvaient en face de notre lit et qui braquaient des lumières vers nous. Aucun d’entre eux ne parlait allemand, mais leurs gestes disaient : “Habillez-vous, venez avec nous immédiatement.” C’était ma quatrième arrestation.”*⁴

Ainsi écrivait Leni Riefenstahl, une jeune femme talentueuse qui était peut-être la plus grande cinéaste du monde. Parce que ses documentaires épiques – *Le Triomphe de la volonté* et *Olympia* – semblaient un hymne non seulement à l’Allemagne, mais au nazisme, et en raison de son étroite relation avec un Adolf Hitler admiratif, Leni offrait plus qu’un intérêt passager pour les Alliés. Bien que fausses, les rumeurs laissaient aussi entendre que la séduisante et parfois actrice Leni était aussi la “maîtresse du diable” : qu’elle et Hitler étaient amants.⁵

“Ni mon mari, ni ma mère, ni aucun de mes trois assistants n’avaient jamais rejoint le Parti nazi, et aucun d’entre nous était politiquement actif,” déclara la jeune femme confuse. *“Aucune accusation n’a jamais été déposée contre nous, mais nous étions à la merci des [Alliés] et n’avons eu aucune protection juridique de quelque nature que ce soit.”*⁶

Peu après la quatrième arrestation de Leni, s’en suivit une cinquième.

La jeep roula à vive allure sur l’autoroute jusqu’à ce que, quelques heures plus tard... je sois amenée à la prison de Salzbourg ; là, une surveillante âgée de la prison m’a brutalement poussée dans la cellule, me donnant des

coups si durs que je suis tombée sur le sol ; puis la porte fut verrouillée. Il y avait deux autres femmes dans la chambre vide et sombre, et l'une d'elles, sur ses genoux, glissait sur le plancher, baragouinant confusément ; puis elle se mit à crier, ses membres se tordant hystériquement. Elle semblait avoir perdu l'esprit. L'autre femme accroupie sur sa couchette, pleurait.⁷

Comme Leni et d'autres le découvrent rapidement, le processus de "ramollissement" commence peu après l'arrivée dans une prison alliée. Quand Ernst von Salomon, sa petite amie juive et les autres prisonniers atteignirent un enclos américain près de Munich, les hommes furent aussitôt conduits dans une pièce où ils furent brutalement battus par la police militaire. Avec les dents cassées et le sang qui giclait de sa bouche, von Salomon dit en gémissant à un agent qui mâchait du chewing-gum, *"Vous n'êtes pas des gentlemen."* La remarque provoqua simplement un éclat de rire des assaillants. *"Non, non, non !"* sourit le GI. *"Nous sommes des garçons du Mississippi !"* Dans une autre pièce, les policiers militaires violèrent les femmes à volonté pendant que des soldats lorgnaient par les fenêtres.⁸

Après un traitement aussi sauvage, les sentiments de désespoir s'intensifiaient une fois que les captifs étaient entassés dans des cellules.

"Les gens se tenaient là, debout depuis trois jours, attendant d'être interrogés," se souvient un médecin allemand à qui l'on avait ordonné de traiter les prisonniers dans la zone soviétique. *"Dès qu'ils nous ont vus, un pandémonium éclata qui m'a laissé impuissant... Pour autant que je me souvienne, les questions habituelles insensées étaient réitérées : Pourquoi étaient-ils là et pour combien de temps ? Ils n'avaient pas d'eau et presque rien à manger. Ils voulaient qu'on les laisse sortir plus souvent qu'une fois par jour... Un grand nombre d'entre eux ont la dysenterie au point qu'ils ne peuvent plus se lever."*

"De jeunes polonais se moquaient de nous," déclara une femme qui s'était trouvée dans une cellule dans la même zone. *"[Ils] jetaient des briques à travers les fenêtres, des sacs en papier avec du sable et des peaux de lièvre remplies d'excréments. Nous n'osions pas bouger ni offrir une résistance, mais nous nous tenions serrés dans le coin le plus éloigné, afin de ne pas être touchés, ce qui ne pouvait pas toujours être évité... Nous étions sans cesse tourmentés."*¹⁰

“Pendant des heures, je me retournais sur mon lit, essayant d’oublier mon environnement,” se souvient Leni Riefenstahl, *“mais c’était impossible.”*

La femme souffrant de troubles mentaux n’arrêtait pas de crier, toute la nuit ; mais pire encore étaient les hurlements et les cris des hommes provenant de la cour, les hommes qui étaient battus [et qui] hurlaient comme des animaux. J’ai découvert par la suite qu’une compagnie de SS était interrogée.

Ils sont venus me chercher le lendemain matin, et je fus conduite dans une cellule capitonnée où j’ai dû me déshabiller et une femme a examiné chaque centimètre carré de mon corps. Ensuite, j’ai dû me ré-habiller et descendre dans la cour, où de nombreux hommes étaient debout, apparemment des prisonniers, et j’étais la seule femme. Nous avons dû nous aligner devant un garde américain qui parlait allemand. Les prisonniers étaient vigilants, donc j’ai essayé de faire la même chose, et puis un Américain est arrivé qui parlait couramment l’allemand. Il a poussé quelques personnes ensemble, puis s’est arrêté au première de notre rang. “Étiez-vous dans le Parti ?

Le prisonnier hésita un instant, puis dit : “Oui.”

Il reçut un coup violent sur le visage et cracha du sang.

L’Américain alla au rang suivant.

“Étiez-vous dans le Parti ?”

L’homme hésita.

“Oui ou non ?”

“Oui.” Et lui aussi reçut un coup de poing si fort sur le visage que le sang coula de sa bouche. Cependant, comme le premier homme, il n’a pas osé résister. Ils ne soulevaient même pas instinctivement les mains pour se protéger. Ils ne faisaient rien. Ils acceptaient les coups comme des chiens.

La même chose fut demandée au prochain : “Étiez-vous dans le Parti ?”

Silence.

“Eh bien ?”

“Non,” a-t-il hurlé, donc pas de coup. Dès lors personne n’admit qu’il avait été dans le Parti et on ne me l’a même pas demandé.¹¹

Comme le cas ci-dessus le montre, il n’y avait souvent aucune raison aux interrogatoires ; tout semblait conçu pour forcer la victime à

dire ce que l'inquisiteur voulait entendre, que ce soit vrai ou faux. En outre, beaucoup de ces "interrogatoires" étaient structurés de manière à infliger autant de douleur et de souffrance que possible. Un prisonnier expliqua :

Le but de ces interrogatoires n'était pas de tirer les vers du nez des gens sur ce qu'ils savaient – ce qui aurait été sans intérêt de toute façon – mais de leur extorquer des déclarations spéciales. Les méthodes utilisées étaient extrêmement primitives ; les gens étaient battus jusqu'à ce qu'ils avouent avoir été membres du Parti nazi... Les autorités supposaient simplement qu'au fond, tout le monde avait appartenu au Parti. Beaucoup de gens mouraient pendant et après ces interrogatoires, tandis que d'autres, qui reconnaissaient immédiatement leur appartenance au Parti, étaient traités avec plus d'indulgence.¹²

“Un jeune commissaire, qui haïssait profondément les Allemands, m'a contre-interrogée...,” dit Gertrude Schulz. *“Quand il a posé la question : ‘Frauenwerk [Service du Travail des Femmes] ?’, je répondis par la négative. Là-dessus, il est devenu tellement furieux qu'il m'a frappée avec un bâton, jusqu'à ce que je sois noire et bleue. J'ai reçu environ 15 coups... sur mon bras gauche, sur mon dos et sur mes cuisses. Je me suis effondrée et, comme dans le cas du premier contre-interrogatoire, je devais signer le questionnaire.”*¹³

“Les deux officiers qui ont pris notre témoignage étaient d'anciens juifs-allemands,” se souvient Anna Fest, membre des SS féminins. Tandis que des chiens vicieux grognaient à proximité, l'un des policiers criait des questions et des accusations à Anna. Si les réponses n'étaient pas celles désirées, *“il me donnait des coups de pied dans le dos et l'autre me frappait.”*

Ils ont continué à dire que nous devions avoir été armés, que nous avions eu des pistolets. Mais nous n'avions aucune arme, aucun de nous... Je n'avais pas de pistolet. Je ne pouvais pas dire, juste pour qu'ils me laissent en paix, oui, nous avons des pistolets. La même chose arriverait à la prochaine personne qui devrait témoigner... La chose terrible c'était que les hommes allemands devaient regarder. Ce fut une expérience horrible, horrible...

Cela a dû être terrible pour eux. Quand je suis allée à l'extérieur, plusieurs d'entre eux étaient là avec des larmes qui coulaient sur leurs joues. Que pouvaient-ils faire ? Ils ne pouvaient rien faire.¹⁴

Sans surprise, avec les passages à tabac, les viols, la torture et la mort auxquels elles étaient confrontées, peu de victimes échouaient dans leur "confession" et elles signaient avec plaisir n'importe quel morceau de papier qui leur était présenté. Certains, comme Anna, essayèrent de résister. Cependant une telle attitude récalcitrante était presque toujours de courte durée. En général, après avoir enduré les yeux au beurre noir, les os brisés, des chocs électriques aux seins – ou, dans le cas des hommes, les testicules écrasés – seulement ceux qui sont morts sous la torture ne purent signer des aveux.

Seules, entourées de haine sadique et totalement dépourvues de droit, de nombreuses victimes, on le comprend, n'avaient plus que le suicide comme seul échappatoire. Toutefois, tels des îles minuscules dans un vaste océan de misère, des miracles se produisaient. Tandis qu'il retournait difficilement en boitant dans sa cellule, un officier de la Wehrmacht réfléchissait sur les insultes, les coups et les tortures qu'il avait endurés et le suicide qu'il envisageait.

Je ne pouvais pas voir correctement dans la semi-obscurité et j'ai raté la porte de ma cellule ouverte. Un coup de pied dans le dos et j'étais affalé sur le sol. Alors que je me relevais, je me suis dit que je ne pouvais pas, que je ne devrais pas accepter cette humiliation. Je me suis assis sur ma couchette. J'avais caché une lame de rasoir qui servirait à ouvrir mes veines. Puis j'ai regardé le Nouveau Testament et j'ai trouvé ces mots dans l'Évangile de Saint Jean : "Sans moi vous ne pouvez rien faire."

Oui. Vous pouvez mutiler ce pauvre corps – je regardai les plaies suppurantes sur mes jambes – mais moi, mon honneur, l'image de Dieu qui est en moi, vous ne pouvez pas les toucher. Ce corps est seulement une coquille, pas mon vrai moi. Sans Lui, sans le Seigneur, mon Seigneur, vous ne pouvez rien. Une nouvelle force semblait monter en moi.

Je méditais sur ce qui me semblait un miracle quand la lourde serrure tourna dans la porte de la cellule. Un très jeune soldat américain est entré, a mis son doigt sur ses lèvres pour me prévenir de ne pas parler. "Je l'ai vu,"

a-t-il dit. “Voici les pommes de terre cuites.” Il a tiré les pommes de terre de sa poche et me les a données, puis il est sorti, fermant la porte derrière lui.¹⁵



Aussi horrible que fut la dénazification dans les zones britanniques, françaises et, surtout, dans les zones américaines, ce n'était rien comparé à ce qui se passait en Pologne, derrière les lignes soviétiques. Dans des centaines de camps de concentration commandités par une unité appelée “Bureau de Sécurité de l'État,” des milliers d'Allemands – hommes et femmes, jeunes et vieux, de tout bord, Nazis et anti-nazis, SS, Wehrmacht, Volkssturm, Jeunesses hitlériennes – tous étaient arrêtés et emprisonnés. Organisées et dirigées par les juifs, avec l'aide de Polonais, de Tchèques, de Russes, et d'autres survivants des camps de concentration, les prisons n'étaient guère mieux que des chambres de torture où mourir était une chose qui était prolongée et non pas précipitée. Alors que ceux avec les cheveux blonds, les yeux bleus et de beaux traits étaient les premiers à passer, quelqu'un qui parlait allemand faisait aussi l'affaire.¹⁶

Quelques instants après leur arrivée, les prisonniers étaient informés de leur sort de façon effroyable. John Sack, lui-même juif, témoin de ce qui s'est passé dans un camp géré par Shlomo Morel âgé de vingt-six ans, déclara :

“J'étais à Auschwitz,” proclamait Shlomo, mentant aux Allemands, mais, plus encore, à lui-même, se motivant lui-même comme un combattant la nuit du championnat, se remplissant de haine pour les Allemands autour de lui. “J'étais à Auschwitz durant six longues années et je me suis juré que si je sortais, je vous ferais payer pour ça vous tous les Nazis.” Ses yeux envoyaient des éclairs, mais les “Nazis” lui envoyèrent un simple regard perplexe... “Maintenant chantez la chanson de Horst Wessel !” Personne ne le fit, et Shlomo, qui portait un club de caoutchouc dur, frappa contre un lit comme le marteau de certains juges. “Chantez, dis-je !”

“Les drapeaux élevés...,” commencèrent certains Allemands.

“Tout le monde !” dit Shlomo.

“Les rangs fermés serrés...”

“J’ai dit tout le monde !” ...

“Blond !” Shlomo cria au plus blond, la personne aux yeux les plus bleus là-bas. “J’ai dit chantez !” Il balança son club en caoutchouc à la tête dorée de l’homme et le frappa. L’homme recula.

“Nos camarades, tués par les Rouges et les Réactionnaires...”

“Fils de pute !” cria Shlomo, furieux que l’homme le défie en ne chantant pas, mais en reculant. Il l’a frappé à nouveau, en disant : “Chante !”

“Marchent en esprit avec nous...”

“Plus fort !”

“Dégagez la rue pour les Bruns bataillons...”

“Encore plus fort !” cria Shlomo, frappant un autre homme qui se mit à crier...

“Des millions de personnes pleines d’espoir...”

“Porcs de Nazis !”

“Sont à la recherche de la croix gammée...”

“Schweine !” cria Shlomo. Il jeta son club en caoutchouc, saisit un tabouret en bois, et, le tenant par un pied, commença à frapper la tête d’un Allemand. Sans réfléchir, l’homme leva les bras, et Shlomo, furieux que l’homme essaye de se soustraire à sa juste punition, cria : “Fils de pute !” et envoya le tabouret contre la poitrine de l’homme. L’homme laissa tomber ses bras, et Shlomo commença à frapper sa tête maintenant sans défense quand *crac !* Le pied du tabouret s’est cassé, et, maudissant le bois de bouleau allemand, il attrapa un autre tabouret et il frappa l’Allemand avec celui-là. Personne ne chantait plus maintenant, mais Shlomo qui criait n’avait pas remarqué. Les autres gardes criaient, “le blond !” “le noir !” “le petit !” “le grand !” Et quand chacun de ces [hommes] terrifiés venait, ils faisaient usage de leurs clubs sur lui. Le massacre continua jusqu’à onze heures, lorsque les envahisseurs trempés de sueur crièrent, “Porcs ! Nous allons vous réparer !” et ils laissèrent les Allemands seuls.

Certains étaient tout à fait réparés... Shlomo et ses subordonnés les avaient tués.¹⁷

La nuit suivante, ce fut la même chose... et la nuit suivante et la suivante et la suivante. Ceux qui ont survécu aux “comités d’accueil” dans ce camp et d’autres furent jetés dans leurs enclos.

“On m’a mise avec 30 femmes dans une cellule, qui était destinée à accueillir une personne,” se souvient Gerlinde Winkler. *“L’espace étroit*

*dans lequel nous étions entassées était intolérable et nos jambes étaient toutes enchevêtrées... Les femmes, malades atteintes de dysenterie, étaient seulement autorisées à sortir une fois par jour, afin de se soulager. Un seau sans couvercle était poussé dans la cellule avec la remarque : "Ici vous en avez un, vous truies allemandes." La puanteur était insupportable, et on ne nous permettait pas d'ouvrir la petite fenêtre."*¹⁸

"L'air dans les cellules devint dense, l'odeur des excréments le remplissait, il faisait chaud comme à Calcutta, et les mouches noircissaient le plafond," écrivit John Sack. *"J'étouffe, pensait [chacun] des Allemands et l'un d'eux a même pris la lame de rasoir commune, et désespéré, se coupa la gorge avec."*¹⁹

Lorsque les malheureux détenus étaient enfin sortis de leurs tombes infernales, ce n'était que pour l'interrogatoire. Sack continue :

Jusqu'à huit interrogateurs, presque tous juifs, se tenaient autour de n'importe quel Allemand en disant : "Vous étiez dans le Parti nazi ?" Parfois, un Allemand disait : "Oui", et les garçons criaient : "*Du Schwein !* Tu es un porc !" et ils le frappaient et lui cassaient le bras, la plupart du temps avant de l'envoyer à sa cellule... Mais généralement, un Allemand disait : "Non," et les garçons... lui disaient : "Tu mens. Tu étais un Nazi !"

"Non, je ne l'étais pas."

"Tu mens ! Nous savons tout sur toi !"

"Non, vraiment je ne l'étais pas."

"*Du lügst !* Tu mens !" criaient-ils, en frappant l'homme obstiné. "Tu ferais mieux de l'admettre ! Ou tu auras une peine plus longue ! Maintenant ! Étais-tu dans le Parti nazi ?"

"Non !" disait souvent l'Allemand, et les garçons devaient le battre et le battre jusqu'à ce qu'il soit vraiment en train de pleurer, "Je suis un Nazi ! Oui !"

Mais parfois, un Allemand ne voulait pas avouer. Un des prisonniers qui s'obstinait était âgé de cinquante ans...

"Avez-vous été dans le Parti ?"

"Non, je n'y étais pas."

"Combien de personnes travaillent pour vous ?"

"En haute saison, trente-cinq."

"Vous devez avoir été dans le Parti," déduisit le garçon. Il demanda le portefeuille de l'Allemand où il trouva un permis de pêche avec le cachet de

l'Association des pêcheurs allemands. En l'examinant, il dit à l'Allemand, "Il est tamponné par le Parti."

"Il ne l'est pas," déclara l'Allemand. Il avait perdu son bras gauche lors de la Première Guerre mondiale et il utilisait son bras droit pour faire des gestes, et, au garçon, il peut avoir semblé qu'il faisait le salut hitlérien. Le garçon est devenu violent. Il saisit le col de l'homme, frappa la tête de l'homme contre le mur, il le frappa contre [le mur] dix fois encore, jeta le corps de l'homme sur le sol, et, dans ses bottes, sauta sur la poitrine de l'homme, comme s'il sautait à la corde. Une demi-douzaine d'autres interrogateurs, presque tous juifs, poussèrent l'homme sur un canapé, arrachèrent son pantalon, et le frappèrent avec des bâtons en caoutchouc dur et des tuyaux en caoutchouc dur plein de pierres. La sueur commença à couler sur les bras des juifs, et le sang sur les jambes nues de l'homme.

"*Warst du in der Partei ?*"

"*Nein !*"

"*Warst du in der Partei ?*"

"*Nein !*" hurlait l'Allemand – *hurlait* jusqu'à ce que les garçons aient dû se rendre à la cuisine de Shlomo pour prendre une cuillère en bois et l'utiliser pour entasser des chiffons dans la bouche de l'Allemand. Puis, ils recommencèrent à le battre... Plus l'homme les contredisait, plus ils le haïssaient.²⁰

Après avoir subi régulièrement les mêmes séances, la victime fut ramenée pour la huitième fois.

Maintenant, l'homme était à moitié inconscient en raison de ses nombreuses commotions cérébrales, et il ne pensait plus clairement. Les garçons ont continué de le frapper avec des matraques en caoutchouc et en bois de chêne et ont dit : "Dis-tu toujours que tu n'étais pas dans le Parti ?"

"Non ! Je n'ai pas dit que je n'étais pas dans le Parti !"

"Tu ne l'as pas dit ?"

"Non !" dit l'homme ivre de coups. "Je ne l'ai jamais dit !"

"Tu *ÉTAIS* dans le Parti ?"

"Oui !"

Les garçons ont cessé de le battre. Ils soufflaient pratiquement, comme si leur calvaire était fini maintenant. Ils allumèrent des cigarettes...

“Bouge de là,” l’un d’eux dit à l’Allemand. L’homme se leva, et il avait sa main sur la poignée quand un des garçons impulsivement frappa l’arrière de sa tête, et il est tombé sur le sol, inconscient. “*Aufstehen, du Deutsches Schwein*. Lève-toi, porc allemand,” ont dit les garçons, lui donnant des coups de pied jusqu’à ce qu’il se relève et il s’est effondré à nouveau. Deux garçons l’ont porté à sa cellule et l’ont déposé dans un coin...

Bien sûr, les garçons battaient les Allemands pour un “oui”, ou pour un “Non”. À Glatz, le commandant juif a demandé à un policier allemand, “Étais-tu dans le Parti ?”

“Bien sûr ! J’étais obligé d’y être !”

“Allonge-toi,” dit le commandant et six semaines plus tard, les garçons étaient encore en train de fouetter les pieds de l’Allemand.²¹

Certaines séances de torture se faisaient même sans le prétexte d’un interrogatoire. Eva Reimann raconte :

La porte de ma cellule s’est ouverte. Le gardien, qui, à cause de l’odeur fétide tenait un mouchoir sur son nez, cria : “Reimann Eva ! Venez !” Je fus conduite à une chambre au premier étage.

Il m’a crié : “Enlevez vos chaussures !” Je les ai enlevées. “Couchez vous !” Je me suis couchée. Il a pris un bâton de bambou épais, et il a battu la plante de mes pieds. Je criais, parce que c’était très douloureux... Le bâton sifflait en s’abattant sur moi. Un coup sur ma bouche déchira ma lèvre inférieure et mes dents ont commencé à saigner violemment. Il frappa à nouveau mes pieds. La douleur était insupportable...

Tout à coup, la porte s’est ouverte et, souriant obligeamment, une cigarette dans sa bouche, est apparu le chef de l’Office, nommé Sternnagel. En parfait allemand, il m’a demandé : “Quel est le problème ici ? Pourquoi acceptez-vous d’être battue ? Vous avez juste à signer ce document. Ou devrions-nous coincer vos doigts dans la porte, jusqu’à ce que les os soient aplatis ?” ...

Un homme m’a soulevée par les chevilles, m’a soulevée à vingt centimètres du sol et m’a laissée tomber. Mes mains étaient attachées, et ma tête a frappé dur... J’étais étendue dans une flaque de sang. Quelqu’un cria : “Lève-toi !” J’ai essayé, et, avec une douleur indicible, j’ai réussi. Un homme avec un pistolet est venu, l’a tenu sur ma tempe gauche, et a dit :

“Voulez-vous avouer maintenant ?” Je lui ai dit, “S’il vous plaît tuez-moi.”
Oui, j’espérais être libérée de toutes ces tortures. Je le suppliais, “S’il vous
plaît appuyez sur la gâchette.”²²

Après avoir à peine survécu à son “interrogatoire”, un garçon de quatorze ans fut emmené à l’infirmierie du camp. *“Mon corps était vert, mais mes jambes étaient rouges comme le feu,”* dit le garçon. *“Mes blessures étaient couvertes avec du papier toilette et je devais changer le papier toilette tous les jours. J’étais dans l’endroit parfait pour regarder ce qui se passait... Tous les patients étaient des personnes battues, et ils mouraient partout : dans leurs lits, dans les toilettes, sur les toilettes. La nuit, je devais enjamber les morts comme si c’était normal.”*²³

Lorsque l’approvisionnement en victimes baissait, il était facile d’en trouver plus. John Sack :

Un jour, un Allemand en pantalon de brai noir, la couleur des SS, est apparu dans la prison de Lola. Il avait été repéré près de la place de la ville par un Polonais qui avait dit : “Fasciste ! Vous êtes vêtu de noir !” Aussitôt, l’Allemand avait filé à toute vitesse, mais le Polonais l’a poursuivi sur plus d’un kilomètre jusqu’à l’église des Saints Pierre et Paul, il l’a plaqué contre une mosaïque couleur or, il l’a frappé, il l’a roué de coups de pied, et il l’a emmené à la prison de Lola. Certains gardes, toutes des filles, ont alors saisi les éléments de preuve compromettantes : le pantalon noir de l’homme, le tirant si brusquement que l’un des tendons se déchira. L’homme cria, mais les filles ont dit : “Tais-toi !” Et elles ne reconnurent pas que le pantalon faisait partie de l’uniforme d’un boy-scout. L’ “homme” avait quatorze ans.

Les filles décidèrent de le torturer [avec]... du feu. Elles ont maintenu le garçon allemand, et éteint leurs cigarettes sur lui, et, en utilisant de l’essence, elles mirent le feu à ses cheveux bouclés noirs.²⁴

Dans les camps de détention plus grands, les Allemands mouraient par centaines tous les jours.

“Vous êtes des porcs !” criait alors le commandant, et il frappait les Allemands avec leurs tabourets, les tuant souvent. À l’aube, pendant plusieurs jours, un garde juif cria : “Eins ! Zwei ! Drei ! Vier !” et il faisait

marcher les Allemands dans les bois en dehors de leur camp. “Stop ! Prenez vos pelles ! Creusez !” criait le garde, et, quand les Allemands avaient creusé une grande tombe, il y mettait une photo d’Hitler. “Maintenant pleurez !” disait le garde. “Et chantez *Tous les Chiens Aboient !*” Et tous les Allemands gémissaient,

Tous les chiens aboient,

Tous les chiens aboient,

Juste les petits hot-dogs, n’aboient pas du tout.

Le gardien criait alors, “Déshabillez-vous !” Et, quand les Allemands furent nus, il les frappa, versa du fumier liquide sur eux, ou, il attrapait un crapaud, poussait la chose grasse dans la gorge d’un Allemand, [et] l’Allemand mourait.²⁵

Complètement détraqués par des années de persécution, par la perte de [leurs] maisons et des êtres chers, pour les opérateurs de camp, aucune torture, aucun sadisme, aucune bestialité, ne semblait trop monstrueuse à infliger à ceux qui étaient maintenant en leur pouvoir. Certains Allemands furent contraints de ramper à quatre pattes et de manger leurs propres excréments, ainsi que celui des autres. Beaucoup furent noyés dans les latrines. Des centaines d’entre eux furent parqués dans des bâtiments et brûlés vifs ou scellés dans des cercueils et enterrés vivants.²⁶

Près de Lamsdorf, les femmes allemandes furent contraintes d’exhumer les corps d’un site funéraire polonais. John Sack raconte :

Les femmes l’ont fait, et elles ont commencé à souffrir de nausées alors que les corps, noirs comme la substance dans une gouttière, apparaissaient. Les visages étaient pourris, la chair était de la colle, mais les gardes – qui avaient souvent l’air de psychopathes, en faisant boire de l’urine à une allemande, boire du sang, et manger les excréments d’un homme, insérant un billet huileux de cinq mark dans le vagin d’une autre, et y mettre le feu – criaient aux femmes... “Allongez-vous avec eux !” Les femmes l’ont fait, et les gardes ont crié : “Enlacez-les !” “Embrassez-les !” “Faites l’amour avec eux !” Et, avec leurs fusils, ils poussaient sur la nuque des femmes jusqu’à ce que leurs yeux, leurs nez et leurs bouches soient profondément dans la substance visqueuse des visages polonais. Les femmes qui serraient leurs

lèvres ne pouvaient pas crier, et les femmes qui hurlaient devaient goûter quelque chose de vil. Crachant, nauséuses, les femmes se levèrent enfin, les vrilles humides encore sur leurs mentons, leurs doigts, leurs vêtements, l'infiltration humide dans les fibres, la puanteur comme un brouillard autour d'elles alors qu'elles marchaient vers Lamsdorf. Il n'y avait pas de douche là-bas, et apparemment les cadavres étaient tous porteur du typhus, et soixante-quatre femmes... sont mortes.²⁷

Sans surprise, le taux de mortalité dans les camps de concentration était stupéfiant et relativement peu survécurent. Dans une prison contenant huit mille détenus, seulement 1.500 survécurent et purent rentrer chez eux.²⁸ Mais parmi ces individus "chanceux" qui n'y avaient pas laissé la vie, peu d'entre-eux pouvaient être encore appelés des êtres humains.

Quand des bribes de faits commencèrent à filtrer de Pologne concernant les crimes innommables qui y étaient commis, beaucoup en Occident furent stupéfaits. "On pourrait penser que, après les horreurs des camps de concentration nazis, rien de tout cela ne pourrait jamais se reproduire," murmura un sénateur américain, qui a rendu ensuite compte des passages à tabac, des tortures et des "éclaboussures de cerveaux sur le plafond."²⁹

"Est-ce pour cela que nos soldats sont morts ?" lui fit écho un Britannique à la Chambre des communes.³⁰

Winston Churchill ajouta : "Énormément d'Allemands ont totalement disparu. Ce n'est pas impossible qu'une tragédie sur une échelle prodigieuse se déroule derrière le rideau de fer."³¹

Alors que Churchill et d'autres dans l'Ouest exprimaient le choc et la surprise sur le massacre sadique qui se déroulait dans la zone soviétique, bien peu de choses furent exprimées à propos de la "tragédie sur une échelle prodigieuse" qui se passait dans leur propre arrière-cour.



Parmi les millions de gens emprisonnés par les Alliés se trouvaient des milliers d'Allemands accusés d'avoir un lien direct ou indirect avec les crimes de guerre. Parce que les puissances victorieuses exigeaient une

punition rapide et sévère, les procureurs alliés étaient invités à obtenir les actes d'accusation les plus accablants en aussi peu de temps que possible. Malheureusement pour l'accusé, ses ravisseurs semblaient déterminés à infliger autant de douleur que possible dans le processus.

“Nous avons été jetés tout nus dans de petites cellules,” écrira Hans Schmidt plus tard. *“Les cellules dans lesquelles trois ou quatre personnes étaient incarcérées mesuraient un mètre quatre-vingt deux sur trois mètres et elles n’avaient pas de fenêtres ou de ventilation.”*

Quand nous allions aux toilettes, nous devions courir à travers une allée d’Américains qui nous frappaient avec des sangles, des balais, des gourdins, des seaux, des ceintures, et des supports de pistolet pour nous faire tomber. Nos têtes, nos yeux, nos corps, nos ventres et nos organes génitaux étaient gravement mutilés. Un homme se tenait à l’intérieur du lavabo pour nous frapper et nous cracher dessus. Nous retournions à nos cellules via la même épreuve. La température dans les cellules était de 60 degrés Celsius ou plus. Pendant les trois premiers jours, nous avons reçu une seule tasse d’eau et une petite tranche de pain. Pendant les premiers jours, nous avons sué tout le temps, puis la transpiration s’est arrêtée. Nous restions debout enchaînés dos à dos pendant des heures. Nous souffrions terriblement de la soif, de la stagnation du sang et de la mortification des mains. De temps en temps de l’eau était versée sur les radiateurs pratiquement rouges, remplissant les cellules avec la vapeur, de sorte que nous pouvions à peine respirer. Pendant tout ce temps, les cellules étaient plongées dans l’obscurité, sauf quand les soldats américains entraient et allumaient les ampoules électriques... [ce] qui nous obligeait à fermer les yeux.

Notre soif devenait de plus en plus atroce, de sorte que nos lèvres se fissaient, nos langues étaient raides, et nous finissions par devenir apathiques, ou nous délirions, ou nous nous effondrions.

Après que nous ayons enduré cette torture pendant plusieurs jours, on nous donna une petite couverture pour couvrir notre nudité, et on nous conduisit dans la cour extérieure. Le sol inégal était couvert de cailloux et de scories et nous étions à nouveau battus et finalement reconduits [dans nos cellules] sur nos pieds fracassés et en sang. Alors que nous étions hors d’haleine, des cigarettes allumées étaient insérées de force dans nos bouches, et chacun de nous était obligé de manger trois ou quatre d’entre

elles. Pendant ce temps, les soldats américains continuaient à nous frapper sur les yeux, la tête et les oreilles. De retour dans nos cellules, nous étions poussés contre des radiateurs brûlants, de sorte que notre peau était boursoflée.

Pendant treize jours et treize nuits, nous avons reçu le même traitement, torturés par la chaleur et la soif. Lorsque nous supplions pour avoir de l'eau, nos gardes se moquaient de nous. Quand nous nous évanouissions, nous étions réanimés en étant trempés avec de l'eau froide. Il y avait de la saleté partout et nous n'étions jamais autorisés à nous laver, nos yeux enflammés nous causaient des douleurs terribles, nous nous évanouissions continuellement.

Toutes les vingt minutes environ, les portes de nos cellules étaient ouvertes et les soldats nous insultaient et nous frappaient. Chaque fois que les portes étaient ouvertes, nous devions rester immobiles avec le dos à la porte. Deux assiettes de nourriture, épicée avec du sel, du poivre et de la moutarde afin de nous donner soif, nous étaient servies tous les jours. Nous mangions dans le noir sur le sol. La soif était la plus terrible de toutes nos tortures et nous ne pouvions pas dormir.

Dans ces conditions, je fus amené à un procès.³²



Pendant les procès et les audiences pour crimes de guerre nazis, pratiquement toutes les méthodes qui pouvaient faire obtenir une "confession" étaient employées. Désireux d'impliquer de hauts officiers allemands dans le massacre de Malmedy, l'enquêteur américain Harry Thon ordonna au sergent de la Wehrmacht, Willi Schafer, d'écrire une déclaration sous serment compromettante :

Le lendemain matin, Mr. Thon est apparu dans ma cellule, lut mon rapport, le déchira, m'a insulté et m'a frappé. Après avoir menacé de me tuer à moins que je n'écrive ce qu'il voulait, il est parti. Quelques minutes plus tard, la porte de ma cellule s'est ouverte, une cagoule noire tachée de sang, fut enfilée sur mon visage et je fus conduit dans une autre pièce. Compte tenu de la menace de M. Thon le capuchon noir eut un effet d'écrasement sur mon esprit... Quatre hommes de ma compagnie... m'accusaient, bien

plus tard ils admirent avoir fait un faux témoignage. Néanmoins, je refusais toujours de m'incriminer. Là-dessus, M. Thon a dit que si je continuais à refuser, cela serait considéré comme une preuve de mes opinions nazies, et... ma mort était assurée. Il a dit que je n'aurais aucune chance contre quatre témoins, et il m'a conseillé, pour mon propre bien, de faire une déclaration, après quoi je serais libéré... Je refusais toujours. Je dis à M. Thon que bien que ma mémoire fut bonne, j'étais incapable de me rappeler aucune des situations sur laquelle il voulait que j'écrive et qui, pour autant que je sache n'avaient jamais eu lieu.

M. Thon partit, mais il est revenu peu de temps après avec le lieutenant [William] Perl qui a abusé de moi et il a dit à M. Thon que, si je n'écrivais pas ce qui était nécessaire d'ici une demi-heure, je serais livré à mon sort. Le lieutenant Perl a été clair, j'avais le choix entre écrire et être libre ou ne pas écrire et mourir. Je décidai de vivre.³³

Joachim Hoffman, un autre Landser qui fut incapable de résister à la pression raconte :

Lorsque je fus conduit à une audition, une cagoule noire fut enfilée sur ma tête. Les gardes qui m'ont emmené à mon audition me frappaient souvent ou me donnaient des coups de pied. J'ai été jeté deux fois dans les escaliers et je fus tellement blessé que le sang est sorti de ma bouche et de mon nez. Lors de l'audience, lorsque j'ai parlé aux officiers du mauvais traitement que je subissais, ils ont simplement ri. J'ai été battu et le capuchon noir était redescendu sur mon visage à chaque fois que je ne pouvais pas répondre aux questions qui m'étaient posées, ou que je donnais des réponses qui ne plaisaient pas aux officiers... J'ai été frappé et j'ai reçu plusieurs fois des coups de pied dans les parties génitales.³⁴

Naturellement, après plusieurs de ces sessions, même les plus forts se soumettaient et signaient des papiers les incriminant ainsi que d'autres. "*Si tu confesses tu seras libre,*" s'entendit dire Siegfried Jaenckel, alors âgé de dix-neuf ans.

"*Il te suffit de dire que tu avais reçu un ordre de tes supérieurs. Mais si tu ne parles pas, tu seras pendu.*"³⁵ En dépit de l'abus physique et mental, le jeune Jaenckel tint bon aussi longtemps qu'il le pouvait : "*J'étais*

frappé et j'ai entendu les cris des hommes torturés dans des cellules voisines et à chaque fois que j'étais conduit à une audience, je tremblais de peur... Soumis à une telle contrainte j'ai finalement cédé et j'ai signé la longue déposition dictée pour moi."³⁶

Loin d'être des cas isolés ou extrêmes, de telles méthodes d'extorsion d'aveux étaient la règle plutôt que l'exception. L'auteure Freda Utley, qui a appris l'horreur après avoir parlé avec le juriste américain Edward van Roden écrivit :

Coups et coups de pied violents ; dents cassées et mâchoires brisées ; simulacre de procès ; isolement; torture avec des éclats brûlant ; recours à des enquêteurs prétendant être des prêtres ; famine ; et promesses d'acquiescement... le juge van Roden a déclaré : "Sur 139 cas que nous avons étudiés, tous, sauf deux Allemands avaient reçu des coups de pied dans les testicules causant des dégâts irréversibles. C'était le mode opératoire standard avec nos enquêteurs américains." Il a parlé d'un Allemand qui avait eu des allumettes enfoncées sous ses ongles puis allumées par les enquêteurs américains pour extorquer une confession, et il était apparu à son procès avec ses doigts encore bandés.³⁷

En plus de témoignage obtenu sous la torture, ceux qui auraient pu parler pour la défense de l'accusé en furent empêchés. En outre, des personnes embauchées comme "témoins" furent payées par les Américains afin qu'elles répètent comme des perroquets les charges de l'accusation.³⁸

Lorsque les critiques tels que Utley et van Roden ont fait surface, et alors même que les victimes étaient pendues par centaines, les responsables ont défendu leurs méthodes. "*Nous n'aurions pas pu faire parler ces oiseaux autrement...*" expliqua le colonel A. H. Rosenfeld. "*C'était une astuce et elle a fonctionné comme un charme.*"³⁹



Pendant ce temps, tandis que la mascarade judiciaire est en cours derrière les murs de la prison, des tortures d'un autre genre harcèlent le pays. En effet, au cours des premières années d'après-guerre

l'Allemagne conquise n'était guère mieux qu'un vaste camp de concentration. Coïncidant avec le programme de dénazification et de "rééducation" impitoyable des Alliés, il y avait la politique américaine et britannique de non-fraternisation. En théorie, la "nonfrat" était un peu plus qu'une ségrégation des vainqueurs des vaincus pour assurer que l'occupation était à la fois efficace et économique. Toutefois, la dure et froide réalité veut que ce programme était une tentative délibérée de dégrader et de diaboliser davantage les Allemands et d'écraser le peu de fierté et de respect qu'il leur restait. Une brochure d'après-guerre qui était distribuée aux troupes américaines contenait ceci :

Il n'y a plus de coup de feu, mais il y a beaucoup à faire... Regardez dehors, les gens sont encore des ennemis redoutables... Il y a des enfants qui traînent à l'extérieur de votre salle de mess ; ils seront trop polis ou auront trop peur de demander de la nourriture, mais vous pouvez voir dans leurs yeux comme ils sont affamés... Les vieillards et les femmes tirant des charrettes, des jeunes filles dans des vêtements usés jusqu'à la corde... sont encore mieux lotis que les milliers de Grecs, de Hollandais et de Polonais qu'ils ont asservis... Le loqueteux allemand qui chemine dans la rue avec une charge de bois de chauffage peut ne pas sembler vicieux, mais il a beaucoup en commun avec un rat pris au piège.⁴⁰

Riche de siècles d'expériences coloniales dont il pouvait tirer parti, le gouvernement britannique publia des directives semblables à ses soldats stationnés dans "*la plus sombre Allemagne*" :

Jouez votre rôle en tant que représentant d'une puissance conquérante et gardez les Allemands à leur place. Donnez des ordres, ne soulevez pas de question. Affichez une brusquerie froide, correcte, digne et une attitude hautaine. N'essayez pas d'être gentils : c'est considéré comme une faiblesse. Coupez court lourdement vis-à-vis de toute tentative de demande de prise en charge [de quoique ce soit] ou toute autre forme d'insolence. Ne soyez pas trop disposés à écouter des histoires de femmes séduisantes, elles peuvent agir sur ordres. Ne montrez aucune aversion pour une autre guerre si l'Allemagne n'a pas appris sa leçon cette fois-ci.⁴¹

Alors que la non-fraternisation était devenue le véhicule officiel pour déposséder les Allemands de leurs maisons et de leurs biens et de leur refuser l'accès aux boutiques, aux magasins et aux restaurants, officieusement les décrets faisaient office de permis pour les conquérants afin de pouvoir abuser, insulter et maltraiter les vaincus à chaque fois que l'envie leur en prenait.⁴²

“JE DÉTESTE LES ALLEMANDS,” mettait en garde un signe sur le bureau d'un major américain. Sans surprise, beaucoup d'hommes de troupe prenaient ces conseils à cœur. Un soldat américain, Joseph Halow écrit :

Je me souviens d'un traducteur juif américain qui, au volant de sa Jeep... n'a jamais manqué une occasion de passer dans une flaque d'eau à grande vitesse, inondant autant de piétons allemands qu'il pouvait avec de l'eau boueuse et froide. J'étais avec lui à une de ces occasions. Après une embardée pour éclabousser un grand nombre d'Allemands qui marchaient le long d'un chemin de terre, il me sourit et il admit ouvertement que cela était délibéré, qu'il pensait que les Allemands le méritaient. Bien que je ne pouvais comprendre ses sentiments, je déplorais cette habitude, car alors je savais quels soins minutieux les Allemands que je connaissais accordaient à leurs affaires, très peu d'entre eux étaient en mesure d'acheter de nouveaux vêtements, de les nettoyer et de réparer les vieux.⁴³

Un autre sport que les soldats alliés en jeeps appréciaient : ils accrochaient avec une canne les chevilles des Allemandes qu'ils croisaient et ils les faisaient tomber. Les Allemands étaient frappés sur la tête.⁴⁴ Joseph Halow se souvient d'un autre incident qui devenait trop fréquent :

Alors que j'étais en face de l'Hôtel Excelsior, sur le point de monter à bord d'un bus... je remarquai une foule rassemblée dans le coin. Je me précipite sur les lieux et je découvre l'attraction. Une recrue de l'Armée américaine frappait un Allemand qui n'offrait aucune résistance. Celui-ci tomba bientôt sur le trottoir, répétant : “Aber ich habe nichts getan” (Mais je n'ai rien fait !) Ses suppliques étaient inutiles pour calmer le GI qui était hors de lui. Je demandai à un spectateur ce qui était arrivé, et j'appris que l'Allemand avait insulté une jeune fille américaine en l'appelant “putain”.

Alors que l'Allemand était étendu là, la recrue commença à le frapper furieusement, sur le côté, dans la poitrine, sur tout son corps qui se contorsionnait. Deux lieutenants américains se tenaient parmi les spectateurs. J'ai demandé s'il n'y avait personne qui pouvait arrêter l'agression. L'un des policiers montrait un dégoût évident, mais il a continué à regarder en silence. Quand je lui ai demandé directement s'il ne pouvait pas ordonner à l'homme d'arrêter, il se contenta de hausser les épaules sans rien dire.⁴⁵

Une telle brutalité commise au hasard ne passait pas inaperçue aux yeux des Allemands non plus. L'américaine Freda Utley écrit :

Je me souviens d'un jeune Allemand, qui avait été dans la France occupée, me dire : "Quand j'étais un soldat en France, je n'ai jamais eu la chance de profiter de la vie et de frapper d'autres personnes comme vous le faites. Nous étions strictement disciplinés et on nous avait dit d'être polis et prévenant avec les Français ; nous avons vécu avec eux dans leurs maisons, et nous ne les jetions pas dans le caniveau comme vous nous le faites. Nous avons bien appris notre leçon ; si jamais il y a une prochaine fois, vous nous avez appris à nous Allemands ce qui est autorisé à un conquérant."⁴⁶

Bien que certains soldats avaient largement adopté le décret de non-fraternisation avec un esprit vindicatif pour satisfaire Eisenhower lui-même, la plupart des GI et des Tommies sont restés fidèles à leur meilleur côté. Peter Fabian, un jeune officier d'artillerie dans une division britannique, se souvient du jour où une fermière allemande "*très désemparée*" se précipita vers lui.

Elle avait couru sur les presque 13 kilomètres depuis la ferme. Elle a dit qu'elle avait ébouillanté son bébé et nous suppliait de l'aider à le sauver. Je suis donc allé voir notre responsable médical, qui était une femme, et je lui ai demandé si elle pouvait faire quelque chose. Elle a dit qu'elle pensait qu'elle pouvait mais elle n'avait pas de moyen de transport. J'ai donc piqué un moyen de transport. J'ai pris une jeep sans autorisation et j'ai conduit la responsable médicale et la [mère] à la ferme. Nous avons trouvé le bébé presque mort. Il avait été ébouillanté de partout. La mère avait couvert les brûlures de farine, ce qui était la dernière chose à faire. De sorte

que, la responsable médicale a dû passer deux ou trois heures à enlever la farine...

Le lendemain, lundi matin, j'étais à l'heure devant le colonel, mon commandant, qui était chrétien et détestait les Allemands. Il a dit : "Comment osez-vous parler aux Allemands ! Vous n'avez absolument aucun droit. Ne savez-vous pas qu'il y a une loi pour ce genre de chose ! La prochaine fois vous aurez de graves problèmes." Cela m'a mis très, très en colère, alors je rétorquai : "Eh bien, maintenant je sais comment vous *les chrétiens* vous sentez au sujet de ces choses, mais je crains que nous n'ayons d'autres normes." Il n'a rien répondu. Son visage est devenu rouge et il a dit : "Très bien, partez." Je n'en ai plus entendu parler.⁴⁷

De tels îlots d'humanité – petits paradis qu'ils étaient – ne pouvaient pas apaiser matériellement les conditions terribles qui existaient dans toute l'Allemagne et ils ne pouvaient pas améliorer l'océan immense de souffrance humaine. Un an après la fin de la guerre, l'ancien Reich était encore une terre de "troglodytes" avec les citadins accrochés précairement à leurs grottes. Après avoir vu par lui-même les conditions de vie à Hambourg, Victor Gollancz était horrifié. L'éditeur juif écrivit ceci à sa femme en Angleterre :

Dans une chambre vivent un soldat, sa femme (qui attend un bébé dans une quinzaine de jours) et sa mère de soixante-douze ans. Ils vivent, mangent, cuisinent, travaillent et dorment dans une chambre. Il y a un lit ; une table ; deux chaises ; une très petite table de chevet ; et un petit poêle de cuisson... La vieille mère dort dans le lit ; *sur le sol*, sur un tapis sale, mais pas de matelas, dorment le mari et la femme. Les vêtements de la femme sont misérables, et elle est pieds nus. Elle n'a pas de vêtements pour bébés ou de berceau, rien. Des gens comme ça n'ont littéralement *RIEN*. Leur principale préoccupation était de trouver un panier ou quelque chose où mettre le bébé. Je demande à la vieille mère si elle a assez à manger, et elle répond avec un sourire, "*Nein, nein, ich bin immer hungrig*", comme si cela était de la faute de son appétit.

Tout ceci est déroutant, mais c'est le paradis, c'est ce que je veux vraiment dire comparé au prochain endroit... L'endroit est une cave sous les décombres dans l'une des immenses zones dévastées. Pour la lumière et l'air il y a

une petite fenêtre. Sur une table il y a une sorte de lampe ouverte avec une flamme nue... L'air est si épais que je peux à peine voir car mes lunettes sont pratiquement couverte de buée... Il y a un lit dans lequel le mari et la femme sont en train de dormir ; sur une sorte de canapé se trouve le fils, estropié pendant la guerre ; et à l'étage, sur une "matelas" indescriptiblement sale qui est tout éventré et qui déborde de sciure de bois, se trouve la fille. Elle a l'air d'avoir cinquante ans, mais je pense qu'elle a environ vingt-cinq ans. C'est une créature extraordinaire, avec un grand nez, un visage osseux et émacié, et plusieurs dents de devant manquantes. Elle a également l'air d'être assez estropiée, et sa main tremble terriblement, je suppose [à cause] de la faim. Il n'y a pas du tout d'espace libre dans la cave et encore une fois ils vivent, mangent et dorment ici. Personne ne peut travailler : le jeune homme ne peut pas parce qu'il est paralysé et le père parce qu'il est trop faible... La femme a pleuré quand les gens de l'Armée du Salut lui ont donné un peu d'argent.⁴⁸

Comme Gollancz le remarqua, l'Armée du Salut fut l'une des rares organisations humanitaires qui osa faire front et combattre cette souffrance incroyable, indépendamment de la pression politique exercée par les Alliés. Avec une chaleur caractéristique et une compassion qui semblaient d'autant plus surprenantes au milieu du climat écrasant de haine et de vengeance, l'organisme de bienfaisance distribuait de la nourriture, des vêtements et des abris. Mais même les efforts héroïques de l'Armée du Salut et de son personnel bien-financé et bien organisé avaient un effet à peine notable dans cette catastrophe grandissante.



À Berlin seulement, on estime que 50.000 orphelins tentaient de survivre. "*Certains d'entre eux,*" écrit un témoin, étaient "*borgnes ou vétérans unijambistes de sept ans ou plus, plusieurs d'entre eux avaient été si perturbés par les bombardements et l'attaque russe qu'ils criaient à la vue d'un uniforme, même à celui de l'Armée du Salut.*"⁴⁹

Compte tenu des conditions sauvages et de la rareté des ressources, la concurrence entre les essaims d'orphelins était vive, surtout en hiver. "*À chaque fois qu'un camion quittait un dépôt de charbon,*" se souvient

un officier britannique, *“des centaines de petits enfants couraient après pour ramasser les morceaux de charbon qui étaient tombés quand il passait, et beaucoup d’entre eux étaient écrasés dans la mêlée.”*⁵⁰

Alors que les troupes d’occupation mangeaient des repas de cinq plats complets avec sole frite, steak néerlandais et de la crème glacée, des milliers d’enfants affamés se sentaient heureux si une peau de pomme de terre ou une croûte de pain moisi était découverte.⁵¹ Christopher Leefe se souvient d’un incident qui a eu lieu pendant le dîner dans un mess britannique :

Nous étions à mi-chemin quand il y eut une agitation terrible dans le couloir à l’extérieur et le serveur du mess se précipita en traînant un petit garçon derrière lui. Le garçon avait été pris en train de voler dans nos chambres. Il avait grimpé à un tuyau de drainage et était passé par une fenêtre quatre étages plus haut. Il avait chipé quelques briquets et une montre et était sur le point de filer quand il a été pris. Donc, il était là, ce petit galopin allemand, en face de nous grands officiers britanniques. Il avait environ 10 ans seulement, il était gros comme un haricot, ses vêtements pendaient sur lui comme des sacs : quand les enfants sont affamés leurs vêtements semblent toujours trop grands pour eux. Il se tenait devant l’officier supérieur présent... et le major lui a demandé : “Pourquoi as-tu fait ça ?...”

Le garçon se tenait là et ne dit rien. Il était blond et aryen et défiant, et tout à coup le principal se pencha en avant et le frappa au visage avec sa main. “SALETÉ DE PETIT KRAUT !” cria-t-il. “Allez, où as-tu mis tout ça ?” Bash, bash ! Le garçon se tenait là avec les larmes qui coulaient sur son visage et le serveur du mess allemand derrière lui le grondait en allemand. Ses yeux étaient si bleus et ses cheveux étaient si blonds et il se tenait là si arrogant et provocateur que je me suis toujours demandé jusqu’à ce jour : “Dieu, je me demande combien de nos garçons seraient aussi courageux que ça ?”

Le fait est qu’aucun d’entre nous ne se souciait le moins du monde de ce petit garçon. Il était probablement un orphelin, son père mort sur le front de l’Est, sa mère pourrissant sous les décombres des ruines bombardées, et il était là affamé et risquant sa vie en grimpant les gouttières au milieu d’un régiment de chars britannique. Et alors ? Nous ne sentions aucune compassion pour lui ni pour aucun des Allemands.⁵²

Les enfants qui ne pouvaient pas vivre de leurs expédients, mouraient. Ceux qui ne mouraient pas de faim ou de froid étaient écrasés par les murs de leurs cavernes ou déchiquetés par les bombes qui n'avaient pas explosé qui étaient éparpillées par tonnes à travers toute l'Allemagne.

“J’ai vu un ami qui jouait avec une grenade à main,” déclara Martha Suentzenich alors âgée de neuf ans. *“Elle a explosé et a soufflé sa tête. Il a sauté comme un poulet avec du sang qui giclait partout.”*⁵³

Livrés à eux-mêmes, les orphelins vieillissaient vite, et les petites filles encore plus vite. Comme leurs sœurs plus âgées, les enfants ont vite découvert que se vendre pouvait conjurer la famine.

“La jeunesse de l’Allemagne est sur la route... parce qu’il n’y avait pas assez à manger à la maison,” rapporta le *New York Times*. *“Sans-abri, sans-papiers ou cartes de rationnement... ces groupes volent les Allemands et les personnes déplacées. Ils... errent sans but, désillusionnés, dissolus, malades, et sans guide.”*⁵⁴



Alors que des cas de conscience naissaient chez de nombreux soldats alliés – ainsi que chez les journalistes de New York – il en allait de même avec d’autres qui commençaient à reculer devant le règne impitoyable de la terreur qui transpirait en Allemagne. Au cours des mois et années qui suivirent, des voix, jusqu’ici muettes ou silencieuses s’élevèrent enfin. George Kennan, un haut fonctionnaire du département d’État américain fut indigné par ce qu’il a vu en Allemagne :

À chaque fois, je revenais avec un sentiment d’horreur absolue devant le spectacle de cette horde de mes compatriotes et de leurs affidés campant dans le luxe au milieu des ruines d’une communauté nationale brisée, ignorant du passé, ne se souciant pas des preuves abondantes de la tragédie en cours tout autour d’eux, habitant les villas mêmes réquisitionnées que la Gestapo et les SS venaient d’abandonner, et jouissant des mêmes privilèges, affichant leur luxe de supermarché stupide au visage d’un véritable océan de privation, de faim et de misère, montrant l’exemple du matérialisme vide

et de la pauvreté culturelle devant un peuple qui a désespérément besoin d'une orientation spirituelle et intellectuelle.⁵⁵

Un compatriote et historien américain, Ralph Keeling Franklin ajouta :

Alors que les Allemands autour d'eux meurent de faim, portent des haillons, et vivent dans des masures, les aristocrates américains vivent dans une aisance et un luxe auxquels ils sont souvent peu habitués... Ils vivent dans les plus belles maisons d'où ils ont expulsé les Allemands ; ils fanfaronnent dans des livrées fines et se gorgent de régimes alimentaires trois fois plus gros qu'ils ne le permettent aux Allemands... Lorsque nous disons aux Allemands que leurs faibles rations sont nécessaires parce qu'il y a si peu de nourriture, ils pensent naturellement soit que nous leur mentons ou ils nous considèrent comme des êtres inhumains qui prennent la part du lion sur les faibles approvisionnements alors qu'eux et leurs enfants meurent de faim.⁵⁶

L'une des préoccupations sous-jacentes pour de nombreuses critiques de la politique alliée était que l'exemple atroce qui était présenté par les démocraties allait bientôt conduire tous les Allemands dans les mains soviétiques ; que les victimes, en dépit de leur aversion profonde, allaient bientôt voir le communisme comme le moindre de deux maux.

“Ce que nous faisons est de détruire complètement le seul État semi-moderne en Europe de sorte que la Russie peut avaler l'ensemble,” avertit George Patton prophétiquement, peu de temps avant qu'il ne soit renvoyé par Eisenhower.⁵⁷

Comme le général l'avait précédemment précisé et en dépit de la grande sympathie exprimée mondialement pour les juifs persécutés par les Nazis avant et pendant la guerre, une marée montante de voix s'élevait tout aussi horrifiées par le traitement des juifs envers les Allemands après la guerre. Freda Utley, elle-même n'étant certainement pas anti-sémite, ayant autant de ferveur anti-nazie qu'elle était anti-communiste, la journaliste donna corps à l'humeur grandissante de nombreuses personnes dans son livre, *Le coût élevé de la vengeance* :

Malheureusement pour l'avenir, l'attitude vengeresse de certains fonctionnaires du gouvernement militaire qui étaient juifs, le fait que Morgenthau ait donné son nom à la politique de génocide souscrite par le Président Roosevelt, et l'abus par de nombreux juifs non-allemands de leur position privilégiée en tant que Personnes Déplacées (P.D) ont converti plus d'Allemands à l'antisémitisme que les lois et la propagande raciale d'Hitler. Sous les Nazis beaucoup, sinon la plupart, des Allemands sympathisaient avec les juifs et avaient honte des atrocités commises par les Nazis. Mais selon ce que m'ont dit des juifs-allemands, depuis la défaite de l'Allemagne et de l'occupation alliée de plus en plus d'Allemands autrefois sans préjugés antisémites disent que, après tout, Hitler avait raison ; les juifs sont la cause de la misère allemande et le traitement injuste que les Allemands reçoivent des mains des démocraties victorieuses...

Jeannette Wolff, l'intrépide dirigeante juive sociale-démocrate... m'a dit qu'il était tragique pour les juifs-allemands que le comportement de nombreux juifs américains et de P.D donnait des motifs légitimes à l'antisémitisme en Allemagne... Les vues de Jeannette Wolff n'étaient pas exceptionnelles. Considérant que la haine envers le peuple allemand chasse trop souvent toute pitié et le sens de la justice parmi les juifs qui se sont échappés d'Allemagne dans les années trente ou qui n'ont jamais vécu en Allemagne, le juif-allemand qui est resté à la maison et a souffert sous la terreur d'Hitler, dont les parents et les amis furent assassinés, et qui ont enduré les horreurs des camps de concentration, sont pour la plupart sans haine du *peuple* allemand, et se sentent encore comme allemands. Ce sont les juifs-américains (souvent d'origine polonaise ou russe) et les exilés de retour qui semblent déterminés à venger l'agonie du peuple juif dans le Reich d'Hitler en punissant tout le peuple allemand.

Je suppose que l'explication réside dans le fait que les juifs qui sont restés en Allemagne savent par expérience que le peuple allemand dans son ensemble n'est pas responsable pour les crimes nazis. Beaucoup d'entre eux doivent leur survie aux risques pris par de simples Allemands pour les sauver en les cachant ou en les nourrissant. Et les juifs qui sont sortis vivants des camps de concentration savent que de nombreux Allemands ont subi la même faim et la même torture que les juifs parce qu'ils se sont opposés à la tyrannie des Nazis et qu'ils se sont prononcés contre la persécution des juifs.⁵⁸

Alors que les politiques et la crainte davantage d'anti-sémitisme motivaient beaucoup de critiques, rien de plus que la vraie compassion pour les victimes innocentes contraignait les autres à prendre la parole. Dans son message du réveillon de Noël 1945, le pape Pie XII a fait appel au monde pour mettre fin à la "cruauté conçue par le mal" qui était secrètement en train de détruire le peuple allemand.⁵⁹ Aussi puissant que fut sans aucun doute le plaidoyer du pape, un rapport ultérieur déposé par Herbert Hoover était peut-être plus choquant et il eut des répercussions plus importantes. Après avoir visité l'Allemagne, l'ancien président américain parla des enfants sans abri qui mouraient de froid par centaines, des hommes et des femmes s'évanouissant à leurs postes de travail à cause de la faim, des automobilistes qui prenaient soin de ne pas rouler sur les piétons malades et émaciés quand ils traversaient les rues.⁶⁰ Ce qui filtrait également à la surface étaient les contes horribles des chambres de torture alliées.

"LES AMÉRICAINS TORTURENT LES ALLEMANDS POUR EXTORQUER DES AVEUX," affichaient les gros titres britanniques. "*Une vilaine histoire des tortures barbares infligées au nom de la justice alliée... Les hommes forts ont été réduits en épaves brisées prêtes à marmonner toute confession exigée par leurs procureurs.*"⁶¹

Embarrassés et atterrés, beaucoup d'Américains étaient frappés d'horreur. Voyant les atrocités alliées contre l'Allemagne dans son ensemble, c'était, dit Henrick Shipstead au Sénat américain, "*Le monument éternel de la honte de l'Amérique : le Plan Morgenthau pour la destruction du peuple de langue allemande.*"⁶² Bien que Henry Morgenthau – évincé par le président Truman – et bien que certains des aspects les plus sauvages du plan avaient été mis de côté, l'accord signé par les Alliés victorieux à Postdam était à bien des égards encore plus draconien que l'original.

Alors même que le chœur des critiques sur le traitement sadique de l'Allemagne augmentait, un cauchemar aux proportions presque incroyables se développait derrière le rideau de fer. Ici, dans les anciennes provinces vieilles de plusieurs siècles de la Prusse, de la Poméranie, mais surtout de Silésie, les graines semées à Yalta et Postdam portaient un fruit riche et terrible. Ce qui transpirait dans cette ancienne région allemande était, annonça un historien

américain à l'époque, *“l'atrocité la plus stupéfiante de toute l'histoire. C'est délibéré, c'est brutal, c'est énorme, et c'est un crime allié. C'est un crime américain, britannique, russe, Morgenthau, Postdam.”*⁶³

C'était, dit simplement un évêque américain, *“le plus grand crime du millénaire.”*⁶⁴

LE CRIME DU MILLÉNAIRE

COMME CE FUT LE cas dans toute l'Allemagne de l'Est au cours du printemps 1945, alors que des millions de personnes terrifiées par l'Armée rouge ont fui ou se sont retrouvées prises au piège par la rapide avancée soviétique, des millions d'autres se sont accrochées à leurs maisons, déterminées en quelque sorte à faire face à la tempête. La défaite qui suivit peu après décida des milliers d'affamés et de réfugiés en loques à retourner à l'Est, estimant qu'il valait mieux souffrir et mourir à la maison, entouré de tout ce qui était familial, que de souffrir et mourir sur les routes comme des vagabonds sans-abri. Ce que ces pauvres misérables ne savaient pas encore, c'est qu'ils n'avaient plus de maison.

En vertu des accords prononcés à Yalta et codifiés à Potsdam, la Russie reçoit de vastes étendues de territoire allemand et polonais à l'Est et, en récompense, la Pologne absorbe de grandes étendues de l'ancien Reich à l'Ouest, y compris une grande partie de la Prusse, de la Poméranie et de la très riche province industrialisée de Silésie. Ce qu'une telle action impliquait fut effroyablement révélée par Winston Churchill. Quand un responsable polonais a exprimé des doutes quant au fait qu'un déracinement aussi massif de personnes ne pouvait pas être réalisé, le premier ministre britannique balaya toutes les préoccupations : *“Ne vous occupez pas des cinq ou plus millions d'Allemands. Staline s'en chargera. Vous n'aurez pas d'ennuis avec eux : ils cesseront d'exister.”*¹

Même si l'Armée rouge occupait l'Allemagne de l'Est en 1945, des miliciens armés polonais suivaient de près tout cela et ils étaient désireux de revendiquer ce qui allait bientôt être à eux. Pour les survivants qui pensèrent qu'ils avaient tout vu et tout enduré sous l'occupation soviétique, ils découvrirent bientôt qu'ils n'en était rien.

“Les semaines au cours desquelles les Russes avaient occupé le village semblaient paisibles en comparaison,” écrivit une femme de Silésie.²

“Il y a quelque chose d’étrange et d’effrayant en ce qui concerne cette milice polonaise,” ajouta un autre observateur. *“Elle est composée, non pas de soldats et de policiers, mais de canailles : jeunes, sales et hirsutes, cruels et rusés.”*³

Comme ces témoins et beaucoup d’autres en ont pris note, la malice des envahisseurs polonais était plus extrême que celle de l’Armée rouge. Contrairement au Russe typique, qui ne nourrissait aucune malveillance personnelle envers l’Allemand moyen, les siècles de conflits entre les pays voisins, la Pologne et l’Allemagne, avaient alimenté une haine profonde et durable.⁴

“Les Russes...s ont rancuniers d’une manière qui est différente de celle des Polonais,” observa un ecclésiastique. *“La méchanceté de la milice polonaise... est froide et venimeuse, alors que la malveillance russe est en quelque sorte à sang chaud.”*⁵

“Ils étaient constamment ivres et ils exhalaient leur rage sur les Allemands,” enregistra Maria Goretti de Silésie.

Quatre Polonais ivres dirigés par un travailleur polonais qui avait autrefois été employé dans ma maison avaient forcé leur chemin dans le presbytère et ont battu ma belle-sœur et ma femme de ménage. Lorsque je suis apparue sur la scène, ils se sont immédiatement dirigés vers moi, m’injuriant vulgairement. L’un d’eux tenait mes mains pour que je ne puisse pas bouger et les autres m’ont frappée au visage et sur la tête avec leurs poings. Puis quelqu’un m’a porté un tel coup sur le menton que je suis tombée sur le sol. Ils m’ont rué de coups de pied et m’ont traînée vers la porte. Je suis parvenue à me remettre sur mes pieds et j’ai couru dans la cour, mais ils me poursuivaient et bientôt ils m’ont rattrapée. Puis ils m’ont fait trébucher et je suis tombée sur une pierre et je me suis ouvert le visage. Ils ont continué à m’invectiver comme je restais là, et j’ai pensé que ma dernière heure était venue... Ce fut le remerciement que j’ai eu des Polonais pour les avoir protégés pendant le régime hitlérien.⁶

“Il n’y avait pas un Allemand dans tout le village qui n’ait pas été battu à une occasion ou à une autre...,” révéla une autre victime

matraquée. *“Pour ne citer que trois exemples de méthodes polonaises pour tourmenter les Allemands : ils ont poussé un Allemand sous le déversoir ; ils ont fait s’allonger un autre villageois sur le sol et lui ont fait manger de l’herbe ; à une autre occasion ils ont fait s’allonger un des villageois sur le sol, puis ils sont montés sur la table et ils ont sauté sur son ventre.”*⁷

Parce que de nombreux miliciens arrivaient avec des femmes, des amoureux et parfois des enfants, les viols massifs ne se produisirent pas.⁸ Toutefois, pour les victimes de passage à tabac, la torture et la terreur constante, ce fut un maigre réconfort. Tous les résidents étaient des proies faciles.

“Étant donné que tous les Allemands sont tenus de porter des brassards blancs, ils sont des proies identifiables pour ces adolescents volontaires et ils peuvent être facilement identifiés et emmenés pour tout type de travail ou d’humiliation,” nota Regina Shelton. *“Les quelques hommes allemands dans la ville, la plupart d’entre eux n’étant plus tout jeunes et qui furent jugés physiquement inaptes au service militaire pendant la guerre, sont les premières victimes de la dégradation et du terrorisme. Tôt ou tard, chacun est arrêté sur quelque prétexte qui vient à l’esprit polonais.”*⁹

Les arrestations étaient aléatoires, soudaines et généralement basées sur des rumeurs ou des ouï-dire. Un homme de la ville de Neisse se souvient :

Je venais juste de sortir, après avoir terminé ma soupe, quand un civil et un Russe, portant l’uniforme du Mouvement des jeunes communistes, sont venus vers moi... Il[s] m’[ont] informé que j’étais soupçonné d’avoir malmené des Polonais. J’ai nié cette accusation. Le jeune Russe, qui avait environ vingt-six ans, m’a alors frappé au visage et il a crié : “Vous gros porc allemand, vous n’avez jamais travaillé, seulement manger et boire, frapper les travailleurs, et aller avec les femmes.” Je me suis fortement opposé à cette accusation, après quoi il m’a frappé au visage une seconde fois. Puis ils m’emmenèrent, soi-disant pour m’interroger. Ils m’ont descendu dans la cave de l’école des garçons où quatre Russes se sont rapidement emparés de moi et ils ont commencé à me battre. Le sang coulait sur mon nez, ma bouche et mes oreilles, et finalement je me suis effondré.¹⁰

Un homme du village de Falkenhain ajouta :

Un milicien polonais est venu à la maison et m'a dit : "l'homme allemand dit que vous avez une radio." Je lui ai répondu, "l'Allemand dit des mensonges." Le Polonais m'a alors donné des coups de pied dans l'estomac, m'a arrêté, et m'a emmené... au quartier général du dit commandant polonais. J'ai été interrogé pendant des heures et ils ont continué à me demander si j'avais caché des objets de valeur. Ils m'ont frappé sur le visage et sur la bouche et ils m'ont donné des coups de pied dans l'estomac. Puis ils m'ont enfermé dans une cellule qui était si petite qu'il n'y avait de la place que pour se tenir debout ou assis, mais pas pour se coucher.¹¹

"Nous étions entassés comme des animaux..." déclara un prisonnier à Trebnitz. *"Des essaims de poux couraient sur les chiffons sur lesquels nous dormions. La nuit, nous étions leur proie à un tel point que nous pouvions à peine dormir, mais il était vain d'essayer de les attraper car il faisait trop sombre dans la cellule. Il y avait un vieux seau dans chaque cellule que nous devons utiliser quand nous avons besoin de nous soulager. Inutile de dire que la puanteur du seau était horrible. Les gardes de la milice... prenaient un malin plaisir à tourmenter les pauvres prisonniers tous les jours, que ce soit en les frappant ou en leur donnant des coups de pied ou en lâchant les chiens sur eux. Cela les amusait beaucoup à chaque fois que l'un ou l'autre des prisonniers se faisait mordre."*¹²

Quand les "interrogatoires" dans la prison ont commencé, un grand nombre des séances de torture étaient tout simplement une tentative de découvrir où les Allemands avaient enterré l'or, l'argent et les bijoux imaginaires. Presque toutes les méthodes étaient utilisées pour infliger la douleur, y compris les parties génitales écrasées, des éclats aiguisés tarautés sous les ongles des pieds, des tisonniers rouges, et bien sûr, les coups violents.¹³ Pour noyer les cris affreux qui résonnaient dans les rues, les radios fonctionnaient souvent à plein volume.¹⁴ Ceux qui réussissaient à survivre à ces séances de torture sadiques ne pouvaient que prier pour que leur agonie prenne fin. Malheureusement ce ne fut pas le cas et des centaines de milliers de victimes ont dû endurer l'horreur encore et encore.¹⁵

“A dix heures, ils... ont commencé à m’interroger à nouveau,” se souvient un homme qui fut battu et meurtri.

Ils me faisaient me déshabiller et me coucher sur une chaise, puis ils me donnaient environ soixante-dix coups avec leurs fouets. Chaque fois que j’essayais de me lever, ils me frappaient au visage et ils me donnaient des coups de pied dans l’estomac... quand ils avaient fini de me flageller, ils disaient : “Maintenant, allez-vous nous dire où vous avez caché vos objets de valeur ?” Je répondais : “Je n’ai pas caché quoi que ce soit.” Ils m’ont ensuite fait me coucher sur le sol, à plat ventre avec la plante des pieds vers le haut, et l’une des brutes commença à frapper mes orteils avec un marteau jusqu’à ce que les os éclatent.¹⁶

Quand une forme de sauvagerie ne fonctionnait pas, les sadiques en riant passaient à une autre.¹⁷ Avec des couteaux et des baïonnettes les jeunes tortionnaires coupaient des croix gammées dans le ventre et le dos des victimes qui hurlaient. Pour ceux qui s’évanouissaient, un peu d’eau les ranimait de sorte que la torture pouvait se poursuivre.¹⁸

Personne n’échappait à l’horreur. Les Landsers de retour, ceux qui pensaient avoir fait face à toutes les terreurs que six années de guerre pouvaient offrir, découvrirent bientôt qu’en effet, ils n’avaient pas tout vu. Un de ces jeunes soldats raconte son propre voyage en enfer :

Mon père et moi avons été enfermés ensemble dans une cellule... Peu après, ils sont venus et ont emmené mon père. J’ai entendu quelqu’un crier : “Baissez votre pantalon ! Allongez-vous, salaud !” Alors j’ai entendu le bruit des coups qui s’abattaient sur la chair nue, suivi par des cris, des plaintes et des gémissements, et en même temps des rires moqueurs, les quolibets, les serments, et plus de coups. Je tremblais de rage et d’indignation à l’idée que les Polonais avaient fouetté mon père, un vieillard de soixante-huit ans. Alors j’ai entendu un faible gémissement, et après tout fut calme... Puis la porte s’est ouverte, et j’ai entendu une voix polonaise crier, “Sortez, salaud, fils de pute. Baissez votre pantalon ! Bougez-vous ! Vite !” Avant que j’aie eu le temps de réaliser ce qu’ils étaient sur le point de me faire, quatre d’entre eux, un sourire laid sur leurs visages, se sont emparé de moi. Ils ont tiré mon pantalon vers le bas, et m’ont poussé sur un tabouret... puis ils ont

commencé à fouetter mes cuisses nues et mon postérieure avec un fouet. Je me mordais les lèvres pour m'empêcher de crier, car j'étais déterminé à ne pas laisser ces diables voir combien ils me faisaient mal. Mais je ne pouvais pas contrôler les secousses de mon corps, et je me tortillais comme un ver... Puis je me suis évanoui.¹⁹

Sans discontinuer, jour et nuit, le sadisme se poursuivait. Lorsque les radios étaient de nouveau allumées avec le volume au maximum ou que des accordéons commençaient à jouer, l'horreur commençait. *“Dès que nous les entendions,”* se rappelle une victime tremblante, *“nous savions que la torture allait commencer.”*²⁰



Ce ne sont pas tous les crimes qui étaient commis dans le secret derrière les murs de la prison. Sans en porter directement le nom, les individus qui ont eu la “chance” d'échapper à l'enfer des prisons polonaises ne furent néanmoins rien de plus que des esclaves. Des milliers ont été jetés dans des camps de travail et peinaient dans les champs, les forêts et les usines jusqu'à ce qu'ils tombent. *“Un jour, ils étaient en pleine santé et 14 jours plus tard des cadavres,”* nota un Allemand à Grottkau. *“Les Polonais ont ri quand ils ont vu le nombre important de cadavres.”*²¹

Alors que des centaines périssent tous les jours dans les camps de travail, des millions d'autres qui se sont accrochés à leurs maisons sont soumis à des travaux forcés en n'étant prévenus que quelques instants auparavant.

“Tous les miliciens adolescents polonais... avait le droit d'arrêter les Allemands dans la rue, même quand ils allaient à l'église, et de les enlever pour les faire travailler quelque part,” communiqua un observateur.²²

“Nous avons été amenés à la ville dans de longues colonnes comme des criminels sous surveillance,” se souvient Joseph Buhl, un photographe de Klodebach. *“Quand nous avons été amenés sur la place de la ville, cela rappelait la traite des esclaves au Moyen Âge. Nous étions examinés comme de la marchandise à vendre.”*²³

Comme les semaines et les mois passaient, de plus en plus de Polonais, – hommes, femmes et enfants – migraient vers l'Allemagne orientale évinçant les résidents et les dépossédant de leurs biens. *“Chaque maison recevait une ou plusieurs familles,”* continue Joseph Buhl. *“Ils vivaient dans les meilleures chambres et non seulement ils s'approprièrent le meilleur mobilier, mais aussi les bovins et nos vêtements.”*²⁴

Les maisons qui n'étaient pas volées purement et simplement étaient soumises à des raids de pillage à tout moment.

“Les Allemands,” écrit une femme de Liegnitz, *“étaient contraints d'ouvrir les armoires, les commodes et les meubles dans ce genre, puis les Polonais prenaient ce qu'ils voulaient en disant : “Tout est à moi.” S'ils leur prenaient la fantaisie de prendre les lits, les matelas et tout autre meuble, un jour plus tard un camion s'arrêtait devant la maison, et tout était mis dedans.”*²⁵

Joseph Buhl continue :

Tous les signes allemands devaient disparaître. Les noms de lieux allemands furent changés en ceux de “vire langues” polonais. Les poteaux indicateurs ont reçu de nouvelles inscriptions en langue polonaise. On ne pouvait plus trouver son chemin dans sa propre maison... Notre école était devenue polonaise, et les enfants allemands n'étaient pas autorisés à aller dans la rue. La racaille polonaise était autorisée à molester et à battre les Allemandes et les enfants avec des bâtons sur le chemin de leur travail. Les Allemands n'avaient pas le droit de porter plainte. Nous étions sans défense et à la merci de la populace.²⁶

Dans la campagne, les Polonais assoiffés de terre se déployèrent et saisirent avidement les riches fermes productives. Un témoin raconte :

Trois miliciens apparurent à la ferme et dirent à l'agriculteur, “Dans cinq minutes, vous devez être partis d'ici. La maison et la terre et tout [le reste] appartiennent maintenant à un agriculteur polonais !” Puis ils restaient là avec une montre dans leurs mains et ils comptaient les minutes. Si l'agriculteur et sa famille ne sortaient pas de la maison au moment où les cinq minutes étaient écoulées, les miliciens polonais les attaquaient avec des

gourdins et ils les chassaient de la cour. L'agriculteur polonais s'installait alors et il prenait possession de tout.²⁷

Beaucoup de Polonais, plus prudents, volaient les fermes, mais retenaient judicieusement les propriétaires comme esclaves. *“Je [suis] maintenant agriculteur, vous Hitler, travail,”* lâchait un usurpateur à un malheureux Allemand qui se retrouvait soudain réduit à l'esclavage sur sa propre ferme.²⁸ Bientôt, conclut Joseph Buhl, *“tout leur appartenait... Le travail était la seule chose qu'ils ne nous ont pas pris.”*²⁹

“[Les] Polonais se sont aventurés à commettre de plus en plus d'excès contre les Allemands,” déclara un agriculteur de Poméranie. *“Ils nous ont chassés de nos lits la nuit, ils nous battaient, et ils nous ont emmenés pendant plusieurs jours, et ils nous enfermaient... Quand les Allemands dormaient, il y avait soudain dans la pièce une horde de Polonais, pour la plupart en état d'ébriété ; les familles allemandes devaient [alors] partir telles qu'elles étaient... Ainsi, nos conditions de vie ont empiré de façon constante.”*³⁰

“En général,” conclut une femme en Silésie, *“aucune autre option ne restait ouverte aux Allemands que de laisser leurs biens, afin de ne pas mourir de faim.”*³¹



Et ainsi, par dizaines et vingtaines, par centaines et milliers, beaucoup d'Allemands ont “volontairement” abandonné leurs maisons ancestrales et ils ont commencé à dériver à l'Ouest sans objectif clair à l'esprit. Étonnamment, malgré la terreur et la torture quotidienne ils ont fait face. De nombreux Allemands de l'Est affichaient une détermination inébranlable à traverser la tempête, en supposant naïvement qu'étant donné que la vie ne pouvait évidemment pas être pire, elle pouvait seulement aller mieux. Néanmoins, le sort de tous les Allemands à l'Est avait été scellé à Potsdam.³²

Bien que le calendrier variât considérablement d'une région à l'autre, lorsque le jour fatidique arrivait il n'y avait pas d'erreur en la matière. Généralement, le bris de verre et des portes étaient les premiers sons qu'une victime entendait, bientôt suivis par des cris de colère signi-

fiant que la maison devait être vide dans les trente, dix ou même cinq minutes.

“De sang-froid et sarcastique, ils nous ont informés que nous devions quitter la maison immédiatement . . . ,” se souvient un Allemand. *“Certains d’entre eux avaient déjà mis à sac les chambres. Ils nous ont dit que chacun de nous pouvait prendre une couverture, alors à la hâte nous avons bourré deux oreillers à l’intérieur de la couverture. Mais quand l’officier polonais qui, incidemment se précipitait de haut en bas dans la salle comme un fou, frappant son fouet contre ses bottes de cheval, a vu les oreillers, il a dit, “laissez ça ici. Nous Polonais voulons quelque chose aussi !”*³³

“J’étais abasourdi,” admit Heinrich Kauf :

Ma femme était confinée au lit depuis la veille avec [notre] petite fille [elle venait de naître]. J’étais encore debout à son chevet, et je ne savais pas quoi faire. D’abord, je suis allé voir le maire . . . Il dit assez brusquement : “Laissez votre femme à la maison. Vous devez partir avec les enfants.” . . . Quand je suis arrivé à nouveau à la maison, la milice polonaise était déjà là et a crié : “Sortez immédiatement” Alors j’ai appelé ma voisine Mme Dumel, et j’ai préparé les chevaux et les chariots. J’ai mis ma femme et l’enfant avec la literie dans le chariot, et dans ma grande hâte j’ai oublié de prendre les choses nécessaires pour les autres enfants.³⁴

Alors que les miliciens attendaient montre à la main, les résidents frénétiques se précipitaient dans une folle tentative pour ramasser le peu qu’il leur restait.

“On ne m’a laissé que 10 minutes,” se souvient une femme âgée, *“et j’étais tout juste capable de faire glisser mon petit-fils qui était âgé de 1 an, en bas des escaliers . . . Quand j’ai voulu aller chercher mon manteau dans ma maison, les Polonais ne m’ont pas laissée rentrer à nouveau me faisant remarquer que les 10 minutes étaient écoulées.”*³⁵

“Vous avez sept minutes. Six minutes. Cinq minutes. Quatre,” criaient les hommes impatients.³⁶

Pour ceux qui traînaient au-delà de la limite de temps, des fouets, des bâtons et des clubs étaient utilisés librement. Une fois dans les rues, les victimes étaient fouillées.³⁷ Isabella von Eck raconte :

Comme j'étais âgée de 75 ans, on m'a mise sur une charrette de ferme avec 2 femmes mourantes et 2 filles de 10 et 12 ans qui avaient des maladies vénériennes, aucune d'entre elles ne pouvaient marcher. Juste en face de la cour, un officier polonais m'a frappée avec un lourd fouet d'équitation, jusqu'à ce que je retire ma fourrure. Puis un soldat sauta sur la charrette et déchira mes vêtements jusqu'à ma chemise ; il a trouvé mon sac à main avec des bijoux, et les a pris. L'argent papier allemand, il l'a jeté à mes pieds. De très nombreux hommes et femmes étaient battus durant la fouille, jusqu'à ce qu'ils saignent ; leurs visages étaient couverts de marques, et leurs yeux pleins de sang.³⁸

“Une jeune fille polonaise prit mes chaussures que j'avais gardées aux pieds quand je dormais pendant des semaines...,” une autre grand-mère sanglotait. *“Mes cheveux pendaient et j'étais échevelée, car les Russes avaient pris tous mes clips et peignes à cheveux... [Ils ont] fouillé 6 fois dans mon vagin pour trouver les bijoux.”*³⁹

“Les miliciens polonais à cheval conduisaient les pauvres gens dans les rues, les battant avec des fouets,” écrivit un témoin d'une ville près de Breslau. *“La population entière de Zobten était alignée sur la place en face de la mairie. Ils étaient tous agrippés à de petits paquets contenant leurs effets personnels. Les femmes et les enfants pleuraient et criaient. Les hommes affichaient une expression de profond désespoir sur leurs visages. Ici et là, les Polonais faisaient claquer leurs fouets et fouettaient brutalement les pauvres gens debout sur la place.”*⁴⁰

“Nous nous tenions paralysés devant la faillite, la nôtre et celle des générations d'avant nous,” marmonna Regina Shelton pour elle-même. *“Celles-ci avaient fait cette terre nôtre par leur sueur et leur sang. Comment un peuple peut-il être déraciné, désavoué, mis de côté comme une inutile épave flottante, comment ? D'un trait de plume, une nouvelle ligne tracée sur une carte, nous sommes condamnés à l'errance.”*⁴¹

“Tandis que [les habitants] quittaient la ville dans une procession sans fin,” se souvient un témoin de Gruenberg, *“les soldats polonais leur tombaient dessus, les rouant de coups et les flagellant dans une rage aveugle... Dépouillées de tout ce qu'elles possédaient et littéralement dépouillées des derniers de leurs biens, ... ces pauvres créatures*

trânaient dans le vent et la pluie, sans toit ni abri sur leur tête, ne sachant pas où elles trouveraient une nouvelle demeure.”⁴²



Et ainsi, depuis ce moment partout en Allemagne de l’Est : des fermes, des villes et des villages, a commencé la plus grande marche de la mort de toute l’histoire. Estropiés et affamés, malades et affaiblis, avec pratiquement rien à leur nom, à la dérive dans un terrain hostile et rempli de haine, déjà saignés à blanc, des millions d’êtres étaient prédestinés à ne pas survivre à la marche. Sauf pour les personnes valides détenues comme esclaves et les jeunes filles retenues pour le sexe, environ onze millions d’Allemands ont pris les routes.

“Les Polonais avaient par leur conduite rendu le départ de notre maison facile,” avoua Joseph Buhl. *“Cela nous a presque causé de la joie.”⁴³*

“Presque,” mais pas tout à fait. Alors que les longues lignes de la misère commençaient à frayer leur chemin à l’Ouest, beaucoup, comme Anna Kientopf, savaient bien qu’ils ne reverraient jamais leur maison ancestrale. *“Je suis restée loin derrière, et j’ai avancé lentement. Je me suis souvent retournée, la ferme était dans le soleil du soir ; c’était une ancienne ferme où j’étais née. Mes parents avaient vécu et travaillé là avant nous, et ils avaient été enterrés dans le cimetière... Les moutons et les vaches brouaient paisiblement. Qui les trairait ce soir et les jours suivants ?”⁴⁴*

“Partout où nous regardions sur la route,” nota Isabella von Eck, *“les mêmes colonnes misérables pouvaient être vues, des brouettes étaient poussées par des femmes, chargées de bagages et de petits enfants, les personnes âgées et les malades assis dans des caisses avec des roues.”⁴⁵*

Alors que des millions sont partis à pied, des milliers d’autres sont expulsés par chemin de fer. Regina Shelton se souvient :

Le train est prêt, les portes coulissantes béantes pour nous recevoir dans l’espace sombre des wagons de marchandises. Il semble s’étirer sur des kilomètres au-delà de la plate-forme, et beaucoup de wagons sont déjà remplis. La milice qui grouille parmi les évacués et compte les têtes pour remplir chaque voiture à pleine capacité fait peu de cas de [notre] dégoût d’avoir

à grimper dans les trous noirs inhospitaliers. De la paille est poussée sur les murs autour du rectangle caverneux. Lorsque le quota dans notre voiture est atteint, on nous dit d'étaler la paille. Les bagages empilés contre les murs, chaque famille construit un espèce de repaire, et les plus chanceux se rassemblent dans un coin aussi loin que possible de la porte et du froid.

Ensuite, la plate-forme est vide, sauf pour les miliciens de garde. Au signal les portes coulissantes sont fermées et sont verrouillées de l'extérieur... Lorsque le train se met en mouvement, nous ne savons toujours pas où il va nous mener... La petite fenêtre m'attire comme un aimant. Enjambant les sacs et contournant les corps blottis ou étendus, je vais vers elle afin de me tenir près d'elle aussi longtemps que le train continue à rouler pour voir les scènes familières défilier pour la dernière fois.⁴⁶

En plus de ceux qui voyagent par voie terrestre, des milliers d'Allemands frigorifiés étaient entassés comme des bûches sur des péniches et des bateaux et descendaient les rivières.

Presque immédiatement, les réfugiés en loques étaient assaillis et volés par des bandes de Russes, de juifs, de Tziganes et d'autres personnes déplacées qui allaient dans la direction opposée. Les Polonais qui occupaient déjà les villages et les villes où les gens passaient attendaient également pour s'approvisionner. *“Les civils polonais s'alignaient des deux côtés de la route et les réfugiés étaient systématiquement dépouillés et battus alors qu'ils passaient,”* déclara une victime.⁴⁷

Dans certains cas, ceux qui étaient piégés dans des wagons à bestiaux étaient encore plus vulnérables. Comme Maria Popp le nota :

Des bandes entières de gaillards attaquaient chaque wagon, et quand 2 s'en allaient, 3 arrivaient. Le train s'arrêtait tout le temps pour aider au pillage et personne n'était laissé en paix. Là, il y avait environ 70 à 80 personnes dans chaque wagon, et chacun était fouillé séparément pour voir s'il n'avait pas des objets de valeur ou de l'argent. Si les pillards les trouvaient à leur goût, toute personne qui portait de bons vêtements devait les enlever, même les chaussures. Si quelqu'un refusait, il était battu jusqu'à ce qu'il le donne... Très peu d'entre nous pouvions penser clairement, et personne n'osait aider les estropiés et les mourants... Les béquilles étaient arrachées de leurs mains et l'un d'eux a été littéralement battu à mort. Je n'oublierai jamais ses cris.⁴⁸

“Tout au long du voyage,” raconte un autre de ceux qui ont fui, *“les Polonais ont continué à voler les expulsés dans le train, à la fois pendant la journée et pendant la nuit. Je vis un Polonais frapper la mère supérieure... au visage parce qu'elle refusait de lui donner la seule valise qu'elle avait.”*⁴⁹

Et tandis que certains étaient en train de voler, d'autres violaient. Beaucoup de femmes ont été violées trente ou plus de fois pendant la marche. *“Les femmes qui ont résisté ont été abattues,”* divulguait un témoin horrifié, *“et une fois... un gardien polonais [a pris] un enfant par les jambes et il a écrasé son crâne contre un poteau parce que l'enfant a pleuré pendant que le garde violait sa mère.”*⁵⁰ Lorsque les voyageurs fatigués s'arrêtaient pour la nuit, ils étaient obligés de coucher dans des granges, des maisons désertes ou dans les bois à proximité. *“Mais même là, les Polonais ne nous laissaient pas en paix,”* gémit une victime.⁵¹ Se déplaçant parmi les misérables réfugiés, les assaillants ont volé et violé à volonté.

“Notre charrette a été pillée la nuit même par les Polonais qui ont volé tout ce qu'ils désiraient,” révéla Heinrich Kauf, dont la femme avait accouché la veille. *“Le lendemain matin, nous avons continué notre voyage, et j'ai emmené ma femme hors du village dans une charrette à bras. Nous venions à peine de sortir de celui-ci, quand une femme polonaise est venue, et a pris la literie de ma femme malade.”*⁵²

Comme Kauf, beaucoup d'autres se sont fait dérober par les voleurs non seulement leurs biens, mais leur seul moyen de transport.

“Une charrette que j'ai vue,” a écrit un vagabond, *“était tirée par six enfants, plutôt que par un cheval, et il y avait une femme enceinte qui la poussait. De vieilles femmes de soixante-dix ans tiraient laborieusement des charrettes à bras, et j'ai vu des Sœurs de la Miséricorde avec des cordes attachées autour de leurs poitrines engagées dans la même tâche. Des prêtres catholiques vénérés peinaient sur les routes avec les membres de leur paroisse, en tirant et en poussant des chariots.”*⁵³

Aussi lent et angoissant que fut chaque kilomètre, les colonnes de réfugiés ont néanmoins continué à avancer car seuls la mort et le malheur attendaient ceux qui s'attardaient. Les vieux et les malades étaient les premiers à partir et leurs restes flétris jonchaient le bord de la route par milliers. Les petits enfants et les nouveau-nés étaient les suivants.

“Ce sont les nourrissons qui souffrent le plus...” observa un témoin qui fut embarqué dans un train de réfugiés. *“Leurs mères étant incapables de les nourrir devenaient souvent folles alors qu’elles voyaient leur progéniture mourir lentement devant leurs yeux. Aujourd’hui, quatre cris : des mères devenues folles devaient être attachées avec une corde pour les empêcher de griffer les autres passagers.”*⁵⁴

“Un couple de jeunes mariés...” ajouta quelqu’un dans son journal intime, *“poussait un landau contenant une boîte en carton. Ils ont dit, ‘Notre bébé est dans cette boîte. Nous allons l’enterrer. Nous avons enterré notre autre petit il y a une semaine. Ils sont morts de faim... Il n’y a pas de nourriture, pas de médecin et aucun médicament !”*⁵⁵



Alors que les réfugiés approchent des rivières Niesse et Oder, l’espoir est à nouveau là. Une fois en train de traverser ces rivières qui marquaient la nouvelle frontière entre l’Allemagne et la Pologne, beaucoup estimaient que leur grand supplice serait, pour la plupart terminé. Malheureusement, lorsque les marcheurs atteignirent les rivières, la pire étape de l’odyssée commençait. Le long de la frontière, pour les soldats polonais et les civils, c’était la dernière chance de se venger sur les Allemands détestés. Beaucoup s’en sont donné à cœur joie. Une dernière fois, le peu qui restait aux réfugiés fut jeté, volé ou détruit. Une dernière fois, les femmes ont été publiquement fouillées à nu et leurs vagins méticuleusement sondés à la recherche d’objets de valeur cachés. Une dernière fois, les victimes ont été contraintes de ramper à quatre pattes et de manger de l’herbe, de la saleté... ou pire. Ceux qui rechignaient étaient battus ou tués.⁵⁶

L’horreur et le chaos du moment ont été dépeints d’une manière saisissante par Anna Kientopf :

Nous avons dû passer à travers une rangée de soldats polonais, et des gens étaient sortis de la colonne. Ceux-ci devaient déguerpir et aller dans des fermes sur l’autoroute avec leurs charrettes, et tout ce qu’ils avaient avec eux. Personne ne savait ce que cela signifiait, mais tout le monde s’attendait à quelque chose de mauvais. Les gens ont refusé d’obéir. Souvent, c’était

des individus isolés, en particulier les jeunes filles qui étaient retenues. Les mères se cramponnaient aux filles et pleuraient. Puis les soldats ont essayé de les arracher par la force et, comme cela ne fonctionnait pas, ils ont commencé à frapper les pauvres personnes terrifiées avec des crosses de fusil et des fouets d'équitation. On pouvait entendre les cris de ceux qui étaient fouettés, au loin...

Les soldats polonais venaient également vers nous avec des fouets d'équitation dans leurs mains. Avec des visages rougis, ils nous ont ordonné de sortir de la colonne, et d'aller dans les fermes. Else et Hilde Mittag se mirent à pleurer. Je dis : "Venez, c'est inutile de résister. Ils nous battront à mort. Nous essayerons de nous échapper par la suite." Les Russes étaient là regardant cyniquement. Dans notre désespoir, nous les avons suppliés de nous aider. Ils ont haussé les épaules et nous ont indiqué que les Polonais étaient les maîtres. Et alors que tout semblait être perdu, j'ai vu un officier supérieur polonais. Je montrai mes 3 enfants, et j'ai demandé ce que je pouvais faire... Il répondit : "Aller sur l'autoroute."

Nous avons gardé notre charrette et nous sommes partis aussi rapidement que possible. Les charrettes des marcheurs créaient un embouteillage... Dans l'autre direction sont arrivés de grands camions conduits par les Russes. Ils forcèrent impitoyablement leur chemin à travers nous. Nous avons essayé d'avancer... Puis nous avons été à nouveau arrêtés... Quatre soldats polonais essayaient de séparer une jeune fille de ses parents qui s'accrochaient en désespoir de cause à elle. Les Polonais frappèrent les parents avec leurs crosses de fusil, en particulier l'homme. Il chancela, et ils l'ont tiré à travers la route en bas du talus. Il est tombé, et l'un des Polonais a pris son pistolet mitrailleur et a tiré une série de coups de feu. Pendant un moment, il y eut un silence de mort, puis les cris des 2 femmes percèrent l'air. Elles se sont précipitées sur l'homme en train de mourir, et les quatre Polonais ont disparu dans la forêt. Quand nous sommes finalement partis, les pleurs désespérés des 2 femmes résonnaient derrière nous, mêlés aux cris des gens qui étaient battus...

Il n'y avait qu'une seule chose à faire pour nous et c'était d'aller de l'avant afin de traverser l'Oder à tout prix. Nous avons vu plus de personnes mortes sur le côté de la route... Nous avons continué d'avancer, aussi vite que possible... Enfin nous avons atteint le pont sur l'Oder... Nous étions prêts à tout donner de ce que nous possédions encore, si seulement nous pouvions

passer au-déda de l'Oder... Notre seul but était de nous éloigner de ces voleurs et meurtriers... Quand il ne resta plus que 6 à 8 charrettes devant nous, la barrière fut fermée, et ce fut la fin de cette journée.

Qu'allait-il se produire maintenant ? Notre déception était immense, car nous étions juste devant notre but, et nous n'étions pas autorisés à passer.⁵⁷

Après avoir passé "*une nuit terrible*" sous une pluie battante, Anna et sa famille sont à nouveau allées vers la rivière le lendemain. Outre le vol et le viol, les Polonais utilisaient également cette dernière occasion d'embrigader les personnes valides pour l'esclavage. Anna :

Là, les familles étaient impitoyablement disloquées, et les individus parmi elles, qui étaient capables de travailler, étaient emmenés. Le Père Liefke dit : "Mon Dieu, mon Dieu, c'est une vie amère. J'ai plus de 70 ans. Quand ma mère est morte, je me suis dit : c'est difficile. Ensuite, Hermann et Arthur ont été tués à la guerre, et j'ai pensé : c'est encore plus difficile. Ensuite, les Russes sont venus et ils nous ont tout volé, puis je me suis dit : quel est le coup le plus dur de tous ; mais ce que nous sommes en train d'endurer maintenant est le plus difficile, et je ne survivrai pas longtemps. S'il n'y avait pas Annie et les 2 petits enfants, je me tuerais."⁵⁸

Beaucoup, plutôt que de subir de nouvelles tortures, ont en fait mis fin à leurs souffrances à ce moment-là sur la ligne Oder/Neisse. "*La seule chose qu'ils m'ont laissé garder était cette corde, et je vais me pendre avec elle avant la fin de la journée,*" jura un homme qui ne pouvait en supporter davantage.⁵⁹

Lorsque les réfugiés devenus fous tentèrent d'échapper à l'horreur qui se produisait sur le pont en traversant la rivière en contrebas, les gardes polonais les ont systématiquement abattus. "*Pourquoi vous ne nous conduisez pas dans une grande enceinte comme un troupeau de bétail, entouré de mitrailleuses, et vous ne nous tuez pas sur place !*" pleurait une femme à bout de nerfs.⁶⁰

Pour les survivants qui pénétraient finalement sur le pont, il y avait un dernier défi à relever.

"*Ils nous ont volés et nous ont fouettés alors que nous traversions le pont,*" se souvient une victime. "*Les enfants hurlaient, les adultes se*

sont effondrés, et certains d'entre eux sont morts et ont été laissés gisant sur le sol au bout du pont. D'autres sont tombés dans les eaux glacées de la Neisse, mais les Polonais étaient indifférents à leur sort. Ils nous ont conduits sans pitié de l'autre côté du pont."⁶¹

Anna Kientopf:

À ce moment là, nous avons pensé que le pire était passé, mais à l'autre bout du pont, il y avait des soldats russes avec leurs bonnets verts, et aussi des filles en uniforme. Nous avons été à nouveau contrôlés, tous nos sacs ont été ouverts et vidés. Beaucoup ont perdu les quelques objets de valeur qu'ils possédaient encore. À moi, ils m'ont pris mon anneau de mariage que j'avais bêtement [remis] sur mon doigt. Ensuite, nous avons dû rassembler les sacs, et avons été forcés de quitter le pont Oder sous les coups aussi rapidement que possible. Ils nous ont conduits sans pitié sur le remblai.⁶²



Pour les malheureux réfugiés, le premier indice qu'il n'y aurait pas de fin heureuse à l'histoire est arrivé quand ceux qui atteignirent la rive Ouest de la ligne Neisse/Oder trouvèrent des milliers d'Allemands essayant désespérément d'atteindre la rive Est. Avec le peu de protection qui restait dans le Reich ravagé par la guerre déjà plein à craquer, avec la famine qui ravageait la nation, avec les meurtres, les viols et l'esclavage à l'ordre du jour, de nombreux réfugiés de la première heure de Prusse, de Poméranie et de Silésie tentaient frénétiquement de revenir dans leurs maisons qui n'étaient désormais plus les leurs. Un témoin nota :

La foule continuait d'appeler les Silésiens qui marchaient vers l'Est, "Faites demi-tour ! Cela ne sert à rien d'y aller. Vous ne pouvez pas traverser la Neisse ! Les Polonais vont prendre toutes vos affaires. Ils vont vous voler comme ils nous l'ont fait et ils vous jetteront hors de la Silésie. Retournez d'où vous venez !" En entendant cela, ceux qui avaient pour objectif de rentrer [chez eux] en Silésie furent troublés. Beaucoup d'entre eux refusèrent de croire ce qu'on leur disait et ils poursuivirent leur route ; d'autres, cependant, décidèrent de rebrousser chemin.⁶³

Pour ces marcheurs affamés et fatigués qui allaient vers l'Ouest, des avis les accueillait à chaque détour dans chaque ville et chaque village : *“Il n'est pas permis aux réfugiés de rester. Ils doivent continuer leur chemin.”* *“Passez votre chemin ! Passez votre chemin !”* *“Il y a une famine dans Goerlitz... Il n'y a pas assez de nourriture... Si vous ignorez cet avertissement, vous mourrez probablement de faim.”*⁶⁴

Les menaces telles que celles-ci n'étaient pas de vaines paroles, comme un témoin l'indique clairement :

Les habitants de Goerlitz ressemblent à des cadavres ambulants, pâles comme des morts, joues creuses, et hagards... Beaucoup des réfugiés sont incapables de continuer d'avancer, car ils sont à bout de force et ils sont en train de dépérir lentement. Des charrettes viennent chercher les corps de ceux qui sont morts de faim. Je comptai seize cercueils sur une charrette, des cercueils de grandes personnes et d'enfants... J'ai réellement vu des gens s'effondrer dans la rue, affaiblis par la faim.⁶⁵

Avec le déclin de l'espoir et leurs forces qui diminuaient, les expulsés se traînaient plus profondément dans l'Allemagne. Incapables de marcher plus loin, des milliers se sont simplement effondrés et sont morts au bord du chemin.⁶⁶ Progressivement, et avec de plus en plus de force, Berlin devenait pour nombre d'entre eux l'étoile de l'espérance. La plupart d'entre eux ressentaient que s'il restait un quelconque secours dans le monde, c'était là qu'il se trouvait. Cependant, ce que les gens ont découvert en arrivant dans l'ancienne capitale c'était des ruines sans fin, des cadavres en décomposition, des “squelettes vivants”, de l'herbe bouillie pour toute nourriture, et davantage d'avis : *“Attention, réfugiés ! Les nouveaux arrivants n'ont pas le droit de s'installer à Berlin. Utilisez des détours. Évitez d'entrer dans les limites de la ville. Continuez vers l'Ouest.”*⁶⁷

Peu tinrent compte de ces mots... quelques-uns l'ont fait. Un officier britannique était présent dans une gare ferroviaire de Berlin lorsqu'un transport arriva de l'Est :

Le train était un mélange de bétail et de camions de marchandises qui étaient tous tellement pleins à craquer que les gens étaient couchés au-

dessus, accrochés sur les côtés ou accrochés sur les pare-chocs. Les enfants étaient attachés par des cordes aux systèmes de ventilation, aux tuyaux de chauffage, et aux raccords en fonte.

Le train s'est arrêté et un grand et long gémissement est passé dans la longueur et dans la largeur de celui-ci. Pendant toute une minute personne ne bougea un membre. Les yeux qui étaient pleins d'angoisse ont examiné les personnes sur la plate-forme. Ensuite, les gens ont commencé à se déplacer, mais tout le monde semblait paralysé par le froid et les crampes. Les enfants semblaient morts, leurs visages bleus violacés ; ceux qui étaient accrochés aux portes et aux ferrures ne pouvaient plus utiliser leurs mains ou leurs bras, mais ont fait ce qu'ils pouvaient, les bras levés ou tendus, les mains crispées. Ils boitaient, ils avaient les jambes engourdis au point de tomber sur la plate-forme.

Les gens qui étaient arrivés des jours avant se poussaient pour faire de la place et regardaient en silence. Bientôt la plate-forme se remplit de cris de déception quand les nouveaux arrivants apprenaient qu'ils avaient été trompés. Leurs cheveux étaient emmêlés. Ils étaient sales, couverts de suie et de crasse. Les enfants étaient couverts de plaies et se grattaient sans cesse. Les vieillards, mal rasés, les yeux rouges, ressemblaient à des toxicomanes, qui ne ressentaient rien, n'entendaient rien, ni ne voyaient rien. Chaque personne semblait être un univers autonome et intégral de misère.⁶⁸

“Crasseux, émaciés, et portant leurs quelques possessions restantes enveloppées dans des morceaux de tissu,” nota un journaliste du *New York Daily News*, *“ils se faisaient tout petits et s'accroupissaient quand on les approchait dans le terminal de chemin de fer, s'attendant à être battus ou volés ou pire.”*⁶⁹

Chaque train qui se vidait renfermait des horreurs qui semblèrent vite coutumières :

Les soldats de l'Armée rouge sortirent 91 cadavres du train, tandis que les familles criaient et sanglotaient alors que les corps étaient entassés dans des camions américains prêt-bail et conduits pour l'inhumation dans une fosse près d'un camp de concentration... “Beaucoup de femmes tentèrent d'emporter leurs bébés morts avec elles,” dit un responsable des chemins de fer russe. “Nous fouillons les paquets à chaque fois que nous découvrons

une femme en pleurs, pour être sûr qu'elle ne transporte pas un cadavre de nourrisson avec elle."⁷⁰

Des barges et de petites embarcations amarraient aussi à Berlin. Un bateau, révéla un travailleur de la Croix rouge, *"contenait une cargaison tragique de près de 300 enfants à demi-morts de faim qui arrivait d'une 'maison'... en Poméranie. Des enfants de deux à quatorze ans se tenaient dans le fond du bateau, immobiles, leurs visages marqués par la faim, souffrant de la gale et mangés par la vermine."*⁷¹

Ces expulsés qui ne s'égarèrent pas dans le désert de décombres qu'était Berlin, et qui ne s'y sont pas enracinés pour y survivre quelque temps et y mourir comme des taupes, sont restés campés dans les stations de chemin de fer pendant des semaines, voire des mois où ils sont morts de maladie et de famine par milliers.⁷² Dans un seul dépôt, *"une moyenne de dix personnes mouraient chaque jour d'épuisement, de malnutrition et de maladie..."*, protesta un responsable américain, Robert Murphy, auprès du département d'État américain. *"Voici la rétribution sur une grande échelle, mais non pas pratiquée sur les [Nazis], mais sur les femmes et les enfants, les pauvres, les infirmes."*⁷³

"C'était un spectacle navrant...", lui fit écho le ministre des Affaires étrangères britanniques, Ernest Bevin, après un voyage à Berlin. *"Le plus terrible spectacle qu'il était donné de voir."*⁷⁴

Lorsque des récits horribles tels que ceux ci-dessus ont commencé à circuler aux États-Unis et en Grande-Bretagne, les lecteurs ont été choqués et dégoûtés. Aussi revanchards et sanguinaires comme le furent de nombreuses personnes en Occident pendant la guerre, avec la paix la plupart d'entre eux n'avaient plus le goût au massacre froid et calculé d'un ennemi vaincu.

"Une tentative apparemment délibérée est en cours pour exterminer des millions d'Allemands... en les privant de leurs maisons et de la nourriture, les laissant mourir d'une faim lente et angoissante," avertit Bertrand Russell un philosophe britannique influent dans le *Times de Londres*. *"Cela n'est pas fait comme un acte de guerre, mais dans le cadre d'une politique délibérée de 'paix'."*⁷⁵

"L'ampleur de cette réinstallation et les conditions dans lesquelles elle a lieu sont sans précédent dans l'histoire," ajouta Anne O'Hare

McCormick dans le *New York Times*. *“Personne ne peut nier en voyant ces horreurs de ses propres yeux que c’est un crime contre l’humanité.”*⁷⁶

Austin J. App, un universitaire américain tout aussi indigné écrivit :

Est-ce que chacun d’entre nous ne pourrait pas écrire une lettre au président Truman et une autre à chacun de nos sénateurs les suppliant de ne pas faire des États-Unis un partenaire dans la plus grande atrocité de masse enregistrée à ce jour dans l’histoire ? La qualifier de plus grande atrocité de masse enregistrée à ce jour dans l’histoire n’est pas de la rhétorique. Ce n’est pas ignorer l’histoire. C’est la sobre vérité.

Pour découper trois ou quatre anciennes provinces d’un pays, puis piller et dépouiller neuf millions de personnes de leurs maisons, de leurs fermes, de leurs bovins, de leurs meubles, et même de leurs vêtements, puis de les expulser... “de la terre qu’ils ont habitée pendant 700 ans” sans distinction “entre les innocents et les coupables”... pour les chasser comme des bêtes indésirables à pied dans des provinces lointaines, sans protection, sans abri et affamés est une atrocité si énorme que les dossiers d’histoire n’en n’ont pas enregistré de plus grande.⁷⁷

Heureusement, ces voix de protestation et la pression qu’elles exercèrent sur les dirigeants occidentaux étaient des signes encourageants que le tourment physique de l’Allemagne touchait à sa fin. Malheureusement, au moment où l’horreur est devenue de notoriété publique, le projet était tout sauf fait. Sur les quelques onze millions expulsés et jetés hors de leurs maisons en Prusse, en Poméranie et en Silésie, on estime que deux millions, principalement des femmes et des enfants, périrent. Tout aussi horrible, bien que moins bien connu, près d’un million d’Allemands sont morts lors d’expulsions similaires en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie et en Yougoslavie. En outre, on estime que quatre autres millions d’Allemands de souche ont été envoyés à l’Est de la Russie et ailleurs où leurs chances de survie comme esclaves étaient pire qu’en tant que réfugiés.⁷⁸

Alors que les dirigeants occidentaux tels que Winston Churchill ont exprimé l’étonnement face à la tragédie qu’ils avaient opérée en Allemagne de l’Est, peu a été dit au sujet de la famine délibérée accomplie dans le reste du Reich, et un silence absolu régnait sur les chambres

de torture alliées en Allemagne et en Pologne, sur les massacres sur place des membres du Parti nazi et des troupes SS, ou les camps de la mort dirigés par Eisenhower. En effet, pris dans son ensemble, il est fort probable que beaucoup plus d'Allemands sont morts au cours des deux premières années de "paix" qu'il n'en est morts au cours des six dernières années de guerre.⁷⁹ C'était vraiment, comme le *magazine Time* l'avait déjà appelé, "la paix la plus terrifiante de l'histoire." Mais, et comme le journal américain a manqué de le rappeler, avant qu'il y ait eu une paix la plus terrifiante de l'histoire, il y a eu une guerre la plus terrifiante de l'histoire.



Comme Winston Churchill, d'autres personnalités qui avaient prêté la main aux atrocités alliées ont commencé à se distancer de ces actions lorsque certains des premiers détails accablants furent connus. Lorsque des précisions sur Dresde et la campagne des bombardements de terreur commencèrent à faire surface, le commandant de la R.A.F, Arthur Harris insista d'un ton neutre qu'il suivait seulement les ordres ; "Ordres," dit Harris, venant du "plus haut". Et même Ilya Ehrenburg, le plus virulent des propagandistes et un homme dont les paroles à l'Armée rouge ont fait plus peut-être que toutes les causes combinées pour assurer le viol et le massacre de millions de gens, même Ehrenburg, des années après la guerre, a eu la témérité de plaider l'innocence.

Je craignais qu'après les crimes que les envahisseurs avaient perpétrés dans notre pays, nos hommes de l'Armée rouge pourraient essayer de régler des comptes. Dans des dizaines d'articles, je continuai à dire que nous ne devrions pas et, en effet, ne pouvions pas nous venger, car nous étions des soviétiques, non des fascistes... Il y avait, bien sûr, des cas de violence et de pillages : dans chaque armée il y a des criminels, hooligans et ivrognes, mais nos agents ont pris des mesures contre les excès... des patrouilles protégeaient la population... des cas isolés d'excès commis dans les villes de Prusse orientale... ont suscité l'indignation générale... la pitié sourdait dans mon cœur... Le sentiment de vengeance m'était étranger.⁸⁰

Malgré ces protestations et tentatives disgracieuses similaires afin de mettre autant de temps et d'espace que possible entre eux et leurs actes obscurs, Ehrenburg et d'autres dirigeants alliés avaient effectivement peu à craindre. Ils avaient, après tout, gagné la guerre. Avec une armée plus-que-volontaire d'apologistes, de polémistes, de journalistes, de cinéastes, et d' "historiens" pour couvrir leurs traces, aucun des grands criminels de guerre alliés ou secondaires ne courut aucun risque d'être appelé à rendre compte de ses actes. Loin de là. Aux niveaux inférieurs, ceux qui ont effectivement commis les atrocités à Dachau, Nemmersdorf et mille autres points sur la carte, furent pardonnés discrètement pendant qu'à l'extrémité supérieure, les généraux américains sont devenus présidents américains et les premiers ministres anglais sont devenus chevaliers britanniques.

Pendant ce temps, alors que les voix de la conscience étaient noyées dans un flot d'adulation et de célébration des alliés, une grande partie de l'attention du monde était rivée sur Nuremberg. Là, les vainqueurs jugèrent les vaincus. Là, les dirigeants allemands accusés furent jugés, là, ils furent condamnés, et là ils furent consciencieusement pendus, *pour avoir planifié une guerre d'agression... pour avoir fait une guerre criminelle... pour des crimes contre la paix et contre l'humanité... pour des crimes prévus... pour des crimes commis... pour des crimes contre...* Et tout cela, on peut le supposer, affirmé lentement, solennellement et avec un visage impassible.

À distance, Austin J. App avec une indignation croissante regarda la mascarade se poursuivre à Nuremberg. Comme bon nombre d'autres, l'universitaire américain avait suivi de près le cours de la guerre et il fut consterné et indigné par l'hypocrisie totale affichée.

Les Allemands ont encore beaucoup de quoi se sentir coupable devant Dieu. Mais ils n'ont pas de quoi se sentir coupable devant les Trois Grands. Tout Allemand qui se sent toujours coupable devant les Alliés est un imbécile. Tout Américain qui pense qu'il devrait l'être est un scélérat.⁸¹

ÉPILOGUE :

DES VAINQUEURS ET DES VICTIMES

LENTEMENT... lentement, l'Allemagne est rentrée à la maison. Comme une planète réduite en atomes par une grande explosion cosmique, les débris dispersés ont commencé à dériver vers son centre de gravité. Un, deux, trois, voire dix ans après la guerre, les prisonniers et les esclaves allemands ont fait leurs premiers pas sur le long chemin du retour. Contrairement à la rivière de misère et de peur qui avait coulé vers l'extérieur en 1945, seulement un filet de l'humanité brisée et affamée suintait à rebours. Des millions de personnes avaient péri en captivité, certaines dans les colonies d'esclaves britanniques et françaises, certaines dans les camps de la mort d'Eisenhower, mais davantage dans le vaste système de goulag soviétique. Sur près de cent mille Landsers qui y furent conduits à pied après la chute de Stalingrad seule, à peine 5.000 ont survécu et ont pu revoir leur patrie. Certains camps en Sibérie avaient des taux de soixante-dix, quatre-vingts et quatre-vingt dix pour cent de décès. Bien que le taux de survie était meilleur dans l'Ouest, la violence physique et mentale était peut-être encore plus extrême. Ainsi, lorsque les détenus, à l'Est et à l'Ouest, ont appris leur sursis imminent de ce qui semblait une condamnation à mort, la plupart ont été stupéfaits.

“Je suis restée là, comme si j’étais clouée sur place et je n’ai absolument rien dit du tout,” raconte Anna Fest quand elle a appris sa libération imminente d’une prison américaine en 1947. *“Je ne sais pas comment je suis rentrée à la caserne. Je sais qu’une fois que j’étais à l’intérieur, je me suis jetée sur le lit et j’ai pleuré horriblement.”*¹

Un collègue allemand écrivit de Russie :

Le 12 juillet 1949 est une date que je ne l'oublierai jamais. Nos espoirs ont été brisés si souvent, mais cette fois c'était vraiment vrai et nous allions être libérés et nous allions rentrer en Allemagne... Naturellement, nous étions tous si heureux et excités à l'idée qu'un millier de personnes allaient être libérées, qu'il fut impossible d'aller dormir. Et pourtant, à l'intérieur, nous étions enclins à être sceptiques car nous avions été déçus si souvent. Ceux d'entre nous qui étaient à l'hôpital ont été transportés par camions à la gare, mais le reste des hommes qui étaient libérés devaient y aller à pied et ont été escortés par des gardes armés. En fait, ils ont été conduits à la gare comme un troupeau de bétail et poussés et battus par les gardes avec la crosse de leurs fusils. La bonne humeur que tout le monde avait, avait rapidement disparu, et la plupart des hommes étaient convaincus que leur dernière heure était venue. Quarante-cinq hommes étaient entassés dans chacun des wagons de marchandises qui devaient nous emmener vers la maison. Chaque homme a reçu un morceau de pain et de la marmelade pour toute ration pour trois jours, puis les camions ont été verrouillés et barrés de l'extérieur.²

Tragiquement, et dans un scénario similaire à celui des expulsés de l'Est, la dernière partie du voyage était souvent la plus meurtrière. Malades, émaciés, sous-alimentés, l'effort physique fut tout simplement trop grand pour beaucoup.

“Au cours du voyage de 3 semaines, 53 hommes sont morts et ont été jetés hors du train...,” un amputé se souvient. *“Presque tous les occupants étaient malades et souffraient de diarrhée.”*³

“Mon meilleur ami qui venait de ma ville natale est mort de coups de chaleur,” ajouta un autre rapatrié. *“Il est tragique de penser qu'après avoir survécu à tant de souffrances et de difficultés, il devait mourir sur le chemin du retour.”*⁴

De façon incongrue, les trains de la mort étaient souvent décorés de rameaux verts, de photos de Staline et de bannières colorées : GRAND STALINE, NOUS VOUS REMERCIONS POUR NOTRE RETOUR.⁵ Lorsque la zone russe de l'Allemagne était atteinte, les wagons déchargeaient leurs cargaisons d'agonie. Une infirmière de Berlin qui a accueilli un transport se souvient :

Presque toutes les 800 ou 900 personnes dans le train étaient malades ou infirmes. Vous pouviez dire qu'ils étaient tous invalides. Avec 40 à 50 entassés dans chacun de ces petits wagons, les malades devaient dormir à côté des morts durant leur voyage de retour. Je ne les ai pas comptés mais je suis sûre que nous avons retiré plus de 25 cadavres. D'autres ont dû être emmenés dans les hôpitaux. J'ai demandé à plusieurs des hommes si les gardes russes ou les médecins avaient fait quoi que ce soit durant le voyage pour soigner les malades. Ils ont dit "Non". Je n'ai rencontré qu'un seul homme sain, alerte, dans le lot et... c'était juste un enfant de 17 ans.⁶

Naturellement, quelques-uns qui ont survécu à des années de captivité communiste étaient prêts à s'attarder longtemps dans le secteur soviétique. Alors que la plupart choisirent de poursuivre leur voyage vers les zones américaines, britanniques ou françaises. Le jeune Siegfried Losch était l'un d'eux :

Le train nous a emmenés à environ trois kilomètres de la frontière de la zone britannique. De là, nous avons dû marcher. Même malades comme nous l'étions, je ne pouvais pas m'empêcher de noter que la vitesse de notre marche augmentait alors que nous arrivions près de la frontière. Après tout ce que nous avons vu, nous savions qu'un officier russe pouvait à son gré nous renvoyer tous d'où nous venions...

À la frontière, les soldats russes ont fait un autre comptage de têtes. Ensuite, ils ont soulevé la barrière et nous étions en Allemagne de l'Ouest. Quel soulagement c'était. Nous nous serrions la main et beaucoup pleuraient de joie...

Nous n'avions jamais vu ni entendu parler de l'Armée du Salut. Là, ils se tenaient juste à la frontière avec un camion et beaucoup de nourriture. Nous avons dû former une seule rangée et avons marché à côté du camion. Je fus surpris de la rapidité avec laquelle la foule s'est laissée organiser. Puis, tout le monde a reçu une tasse de chocolat au lait... Ensuite, tout le monde a eu un sandwich. Un vrai sandwich au pain blanc ! avec de la saucisse en tranches à l'intérieur... La saucisse était quelque chose que nous ne pouvions que rêver...

Avec les larmes aux yeux et accompagné d'un "s'il vous plaît", on nous a demandé de monter à bord de nouveaux autobus apparemment de marque

Mercedes. Il faisait *chaud* à l'intérieur... Maintenant dans les véhicules chauffés l'air chaud complétait l'accueil chaleureux de nos hôtes. Nous nous sommes sentis bien partout... NOUS ÉTIIONS CHEZ NOUS !!!!! Nous étions en Allemagne !⁷

“Ils nous ont même amenés à la voie ferrée et d'ailleurs pas dans les gros camions, mais dans une voiture tout à fait normale,” se souvient Anna Fest après qu'elle et un ami aient finalement été libérés. *“Et ils nous ont acheté des billets et nous étions assis dans le train et personne n'était là pour nous garder et personne ne nous a enfermés. Nous pouvions essentiellement faire et laisser arriver ce que nous voulions, mais nous avions peur. Nous ne savions même pas comment nous déplacer librement dans le train et marcher dans l'allée. Nous n'avons pas osé le faire. Nous étions juste assis comme ça, un couple pleurant misérablement.”*⁸

Comme on peut l'imaginer, ces retrouvailles étaient presque toujours des expériences d'outre monde. Tout le monde – les mères, les épouses, les enfants, tous – avaient depuis longtemps abandonné tout espoir. Par conséquent, avec l'apparition soudaine et inattendue des survivants hommes et femmes, ce fut comme si les fantômes étaient sortis de leur tombe. Ayant lui-même vécu toutes les horreurs que la guerre et la prison avaient à donner, le jeune Guy Sajer trouva le fossé qui séparait son passé de son présent presque infranchissable.

J'étais encore à huit kilomètres de ma maison et de la fin de mon voyage, et du lieu où tout avait commencé. C'était une belle journée et j'aurais dû être poussé par la joie à courir sur tout le chemin vers l'incroyable réalité qui se rapprochait à chaque étape. Cependant, ma gorge était nouée par l'angoisse, et je pouvais à peine respirer... Une sueur froide a soudainement commencé à glisser sur mon corps émacié. Le désespoir qui s'était installé en moi dans l'Est était soudainement violé par une réalité que j'avais presque oubliée et qui était sur le point de s'imposer à moi une fois de plus, comme si de rien n'était. La transition était trop grande, trop brutale... Ma tête tournait comme un bateau au gouvernail cassé, alors que je marchais lentement vers la rencontre que j'avais tant désirée, et que je redoutais tout à coup.

Un avion survola très bas la campagne ensoleillée. Incapable de me retenir, j'ai plongé dans le fossé de l'autre côté de la route. L'avion vrombit au-

dessus [de moi] pendant un moment, puis disparut, aussi soudainement qu'il était arrivé. Je me suis redressé à côté du tronc d'un pommier, sans comprendre ce qui venait de se passer. Je me sentais étourdi. Mes yeux flous regardaient l'herbe qui avait été écrasée par mon poids et qui se redressait lentement... Cette herbe n'était pas aussi haute, mais elle m'a rappelé l'herbe de la steppe. Cela semblait familier et je me suis laissé tomber à nouveau. L'éclat du jour se levait sur la pointe des tiges, me forçant à fermer les yeux... je suis parvenu à me calmer, et je me suis endormi...

Quand je me suis réveillé, je me suis préparé pour terminer mon voyage. Mon sommeil a dû durer plusieurs heures ; le soleil se couchait derrière la colline, et je suis arrivé au crépuscule ce qui était préférable à l'éclat de la journée. Je me sentais assez inquiet de rencontrer ma propre famille ; je ne voulais pas rencontrer quelqu'un que je connaissais... Je suis donc arrivé à la fin de la journée, je l'avais tellement désiré, et j'ai commencé à descendre la rue comme si j'étais parti la veille. J'ai essayé de marcher lentement, mais chaque étape semblait résonner comme un pas de parade... Alors que je tournai à l'angle... j'ai vu ma maison. Mon cœur battait si fort que j'en avais mal à la poitrine.

Quelqu'un est apparu à l'angle : une petite vieille femme, dont les épaules étaient couvertes par un manteau usé. Même le manteau m'était familier. Ma mère portait un petit bidon à lait. Elle marchait vers une ferme voisine que je connaissais bien. Elle marchait également vers moi. Je pensais que j'allais tomber. Elle descendait au milieu de la route... Mon cœur se contractait si fort que je pensais que j'allais défaillir. Ma mère passa devant moi. Je me suis appuyé contre un mur pour garder mon équilibre. Un goût amer remplit ma bouche, comme si elle était remplie de sang. Je savais que, dans quelques minutes, elle reviendrait de la même manière. J'avais envie de courir, mais en même temps, je ne pouvais pas bouger, et je restais là paralysé, laissant les minutes s'écouler.

Après quelques instants... elle reparut, dans l'autre sens, plus grise et sombre dans l'obscurité profonde. Elle se rapprochait de plus en plus. J'avais peur de bouger, de peur de l'effrayer. Et puis ce fut insupportable. Je rassemblai mon courage et parlai...

Elle s'est arrêtée. J'ai fait quelques pas vers elle, puis je vis qu'elle était sur le point de défaillir. Le lait pouvait tomber sur le sol, et je l'ai prise dans mes bras tremblants.⁹

“Cette expérience avait la consistance d’un rêve plutôt que de la réalité,” déclara Siegfried Knappe alors qu’il approchait de la maison de sa femme, Lilo, près de cinq ans après la guerre.

Quand elle a ouvert la porte et m’a vu, son expression était aussi incrédule que ma mère l’avait été. J’étais tellement excité que je pensais que mon cœur allait sûrement s’arrêter ! Je suis entré à l’intérieur et nous sommes tombés dans les bras l’un de l’autre. L’avoir dans mes bras était à couper le souffle, et je me sentais presque étourdi. Nous nous agrippions juste l’un à l’autre, tous les deux secoués de sanglots.

Puis je vis Klaus et Alexander debout derrière elle. Je me suis agenouillé devant Klaus et j’ai dit : “Bonjour, Klaus,” et il a saisi qui j’étais et il m’a laissé timidement l’embrasser. Lilo s’est agenouillée à côté d’Alexandre qui avait quatre ans, et a dit : “C’est papa.” J’ai dit : “Bonjour, Alexander,” et il a regardé Lilo et a dit : “Il me connaît encore !” Lilo et moi nous sommes regardés et on s’est mis à rire, mais le rire tourna brusquement aux larmes et nous nous cramponnions l’un à l’autre comme si nous ne pouvions jamais être séparés à nouveau.¹⁰

Malheureusement, la plupart des retrouvailles ne connurent pas toutes de telles fins heureuses. Certains soldats sont revenus boitillant pour ne trouver seulement que des décombres là où les maisons se dressaient auparavant et seulement les tombes de ceux qu’ils avaient aimés. Et il y avait d’autres cruelles surprises.

“J’avais ma propre petite maison,” se souvient un Landser de retour. *“Comme j’étais heureux qu’elle soit toujours debout ! [Mais] quand j’ai sonné à la porte, des Américains sont venus à la porte : les nouveaux amis de ma femme. Ils m’ont demandé ce que je voulais.”*

Après des années d’attente, sans un mot, beaucoup de femmes, comme celle-ci, avaient tout simplement abandonné.¹¹ Des milliers se sont tournés vers la prostitution ou le concubinage pour éviter la famine et joindre les deux bouts. Lorsque les maris qui revenaient se retrouvaient face à face avec la réalité d’après-guerre, souvent lourdement fardée et barbouillée de rouge à lèvres, certains assassinèrent leurs partenaires sur place et ils se suicidaient ensuite.¹²

“*Vous êtes devenues des putains éhontées... chacune d’entre vous...*” cria un soldat de retour à sa femme de Berlin. “*Vous avez perdu tous vos principes, vous toutes !*”¹³

Comme l’homme ci-dessus, des milliers d’anciens Landsers n’étaient pas préparés et mal équipés pour faire face aux vérités désagréables de la défaite et de l’occupation. Dans l’année 1946, il y eut 25.000 divorces à Berlin seulement.¹⁴

Malgré l’épidémie de dissolution des familles, beaucoup étaient déterminés, advenne que pourrait, à se réunir et à rester ensemble. Certaines femmes ne se sont pas contentées de s’asseoir et d’attendre passivement leurs hommes, mais elles sont parties à leur recherche. Renate Hofmann était l’une d’elles. Après une odyssee terrifiante à travers la moitié de l’Allemagne, la femme a finalement retrouvé la trace de son mari dans un hôpital de Munich.

Il n’y avait pas de médecin en vue, et personne ne m’a rien dit au sujet des brûlures de mon mari et ce à quoi m’attendre. Ainsi, en regardant droit devant, je suis entrée par la porte et j’ai vu un lit en face de moi où quelqu’un était assis. Ce devait être mon mari. Malheureusement, il a remarqué mon hésitation, aussi brève fut-elle. Un médecin aurait dû m’informer de la gravité des brûlures de sorte que mon mari n’aurait pas remarqué que je ne l’avais pas reconnu.

Nous sommes tombés dans les bras l’un de l’autre. Nous avons parlé et je me suis immédiatement rendu compte qu’il avait la même voix, rien n’avait changé. Mon mari est sorti du lit et a mis sa robe de chambre, la même façon de se mouvoir, les mêmes mouvements, la même silhouette. Mais c’était toujours un choc, parce que le visage n’était plus là, il avait disparu.¹⁵

Aussi amère que fut la réunion anticipée, Renate connaissait enfin la paix. “*Nous étions à nouveau une famille,*” soupira la femme reconnaissante.¹⁶ Malheureusement, beaucoup de femmes qui ont retrouvé des êtres chers vivants, réalisaient trop tard qu’il aurait beaucoup, beaucoup mieux valu si elles les avaient découverts morts. Refusant de croire au pire, Regina Shelton se précipita dans une taverne du village un jour dans “l’attente haletante” de retrouver son père.

Je vois un personnage solitaire dans quelque chose ressemblant vaguement à un uniforme russe. Il est assis à la table à côté du poêle en faïence où les habitués avaient coutume de jouer amicalement aux cartes et de prendre leurs chopes de bière. Il est assis sans bouger, et je suis frappée de paralysie par ce que je vois. De temps à autre, la brise de la fenêtre ouverte le touche et le fait frissonner comme si c'était un vent glacial. Le seul autre signe de vie est un écoulement régulier au coin de l'œil, traçant une ligne brillante le long du nez et qui se joint à la salive qui s'écoule de la bouche à demi ouverte. Le crâne glabre pend bas sur sa poitrine, les bras pendent entre ses jambes étendues, et une goutte tombe de son menton à intervalles réguliers entre elles sur le sol. Sauf pour le goutte à goutte et le froid qui le fait frissonner de temps en temps, il ressemble à une statue brisée, avec des chiffons jetés sur ses bords déchiquetés... les yeux enfoncés scintillent fiévreusement dans leurs cavités, vitreux, vacants, morts. Comme un épouvantail blanchi par le soleil, le vent et la pluie, la silhouette est d'une couleur indéfinissable, la peau et les chiffons se mélangeant en un gris cendré.

Le message d'accueil a gelé sur mes lèvres. Que peut-on dire à un homme qui ne semble plus humain ? dont l'instinct, sûrement, plus que toute décision consciente a porté les restes de son corps à l'endroit où il fut un homme ? qui revient comme un pigeon voyageur à l'endroit même qui était son point de départ vers des régions au-delà du cauchemar ?... Dans un renversement irrationnel de mes pensées antérieures, je me tiens sur la pointe des pieds à côté de lui, ne souhaitant plus que l'homme soit [un] père...

Dans la cuisine, les autres sont blottis dans un silence impuissant, ne sachant pas comment aborder cet intrus d'un autre monde qui ne leur a donné aucun signe d'être conscient de l'endroit où il se trouve ni de qui ils sont. Mia... est presque folle et sans la moindre idée de comment faire face à la créature repoussante qui est son mari... Son état évident de quasi-famine finit par refaire fonctionner l'esprit pratique de Mia. Elle lui apporte un bol de soupe fumante. Quand elle revient, elle murmure, frappé d'horreur : "Il ne peut même plus manger. Vous auriez dû voir tout son visage se noyer dans la soupe et l'aspirer, pas même à l'aide d'une cuillère. Et il a continué à essayer de la boire alors qu'il se redressait. C'est terrible !"¹⁷

"Oh grand Dieu ! Cela peut-il être pire encore ?" demanda Ruth Andreas-Friedrich de Berlin

Parfois, en marchant dans les rues, on peut à peine tenir debout face à toute la misère. Parmi les Américains intelligents en uniformes, les silhouettes bien nourries des forces d'occupation, les premiers soldats allemands apparaissent en lambeaux et hagards, penauds regardant autour d'eux comme des délinquants capturés. Des prisonniers de guerre dont ne sait d'où. Ils se traînent dans les rues. En les voyant on veut regarder ailleurs parce qu'on se sent tellement honteux de leur honte, de leur aspect pitoyable et misérable... Ils passent en traînant les pieds comme des ruines ambulantes. Amputés, invalides, malades, abandonnés et perdus. Un homme à la barbe grise dans un uniforme en lambeaux se penche contre un mur. Avec les bras autour de sa tête, il pleure en silence. Les gens passent, s'arrêtent et forment timidement un cercle autour de lui. Il ne les voit pas.¹⁸

Étant donné le désespoir et l'horreur de leur patrie, des millions de personnes étaient naturellement désespérées et ont tenté d'y échapper. Des milliers de femmes allemandes nubiles ont opté pour les mariages de complaisance et ont fui la patrie pour toujours avec des maris américains ou britanniques. De même, des milliers d'hommes allemands ont rejoint la Légion étrangère française ou ont immigré légalement ou illégalement au Canada, en Amérique du Sud et aux États-Unis. Alors que d'innombrables gens quittaient leur patrie ravagée par la guerre, les malheureux prisonniers de guerre continuaient d'arriver.

“Partout,” se souvient l'un des rapatriés qui voyait tout cela, “il n'y avait que des femmes et des garçons qui travaillaient dans de vieux uniformes rapiécés, examinant les briques, fouillant dans les ruines à la recherche de tout ce qui pourrait être utilisé. Puis le voyage en train [continuait] avec son cortège incessant de villes, de villages et d'usines brisés... Le spectacle coupait notre respiration..., il nous faisait craindre pour l'avenir... Nous avons été dévoués envers l'Allemagne, mais maintenant nous devons trouver un nouveau sens à nos vies. Chacun d'entre nous aurait à lutter seul pour lui et sa famille sans être en mesure de se tenir au coude à coude avec d'autres soldats, sans camaraderie... pour nous soutenir.”¹⁹

Ce sont de tels sentiments jaillissant du cœur des désespérés, mais qui émanaient d'âmes déterminées, qui ont permis brique par brique

à la nation allemande de gravir la longue remontée. Heureusement pour tous les intéressés, à la fin des années 1940, avec le fossé inévitable entre l'Orient et l'Occident en pleine rupture, la Grande-Bretagne et les États-Unis avaient plus l'intention d'ériger un rempart contre l'expansion soviétique que de continuer à flageller davantage un ennemi vaincu. Bien que la nation allemande, autrefois fière, ne serait guère plus qu'un vassal dégradé des vainqueurs, le changement soudain d'attitude des Alliés garantissait au moins aux Allemands les outils nécessaires pour échapper ainsi que leurs enfants à l'extinction totale. Ils n'avaient besoin de rien de plus pour tout reconstruire.

Avec une volonté et une énergie jamais vues auparavant dans le monde moderne, les Allemands se sont mis à travailler à un rythme effréné, comme s'ils étaient dans une course folle pour placer autant de briques et de mortier que possible entre eux et le cauchemar. Alors que les vieillards, les infirmes et les enfants travaillaient aussi frénétiquement que tout le monde, c'était sur les femmes qu'une grande partie de la charge reposait.

“Avez-vous jamais vu une chose pareille ! Ces femmes allemandes ne sont-elles pas merveilleuses ?” s'émerveillait un Américain qui a vu le phénomène.²⁰

“Je pensais que c'était seulement en Chine où l'on pouvait voir les femmes travailler comme ça,” ajouta un camarade. *“Je n'ai jamais imaginé que des blancs puissent le faire. J'admire leurs tripes.”*²¹

Alors que les décombres disparaissent comme par magie dans les villes et que les bâtiments jaillissent des ruines, la nourriture est également en augmentation dans la campagne. *“Les Allemands font tout ce qu'ils peuvent pour s'aider eux-mêmes...”* nota un visiteur étonné. *“Il n'est pas rare de voir une vache à lait attelée à une charrue, une femme conduisant la vache et un petit garçon guidant la charrue.”*²²

Alors qu'ils étaient transportés à travers l'Allemagne, Hans Woltersdorf et d'autres prisonniers de guerre contemplaient aussi le spectacle :

Les gens nous faisaient signe, furtivement, mais avec leur volonté de vivre de toute évidence intacte. La pression, avec ses maladies inévitables, dont ils doivent avoir été les victimes en ces temps épuisants, les traversait sans laisser de trace. Ils étaient encore sonnés mentalement et physiquement ; ils

n'étaient en quête ni de soins, ni d'hôpitaux. Malgré les réalisations surhumaines que la guerre avait exigé d'eux, ils se jetaient dans le travail difficile sans se reposer jusqu'à ce miracle, une fois de plus ils ont accompli, un miracle économique...

Hier ces gens étaient prêts à défier un ennemi qui a brisé toutes les règles écrites et non écrites de la guerre, afin de mener une guerre d'anéantissement contre leurs maisons, leurs cuisines, leurs chaises et leurs lits ; qui les a conduits dans les caves, nuit après nuit, où ils furent enterrés vivants, brûlés, étouffés, et tués, et qui les premiers ont vécu toutes les tortures de l'enfer et ont rencontré des destins qui pour toujours resteront inconnus, parce que les victimes ont emmené leurs témoignages avec elles dans la tombe. Maintenant, ils étaient là encore, comme des fourmis, prêts à aider, à travailler, à se soucier, à obéir, à espérer, et une fois de plus à s'adapter à l'idée que les victimes étaient vraiment les coupables.²³



Comme Hans Woltersdorf l'observa et comme les troupes alliées d'occupation en témoigneraient plus tard, l'un des éléments qui faisait presque totalement défaut dans le cœur allemand pendant les années d'après-guerre était, de manière surprenante, l'esprit de haine et de vengeance.²⁴ Insouciant du danger, dans leur lutte à corps perdu afin de survivre, il ne restait tout simplement pas de temps ou d'énergie en eux pour s'attarder sur ce qui était ou ce qui aurait pu être.

“Oubliez le passé,” était la nouvelle devise nationale, *“seul le futur compte.”*²⁵

Paradoxalement, alors que les vaincus n'avait ni le temps ni l'envie de regarder en arrière, les vainqueurs eux l'ont fait. La poursuite du processus avait commencé avant la guerre, la propagande offensive occidentale contre l'Allemagne s'est poursuivie avec une vigueur renouvelée, après la guerre. Dans des milliers de livres, d'articles et de films, on rappelle au monde encore et encore que le Parti nazi en particulier, et tous les Allemands en général, sont les seuls responsables de la guerre ; qu'eux et eux seuls ont commis des atrocités bestiales ; que seuls les Allemands et leurs dirigeants étaient des criminels de guerre ; que la culpabilité allemande était en quelque sorte quelque

chose d' "unique". Curieusement, ceux qui ont soutenu cette thèse et étaient souvent ses partisans les plus violents étaient aussi ceux qui avaient été le plus éloignés du combat réel lui-même. En outre, presque tous ceux qui ont promu la notion de culpabilité singulière étaient ceux qui avaient un intérêt personnel, politique ou financier dans la perpétuation de la fiction de la "Bonne Guerre", la "guerre pour mettre fin au mal" et la "Croisade en Europe."

Toutefois, parmi ceux les plus proches du combat, la propagande d'après-guerre a eu des résultats négligeables. En effet, loin d'être remplis de haine comme ils étaient censés l'être, beaucoup de soldats et d'aviateurs alliés matures – ceux qui ont effectivement combattu au sol ou bombardé depuis les airs – étaient parmi les moins vindicatifs et certains des plus indulgents. Après avoir embarqué avec des Allemands, mangé avec des Allemands, bu avec des Allemands, et parfois, après avoir courtisé et être tombés amoureux d'Allemandes, beaucoup de soldats alliés commencèrent finalement à les comprendre et à s'identifier avec les Allemands. Hélas trop tard, la plupart furent choqués de réaliser qu'en aucune manière leur ancien ennemi n'était différent d'eux. Honteux de la propagande sadique assoiffée de sang qu'ils avaient avalée avec tant d'empressement et à laquelle ils avaient obéi aveuglément, beaucoup de jeunes hommes – américains, britanniques, français, et même russes – savaient trop bien par expérience que ni les Nazis ni les Allemands n'avaient le monopole sur la criminalité et que la culpabilité ou le mal n'avait rien d' "unique".

L'un des adversaires les plus virulents de la culpabilité de guerre singulière était l'intrépide journaliste américaine, Freda Utey. *"Une atrocité cesse d'en être une lorsqu'elle est commise pour une 'bonne cause', qui est, la nôtre,"* écrit l'auteure percutante dans son livre de 1949, *Le Coût Élevé de la Vengeance*.

Je pensais qu'il était grand temps de cesser de parler de la culpabilité allemande, car il n'y avait pas de crime que les Nazis avaient commis, que nous ou nos alliés n'avions pas aussi commis. Je l'avais mentionné lors de nos bombardements d'anéantissement, de l'expropriation massive et de l'expulsion de leurs foyers de douze millions d'Allemands en raison de leur race ; la famine [imposée] aux Allemands pendant les premières années de

l'occupation ; l'utilisation des prisonniers comme travailleurs esclaves ; les camps de concentration russes, et le pillage perpétré par les Américains ainsi que les Russes... Par rapport aux viols, aux assassinats et aux pillages perpétrés par les armées russes à la fin de la guerre, la terreur, l'esclavage, la famine et le vol dans la zone orientale aujourd'hui, et le génocide pratiqué par les Polonais et les Tchèques, les crimes de guerre et crimes contre l'humanité commis par les Allemands condamnés à Nuremberg à mort ou à l'emprisonnement à vie apparaissent comme mineurs dans leur ampleur, sinon dans leur degré.²⁶

J. F. C. Fuller en convint. *“Pendant cinquante ou cent ans, et peut-être plus,”* annonça le commandant général britannique, *“les villes en ruines de l'Allemagne se tiendront tels des monuments à la barbarie de leurs conquérants.”*²⁷

Un autre passéiste britannique, membre d'équipage de la R.A.F, exprima en des termes simples mais profonds une pensée que des milliers d'autres soldats et aviateurs alliés sur laquelle ils ont sans doute dû méditer pour le reste de leur vie : *“Si les Allemands avaient gagné la guerre, aurions-nous été ou devrions nous être jugés comme des criminels de guerre ?... À ce jour, ces pensées sont encore avec moi.”*

Pour la plupart cependant, ces réflexions ont été gardées strictement privées et même les déclarations publiques de Freda Utley, du général Fuller et de quelques autres courageux furent toutes perdues dans une tempête de voix qui avait un enjeu personnel, ainsi que psychologique dans le blanchissement de l'histoire. La majorité encore furieuse a chaudement fait valoir :

“Ils ont obtenu exactement ce qu'ils méritaient.”

“Nous sentions que nous combattions une philosophie inhumaine...”

“Nous sommes devenus une force de représailles...”

“Je me suis toujours dit qu'un bon Allemand était un Allemand mort et je dis toujours ça !”

Pour le bien de ces personnes qui disent de telles choses et les millions d'autres qui pourraient préférer de telles paroles, nous espérons qu'ils n'ont jamais vu un enfant courir en hurlant telle une torche

vivante dans une rue en flammes, n'ont jamais vu un homme boire sa propre urine pour rester en vie alors qu'une rivière coule juste au-delà de sa clôture de prison, n'ont jamais entendu les cris des torturés semblables à des cris d'animaux lorsque leurs organes génitaux sont mutilés ou les gémissements d'une femme en sang qui supplie pour qu'on l'achève d'une balle tandis que la file d'attente des personnes attendant leur tour d'être torturés s'accroît. Nous espérons qu'ils ne l'ont jamais vu, car alors seulement peut-on comprendre comment ils peuvent, tels des perroquets, répéter maintes et maintes et maintes fois le refrain standard, "ils ont eu exactement ce qu'ils méritaient" ... et ne jamais en perdre le sommeil un seul instant.

Mais même une avalanche d'une telle haine sauvage et moralisatrice insensée ne pouvait pas effacer les souvenirs de ceux qui avaient vu et entendu de telles choses. Et pire encore, rien ne pouvait effacer les souvenirs ou encore les cauchemars de ceux qui avaient non seulement vu et entendu de telles choses, mais qui les avaient *effectivement* commises. Que ce fut révélé dans la prose discordante approfondie de l'Américain, Kurt Vonnegut, ou que ce fut dans les vers troublants et obsédants du Russe Alexandre Soljenitsyne, pour l'avenir de l'humanité, Dieu merci, ces hommes et d'autres âmes courageuses ont fait face à leur passé et à la fin, chacun a finalement été en mesure de connaître la pitié, la compassion et, finalement, les remords.

Cet étrange état d'esprit qui est tombé sur nous peu de temps après que les canons furent réduits au silence était une obscénité vague. C'était le faible arrière-goût persistant d'avoir accompli quelque chose de monstrueux. Nous avons déchaîné des pouvoirs au-delà de notre compréhension. Des pays entiers ont été réduits à l'état de déchets sous nos mains et, en faisant cela nos mains étaient toujours teintées. Il était inutile de se dire que ce que nous avons fait était ce que nous avions à faire, la seule chose que nous aurions pu faire. C'était suffisant de savoir que nous l'avions fait. Nous avons retourné le mal de nos ennemis contre eux au centuple, et, ce faisant, quelque chose de notre propre intégrité avait été brisé, avait été irrévocablement perdu.

Nous qui avons fait cette guerre ne pouvions sentir aucune fierté. Vainqueurs et vaincus, tous étaient un. Nous étions un avec la foule silen-

cieusement en mouvement... les vieilles femmes chassant à travers les ruines... les corps empilés comme des bûches jaunes... les yeux vides terribles des soldats allemands frappés... les tombes blanches et les croix noires et la mélancolie envoûtante de nos cœurs. Tous, tous, étaient un, tous étaient l'horreur horrible de ce que nous avons su, de ce que nous avons aidé à faire... Faites y face lorsque vous fermerez ce livre.

Nous l'avons fait.²⁸

NOTES

PROLOGUE

1. Jürgen Thorwald, *Flight in the Winter* (New York: Pantheon, 1956), 13; Martin K. Sorge, *The Other Price of Hitler's War* (Westport, Conn.: Greenwood, 1986), 126.
2. Thorwald, 13.
3. Marlis G. Steinert, *Hitler's War and the Germans* (Athens: Ohio University Press, 1977), 292.
4. Alfred M. deZayas, *Nemesis at Potsdam* (London: Routledge & Kegan Paul, 1977), 61.
5. Ebd. (siehe oben...ebenda)
6. Ebd. 62–63
7. Ebd.63
8. Sorge, *Other Price*, 119.
9. Ebd. 117
10. DeZayas, *Nemesis*, 63.
11. New York Times, August 7, 1933; Ralph Grandinetti, "Germany's Plan to Resettle Jews in Madagascar," *The Barnes Review* 4, no. 3 (May/June 1998): 26.
12. Ben Hecht, *A Guide for the Bedeviled* (New York: Charles Scribner's Sons, 1944), 120, 125, 130, 144, 155, 156.
13. Theodore N. Kaufman, *Germany Must Perish!* (Newark, N. J.: Argyle Press, 1941), 6, 7, 28
14. Ebd. , 88–89; Michael F. Connors, *Dealing in Hate* (Torrance, Calif.: Institute for Historical Review, 1970), 28
15. Russell D. Buhite, *Decisions at Yalta* (Wilmington, Del.: Scholarly Resources, Inc., 1986), 25; Eugene Davidson, *The Death and Life of*

- Germany* (New York: Alfred Knopf, 1959), 6;
16. Buhite, *Yalta*, 23.
 17. *Diary of Henry Morgenthau*, entry for March 20, 1945
 18. Buhite, 25; *The Memoirs of Cordell Hull*, (New York: Macmillan and Co., 1948), 207–208.
 19. Paul Fussell, *Wartime* (New York: Oxford University Press, 1989), 122
 20. Russell Grenfell, *Unconditional Hatred* (New York: Devin-Adair, 1953), 117.
 21. DeZayas, *Nemesis*, 65–66; Thorwald, *Flight*, 33
 22. DeZayas, 66.
 23. Sorge, *Other Price*, 127

1 L'ENFER VENU DU CIEL

1. Sorge, *Other Price*, 101.
2. Ebd. 102.
3. Ebd.
4. Martin Middlebrook, *The Battle of Hamburg* (New York: Charles Scribner's Sons, 1981), 244.
5. Ebd.
6. Stephen A. Garrett, *Ethics and Airpower in World War II* (New York: St. Martin's Press, 1993), 44.
7. Sorge, 90.
8. Garrett, *Ethics and Airpower*, 31.
9. Max Hastings, *Bomber Command* (New York: Dial Press/James Wade, 1979), 181.
10. Garrett, xiii.
11. Ilse Koehn, *Mischling, Second Degree* (New York: Greenwillow, 1977), 194–195.
12. Ilse McKee, *Tomorrow the World* (London: J.M. Dents & Sons, 1960), 130–131.
13. Peter Pechel, Dennis Showalter and Johannes Steinhoff, *Voices from the Third Reich* (Washington, D.C.: Regnery Gateway, 1989), 224.

14. Anonymous, *A Woman in Berlin* (New York: Harcourt, Brace, 1954), 19.
15. Alexander McKee, *Dresden 1945* (New York: E.P. Dutton, 1982), 261.
16. Jan Montyn and Dirk Ayelt Kooiman, *A Lamb to Slaughter* (New York: Viking, 1985), 68–69.
17. Olga Held Bruner, unpublished manuscript, 97.
18. Koehn, *Mischling*, 188–189.
19. Sorge, *Other Price*, 109.
20. Middlebrook, *Battle of Hamburg*, 147.
21. Sorge, 109.
22. Middlebrook, 147.
23. McKee, *Tomorrow the World*, 133.
24. Chadwick, *The War According to Anna* (Woodside, Calif.: Seven Stones Press, 1986).
25. McKee, *Dresden*, 208.
26. Pechel et al, *Voices From the Third Reich*, 225.
27. Ebd.
28. McKee, *Dresden*, 137–13.
29. Chadwick, *Anna*, 53.
30. Anonymous, *Woman in Berlin*, 273–274.
31. Bruner manuscript, 113.
32. Middlebrook, *Hamburg*, 258.
33. Hastings, *Bomber Command*, 315.
34. Anonymous, *Woman*, 24.
35. Ebd.
36. Koehn, *Mischling*, 189–190.
37. Ebd.
38. Montyn, *Lamb to Slaughter*, 71.
39. Chadwick, *Anna*, 53–54.
40. Sorge, *Other Price*, 109.
41. Middlebrook, *Hamburg*, 274.
42. Ebd. 169–170.
43. Ebd. 295.
44. Bruner, 120–121.
45. Hastings, 315.

46. Ebd.
47. Pechel, *Voices*, 463.
48. Montyn, *Lamb*, 71–72.
49. Garrett, *Ethics and Airpower*, x.
50. McKee, *Dresden*, 169.
51. Hastings, *Bomber Command*, 311–312.
52. McKee, *Dresden*, 140.
53. Middlebrook, *Hamburg*, 269.
54. Ebd. 265.
55. Hastings, 312.
56. Middlebrook, 147.
57. Ebd. 264.
58. Ebd. 268.
59. Hastings, 312.
60. Ebd., 313.
61. Middlebrook, 266–267.
62. Ebd., 268–269.
63. Ebd., 274, 275.
64. Hastings, 321.
65. Middlebrook, 276.
66. Hastings, *Bomber Command*, 321.
67. Middlebrook, *Hamburg*, 266, 272; Hastings, 319.
68. Hastings, 321, 322.
69. Middlebrook, 374.
70. Ebd.
71. Ebd., 279.
72. Pechel, *Voices*, 226.
73. Ursula von Kardorff, *Diary of a Nightmare* (New York: John Day, 1966), 191.
74. Middlebrook, 279–280.
75. Hastings, 322.
76. Ebd., 171.
77. Ebd.
78. Ebd., 173.
79. Sorge, *Other Price*, 107.
80. Middlebrook, 346.

81. Hastings, 176.
82. Sorge, 108.
83. Garrett, *Ethics and Airpower*, 82.
84. Ebd.
85. Middlebrook, *Hamburg*, 368.
86. Garrett, 103.
87. Hastings, 174.
88. F. J. P. Veale, *Advance to Barbarism* (New York: Devin-Adair Co., 1968), 194.
89. Interview with Emma Schrott Krubel, Topeka, Kansas, 1/9/97.
90. Koehn, *Mischling*, 192.
91. Chadwick, *Anna*, 34.
92. Ralph Barker, *The RAF at War* (Alexandria, Va.: Time-Life, 1981), 161.
93. Sorge, 94.
94. Middlebrook, *Hamburg*, 359–360.
95. Ralph Franklin Keeling, *Gruesome Harvest* (rpt., 1947; Torrance, Calif.: Institute for Historical Review, 1992), 3–4. 96.
96. Terry Charman, *The German Home Front, 1939–1945* (New York: Philosophical Library, 1989), 147.
97. Steinert, *Hitler's War and the Germans*, 296.

2 LA MORT ET LA MORT À VENIR

1. Tony LeTissier, *The Battle of Berlin, 1945* (New York: St. Martin's Press, 1988), 16.
2. Charman, *The German Home Front*, 144.
3. Christabel Bielenberg, *The Past is Myself* (Dublin: Ward River, 1982), 194.
4. Lali Horstmann, *We Chose to Stay* (Boston: Houghton Mifflin, 1954), 39.
5. Charman, *Home Front*, 145.
6. Ebd., 144.
7. Rudolf Semmler, *Goebbels – The Man Next to Hitler* (London: Westhouse, 1947), 110.

8. Hastings, *Bomber Command*, 287; Richard Landwehr, *Charlemagne's Legionnaires* (Silver Spring, Maryland: Bibliophile Legion Books, Inc., 1989), 14–15; Mark Weber, "Churchill Wanted to 'Drench' Germany with Poison Gas," *The Journal of Historical Review* 6, no. 4 (Winter 1985–86): 501–502.
9. Garrett, *Ethics and Airpower*, 194.
10. Leni Riefenstahl, *A Memoir* (New York: St. Martin's Press, 1993), 320–321.
11. James P. O'Donnell, *The Bunker* (Boston: Houghton Mifflin Co., 1978), 318.
12. Earl F. Ziemke, *The Soviet Juggernaut* (Alexandria, Va.: Time-Life Books, 1980), 179.
13. Christopher Duffy, *Red Storm on the Reich* (New York: Atheneum, 1991), 39; John Toland, *The Last 100 Days* (New York: Random House, 1965), 72–73.
14. Mark Elliott, *Pawns of Yalta* (Urbana: University of Illinois Press, 1982), 9, 168; Nikolai Tolstoy, *The Secret Betrayal, 1944–1947* (New York: Charles Scribner's Sons, 1977), 323.
15. Elliott, *Pawns*, 168.
16. Ebd., 169–170.
17. Ebd., 9.
18. Alfred deZayas, *The Wehrmacht War Crimes Bureau, 1939–1945* (Lincoln: University of Nebraska Press, 1989), 163.
19. Ebd., 164.
20. Ebd., 167; Sorge, *Other Price*, 7.
21. Hans Werner Woltersdorf, *Gods of War* (Novato, Calif.: Presidio Press, 1990), 214.
22. Stephen G. Fritz, *Frontsoldaten* (Lexington: University Press of Kentucky, 1995), 52.
23. Ebd., 195.
24. LeTissier, *Battle of Berlin*, 7.
25. Fritz, *Frontsoldaten*, 176.
26. Ebd., 41–42.
27. Guy Sajer, *The Forgotten Soldier* (New York: Harper & Row, 1967), 446–447.
28. Ebd., 447.

29. Fritz, 42.
30. Woltersdorf, *Gods of War*, 73.
31. Ebd.
32. Ebd.
33. James Lucas, *War on the Eastern Front, 1941–1945* (London: Jane's Pub. Co., 1979), 32.
34. James Lucas, *Last Days of the Third Reich* (New York: William Morrow and Co., Inc., 1986), 19.
35. Lucas, *Eastern Front*, 32.
36. Lucas, *Last Days*, 19.
37. Lucas, *Eastern Front*, 32–33.
38. Ebd., 33.
39. Fritz, *Frontsoldaten*, 153.
40. Ebd.
41. John H. Nugent and George Fowler, "The Geneva & Hague Conventions – And the 'Holocaust,'" *The Barnes Review* 2, no. 2 (Nov. 1996): 16.
42. Fritz, 50–51.
43. Ebd., 51.
44. Ebd., 40.
45. Ebd., 41.
46. Montyn, *Lamb to Slaughter*, 97.
47. Fritz, *Frontsoldaten*, 84.
48. Ebd., 85.
49. Ebd., 86.
50. Ebd., 52–53.
51. Ebd., 53–54.
52. Woltersdorf, *Gods of War*, 34.
53. Fritz, 88–89.
54. Ebd 88.
55. Ebd., 89.
56. Ebd., 84.
57. Duffy, *Red Storm*, 25, 54.
58. Aidan Crawley, *The Spoils of War* (Indianapolis: Bobbs-Merrill, 1964), 20.
59. McKee, *Dresden* 1945, 30.

60. deZayas, *Wehrmacht*, 179.
61. Lucas, *Eastern Front*, 35–36.
62. Ebd., 52.
63. Ebd., 51–52.
64. Rauss, Erhard, et al, *Fighting in Hell*, (Mechanicsburg, Penn.: Stackpole Books, 1995), 22.
65. Montyn, *Lamb*, 106.
66. Duffy, *Red Storm*, 56.

3 ENTRE LE FEU ET LA GLACE

1. Hans Graf von Lehndorff, *Token of a Covenant* (Chicago: Henry Regnery Co., 1964), 5.
2. Ebd.
3. John Strawson, *The Battle for Berlin* (New York: Charles Scribner's Sons, 1974), 75.
4. Duffy, *Red Storm*, 88.
5. Ivan Konev, *Year of Victory* (Moscow: Progress Publishers, 1969), 19.
6. Duffy, 278.
7. Thorwald, *Flight in the Winter*, 142–144.
8. Ebd., 48–49.
9. Johannes Kaps, *The Tragedy of Silesia, 1945–1946* (Munich: Christ Unterwegs, 1952/53), 155.
10. Ebd. 445.
11. Ebd. 446–447.
12. Ebd. 448.
13. Ebd. 448–449.
14. Ebd. 55.
15. Chadwick, *Anna*, 113.
16. Kaps, *Silesia*, 283.
17. Horstmann, *We Chose to Stay*, 82–83.
18. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 443–444.
19. Kaps, *Silesia*, 435.

20. Lucas, *Third Reich*, 69.
21. Ebd. 41.
22. Thorwald, *Flight*, 53.
23. Kaps, 449.
24. Elizabeth Lutz, "Rape of Christian Europe – The Red Army's Rampage in 1945," *The Barnes Review* 3, no. 4 (Apr. 1997): 11.
25. Anonymous, *A Woman in Berlin*, 218.
26. Horstmann, 40.
27. Kaps, *Silesia*, 147.
28. Ebd.
29. Kaps, 192.
30. Ebd. 136.
31. Theodor Schieder, ed. *The Expulsion of the German Population from the Territories East of the Oder-Neisse Line* (Bonn, Germany: Federal Ministry for Expellees, Refugees and War Victims, 1951), 256.
32. Letter of Mignon Fries Baker, 1992 (Kopie im Besitz des Autors).
33. Thorwald, *Flight*, 180.
34. Kaps, *Silesia*, 228.
35. Ebd. 324.
36. Ebd. 192.
37. Heinrich von Einsiedel, *I Joined the Russians* (New Haven, Conn.: Yale University Press, 1953), 193.
38. DeZayas, *Nemesis at Potsdam*, 68.
39. Sorge, *Other Price*, 127.
40. Lutz, "Rape of Christian Europe," 13; *The Barnes Review* 4, no. 1 (Jan./Feb. 1998): 19.
41. Kaps, 155.
42. Alison Owings, *Frauen – German Women Recall the Third Reich* (New Brunswick, New Jersey: Rutgers University Press, 1994), 405.
43. Ebd. 406.
44. Kaps, *Silesia*, 252.
45. Thorwald, *Flight in the Winter*, 180.
46. Erika M. Hansen, "A Woman's Odyssey" (unpublished manuscript, Glendale, Calif.): 158.
47. Horstmann, *We Chose to Stay*, 89.

48. Lutz, "Rape of Christian Europe," 11.
49. Horstmann, 104–105.
50. Kaps, *Silesia*, 228.
51. Ebd. Thorwald, *Flight*, 55.
52. Crawley, *Spoils of War*, 10–11.
53. Schieder, *Expulsion of the German Population*, 129–130.
54. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 418.
55. Ebd. 445.
56. Thorwald, 144–145.
57. Alexander Solzhenitsyn, *Prussian Nights – A Poem* (New York: Farrar, Straus and Giroux, 1977), 51, 63, 65.
58. Christopher Dobson, John Miller and Ronald Payne, *The Cruellest Night* (Boston: Little, Brown, 1979), 25.
59. Ebd. Toland, *Last 100 Days*, 31.
60. Dobson, *Cruellest Night*, 58.
61. Ebd. 84.
62. Ebd. 90.
63. Ebd. 105.
64. Ebd. 102.
65. Thorwald, *Flight*, 122.
66. Dobson, *Cruellest Night*, 104.
67. Ebd. 112–113.
68. Ebd. 114.
69. Ebd.
70. Thorwald, *Flight*, 123.
71. Dobson, *Cruellest Night*, 117.
72. Thorwald, 123.
73. Dobson, 117.
74. Ebd. 120.
75. Ebd.
76. Ebd. 135.
77. Kaps, *Silesia*, 179–181.
78. Thorwald, *Flight*, 79.
79. Ebd. 145.
80. Ebd.
81. Toland, *Last 100 Days*, 72.

4 CRESCENDO DE DESTRUCTION

1. Diane Shaver Clemens, *Yalta* (New York: Oxford University Press, 1970), 128; Ziemke, *Soviet Juggernaut*, 183.
2. Eugene Davidson, *The Death and Life of Germany* (New York: Alfred Knopf, 1959), 32.
3. Landwehr, *Charlemagne's Legionnaires*, 14–15; Fussell, *Wartime*, 284.
4. Keeling, *Gruesome Harvest*, 20.
5. Strawson, *Battle for Berlin*, 54.
6. Udo Walendy, *The Methods of Reeducation* (Vlotho/Weser, Germany: Verlag fur Volkstum und Zeitgeschichtsforschung, 1979), 5.
7. Veale, *Advance to Barbarism*, 216.
8. Ebd.
9. Ebd., 217.
10. Ebd.
11. Harry Elmer Barnes, "Sunrise at Campobello: Sundown at Yalta," *The Barnes Review* (Sept.1997): 6.
12. Ebd., 5.
13. Remi Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt Divide Europe* (New York: Praeger, 1990), 211–212; Ziemke, *Soviet Juggernaut*, 71.
14. Stewart Richardson, ed., *The Secret History of World War II* (New York: Richardson & Steirman, 1986), 209, 213.
15. Clemens, *Yalta*, 128–129.
16. Ebd., 129.
17. Nadeau, *Stalin*, 106–107.
18. Davidson, *Death and Life*, 28.
19. Elliott, *Pawns of Yalta*, 2.
20. Clemens, *Yalta*, 140.
21. Keeling, *Gruesome Harvest*, 19.
22. Hastings, *Bomber Command*, 341–342.
23. Keeling, xi.
24. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 224; Veale, *Advance*, 189.
25. David Irving, *The Destruction of Dresden* (1963), 173; Owings, *Frauen*, 191; McKee, *Dresden 1945*, 137; Pechel, *Voices*, 137, 224.

26. Owings, 191; Pechel, 228, 463–464; Sorge, *Other Price*, 105.
27. McKee, *Dresden 1945*, 44–45.
28. Ebd., 45.
29. Ebd., 144.
30. Ebd., 145; Owings, *Frauen*, 191; Irving, *Dresden*, 173.
31. McKee, *Dresden 1945*, 125.
32. Pechel, *Voices*, 228.
33. McKee, 45, 137
34. Ebd., 131–132.
35. Ebd., 147.
36. Ebd., 126.
37. Ebd., 151–152.
38. Pechel, *Voices*, 228.
39. Irving, *Dresden*, 146.
40. McKee, *Dresden 1945*, 147.
41. Ebd., 150–151.
42. Ebd., 145–146.
43. Ebd., 153.
44. Ebd., 152.
45. Ebd.
46. Pechel, 228.
47. Ebd., 229.
48. McKee, 146.
49. Ebd., 153.
50. Sorge, *Other Price*, 105.
51. McKee, *Dresden 1945*, 193–194.
52. Ebd., 194–195.
53. Ebd., 153–154.
54. Pechel, *Voices*, 225.
55. Ebd., 229
56. McKee, 170.
57. Ebd., 177.
58. Ebd., 170.
59. Ebd., 191–192.
60. Ebd., 138.
61. Ebd., 190.

62. Ebd., 180.
63. Ebd., 171.
64. Ebd., 169.
65. Ebd., 176.
66. Ebd., 141.
67. Ebd., 209.
68. Ebd., 180.
69. Ebd., 171–174.
70. Tony March, *Darkness Over Europe* (New York: Rand McNally, 1969), 188–189.
71. Irving, *Dresden*, 143.
72. Ebd.
73. McKee, *Dresden 1945*, 165.
74. Ebd., 199.
75. Irving, 146.
76. Ebd., 143.
77. McKee, 144.
78. Ebd., 182.
79. Ebd., 218.
80. Ebd., 175.
81. Irving, 189.
82. McKee, 223.
83. Irving, *Dresden*, 189.
84. Ebd., 205.
85. McKee, *Dresden 1945*, 190.
86. Irving, 188.
87. McKee, 240.
88. Irving, 191.
89. Letter of Thomas Andreas Weyersberg (Rigaud, Quebec, Canada), Jan. 31, 1990, to Mathias F. Kuester (copy in possession of the author).
90. McKee, 259.
91. Irving, 176.
92. Ebd.
93. Ebd., 193.
94. McKee, 252–253.

95. Ebd., 190.
96. Ebd., 175.
97. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 230.
98. Ebd.
99. McKee, *Dresden 1945*, 219–220.
100. Ebd., 221.
101. Ebd., 222.
102. Ebd., 253.
103. Sorge, *Other Price*, 108.
104. Toland, *Last 100 Days*, 157.
105. McKee, 246.
106. Ebd., 144.
107. Weyersberg letter.
108. March, *Darkness Over Europe*, 190; McKee, 246.
109. Daily order, no. 47 (Mar, 22, 1945), Office of the Chief of Police, Dresden; *Report of International Red Cross, Joint Relief (1941–1946)*; McKee, *Dresden 1945*, 182.
110. Semmler, *Goebbels*, 181.
111. Grenfell, *Unconditional Hatred*, 193; Toland, *100 Days*, 158.
112. Hastings, *Bomber Command*, 343.
113. Toland, 158.
114. McKee, *Dresden 1945*, 66.
115. Ebd., 199.
116. Ebd., 116.
117. Veale, *Advance to Barbarism*, 194.
118. Dagmar Barnouw, *Germany 1945* (Bloomington: Indiana University Press, 1996), 66.
119. Garrett, *Ethics and Airpower*, x.
120. McKee, *Dresden 1945*, 253–254.
121. Bruner manuscript, 131–132.
122. Middlebrook, *Battle of Hamburg*, 340.
123. Semmler, *Goebbels*, 183.
124. Joseph Halow, *Innocent at Dachau* (Newport Beach, Calif: *Institute for Historical Review*, 1992), 69.
125. Sorge, *Other Price*, 107.
126. Marie Vassiltchikov, *Berlin Diaries, 1940–1945* (New York: Alfred

- A. Knopf, 1987), 250.
127. Duffy, *Red Storm on the Reich*, 124.
128. Pierre Galante and Eugene Silianoff, *Voices From the Bunker* (New York: G.P. Putnam's Sons, 1989), 139–140.

5 LE RIRE DU DIABLE

1. Steinert, *Hitler's War*, 279.
2. McKee, *Dresden 1945*, 32.
3. Ebd.
4. Thorwald, *Flight in the Winter*, 127–128.
5. Sajer, *Forgotten Soldier*, 416, 438, 441.
6. Thorwald, *Flight*, 174.
7. Sajer, *Forgotten Soldier*, 416, 448.
8. Thorwald, 126.
9. Sajer, 438.
10. Montyn, *Lamb to Slaughter*, 113.
11. Thorwald, *Flight*, 175.
12. Dobson, *Cruelest Night*, 155.
13. Ebd.
14. Ebd., 154; Thorwald, 131.
15. Montyn, *Lamb*, 113–114.
16. Duffy, *Red Storm on the Reich*, 234, 235.
17. Letter of Manfred Neumann (Appin, Ont., Canada) to the author, Jan. 14, 1998.
18. Sajer, *Forgotten Soldier*, 416, 417.
19. Montyn, *Lamb*, 90, 96.
20. Ebd., 101–102.
21. Sajer, *Forgotten*, 448–449.
22. Ebd., 416.
23. Ebd., 440.
24. Duffy, *Red Storm*, 205
25. Ebd., 197–198.
26. Schieder, *Expulsion of the German Population*, 134–135.

27. Sajer, 439
28. Thorwald, *Flight*, 88–89.
29. Duffy, *Red Storm*, 229.
30. Sajer, *Forgotten*, 441.
31. Duffy, 198.
32. Schieder, *Expulsion*, 135.
33. Ebd., 145.
34. Dobson, *Cruelest Night*, 166–168; Toland, *Last 100 Days*, 405.
35. Duffy, *Red Storm*, 228–229.
36. Ebd., 212.
37. Sajer, 452–453.
38. Duffy, 229–230.
39. Ebd., 213–214.
40. Schieder, *Expulsion*, 178.
41. Duffy, 274.
42. Schieder, 178.
43. Von Lehndorff, *Token of a Covenant*, 71.
44. Ebd., 78–79.
45. Ebd., 83, 85.
46. Toland, 302.
47. Keeling, *Gruesome Harvest*, 58.
48. Schieder, *Expulsion*, 257.
49. Kaps, *Silesia*, 173.
50. Ebd., 184.
51. DeZayas, *Nemesis at Potsdam*, 69
52. Kaps, 211–212.
53. Ebd., 182.
54. Ebd., 528.
55. Ebd., 184–185.
56. Ebd., 439.
57. Ebd., 183.
58. Schieder, *Expulsion*, 228.
59. Horstmann, *We Chose to Stay*, 139.
60. Anonymous, *A Woman in Berlin*, 170.
61. Chadwick, *The War According to Anna*, 124.
62. Shelton, *To Lose a War*, 110.

63. Kaps, *Silesia*, 247.
64. March, *Darkness Over Europe*, 242.
65. Kaps, 283.
66. Horstmann, *We Chose to Stay*, 104.
67. Kaps, *Silesia*, 148.
68. Anonymous, *A Woman in Berlin*, 237.
69. Elliott, *Pawns of Yalta*, 165.
70. Schieder, *Expulsion*, 229.
71. Horstmann, 138.
72. Howard Johnstone manuscript (Maple Hill, Kansas).
73. Hansen, "A Woman's Odyssey," 162.
74. Kaps, 424.
75. Duffy, *Red Storm*, 274.
76. Von Lehndorff, *Token of a Covenant*, 108.
77. Ebd., 96.
78. Lutz, "Rape of Christian Europe," 15; McKee, *Dresden 1945*, 281.
79. Thorwald, *Flight in the Winter*, 55.
80. Testimony of Leonora Cavoia Geier, *Deutschland-Journal*, April 23, 1965, issue 17, p. 7.
81. Ebd.
82. Schieder, *Expulsion*, 228.
83. Anonymous, *A Woman in Berlin*, 237.
84. Kaps, *Silesia*, 258.
85. Ebd., 438.
86. Sorge, *Other Price*, 129.
87. Schieder, *Expulsion*, 145–146.
88. Testimony of "H. K.," *Bergisch-Gladbach, Germany*.

6 LA DERNIÈRE BALLE

1. Woltersdorf, *Gods of War*, 121.
2. Fussell, *Wartime*, 123; J. D. Morelock, *Generals of the Ardennes* (Washington, D.C. : National Defense University Press, 1994), 21–22.

3. Fussell, 123.
4. Strawson, *Battle for Berlin*, 100.
5. Fussell, 278.
6. Ebd.
7. Ebd.
8. Ebd., 272.
9. Strawson, *Berlin*, 101.
10. Douglas Botting, *From the Ruins of the Reich* (New York: Crown, 1985), 6
11. Ebd., 7; Interview with Walter B. Delge, Sr., Lecompton, Kansas, July, 1975.
12. Strawson, 98–99.
13. Hugh Trevor-Roper, ed., *Final Entries, 1945* (New York: G.P. Putnam's Sons, 1978), 67.
14. Botting, *Ruins of the Reich*, 18.
15. Ebd., 6–7.
16. Crawley, *Spoils of War*, 12.
17. Steinert, *Hitler's War*, 305.
18. Ebd., 305.
19. James Bacque, *Other Losses* (Toronto: Stoddart Pub. Co., 1989), 23.
20. Davidson, *Death and Life of Germany*, 54.
21. Keeling, *Gruesome Harvest*, 42–43.
22. Owings, *Frauen*, 209.
23. Amy Schrott Krubel interview, Jan. 9, 1997, Topeka, Kansas.
24. Botting, *Ruins*, 19–20.
25. Ebd., 22–23.
26. Kelling, 61; *Time* magazine, Nov. 12, 1945; *Life* magazine, Jan. 7, 1946.
27. *Time* magazine, Nov. 12, 1945.
28. Freda Utley, *The High Cost of Vengeance* (Chicago: Henry Regnery Co., 1949), 248.
29. George Fowler, "Malmedy: The Case Against the Germans," *The Barnes Review* 2, no. 2 (Nov.1996): 29.
30. Bacque, *Other Losses*, 36.
31. Ebd., 23.
32. Charman, *German Home Front*, 185.

33. Sajer, *Forgotten Soldier*, 395.
34. Siegfried Losch manuscript (copy in possession of the author), 6; Duffy, *Red Storm*, 164.
35. Losch manuscript, 6.
36. Ebd.
37. Steinert, *Hitler's War*, 301.
38. Marlis G. Steinert, *23 Days* (New York: Walker and Co., 1969), 19.
39. Hans von Luck, *Panzer Commander* (New York: Praeger, 1989), 199.
40. Lucas, *Last Days of the Third Reich*, 101.
41. Fritz, *Frontsoldaten*, 94.
42. Montyn, *Lamb to Slaughter*, 103.
43. Steinert, *23 Days*, 3–4.
44. Anonymous, *Woman in Berlin*, 16.
45. McKee, *Tomorrow the World*, 123.
46. Charman, *Home Front*, 195.
47. Horstmann, *We Chose to Stay*, 40.
48. McKee, *Tomorrow*, 137–138.
49. Montyn, *Lamb*, 79.
50. Werner Adamczyk, *Feuer!* (Wilmington, N.C.: Broadfoot Pub. Co., 1992), 366.
51. Montyn, 55–56.
52. Steinert, *23 Days*, 4.
53. Steinert, *Hitler's War*, 308.
54. Toland, *Last 100 Days*, 73.
55. Strawson, *Berlin*, 114; James P. O'Donnell, *The Bunker* (Boston: Houghton Mifflin Co., 1978), 94–95.
56. O'Donnell, *Bunker*, 95.
57. Toland, *100 Days*, 407.
58. O'Donnell, *Bunker*, 92; Toland, 326; Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt*, 153–154; Davidson, *Death and Life of Germany*, 57.
59. Toland, 371.
60. Lucas, *Last Days*, 196.
61. Strawson, *Berlin*, 123–124.
62. Ebd., 122–123.
63. Interview with Fred Losch, Aug. 14, 1997, Kansas City, Missouri; Losch manuscript, 8.

64. Montyn, *Lamb to Slaughter*, 150.
65. Ebd., 151.
66. Losch interview.
67. LeTissier, *Battle of Berlin*, 65.
68. Anonymous, *Woman in Berlin*, 34
69. Thorwald, *Flight in the Winter*, 210–211

7 UNE MER DE SANG

1. Siegfried Knappe and Ted Brusaw, *Soldat* (New York: Orion, 1992), 26–28.
2. Ebd., 29.
3. Galante, *Voices From the Bunker*, 12.
4. Ebd., 1.
5. O'Donnell, *Bunker*, 36.
6. Galante, *Voices*, 141.
7. Ebd.
8. Semmler, *Goebbels*, 198.
9. Knappe, *Soldat*, 30.
10. Ebd.
11. Charman, *Home Front*, 205.
12. LeTissier, *Battle of Berlin*, 29.
13. Konev, *Year of Victory*, 153–154.
14. LeTissier, 96.
15. Ebd., 136.
16. Ebd., 101, 167.
17. Adamczyk, *Feuer!* 370.
18. Losch manuscript, 9; Losch interview, Aug. 14, 1997.
19. O'Donnell, *Bunker*, 170–171.
20. LeTissier, *Berlin*, 129.
21. Thorwald, *Flight in the Winter*, 229–231.
22. Knappe, *Soldat*, 34–36.
23. Anonymous, *A Woman in Berlin*, 14, 32, 35.
24. Ebd., 38.

25. Ruth Andreas-Friedrich, *Battleground Berlin* (New York: Paragon House, 1990), 6.
26. Owings, *Frauen*, 464.
27. Anonymous, *Woman*, 43.
28. Knappe, *Soldat*, 32.
29. Anonymous, *Woman*, 43.
30. Lucas, *Last Days of the Third Reich*, 49–50.
31. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 430.
32. Botting, *From the Ruins of the Reich*, 68.
33. Anonymous, *Woman*, 73–74.
34. Pechel, *Voices*, 454.
35. Ebd.
36. Andreas-Friedrich, *Battleground*, 10.
37. Ebd., 16.
38. Anonymous, *Woman*, 246–247.
39. Pechel, *Voices*, 470.
40. O'Donnell, *Bunker*, 282.
41. Galante, *Voices*, 1, 3.
42. Strawson, *Battle for Berlin*, 142.
43. Ebd., 146–148.
44. Galante, *Voices*, 6–7.
45. David Fisher and Anthony Read, *The Fall of Berlin* (New York: W.W. Norton, 1992), 424.
46. Knappe, *Soldat*, 39.
47. LeTissier, *Berlin*, 119.
48. Strawson, *Battle for Berlin*, 150.
49. LeTissier, *Berlin*, 186–187.
50. Konev, *Victory*, 176.
51. Fisher and Read, *Fall of Berlin*, 422.
52. Pechel, *Voices*, 486.
53. Joachim Schultz-Naumann, *The Last Thirty Days* (Lanham, Maryland: Madison Books, 1991), 176.
54. Ebd., 177.
55. Pechel, *Voices*, 471.
56. Ebd., 433–434.
57. Ebd., 471.

58. Konev, *Victory*, 177.
59. LeTissier, *Berlin*, 198.
60. Ebd., 151.
61. O'Donnell, *Bunker*, 147.
62. Ebd., 148.
63. Ebd 161.
64. O'Donnell, *Bunker*, 239.
65. Botting, *Ruins of the Reich*, 67.
66. Ebd., 67–68.
67. Anonymous, *Woman*, 67–68.
68. Ebd., 86.
69. Botting, *Ruins of the Reich*, 67.
70. Ebd., 67–68.
71. Ebd., 175–176.
72. Pechel, *Voices*, 457.
73. Anonymous, *Woman*, 165.
74. Ebd., 81–82.
75. Andreas-Friedrich, *Battleground*, 16, 17.
76. Ebd., 13.
77. Anonymous, *Woman*, 196.
78. Ebd., 113.
79. Ebd., 206.
80. Andreas-Friedrich, 9.
81. Anonymous, *Woman*, 207–208.
82. LeTissier, *Berlin*, 201.
83. Knappe, *Soldat*, 36, 38.
84. LeTissier, 211.
85. Ebd., 212.
86. Ebd., 133–134.
87. Lucas, *Last Days*, 63.
88. Knappe, *Soldat*, 41, 43.
89. O'Donnell, *Bunker*, 143.
90. Knappe, 42.
91. Ebd 44–45.
92. Galante, *Voices*, 18.
93. Ebd., 19.

94. Ebd., 12.
95. O'Donnell, *Bunker*, 155–156.
96. Galante, *Voices*, 13.
97. O'Donnell, 254; Strawson, *Battle for Berlin*, 143.
98. LeTissier, *Berlin*, 204.
99. O'Donnell, 263.
100. Pechel, *Voices*, 471–472.
101. O'Donnell, 280, 281.
102. Losch manuscript, 10.
103. Lucas, *Last Days*, 61.
104. Pechel, *Voices*, 470.
105. O'Donnell, *Bunker*, 218.
106. Georgi Zhukov, *Marshal Zhukov's Greatest Battles* (New York: Harper and Row, 1969) 287.
107. Pechel, 434.
108. Ebd., 434.
109. Lucas, *Last Days*, 61.
110. O'Donnell, 360.
111. Ebd., 333.
112. Keeling, *Gruesome Harvest*, 3.
113. Barnouw, *Germany 1945*, 138.
114. Galante, *Voices*, 151.
115. Andreas-Friedrich, *Battleground*, 11–12.
116. Anonymous, *Woman*, 142.
117. Zhukov, *Greatest Battles*, n. 288.
118. Ebd., 287.
119. Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt*, 163.

8 INDESCRIPTIBLE

1. 1.5.1945 / Deutsches Rundfunkarchiv DRA Wiesbaden B4621748; 6'45.
2. Thorwald, *Flight in the Winter*, 265.
3. LeTissier, *Battle of Berlin*, 212.

4. DeZayas, *Nemesis at Potsdam*, 71.
5. Strawson, *Battle for Berlin*, 157.
6. Ebd., 115–116.
7. James Bacque, “The Last Dirty Secret of World War Two,” *Saturday Night* 104, no. 9 (Sept.1989): 31.
8. Sajer, *Forgotten Soldier*, 456.
9. O’Donnell, *Bunker*, 293.
10. Dobson, *The Cruellest Night*, 149.
11. Lucas, *Last Days of the Third Reich*, 205
12. Pechel, *Voices from the Third Reich*, 498.
13. Toland, *Last 100 Days*, 371.
14. Ebd.
15. Barnouw, *Germany 1945*, 68.
16. Ebd.; Howard A. Buechner, *Dachau* (Metairie, Louisiana: Thunderbird, 1986), 32.
17. Woltersdorf, *Gods of War*, 124–125.
18. Buechner, *Dachau*, 8.
19. Ebd., 64.
20. Ebd., 75–76.
21. Ebd., 104.
22. Ebd., 86.
23. Ebd, 87.
24. Ebd 64, 98.
25. Woltersdorf, 121–122.
26. Ebd., 123.
27. Landwehr, *Charlemagne’s Legionnaires*, 174–177.
28. Barnouw, *Germany 1945*, 67–68.
29. Sajer, *Forgotten Soldier*, 456–457.
30. Von Luck, *Panzer Commander*, 212–213.
31. Strawson, *Berlin*, 158.
32. Toland, *100 Days*, 583.
33. Lucas, *Last Days*, 91.
34. Duffy, *Red Storm*, 152.
35. Thorwald, *Flight*, 279.
36. Lucas, *Last Days*, 69.
37. Kaps, *Tragedy of Silesia*, 464–465.

38. Ebd., 4.
39. Shelton, *To Lose a War*, 110.
40. Letter of Elsbeth Losch, Lehnmuhele, Germany, to "Dear Heta," May 14, 1945 (copy in possession of the author).
41. Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt*, 178–179.
42. Thorwald, *Flight*, 287.
43. Ebd., 302.
44. Ebd., 302–303.
45. Herta Ruthard Collections (Lisle, Ontario, Canada), "The Furies of Hell – Here They Were Unleashed" (copy in possession of the author).
46. Ingomar Pust, "Screams From Hell," *Kronenzeitung* (March 29, 1994), 24.
47. Ruthard Collections, article from "Friedlaender Heimatbriefe" (in possession of the author).
48. Ebd., "Paradise Lost," 1.
49. Ebd.
50. Ebd., "40 Years Ago: Sudeten German History Book," 4.
51. Ebd., "The Furies of Hell," 2.
52. Nikolai Tolstoy, *The Secret Betrayal, 1944–1947* (New York: Charles Scribner's Sons, 1977), 254.
53. Ebd., 142, 325.
54. Elliott, *Pawns of Yalta*, 248–249.
55. Ebd., 94.
56. Ebd.
57. Tolstoy, *Betrayal*, 41.
58. Ebd, 29.
59. Ebd, 128–130.
60. Elliott, *Yalta*, 90.
61. Ebd, 91.
62. Ebd., 94.
63. Ebd., 95.
64. Ebd., 1–2.
65. Tolstoy, *Betrayal*, 357.
66. Ebd., 323.
67. Ebd., 186.

68. Elliott, *Yalta*, 195.
69. Tolstoy, 152.
70. Ebd., 160.
71. Ebd., 178.
72. Ebd., 172.
73. Ebd, 202.
74. Ebd., 208.
75. Ebd., 208–209.
76. Ebd., 212.
77. Ebd., 221.
78. Ebd, 354.
79. Ebd.
80. Elliott, *Yalta*, 114–115.
81. Ebd, 120.
82. Ebd, 121.
83. Tolstoy, *Betrayal*, 276.
84. Elliott, 205.
85. Ebd., 206.
86. Ebd., 123.
87. Tolstoy, *Betrayal*, 314–315.
88. Ebd., 250; Elliott, *Yalta*, 86, 104.
89. Elliott, 96; Juergen Thorwald, *The Illusion – Soviet Soldiers in Hitler’s Armies* (New York: Hartcourt, Brace, Jovanovich, 1974), 314.
90. Tolstoy, *Betrayal*, 193, 250, 368.
91. Ebd., 394.
92. Elliott, 104.
93. Ebd.
94. Ebd., 93.
95. Ebd., 120.
96. Ebd., 102.
97. Bacque, “The Last Dirty Secret,” 34.
98. Ebd., 32.
99. Bacque, *Other Losses*, 160.
100. Bacque, “Last Dirty Secret,” 34, 37, 38.
101. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 505–506.
102. Bacque, “Secret,” 36.

-
103. Pechel, *Voices*, 491.
 104. Bacque, *Other Losses*, 38.
 105. Ebd., 39.
 106. Woltersdorf, *Gods of War*, 176.
 107. Bacque, *Other Losses*, 38–39.
 108. Letter from “Anonymous,” March 14, 1998 (copy in possession of the author).
 109. Bacque, “Secret,” 34; Martin Brech, “In ‘Eisenhower’s Death Camps’, Part I,” *The Journal of Historical Review* 10, no. 2 (Summer 1990): 162; Werner Wilhelm Laska, “In a U.S. Death Camp – 1945,” *The Journal of Historical Review* 10, no. 2 (Summer 1990): 173.
 110. Bacque, *Other Losses*, 50; Bacque, “Secret,” 34.
 111. Bacque, *Other Losses*, 150.
 112. Keeling, *Gruesome Harvest*, 28.
 113. Ebd., 28–29.
 114. Ebd. 29.
 115. Ebd.
 116. Bacque, *Other Losses*, 51.
 117. Ebd., 149.
 118. Bacque, “Last Dirty Secret,” 31, 34, 36.
 119. Bacque, *Other Losses*, 134–135; Laska, “In a U.S. Death Camp – 1945,” 169.
 120. Bacque, *Other Losses*, 135.
 121. Ebd.
 122. Bacque, “Secret,” 38.
 123. Keeling, *Gruesome Harvest*, 24.
 124. Pechel, *Voices*, 491–492.
 125. Hans von der Heide, “From the Allied Camps to the Revisionist Camp,” *The Journal of Historical Review* 12, no. 2 (Summer 1992): 180.
 126. Keeling, 23.
 127. Ebd.
 128. Ebd., 22.
 129. Bacque, “Secret,” 44.
 130. Keeling, *Gruesome Harvest*, 25.
 131. Ebd.

132. Ebd, 27.
133. Bacque, *Other Losses*, 40.
134. Brech, "Eisenhower's Death Camps, Part 1," 162.
135. Letter from "Anonymous," March 14, 1998 (copy in possession of the author); Bacque, *Other Losses*, 92.
136. Brech, "Death Camps," 162.
137. Bacque, *Other Losses*, 148
138. Ebd., 149.
139. Bacque, "Secret," 38.

9 UNE GUERRE SANS FIN

1. Crawley, *The Spoils of War*, 30.
2. Keeling, *Gruesome Harvest*, 1.
3. Barnouw, *Germany 1945*, 17–18.
4. Constantine FitzGibbon, *Denazification* (New York: W.W. Norton, 1969), 86.
5. Crawley, *Spoils*, 30.
6. Anonymous, *Woman in Berlin*, 308–309.
7. Garrett, *Ethics and Airpower*, xi; Thomas Weyersberg Collections (copy in author's possession); McKee, *Dresden 1945*, 182.
8. Horstmann, *We Chose to Stay*, 117.
9. Keeling, *Gruesome Harvest*, 67.
10. Botting, *Ruins of the Reich*, 122; Keeling, xii.
11. Davidson, *Death and Life of Germany*, 6; Keeling, 83.
12. Keeling, xi.
13. Ebd., 51–52.
14. Schieder, *Expulsion of the German Population*, 242.
15. Shelton, *To Lose a War*, 138.
16. Keeling, *Gruesome Harvest*, 52, 53.
17. Walendy, *Methods of Reeducation*, 17.
18. Ebd.
19. Lutz, "Rape of Christian Europe," 14.
20. Pechel, et al, *Voices From the Third Reich*, 520.

21. Schieder, *Expulsion*, 180.
22. Ebd., 161.
23. Ebd., 161–162.
24. Ebd., 181, 182.
25. Ebd., 170, 171.
26. Ebd., 175.
27. Pechel, *Voices*, 520.
28. Losch Manuscript, 35–36.
29. Schieder, *Expulsion*, 159.
30. Kaps, *Tragedy of Silesia*, 167.
31. Freda Utley, *The High Cost of Vengeance* (Chicago: Henry Regnery Co., 1949), 16; Davidson, *Death and Life*, 86; Interview with Martha Dodgen, Topeka, Kansas, Dec. 12, 1996.
32. Anonymous, *Woman*, 303.
33. Horstmann, *We Chose to Stay*, 123.
34. Keeling, *Gruesome Harvest*, 68.
35. Ebd., 71–72.
36. McKee, *Tomorrow the World*, 150–151.
37. Brech, “Eisenhower’s Death Camps,” 165.
38. Interview with Amy Schrott Krubel, Topeka, Kansas, Jan. 9, 1997.
39. Keeling, 73.
40. Ebd., 72.
41. Ebd., 72–73.
42. Ebd., 72.
43. Ebd., 76.
44. Ebd., 75.
45. Ebd., 82.
46. Barnouw, *Germany 1945*, 151.
47. Keeling, 77.
48. Ebd.
49. Ebd., 80, 81.
50. Ebd., 78.
51. Ebd.
52. Ebd., 80.
53. De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, 133.
54. Keeling, *Gruesome Harvest*, 64.

55. Ebd., 64.
56. Schieder, *Expulsion*, 259.
57. Utley, *High Cost*, 17.
58. Botting, *From the Ruins of the Reich*, 250.
59. Bernt Engelmann, *In Hitler's Germany* (New York: Pantheon, 1986), 334–335.
60. Horstmann, *We Chose to Stay*, 105.
61. Schieder, *Expulsion*, 268.
62. Keeling, 59.
63. Ebd., 64.
64. Horstmann, 106.
65. Anonymous, *Woman in Berlin*, 301–302.
66. Schieder, *Expulsion*, 276.
67. Kaps, *Tragedy of Silesia*, 149.
68. Anonymous, *Woman in Berlin*, 268, 287.
69. Schieder, 257.
70. Ebd., 256.
71. Thorwald, *Flight in the Winter*, 181.
72. Interview with Ilse Breyer Broderson, Independence, Missouri, Sept. 12, 1997.
73. Brech, "Eisenhower's Death Camps," 165.

10 LES COULOIRS DE L'ENFER

1. Martin Blumenson, *The Patton Papers – 1940–1945* (New York: Houghton Mifflin Co., 1972)
2. Owings, *Frauen*, 334.
3. Horstmann, *We Chose to Stay*, 198–200.
4. Riefenstahl, *A Memoir*, 308.
5. Ebd., 327.
6. Ebd.
7. Ebd., 309.
8. Botting, *From the Ruins of the Reich*, 263.
9. Von Lehndorff, *Token of a Covenant*, 128–129.

10. Schieder, *Expulsion of the German Population*, 258.
11. Riefenstahl, *Memoir*, 310.
12. Von Lehdorff, *Token*, 127.
13. Schieder, *Expulsion*, 173.
14. Owings, *Frauen*, 335, 33.
15. Wilfried Strik-Strikfeldt, *Against Stalin and Hitler* (New York: John Day Co., 1973), 243.
16. Botting, *Ruins of the Reich*, 262; John Sack, *An Eye for an Eye* (New York: Basic Books, 1993), 87.
17. Sack, *Eye*, 102–103.
18. Schieder, *Expulsion*, 163.
19. Sack, 74.
20. Ebd., 74–75, 76.
21. Ebd., 77, 78.
22. Ebd., 152–153.
23. Ebd., 172–173.
24. Ebd., 87–88.
25. Ebd., 110.
26. Ebd., 111; Botting, *Ruins of the Reich*, 185.
27. Sack, *Eye*, 130–131.
28. Ebd., 131.
29. Ebd., 111.
30. Ebd.
31. Ebd.
32. Utley, *High Cost of Vengeance*, 190–191.
33. Ebd., 192–193.
34. Ebd., 193.
35. Ebd., 194.
36. Ebd.
37. Ebd., 186.
38. Ebd., 197; Joseph Halow, *Innocent at Dachau* (Newport Beach, Cal.: Institute for Historical Review, 1992), 311.
39. Utley, *High Cost*, 197.
40. Davidson, *Death and Life of Germany*, 81.
41. Botting, *Ruins of the Reich*, 206.
42. Crawley, *Spoils of War*, 53, 57.

43. Halow, *Innocent*, 41.
44. Crawley, *Spoils*, 57.
45. Halow, 89–90.
46. Utley, *High Cost*, 236.
47. Botting, *Ruins of the Reich*, 206–207.
48. Ebd., 126–127.
49. Garrett, *Ethics and Airpower*, 141.
50. Botting, *Ruins*, 251.
51. Ebd., 214.
52. Ebd., 207–208.
53. Interview with Martha Suentzenich Dodgen, Topeka, Kansas, Dec. 12, 1996.
54. Keeling, *Gruesome Harvest*, 67.
55. Botting, 215.
56. Keeling, 101.
57. Bacque, *Other Losses*, 149.
58. Utley, *High Cost*, 243–245.
59. Austin J. App, “Mass Expulsions: ‘Tragedy on a Prodigious Scale’”, *The Barnes Review* 2, no.10 (October 1996): 22.
60. Crawley, *Spoils of War*, 61.
61. Grenfell, *Unconditional Hatred*, 191.
62. De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, 134.
63. App, p, “Mass Expulsions,” 24.
64. Ebd., 21.

11 LE CRIME DU MILLÉNAIRE

1. Keeling, *Gruesome Harvest*, 13.
2. Kaps, *Tragedy of Silesia*, 194.
3. Ebd., 135.
4. Schieder, *Expulsion of the German Population*, 235.
5. Kaps, *Silesia*, 189.
6. Ebd., 195.
7. Ebd., 478–479.

8. Ebd., 186.
9. Shelton, *To Lose a War*, 149.
10. Kaps, *Silesia*, 535–536.
11. Ebd., 479.
12. Ebd., 537–538.
13. Ebd., 203.
14. Ebd., 322.
15. Ebd.
16. Ebd., 479.
17. Ebd., 203.
18. Ebd., 231.
19. Ebd., 539–542.
20. Ebd., 532.
21. Schieder, *Expulsion*, 249.
22. Kaps, *Silesia*, 303.
23. Schieder, 320.
24. Ebd., 317–318.
25. Ebd., 240.
26. Ebd., 318, 321.
27. Kaps, 215.
28. Ebd., 239.
29. Schieder, 318.
30. Ebd., 219.
31. Ebd., 245.
32. De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, 108.
33. Kaps, *Silesia*, 160–161.
34. Schieder, *Expulsion*, 315.
35. Ebd., 299.
36. Sack, *An Eye for an Eye*, 138.
37. Schieder, 310.
38. Ebd., 297.
39. Ebd., 299.
40. Kaps, 397.
41. Shelton, *To Lose a War*, 184.
42. Kaps, 428.
43. Schieder, 324.

44. Ebd., 287.
45. Ebd., 297.
46. Shelton, 191.
47. De Zayas, *Nemesis*, 114.
48. Schieder, *Expulsion*, 307.
49. Kaps, *Silesia*, 253.
50. De Zayas, 114.
51. Schieder, 299.
52. Ebd., 315.
53. Kaps, *Silesia*, 127.
54. Keeling, *Gruesome Harvest*, 15.
55. Kaps, 187.
56. Ebd., 130, 256.
57. Schieder, 292–293.
58. Ebd.
59. Kaps, 130.
60. Ebd., 130, 131.
61. Ebd., 256.
62. Schieder, 295.
63. Kaps, 128.
64. Ebd.
65. Ebd., 129.
66. App, “Mass Expulsions,” 22.
67. Barnouw, *Germany 1945*, 187.
68. Botting, *Ruins of the Reich*, 187.
69. De Zayas, *Nemesis*, 114.
70. Keeling, *Gruesome Harvest*, 15.
71. De Zayas, 107.
72. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 447; Botting, *Ruins*, 187.
73. De Zayas, 115.
74. Botting, 190.
75. De Zayas, 108.
76. Ebd., 123.
77. App, “Mass Expulsions,” 24.
78. De Zayas, 184; Botting, 191; Keeling, 13.
79. Crawley, *Spoils of War*, 45.

80. Ehrenburg, *The War*, 163, 169, 173, 175.
81. App, "Mass Expulsions," 24.

ÉPILOGUE : DES VAINQUEURS ET DES VICTIMES

1. Owings, *Frauen*, 338.
2. Kaps, *Tragedy of Silesia*, 171.
3. Schieder, *Expulsion of the German Population*, 168.
4. Kaps, *Silesia*, 171.
5. Schieder, *Expulsion*, 189.
6. Keeling, *Gruesome Harvest*, 21.
7. Losch Manuskript, 44–45.
8. Owings, *Frauen*, 339.
9. Sajer, *Forgotten Soldier*, 462–464.
10. Knappe, *Soldat*, 362.
11. Pechel, *Voices From the Third Reich*, 506.
12. Anonymous, *Woman in Berlin*, 245–246.
13. Ebd. 316.
14. Hermann Glaser, *The Rubble Years* (New York: Paragon House, 1986), 49.
15. Pechel, *Voices*, 449.
16. Ebd.
17. Shelton, *To Lose a War*, 154–155.
18. Barnouw, *Germany 1945*, 172.
19. Fritz, *Frontsoldaten*, 222, 226–227.
20. Utley, *High Cost of Vengeance*, 37.
21. Ebd.
22. Keeling, *Gruesome Harvest*, 68.
23. Woltersdorf, *Gods of War*, 170.
24. Engelmann, *In Hitler's Germany*, 331.
25. Ebd. 333.
26. Utley, *High Cost*, 182, 183–184..
27. Ibid., 183.
28. McKee, *Devil's Tinderbox*, 308–309.

BIBLIOGRAPHIE

- Adamczyk, Werner. *Feuer! An Artilleryman's Life on the Eastern Front*.
Wilmington, N.C.: Broadfoot Publishing Co., 1992.
- Andreas-Friedrich, Ruth. *Battleground Berlin – Diaries, 1945–1948*.
New York: Paragon House, 1990.
- Anonym. *A Woman in Berlin*. New York: Harcourt, Brace, 1954.
- Anonym. Letter (March 14, 1998). Subject: American POW camps.
- App, Austin J. “Mass Expulsions: “Tragedy on a Prodigious Scale.” *The Barnes Review* 2, no. 10 (Oct. 1996): 21–24.
- Bacque, James. *Other Losses – An Investigation into the Mass deaths of German Prisoners at the Hands of the French and Americans after World War II*. Toronto: Stoddart Publishing Co., 1989.
- Bacque, James. “The Last Dirty Secret of World War Two.” *Saturday Night* 104, no.9 (Sept. 1989): 31–38.
- Baird, Jay W. *To Die for Germany – Heroes in the Nazi Pantheon*.
Bloomington: Indiana University Press, 1990.
- Baker, Mignon Fries. Letter.
- Barker, Ralph. *The RAF at War*. Alexandria, Virginia: Time-Life Books, 1981.
- Barnes, Harry Elmer. “Sunrise at Campobello: Sundown at Yalta.” *The Barnes Review* 3, no. 9 (Sept. 1997): 3–7.
- Barnouw, Dagmar. *Germany 1945 – Views of War and Violence*.
Bloomington: Indiana University Press, 1996.
- Bielenberg, Christabel. *The Past is Myself*. Dublin: Ward River Press, 1982.
- Blumenson, Martin, ed. *The Patton Papers*. Boston: Houghton-Mifflin, 1974
- Botting, Douglas. *From the Ruins of the Reich – Germany, 1945–1949*.

- New York: Crown, 1985.
- Brech, Martin. "In 'Eisenhower's Death Camps': Part I – A U.S. Prison Guard's Story." *The Journal of Historical Review* 10, no.2 (Summer 1990): 161–166.
- Broderson, Ilse. Interview (Sept. 12, 1997), Independence, Missouri.
- Bruner, Olga Held. Manuscript.
- Buechner, Howard A. *Dachau – The Hour of the Avenger*. Metairie, Louisiana: Thunderbird Press, 1986.
- Buhite, Russell D. *Decisions at Yalta – An Appraisal of Summit Diplomacy*. Wilmington, Delaware: Scholarly Resources, Inc., 1986.
- Cavoa, Leonora Geier. "In Their Terror All Were Alike – East German Suffering: 'War Crimes.'" *Der Freiwillige* (June 1995): 10–11.
- Charman, Terry. *The German Homefront, 1939–1945*. New York: Philosophical Library, 1989.
- Chadwick, Kamilla C. *The War According to Anna – A Paean to My Mother*. Woodside, Calif.: Seven Stones Press, 1986.
- Clemens, Diane Shaver. *Yalta*. New York: Oxford University Press, 1970.
- Connors, Michael F. "Dealing in Hate – The Development of Anti-German Propaganda." Torrance, Calif.: *Institute for Historical Review*, 1970.
- Crawley, Aidan. *The Spoils of War – The Rise of Western Germany Since 1945*. Indianapolis: Bobbs-Merrill, 1964.
- Davidson, Eugene. *The Death and Life of Germany – An Account of American Occupation*. New York: Alfred Knopf, 1959.
- Delge, Walter B., Sr. Interview.
- De Zayas, Alfred M. *Nemesis at Potsdam: The Anglo-Americans and the Expulsions of the Germans – Background, Execution, Consequences*. London: Routledge & Kegan Paul, 1977.
- – –. *The Wehrmacht War Crimes Bureau, 1939–1945*. Lincoln: University of Nebraska Press, 1989.
- Dobson, Christopher, and John Miller and Ronald Payne. *The Cruellest Night*. Boston: Little, Brown, 1979.
- Doenitz, Karl. *Memoirs – Ten Years and Twenty Days*. Annapolis, Maryland: Naval Institute Press, 1959.
- Duffy, Christopher. *Red Storm on the Reich – The Soviet March on*

- Germany, 1945*. New York: Atheneum, 1991.
- Einsiedel, Heinrich von. *I Joined the Russians – A Captured German Flier's Diary of the Communist Temptation*. New Haven, Conn.: Yale University Press, 1953.
- Elliott, Mark R. *Pawns of Yalta – Soviet Refugees and America's Role in their Repatriation*. Urbana: University of Illinois Press, 1982.
- Engelmann, Bernt. *In Hitler's Germany: Daily Life in the Third Reich*. New York: Pantheon, 1986.
- Ehrenburg, Ilya. *The War: 1941–1945*. Cleveland: World Publishing Co., 1964.
- FitzGibbon, Constantine. *Denazification*. New York: W.W. Norton, 1969.
- Fowler, George. "Malmedy: The Case Against the Germans." *The Barnes Review* 2, no. 2 (Nov. 1996): 25–30.
- Fritz, Stephen G. *Frontsoldaten – The German Soldier in World War II*. Lexington: University Press of Kentucky, 1995.
- Fussell, Paul. *Wartime – Understanding and Behavior in the Second World War*. New York: Oxford University Press, 1989.
- Gaede, Carl W. Letter (April 12, 1998). Springs, Pa.
- Garrett, Stephen A. *Ethics and Airpower in World War II – The British Bombing of German Cities*. New York: St. Martin's Press, 1993.
- Glaser, Hermann. *The Rubble Years – The Cultural Roots of Postwar Germany, 1945–1948*. New York: Paragon House, 1986.
- Grenfell, Russell. *Unconditional Hatred*. New York: Devin-Adair, 1953.
- Halow, Joseph. "Innocent at Dachau." Newport Beach, Calif.: *Institute for Historical Review*, 1992.
- Hansen, Erika M. Manuscript.
- Harris, Arthur. *Bomber Offensive*. London: Greenhill Books, 1990.
- Hastings, Max. *Bomber Command – The Myths and Reality of the Strategic Bombing Offensive, 1939–1945*. New York: Dial Press/James Wade, 1979.
- "H.K." Zeugenaussage. Bergisch-Gladbach, Germany.
- Horstmann, Lali. *We Chose to Stay*. Boston: Houghton Mifflin, 1954.
- Irving, David. *The Destruction of Dresden*. London: William Kimber & Co., LTD.
- Johnstone, Howard. Manuscript.

- Kaps, Johannes, ed. *Die Tragödie Schlesiens 1945/46 – Ein dokumentarischer Bericht mit Schwerpunkt auf die Archdiozese Breslau*. Muenchen: Christ Unterwegs, 1952/53.
- Kaufman, Theodore N. *Germany Must Perish!* Newark, N.J.: Argyle Press, 1941.
- Keeling, Ralph Franklin. “Gruesome Harvest – The Allies’ Postwar War Against the German People, 1947.” Reprint. Torrance, Calif.: *Institute for Historical Review*, 1992.
- Knappe, Siegfried and Ted Brusaw. *Soldat – Reflections of a German Soldier, 1936–1949*. New York: Orion Books, 1992.
- Koehn, Ilse. *Mischling, Second Degree – My Childhood in Nazi Germany*. New York: Greenwillow, 1977.
- Konev, Ivan. *Year of Victory*. Moscow: Progress Publishers, 1969.
- Krubel, Amy Schrott. Interview (Jan. 9, 1997), Topeka, Kansas.
- Landwehr, Richard. *Charlemagne’s Legionnaires – French Volunteers of the Waffen-SS, 1943–1945*. Silver Spring, Maryland: Bibliophile Legion Books, Inc., 1989.
- Laska, Werner Wilhelm. “In a U.S. Death Camp – 1945.” *The Journal of Historical Review* 10, no. 2 (Summer 1990): 166–175.
- LeTissier, Tony. *The Battle of Berlin, 1945*. New York: St. Martin’s, 1988.
- Losch, Elsbeth. Letter, May 14, 1945.
- Losch, Siegfried. Manuscript.
- Losch, Siegfried. Letter (Oct. 10, 1997).
- Lucas, James. *Last Days of the Third Reich – The Collapse of Nazi Germany, May 1945*. New York: William Morrow and Company, Inc., 1986.
- Lucas, James. *War on the Eastern Front, 1941–1945*. London: Jane’s Publishing Co., 1979.
- Lutz, Elizabeth. “Rape of Christian Europe – The Red Army’s Rampage in 1945.” *The Barnes Review* 3, no. 4 (Apr. 1997): 9–16.
- McKee, Alexander. *Dresden 1945 – The Devil’s Tinderbox*. New York: E.P. Dutton, 1982.
- McKee, Ilse. *Tomorrow the World*. London: J.M. Dents and Sons, 1960.
- March, Tony, ed. *Darkness Over Europe – First Person Accounts of Life in Europe during the War Years, 1939–1945*. New York: Rand McNally, 1969.

- Middlebrook, Martin. *The Battle of Hamburg – Allied Bomber Forces Against a German City in 1943*. New York: Charles Scribner's Sons, 1981.
- Montyn, Jan and Dirk Ayelt Kooiman. *A Lamb to Slaughter*. New York: Viking, 1985.
- Morelock, J. D. *Generals of the Ardennes*. Washington, D.C.: National Defense University Press, 1994.
- Nadeau, Remi. *Stalin, Churchill, and Roosevelt Divide Europe*. New York: Praeger, 1990.
- Neumann, Manfred. Letter, January 14, 1998.
- Nugent, John H. and George Fowler. "The Geneva & Hague Conventions – and the 'Holocaust'." *The Barnes Review* 2, no. 2 (Nov. 1996): 11–17.
- O'Donnell, James P. *The Bunker – The History of the Reich Chancellery Group*. Boston: Houghton Mifflin Co., 1978.
- Owings, Alison. *Frauen – German Women Recall the Third Reich*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1994.
- Pechel, Peter, Dennis Showalter and Johannes Steinhoff. *Voices From the Third Reich – An Oral History*. Washington, D.C.: Regnery Gateway, 1989.
- Pust, Ingomar. "Die Expulsion – eine vergessene Tragoedie" *Kronenzeitung* (March 9, 1994); and "Schreie aus der Hoelle" (March 29, 1994).
- Rauss, Erhard, et al. *Fighting in Hell – The German Ordeal on the Eastern Front*. Mechanicsburg, Penn.: Stackpole Books, 1995.
- Read, Anthony and David Fisher. *The Fall of Berlin*. New York: W.W. Norton, 1992.
- Riefenstahl, Leni. *A Memoir*. New York: St. Martin's Press, 1993.
- Ruthard, Herta. Papers. Lisle, Ont., Canada.
- Sack, John. *An Eye for an Eye*. New York: Basic Books, 1993.
- Sajer, Guy. *The Forgotten Soldier*. New York: Harper and Row, 1967.
- Schieder, Theodor, Bundesministerium für Vertriebene, Flüchtlinge und Kriegsgeschädigte : Dokumentation der Vertreibung ... aus Ost-Mitteleuropa
- Schultz-Naumann, Joachim. *The Last Thirty Days – The War Diary of the German Armed Forces High Command from April to May*

1945. Lanham, Maryland: Madison Books, 1991.
- Semmler, Rudolf. *Goebbels – The Man Next to Hitler*. London: Westhouse, 1947.
- Shelton, Regina Maria. *To Lose a War – Memories of a German Girl*. Carbondale: Southern Illinois University Press, 1982.
- Solzhenitsyn, Alexander. *Prussian Nights – A Poem*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 1977.
- Sorge, Martin K. *The Other Price of Hitler's War – German Military and Civilian Losses Resulting from World War II*. Westport, Conn.: Greenwood Press, 1986.
- Stahlberg, Alexander. *Bounden Duty – The Memoirs of a German Officer, 1932–45*. London: Brassey's, 1990.
- Steinert, Marlis G. *Hitler's War and the Germans – Public Mood and Attitude During the Second World War*. Athens: Ohio University Press, 1977.
- – –. *23 Days – The Final Collapse of Nazi Germany*. New York: Walker and Co., 1969.
- Strawson, John. *The Battle for Berlin*. New York: Charles Scribner's Sons, 1974.
- Strik-Strikfeldt, Wilfried. *Against Stalin and Hitler – Memoir of the Russian Liberation Movement, 1941–1945*. New York: John Day Co., 1973.
- Suentzenich, Martha Dodgen. Interview (Dec. 12, 1996), Topeka, Kansas.
- Thorwald, Juergen. *Flight in the Winter: Russia Conquers – January to May, 1945*. New York: Pantheon, 1951.
- – –. *The Illusion – Soviet Soldiers in Hitler's Armies*. New York: Harcourt, Brace, Jovanovich, 1974.
- Toland, John. *The Last 100 Days*. New York: Random House, 1965.
- Tolstoy, Nikolai. *The Secret Betrayal, 1944–1947*. New York: Charles Scribner's Sons, 1977.
- Trevor-Roper, Hugh, ed. *Final Entries, 1945 – The Diaries of Joseph Goebbels*. New York: G.P. Putnam's Sons, 1978.
- Utley, Freda. *The High Cost of Vengeance*. Chicago: Henry Regnery Co., 1949.
- Vassiltchikov, Marie. *Berlin Diaries, 1940–1945*. New York: Alfred

- Knopf, 1987.
- Veale, F.J.P. *Advance to Barbarism – The Development of Total Warfare from Serajevo to Hiroshima*. New York: Devon-Adair Co., 1968.
- Von Der Heide, Hans. "From the Allied Camps to the Revisionist Camp." *The Journal of Historical Review* 10, no. 2 (Summer 1990): 177–185.
- Von Einsiedel, Heinrich. *I Joined the Russians – A Captured German Flier's Diary of the Communist Temptation*. New Haven, Conn.: Yale University Press, 1953.
- Von Kardorff, Ursula. *Diary of a Nightmare – Berlin, 1942–1945*. New York: John Day, 1966.
- Von Lehnendorff, Hans Graf. *Token of a Covenant – Diary of an East Prussian Surgeon, 1945–47*. Chicago: Henry Regnery Co., 1964.
- Von Luck, Hans. *Panzer Commander – The Memoirs of Colonel Hans von Luck*. New York: Praeger, 1989.
- Vonnegut, Kurt, Jr. *Slaughterhouse-Five, or the Children's Crusade – A Duty-Dance with Death*. New York: Delacorte, 1969.
- Walendy, Udo. *Die Methoden der Umerziehung*. Vlotho/Weser, Germany: Verlag für Volkstum und Zeitgeschichtsforschung, 1979.
- Weber, Mark. "Churchill Wanted to 'Drench' Germany with Poison Gas." *The Journal of Historical Review* 6, no. 4 (Winter 1985–86): 501–503.
- Weyersberg, Thomas A. Letters.
- Woltersdorf, Hans Werner. *Gods of War – A Memoir of a German Soldier*. Novato, Calif.: Presidio Press, 1990.
- Wulff, Renate Rich. Interview (Dec. 18, 1996), Topeka, Kansas.
- Zhukov, Georgi K. *Marshal Zhukov's Greatest Battles*. New York: Harper and Row, 1969.
- Ziemke, Earl F. *The Soviet Juggernaut*. Alexandria, Virginia: Time-Life Books, 1980.

INDEX

A

- Adamczyk Werner, 206, 236
Alexander Harold, 292, 293
Allemagne de l'Est et l'Ouest, défaite, 2,
56, 72, 102, 179, 203, 225, 267, 294,
363, 393
Allemagne Doit Périr (L') (Kaufman), 7
Allenstein, Allemagne, 9
Amberger Heinrich, 4-5
Andreas-Friedrich Ruth, 136, 233, 237,
250-252, 265, 394
Andross (navire), 151
Angleterre, 9, 15, 47, 50, 67, 136, 287,
292, 324, 355
anti-communistes, 285
antisémitisme, 360
après-guerre (situation), vie des civils,
266, 319, 351-352, 392, 397-398
Armée allemande. *Voir aussi* :
Wehrmacht 3, 9-10, 53, 65, 76, 101-
102, 155, 179-180, 185, 267, 290
Armée américaine : traiter avec/et
combattre la Wehrmacht, 108 ;
attitude avec les civils allemands,
186, 353, 322, 330, 340 ; abus sur
prisonniers de guerre, 108, 273,
297, 304, 333, 362 ; attitude des
dirigeants alliés dans la « guerre
totale », 108, 186, 285, 362 ; attitude
vis-à-vis des réfugiés, 292
Armée britannique : dans les camps de
concentration, 272, maltraitance
des prisonniers de guerre, 270,
276, 301, 303-304, 333, 361, 389 ;
attitude avec les réfugiés, 261, 267-
268, 270, 287-292, 294-295 ; crimes
de guerre et attitude avec les civils,
188, 285, 308, 313, 322, 325-326,
330, 340, 352, 354, 357, 362-363, 382
Armée italienne/campagne italienne,
179
Armée de libération russe : *Voir* Vlasov
Andrei, 217, 286-287, 289-290
Armée du Salut, 256, 389
Armée française, 53, 188, 276 ; troupes
coloniales, 188 ; maltraitance des
prisonniers de guerre, abus, 302,
304, 325, 330, 340, 386
Armée rouge : *Voir* Armée soviétique,
4-5, 10, 54-55, 57, 69, 81, 92, 106,
108, 110, 112, 114, 162, 172-174,
182, 185, 190-191, 199, 201, 235, 247,
258, 263, 293, 310, 363-364, 381, 384
Armée russe : *Voir* Forces aériennes
soviétiques ; Armée soviétique
Armée soviétique : 3-5, 10, 54-55, 57,
69, 75, 81, 89, 92, 106-108, 110-
112, 114, 143, 162, 172-174, 182,
185, 190-191, 199, 201-202, 226,
262, 235, 247, 258, 263, 293, 310,
363-364, 381, 384 (traitement des
prisonniers de guerre allemands ;
front de l'Est ; meurtre/torture de
civils, personnalité/comportement
imprévisible, progression dans et
à travers l'Allemagne, confiscation
des biens, viol) ; encouragement
d'Ehrenburg, 10, 173, 207, 384-385,
Voir aussi Bataille de Berlin
armement anti-char, 192, 226, 253, 268
armes chimiques, bactériologiques, 50,
107

- armes de destruction massive, 50
- App Austin J., 383, 385
- artillerie : côté allemand sur les fronts
et dans les villes, 59, 61, 63, 74, 80,
148, 155 ; novices américains, 180 ;
pilonnage d'artillerie à Berlin, 199,
200-202, 221, 226, 230-232, 234,
241, 255, 257, 354
- Aspinall-Oglander Cecil, 41
- atrocités. *Voir* crimes de guerre 11, 70,
88-89, 102, 108, 165, 178, 185, 189,
238, 280-281, 300, 360-361, 384-
385, 397
- attaques des réfugiés/colonnes de
réfugiés, 4, 14, 76-77-78, 93, 144,
156, 183, 268, 375
- attaques de vague humaine (russe), 61,
63, 155
- attaques kamikaze, 51, 113
- Attlee Clément, 40, 310, 139, 324
- auto-mutilation, 194
- B
- Balfour Harold, 40
- Baruch Bernard, 333
- Bâle, Suisse, (attaque de), 138
- Bataille de Berlin, avril-mai 1945, 211,
225, 262 ; fin de la guerre et la vie
après-guerre, 195, 297, 299, 320,
323-326, 331, 351, 358, 379-380,
382-383, 392, 394, 398-399 ; fuite,
123, 203, 261, 267, 295 ; sous terre,
51, 241-243 . *Voir aussi* chancellerie
du Reich
- Bataille de Stalingrad, 1943, 56, 229,
266, 387
- Bataille des Ardennes. *Voir* offensive
des Ardennes, 75, 111, 179-180, 189
- bataille de chars, 58-59, 63, 68, 79-80,
155-156
- Bushyhead Jack, 274
- Busse Théodore, 224
- Baur Hans, 257
- bière, 196, 394
- Belgique : *Voir* offensive des Ardennes ;
massacre de Malmedy, 271, 349
- Bell George, 40
- Benes Edward, 284
- Bergander Gotz, 116-117, 119, 121,
132-133
- Beyer Eva, 132, 134
- Bielenberg Christabel, 187
- biens : vol de butin, 84-85, 89, 163, 188,
312-313, 369-370, 374-376, 379, 381,
399 ; interrogatoires/confiscation
polonais, 218, 337-338, 366, 383,
398
- bombardements : *Voir* alertes raids
aériens ; villes ciblées, 13, 15, 47,
118, 123, 137, 161, 221, 232, 241,
254, 268, 384 ; bombardements,
15-16, 25, 38, 40, 43, 46-47, 50, 67,
112, 194, 307-308, 398 ; bombes
incendiaires, 14-15, 32-33, 41, 121-
122, 207, 307
- bombardements au phosphore. *Voir*
bombes incendiaires
- bombardements aveugles. *Voir* zone de
bombardements
- bombardements de masse. *Voir* zone de
bombardements
- bombardements de précision vs. zones
de bombardements
- bombardements sans restriction. *Voir*
zone de bombardements
- bombardements de saturation. *Voir*
zone de bombardements
- bombardements de terreur. *Voir* zone
de bombardements
- bombes Blockbuster, 23
- bombes à retardement, 24, 27, 33
- bombes incendiaires, 14-15, 32-33, 41,
121-122, 207, 307 ; Dresde, 1943,
113-140, 211 ; Hambourg, 1943,
13, 17, 21-22, 29, 32-37. *Voir aussi*
zones de bombardements
- Bormann Martin, 223, 256-257
- boycott, 6
- Bradley Omar, 271, 301, 307
- Braun Eva, 223
- Brech Martin, 304
- Brecht Herbert, 34-35
- Breslau, Allemagne, 143-144, 279-280,
372

- Brett-Smith Richard, 268
 Breyer Ilse, 331
 Brittain Vera, 40
 Broniki, (massacre de) exécution des prisonniers de guerre allemands, 55
 Buechner Howard, 274
 Buhl Joseph, 368-370, 373
 bunkers : *Voir* chancellerie du Reich
 Burgdorf Wilhelm, 222
- C
- cadavres, 5, 10, 36, 39, 108, 129-130, 144, 146, 152, 159, 166, 170, 173, 230, 253, 255, 270-275, 282, 309, 315-317, 347, 368, 380-381, 389
 camp de concentration, 273, 352, 381 ; naufrage du *Cap Arkona*, 270 ; camps d'après-guerre pour les Allemands, 264, 305 ; Prisonniers de guerre, 286-287, 293, 296-297, 300-303, 395-396. *Voir aussi* camps prison ; esclavage
Cap Arkona (navire), 270
 Capehart Homer, 323
 Carnaval, Dresde : *Voir* Mardis Gras, Fashing
 Carpenter Len, 247
 cartes, xii, 1, 2
 Casablanca (conférence de), 1943, 105-106
 Cava Leonora, 174
 cessés le feu et socialisation entre les troupes, 73, 182
 Chamberlain William Henry, 323
 chancellerie du Reich, 49, 199, 221-222, 239, 263
 Chemin de fer, 115-116, 118, 144, 189, 221, 232-233, 243, 247, 302, 314, 317, 373, 381-382 ; *Voir* bombardements de Dresde, 1943 ; *Voir* bombardements de Hambourg, 1943
 chevaux : 63, 76-77, 81, 93-94, 130, 154, 157-160, 163, 173, 248, 251, 264, 290, 371 (dommages aux combats, en tant que nourriture, voyage sur la glace)
 Chuikov Vasily, 201
 Churchill Winston : plan Morgenthau, 8-9, 11, 16, 309, 361 ; rapatriement soviétique, 285-286, 292-296. *Voir aussi* Grande-Bretagne ; Royal Air Force (R.A.F)
 "cibles d'opportunité," 138-139
 clergé, *Voir* nones ; prêtres, 167, 177
 Coffin William Sloane, Jr., 286, 288-289, 295
 combat de civils, . *Voir aussi* Volkssturm, 102, 152, 180, 189, 191, 225, 227, 229, 233, 245, 253, 263, 330, 340
 communisme : 71, 171, 200, 294, combat des Allemands, 56, 111 ; dangers des allégeances d'après-guerre, 359 ; déserteurs russes, 53, 241 ; soldats russes, 171
 Congrès des États-Unis : information gardées secrètes, 322 ; camps de concentration après la guerre, 189, 200, 216, 271, 384 ; politiques d'après-guerre et famine, 358, 382 . *Voir aussi* Département d'État américain
 Convention de Genève : non respect de celle-ci par les Alliés, 53, 189, 287, 299 ; position des Alliés, 189, 287 ; position de l'Allemagne, 139-140, 181-182, 277, 286, 300 ; protection soviétique, 182, 194, 287 ; refus soviétique, 53. *Voir aussi* prisonniers de guerre, changements géographiques, après-guerre. *Voir* géographie d'après-guerre
 Coventry (bombardement de), 16
 Conway Robert, 324
 Cosaques, 290, 217
 crimes de guerre : Alliés, 360-361, 384, 396, 400. critiques hypocrites, 361 ; discussions alliés, 1943 ; Armée américaine, 339 ; camps de concentration, 340 ; en Tchécoslovaquie, 399, 344-351 ;

- en Pologne, 365-370, atrocités de Nemmersdorf, 4-5, 11, 73, 78 ; procès de Nuremberg, 306, 347 ; torture/exécution des prisonniers de guerre, 333, 339, 349 ; viol, après reddition, 86-92, -96-97, 100-103, 333 ; viol, systématique (Soviétique), 4, 83, 140, 162-178, 187, 399, 314
- Croix rouge international, 95, 114, 116, 118-119, 132, 135, 275, 287, 296, 300, 303-305, 325, 382
- D
- Dachau camp, 215, 273, 275, 385
- Dantzig, Allemagne, 144, 157, 160-165
- Darmstadt (bombardements de), 25, 30, 32, 34, 36, 39
- dénazification, 214, 333, 340, 352
- Département d'État américain, . Voir aussi Congrès des États-Unis 322, 358, 382
- déserteurs : justice militaire allemande, 82, 231 ; anti-communistes russes, 53, 241
- destruction des maisons : Armée américaine, 121, 254-255, 267, 331, 364 ; Armées britanniques, 105, 112, 121, 136-137, 267, 331, 361 ; par l'Armée soviétique, 79, 171
- divorce, 393
- Dönitz Karl, 191, 267, 278
- Dresde, 113-140, 211, 280-281, 308, 384
- Dwinger Erich, 70-71
- E
- Eaker Ira, 16
- Eastland James, 322
- Église catholique, 13, 33, 79, 84, 88, 92, 100, 165-167, 172, 345, 368
- Ehrenburg Ilya, 10, 173, 207, 384-385
- Eisenhower Dwight : 185, 215 ; politique de Berlin, 200, 266, 326 ; visites camp de concentration, 271-272 ; difficultés économiques allemandes, 319, 324, 354, 359 ; mouvements militaires, 140 ; politique des prisonniers de guerre/camps, 185, 189, 296-297, 300-302, 305, 384, 387 ; politique des réfugiés, 268 ; politique de rapatriement, 287
- enfants : 1, raids aériens/abris, 15-16, 19, 22-26, 30, 40, 43 ; 49, 133, 138 ; naissances, 39, 145, 321, 328-329, 375 ; bombes incendiaires, 36, 39, 129-130, 136 ; meurtres, après-guerre, 281, 283, 285 ; orphelins, après-guerre, 114-116, 272, 306, 308, 313, 330, 352, 357, 361, 369, 371-373, 390, 397 ; réfugiés, 5, 44, 76-78, 91, 93-101, 144-146, 221, 265, 268, 290-292, 369, 375, 381, 383 ; famine, 252, 320-322, 326, 358-359, 380, 382 ; voyage en bateau, 146-151, 152, 159, 165. Voir aussi combat des civils ; Jeunesse hitlérienne 190-195, 225-226, 233
- épidémies et prévention, 135
- équipe de secours, victimes : villes, 14, 27, 324, 380 ; docteurs/infirmières en ville, 31, 38, 120, 128, 245 ; camps de concentration, 305 ; corps médical, 38, 305, 354, 389 ; *Wilhelm Gustloff* naufrage, 97-100
- esclavage : 102, 107, 112, 191, 204, France, 302 ; Grande-Bretagne, 303 ; Pologne, 267, 370, 378-379, 399 ; sexuel, 326-327, 331 ; Union Soviétique, 263, 278, 294, 313, 399
- éthiques de guerre. Voir règle de guerre évacuation des civils : 144, 147, enfants, 44 ; après les bombardements, 147-148, 151 ; relocalisation d'après-guerre, 382, 290. Voir aussi réfugiés
- F
- Fabian Peter, 354
- famine : camps de concentration, 301, 305, 324 ; plan Morgenthau, 8-9, 11, 16, 309, 358, 361 ; après-guerre, 358, 379-380, 382-383, 394, 398 ; camps de prisonniers de guerre, 394,

- 398 ; réfugiés, 379-380, 382-383 ; esclaves, 392 ; famine en Ukraine, 107 ; en tant de guerre, 145
 Fashing : *Voir* Carnaval, Dresde, 113, 115
 Fehrentheil Claus von, 117, 118, 121, 123, 125
 Feldgendarmerie, 192, 194, 203
 Fest Anna, 334, 338, 387, 390
 file d'attente pour nourriture, approvisionnement, . *Voir* famine, 228, 235, 247, 266, 297, 299, 300, 320, 359.
 foi, 4, 46, 318
 foi religieuse, 318
 folie : *Voir* hystérie et folie, 23, 37, 39, 59, 69, 85-86, 148, 153, 163-164-165, 245, 291, 336
 Forces aériennes allemandes (Luftwaffe), 16, 41, 47, 50, 269.
 Forces aériennes des États-Unis : «cibles d'opportunités» sur la campagne, 133. ; Dresde bombardements/ mitraillage, 1943, 133-134 ; abus des réfugiés, 150. *Voir aussi* Convention de Genève ; interrogatoires après-guerre
 Forces aériennes soviétiques, 146, 159, 268
 Forces américaines : *Voir* Forces aériennes des États-Unis, 53, 268, 270-275, 281, 285, 333 ; Armée des États-Unis, 14
 Forces ennemies désarmées (Allemands), 296. *Voir aussi* prisonniers de guerre
 Forrestal James V., 111
 Franz Joseph II, 295
 fraternisation : *Voir* Politique des Alliés, non-fraternisation/après-guerre, 326, 352-354
 Frédéric le Grand et l'influence sur Hitler, 52, 198
 Freyer Margret, 118-119, 121, 123, 125, 129, 132, 135
 Fries Mignon, 88
 Front de l'Est : importance, 53, 76, 269 ; guerre, 11, 57, 60, 70, 72, 141, 183
 Fuller, J.F.C., 399
 Furtwangen, Allemagne, 187
- G
Général Stueben (navire), 148
 géographie après-guerre : 110, 112 (perte des terres allemandes et expulsions, planification, dirigeants)
 Gerhardt Erich, 318
 Gliewe Hans, 146-147
 Goebbels Joseph : propagande anti-Américaine, 184 ; à Berlin, 48-49, 223-224 ; durant les bombardements de Dresde, 136 ; sur la Convention de Genève, 139 ; sur le moral, 183, 221, 225, 240 ; sur la mort de Roosevelt, 199 ; sur l'Armée russe, 100, 178, 238 ; suicide, 256-257, 259, 266
 Goerlitz, Allemagne, 79, 280, 380
 Gollancz Victor, 218, 323-324, 355-356
 Goretta Maria, 364
 Göring Hermann, 50
 Gotenhafen, Allemagne, 96, 100, 154, 160.
 goulags : *Voir* esclavage, 278, 305, 313
Goya (navire), 160
 Grande-Bretagne : négation des zones de bombardement, 15-17, 4 ; politique des zones de bombardements, 8, 11, 41-42, 137 ; rapports sur les bombardements de Dresde, 113, 136 ; bombardements allemands, 15-17, 42 ; les réalités de l'alliance soviétique, 51, 106-112, 396 ; esclavage, 286, 303-304. *Voir aussi* Churchill Winston ; Royal Air Force (R.A.F)
 Gros Martha, 32, 34, 36
 Guderian Heinz, 75-76
 guerre des tranchées, 62, 153-154, 156, 160, 194, 201, 285

H

Haag Friedrich, 63
 Halow Joseph, 353
 Hambourg, Allemagne :
 bombardements, 1943, 13-17, 21,
 24, 29, 32-34, 36-37, 355 ; la vie
 après-guerre, 355 ; reddition, 268-
 269
 Hanke Karl, 143
 Hanovre, Allemagne, 307
 Hansen Erika, 172.
 Harris Arthur, 15-16, 42, 112, 137, 206,
 384
 Hartman Julianne, 237
 Haut Commandement allemand, 223
 Hawkes Albert, 324
 Hecht Ben, 7, 10
 Held Olga, 20, 24, 30, 138.
 Henry Harald, 63.
 Hentschel Johannes, 263
*High Cost of Vengeance (The) (Le Coût
 Élevé de la Vengeance), (Freda
 Utley), 326, 351, 354, 359, 398-399*
 histoire allemande, 267
 Hitler Adolf : détérioration, 50, 75 ;
 Haut Commandement Allemand,
 56, 223 ; la foi allemande, 46, 51,
 75 ; suicide, 259-260 ; refus de
 reddition, 50, 52, 143, 199-200,
 204 ; planification de guerre et
 exécution, 143 ; écrits, 204, 223
 Hoff, Germany, 156
 Hoffman Joachim, 350
 Hoffmeister Kate, 34
 Hofmann Renate, 393
 Homberg, Allemagne, 182
 Hoover Herbert, 361
 hôpitaux : bombardements, 13, 118,
 132 ; militaire allemand, 189, 389 ;
 navires, torpillés, 97, 148, 159-160 ;
 saccages armée soviétique , 92
 Horstmann Lali, 309, 320, 326, 334
 Howley Frank L., 295
 Huber Franz, 149
 hystérie et folie. *Voir folie*

I

infanticide, 141, 321
 interrogatoire, après-guerre, 337-338,
 342, 344-345, 366
 ivresse : Armée soviétique, 163, 237,
 248-249, 280
 J
 Jaenckel Siegfried, 350
 Jager Karl, 55
 Janecke Rudolf, 95
 Japon : embargo américain, .106 ;
 attaques kamikaze, 51 ; attaque sur
 Pearl Harbor, 1941, 106
 Jeunesse hitlérienne, 191, 202, 224, 229
 Jodl Alfred, 278
 journaux : Armée américaine, 326 ; à
 propos des bombardements, 107,
 136. *Voir aussi* propagande, 8
 sur les bombardements de nuit :
 éthiques, 107, 136 ; descriptions
 visuelles, 89
 juifs américains, attitudes anti-
 Allemande : 7, 326 ; écrivains, 360
 Junge Traudl, 223-224, 239-240, 257-
 258, 265

K

Karlsruhe (navire), 159-160
 Kasak Wolfgang, 314, 318
 Kassel, Allemagne, 45-46, 287
 Kauf Heinrich, 371, 375
 Kaufman Théodore N., 7-8, 10
 Keeling Ralph Franklin, 303, 312, 359
 Kennan George, 358
 Khrouchtchev Nikita, 266
 Kientopf Anna, 373, 376, 379
 Klemich Liselotte, 22, 38
 Klosterbrueck, Allemagne, 100, 167
 Knappe Siegfried : chancellerie du
 Reich et Bataille de Berlin, 221,
 223, 225, 231, 234, 241, 253, 255-
 256 ; retour à la maison, 392
 Knust Walter et Paula, 97-99
 Koch Erich, 3-4
 Koch Traute, 28, 34
 Koehn Ilse, 20, 25

- Konigsberg, Allemagne, 144, 160, 163, 250
 Krebs Hans, 222
 Kuhl Paula, 44
 Kuhn Rita, 234
 Kühnemund Gerhard, 133
- L
 lignes d'approvisionnement :
 Allemandes, 359 ; Soviétiques, 51, 101
- M
 Mahncke Otto, 29
 main d'œuvre : *Voir* esclave, 69, 313
 maladies : camps, 273, 275 ; MST, 281, 328, 372
 maladies infectieuses, 163, 272-273, 316, 347
 maladies vénériennes. *Voir* MST
 Malmedy (massacre de), 271, 349
 Mannheim (bombardements de), 27, 67
 Mardi Gras : *Voir* Fashing, 113
 Marshall George C., 8, 293
 Marxistes, 56
 McCormick Anne O'Hare, 382
 McKee Ilse, 18, 22, 195, 320
Mein Kampf (Hitler), 6
 Memel, Allemagne, 144, 152, 160
 Milch Ernst, 270
 milice, polonaise, 364, 366, 371
 mines aériennes, 23
 Moeltgen Gisela-Alexandra, 19, 116, 118, 122
 Mohrke Wilhelm, 229, 263
 Mongols, 73, 83, 85, 94, 163, 237, 278, 281
 Montgomery Bernard, 268, 301
 Montyn Jan : bombardements, 19, 27, 31 ; orgies, 198 ; réfugiés, 147, 149 ; auto-mutilation, 194 ; guerre, 65, 72, 152-153, 202-203, 210
 Morel Shlomo, 220, 240
 Morgenthau Henry, 319, 333, 360
 Morgenthau (plan), 309-310, 361-362
 mortalité infantile, 321
 Mosley Léonard, 184, 307
- Muller Otto, 37-38
 Mummert Hans, 243-244
 Murphy Robert, 282
- N
 nations neutres : attaques américaines, 137-38 ; politique de Churchill, 106-107
 navires : *Voir* *Andross* ; *Cap Arkona* ; *Général Stueben* ; *Goya* ; *Karlsruhe* ; voyage par mer, réfugiés ; *Wilhelm Gustloff*
 Nawroski Elli, 24
 Nemmersdorf et atrocités, 1, 4-6, 11, 385
 Neumann Manfred, 151
 Neustettin, Allemagne, 173-176, 178
 non-fraternisation (politique de), 326, 353-354
 nonnes, 79-80, 92, 101, 123, 167. *Voir aussi* prêtres
 Nuremberg (procès de), 385
- O
 Oder River : lignes de défense, 102, 143, 200-202 ; voyage des réfugiés, 376-379
 offensive des Ardennes, 49-50, 52, 76, 111, 179, 189
 Ohrdruf Nord camp, 271
 Opération Gomorrah, 15. *Voir aussi* Hambourg, Allemagne
 Opération Keelhaul. *Voir* rapatriement, Soviétique
 Opération Paper-Clip, 313
 opérations, champ (médical), 95, 245-246, 255
 Oranienburg, Allemagne, 227
 organismes humanitaires. *Voir* Croix rouge international ; Armée du salut
 orgies, 197-198, 258
- P
 Pachmann Ludek, 282
 Panzerfausts, 58, 225
 Pape Pie XII, 361

- parcs, (bombardements des), 132-134
- Parti nazi, interrogatoires après-guerre, 333-340, 342-345, 349-351, 384
- Patton George, 200, 271, 300-301, 305, 333, 359
- Pearl Harbor (attaque de), 1941, 106
- pendaisons, 64-65, 193, 203, 231, 233, 244, 263, 309. *Voir aussi* Feldgendarmerie ; suicide
- Perl William, 350
- Pforzheim (bombardements de), 137
- Pillau, Allemagne, 144-145, 160
- pilotes, abattus, 140
- pillages victimes, 129-130, 127-128, 137. *Voir aussi* soldats morts
- poche de Courland, 279-280
- poche de Heiligenbeil, 155-156
- Poensgen Robert, 159, 160
- police militaire. *Voir* Feldgendarmerie
- police militaire/justice. *Voir* Feldgendarmerie ; interrogatoires, après-guerre
- pogroms, après-guerre, 281-285, 383. *Voir aussi* relocalisation, après-guerre
- Pologne : invasion Allemande, 1939, 103, 107 ; milice, 363-373, 374 ; géographie après-guerre et occupation, 363, 369-375 ; interrogation/emprisonnement après-guerre, 340-347, 363-368 ; non-assistance Russe, Varsovie, 110-111.
- Politique des Alliés et antisémitisme, 360
- Politique des Alliés, dénazification. *Voir* dénazification.
- Politique des Alliés, non-fraternisation/ après-guerre. *Voir* non-fraternisation
- Politique des Alliés. *Voir* interrogatoires après-guerre
- populations asiatiques, peurs, 4, 69, 73, 83-84, 166, 251, 268, 328
- Prisonniers de Guerre polonais, 5
- propagande juive anti-Allemande, 6-8, 10
- Poméranie et relocalisation, 361, 379, 383
- Popp Maria, 374
- Poppel Martin, 66-67
- Potsdam (conférence et déclaration de), 1945, 310, 323, 362, 353, 370
- Prague, Tchécoslovaquie, 281-284
- Première Guerre mondiale : Churchill, 106 ; comparaisons, 4, 53, 56, 152 ; reddition de l'Allemagne, 52 ; propagande, 9, 108 ; reddition de la Russie, influence, 4
- presse : *Voir* journaux ; propagande
- prêtres : attaques et abus, 101, 351 ; réfugiés, 375 ; famine, 351 ; *Voir aussi* nonnes
- prisonniers de guerre, 213 ; Alliés, et Convention de Genève, 139, 181-182, 189, 296-297 ; Alliés, à Dresde, 114 ; Allemand et esclave, 263-264, 387 ; maltraitance des Allemands par les Alliés occidentaux, 189, 274-278, 296-300, 214, 216 ; Allemands en Tchécoslovaquie, 281-282 ; Allemand/Soviétique exécution et torture, 55-56, 64 ; Allemand/Soviétique paix, 277-278 ; retour à la maison, 387-392, 394-95, 396-397 ; massacre de Malmedy, 189, 271, 349 ; protecteurs des civils allemands, 5, 76, 102 ; libération, guerre, 187, 228, 247 ; rapatriement soviétique, 286-296 ; Staline et la non-politique soviétique, 53-54, 277-278, 293
- Prisonniers de guerre français, 5, 76, 102
- propagande : après-guerre américaine, 305, 310, 352, 397-398 ; anti-Américaine, 185 ; anti-Allemande, 6-8, 9, 107-108, 181, 186, 189, 271 ; champ de bataille et désertion, 194-195 ; les Allemands et le discernement de la vérité, 178 ; Allemands (anti-Soviétiques), 78, 100 ; Allemands (succès de

- guerre), 48 ; pro-Soviétiques, 190 ; de Soviétique à Soviétique (Ehrenberg), 10, 89, 103, 162, 173, 384 ; WWI, 9, 107-108
- propagande soviétique, 9-10, 89, 103, 162, 173, 384
- Prusse Orientale, 2, 3, 144
- Prusse et relocalisation, 361, 379, 383
- purges, visant les Nazis, 285, 312
- Q**
- Questions sur l'après-guerre, 334-339, 342-345, 347-349, 361, 365
- R**
- radio, leur rôle dans les raids aériens, 17-18, 121
- R.A.F. *Voir* Royal Air Force (R.A.F)
- Rainer Gert, 283-284
- rapatriement forcé, 285-293
- rapatriement soviétique, 285-295
- reddition : comportement des civils, 188, 279 ; réaction générale, 191 ; refus d'Hitler, 52, 73, 267 ; militaire, 182, 191 ; officiels du Troisième Reich, 270
- “reddition inconditionnelle”, 73, 106, 191
- Rees, Allemagne, 183
- réfugiés juifs, en tant qu'interrogateurs, 333
- règles de guerre : interdiction des armes chimiques, *Voir* Convention de Genève ; bombardements de précision vs. zones de bombardements, éthiques, 16 ; rapatriement, 285. *Voir aussi* bombes incendiaires ; prisonniers de guerre ; crimes de guerre
- reportage international et enquête ; atrocités en tant de guerre, 6, 304
- ressources industrielles, 6, 16, 51, 72
- retour à la maison, 311, 320, 363, 387-388, 392
- Rudel Hans-Ulrich, 279
- Ruhl Lothar, 244, 262
- ruines ; nettoyage par les civils, 1, 14, 27-29, 36, 44, 46, 48-49, 128, 135, 145, 154, 160, 162, 229-230, 233, 255, 257, 264-266, 308, 310, 357-358, 380, 395-396, 399, 401. *Voir aussi* destruction des maisons
- Russell Bertrand, 382
- réfugiés, 40 ; dans Berlin, 38, 48, 247 ; évacuation de Breslau, 143-148 ; enfants, 151 ; sorties des villes, 4-5, 73, 267, 270, 281 ; voyage sur les côtes, 156-159 ; en Tchécoslovaquie, 313 ; à Dresde, 114, 124, 129, 133-136 ; à Hambourg, 14 ; meurtre/ torture par les Soviétiques, 5, 102, 313, 374 ; perte des terres après-guerre et la vie des réfugiés, 313, 374-380 ; retours, 313 ; voyage sur les routes, 4, 76-78, 93, 95 ; voyage/ tragédies en mer, 97, 100, 151 ; voyage en train, 96
- Reimann Eva, 344-345
- Rheinberg, Allemagne, 169, 301
- Riefenstahl Leni, 215, 335-336, 337
- Roosevelt Eleanor, 324
- Roosevelt Elliott, 108-109
- Roosevelt Franklin D.: mort, 199 ; plan Morgenthau, 8-9, 106, 310, 360 ; opinion/portrait de Staline, 109, 110 ; anti-communistes/ rapatriement soviétique, 111, 286 ; conférence au sommet, 105-106, 109-111, 112
- Rosenberger Maria, 124, 131
- Rosenfeld A. H., 351
- Royal Air Force (R.A.F) : bombardement des civils et politique, 39-42, 137-139 ; bombardements de Dresde, 1945, 115-120, 127-128, 131-132, 136-137 ; bombardements de Hambourg, 1943, 13-14 ; pilotes dissidents, 41, 127-128, 136-137 ; attaques de réfugiés, 267-268, 270
- S**
- Sack John, 340-341, 342, 345, 246-247
- Sailer-Jackson Otto, 120, 134

- Sajer Guy : parmi les réfugiés, 145, 147, 159 ; guerre défensive, 57, 58-59, 67-68, 69, 152, 154-155, 160-161, 190 ; retour à la maison, 390-391 ; reddition, 269-270, 276-277
- Salzwedel (camp prison de), 187
- Sass Hedwig, 250
- Schaefer Caroline, 39
- Schafer Willy, 349-350
- Schaffhausen, Suisse (attaque sur la), 138
- Schenck Ernst-Guenther, 246, 255, 258
- Schleier Joséphine, 93-94
- Schmidt Anne-Lies, 36
- Schmidt Hans, 348-349
- Schoenwald, Allemagne, 78, 81, 89
- Schoerner Félix, 192-193
- Schrott Amy, 187
- Schulz Gertrude, 338
- Schulz Margot, 39
- Schutz Gustav, 271
- Schutz Jacob, 24
- Schwartz Anna, 162-163, 314, 316-317
- scientifiques, 313
- Seidler Klara, 165
- Seifarth Anne-Kaete, 38
- Semmler Rudolf, 48
- services médicaux : Berlin, docteurs/ infirmières, 38, 118, 245 ; camps de concentration, 274, 282, 389
- Service du renseignement intérieur, mémos, 107, 194, 198, 333
- Service du travail des femmes du Reich, 338
- sexe : pour l'argent, après-guerre, 325-327 ; maladies, 326 ; moyen de fuite, 197-198, 258
- Shelton Regina : réunion de famille, 393-394 ; victimes d'après-guerre, 311, 365 ; durant la relocalisation, 372, 373-374
- Shipstead Henrick, 361
- Sibérie : esclavage, 263, 305, 314-319
- Silésie : défense, 143-144 ; relocalisation, 361, 363-366, 370, 379
- Simon Erika, 117, 119, 123, 130, 132
- Simon Max, 61-62, 70
- Sinclair Archibald, 40, 136
- soldats appelés sous les drapeaux : Armée allemande, 57, 65, 300 ; Armée soviétique, 224
- Soljenitsyne Alexander, 54, 89, 107, 290, 400
- souterrains de Berlin, 242-243 ; chancellerie du Reich, 49, 199, 221-222, 49, 263
- Sparks Félix, 273, 275
- SS français, 362
- SS troupes : interrogatoires, 337, 338-339 ; justice militaire, 244 ; prisonniers de guerre problèmes/abus, 189, 275-277, 279 ; quartiers généraux de la défense du Reich, 222, 255 ; comportements en tant de guerre, 72, 261-262, 275. *Voir aussi* : Wehrmacht
- Staline Joseph : engagement sous les drapeaux, 69-70 ; non application de la Convention de Genève, 53-54, 277-278, 303-04 ; manœuvre politique pendant la guerre, 107-112, 266 ; plans/exigences d'après-guerre, 110-111, 286-296, 310-311, 363 ; vs. propagande soviétique, 10-11 ; rencontres au sommet, 105-112, 210, 285-286, 309-310, 324, 363
- Svetlana Staline, 54
- Stars and Stripes* (journal), 186, 190
- statut des Personnes Déplacées, 358, 360, 374
- Stehkamper Hugo, 298
- stérilisation, 8
- Stokes Richard, 136
- Stoneman William, 186
- Swinemunde, Allemagne, 150-151
- Suisse, attaques, 137-138
- T
- tapis de bombardements. *Voir* zone de bombardements
- Tchécoslovaquie, 281-285, 383
- Téhéran (conférence de), 1943, 105, 108, 109
- Templehof (aéroport de), 225, 230

- Thadden-Trieglaff Léopold von, 65
 Thon Harry, 349-350
 Thorwald Juergen, 144-145, 157-158, 281-282
 Todt Rosa, 22, 34
 torpillage des navire de réfugiés, 148-151, 159-160
 torture : civils, Nemmersdorf, 4-5 ; civils, Silésie, 364-368; Allemands, Tchécoslovaquie, 281-285 ; interrogatoires/emprisonnement après-guerre, 340-347, 349-351, 365-368
 Traité de la Haye, 53
 trêve de Noël, 1944, 71-72
 troupes sur les lignes de front, vs. seconde vague, 23, 61, 83-84, 121, 236
 troupes marocaines, 188
 troupes de remplacement : vieux et jeunes, 190, 229, 263, 270
 Truman Harry, 310, 319, 324-325, 361
- U
 U.K. *Voir* Grande-Bretagne
 Union Soviétique, invasion de l'Allemagne 1941, 53-54
 Untermeyer Samuel, 6
 Utley Freda, 326, 351, 354, 359-360, 398-399
- V
 van Roden Edward, 351
 Varsovie, Pologne, 110-111
 vélo, 170, 195, 246
 victimes brûlées, 37, 39, 46, 68, 129
 ville ciblée, bombardements, 15, 32, 44, 47, 113, 138-139
 "ville hôpital" statut, 114, 117, 137
 Vistula River, 75-76. *Voir aussi* Front de l'Est
 Vlasov Andrei, 54, 286, 287, 289, 272
 vol : *Voir* confiscation des maisons ; confiscation des biens
 Volkssturm, 102, 180, 189, 191 ; Bataille de Berlin, 224, 225, 245, 263. *Voir aussi* combat des civils
 von der Heide Hans, 302
 von Eck Isabella, 371-372, 373
 von Kardorff Ursula, 38-39, 48
 von Lehndorff Hans Graf, 75, 163-164
 von Luck Hans, 192-93, 277-278
 Vonnegut Kurt, 220, 400
 von Salomon Ernst, 336
 von Tettau Hans, 156
 voyages côtiers et attaques. *Voir* réfugiés
 voyage en train : retour des prisonniers ; des réfugiés. *Voir* réfugiés
 voyage par mer, réfugiés. *Voir* réfugiés
 voyage sur la glace. *Voir* réfugiés
 V-rockets, 50-51
- W
 Waehmann Anne-marie, 117, 118, 133
 Waffen-SS, 275
 Waimann Joséphine, 284
 Wegner Horst, 94
 Wehrmacht: offensive des Ardennes, 49-50, 75, 179, 189 ; vs. Américains/Britanniques, 179-180; traiter avec les Américains/Britanniques, 181-183 ; poches/positions de défense, 1945, 101-102, 143-144, 151-157, 160-162, 170 ; guerre sur le front de l'Est, 4, 53-73, 75-76, 140-141, 179 ; torture après-guerre, 367-368 ; témoignages des crimes de guerre 4-5, 102-103, 178, 238-239. *Voir aussi* Bataille de Berlin ; soldats victimes ; troupes SS
 Weidling Helmuth, 221-223, 224, 231, 241, 255, 256-257, 262
 Weiss George, 304
 Wenck Walter, 224, 239-240
 Weyersberg Thomas, 135
 White Harry Dexter, 8, 10
 Wilhelm Gustloff (navire), 96-100, 148, 208
 Wilkens Helmut, 29-30
 Wilkinson Alex, 292
 Winkler Gerlinde, 341-342
 Witt Rolf, 33

Wolff Jeannette, 360
Woltersdorf Hans, 56, 60, 68, 275-276,
299, 396-397
Wurzburg (bombardement de), 32, 137

Y

Yalta (conférence de), 1945, 105-106,
109-110, 111-112, 210, 286, 324, 333

Z

Zhamkov Alexander, 242
Zhukov Georgi, 262
zoos : animaux, dommages, 120, 131,
134, 253 ; le bunker du zoo de
Berlin, 232, 253
Zurich, Suisse (attaque de), 138